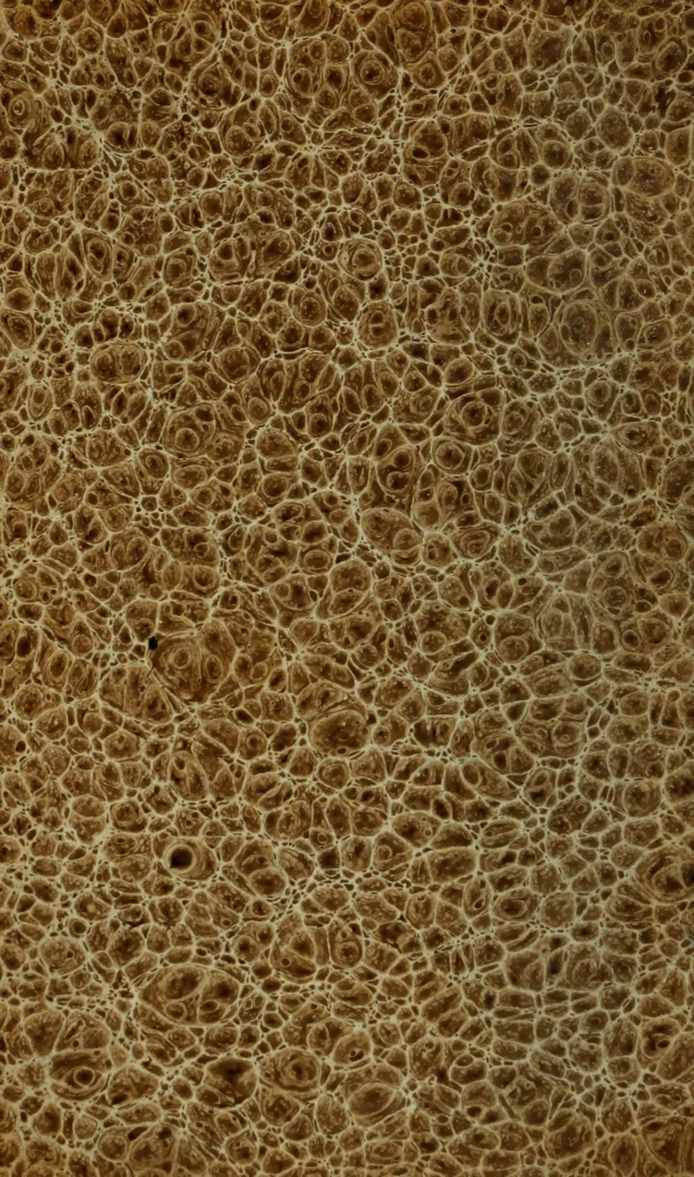
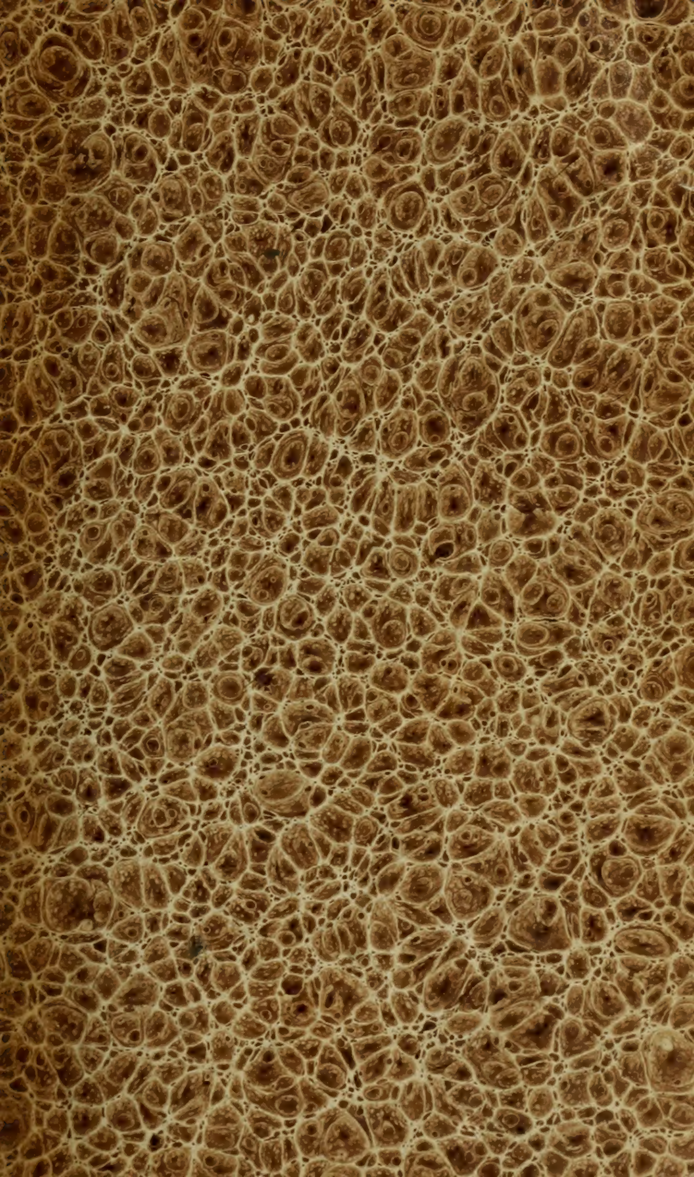

3 1761 07972361 5





2227

OEUVRES

DRAMATIQUES

DE

M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

Chez *D. J. CHANGUION.*

MDCCLXXXII.


LIBRARY
JUL - 6 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

AVIS DU LIBRAIRE.

Le succès mérité des Tragédies & Drames de M. d'Arnaud, nous fait espérer que le Public recevra avec plaisir la Collection complette que nous lui en offrons, sous le titre d'*Oeuvres Dramatiques* en deux Volumes, avec figures. Cette Collection contient *Coligny*, *ou*, *la Saint Barthelemi*, Tragédie; les Drames de *Comminge*, *Euphémie*, *Mérinval* & la Tragédie de *Fayel*. Si M. d'Arnaud publie d'autres Pieces, nous nous empresserons de les ajouter à ce Recueil.

PIECES CONTENUES

DANS

CES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

COLIGNY,

OU

LA SAINT BARTHELEMI,

TRAGEDIE.

AVERTISSEMENT.

Cette Tragédie a eu plusieurs éditions. Les Anglais lui ont fait l'honneur de la traduire; elle a été jouée avec beaucoup d'applaudissemens dans les Pays étrangers. L'Auteur la composa, comme elle a paru d'abord, à l'âge de dix-huit ans. Nous la donnons ici entierement différente des éditions précédentes; les deux premiers Actes sont totalement changés, & le troisieme rempli de nouveaux vers & de nouvelles situations.

La versification de cette piece est noble & élevée; les caracteres bien soutenus, & ne se démentant point. Peut-être des amateurs du nouveau Théâtre, de ces Scenes chargées & romanesques accuseront cette Tragédie d'une trop grande simplicité. L'Auteur paroît avoir eu devant les yeux ce naturel pathétique des Auteurs Grecs & Anglais. S'il a sû rendre son ouvrage intéressant, il a rempli la premiere regle. Il ne faut jamais s'interroger sur la cause du plaisir qu'on ressent à la lecture ou à la représentation d'une piece; pourvu qu'elle ait le don de plaire, on ne doit pas exiger davantage.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ceux qui aiment la vérité, la trouveront dans cet ouvrage. La journée de la saint Barthelemi feroit honte à nos Français, s'ils ne la désapprouvoient eux-mêmes; on sait qu'elle est en horreur parmi eux, comme le sont aujourd'hui les Vêpres Siciliennes chez les Espagnols. Les Anglais, une des nations les plus sensées de l'Europe, blâment la conduite de leurs peres à l'égard de Charles I. Les Protestans ont été les premiers à détester ces misérables fanatiques nommés Camisards. (1) Les meilleurs Catholiques, en honorant saint Pierre & les autres Pontifes aussi respectables, abhorrent Alexandre VI. Il y a une espece d'imbécillité à vouloir excuser les fautes de ses ayeux: il se trouve des superstitions de tout genre, la plus honteuse de

---

(1) Les troubles des Ceverres doivent être mis à côté de la saint Barthelemi, pour les horribles excès où se livrerent ces Camisards, qu'on peut nommer avec raison des *enragés*. Des Prêtres respectables par leur vieillesse & encore plus par leurs mœurs, furent les principaux objets de la fureur de cette canaille, qui ressembloit assez aux Vaudois & aux Albigeois.

toutes est ce respect mal-entendu pour les siecles précédens ; ce préjugé grossier, & cependant si ordinaire, arrête souvent les progrès de la raison. Pourquoi devoir à autrui un bien que nous trouvons chez nous-mêmes ? Nous avons tous la même faculté de penser ; ce n'est que les divers abus qu'on en fait, qui rendent un homme si différent d'un autre homme.

On a le malheur de confondre souvent le fanatisme avec la religion. Un Chrétien est un homme plus raisonnable que les autres ; la raison & la vraie religion ne se séparent jamais.

On n'a qu'à parcourir les Mémoires de l'Etoile, la grande histoire de Mezeray, l'illustre Président de Thou, le Tite-Live de la France, cet Historien si sage & si éclairé ; on y lira le détail de la saint Barthelemi, on pourra juger par tant d'exemples que tous les hommes sont également méchans, lorsqu'ils sont frappés de ce préjugé imposant, qu'ils nomment religion, & qui cependant lui est si opposé.

Il est nécessaire de donner une légere idée sur la saint Barthelemi, pour remettre sous les yeux des lecteurs des traits qui auroient pû leur échapper, & dont la connoissance est nécessaire à l'intelligence de la piece.

Medicis depuis long-tems méditoit de porter ce coup au Parti Calviniste : il étoit nécessaire

qu'on empruntât les voiles de la Religion & de la perfidie, pour accabler avec plus d'assurance un parti qui s'aggrandissoit tous les jours. On n'eut pas de peine à faire goûter ce complot à une cour, composée d'imbécilles, de superstitieux, de mécontens & d'esprits amoureux des nouveautés : les uns étoient des fanatiques que le zele de la Religion rendoit barbares de sang froid ; les autres, moins grossiers & plus coupables, se servoient de ces especes de pieuses machines, pour travailler aveuglement à leurs propres intérêts. C'est ainsi que le peuple a été de tous tems le martyr de ses maîtres & de sa crédulité.

Les Guises haïssoient les Condé & les Coligny, plutôt à cause de leur haute réputation, que par rapport au titre de Protecteurs de l'Hérésie. Si Coligny eût été Catholique, ils eussent été les plus zélés soutiens des Protestans.

Charles IX eut peine à donner son consentement pour une si horrible exécution ; mais il n'avoit point assez de force pour oser être vertueux, dans une cour empoisonnée des maximes de Machiavel. Cependant, malgré sa docilité pour sa mere, il a passé pour le Prince le plus emporté de son tems, il tomboit dans des especes de fureurs convulsives. Quelques-uns ont soupçonné que la maladie dont il mourut, fut occasionnée par le poison ; ce fait n'est pas avéré.

Gaspard

Gaſpard de Coligny, Amiral de France, avoit ſuccédé dans ſon parti au Prince de Condé, ſon neveu, tué à la bataille de Jarnac par Montesquiou ; c'étoit un honnête homme, auquel il ne manquoit que d'être Catholique. Jamais Chef ne ſut mettre mieux à profit le malheur ; s'il ne remporta pas d'éclatantes victoires, il fit beaucoup d'honorables retraites ; ce qui diſtingue le grand Capitaine preſqu'autant que le ſuccès. Les nôces d'Henri IV & de Marguerite de Valois, l'attirerent à la Cour, raſſuré par le prétexte d'une paix générale que Medicis feignoit de vouloir leur donner. Il étoit attaché à ſon Roi, malgré la différence de Religion, & faiſoit voir qu'on peut ſervir à la fois ſon Dieu & ſon maître. Toute ſa prudence ne pût lui faire écouter des ſoupçons qu'un accident (1) qui lui étoit arrivé quelques jours avant, devoit juſtifier ; ce fut la premiere victime qu'on ſacrifia à Medicis. Ses aſſaſſins le trouverent qui liſoit Job : il ne parut point épouvanté à leur vue, il attendit la mort & la reçut avec cette tranquillité d'ame, qui fait le caractere du Héros & du Chrétien ; ſon corps fut jetté par les fenêtres. Le Duc de Guiſe, ſurnommé le

(1) Coligny allant au Louvre pour voir le Roi, fut bleſſé d'un coup d'arquebuſe, en paſſant par un des appartemens.

Balafré, qui n'eut que de grands vices & des talens qu'on nommoit vertus, eut la cruauté de fouler aux piés le cadavre de Coligny ; il lui essuya même avec son mouchoir son visage tout couvert de sang, pour le reconnoître, & pour jouir (si on ose le dire) de l'affreux plaisir de la vengeance. La tête de l'Amiral fut portée à Medicis, qui, suivant quelques Historiens, l'envoya toute embaumée au Pape, comme un présent de sa haine & de sa colere : on pendit le corps de Coligny par les piés au gibet de Montfaucon; Charles IX, avec toute sa Cour, alla rassasier sa fureur de ce spectacle; les biens du mort furent confisqués au profit du Roi, sa mémoire déclarée odieuse. Il y a quelques années qu'en creusant les fondemens d'une Chapelle à Chantilly, on trouva un cercueil qui renfermoit son corps; il étoit entouré de bandelettes aux jambes & aux bras. (1)

(1) La haine pour le nom de Coligny, s'est étendue si loin, que des religieuses d'une ville de Languedoc ayant trouvé depuis peu un tombeau, où étoit enseveli Dandelot, frere de Coligny, l'en tirerent elles-mêmes avec une sainte fureur, lui donnerent force coups de couteau, à la sollicitation d'un Directeur, & le jetterent ensuite dans un grand feu qu'elles avoient allumé exprès pour consommer un si pieux sacrifice. Ce fait prouve de quoi est capable l'imbécillité & l'ivresse du fanatisme.

Le Comte de Teligni, son gendre, se sauva tout nud en chemise dans les bras de son beau-pere, & y fut massacré sur le champ par les assassins; ce jeune homme étoit cher au parti, & même aux Catholiques qui savoient respecter la vertu jusques dans leurs ennemis.

Marsillac, Comte de la Rochefoucault, étoit un des courtisans qui possédoit davantage la faveur du Roi; il avoit passé une partie de la nuit à jouer aux dez avec ce Prince, qui voulut envain le retenir. Ce Roi, dont la foiblesse étoit le premier vice, laissa courir Marsillac au devant de la mort, persuadé que le Ciel avoit résolu sa perte.

Le Maréchal de Tavannes, honnête homme d'ailleurs, s'il n'eût pas été aveuglé par son ignorance, commandoit tous ces meurtres dans la vue d'obéir à Dieu; on se servoit de sa docile fureur comme d'un instrument propre à châtier les Huguenots. Il étoit à la tête d'une troupe de meurtriers qui portoient sur leurs chapeaux une croix blanche; & le Maréchal de Tavannes crioit de toutes ses forces: „ saignez, saignez; la sai-„ gnée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois „ de Mai."

Albert de Gondy, Maréchal de France, étoit un des Favoris de Medicis, aussi bien que Moscouët, Gentilhomme Breton, & le Vidame de

Chartres ; cette Princesse mettoit l'amour au rang de ses passions. (1)

Nevers, Frédéric de Gonzague de la maison de Mantoue & l'un des principaux auteurs de la saint Barthelemi, le fils du Baron Desadrets, Bussi d'Amboise qui tua son propre cousin Renel, Bême attaché à la maison de Guise; voilà quels étoient les premiers assassins.

Sept ou huit cens Protestans s'étoient réfugiés dans les prisons : les Capitaines destinés pour l'exécution, se les faisoient amener sur une planche par la Vallée de Misere, où ils les assommoient à coups de maillet. Un tireur d'or en tua pour sa part quatre cens de sa propre main. Ces fanatiques dénaturés, qui n'étoient pas même des hommes & qui se disoient Catholiques, se regardoient comme autant de vengeurs du Ciel.

Qui eût demandé à cette troupe d'assassins, pourquoi ils égorgeoient ainsi leurs freres, ils eussent répondu tranquillement qu'ils ne pouvoient faire de sacrifice plus agréable à Dieu.

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

---

(1) Elle ne marchoit, dit Monstrelet, „ qu'accompagnée des plus belles femmes de la Cour, qui tenoient „ en lesse un long cortege de courtisans ; & falloit-il „ que le Bal marchât toujours." Ce sont les propres paroles de cet Auteur.

Du moins, c'eſt la ſurperſtition qui uſurpe un nom ſi reſpectable.

Un Aubépin que le haſard fit fleurir le lendemain de cette affreuſe journée dans le cimetiere des Innocens, fut regardé comme un prodige par cette populace, & ne ſervit qu'à l'affermir dans l'aſſurance que le Ciel approuvoit ces meurtres.

Les Pédans de l'Ecole ſe mirent de la partie; on en immola pluſieurs aux mânes d'Ariſtote & d'Horace. Charpentier aſſaſſina Pierre la Ramée, pour n'avoir pas voulu embraſſer le Péripatéticiſme. Lambin mourut d'une fievre que lui avoit cauſé la ſeule frayeur de la mort. Charpentier qui s'étoit déclaré le vengeur d'Horace, avoit réſolu de lui ſacrifier ce Commentateur.

Charles IX eut la cruauté de tirer ſur ſes propres ſujets. Le Louvre, ce Palais reſpectable, n'étoit plus qu'une affreuſe boucherie. Les uns ſe précipitoient dans la riviere, les autres ſe jettoient du haut de leurs maiſons & furent écraſés ſur le pavé, d'autres enfin s'allerent livrer à leurs bourreaux. Ce maſſacre dura trois jours & trois nuits; la Seine en fut enſanglantée. Marſillac, Soubiſe, Renel, Pardaillan, Guerchy, furent les plus diſtingués d'entre les morts. Sans les remontrances de quelques ſages citoyens, également zélés pour la gloire de leur Roi &

pour le bien de l'Etat, la moitié de la France eût péri des mains de l'autre.

Ce tableau suffit pour montrer que l'esprit de fanatisme entraîne tôt ou tard la ruine d'une Nation. On ne sauroit trop exposer ces sortes de peintures aux yeux des hommes. Les Catholiques auroient tort de désapprouver cette piece; c'est un ouvrage qui doit être dans les mains de tout le monde, & dont le but est d'exciter à l'humanité, le germe des vertus, & d'inspirer, s'il se peut, de l'aversion pour le crime & pour la superstition. (1)

---

(1) On ne doit pas omettre l'histoire d'un digne Prélat nommé *Jean Hennuyer*, qui du rang de Confesseur d'Henri II avoit passé à l'Evêché de Lizieux. Lorsque le Lieutenant de Roi de cette Province lui annonça les ordres de la Cour, ce sage Evêque répondit qu'il s'opposeroit toujours à l'exécution d'un pareil Arrêt; qu'il étoit le Pasteur de son peuple, & non son bourreau; que ces hérétiques, tout égarés qu'ils étoient, avoient sur son cœur les mêmes droits que les catholiques: il ajouta qu'il ne permettroit jamais qu'on employât de semblables moyens pour convertir les hommes; qu'il avoit reçu la vie de son Dieu, pour la consacrer au bien spirituel & même temporel de son troupeau. Il obtint donc que les Protestans de son Diocese ne fussent point enveloppés dans ce massacre général. Il arriva que les

Présentement il faut entrer dans l'examen de cette Tragédie, répondre à quelques critiques dont on a daigné l'honorer, donner une idée des caracteres.

Hamilton, Curé de saint Cosme, & qui dans la suite fut un des plus fameux Ligueurs, est un des Acteurs qui joue le rôle le plus frappant de cette piece. Il est aisé de s'appercevoir que ce Curé n'est autre que le fameux Cardinal de Lorraine, oncle du Duc de Guise le Balafré, qui sema les premieres étincelles de cet incendie dont toute la France pensa être consumée. Cette explication justifie donc l'Auteur aux yeux de quelques personnes, obstinées à ne vouloir point envisager dans Hamilton un plus grand personnage, redoutable aux deux Partis, & dont l'ambition ne connoissoit nulles bornes.

On a tâché de représenter Coligny sous les traits d'un honnête homme, qui pensoit que sa Religion étoit la meilleure. Teligni est dépeint comme un jeune homme fougueux, & qui ne

---

Huguenots qui devoient la vie à leur Pasteur, furent touchés de sa générosité, & embrasserent la Religion Catholique, persuadés que c'étoit une Religion de douceur & de charité, puisqu'elle permettoit à *Hennuyer* de pareils sentiments ; & que l'abus seul & la politique la défiguroient & la rendoient haïssable.

refpire que la vengeance. Ces caractères femblent fe foutenir jufqu'à la fin.

L'antiquité ne nous oppofera jamais un fujet plus Tragique que celui-ci. L'Oedipe de Sophocle qui eft plein de fituations touchantes, excite moins la pitié, qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'égorgent avec zele fes compatriotes. Un Français (& il s'en trouve beaucoup) qui ne fe piquera point de Littérature, verra avec indifférence les tableaux d'Antigone, d'Electre; l'ignorance fouvent aveugle le cœur, comme l'efprit. Tout le monde n'eft pas obligé de favoir que Créon avoit défendu qu'on enfevelît le corps de Polynice, qu'Orefte en tuant fa mere Clitemnestre vengea le meurtre d'Agamemnon fon pere. Perfonne en France, je dirai dans l'Univers, n'ignore que Catherine de Medicis fit affaffiner Coligny & plus de cinquante mille perfonnes dans la même nuit, par la main de leurs concitoyens: ce n'eft point dans la Grece, à Thebes ou à Argos, que s'eft paffée cette fanglante catastrophe; c'eft à Paris, dans le fein d'une ville où les étrangers venoient déja recevoir des leçons de juftice & d'humanité, & il y a à peine deux fiecles.

Les partifans des Ariftote, des Daubignac, ces efclaves des regles qu'ils appellent la raifon, & que quelques Auteurs hardis nomment foibles-

fe, fe font déja récriés contre la témérité d'avoir fait tuer Coligny fur le Théâtre; ils oppofent à ces innovations Corneille, Racine; car voilà les mots de ralliment pour le parti. Mais ne peut-on s'ouvrir des routes nouvelles en refpectant les anciennes? Horace lui-même, la fource des regles, n'a-t-il pas dit:

Licuit, femperque licebit
Signatum præfente notâ producere nomen.

Il vaut mieux tomber quelquefois en voulant s'élever tout feul, que de marcher à tâtons appuyé fur un autre.

Defcartes affure que la lumiere eft une matiere fubtile, répandue dans tout l'univers. Qui eût foutenu alors un fentiment oppofé, eût paffé pour un Philofophe fchifmatique. Newton eft venu qui a renverfé le fyftême de Defcartes, il a triomphé à fon tour; il a voulu que la lumiere fût un amas d'une infinité de petits rayons émanés du Soleil dans l'efpace de 7 minutes ½ & on l'a cru fur fa parole. Il viendra un troifieme Phyficien qui détruira ces deux fyftêmes, en créera un nouveau, & tout-à-fait contraire aux premiers. La raifon fait chaque jour des progrès, & la nature n'eft peut-être encore que dans fon enfance.

Ces exemples peuvent appuyer la hardieffe de

l'Auteur. Ne sera-t-il défendu qu'aux Poëtes d'innover, tandis que les Philosophes tous les jours retranchent, ajoutent ou inventent à leur gré? Sophocle, Euripide, Shakespear, sont des modeles qu'on ne doit point rougir de suivre. Les Grecs & les Anglais seroient-ils moins éclairés sur la Tragédie que les Français?

Donnons un exemple de la Scene ensanglantée: Euripide fait tuer à Médée ses enfans presque sur le Théâtre; n'oseroit-on plus faire revivre cette imitation? Un grand génie n'auroit qu'à représenter sous des traits forts & expressifs, l'infidélité de Jason, l'impuissance où Médée se trouve de ne pouvoir se venger autrement qu'en immolant ses propres enfans, ses combats, ses larmes, ses cris même auprès de son époux pour le rappeller à elle; ses nouveaux outrages, sa tendresse prête à l'emporter sur sa vengeance, par un retour rapide, maîtresse de sa pitié, ses enfans égorgés dans le premier moment de la plus vive fureur, son trouble, son désespoir subit; tout le pouvoir de l'amour maternel, le dessein où elle est de se donner la mort du même poignard teint du sang de ses fils, la vue d'un Amant infidele, & qui vient au même instant d'épouser sa rivale; sa nouvelle rage, enfin son départ, après avoir laissé échapper au milieu de sa haine quelques transports

d'amour pour l'ingrat Jaſon, & des marques de douleur ſur la mort de ſes enfans.

Qu'on entre bien dans le caractere d'une femme qui aime, qui a été aimée, & qui ſe voit enlever le cœur de ſon amant par une rivale. Qu'on ſe pénetre de ſa paſſion; qu'on devienne, pour ainſi dire, Medée elle-même : alors on concevra que quelque barbare qu'elle ſoit, elle eſt encore plus à plaindre qu'à déteſter; on oubliera la maxime d'Horace:

Ne coram populo pueros Medea trucidet.

Il faut avouer auſſi que les cœurs des femmes ſe révolteroient moins que les nôtres à la repréſentation d'un pareil ſpectacle, parce que leurs ames ſont plus propres que celles des hommes à reſſentir les grandes paſſions, ſurtout lorſque l'amour en eſt la premiere cauſe. On pourroit d'abord être étonné, le ſpectateur douteroit un inſtant quelles impreſſions le remueroient: mais bientôt la terreur & la pitié ſe décideroient, & l'on s'intéreſſeroit pour Medée, de même que tous les jours on s'intéreſſe pour Phedre.

Il eſt encore des ſituations fortes qui expriment la douleur mieux que les plus beaux vers, & qui déplaiſent à notre Nation: le même Euripide, dans le ſecond Acte de ſon Hecube, repréſente cette Princeſſe couchée par terre, &

abîmée dans sa tristesse : les Anglais donnent à Zaïre une pareille situation ; Orosmane s'écrie *Zaïre, vous vous roulez par terre :* les Anglais sont touchés aux larmes, un Français riroit.

On peut mettre certaines expressions au même dégré d'estime parmi nous autres. Elles offensent notre délicatesse. Hecube en parlant de Polixene sa fille, l'appelle *la vie, la nourrice de son ame ; le bâton, le guide de son chemin ;* πόλις, τιθήνη βάκτρον, ἡγεμὼν ὁδοῦ.

Shakespear fait dire à Hamlet : „ A peine „ mon pere est-il dans le tombeau, que mon „ indigne mere va entrer avec un autre époux „ dans un lit tout fumant encore de sa chaleur."

Ce même Shakespear a introduit des ombres sur la Scene avec succès, tandis que l'Abbé Nadal n'a osé risquer sur son théâtre l'apparition de Samuel ; & peut-être ce foible versificateur a-t-il eu raison : il sentoit qu'il n'avoit pas assez de force & de pathétique dans la pensée & dans l'expression, pour soutenir une Scene aussi merveilleuse, & qui eût demandé le pinceau d'un Corneille, ou d'un Voltaire.

Chaque objet a ses différentes faces : il n'est qu'un pas du touchant au ridicule, du majestueux au fanfaron. Si ces sortes de Scenes ne frappent point & ne produisent pas leur effet dans le moment, elles tombent au même instant, & le

ſpectateur eſt aſſez peu clair-voyant pour mettre ſur le compte de la Nature les ſottiſes de l'Auteur.

Saint Michel qui foule aux piés le Diable, ce tableau du fameux Raphael, s'il fût ſorti d'une main novice, auroit excité le rire, au lieu qu'il inſpire l'effroi & la vénération.

Doit-on conclure de M. l'Abbé Nadal qu'il ne faut pas expoſer aux yeux de pareilles Scenes? Non, ſans doute; & il eſt étonnant que juſqu'ici, ſur la foi de ces Auteurs rampans, les Français ſe ſoient défié de leurs forces & crus incapables de ſoutenir la vue de ſpectacles ſublimes. C'eſt à des génies de leur montrer qu'ils peuvent avoir le droit d'imaginer & de ſentir auſſi fortement que les Grecs & les Anglais?

L'Atrée de M. de Crebillon, ſelon quelques perſonnes de goût, eſt un chef-d'œuvre du Théâtre; cependant il n'a jamais réuſſi autant qu'il le méritoit: la délicateſſe Françaiſe n'a pu ſe familiariſer avec cette derniere Scene ſi bien exprimée, où Atrée préſente à Thyeſte ſon frere la coupe pleine du ſang de Pliſthene. Il eſt à ſouhaiter pour notre Nation, qu'elle adopte le haut tragique, comme elle a déja embraſſé les nouveaux ſyſtêmes des Newton & des Leibnitz.

On s'eſt étendu au long ſur cette partie du Théâtre, parce qu'il s'eſt trouvé des cenſeurs

qui ont condamné la Scene, où Coligny eſt tué aux yeux des ſpectateurs : ils ne veulent point examiner que cette piece n'eſt pas compoſée dans le goût Français, & qu'on s'eſt attaché à ſuivre les Anciens.

D'autres enfin ſont fâchés que l'Amour n'ait pas joué un rôle dans cette Tragédie ; ils auroient ſouhaité que les perſonnages euſſent épuiſé une converſation de tendreſſe, tandis qu'ils ſont environnés d'ennemis, & qu'à tous momens ils attendent la mort. La terreur, la pitié, ne ſont-elles pas des paſſions auſſi fortes que l'Amour?

La ſituation de Coligny qui embraſſe ſes aſſaſſins, les appelle ſes enfans, les preſſe de lui arracher une vie qu'il eût voulu perdre pour eux dans les combats, qui leur découvre enfin ſon eſtomac tout couvert de bleſſures ; tous ces traits ne produiſent-ils point ſur les cœurs les mêmes impreſſions qu'une femme qui reproche à ſon Amant ſes infidélités, ou lui fait de nouvelles aſſurances de tendreſſe ? D'ailleurs ces reſſorts pour émouvoir l'ame du ſpectateur ſont ſi uſés, que ſouvent loin de toucher, ils jettent dans les ſens une langueur qui va juſqu'au dégoût & à l'ennui. Cette Scene de Coligny, quoique ſans amour, parut ſi interreſſante, que dans ſa nouveauté on la nommoit *la Scene des femmes.*

L'Auteur de cette piece a été obligé de tomber

dans la faute que la Mothe fur-tout a reprochée à Racine: Hamilton fe découvre à Bême, comme Nathan à Nabal, dans Athalie. Mais de quel autre moyen fe fervir pour inftruire le fpectateur? Le perfonnage, fans cette confidence, ne laifferoit point échapper tous ces traits qui établiffent fon caractere. Des monologues deviennent ennuyeux & infupportables, pour peu qu'ils aient quelque étendue; l'action ne peut pas toujours fuppléer au dialogue. Il faut néceffairement fe permettre ce défaut, à condition qu'on le rachete par des beautés qui le faffent oublier.

Le Théâtre, au refte, s'écarte quelquefois des regles de la vraifemblance. Toutes ces reconnoiffances qui réuffiffent prefque toujours, ne font point naturelles; ces preffentimens qu'un pere éprouve à la vue d'un fils qu'il ne connaît pas, font des préjugés que les hommes prennent en entrant au fpectacle, & dont ils fe dépouillent à la fortie. N'importe; ces préjugés, quelque groffiers qu'ils foient, font pour leurs cœurs des fources de plaifirs; & ils ont raifon de s'y livrer, puifqu'ils y trouvent leur compte.

Ce parallele fuffit pour autorifer ces confidences, qu'un perfonnage fait mal-à-propos à un autre; fi ces Scenes font conduites avec art, on ferme les yeux fur la machine & l'on fe contente de fentir les heureux effets qu'elle produit.

Il feroit inutile de répondre à des critiques méprifables, qui font plutôt des libelles diffamatoires, que des ouvrages propres à éclairer un Auteur fur fes fautes. Quiconque entre dans la carriere des lettres, doit s'attendre à effuyer toutes fortes de calomnies, & regarder d'un œil de Philofophe ces infectes de Littérature, qui ne piquent que foiblement, lorfqu'on fait les méprifer.

Il s'eft encore répandu dans le monde une groffiere opinion, qui ne peut naître que d'un défaut de raifon ou de probité. Depuis combien de tems renouvelle-t-on contre les Auteurs, l'accufation d'impiété? Un lecteur malin prétend découvrir dans un ouvrage le caractere & la façon de penfer de celui qui l'a compofé; là-deffus il fixe fon jugement, & condamne ou approuve les mœurs de cet homme, qui fans doute aura cent caracteres différens, fi l'on veut lui prêter tous ceux des perfonnages qu'il aura imaginés.

M. de Crébillon, dans fa préface d'Electre, fe plaint qu'Atrée avoit fait croire qu'il étoit inhumain & furieux: il n'y a perfonne de plus doux dans la fociété, de plus humain.

Racine étoit donc un homme fans religion, parce qu'il a fait parler un Prêtre apoftat: par conféquent l'Auteur de Coligny fera damné fans miféricorde, comme un mauvais Catholique,

pour

pour avoir dépeint Hamilton ſous des traits véritables. Les hommes ne rougiront-ils jamais d'être ſi injuſtes? Mais ils ne s'apperçoivent pas eux-mêmes de leur méchanceté; le moyen qu'ils s'en corrigent!

On n'entreprendra pas enfin de prouver que cette Tragédie eſt ſûre de plaire, puiſqu'elle eſt intéreſſante; on ne comptera point ici les ſuffrages ni les critiques qui ſe ſont élevés à ſon ſujet. L'Auteur eſt bien perſuadé, malgré les éloges qu'il a reçus, que ſes cenſeurs ſont plus ſinceres que ſes panégyriſtes. Les louanges ne ſerviront qu'à l'encourager, & il prendra les critiques ſur le pied de leçons utiles, qu'il aimera toujours à recevoir. Il n'a fait dans ſa piece que la peinture de la vérité; il s'eſt attaché à démontrer ſous les yeux que le fanatiſme eſt également éloigné de la religion & de la nature: s'il n'a pas rempli ſon ſujet, qu'on ſe ſouvienne de ces vers de la traduction de M. Pope, par M. l'Abbé de Renel:

Tant l'eſprit eſt borné, tant l'art eſt étendu, &c.



ACTEURS.

COLIGNY, *Amiral de France.*

TELIGNY, *Gendre de Coligny.*

MARSILLAC, *Comte de la Rochefoucault.*

LAVARDIN.

HAMILTON, *Curé de St. Côme.*

BESME, *attaché a la Maison de Guise.*

BUSSY D'AMBOISE.

TAVANNES.

DES-ADRETS.

NEVERS.

GONDY.

Premiere Troupe de Conjurés.

Seconde Troupe de Conjurés.

Suite de Protestans.

Gardes.

La Scene est au Louvre.

La Piece commence au déclin du Jour & finit dans la Nuit.





Mon Fils ! Mon Dieu... je meurs !

COLIGNY. Acte V. Scène dernière



COLIGNY,

OU

LA SAINT BARTHELEMI,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON.

O NUIT, trop lente nuit, permets que la vengeance
T'adreſſe ici ſes vœux, & ſon impatience:
Hâte-toi, de ces murs chaſſe un jour odieux,
Dont les foibles rayons bleſſent encor mes yeux.
D'un Peuple réprouvé ne ſois point la complice,
Ceſſe de retarder l'inſtant de ſon ſupplice,
Que ma fureur épuiſe un ſang qu'elle a proſcrit,

Ou fois pour ma paupiere une éternelle nuit.
Enfin c'eſt aujourd'hui que mon ſort ſe décide;
Au faîte des grandeurs ce premier pas me guide,
Ou, ſervant Coligny, va-moi ſeul me livrer
Au piege que mes mains ont ſçu lui préparer.
Aurois-je en vain tiſſu la trame de ſa perte? ......
Non, ſes jours ſont comptés & ſa tombe eſt ouverte;
Ma bouche l'a dépeint ſous les traits criminels
D'un nouveau deſtructeur (1) du Trône & des Autels;
Je l'ai montré l'appui, le vengeur de ſa Secte,
Tous les jours nous jurant une amitié ſuſpecte;
J'ai fait voir ſes vertus aux yeux de Medicis,
Comme un art dangereux de gagner les eſprits.
„ Des Condés, ai-je dit, il a toute l'audace,
„ Peut-être qu'en ſecret il brigue votre place.
„ Qui ſçait ſi dans ſa fourbe, habile à vous tromper
„ Il ne vous tend le bras que pour mieux vous frapper?
„ Sur votre fils, ſur vous..... Mais à regret j'écoute
„ Des craintes que le tems condamnera ſans doute.
„ L'amour de mes devoirs me rend trop défiant,
„ On doit peu s'aſſurer ſur un preſſentiment.
Diſſimulant ainſi l'intérêt qui me guide,

---

(1) Coligny avoit remplacé Condé dans le parti Proteſtant.

Je femois les foupçons dans cette ame timide;
Mais pour m'en réferver les plus précieux fruits,
D'un dernier coup, enfin, j'ai frappé fes efprits,
„ Le Ciel, ai-je ajouté, qui fe laffe & s'irrite,
„ Attendra-t-il longtems qu'une race profcrite,
„ Que malgré fes decrets vous femblez protéger,
„ Echappée au trépas vive pour l'outrager?
„ Craignez, Reine, tremblez que ce Dieu fur vous-même
„ Ne faffe retomber le poids de l'anathême,
„ Et pour mieux vous punir n'amaffe tous fes traits;
„ Il exige, il eft vrai, le fang de vos fujets,
„ Mais c'eft un fang impur, vous devez le répandre."
Medicis s'eft troublée, elle a cru même entendre
L'ordre d'un Dieu vengeur qui, tonnant par ma voix,
Venoit, le glaive en main, lui prefcrire fes loix,
J'ai faifi ce moment d'erreur & de foibleffe,
Pour perdre un ennemi dont l'afpect feul me bleffe;
D'un trouble précieux, enfin j'ai profité,
Elle a figné l'arrêt que ma bouche a dicté.
La crainte, l'intérêt, un fanatique zele,
Aveugles inftrumens, fervent tous ma querelle.
Medicis penfe donc qu'un faint emportement,
Me fait des Novateurs preffer le châtiment;
Sur moi fe repofant du foin de l'entreprife,
Elle feint de venger & l'Etat & l'Eglife

Mais moi, qui de son cœur sçus toujours arracher
Les secrets mouvemens qu'elle y voudroit cacher,
Je n'y vois que l'ardeur de se venger soi-même,
D'abaisser un rival jaloux du rang suprême,
Qui, s'il ne succomboit, l'accableroit un jour.
Dans ses déguisemens je l'imite à mon tour:
Que ma haine à ses yeux du Ciel semble guidée;
Laissons-la s'endormir dans cette heureuse idée;
Du feu de l'encensoir allumons les flambeaux,
Qui par nous préparés dans la nuit des complots,
Et brûlans aujourd'hui de flâmes immortelles
Vont d'un embrasement semer les étincelles;
Puisse-t-il extirper cet orgueilleux parti,
Cet hydre si puissant, qui loin d'être affoibli
Des pertes de ce sang dont il souilla la France,
Reprenoit sous nos coups, la vie & la vengeance.
Poursuivons à couvrir de ce masque sacré,
Les blessures d'un cœur par l'envie ulcéré;
J'intéresse le Ciel, Medicis, la Patrie,
Quand je suis le Dieu seul, auquel on sacrifie;
La Victime à mes coups ne sçauroit échapper,
L'Autel, le fer est prêt, & ma main va frapper....
Près de moi, qu'en ces lieux Bême tarde à se rendre....
Qui peut?.... Mais le voici.

SCENE II.

HAMILTON, BEME.

HAMILTON.

PARLE, ami, dois-je attendre
Que j'aurai des vengeurs, dociles à mon gré?

BEME.

Tous ſçauront obéir & d'un bras aſſuré,
Servant Rome, Paris, Medicis & vous-même,
Frapper, combattre, vaincre, ou mourir avec Bême.
Les uns que du bandeau de la religion,
Ont couverts l'ignorance & la ſoumiſſion,
Ces ames, ſaintement aux prêtres aſſervies,
Prodigueront pour vous leurs fortunes, leurs vies;
Les autres, dont le meurtre eſt l'unique trafic,
Aſſaſſins par état, qu'achete le public,
Avares d'un ſang vil qu'ils vendent à l'enchere,
A prix d'or m'ont livré leur fureur mercénaire;
J'ai ſçu vous acquérir & leurs cœurs & leurs bras,
Leur prêtant des tranſports qu'ils ne reſſentoient pas;
L'intérêt m'a ſoumis, ce que la foi, le zele,
A leurs impreſſions ont pu trouver rebelle.
Par ces divers liens, par ces puiſſans reſſorts,
De membres deſunis je n'ai formé qu'un corps,

Qui plein de ce courroux, dont l'ardeur vous enflamme,
Pour ſervir vos deſſeins, ſemble avoir pris votre ame.
Gondy, Nevers, Buſſi, Tavannes, Deſadrets,
Enivrés par devoir de l'amour des forfaits,
A grands cris, leur nommant le Ciel & la Patrie,
Les premiers, à leur tête, excitent leur furie;
Et vous les allez voir.... Mais ce courage altier,
Ce front audacieux.......

HAMILTON.

Connois-moi tout entier:
Soumis au préjugé, l'imbécile vulgaire
Repouſſe le flambeau dont la raiſon l'éclaire;
Toujours de l'ignorance épaiſſiſſant la nuit,
Par de fauſſes lueurs il eſt toujours ſéduit;
Ne connoiſſant de Dieu que l'uſage & ſes prêtres,
Il ſuit l'étroit chemin frayé par ſes ancêtres;
De ſes foibles ayeux ſervile imitateur,
Catholique idolâtre, aveugle adorateur;
Courbé ſous notre joug, rampant dans la pouſſiere
Il n'oſe s'élever juſques au ſanctuaire.
Pour lui tout eſt myſtere, il craint de pénétrer
Des ſecrets que nous ſeuls avons droit d'éclairer,
Eſclave qu'aſſervit notre main ſouveraine,
Il penſe qu'avec nous, le ciel forma ſa chaîne;
Qu'en fuyant les grandeurs, à l'ombre des autels
Nous vivons ſéparés du reſte des mortels;

Que

Que nés pour la priere, & couverts d'un cilice,
Nous consumons nos jours dans ce vil exercice.
Que le ciel se fermant, s'ouvrant à notre voix,
Lui fait grace ou justice au gré de notre choix;
D'une main complaisante, & d'une ame ingénue
Baissant le voile épais qu'on jette sur leur vue,
Dans ce sommeil d'erreur se retenant plongés,
Ils se chargent de fers qu'eux-mêmes ils ont forgés.
Toujours prêts à nous croire, avides de merveilles;
Nous fascinons leurs yeux, nous charmons leurs oreilles,
Par de stériles vœux, par des prodiges vains,
Nous subjuguons leurs cœurs, nous réglons leurs destins;
Tout ce qui les surprend, ils l'appellent miracle,
Tout ce que nous dictons, ils le nomment oracle:
Cachant à leurs regards les traits que nous lançons,
Nous sommes innocens quand nous le paroissons:
Du soupçon même exempts, ce peuple né crédule,
Dès que nous ordonnons, obéit sans scrupule:
C'est un corps qui soumis à nos impressions,
Reçoit avidement nos goûts, nos passions;
Paitrie à notre gré, cette matiere vile,
Ce limon sous nos mains prend une ame docile:
D'un seul mot, arrêtant, ou mouvant ses ressorts;
Nous pouvons retenir ou hâter ses transports;
Et conservant toujours un heureux despotisme,
Y transmettre à propos l'esprit du fanatisme.

D'un ſexe encor plus foible, idoles qu'il chérit,
Nous gagnons à la fois ſon cœur & ſon eſprit;
Haïs, mais craints des grands, & toujours redoutables,
Amis intéreſſés, ennemis implacables,
Elevant juſqu'aux cieux ceux que nous protégeons,
Plongeant dans les enfers ceux dont nous nous vengeons;
Chefs ſans camp, Rois ſans trône, & Dieux de tous les hommes,
En tous lieux, en tous tems, voilà ce que nous ſommes.

Sçachons donc profiter de cet heureux pouvoir,
Faiſons briller tous deux le Glaive & l'Encenſoir.

Faut-il qu'un ſeul inſtant Coligny vive encore!
Ce n'eſt point ſon erreur, c'eſt lui ſeul que j'abhorre;
Mon œil jaloux ſurprit dans cet altier rival,
Des talens, dont l'emploi m'eut été trop fatal:
Je haïs ce ſang, ce nom aux Guiſes formidable;
Voilà tous les forfaits qui le rendent coupable.
Voilà pour quel ſujet j'ai dû le condamner;
Il eſt à craindre, enfin, comment lui pardonner?

BEME.

Vous ne le craindrez plus, ſa perte eſt aſſurée:
Au coûteau qui l'attend la victime eſt livrée;
Cette nuit va bientôt combler tous vos ſouhaits;
Mais du pied de l'autel faiſons partir vos traits,

Content de recueillir le fruit du parricide,
Laiſſez à notre bras immoler ce perfide. .....

HAMILTON.

Ce meurtre eſt un plaiſir que je dois t'envier;
Et mon cœur à longs traits veut s'en raſſaſier;
Qu'il me ſoit réſervé.

BEME.

Mais que dira la France,
De voir un Prêtre armé du Fer de la vengeance?

HAMILTON.

Loin de me condâmner ſa voix m'applaudira (1);
Entre ſes nouveaux Saints elle me placera,
L'Encens en mon honneur fumera dans ſes Temples:
Mes forfaits conſacrés lui ſerviront d'exemples;
Eh! ne connois-tu pas les droits & les fureurs
Que la Religion permet à ſes vengeurs?
Car de ce nom ſacré je prétexte ma cauſe,
Je ſçais tout ce qu'il peut, & combien il impoſe;
Qu'étouffant, détruiſant tout ſentiment humain,
Du cœur le plus ſenſible, il fait un cœur d'airain;
Transforme l'homme même en un monſtre farouche,

(1) L'eſprit du fanatiſme s'étend ſi loin, que dans la ſuite on mit au rang des Saints Jacques Clément, aſſaſſin d'Henri III.

Qu'hors ses noires fureurs, rien n'émeut & ne
touche ;
Laissons donc éclater un zele impétueux,
Déchaînés, élançons ces tigres furieux,
Dont les rugissemens nous demandent leur proie,
Et dans des flots de sang que leur rage se noye ;
N'attendons pas, ami, que ces premiers transports
Soient refroidis, éteints par de lâches remords,
Enfans de l'habitude, ou plutôt de la crainte
Et qui d'un foible cœur à nos yeux font l'empreinte.
Saisissons des instans si chers à mon courroux.
On ne vient point encor.... Je crains......

BEME.

Que craignez-vous?
Je vous l'ai déja dit, dès que la nuit plus sombre,
Qui bientôt en ces lieux va répandre son ombre,
Aura vu s'éclipser ces rayons expirans,
Vous verrez accourir les flots impatiens,
D'un Peuple de vengeurs qu'assemble un même zele.
Mais écouterez-vous l'ami le plus fidele?
Car vous ne doutez pas que je vous sois lié
Par des nœuds éternels qu'a serrés l'amitié;
Né, nourri sous vos yeux, dès ma plus tendre
enfance,
Je vous fus dévoué par la reconnoissance :
Oui, je n'ai d'autre Dieu que le seul Hamilton,
Souffrez qu'en votre sein je dépose un soupçon.
Pensez-vous échapper aux regards de la Reine?

Si ses yeux vont s'ouvrir, votre perte est certaine....

HAMILTON.

Je sçaurai les fermer; élevé dans la cour,
A travers cette nuit je distingue le jour;
Au milieu des périls j'appris longtems à vivre,
Longtems j'ai parcouru les détours qu'il faut suivre;
Cette mer à la vue offre un calme trompeur,
On ne peut y voguer qu'au gré de la faveur;
Souvent le moindre souffle en ride la surface,
Le bonheur trop rapide entraîne à la disgrace;
Le caprice du peuple, & la haine des grands,
Sans cesse de l'envie y déchaînent les vents:
J'ai sçu, pilote adroit, échappé des naufrages,
Céder ou faire tête à différens orages;
Et m'assurant un port contre tant de rivaux,
Détruire sourdement ou former des complots.
Cet art ne suffit point, ma politique habile,
Chaque jour étudie un art bien plus utile,
La science du cœur, j'en sonde les replis,
Dans ce livre profond sans cesse je relis.
Je connois Medicis, épouse impérieuse,
Mere dénaturée & Reine ambitieuse; (1)
La rivale en un mot des plus fameux Héros,

---

(1) Quelques Auteurs prétendent que Medicis fit empoisonner Charles IX, & qu'elle dit au Duc d'Anjou, depuis Henri III, qui partoit pour être Roi de Pologne: „ allez, mon fils, vous n'y serez pas longtems."

Si son cœur se montrant criminel à propos,
Selon les tems savoit se découvrir & feindre:
Mais elle est femme, ami: ce trait doit te dépeindre
Les foiblesses d'un sexe inhabile à régner,
Et qui ne sçut jamais servir ni gouverner.
Trop foible pour porter le poids du Diadême,
Traînant ses jours obscurs dans l'oubli de soi-même,
Et docile instrument qu'elle employe au forfait,
Toujours enfant, son Fils est son premier sujet.
Je ne parle point d'un vil ramas d'esclaves,
Se disputant l'honneur de porter des entraves;
De ces indignes Grands, qui, Plébeïens des Cours,
De l'esprit de leur Roi sont animés toujours.
Veux-tu qu'à tes regards ouvrant mon ame entiere,
Je leve ce bandeau qui me cache au vulgaire:
Tu connois des humains les superstitions,
Ces préjugés puissans dont nous nous appuyons;
Tu sçais que de tout tems Paris fléchit sous Rome.
C'est-là que ces Chrétiens déïfiant un homme,
Couchés dans la poussiere attendent ses Arrêts,
Et pensent d'un Dieu même entendre les décrets.
Par lui le Ciel stérile, ou fécond en miracles,
Paroît ou refuser, ou rendre ses Oracles;
Son trône est un autel, ses armes l'encensoir,
Des vœux seuls ses combats, la brigue son pouvoir;
D'un seul mot, il éteint, ou rallume la foudre,
Jouit du droit sacré de punir & d'absoudre;
Et plus que les Césars étendant ses grandeurs,

Un Pontife asservit les esprits & les cœurs.
Quelle Couronne égale un triple Diadême,
Dont la Religion ceint le front elle-même!
Bême, que cet éclat me paroit enchanteur!
L'orgueil de son poison, vient enivrer mon cœur;
Vois donc tous les transports où mon ame s'égare,
Je dévore en secret l'honneur de la thiare.
Voilà l'unique place où tendent mes souhaits,
La grandeur n'a pour moi que d'impuissants attraits,
Si le sort m'arrêtant dans ma vaste carriere
De ce trône sacré me ferme la barriere.

BEME.

A ce suprême rang qui peut vous élever?

HAMILTON.

Medicis, c'est un prix qu'elle doit réserver
A trente ans de travaux, de service, de brigues,
Dont mon heureuse adresse appuya ses intrigues:
Il me faut aujourd'hui fléchir & demander,
Mais à mon tour enfin, je pourrai commander.

Le Théâtre s'obscurcit.

Déjà l'obscurité dans ces murs nous dévance.
Sur les pas de la nuit la Victoire s'avance,
Que ma vengeance encor l'accuse de lenteur!
Ce tems ne vole point au gré de ma fureur.
Par un nouveau signal (1) hâtons le sacrifice,

---

(1) On fit hâter d'une demi-heure la cloche du Palais, par celle de St. Germain l'Auxerrois.

Précipitons l'inſtant marqué pour leur ſupplice;
Qui.... Mais j'entends du bruit..... Songe à diſſimuler
Les ſecrets qu'Hamilton vient de te révéler;
Bême, imite ma feinte & change de langage,
Montrons-nous s'il ſe peut ſous un autre viſage;
Ces ombres, l'appareil que je dois déployer,
Un ferment ſolemnel dont les nœuds vont lier
Des mortels déjà pleins de l'ivreſſe du crime,
Tout leur inſpirera le courroux qui m'anime......
Ils marchent vers ces lieux.......

SCENE III.

HAMILTON, BEME, NEVERS, GONDY, BUSSY, TAVANNES, DESADRETS. *Les Conjurés.*

HAMILTON.

O DIGNES Citoyens,
Vous qui ſeuls méritez le nom de vrais Chrétiens;
Des vengeances d'un Dieu, Miniſtres reſpectables,
D'obéir à ſon gré vous ſentez-vous capables?
Fermes dans vos deſſeins ſçaurez-vous triompher,
Des remords que le Ciel ordonne d'étouffer?
Promettez-vous enfin de venger ſon injure,
D'écouter le devoir, de dompter la nature,
D'être tous à ce Dieu, qui par un heureux choix,

Verſe en vous ſes fureurs & vous dicte ſes lois?

NEVERS.

Nous brûlons d'obéir, parlez, que faut-il faire?

HAMILTON.

Répandre un ſang marqué du ſceau de ſa colere,
En abreuver vos cœurs, percer des ennemis
Ivres d'un fol orgueil, dans le crime endormis,
Enfoncer ſans frémir dans le ſein de ces traîtres,
Des poignards conſacrés par la main de vos Prêtres;
Fuſſent vos bienfaiteurs, vos amis, vos parens,
Je dirai plus encor, vos peres, vos enfans,
Levez le bras, frappez, point de remords, de grace,
Faites des réprouvés diſparoître la race;
L'Ange exterminateur volera devant vous,
Aiguiſera les traits émouſſés ſous vos coups;
Et dans vous, ranimant ces déſirs magnanimes
De combattre, de vaincre & de punir les crimes,
Armé du fer vengeur, lui-même il frappera,
Le ſein de l'ennemi qui vous échappera.
Etouffez donc les cris d'une pitié vulgaire,
Songez que vous n'avez d'ami, de fils, de pere,
Que ce Dieu tout-puiſſant qui vous créa pour lui,
Qui par ma bouche enfin vous commande aujourd'hui;
Craignez de l'outrager par de lâches foibleſſes;
S'il ne vous peut toucher par de ſaintes promeſſes,
Si vous ne ſentez pas le prix de ſes bienfaits,
Du moins de ſon courroux redoutez les effets:

A mériter ſes dons s'il ne peut vous contraindre;
Si vous ne l'aimez point, apprenez à le craindre,
Apprenez que Saül pour avoir balancé (1)
D'exécuter l'arrêt par ce Dieu prononcé,
Pour avoir un inſtant manqué d'obéiſſance,
Par d'affreux châtimens ſignala ſa vengeance;
Que dès qu'on l'interroge on devient criminel.

BUSSY.

Amis, je crois entendre un nouveau Samuel.

DESADRETS.

Diſpoſez de nos bras, diſpoſez de notre ame,
Que la religion nous guide, nous enflamme;
Nous attendons de vous ces glaives aſſaſſins,
Inſtrumens de la mort, qu'ont dû bénir vos mains.

TAVANNES (*troublé.*)

Pardonnez, de mes ſens la foibleſſe s'empare,
Daignez me raſſurer, me rendre aſſez barbare
Pour ne point écouter de ſecrets mouvemens,
Du préjugé ſans doute imbéciles enfans,
Une touchante voix au fond du cœur me crie;
„ Arrête, malheureux... quelle aveugle furie
„ Précipite tes pas au devant des forfaits,
„ Te rend l'exécuteur des plus affreux décrets?

---

(1) La malédiction dont Dieu, par la bouche de Samuel, accabla Saül, pour avoir épargné Agag, Roi des Amalécites.

„ Crois-tu ſervir le ciel, en égorgeant tes freres,
„ Qu'il reçoive tes vœux, tes horribles prieres,
„ Qu'il exige le ſang de tes concitoyens ?
„ Connois mieux les devoirs, le Dieu des vrais Chrétiens,
„ Vois ſes propres enfans dans ces triſtes victimes...
„ Non, il n'eſt point de Dieu qui commande les crimes.....
Tel eſt mon deſeſpoir, mon trouble, mes combats;
Mêlange de tranſports que je ne connois pas;
Il ſemble que deux Dieux, tour à tour me maîtriſent,
Dans mon cœur tour à tour renaiſſent, ſe détruiſent..
Déterminez mon ame, arrachez-moi ce cœur,
Qui frémit d'embraſſer une juſte fureur;
Demandez à ce Dieu que j'offenſe peut-être,
Que de mes ſentimens il ſe rende le maître;
Que faire.... ô ciel....

HAMILTON. (*Le fond du Théâtre s'ouvre & laiſſe voir un Autel, ſur lequel ſont des Poignards.*)

Tomber au pied de cet Autel,
Implorer ton pardon, déſarmer l'Eternel,
Qui ſur ta tête impie eut fait tomber ſa foudre,
Si fléchi par ma voix, il n'eût daigné t'abſoudre;
Par un remords heureux mérite ce pardon.

(*Aux autres Conjurés.*)

Vous, ſacrés défenſeurs de la Religion,
Venez à cet Autel, dans les mains de Dieu même,
Prêt à lancer par vous la mort & l'anathême;

Venez renouveller vos fermens & vos vœux.

(*Ils approchent tous vers l'Autel.*)

TAVANNES.

Oui, ce faint appareil a deffillé mes yeux,
Un courage divin fuccede à ma foibleffe ;
Oui, la Religion de mes fens eft maîtreffe,
Ce cœur qu'elle affermit n'a plus rien de l'humain.
(*Il va prendre lui-même fur l'Autel un poignard.*)
Donnez, donnez un fer à mon avide main....

HAMILTON, (*diftribuant les poignards.*)

Baignez-vous dans le fang, c'eft-là l'unique offrande,
Qui foit digne du ciel, & que le ciel demande :
Armez-vous de ces traits que Rome a confacrés,
Ils ne pourront porter que des coups affurés ;
Baifez avec refpect ces glaives homicides....

BUSSY.

Regne notre loi feule & meurent les perfides !

NEVERS *fe met à genoux, en pofant une de fes mains fur l'autel, & de l'autre tenant fon poignard.*

Dieu, qui nous connoiffez, nous jurons à genoux
De vivre, de combattre & de mourir pour vous ;
De la Divinité la foudre eft le partage,
Tonnez, montrez-vous Dieu, déchirez cet ouvrage,
Indigne de la main qui l'a daigné former,
De l'efprit des Martyrs venez nous animer,
Parmi fes faints vengeurs que la France nous nomme,

Et n'ayons de parens que les amis de Rome.

GONDY, (*mettant aussi sa main sur l'Autel.*)

Nous partageons, Nevers, ces nobles sentimens,
Nous nous lions à Dieu par les mêmes fermens.

BUSSY.

C'est trop nous arrêter, amis, le tems s'écoule,
L'heure fuit.

DESADRETS.

Courons donc.

GONDY.

Frappons.

TAVANNES.

Que le sang coule.

NEVERS.

Enveloppons ces murs de la nuit du trépas.

TAVANNES.

Epouvantons Paris par des assassinats,
Et que la France enfin avouant nos conquêtes,
Consacre ce grand jour par d'éternelles fêtes...

HAMILTON.

Votre Roi vous remet les biens de ces proscrits,
D'une sainte vengeance ils sont le nouveau prix;
Et celui qui du ciel dispense (1) les largesses,
Vous promet à son tour d'éternelles richesses,
Trésors que votre sang ne peut assez payer;
(*Il prend un Crucifix sur l'Autel & le leur montre.*)

---

(1) Les Indulgences & les Agnus Dei.

Surtout, à ce ſignal, ſachez vous rallier;
Des Prêtres d'Iſraël je ſuivrai les exemples :
Le ſang dût-il ſouiller les marbres de nos temples,
Nul aſyle à mes coups n'oppoſera ſes Lois;
Vous, allez... qu'à la nuit témoin de vos exploits,
Jaloux de cet honneur, l'aſtre du jour envie
L'aſpect du châtiment d'une ſecte ennemie!
Obéiſſez.

SCENE IV.

HAMILTON, *(un Crucifix d'une main & un poignard de l'autre.)*

Et toi, digne ami d'Hamilton,
Au gré de mes tranſports ſers mon ambition;
Par ton exemple échauffe, aux meurtres, au carnage
Ces organes groſſiers où j'ai ſoufflé ma rage;
Sur tant d'eſprits divers admire mon pouvoir,
Et combien de reſſorts il m'a fallu mouvoir;
Commençons par frapper de vulgaires victimes,
Sur un peuple eſſayons notre bras & nos crimes,
Et certains du ſuccès revenons dans ces murs,
Sur ſon chef orgueilleux porter des coups plus ſurs;
Des noms les plus affreux que l'univers me nomme,
Voilà le ſeul chemin qui peut conduire à Rome.

Fin du premier Acte.

LE COMTE DE COMMINGE,

O U

LES AMANS MALHEUREUX,

DRAME.

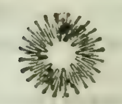
A MADEMOISELLE **

En lui envoyant le DRAME

DU COMTE DE COMMINGE.

GUIDÉ par un Peintre flatteur,
Qui pour vous ne le ſçauroit être,
Quelque talent qu'il ſit paraître
Dans votre portrait enchanteur;
Inſpiré par ce Dieu, ſincère
Quand c'eſt vous qu'il prétend louer,
Dans quelques vers lus de ſa mère,
Et que le cœur daigne avouer,
J'ai crayonné votre art de plaire,
Vos charmes, tous les agrémens :
Je cédois à mes ſentimens;
Au tableau ramené ſans ceſſe,
J'ai peint la fille du Printemps,
Et la Roſe de la Jeuneſſe ;
J'ai fait voir l'Amour, l'Amitié,
Par le Goût fixés ſur vos traces ;
Je vous ai nommée AGLAÉ :
N'êtes-vous pas une des Graces ?
Mais ce n'eſt point à leurs attraits
Qu'aujourd'hui j'offre mon hommage :
C'eſt à cette ame faite exprès
Pour embellir l'eſprit d'un Sage ;
C'eſt au plus ſenſible des cœurs
Que le mien préſente les larmes

De deux Amans, dont les allarmes,
Les ennuis, les sombres douleurs
Pour la tendresse auront des charmes;
Si vos yeux leur donnent des pleurs.
  Comminge, s'armant d'un saint zèle
Contre l'ardeur qui l'enflammoit,
A ses vœux put rester fidèle:
Ce n'étoit pas vous qu'il aimoit.
  Par un effort rare & suprême,
Adélaïde constamment
Refuse au sein de ce qu'elle aime,
D'épancher ses pleurs, son tourment;
  Tant de vertu vient me confondre:
Mais, satisfait de la vanter,
Je n'ose en vérité répondre
Que je puisse en tout l'imiter.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRES.

PREMIER DISCOURS

Qui se trouve à la tête de la premiere Edition.

PARLER de soi ennuie, & souvent révolte. S'entretenir sur son art avec le public connaisseur, avec cette portion d'hommes éclairés, qui seule assure le vrai succès, & indique les moyens de l'obtenir, c'est converser, s'instruire avec ses maîtres, & contribuer, autant qu'on le peut, à la perfection du talent.

Si la *Pitié* & la *Terreur* sont les deux ressorts dominans que doive employer le Théâtre, jamais *Fable* ne fut plus susceptible de ces deux mouvemens énergiques que le sujet du COMTE DE COMMINGE. On ne sçauroit lire ces *Mémoires* (1) sans émotion; on est surtout attendri au dernier tableau qu'ils nous présentent; c'est dans ce morceau que se trouve déployée, avec

(1) Ils sont de Madame de T**, Auteur des *Malheurs de l'Amour.*

toute ſa pompe, cette noble & touchante *majeſté des douleurs* de Stace. On a donc oſé mettre en vers cette action; on s'eſt contenté de l'annoncer ſous le titre ſimple & générique de *Drame*. Avec cette ſorte de ménagement, on ſera ſûr de ne pas indiſpoſer les partiſans ſuperſtitieux des regles, qui ne voulant jamais s'élancer du cercle étroit où les enchaîne l'eſprit d'imitation, pleurent préciſément aux endroits qu'Ariſtote & d'Aubignac leur ont permis de goûter. Que l'on ait eu le bonheur d'intéreſſer, de faire couler quelques larmes, de nous ramener à cette grande, cette importante vérité : les plus faibles étincelles dans les paſſions conduiſent à de terribles incendies, ſouvent la ſource de tous les malheurs, & quelquefois de tous les crimes; & enſuite on pourra perdre le tems à diſputer ſur le nom propre qui convient à ce poëme.

Il y a des héros de tout genre. On ſçait que c'eſt l'enthouſiaſme qui crée cette eſpece d'hommes ſupérieure à la nôtre; lorſqu'à cet enthouſiaſme vient ſe joindre la religion, l'image la plus majeſtueuſe, la plus frappante pour les yeux de l'humanité, on doit s'attendre, que l'on me pardonne ces expreſſions, à voir jaillir de ce double foyer des êtres merveilleux (1). Faire

(1) Les religieux de la Trappe.

mourir dans ſon cœur juſqu'au moindre germe des paſſions humaines ; ſe pénétrer, ſe remplir de l'idée à la fois conſolante & terrible d'une Divinité qui récompenſe & punit ; veiller en quelque ſorte ſur ſoi-même comme ſur ſon plus cruel ennemi ; ſe combattre & ſe ſubjuguer avec une barbarie inconcevable ; fouler aux pieds l'orgueil, ce reſſort ſi puiſſant de notre ame ; tirer ſa gloire de la plus profonde humilité ; perdre entierement de vue la terre & ſes révolutions (1) pour avoir les yeux ſans ceſſe levés vers le ciel ; mourir avec autant de joie que les autres hommes en goûteroient à naître, s'ils étoient en ce moment ſuſceptibles de connaiſſance ; ſe détruire enfin tout entier, pour devenir un être d'une nouvelle nature : c'eſt-là le grand tableau que nous offrent les Solitaires de la Trappe. Privée même de l'éclat de la religion, il n'y a point de regards que cette image n'étonne, n'attache. A Conſtantinople, à Nangaſaki on admireroit de tels humains, comme on les admire en France, dans les lieux qu'ils habitent. C'eſt bien de ces religieux que l'on peut dire à la lettre : *cinerem tanquam panem manducabam*, *&*

(1) On prétend qu'à la mort de Louis XIV, il y a eu des religieux de la Trappe qui ont ignoré longtemps cette nouvelle, dont l'Europe étoit remplie.

potum meum cum fletu miſcebam. Qu'on ſe ſouvienne que le ſilence le plus rigide eſt la baſe de leurs ſtatuts, que le Pere Abbé accorde ſeul la permiſſion de parler, que leur Noviciat a quelquefois été prolongé plus de deux ou trois ans, qu'ils ſe proſternent devant les étrangers & le Pere Abbé, qu'ils s'appellent Freres, n'y ayant que ce dernier ſeul qui ait le nom de Pere. Toutes ces circonſtances ne doivent pas être indifférentes aux perſonnes qui voudront goûter quelque plaiſir à la lecture de ce Drame. J'oublois de dire que ces religieux, avant que d'expirer, ſont couchés ſur un lit de cendre & de paille; ils boivent à longs traits toute l'horreur du calice de la mort. Je doute que la philoſophie la plus éprouvée s'accommodât de cette façon de mourir. Il n'y a que la religion qui puiſſe tenter des efforts ſi pénibles, ſi révoltans pour la nature humaine, qui ſoit capable de verſer des conſolations dans ces cœurs deſſéchés de pénitence; & c'eſt aſſurément ce que ne feroit pas notre prétendue ſageſſe.

C'eſt dans un fonds ſi riche & ſi neuf que j'ai puiſé mon *Coſtume.* J'ai cherché à répandre dans ma piéce ce *ſombre*, qui eſt peut-être la premiere magie du pittoreſque, partie dramatique, que les anciens ont ſi bien connue, & que les modernes parmi nous ont ignorée, ou entierement

rement négligée. Qu'il me ſoit permis de m'arrêter un peu ſur cette partie intéreſſante pour les peintres & les poëtes. Jettons les yeux ſur les grands maîtres dans ces arts : nous voyons Rembrant, Rubens, le Pouſſin atteindre par cette route au ſublime de la peinture (1). Qu'on liſe l'*Enfer* du Dante, le *Paradis perdu* de Milton, les *Nuits* du Docteur Young, & l'on ſentira combien cette branche du pathétique a d'empire ſur tous les hommes. Fut-on jamais autant affecté d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin ſomptueux, d'un palais moderne, que d'une perſpective ſauvage, d'une forêt ſilencieuſe, d'un bâtiment ſur lequel les années ſemblent accumulées ? Je voudrois bien que nos métaphyſiciens ſe donnaſſent la peine d'éclairer la cauſe de ce ſentiment qui nous maîtriſe, nous emporte, nous ramene à ces débris de monumens antiques, de tombeaux, &c.

C'eſt cette nouvelle partie du Théâtre que j'ai entrevue, & qui dans les mains d'un homme de génie feroit ſuſceptible des plus grands effets, & produiroit une ſource d'horreurs délicieuſes pour l'ame. On feroit tenté de croire que nous

(1) Rembrant dans ſa *Réſurrection du Lazare*; Rubens dans ſon *Martyre des Innocens*, & *la Chûte des Réprouvés*; Le Pouſſin dans le célebre *Teſtament d'Eudamidas*.

femmes nés pour la douleur, pour le ténébreux. Il y a encore un autre avantage à employer ce ressort dramatique : il fait mourir autour de nous toutes les illusions de la dissipation, nous porte à réfléchir, nous fait replier sur nous-mêmes, nous rend enfin l'humanité plus propre, & l'on n'ignore pas que ce sentiment approfondi excite nécessairement les vertus, les belles actions, &c.

J'ai cherché à simplifier les moyens qui sont multipliés dans les *Mémoires du* COMTE DE COMMINGE, persuadé que c'est de cette noble simplicité que découlent les vraies beautés du Drame. Je citerai encore les anciens. Rien de plus simple que les Grecs, parmi nous Corneille en général, & Racine presque toujours. Je ne prétends point faire le procès à mon siecle : mais me seroit-il permis de me plaindre ? Aujourd'hui on ne veut plus que des scènes marquées à la craie; tout est esquissé; rien de développé; plus de caracteres exposés dans toute leur force, plus de traits prononcés ; une maniere efféminée, énervée : voilà ce que nous offrent la plupart de nos piéces modernes. De-là l'impossibilité de poursuivre surtout cette route dramatique que Quinault a parcourue avec tant de succès. Pourvu qu'on fasse passer rapidement devant les yeux une multitude d'évenemens incroyables, que l'on entasse coups de théâtre sur coups de théâtre

tous plus forcés, plus ridicules, plus extravagans les uns que les autres, l'auteur croit avoir ſaiſi le ſecret de l'art, & une infinité de ſpectateurs crie au miracle: mais veut-on ſoumettre ce ſuccès à l'épreuve de l'expérience? ces mêmes ſpectateurs ne ſont pas arrivés chez eux, que toute cette illuſion & ce faſte théâtral ſont détruits: au lieu qu'on emporte & garde dans le ſilence du cabinet les profondes impreſſions qu'excitent les chefs-d'œuvres de nos maîtres; Polyeucte, Phèdre, Zaïre ſe gravent dans notre ame; & c'eſt alors que le Théâtre peut contribuer à faire naître, ou à nourrir la chaleur du ſentiment, feu ſacré qu'on ne ſçauroit trop conſerver & animer.

Ces Réflexions ſemées au haſard me conduiſent aſſez naturellement à faire part au public de quelques détails relatifs à cet ouvrage. On s'échauffe & on ſe perfectionne en faiſant entrer les autres dans le mécaniſme des reſſorts que l'on a mis en œuvre.

J'ai regardé le ſilence rigoureux de la Trappe comme la force motrice de l'intérêt qui animeroit le fond de mon Drame. Un de mes premiers perſonnages contraint de ſe taire pendant deux actes, & agité d'une grande paſſion, forme, ce me ſemble, un tableau qui irrite la curioſité. On n'auroit pu étendre ce ſentiment plus loin

que deux actes, parce qu'alors cette curiosité auroit été fatiguée : c'est ce qui m'a obligé à ne donner que trois actes à cette Tragédie ; j'ai risqué le mot, car je ne crois pas, je parle du sujet, que l'on en puisse imaginer une plus touchante. On verra encore pour quelle raison allant contre toutes les regles, j'ai si fort étendu la derniere scène du dernier acte. J'imagine que les cœurs sensibles me la pardonneront, & même que les esprits qui se piquent d'impartialité l'approuveront. Pour juger cette scène, il faut se pénétrer du tableau (1). C'est le développement d'un caractere passionné. Le personnage ouvre son cœur par gradations, en montre les divers jours, en fait suivre & saisir les impressions les plus légeres ; ces mouvements d'abord imperceptibles l'ont entraîné à des faiblesses qu'il doit,

---

(1) Peu d'ames ont assez de force & de vivacité pour s'élancer hors d'elles-mêmes & se transporter dans l'ame d'autrui ; de-là tant de façons de voir si louches & si opposées, tant de jugements faux aussi absurdes que barbares ; que les hommes, se dépouillant d'un amour-propre, grossier & aveugle, sçachent s'approprier les divers modes d'existence de leurs semblables ; qu'ils prennent les yeux, le cœur de la situation, la sensibilité gagnera des plaisirs, & la philosophie de nouvelles lumieres.

en ce moment de vérité, regarder comme des crimes. Si le Chevalier des Grieux, ou Clariſſe qui n'a commis qu'une imprudence d'où sont nées toutes ſes infortunes, étoient morts dans le ſein de leurs parents, je crois qu'ils ſe feroient répandus dans cette effuſion d'ame. On ne perdra point encore de vue que cet infortuné Euthime, rendu tout à coup à Dieu, fait une ſorte de *confeſſion générale* ; ſi on l'accuſe d'appuyer avec un peu trop de complaiſance ſur les circonſtances de ſes fautes, l'avouerons-nous? ce plaiſir ſecret de ſe rappeller de cheres erreurs; plaiſir qu'aſſurément rejettent la vertu & la religion, & dont à peine on oſe ſoi-même ſe rendre compte, eſt peut-être dans le cœur humain. Qu'on s'examine là-deſſus de bonne foi. Que de lecteurs dans ce morceau trouveront leur hiſtoire !

Les *Mémoires* nous font voir le Comte de Comminge venant à la Trappe avec beaucoup d'indifférence pour la religion, & rempli de ſa ſeule douleur. J'ai penſé qu'en lui donnant de la piété, je varierois ce caractere, que je le rendrois plus naturel, plus enflammé, plus bouleverſé par ces orages de paſſion, qui au Théâtre produiſent preſque toujours des effets ſûrs de plaire. Un perſonnage vraiment dramatique doit nous offrir l'agitation d'un vaiſſeau continuelle-

ment battu de la tempête. Zaïre intéresseroit beaucoup moins, si, après l'entrevue de Lusignan, elle cédoit tout de suite, sans combat, à la religion de ses peres. COMMINGE peu dévot, comme il l'est dans le Roman, ressembleroit à sa Maîtresse : c'est à ce dernier rôle que j'ai attaché toute la fureur de l'amour; ce n'est qu'au moment de sa mort qu'elle reconnoît ses erreurs : & ce passage subit de la passion à la ferveur la plus vive, au repentir le plus amer, doit, selon moi, flatter & déchirer le spectateur. Je croirois même qu'il est dans la nature qu'une femme aime avec beaucoup plus de flamme qu'un homme; l'Antiquité nous en a laissé une image terrible : Médée tue ses enfants, parce que Jason, qu'elle aime éperdument, l'a trahie, & en épouse une autre; & nous ne voyons pas que la Scène Grecque nous montre un pere meurtrier de ses enfants. J'ai pris plaisir à exposer dans le Pere Abbé toute la dignité, la pitié, la tendresse de la religion que les hommes ont cherché à défigurer, en nous l'offrant armée toujours de foudres & de vengeances.

On ne me fera point un crime d'avoir francisé les noms Espagnols qui sont dans les *Mémoires*.

C'est en avoir dit assez, je crois, sur cet ouvrage. S'il ne réussit point, il faut en convenir, ce sera ma faute, car je ne pense pas qu'il

puiſſe y avoir de ſujet plus intéreſſant, plus théâtral. Ce ſera toujours beaucoup pour moi d'avoir réveillé l'attention des gens de lettres ſur une partie dramatique qui manque abſolument à notre Scène, & j'aime aſſez mon art pour ſacrifier ma vanité au plaiſir de le voir ſe perfectionner dans des mains plus heureuſes.

SECOND DISCOURS

Qui a paru dans la ſeconde Edition.

QUELQUE flatteur que puiſſe être pour moi le ſuccès conſtant que l'indulgence du Public ſemble aſſurer au Drame du COMTE DE COMMINGE, mon amour-propre, car qui n'en a pas, a le courage de s'avouer que ces applaudiſſements, la récompenſe la plus brillante de l'homme de lettres, & la ſeule à laquelle il doive être ſenſible, ſont donnés beaucoup plus au choix du ſujet, qu'à la façon dont il eſt traité. On ſe ſuppoſeroit des talents ſupérieurs pour la poëſie, toutes les connaiſſances de l'art dramatique, on auroit de la peine à ſe diſſimuler qu'une *Fable* heureuſement choiſie ſera toujours la cauſe principale de la réuſſite d'une piéce de théâtre; nous en avons des exemples frappants dans An-

dronic, Inès de Caſtro, &c. N'oublions jamais pour rabattre de notre vanité poëtique, que Pradon a fait couler nos larmes dans Régulus: & peut-être les chûtes de notre maître, du grand Corneille, doivent-elles être attribuées plutôt à l'ingratitude, ne craignons pas d'ajouter, à la mal-adreſſe de ſes ſujets, qu'aux incorrections du ſtyle & des détails; on n'apperçoit point ces fautes dans Cinna, Polyeucte, Rodogune, & elles ne ſe font que trop ſentir dans Théodore, Agéſilas, Attila, Pertharite, Surèna, &c.

On a nommé les poëtes une ſorte d'Enchanteurs: celui qui ſçait revêtir ſes imperfections de l'intérêt ſéducteur du ſentiment, eſt le plus habile magicien; & comment ſe pénétrer de ce ſentiment ſi néceſſaire à tout écrivain, quand le ſujet ne nous fait pas illuſion à nous-mêmes, & qu'il ne nous éleve point au-deſſus de la ſphere de l'humanité? Mes idées par un hazard heureux ſe ſont arrêtées ſur le COMTE DE COMMINGE; mon ame auſſitôt s'eſt enfoncée dans les tombeaux, dans la profonde ſolitude, dans l'ombre majeſtueuſe du cloître où regne „ je „ ne ſçais quoi d'attendriſſant & d'auguſte." (1)

(1) Propres paroles de M. de Voltaire. Remarques à la fin d'Olympie.

J'ai creusé, j'ai fouillé dans le sein d'une nouvelle nature. Eh! quelles richesses n'y ai-je pas découvertes ! qu'un écrivain de génie auroit à puiser où je n'ai fait qu'entrevoir ma faiblesse! Les personnes sensées, cette classe privilégiée d'hommes qui ne sont pas menés à la lesse, que l'on me passe ce mot familier, par le préjugé, par l'esprit servile d'imitation, ont conçu par cet essai, que ces trésors transportés sur notre Scène y produiroient un genre de spectacle neuf & intéressant. Quelques gens du bel air, qui, sans le sçavoir, sont les esclaves de cette multitude ignorante qu'ils méprisent, & qui rampent avec ce troupeau, *unthinking people*, des Automates importants pourroient d'abord rire : mais que l'on ait le secret de réveiller leur léthargie par les secousses de la terreur, de leur faire trouver dans leur ame dégoûtée & aride, l'attrait de la mélancolie, une source de larmes : ils cesseront bientôt de s'armer de leurs prétendus bons mots parasites, & céderont sans peine à la plus délicieuse des impressions, au plaisir que l'on goûte à sentir son cœur.

C'est donc cette nouveauté de *mœurs* & de *costume* qui m'a gagné les suffrages du Public; il a vu encore mieux que moi, quoique je connaisse assez mon art pour me convaincre de ses difficultés & de mon impuissance; il a vu, dis-je,

toutes mes fautes, qui font confidérables: mais il a été attendri, il a pleuré, & des juges qui pleurent, font bien près de faire grace. Si je mortifie en moi l'orgueil en convenant que mes faibles talents ont peu de part à mon fuccès, mon amour pour la vérité me confole de cet aveu humiliant; & peut-être y a-t-il un rafinement de vanité à vouloir prouver par fa propre expérience, que c'eft prefque du choix du fujet que dépend la réputation d'un ouvrage dramatique.

On m'a reproché de n'avoir pas approfondi des idées rapides & jettées au hazard dans le Difcours précédent, fur l'art de la Tragédie. Le Public aura la bonté de fe rappeller l'efpece d'engagement que j'ai pris avec lui, & que j'obferverai toute ma vie; bien loin d'inftruire, de donner des leçons, j'en demande, je cherche à m'éclairer; ce feront-là toujours mes fentimens. Je vais donc, je le répete, continuer de m'entretenir avec mes maîtres. Je répands mon ame & ma façon de penfer avec cette franchife courageufe & naïve, la feule qualité que l'on puiffe emprunter du fublime & inimitable Montagne. S'il m'échappe dans la chaleur de la compofition des hardieffes déplacées, des jugements faux, dès ce moment je me rétracte. Si je me trouve d'accord avec les connaiffeurs, fans trop m'applaudir de cet avantage, je m'attacherai à mériter encore plus leur approbation.

Portons d'abord nos regards ſur notre Théâtre Tragique. Je crois que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire, chacun dans leur genre, ont parcouru & rempli leur carriere; qu'ils doivent être nos modeles, nous échauffer, nous enflammer, ſans que nous nous obſtinions à nous traîner ſur leurs pas, à nous montrer leurs copiſtes ſuperſtitieux. Je prends la liberté d'interroger les gens de goût. Que ſont Campiſtron, la Grange, qui cependant ont beaucoup de mérite, auprès de ces génies créateurs? Qu'arrive-t-il de cette idolâtrie mal-entendue? Que nous ſommes accablés d'un nombre infini de pieces jettées dans le même moule. On composeroit un excellent ouvrage & très-utile aux auteurs naiſſants, où l'on rapprocheroit, depuis nos tréteaux juſqu'au dernier changement de notre Scène, toutes les reſſemblances serviles; j'oſe dire indécentes, qui reviennent juſqu'au dégoût dans nos Tragédies. Les jeunes gens, qui ſe livrent à cette étude ſi ſéduiſante & ſi ingrate, ſeront effrayés, quand ils ſçauront que d'environ trois mille Drames Français compoſés juſqu'à nos jours, il n'y en a pas une cinquantaine qui ſurnage dans ce déluge immenſe. Il faudroit donc, pour marcher dans une route moins battue, & où il y eût plus de gloire à recueillir, ſe former un eſprit, une *maniere* à

ſoi, le réſultat des caracteres différents de nos grands maîtres, prendre le noble, le ſublime de Corneille, l'élégant, le tendre, le ſéduiſant de Racine, le mâle, le vigoureux, le tragique de Crébillon, le pathétique, le brillant, le philoſophique de M. de Voltaire, mais ſurtout remonter à la naiſſance de la Tragédie.

Il en eſt de cet art, comme de la plupart des autres inventions de l'eſprit humain. On s'eſt efforcé d'altérer le trait primitif de la nature; des mains ennemies ont entaſſé ſur ce beau tableau vingt couches de vernis, toujours plus étrangeres à la vraie couleur; ce ſeroit une entrepriſe digne du génie, de lever tout cet amas d'un fard impoſteur, & de nous remontrer la nature telle qu'elle étoit dans ſon origine; où trouverons-nous cette belle nature, dans ſa ſublime, ſa décente nudité, dont l'œil puiſſe admirer, ſaiſir les contours heureux, les formes arrondies, les ſages proportions, la vérité énergique? Chez les Grecs, les premiers que nous ſçachions qui ayent eu un Théâtre.

Ce ſont eux qui nous ont enſeigné cette *ſimplicité* touchante dont nous ſommes aujourd'hui ſi éloignés. Les hommes qu'une ſorte de prédilection de la nature ſemble diſtinguer des autres hommes, aiment ſelon Shaftersbury à rencontrer partout cette noble ſimplicité qui les inſpire, qui

se répand dans leurs mœurs, dans leurs actions. C'étoit la même source parmi les Grecs, qui produisoit des vertus sans faste, & des Tragédies simples. Ils avoient une idée bien plus distincte que nous ne l'avons, de ce Κάλον, de ce *Beau*, la base du bon esprit, comme du véritable héroïsme; ils touchoient en quelque façon au berceau de la nature, & la voyoient plus pure, plus ingénue, & dans un climat plus favorable à ses impressions que le nôtre. Les plaintes de Philoctete, Oedipe à Colone, Antigone prosternée aux pieds de Créon, & lui demandant avec des larmes les honneurs de la sépulture pour le cadavre de son frere: ces attitudes simples ont suffi pour animer des Tragédies entieres, pour arracher des pleurs à toute la Grece assemblée.

Je m'arrêterai quelques instants sur cette *simplicité* si chere à quiconque veut se donner la peine d'étudier la vérité de l'art dramatique. Nos modernes mêmes nous offrent des exemples qui établissent la beauté & le succès du *simple*. Les trois derniers actes de Zaïre, de l'aveu de tous les connaisseurs, sont un chef-d'œuvre, par la raison qu'ils marchent, se soutiennent, se développent sans nul secours d'épisodes. M. de Voltaire à vingt-cinq ans nous a fait voir Philoctete amoureux de Jocaste, comme si ce n'étoit pas assez de la situation terrible d'Oedipe pour

remplir un Drame: mais ce grand poëte facrifioit alors au mauvais goût de fes contemporains. Plus éclairé par l'expérience, pouvant à fon tour fervir de modele, il s'eft bien gardé de faire la même faute dans Mérope: auffi cette Tragédie eft-elle une des meilleures du Théâtre Français. „Plus un fujet eft compliqué," l'a judicieufement obfervé M. Diderot, „ plus le dialogue en eft facile;" au lieu que dans une Tragédie fimple, fi l'on ne veut pas tomber dans la déclamation, il faut néceffairement répandre une ame vigoureufe, enflammée, *pleno profluat pectore*: & c'eft-là ce feu facré du génie, que poffedent par malheur pour le progrès de l'art, fi peu d'écrivains.

Un trait, que j'emprunte de la Gazette Littéraire de cette année (1765), achevera de démontrer combien le *fimple* eft préférable à tous les faux ornements du *compofé.*

Un jeune Officier Anglais eft fait prifonnier dans un combat par une nation de Sauvages. Il eft prêt de tomber fous la hache; un vieux guerrier fe difpofoit à le percer d'une flèche: il fixe fes regards, fe laiffe attendrir; l'arc lui échappe des mains; il s'affure de l'Officier, l'emmene dans fa cabane, lui fait des careffes, en prend foin, l'inftruit dans fa langue. Ils vivoient enfemble comme deux tendres amis; une

ſeule choſe inquiétoit l'Anglais : il ſurprenoit ſouvent les yeux du Sauvage attachés ſur lui, & mouillés de larmes. Le vieillard, au retour de la belle ſaiſon, rentre en campagne avec ſa Nation; l'Officier le ſuivoit; ils découvrent un Camp d'Anglais ; le vieux guerrier obſerve la contenance de ſon priſonnier : il lui demande, après un long ſilence, s'il ſera jamais aſſez ingrat pour porter les armes contre le peuple chez qui il a trouvé un ami ? Le jeune homme avec des pleurs s'écrie, que, tant qu'il vivra, ils ſeront toujours ſes freres ; le Sauvage met les deux mains ſur ſon viſage en baiſſant la tête, & après avoir été quelque temps dans cette attitude, il conſidere l'Anglais, & lui dit d'un ton mêlé de tendreſſe & de douleur : „ as-tu un pere ? Il vivoit „ encore," réplique le jeune homme, „ lorſque „ j'ai quitté ma patrie." Ah ! qu'il eſt malheu„ reux," s'écrie le Sauvage ! & après s'être tû quelques moments : „ ſçais-tu que j'ai été pere ? „ je ne le ſuis plus ! j'ai vu tomber mon fils „ dans le combat ! il étoit à mon côté ; je l'ai „ vu mourir en homme ; il étoit couvert de „ bleſſures, mon fils, quand il eſt tombé ! mais „ je l'ai vengé." . . . .

En prononçant ces mots avec force, il friſſonnoit, il reſpiroit avec peine, & ſembloit ſuffoqué par des gémiſſements qu'il ne vouloit

pas laiſſer échapper; ſes yeux étoient égarés, & ſes larmes ne couloient pas. Il ſe calma peu à peu, & ſe tournant du côté de l'Orient, il montra le Soleil levant au jeune Anglais, & lui dit: „ vois-tu ce beau Soleil reſplendiſſant de „ lumiere? as-tu du plaiſir à le regarder? Oui, „ répond l'Anglais, j'ai du plaiſir à le regar„ der. — Eh bien, je n'en ai plus!" Après avoir dit ce peu de mots, le Sauvage regarda un Manglier qui étoit en fleurs; „ vois ce bel „ arbre, dit-il au jeune homme: as-tu du plaiſir „ à le regarder? — Oui, j'ai du plaiſir à le „ regarder. — Je n'en ai plus," reprit le vieillard avec précipitation, & auſſitôt il ajouta; „ pars, vas chez les tiens, afin que ton pere „ ait encore du plaiſir à voir le Soleil qui ſe „ leve, & les fleurs du Printemps."

Quel tableau pathétique, & comme on y ſaiſit la touche de la nature! Malheur au cœur aſſez inſenſible pour n'en être pas attendri juſqu'aux larmes! Voilà de ce Beau ſimple qui nous frappe partout chez les Grecs, & moins ſouvent chez les Latins. Les premiers ne l'employoient pas ſeulement dans la *fable*, dans l'expreſſion; il dirigeoit le choix de leurs *caracteres*. Ennemis de ces *charges* groſſieres que nous avons adoptées, on ne voyoit point dans leurs Drames un avare préciſément en contraſte avec un prodigue;

gue ; ils sçavoient varier les nuances de ces *caracteres* par des dégradations légeres & perceptibles pour le goût. Je comparerois volontiers nos poëtes dans cette partie, à ces peintres mal-adroits, qui pour donner plus d'embellissement & de force à leur sujet, & de ton à leurs couleurs, plaçoient dans leurs tableaux un Nègre à côté d'une jolie femme. Je citerai toujours des exemples, parce que des exemples instruisent mieux que des raisonnements. Corneille a deux héros à nous représenter, tous deux d'une égale valeur, Horace & Curiace ; il a l'heureuse adresse, sans l'artifice grossier de ces oppositions triviales, de nous offrir sous des traits particuliers chacun de ses deux personnages. C'est-là le talent du grand homme, de ce beau génie qui étoit rempli de la nature, qui sçavoit immoler les accessoires, les beautés étrangeres, pour conserver le fonds, pour être simple & vrai, qui nous a peint enfin les Romains tels qu'ils étoient : car il faut mettre au rang des lieux communs de la conversation, répétés par les gens du monde qui n'approfondissent rien, ce prétendu apophtegme : „ Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, & „ Corneille tels qu'ils devroient être," jugement des plus faux : Corneille a représenté les

Romains tels qu'ils étoient réellement, & ſuivant les divers âges de leur empire.

Nous obſerverons qu'il faut que ce *ſimple* ſoit animé par des *Images*. Malgré toutes les regles qu'on m'objectera, je ne doute pas que tout ne puiſſe s'offrir aux yeux, quand on a l'heureuſe faculté de faire paſſer dans l'ame du ſpectateur le trouble qui eſt cenſé déchirer celle du perſonnage. Un génie heureuſement audacieux préſenteroit avec des applaudiſſements, ou je me trompe fort, Barnewelt aſſaſſinant ſon oncle, Medée égorgeant un de ſes enfants: mais qu'on prenne garde que j'ai dit un génie; ſans cette qualité ſi puiſſante, ſi rare, la *terreur* refroidie devient l'*horreur* dégoûtante: pluſieurs de nos auteurs l'ont éprouvé.

Si cette *terreur* doit être l'ame de la Machine dramatique, me pardonnera-t-on de regarder Æſchile comme le ſeul *Tragique* en ce genre que nous puiſſions propoſer pour modele? Je ne nierai pas qu'il lui manque les connaiſſances cultivées, la correction, l'art des Sophocles, des Euripides: mais trouve-t-on chez ces derniers, des tableaux auſſi impoſants que ceux qui ſont ſortis en foule de la main de ce pere du Théâtre? Vulcain, miniſtre de la vengeance divine, attachant ſur un rocher l'infortuné Prométhée, & clouant ſes fers à ce rocher; ce mal-

heureux luttant en quelque forte contre Jupiter lui-même, se répandant en blasphêmes contre ce tyran céleste, englouti enfin par un tourbillon rapide dans les abîmes de la terre; l'Ombre de Darius s'élevant du tombeau aux évocations d'Atossa, & frappant de respect & d'effroi une troupe de vieillards prosternés; les portes du palais d'Agamemnon s'ouvrant avec un bruit épouvantable, & laissant voir son cadavre ensanglanté; Oreste un bandeau sur le front, tenant, une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée teinte encore de sang, environné des Furies qui le poursuivent avec des hurlements; Clytemnestre elle-même sortant des gouffres infernaux, & appellant à haute voix ces Divinités vengeresses. Quels spectacles! Qu'on joigne à cette richesse de tableaux, des vers sublimes & d'un rhytme pittoresque & analogue au sujet; qu'on y ajoute le choc, la flamme des passions, la noblesse & la variété des caracteres: ne conviendra-t-on pas que voilà la Tragédie sur son trône, dans son plus haut point de splendeur & d'énergie?

C'est donc là le grand objet que je voudrois que tout poëte dramatique eût toujours devant les yeux; ce seroit ensuite au goût à marquer l'emploi de ces moyens tragiques.

Je reviens, sans trop m'en appercevoir, à

cette partie théâtrale que j'aime, & qui à mon gré, eſt une des plus heureuſes créations du génie d'Æſchile ; je veux parler de ce *ſombre*, le reſſort qu'on doit le plus faire mouvoir dans la Tragédie. La nature elle-même ne nous donne-t-elle pas cette leçon ? La majeſté d'un orage nous frappe plus que tout le brillant d'une belle aurore; le tonnerre enfermé dans la nue, ſcintillant & éclatant par intervalle, en impoſe plus que le Soleil dardant ſes rayons à travers des nuages colorés ; la mer calme ne produira pas dans notre ame les effets ſublimes de la tempête. Qu'on faſſe attention que les impreſſions qu'excite le *ſombre* ſont toujours plus profondes, maîtriſent davantage la nature humaine. Pergoleze eſt beaucoup plus grand, plus muſicien dans ſon *Stabat* que dans la *Serva Padrona*. Cette remarque en fait naître une autre. Il eſt bien ſingulier que notre muſique en ce genre ait fait des progrès ſupérieurs à ceux de notre poëſie. Le quatriéme acte de Zoroaſtre, je parle du muſicien, le morceau de Caſtor, *triſtes apprêts*, peuvent donner à nos auteurs une idée ſuffiſante du ſuccès qu'auroit le *ſombre* porté au Théâtre de la Nation. Il ne faut pas conclure d'après la timide médiocrité de l'Abbé Nadal (1), que l'appari-

---

(1) Il ſe félicite dans ſa Préf.ce de ſa Tragédie de

tion d'une Ombre nous révolteroit. Ce ſpectacle a réuſſi dans Sémiramis, & il ne ſeroit pas impoſſible de lui prêter un nouveau degré de terreur. M. de Voltaire, dans ſa diſſertation intéreſſante pour les amateurs de la Tragédie, à la tête de cette même Sémiramis, prévient à ce ſujet les inſipides objections de ces fades plaiſants qui penſent avoir laiſſé échapper un bon mot, quand ils ont répété qu'*ils ne croient point aux revenants*. Aſſurement M. de Voltaire ne doit pas être ſoupçonné d'y croire: & il a judicieuſement remarqué que cet appareil au Théâtre produiſoit des effets. Ne rougiſſons pas d'avouer que le Commandeur dans la farce du Feſtin de Pierre nous fait quelque plaiſir. L'Ombre de Didon dans Enée & Lavinie, Opéra de Fontenelle, la derniere fois qu'on l'a joué, m'a paru affecter le ſpectateur. Qui ne trouvera pas un ténébreux ſublime dans ce paſſage de Job, chap. 45? „ Dans l'horreur d'une viſion nocturne, „ lorſque le ſommeil aſſoupit davantage tous les „ ſens des hommes, je fus ſaiſi de crainte & de

Saül, de n'avoir pas fait paraître l'Ombre de Samuel; & il a raiſon. L'emploi de ces hardieſſes de Théâtre n'appartient qu'au génie, & ces ſcenes du ſublime, dans des mains faibles & malheureuſes, ne produiſent que le bizarre & l'abſurde.

„ tremblement, & la frayeur pénétra jusqu'à „ mes os. Un Esprit se présenta devant moi, „ & les cheveux m'en dresserent à la tête. Je „ vis quelqu'un dont je ne connaissois pas le „ visage; un Spectre parut devant moi, & j'en- „ tendis une voix faible, comme un petit souffle, „ qui me dit: l'homme comparé à Dieu sera-t-il „ justifié, & sera-t-il plus que celui qui l'a créé?"

Que l'on me permette de m'appuyer encore d'un exemple. J'emprunte une scène terrible de Shakespear (1), ce fidele imitateur d'Æschile à bien des égards. J'avertis mes lecteurs que je ne traduis pas : je retranche, j'ajoute, heureux si je pouvois me pénétrer du génie de mon modele! Je ne sçaurois me dispenser en faveur des personnes qui n'ont pas l'Histoire d'Angleterre présente, de tracer une esquisse de la Tragédie de Richard III, dont cette scène est tirée : cette

---

(1) Jamais Tragique n'a plus ressemblé à Æschile ; Othello, Hamlet, Macbeth offrent des traits admirables. Nous n'avons dans aucune de nos pieces un tableau des effets de la terreur qui suit le crime, comparable à celui que nous voyons dans cette derniere Tragédie. Il n'est pas surprenant que les Anglais en faveur de pareilles beautés fassent grace à Shakespear sur tous les défauts monstrueux qui le défigurent. Ce n'est qu'au génie qu'on pardonne des fautes.

piece eſt intitulée : *The life and death of Richard III : la vie & la mort de Richard III.* Henri VI de la Maiſon de Lancaſtre a été détrôné par le Duc d'Yorck, qui bientôt eſſuye à ſon tour les révolutions de la fortune, & perd le trône & la vie. Son fils Edouard reprend la couronne; il avoit deux freres, le Duc de Clarence, & le Duc de Gloceſtre, depuis Richard III; ce dernier, le plus ſcélérat & le plus fourbe, comme le plus difforme des hommes, poignarde de ſa propre main le Prince de Galles, fils de Henri IV, qui ſe nommoit auſſi Edouard, court aſſaſſiner l'infortuné pere dans ſa priſon, trouve moyen de détruire dans l'eſprit de ſon frere Edouard, Clarence ſon autre frere, le fait arrêter en cachant ſa perfidie, envoye à la Tour deux aſſaſſins qui égorgent ce Prince, & le plongent dans un tonneau de malvoiſie. Le Roi Edouard meurt; Richard s'empare du trône, après avoir fait maſſacrer impitoyablement ſes deux neveux. Il avoit ſcellé ſes forfaits en épouſant la Princeſſe Anne, veuve du fils de Henri VI; bientôt empoiſonnée par ſon barbare époux, elle ſuivit au tombeau les victimes de ſa rage. Le Duc de Buckingham, lâche complice de ce Monſtre, en reçoit lui-même la mort pour récompenſe. Richard raſſaſié de crimes, noyé dans des flots de ſang, éprouve enfin qu'il eſt

un Dieu vengeur. Le Comte de Richemond arme contre ce détestable Prince, lui donne bataille, la gagne, le tue, & devient Roi.

SCENE V,

du cinquieme Acte (1), *de*

RICHARD III,

Tragédie de Shakespear.

On apperçoit dans l'éloignement un Camp, la lueur des feux allumés selon l'usage de la guerre, & quel-

---

(1) Les Littérateurs, dont la plupart entendent l'Anglais, feront peut-être flattés de juger par eux-mêmes du parti que j'ai tiré de la scène de Shakespear; c'est ce qui m'engage à l'insérer ici dans la langue originale. Je n'imagine point que l'on me fasse un crime de n'avoir pas employé toutes les Ombres que ce grand poëte fait paraître, & d'avoir supprimé le refrain de compliment pour Richemond, tandis que j'ai conservé celui qui doit entretenir la terreur. Mes lecteurs, je crois, prendront ma défense, c'est-à-dire, les Français pour

quelques flambeaux qui répandent une faible clarté ſur le fond de la Scène. La tente du Comte de RICHEMOND *domine parmi d'autres tentes; elle eſt ouverte & en face du ſpectateur, mais à peine peut-elle ſe voir. Le devant du Théâtre eſt dans la nuit: à l'un des côtés eſt la tente de* RICHARD; *il paraît endormi; il eſt revêtu de ſon armure, & aſſis dans un fauteuil; il a ſon caſque orné du bandeau royal, poſé ſur une table, où lui-même il a la tête appuyée ſur un bras; ſur cette table eſt une lampe expirante, qui produit de tems en tems de longs effets de lumiere: elle porte par intervalle ſon reflet ſur* RICHARD, *qui ſemble ne jouir que d'un ſommeil agité. On obſervera que, lorſque ces traits de lumiere s'affaibliſſent, on diſtingue à peine cette partie du Théâtre.*

---

pour qui j'écris: car il ne faut pas aſſurer qu'il exiſte un goût général, & je n'en condamne aucun; mais le premier but d'un écrivain ſage eſt de chercher à plaire à ſes concitoyens, quand la vérité n'en ſouffre pas. Encore une fois, j'eſſaye d'imiter cette ſcène admirable; je ne la traduis point. Si elle déplaît, le tort retombera ſur moi; je ſuis le premier à venger Shakeſpear, puiſque j'ai eu le courage de rapprocher l'original de la copie.

PREMIERE OMBRE (1).

Le Prince Edouard, fils de Henri VI, dans un habillement guerrier, & le côté ensanglanté.

PLEINE d'un courroux implacable,
Demain, mon Ombre & te presse & t'accable !
Richard, demain, graces au Ciel vengeur
Qui seconde les vœux d'une trop juste haine,
Tu reçois tous les coups dont tu perças mon cœur,
Quand de mes tristes jours la fleur s'ouvroit à peine !
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs !
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs !

SECONDE OMBRE.

Henri VI ayant son Diadême & son Manteau Royal couverts de sang.

Envisage, Tyran, cette illustre Victime

---

(1) On n'oubliera pas qu'il échappe à Richard, quand les Ombres lui adressent la parole, des frémissements, des mouvements de terreur variés qui décelent son trouble. On se souviendra encore que ces Ombres successivement s'élevent de la terre, qu'elles y rentrent après avoir accablé Richard de leurs malédictions : on ne fait que les entrevoir, parce que les regles du pittoresque théâtral exigent que ces sortes d'apparitions ne soient pas trop sous les yeux. C'est Garrick qui joue à Londres le rôle de RICHARD : on n'a jamais vû, dans ce personnage surtout, un acteur se rendre plus maître de l'ame du spectateur.

SCENE V.

Between the Tents of Richard *and* Richmond: *They sleeping.*

Enter the Ghost of Prince Edward *Son to* Henry *the Sixth.*

Ghost. LET me sit heavy on thy soul to morrow!
(*To K.* Rich.
Think how thou stab'st me in the prime of youth
At *Tewksbury*; therefore despair and die.
Be chearfull *Richmond*, for the wronged souls (*To* Richm.
Of butcher'd Princes fight in thy behalf:
King *Henry*'s issue, *Richmond*, comforts thee.

Enter the Ghost of Henry *the Sixth.*

Ghost. When I was mortal, my anointed body
(*To K.* Richard.
By thee was punched full of holes;
Think on the *Tower*, and me; despair, and die.
Virtuous and holy be thou conqueror; (*To* Richm.
Harry, that prophesy'd, thou should'st be King,
Doth comfort thee in sleep; live thou and flourish.

Enter the Ghost of Clarence.

Ghost. Let me sit heavy on thy soul to-morrow!
(*To K.* Rich.
I that was wash'd to death in fulsom wine,
Poor *Clarence*, by thy guile betray'd to death:
To morrow in the battle think on me,
And fall thy edgless sword; despair, and die.

Dont ta fureur impie a déchiré le ſein (1) :
Le nom ſacré de Roi n'arrêta point ta main:
De l'ombre de la Tour vois s'élever ton crime;
Entends ces murs affreux contre toi dépoſer;
Mon ſang jaillit encore, ardent à t'accuſer.
C'eſt Henri qui demande, & s'applaudit d'avance
Que le Ciel ſur Richard épuiſe ſa vengeance.
De la mort qui t'attend (2), ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

Se tournant vers le camp de Richemond.

Et toi jeune Héros, Vengeur de notre Race,
Vois s'accomplir le ſort (3) que t'a prédit ma voix;
Le Ciel qui t'inſpira ta généreuſe audace,
Sur ton front triomphant met le bandeau des Rois.

---

(1) Ce Prince fut percé dans la Tour de pluſieurs coups de poignard par ce monſtre d'inhumanité. La ſcène qui nous préſente cette cataſtrophe eſt atroce; c'eſt le dénouement de la Tragédie qui porte le nom de Henri VI.

(2) Ce refrain dans l'Anglais eſt d'une préciſion énergique; il eſt rendu par ces deux mots *deſpair and die.* La déclamation dans cette langue étant plus prononcée, plus forte que la nôtre, cette répétition produit un effet encore plus ténébreux. Les Acteurs appuient beaucoup ſur *die*, & prêtent à ce mot tout le ſombre de la terreur dramatique. Voilà de ces beautés qui, propres à chaque langue, ne ſçauroient ſe tranſporter dans une autre.

(3) Henri, dans la Tragédie de ce nom, prédit au jeune Comte de Richemond qu'il montera ſur le trône d'Angleterre.

Thou off-fpring of the houfe of *Lancafter*, (*To* Richm.
The wronged heirs of *York* do pray for thee,
Good Angels guard thy battle; live and flourish.

Enter the Ghofts of Rivers, Gray, *and* Vaughan.

Rivers. Let me fit heavy on thy foul to-morrow,
(*To K.* Rich.
Rivers, that dy'd at *Pomfret*: defpair, and die.
Gray. Think upon *Gray*, and let thy foul defpair.
(*To K.* Rich.
Vaug. Think upon *Vaughan*, and with guilty fear
Let fall thy launce! *Richard*, defpair and die. (*To K.* Rich.
All. Awake, and think our wrongs in *Richard's* bofom (*To* Richm.
Will conquer him. Awake, and win the day.

Enter the Ghoft of Lord Haftings.

Ghoft. Bloody and guilty; guiltily awake; (*To K.* Rich.
And in a bloody battle end thy days:
Think on Lord *Haftings*; and defpair and die.
Quiet untroubled foul, awake, awake. (*To* Richm.
Arm, fight, and conquer, for fair *England's* fake.

Enter the Ghofts of the two young Princes.

Ghofts. Dream on thy coufins fmother'd in the *Tower*:
Let us be laid within thy bofom, *Richard*, (*To K.* Rich.
And weigh thee down to ruin, shame, and death!
Thy Nephews fouls bid thee defpair and die.
Sleep *Richmond*, fleep in peace, and wake in joy.
To Richm.
Good Angels guard thee from the boar's annoy;

TROISIEME OMBRE.

Le Duc de Clarence, le visage ensanglanté.

Que le sang de ton Frere (1), amassé sur ta tête,
Sur ta tête, demain retombe & soit vengé !
Par tes affreux complots vois Clarence égorgé,
Clarence.. qui t'aima.. Ton supplice s'apprête;
Ton glaive enfin se brise & tombe de ta main,
Richard; le Ciel, l'Enfer, tout presse & veut ta fin;
L'orage des fléaux sur toi fond & s'arrête.
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

QUATRIEME ET CINQUIEME OMBRES

qui paroissent à la fois, deux jeunes Enfans, neveux de Richard: ils sont vêtus de blanc, se tenant embrassés & tout couverts de sang; ils furent poignardés en effet dans cette situation, & dans le même lit.

Vois deux Victimes innocentes
Que ta faim de regner frappa dans le berceau.

---

(1) Clarence fut mis en prison, parce qu'il s'appelloit *George*, & qu'un astrologue avoit prédit au Roi qu'un G feroit l'initial du nom de celui qui devoit être le destructeur de sa maison. Richard entretint la foiblesse barbare du Monarque, & comme nous l'avons dit, fit assassiner son frere Clarence dans la Tour.

Live, and beget a happy race of Kings.
Edward's unhappy ſons do bid thee flouriſh.

Enter the Ghoſt of Anne *his wife.*

Ghoſt.) *Richard*, thy wife, that wretched *Anne* thy wife,
That never ſlept a quiet hour with thee, (*To K.* Rich.
Now fills thy ſleep with perturbations:
To-morrow in the battle think on me,
And fall thy edgleſs ſword: deſpair and die.
Thou quiet ſoul ſleep thou a quiet ſleep: (*To* Richm.
Dream of ſucceſs and happy victory,
Thy adverſary's wife doth pray for thee.

Enter the Ghoſt of Buckingham.

Ghoſt.) The firſt was I that help'd thee to the crown:
The laſt was I that felt thy tyranny. (*To K.* Rich.
O, in the battle think on *Buckingham*,
And die in terror of thy guiltineſs.
Dream on, dream on, of bloody deeds and death,
Fainting deſpair; deſpairing yield thy breath.
I dy'd for hope, ere I could lend thee aid; (*To* Richm.
But cheer thy heart, and be thou not diſmay'd:
God and good Angels fight on *Richmond*'s ſide,
And *Richard* falls in height of all his pride.
(*The Ghoſts vaniſh.*
(*K.* Richard *ſtarts out of his dream.*
K. Rich. Give me another horſe — bind up my wounds.
Have mercy, *Jeſu* — ſoft, I did but dream.
O coward conſcience! how doſt thou afflict me?
The lights burn blue — is it not dead midnight?

Puissent nos Ombres gémissantes
Porter la mort au sein du plus cruel Bourreau!
Puissions-nous dans tes flancs enfoncer le couteau,
Déchirer de nos mains tes entrailles fumantes,
Te tourmenter encor dans la nuit du tombeau,
A tes yeux effrayés d'un horrible tableau,
Toujours nous remontrer plus pâles, plus sanglantes!
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

SIXIEME OMBRE.

La Princesse Anne, Veuve du fils de Henri VI, qui eut la faiblesse ou plutôt la lâcheté d'épouser Richard, tout dégouttant encore du sang de son mari; elle a des habillements de deuil, le bandeau de Veuve, & elle est couverte d'un voile noir.

Reconnais-tu, Richard, ta Femme infortunée,
Cette Epouse infidelle à son premier Epoux,
Qui put joindre sa main à ta main forcenée,
Dont le Ciel vengeur par tes coups
Précipita la derniere journée,
Qui près de toi jamais n'a goûté le sommeil,
Qui toujours revoyoit son crime à son réveil? . . .
Je viens te rendre tout ce trouble,
Dans tes sens consternés répandre la terreur:
Mon Ombre te poursuit, & s'attache à ton cœur:
Que par moi, s'il se peut, ton supplice redouble!
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

Cold fearful drops ſtand on my trembling fleſh.
What? do I fear myſelf? there's none elſe by,
Is there a murth'rer here? no; yes, I am (1).
My conſcience hath a thouſand ſev'ral tongues,
And ev'ry tongue brings in a ſev'ral tale,
And ev'ry tale condemns me for a villain.
Perjury, perjury in high'ſt degree,
Murther, ſtern Murther in the dir'ſt degree,
All ſeveral ſins all us'd in each degree,
Throng to the bar, all crying, guilty, guilty!
I ſhall deſpair: there is no creature loves me:
And if I die, no ſoul will pity me. (2).
Methought, the ſouls of all that I had murther'd
Came to my tent, and every one did threat
To-morrow's vengeance on the head of *Richard*.

---

(1) — No; yes, I am:
Then fly — what, from my ſelf? great reaſon; why?
Leſt I revenge. What? my ſelf on my ſelf?
I love my ſelf. Wherefore? for any good
That I my ſelf have done unto my ſelf?
O no. Alas, I rather hate my ſelf,
For hateful deeds committed by myſelf,
I am a villain; yet I lie, I am not.
Fool, of thy ſelf ſpeak well — Fool do not flatter.
My conſcience hath, *&c.*

(2) — no ſoul will pity me.
Nay, wherefore ſhould they? ſince that I my ſelf
Find in my ſelf no pity to my ſelf.
Methought, the ſouls of, *&c.*

SEPTIEME OMBRE.

Le Duc de Buckingham en habit de Pair, un des complices les plus ardents de Richard, & qui cependant au moment de sa mort alloit prendre le parti de Richemond.

Vois ton premier Flatteur, ta derniere Victime:
Ce prix m'étoit bien dû; je t'ai prêté mon bras;
Tyran, le Complice du crime
Du crime seul devoit recevoir le trépas.
Jusque dans le combat emporte mon image!
Ne rêve que de mort, que de sang, de carnage!
Que ton cœur, que ton cœur de larmes enivré,
Soit par toi-même dévoré!
Qu'il soit déja flétri de l'horreur éternelle!
Qu'il soit déja plongé dans les feux des enfers!
Sous l'excès des tourmens divers,
Richard, exhale enfin ton ame criminelle!
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

Se tournant vers le camp de Richemond.

Sous tes drapeaux je brûlois de me rendre,
Richemond: j'accourois te servir, te défendre:
Le Ciel n'a point permis qu'au rang de tes sujets,
Je pusse expier mes forfaits.
Ma voix du sein des morts, t'annonce la victoire;
Dieu chasse loin de toi tous les traits destructeurs;
Le glaive en main, ses Anges protecteurs
A tes côtés combattent pour ta gloire:

Tandis que le Tyran sous ton char écrasé,
Sous cent coups de foudre brisé,
Du faîte des grandeurs, de l'orgueil & des crimes
Roule précipité dans les profonds abîmes.

*Une foule d'*OMBRES *s'élevant toutes à la fois, de tout âge, de tout sexe, toutes habillées différemment : beaucoup cependant sont couvertes de linceuls ensanglantés : elles s'écrient ensemble :*

Considere, Tyran, tout un Peuple à la fois,
Victime des fureurs d'une guerre éternelle (1):
L'Angleterre immolée à ta rage cruelle,
A poussé vers les Cieux une plaintive voix;
L'Appui du malheureux, le Soutien de nos droits
Se leve, il va briser ta tête criminelle :
Le Maître & le Juge des Rois
A prononcé ta sentence mortelle.
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs !
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs !

Elles s'enfoncent dans la terre.

Après quelques moments, pendant lesquels l'agitation de Richard paraît redoubler, s'élancent de la terre des traits de feu; ils sont suivis de l'apparition d'un FANTÔME *effroyable, qui d'une main tient un poignard ensanglanté, &*

---

(1) Les *Roses rouge & blanche*, qui ont fait verser tant de sang, & qui ont coûté la vie à quatre-vingts Princes des deux Maisons de Lancastre & d'Yorck.

de l'autre une torche allumée: il approche de Richard:

Enfin, Richard (1), je tiens ma proye!
Demain, je punis tes forfaits!
Demain, dans les tourments tu tombes pour jamais!
Pour jamais dans tes pleurs, dans ton ſang je me noye!
C'eſt moi, qui le Vengeur des peuples opprimés,
C'eſt moi, qui ſourd au cri d'un éternel blaſphème,
Sur les Tyrans de rage conſumés,
Attache la douleur, attache l'Enfer même.
Je vais toujours te déchirer!
Je vais toujours te dévorer!
Tu renaîtras toujours, pour toujours expirer!
De l'Enfer qui t'attend vois tous les précipices,
Avides d'engloutir un coupable mortel.
Je laiſſe dans ton cœur le premier des ſupplices,
Le premier des Démons, le remords éternel.

Il s'abîme environné d'un tourbillon de feu, & après avoir ſecoué des étincelles de ſon flambeau ſur le cœur de Richard.

---

(1) La foule d'Ombres & le Fantôme ſont de mon invention; je ſouhaite que ces traits étrangers à l'original ne déplaiſent pas.

RICHARD *tout à coup levant ſon bras de deſſus la table, s'agitant & s'écriant dans ſon ſommeil & avec rapidité:*

Le Théâtre s'éclaire entierement.

Qu'on arrête mon ſang, élancé de mes playes. .
Richemond . . il feroit vainqueur ! .
A l'inſtant . . un Courſier . . Ciel ! .

Il s'élance avec précipitation de ſon fauteuîl, fait quelques pas comme pour fuir, ſe réveille & s'arrête.:

Lâche ! tu t'effrayes ?
D'un ſonge, d'un vain ſonge ! . *Il regarde de tous côtés.*
Eh . . d'où naît ma terreur ? .
Il met la main ſur ſon cœur.
De mon cœur qui, ſans ceſſe empoiſonnant ma vie,
M'accuſe, me condamne & contre moi s'écrie.

Il fait quelques pas ſur la Scène, en remettant la main ſur ſon cœur.

Je n'étoufferai pas cette importune voix !

Il s'arrête en continuant d'être dans la même attitude.

Que le ſceptre me reſte, & que je ſois coupable.

En ſe frappant le ſein.

Je ſçaurai bien dompter cet ennemi des Rois. .

Il leve les yeux au ciel, & fait quelques pas.

Le Ciel ne brille encor que du feu des étoiles,
Sur l'horison, la Nuit étend ses sombres voiles. .
Du frisson de la mort je me sens réfroidir. .
Eh! qu'ai-je à redouter? . & qui me fait frémir? .
Je suis seul en ces lieux . . qui me frappe de crainte? .
Moi, moi, qui m'épouvante & qui ne peux me fuir,
M'arracher aux remords dont mon ame est atteinte! .
A la fois soulevés, tous mes Forfaits, ô Ciel!
Jusqu'au fond de mon cœur plongent un trait mortel,
A haute voix m'appellent un perfide,
Un assassin farouche, un monstre parricide!
L'Enfer a dans mon sein versé tous ses poisons!
Déchiré par tous ses Démons,
Je ne vois sous mes pas qu'un abîme effroyable! .
Du Monde entier exécrable Fléau,
Qui me consoleroit d'un destin déplorable,
Quand la main la plus secourable
Ne m'aideroit pas même à descendre au tombeau? .
Je finirai mon sort coupable,
Sans être plaint, heureux encor d'être oublié! .
Des mortels le plus dur, le plus impitoyable,
Richard . . oses-tu bien réclamer la pitié? .
Quel songe! . j'ai cru voir les Ombres effrayantes
De tous les malheureux à ma rage immolés. .
Pâles, couverts de sang, furieux, désolés. .
Sous le même linceul, je les vois rassemblés! .
J'entends leurs cris de mort.. leurs plaintes menaçantes! .
Tous m'ont paru s'unir dans leur sombre fureur,
Pour m'accabler demain de leur courroux vengeur.

Si le *sombre* eſt une partie dramatique que nous ne cultivons point, il y en a encore une autre qui n'eſt pas moins négligée. La *Pantomime* que les Grecs & les Romains avoient portée au plus haut degré de perfection, & que l'on peut appeller l'éloquence du corps, la langue premiere des paſſions, eſt au nombre de ces reſſorts du pathétique, dédaignés de nos auteurs de théâtre. Cependant ſi je ne craignois de me flatter, je citerois pour exemple le perſonnage d'EUTHIME; ſon jeu muet a paru ſur le papier même attacher & intéreſſer : que feroit-ce à la repréſentation? Il y a des attitudes, des geſtes, des ſignes du ſentiment, que la préciſion & la vérité mettent fort au-deſſus de toutes les richeſſes de la poëſie. Ce qu'on dit eſt ſi faible en raiſon de ce que l'on ſent! Qu'un ſeul regard, qu'un ſoupir ont quelquefois d'éloquence! Que cet Orateur connaiſſoit bien l'empire de la *Pantomime*, lorſqu'il découvrit le ſein de cette courtiſane aux yeux des juges qui l'alloient condamner. Dans une Tragédie de *Balthazar*, cette main impoſante qui trace ſur la muraille, en caracteres de feu, l'arrêt de mort de ce Prince, ne produiroit-elle pas un effet plus effrayant que tous les diſcours d'amplification de nos beaux eſprits? Les anciens ſe laiſſoient bien plus que nous entraîner par les affections de l'ame; ils recherchoient comme un

plaisir tout ce qui pouvoit exciter leurs impressions & les entretenir. Ils aimoient l'appareil, la cérémonie; ils étoient persuadés qu'il est un langage pour les yeux comme pour les oreilles. Je ne sais si nous devons trop nous applaudir de cette secheresse métaphysique qui fait abstraction de tous les signes, & tue en quelque sorte la nature. Malheur à l'auteur dramatique qui n'est que *raisonneur !* La raison prépare les moyens: mais c'est de l'ame qu'ils tiennent cette vie, cette flamme brulante qui les rend maîtres du cœur, & rien ne prête plus de force aux paroles que la langue des signes. C'est encore dans cette partie que les Tragédies Grecques sont supérieures aux nôtres. Des enfants, des vieillards prosternés aux pieds d'Oedipe; un peuple entier portant à la main & sur la tête des rameaux & des bandelettes; Jocaste offrant des guirlandes & de l'encens aux Dieux domestiques; Philoctete se trainant égaré de douleur sur la terre, poussant de longs gémissements, découvrant même ses blessures; Phedre mourante, presque étendue sur un lit, succombant sous la passion qui la dévore, remettant son voile pour cacher sa rougeur, quand elle confie à sa nourrice son amour incestueux pour Hyppolite; Hécube les cheveux épars, couchée dans la poussiere, pleurant ses enfants, son époux, sa fortune anéantie,

accablée

accablée d'un fombre défefpoir ; les jeunes fils d'Hercule réfugiés autour d'un autel : voilà ce qui charmoit la Grece. Répandre fur le Drame le coloris de l'action, c'eft l'effet heureux qui naît de la *Pantomime*. Racine s'en eft fervi dans fon Athalie avec un fuccès qui auroit dû engager les autres écrivains dramatiques à l'imiter. Les Anglais ont fçu profiter de cette fource de beautés théâtrales. L'époufe de *Macbeth* & non *Macbeth* lui-même, ainfi que l'a dit un homme d'efprit eftimable (1) qui s'eft mépris, eft la complice de fon mari ; après avoir poignardé chez lui Duncan fon Roi & fon parent, il s'étoit emparé du Trône d'Ecoffe; fa femme, livrée à tout le trouble qui fuit le crime, eft devenue fomnambule: on la voit, dans la nuit, s'avancer fur la Scène, les yeux fermés, dans un profond filence, imitant par fes geftes l'action de fe laver les mains, comme fi elle eût voulu effacer le fang qui les avoit fouillées ; quel tableau terrible! & qu'il renferme de fublimes vérités! Dans la même piece, le Spectre de *Banquo* que *Macbeth* a fait affaffiner, vient s'affeoir dans un feftin à la place de l'Ufurpateur ; ce fantôme affreux, tout fanglant reparait par intervalle, & n'eft

(1) L'Auteur de la Lettre fur les Sourds & les Muets.

apperçu que de *Macbeth*, dont l'épouvante nous eſt repréſentée d'un pinceau énergique. L'Ombre du pere d'*Hamlet*, avant que de prononcer un ſeul mot, ſe contente de faire pluſieurs fois un ſigne du doigt à ſon fils, & s'éleve autant de fois de la terre: c'eſt par ce geſte ſi expreſſif, par ce ſilence ténébreux que Shakeſpear a ſçu donner à ſon tableau toute la teinte tragique dont il étoit ſuſceptible; par-là il irrite la curioſité du ſpectateur, il échauffe l'intérêt, prépare l'ame aux tranſports des paſſions. La *Pantomime*, employée avec goût, eſt une des cordes majeures d'où réſulte l'accord dramatique, quand elle eſt revêtue d'une verſification mâle & ſoutenue: car toute piece qui manque de verſification, eût-elle d'ailleurs les autres qualités qu'exige le Théâtre, ne ſçauroit avoir qu'une réputation éphémere.

Comme mon objet eſt une eſpece de développement des idées ſemées dans mon premier Diſcours, j'ai imaginé qu'une réponſe détaillée aux critiques dont on m'a honoré, acheveroit d'offrir un précis de mes faibles connaiſſances ſur les divers ſecrets de mon art. On daignera ſe ſouvenir que je conſulte mes maîtres.

Un Journaliſte (1) m'avoit reproché de n'a-

(1) L'Auteur de l'*Année Littéraire*.

voir pas assez motivé la permission que donne le Pere Abbé au Frere Arsene de voir & d'entretenir un Etranger : j'ai senti la vérité de l'objection. Je crois que la meilleure façon de répondre à la critique, quand on est convaincu de sa justesse, est d'essayer de se corriger : c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant dans la bouche de ce Supérieur des vers qui nécessitent davantage cette permission. Qu'on n'attende pas que je me montre aussi docile sur le personnage de d'Orsigni que le même Censeur désapprouve. Il auroit voulu que moins fidele aux *Mémoires*, je n'eusse point rendu d'Orsigni amoureux d'Adélaïde, que je me fusse contenté de lui faire jouer le simple rôle d'ami. Ne me serois-je pas écarté de mon but, en prêtant à d'Orsigni ce caractère étranger à l'intérêt que doit toujours exciter Adélaïde, l'ame invisible de la piece ? D'Orsigni, aimant Adélaïde, en parle avec plus de chaleur ; ces deux amours animent, concentrent le foyer d'intérêt, contribuent beaucoup plus, selon moi, à l'unité d'action. D'ailleurs il y a de la générosité à ce d'Orsigni de consoler son rival, de l'engager à retourner aux pieds d'une femme dont lui-même il est encore épris ; la situation de Comminge en devient plus cruelle, plus déchirante, plus ouverte à ces combats, à ce choc des passions, d'où s'é-

chappent les grands mouvements dramatiques; J'ai donc eu deſſein que tout ſe rapportât à cette ADÉLAÏDE, le reſſort moteur de mon Drame; c'eſt ce qui m'a empêché d'exécuter un plan qui m'avoit ſéduit au premier coup d'œil. Je faiſois venir à la Trappe le pere de COMMINGE, mourant de douleur & de repentir d'avoir forcé ſon fils à s'arracher de ſes bras, demandant partout des nouvelles de ce fils, attiré à cette ſolitude ſur de vagues notions que COMMINGE y étoit renfermé, le pere & le fils enfin ſe voyant, s'embraſſant, confondant leurs larmes. Quelle ſcène brillante à traiter! quel pathétique à déployer! Mais que ſeroit-il arrivé de cette ſcène dominante? Elle eut ſuſpendu, affaibli, ſi elle ne l'eût pas détruit, tout cet intérêt porté & réuni ſur ADÉLAÏDE. A quinze ans que j'eus la témérité de compoſer deux pieces de Théâtre, COLIGNI & le MAUVAIS RICHE, j'euſſe ſaiſi cette ſcène ſi ſéduiſante: aujourd'hui plus inſtruit ſur le mérite de la nature & de la vérité, je crois avoir acquis quelques connaiſſances dans mon art, quand j'ai le courage de rejetter des beautés déplacées, & de leur préferer ce vrai ſans faſte, ſans éclat, cette ſimplicité ſi peu apperçue, & cependant ſi touchante, & qui n'eſt ſentie que du très-petit nombre des bons eſprits. Il faut qu'un auteur de théâtre ait toujours devant les

yeux l'enſemble de ſa piece, qu'il ne ſacrifie jamais le fonds aux acceſſoires. S'il arrivoit par malheur pour le goût qu'il réuſſit dans ces innovations contre la vérité de l'art, il ne doit point s'applaudir de tels ſuccès; ils ne peuvent être que paſſagers. C'eſt l'exacte imitation, & l'étude ſeule de la nature qui ont fait les grands peintres & les grands poëtes, & qui leur aſſurent l'eſtime de tous les tems.

Je ſuis bien éloigné de chercher à juſtifier ma ſcène d'Euthime dans le premier acte, je la regarde comme très-néceſſaire, comme une des ſources principales de l'intérêt; c'eſt de cette ſcène qu'émane celle du ſecond acte, qui a fait quelque plaiſir: la premiere prépare, enflamme la curioſité, & établit toutes les forces de la ſeconde.

Nous voici arrivés à la derniere ſcène du dernier acte, celle qui m'a ſemblé réunir le plus de ſuffrages; on me pardonnera d'en faire l'éloge, puiſqu'elle ne m'appartient pas, & que je déclare la devoir à l'auteur des *Mémoires*. C'eſt, ſans-doute, cet eſprit d'imitation dont je m'étois peut-être trop pénétré, qui m'avoit entraîné, ſans m'en appercevoir, dans des répétitions de faits: je les ai ſupprimées; je n'ai conſervé que la marche, le pathétique de la ſcène; j'ai donné plus de feu au rôle de Comminge, & c'étoit une

entreprise assez difficile que de varier les signes de douleur & d'accablement de ce personnage. Je lui fais terminer la piece avec la flamme qui l'a dévoré; j'ai ajouté encore quelques coups de pinceau à celui du Pere Abbé, caractere, je l'avouerai, qui m'a le plus attaché; j'ai vu avec satisfaction que la plupart de mes lecteurs ont eu mes sentiments de prédilection pour ce rôle.

Je dis que j'ai retranché des détails dont on étoit déjà instruit: c'étoit une faute considérable qui retardoit les mouvements de la scène: mais je me suis bien gardé de mettre au nombre des *longueurs* qu'il falloit faire disparaître, ces dévéloppements du cœur, ces gradations de la passion d'EUTHIME dont l'effet est si attendrissant. C'est encore un des torts, selon moi, que je prends la liberté de reprocher au goût moderne. On ne veut plus que des semences de scènes, des squelettes dramatiques: bientôt on donnera des cannevas tragiques, comme les Italiens en donnent de comiques, ouvrages toujours monstrueux, & nécessairement médiocres. Je demanderois aux gens du monde, qui ne prennent pas la peine de s'initier dans les mysteres des arts, & qui surtout crient contre ce qu'ils appellent des *longueurs*, ce qu'ils entendent par ce mot. Si dans une scène, il y a des maximes, des réflexions toujours froides qui coupent le fil du sentiment, des vers

iſolés qui n'appartiennent point à la maſſe de la ſcène, & n'entretiennent point le *creſcendo*, des faits répétés, la ſtérile abondance de la déclamation; ſans contredit, ce ſont-là des *longueurs* & des *longueurs* impardonnables; fuſſent-elles embellies de la plus brillante poëſie, il faudroit les extirper ſans pitié, comme on émonde les branches paraſites d'un arbre, pour ne conſerver que celles qui ſont utiles, & pour les fortifier. Mais nommera-t-on des *longueurs*, cette ame répandue, l'expreſſion puiſſante, &, ſi l'on peut le dire, le débordement des grandes paſſions, cet embonpoint du ſentiment, qui conſtitue la force, l'énergie, la vie des caracteres dramatiques, qui eſt enfin l'opulence & l'effuſion du génie? Une ſcène riche, abondante, qui s'élance du ſein même du talent, comme on nous repréſente Minerve ſortant toute armée du cerveau de Jupiter, doit reſſembler à ces fleuves ſuperbes, qui dans leur naiſſance torrents impétueux, couvrent enſuite avec majeſté les campagnes, & non à ces eaux épargnées & reſſerrées dans un baſſin factice.

Je reviens toujours à la nature que nous ne devons jamais perdre de vue, ainſi que le modele doit être ſans ceſſe ſous les yeux du peintre. Ecoutons une femme à qui la mort vient d'enlever ſon mari, une mere, un pere qui pleureront leurs enfants: ces perſonnes répandront leur ame

dans leurs larmes ; lorſqu'elles raconteront les circonſtances de ces pertes affligeantes, elles peſeront ſur tous les détails, retourneront ſur les mêmes images. Il ſe formera de ce langage diffus un réſultat de douleur, qui affectera, qui déchirera l'ame des auditeurs. La paſſion s'exprime avec abondance. Le ſentiment cherche à s'épancher, il n'y a que le bel eſprit qui ſoit retenu & compaſſé.

A la derniere repriſe d'Armide (1), le chef-d'œuvre du Théâtre Lyrique, j'ai entendu des amateurs de la préciſion, ou plutôt de la mutilation moderne, accuſer de *longueur* la ſimple & noble expoſition de cette belle Tragédie; ils trouvoient auſſi *trop long* le dernier acte, qui eſt peut-être le cinquieme acte le plus ſublime pour l'exploſion des paſſions. Auſſi avons-nous aujourd'hui peu de *Scènes*, mais en revanche beaucoup d'*allées* & de *venues* ſans liaiſon, ſans néceſſité.

(1) Quinaut eſt peut-être de nos poëtes dramatiques celui qui a le plus approché des Grecs pour la ſimplicité, la vérité du ſentiment. Le cinquieme acte d'Armide me paraît autant au-deſſus du cinquieme acte de Berenice, que cette derniere Tragédie eſt ſupérieure à la plupart de nos Tragédies modernes. Je pourrois encore citer Théſée, Atys, comme des modèles inimitables dans l'art du Théâtre.

fité. Ce ne font tout au plus que quelques traits hardis ou ingénieux, des combinaifons calculées de coups de théâtre, mais point d'enfemble, point de concours judicieux des rapports, des diverfes parties, point de corps bien proportionné, formé de ces membres épars. Si Racine à préfent nous donnoit la fameufe fcène d'Agrippine & de Néron, celle de Mithridate avec fes enfants, Corneille la fcene d'Augufte & de Cinna, Moliere les fcènes étendues & vigoureufes qui font dans le Tartuffe, dans le Mifantrope: ces grands hommes entendroient un cri général s'élever contre les *longueurs*. Qu'on n'attende donc plus de nos poëtes qu'ils courent furtout la carriere du Lyrique; il n'eft plus poffible de filer les fcènes, de fuivre la marche des paffions, tantôt précipitée, tantôt majeftueufe; l'efprit du jour eft de facrifier le récitatif à l'ariette, c'eft-à-dire, de nous préfenter un nain de deux pieds, au lieu de nous offrir une taille élégante & avantageufe: delà tous ces avortons littéraires & dans tous les genres. J'ai toujours penfé qu'il n'y avoit d'inutile, que ce qui étoit ennuyeux: c'eft la regle la plus fûre pour juger des *longueurs*. Un homme d'efprit me propofoit d'élaguer, difoit-il, Clariffe. A Dieu ne plaife, répondis-je, que je commette un pareil acte de barbarie! Relifez l'immortelle Clariffe, portez-y toute votre atten-

tion, & vous sentirez qu'il n'est point de traits indifférents dans ce vaste tableau, que toutes les beautés y sont à leur place, que ce sont ces prétendues *longueurs* qui dans les derniers volumes vous approprient les malheurs de Clarisse, vous plongent dans ses douloureuses situations, vous font en quelque sorte mourir avec elle. On relut en effet cet ouvrage, & l'on trouva qu'il n'y avoit absolument rien à y retrancher.

L'Auteur de *l'Année Littéraire* me fait d'autres reproches sur quelques vers négligés, sur des métaphores selon lui peu naturelles : je ne prétends point dissimuler mes fautes ; on me dispensera de répéter à ce sujet un aveu qui ne coûte point à mon amour-propre, parce qu'assurément j'aime mieux la vérité, que la réputation de faiseur de vers ; je connais les difficultés de cet art, toute l'incapacité de mes faibles talents ; j'en suis convaincu plus que personne : mais je prierai mes juges de souffrir que je saisisse l'occasion de répandre ici quelques idées nées au hazard sur la versification ; tout le monde en raisonne avec assez de confiance :

„ . . . . Dans les vers tous s'estiment Docteurs,
„ Bourgeois, Pédants, Ecoliers, Colporteurs &c.

Rousseau, Epitre à Clément Marot.

Mon dessein n'est point d'entrer dans le tech-

nique de la verſification, quoique juſqu'à préſent nous n'ayons eu là-deſſus que des éléments très-imparfaits, ſans la moindre vue, dépouillés de toute diſcuſſion; cette matiere demanderoit à être traitée & approfondie par un homme d'un goût exquis, & dans l'eſprit à peu près que le célebre *Dumarſais* nous a préſenté les Tropes. Il n'y a point de connaiſſances humaines ſur leſquelles on ne puiſſe porter les lumieres de l'analyſe métaphyſique, ſi l'on veut perfectionner ces connaiſſances, & les aſſeoir ſur des principes inaltérables. Je me contente en ce moment de parler de la verſification en général. Un poëte doit avoir ſa verſification propre, comme un peintre a ſa *maniere*; Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ont chacun une verſification qui les diſtingue, qui leur appartient; ils ont leurs beautés, leurs défauts particuliers. Quelquefois, Corneille tombe dans l'emphatique & l'ampoulé, Racine dans le mol & l'élégiaque, Crébillon dans le dur & les conſtructions louches, M. de Voltaire dans le brillant & l'épique déplacé; concluera-t-on de-là que ces quatre grands poëtes ne ſont pas auſſi grands verſificateurs? Ce n'eſt point ſur quelques vers, c'eſt ſur le ton général de leurs vers qu'on jugera leur talent pour cet art. Qui me montrera un morceau de vers français où l'on ne remarque pas des taches? Prenons le

premier endroit de Racine (1), tel qu'il s'offrira sous la main : l'on sçait que Virgile & Racine sont les deux plus séduisants versificateurs qui aient existé; arrêtons-nous à ce couplet de Josabet tiré de la seconde scène du premier acte d'Athalie, elle répond à Joad :

Et c'est sur tous ces Rois sa justice sévere
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui sçait si cet enfant par leur crime entraîné
Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?
Si Dieu le séparant d'une odieuse Race,
En faveur de David voudra lui faire grace ?
Hélas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit :
De Princes égorgés la chambre étoit remplie ;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue ;
Je me figure encor sa Nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée envain,
Et faible le tenoit renversé sur son sein :

---

(1) Un de nos meilleurs Grammairiens modernes nous a donné des *Remarques Littéraires & Grammaticales sur la Bérenice de Racine*; on en trouve beaucoup qui sont très-judicieuses, & qui ne servent qu'à m'affermir dans l'idée que l'art des vers est le plus difficile de tous.

Je le pris tout ſanglant ; en baignant ſon viſage
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage,
Et ſoit frayeur encor, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocents je me ſentis preſſer.
Grand Dieu ! que mon amour ne lui ſoit point funeſte ?
Du fidele David c'eſt le précieux reſte ;
Nourri dans ta maiſon, en l'amour de ta loi,
Il ne connait encor d'autre pere que toi.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aſpect du péril, ſi ma foi s'intimide,
Si la chair & le ſang ſe troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui ;
Conſerve l'héritier de tes ſaintes promeſſes,
Et ne punis que moi de toutes mes faibleſſes.

Ce morceau, ſans doute, eſt admirablement verſifié ; il eſt écrit avec cette élégance, ce charme continu, qu'a poſſédés le ſeul Racine. Oſons pourtant être ſacrilege & employer la chicane de la Critique vétilleuſe. Le premier vers eſt rempli de monoſyllabes durs, de ſons qui offenſent l'harmonie, *c'eſt ſur ces ſa ce ſe* ; le troiſieme a ces mêmes défauts *ſait ſi cet* ; de ce troiſieme au quatrieme incluſivement reviennent des hémiſtiches qui riment enſemble, *enfant naiſſant ſéparant* ; mon malheureux *frere*, odieuſe *race*, il faut ſe garder de finir les vers par un monoſyllabe, parce que cette chûte rend un ſon muet ; la *chambre*, expreſſion familiere, & qui ne doit jamais entrer en poëſie ; *pour mort*, hémiſtiche

dur & ſourd; renverſé *ſur ſon ſein*, ce n'eſt plus ici la lyre enchantereſſe de Racine; *ſanglant en baignant*, autres ſons durs & déſagréables; Frayeur *encor*, *encor* a été employé de même dans l'hémiſtiche, quatre vers plus haut; dans ta mai*ſon*, *en* l'amour, voici une *n* devant une voyelle, le plus ingrat de tous les ſons, le ſon nazal; il ne connait *encor*, & pour la troiſieme fois après le quatrieme vers où il eſt répété, &c.

Je ne me ſuis point attaché à quelques expreſſions qu'on pourroit taxer de faibleſſe, à quelques conſtructions, qui, regardées avec cet œil difficile de critique, paraîtroient peut-être vicieuſes.

On trouve dans l'*Iphigénie* du même poëte ces vers de ſuite, acte II, ſcène I.

Maintenant, tout vous rit: l'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincere *avec* vous eſt unie;
Elle vous plaint, vous voit *avec* des yeux de ſœur;
Et vous ſeriez dans Troye *avec* moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où ſon pere l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver *avec* elle.

Mais je n'ai pas beſoin de le redire: ce n'eſt point avec cet eſprit de petiteſſe, avec ce pédantiſme de raiſonnement qu'il faut lire les poëtes; c'eſt avec la flamme qui les a inſpirés, & cette flamme ſacrée abſorbe leurs légeres imperfections. J'ai voulu prouver ſeulement, en puiſant

mon exemple dans Racine, que la censure minutieuse pouvoit attaquer jusqu'à la perfection même.

Tous les jours on nous dit qu'il est nécessaire que dans les vers l'harmonie & l'élégance se soutiennent: sans contredit: mais il faut varier ces tons, & c'est en cela que la versification ressemble à la musique; cette même musique ne doit pas tout exprimer, comme la poësie ne doit point tout peindre; tous les vers pour être bons, auront-ils la même cadence, bientôt ils fatigueront. Combien ai-je vu de personnes qui ont trouvé de la monotonie dans cette strophe de la premiere Ode sacrée du fameux Rousseau;

Seigneur, dans ta gloire adorable
Qu*el* mor*tel* est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire *impénétrable*,
Où tes Saints inclinés d'un œil *respectueux*
Contemplent de ton front l'éclat *majestueux*?

Les deux derniers vers surtout leur ont paru produire les mêmes sons, tomber de la même chûte. Il en est des vers ainsi que des couleurs: les teintes s'éteignent, se fondent les unes dans les autres, & par un heureux mêlange forment une des belles parties de la peinture, le coloris. Un vers qui semblera lâche, à le juger détaché,

placé à côté d'un autre vers, rendra celui-ci plus vigoureux. Un autre qu'on accufera de dureté, appuyera la molleffe du précédent. Il en eft quelquefois plufieurs que l'on facrifiera à la beauté d'un feul. Dans Racine:

> Madame, je n'ai point des fentiments fi bas,

eft relevé par ce vers admirable

> Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas.

Ces vers de fer dans Crébillon font de toute beauté:

> La nature marâtre en ces affreux climats
> Ne produit au lieu d'or, que du fer, des foldats;
> Son fein tout hériffé n'offre aux defirs de l'homme
> Rien, qui puiffe tenter l'avarice de Rome.

Des remarques fur cet objet entraîneroient trop loin. Je reviens à des obfervations générales.

Le défaut de quelques-uns de nos verfificateurs eft de fe former un *faire* fur celui de nos maîtres; on s'apperçoit que ces copiftes ferviles & rampants n'employeroient pas une expreffion, un mot, qui n'euffent été confacrés par leurs modeles: fouvent ce font les mêmes penfées, les mêmes hémiftiches. Que réfulte-t-il de cet efprit d'imitation? que les vers de ces écoliers éternels ont toute la froideur de la mauvaife copie; s'ils

ont quelque élégance, ils ont le même rythme ; je ferois tenté de les nommer des *vers morts*, & de les comparer à ces figures de cire qui rendent, à faire peur, la ressemblance, & qui cependant n'ont ni chaleur ni vie. Nous avons vu, dans les siecles passés, des pédants superstitieux composer des poëmes entiers d'après les vers mis en pieces des Virgile, des Horace ; &c. c'est ce que font aujourd'hui la plupart des versificateurs.

Je voudrois donc, pour éviter cet inconvénient, que l'on transportât avec choix dans nos vers, les tours, les hardiesses des autres langues, qu'on s'étudiât davantage à y jetter des expressions pittoresques, & des beautés d'harmonie imitative, partie de notre versification trop peu cultivée. J'avois mis dans ma premiere édition, scène seconde du premier acte, *son fugitif éclat* ; l'adjectif précédant le substantif me sembloit rendre la rapidité de cet *éclat* qui dure si peu ; des gens d'esprit m'ont blâmé : j'ai donc substitué, avec une complaisance que je me reprochois, *son éclat fugitif* ; je sçais que le son par ce changement est plus doux : mais il n'y a plus d'image ; cet adjectif forme alors une marche traînante. On trouvera plusieurs corrections de ce genre que je déclare avoir faites contre mon gré ; je me suis cependant obstiné à garder l'hémistiche suivant, *j'ai donc brisé mon cœur*, expression empruntée de

l'Anglais, *heart-break*, persuadé encore une fois qu'en appropriant à notre langue les richesses des autres sans rien perdre de notre goût, nous ne faisons que l'étendre & le fortifier. Convenons, que si le Français est plus pur, plus élégant, plus correct qu'au tems d'Amyot & de Montagne, il n'a plus la force & le caractere vigoureux que lui avoient donnés ces deux génies, & que Corneille lui conservoit encore; Racine n'eut jamais fait dire au vieil Horace:

Qu'est ceci, mes enfans? Ecoutez-vous vos flammes?
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes?

Et dans ces vers, n'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas ce vieux Romain en cheveux blancs, qui tout plein du patriotisme, vient le verser dans le sein de son fils & de son gendre? M. de Voltaire a eu tout récemment le courage d'employer cette franchise d'expression dans sa Tragédie des Scythes: *il est mort en brave homme*, ce qui ne peut déplaire qu'aux partisans du jargon affecté & doucereux. C'est cette énergie, cette vérité de la nature que m'offrent ces mêmes Amyot & Montagne, que je désirerois de retrouver dans notre langue.

Je souhaiterois encore que nous imitassions nos voisins, pour délivrer notre versification de cette malheureuse uniformité qui appésantit ses fers,

je parle ſurtout des vers de la Tragédie. Dans Shakeſpear, ils changent de métre; le ſtyle eſt toujours celui de la ſituation; les perſonnages ſubalternes ne s'expriment pas comme ceux des premiers rôles. Pourquoi n'aurions-nous pas des tragédies en vers mêlés, je veux dire des vers d'inégale meſure ? Car une continuité de vers alexandrins à rimes croiſées, comme dans le Tancrede de M. de Voltaire, devient encore plus fatigante que l'uniformité de nos vers alexandrins à rimes plates. Il eſt vrai que l'emploi de ces vers mêlés exigeroit une prodigieuſe fineſſe de goût; ce n'eſt point aſſurement cette ſorte de vers qui fit tomber Agéſilas, ce fut le ſujet.

Quelques perſonnes ont déſapprouvé dans mon drame, l'uſage fréquent des points: elles auroient été moins empreſſées à me condamner, ſi elles avoient daigné rechercher la cauſe de cette ponctuation, dont je leur ai paru abuſer. Qu'elles ſe donnent la peine de juger par elles-mêmes, & elles verront que le Comte de Comminge eſt une des pieces où il y a le moins de reticences & de ſens ſuſpendus. Cet ouvrage ne paraiſſant point ſur le théâtre de la nation, & ne pouvant ſe répandre que par la voie moins impoſante de la lecture, il m'a fallu néceſſairement accompagner mes vers d'une eſpece de game poëtique. Pour le malheur de nous autres verſificateurs, il

y a peu de gens (1) qui veuillent s'appliquer à sçavoir lire les vers ; c'est une langue nouvelle pour quiconque parcourt rapidement la prose. D'ailleurs j'ai écrit pour tout le monde, pour de jeunes personnes à qui la lecture de la poësie n'est point familiere. Si l'on fait à ma piece l'honneur de la jouer (2) sur quelque théâtre particulier, on saisira davantage, par le moyen de ces points, le sens de l'auteur, & la représentation en deviendra plus facile. Combien de disputes (3) n'ai-je pas

(1) Voici ce que nous dit l'auteur distingué de la *Lettre sur les sourds & les muets* : „ La lecture des „ poëtes les plus clairs a sa difficulté. Je puis assurer „ qu'il y a mille fois plus de gens en état d'entendre „ un géometre qu'un poëte, parce qu'il y a mille gens „ de bon sens contre un homme de goût, & mille per- „ sonnes de goût, contre une d'un goût exquis."

(2) Les personnes, qui voudroient représenter le Comte de Comminge, observeront que cette piece est dans un genre neuf, qu'il ne faut aucun geste, nulle déclamation ; je ne connais qu'une actrice capable de rendre la derniere scène dans l'esprit du rôle.

(3) J'ai été témoin d'une discussion très-approfondie : les sentiments cependant sont demeurés toujours partagés. Il s'agissoit de sçavoir, si dans la scène où Agrippine a un éclaircissement avec Néron, elle devoit faire une pause après

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Vous regnez.

Ou, si elle devoit dire tout de suite : Vous regnez, &c.

vu s'élever sur la façon dont se devroient lire nos meilleurs ouvrages dramatiques! Toutes ces discussions n'auroient jamais eu lieu, si les Corneille, les Racine, les Moliere nous eussent transmis, en quelque sorte, par leur ponctuation, l'esprit dans lequel ils avoient composé. J'ai eu soin dans cette Edition, qu'on ne mît que deux points aux repos ordinaires; les trois points indiquent le repos beaucoup plus marqué, comme,

. . . L'imiter. . . eh le puis-je?
Ils ont aimé sans doute. . . & leur cœur ne sent plus!

Je me suis déja plaint (1) que nous fussions encore si peu avancés dans la ponctuation. Nous n'avons que deux points: le point d'interrogation, & celui d'exclamation ou d'admiration, qui servent aussi à exprimer le cri de l'indignation, l'élan de la joie, &c. Et pourquoi ne pas donner à chaque affection de l'ame son point particulier? Quelle vie une telle ponctuation répandroit sur les écrits! Il faut espérer qu'il s'élevera parmi nous quelque génie qui créera cette nouveauté, si nécessaire à l'esprit des langues, & à la fidélité de la tradition.

Il seroit heureux, pour une ame sensible au

---

(1) Dans la Lettre au Comte de Frise, à la tête de la Traduction des *Lamentations de Jéremie*.

précieux avantage d'être utile, que ces faibles observations en fissent naître de plus profondes, de plus dignes du sujet. Quand je n'aurois contribué qu'à lui ouvrir une nouvelle carriere, où il puisse s'élancer avec succès, je croirois avoir acquis quelque droit sur l'estime de ce Public respectable, le seul protecteur que je reconnaisse, & j'imagine avoir prouvé que je ne sollicite & ne desire point d'autre prix de mes travaux. Un esprit sage ne doit aimer & cultiver les arts, que parce qu'ils nous éclairent sur le peu de vérité de tout ce qui nous environne, qu'ils fortifient notre ame contre les dégoûts inséparables de la vie, qu'ils nous aident à supporter la méchanceté ou plutôt la faiblesse maligne des hommes; parce qu'ils nous apprennent enfin à nous suffire à nous-même, la premiere des connaissances; je n'ai pas attendu la leçon tardive de l'expérience & de l'âge pour prendre avec le Tasse le nom *di Pentito.*

TROISIEME DISCOURS.

La malignité de la critique est si avide de saisir le ridicule, que souvent elle le combat même où il n'existe point. Son œil sévere avoit cru, peut-être sans fondement, entrevoir dans les préfaces

de l'ingénieux la Motte une ſorte de fineſſe cachée qui lui avoit fait établir un ſyſtême dramatique, dont le but tendoit à déguiſer les défauts de ſes tragédies, ou à les rendre plus excuſables. Je n'ai point les prétentions de l'auteur d'Inès, encore moins le droit de m'ériger en légiſlateur de notre littérature; c'eſt un rôle qui appartient à bien peu d'écrivains, & qu'on eſt porté avec raiſon à ſoupçonner d'orgueil & de deſpotiſme: mais j'ai demandé qu'on me permît de répandre ſur l'art théâtral quelques idées conçues au haſard. Je les préſente avec la même franchiſe qui me les a inſpirées. Je ſuppoſe que la méchanceté m'accuſât d'avoir eu le deſſein de créer des régles; du moins ſera-t-on forcé de convenir que j'entens mal mes intérêts en les publiant: car ſi l'on vient à examiner l'emploi que j'en ai fait dans mon drame, on trouvera que, bien loin de m'être favorables, elles pourront ſervir à ma condamnation. J'euſſe fort ſouhaité en tirer un meilleur parti: mais on n'ignore point que dans tous les arts, il y a une diſtance infinie du talent de l'invention à celui de l'exécution; & perſonne n'eſt convaincu plus que moi de l'impuiſſance de mettre ſes penſées en œuvre, lorſqu'on a le malheur de n'être point ſecondé par le génie. Je ne cherche donc point à diſſimuler mes fautes: je voudrois ſeulement être de quelque utilité dans

les lettres; c'eſt ce qui me détermine à profiter d'une réimpreſſion du COMTE DE COMMINGE, pour riſquer encore un petit nombre d'obſervations qui viennent aſſez naturellement à la ſuite de celles qu'on a déja lues.

J'ai peut-être indiqué au Théâtre une nouvelle Carriere; ce ſeroit aſſez pour ma vanité d'y avoir tenté les premiers pas, ſi je pouvois me flater d'avoir excité l'enthouſiaſme de mes rivaux & de mes maîtres, & d'avoir donné lieu aux aîles du génie de ſe déployer.

J'ai avancé une vérité ſentie du peu de perſonnes qui penſent d'après elle : Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ſe ſont frayé chacun une route qu'ils ont parcourue avec un ſuccès qui ſera confirmé ſans doute par la poſtérité : mais je le repete, ſe traîner ſur leurs traces, c'eſt vouloir groſſir ſervilement l'obſcur troupeau du peuple imitateur. Sommes-nous jaloux d'atteindre aujourd'hui à quelque lueur de réputation ſur la ſcène? Il faut de toute néceſſité, en ſe pénétrant de l'eſprit ſublime de ces illuſtres tragiques, imaginer d'autres reſſorts, & arriver au même but par d'autres chemins. Malgré le reſpect que nos modèles doivent nous inſpirer, oſons le dire, parce que l'admiration raiſonnable exclut le fanatiſme ſuperſtitieux : la *terreur* & la *compaſſion*, ces deux grands pivots du théâtre, n'ont point été en-

employés parmi nous avec toute l'énergie dont ils sont susceptibles. St. Evremont se plaignoit avant moi „ que nos piéces ne font pas une im„ pression assez forte; que ce qui doit former la „ pitié, fait tout au plus de la tendresse; que „ l'émotion tient lieu de saisissement, l'étonne„ ment de l'horreur; qu'il manque à nos senti„ ments quelque chose d'assez profond." M. de Voltaire, à l'occasion de cette remarque, ajoute: „ il faut avouer que St. Evremont a mis le „ doigt dans la plaie secrete du Théâtre fran„ çais," & il finit par cette observation si vraie, qui doit être une leçon éternelle pour quiconque aspire au titre d'auteur dramatique: „ ces dé„ fauts viennent *de trop de société* (1), *du bel*

---

(1) On dit que, de tous les peuples, le Français est le plus sociable: cela peut être: mais cet amour de la société qui produit les agréments de la conversation, la fleur de la politesse, l'élégance du style, le brillant du bel esprit, ce même amour de la société n'a-t-il pas aussi ses inconvénients? En donnant naissance aux fines allusions, aux comparaisons ingénieuses, à ces graces légeres qui sont l'aliment de l'esprit, n'est-il pas nuisible à la vigueur & aux progrès du génie? De-là cette même physionomie, si l'on peut le dire, dans la façon de penser, dans les ouvrages; de-là notre fausse délicatesse, nos ames efféminées: plus de grands traits, plus de profondeur dans les idées, plus de couleurs

esprit (2) *& du peu de solitude.*" (3) Voilà sans contredit d'où naît cette faiblesse de traits répan-

---

distinctives ; toutes les nuances se confondent. On quitte son esprit pour prendre celui d'autrui, & l'on est toujours assuré de perdre.

(2) J'ai remarqué que ce qu'on nomme aujourd'hui *bel esprit*, n'est que le frivole talent de railler & de tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses ; ce vice afflige non-seulement la plupart de nos écrivains, mais il est devenu le ridicule général de la nation. Depuis qu'on parle du *bon ton*, du *ton de la bonne compagnie*, on s'écarte totalement du ton de la nature, qui est le seul qu'on doive employer, & le seul qui assure solidement le mérite d'un ouvrage.

(3) Il y a près de deux mille ans qu'un poëte latin écrivoit :

Carmina secessum scribentis & otia quærunt.

Petrarque, dont le premier charme peut-être est celui d'une douce mélancolie, disoit aussi :

Cercato hò sempre solitaria vita
Le rive il sanno, e le campagne, e i boschi
Per fuggir quest' ingegni sordi, e loschi
Che le strada del ciel hanno smarrita :
. . . .
Le città son nimiche, amici i boschi
A miei pensier, &c.

Il n'y a pas jusqu'au Philosophe sans faste, au Précepteur de l'humanité, qui n'ait dit : „ chacun regarde

due dans la plupart de nos ouvrages modernes. Ce n'eſt point à la cour, parmi des femmes, & dans les cercles polis que le grand Corneille alloit puiſer cette force de raiſonnement, cette fierté de pinceau, cette ame romaine, qui l'elevent ſi fort au-deſſus de ſes rivaux. Si Moliere eût cédé aux ſollicitations de la fortune, & qu'il eût accepté un emploi qui devoit l'attacher au ſervice d'un prince, il n'auroit pas eu le loiſir de créer & de nourrir dans le ſilence du cabinet les ſcènes vigoureuſes & immortelles du Tartuffe, du Miſantrope, &c. On ne ſçauroit trop s'arrêter ſur ce principe ſi important pour les hommes de lettres: la ſolitude alimente le feu de l'ame, la fortifie, étend ſes facultés, & en la détachant des objets acceſſoires, en l'iſolant, la rend, ſi l'on peut le dire, plus elle-même; c'eſt du ſein de la profonde méditation qu'éclôt & s'éleve le génie créateur, au lieu que l'eſprit a beſoin d'emprunter de la ſociété: ce qui lui donne un air de reſſemblance avec tout ce qui l'environne, & lui

---

„ devant ſoi: mais je regarde dans moi, je n'ai affaire „ qu'à moi, je me conſidere ſans ceſſe, je me contrôle, „ je me goûte, je me roule en moi-même." Pour réuſſir dans quelque genre de littérature que ce ſoit, je dirai plus, pour être homme, il faut deſcendre en ſoi, s'interroger, *écouter ſon ame.*

fait contracter la froide timidité de la servitude. Cet amour de la retraite, ce travail obstiné, l'*improbus labor* des Latins, cette ardeur infatigable d'approfondir ses idées, d'en étudier tous les effets, de creuser dans la nature même, est sans doute ce qui a produit chez nos voisins des scènes détachées que nous admirons, & ce chef-d'œuvre des romans (1) qui sera toujours le modele & le désespoir des écrivains qui suivent cette carriere.

C'est donc dans ce champ tout neuf pour nos poëtes tragiques que j'invite le génie à s'élancer & à nous faire goûter de nouveaux plaisirs & de nouvelles instructions: car le Théâtre, (2) malgré la mauvaise humeur & la sévérité féroce & gothique de certaines gens, sera toujours regardé comme une des premieres écoles de sagesse & d'humanité.

---

(1) Est-il nécessaire de nommer Clarisse? C'est peut-être l'ouvrage où les passions sont le plus développées, & le meilleur traité de morale pratique.

(2) „ Je regarde, dit M. de Voltaire, la Tragédie „ & la Comédie comme des leçons de vertu, de raison „ & de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi „ les Français, a établi une école de grandeur d'ame, „ & Moliere a fondé celle de la vie civile. Les génies „ français formés par eux, appelent du fond de l'Europe „ les étrangers qui viennent s'instruire chez nous, & „ qui contribuent à l'abondance de Paris."

Il eſt des martyrs zélés de l'habitude, prêts à ſe ſoulever à la moindre nouveauté que l'on veut introduire. Cette claſſe d'hommes qui ne demande pas mieux que de ſe garotter des chaînes de l'uſage, n'a pu s'accoutumer à l'*innovation* d'un drame où l'on repréſente des religieux, un tombeau, un des perſonnages creuſant ſa foſſe ; toutes ces images ſombres & pathétiques qui laiſſent des impreſſions marquées & durables, leur ont paru *trop fortes*, *trop affligeantes*, ce ſont leurs expreſſions. Il eſt vrai que le genre dramatique du Comte de Comminge, eſt un peu différent de celui de l'Opéra-comique (1) devenu par l'extra-

(1) S'il arrivoit que la nation, par une de ces biſarreries qu'on ne peut gueres appréhender de ſon inconſtance, perſiſtât à mettre l'Opéra-comique au rang de ſes premiers ſpectacles, il ſeroit à craindre que le goût, diſons plus, les mœurs ne fuſſent altérés & bientôt corrompus ! Le théâtre chez les Grecs étoit lié au ſyſtême de légiſlation Des hommes éclairés qui connaiſſent le pouvoir du phyſique, ne ſçauroient être trop attentifs ſur le choix des objets qui les entourent, & des impreſſions qu'ils reçoivent. Des ames remuées par des images nobles & attendriſſantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, ſeront aſſurément plus préparées aux grandes choſes, aux bonnes actions, que des eſprits nourris de jeux inſipides, & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens réſiſterent aux forces

vagance de la mode un de nos ſpectacles de prédilection. Je répondrai cependant à ces Critiques *délicats* que nos prédéceſſeurs ont épuiſé l'impoſant, ce ſentiment ſi borné du genre admiratif, ainſi que les mouvements doux & agréables du genre tendre. Lorſque Corneille & Racine donnerent leurs chef-d'œuvres, nous nous reſſentions encore de la fermentation des guerres civiles; le ſang étoit allumé; tout reſpiroit l'énergie, la flamme de la paſſion; tout étoit diſpoſé, ſoit à la fierté de l'héroïſme, ſoit à l'ingénieuſe galanterie de l'amour Eſpagnol : de légers ébranlements ſuffiſoient pour exciter des ſenſations dominantes. Aujourd'hui que nos fibres ont perdu leurs tons, & qu'elles ſont affaiſſées par la molleſſe, qui nous réveillera de cette langueur léthargique, ſi ce n'eſt une répétition continue de violentes ſecouſſes ? On peut nous comparer à ces eaux dormantes, à ces lacs morts, que des orages ſeuls ſont capables d'agiter. Ce n'eſt plus

---

du *grand roi*, ils ne couroient point entendre des muſiciens efféminés, ils alloient enflammer leur courage aux repréſentations des drames immortels des Sophocles, des Euripides, &c. Au moment que les Romains déſerterent le théâtre de Terence pour les Atellanes, l'eſprit mâle de la république perdit de ſa vigueur, & ce fut peut-être la premiere époque de ſa décadence.

le pinceau, c'eſt le burin même dont il faut ſe ſervir pour tracer & entretenir dans nos ames énervées quelques ſentiments qui s'y impriment & s'y conſervent. Quand le Comte de Comminge n'auroit produit que cet effet ſi important pour l'humanité, pour la vraie philoſophie, de mettre ſous les yeux le grand tableau de la mort, de nous familiariſer avec la terreur qui accompagne cette image; d'apprendre en un mot aux gens du monde à mourir, je croirois avoir rempli un des premiers objets de l'art dramatique, qui à la rigueur ne devroit en avoir d'autre que celui de la morale; d'ailleurs je ne prétens pas faire le procès aux ſcrupuleux ſectateurs de *l'ancienne routine.* Qu'on me reproche de n'avoir pas fait reſſembler mon drame à trois ou quatre mille pieces compoſées dans le même eſprit; de n'avoir pas voulu me traîner ſur les pas d'humbles copiſtes, bien inférieurs à leurs modeles; d'avoir négligé la petite adreſſe d'agencer ſans vraiſemblance des converſations amoureuſes & élégiaques; d'avoir rejetté la ſtérile abondance des ſituations romaneſques, la multiplicité des incidents, ces rôles de tyran ſi oppoſés à la vérité & au naturel, ces beautés étrangeres qu'on nomme des *tirades*; enfin d'avoir eſſayé de faire quelques pas ſans m'appuyer ſur la faibleſſe d'autrui; je citerai pour ma défenſe un de nos légiſlateurs dra-

matiques : „ Si, dit-il, on avoit toujours mis „ ſur le théâtre tragique la grandeur romaine, à „ la fin on s'en feroit rebuté. Si les héros ne „ parloient jamais que tendreſſe, on feroit affadi „ &c. Tous les genres ſont bons, hors le genre „ ennuyeux. Ainſi il ne faut jamais dire : ſi cette „ muſique n'a pas réuſſi, ſi ce tableau ne plaît „ pas, ſi cette piéce eſt tombée, c'eſt que cela „ étoit d'une eſpece nouvelle : il faut dire : c'eſt „ que cela ne vaut rien dans ſon eſpece."

J'aurai donc prononcé ma condamnation, ſi Comminge a eu le malheur d'ennuyer : mais ſi par hazard j'avois réuſſi à faire couler quelques larmes, à peindre les paſſions, à montrer la religion ſous les traits véritables qui la font aimer, s'obſtineroit-on à ne me point pardonner une ſi heureuſe témérité? Il feroit ſingulier que ceux qui tous les jours ont Athalie entre les mains, euſſent l'injuſte biſarrerie de taxer de *hardieſſe contre les regles*, le ſujet du Comte de Comminge. Le Grand-Prêtre des Juifs valoit bien l'Abbé de la Trappe; & ſi je pouvois riſquer mon apologie, j'aurois peut-être l'audace d'avancer que la *Fable* du Comte de Comminge pour le but moral, a quelque ſupériorité ſur celles de Polyeucte & d'Athalie (1). Que nous préſente en effet

(1) Qu'on liſe M. de Voltaire, on verra que je ne ſuis point

effet la premiere de ces tragédies? Un néophyte dominé par un emportement de ce qu'ont désavouvé même les Peres de l'Eglise, qui brise sans nulle nécessité les statues des Dieux de l'Empire, qui cause la mort de son ami, & par un enthousiasme déplacé, expose tous les Chrétiens aux horreurs d'une proscription générale. Dans Athalie on voit un Prêtre, un ministre de paix & de vérité, échauffer les fureurs d'une conspiration, attirer dans un piege une Reine, sa Souveraine, & ordonner de sang-froid qu'elle soit massacrée. Jettons ensuite les yeux sur COMMINGE: la religion y est représentée comme une mere tendre, toujours prête à ouvrir son sein compatissant à des enfants malheureux. J'ose présentement demander à des esprits exempts de prévention, laquelle de ces trois piéces (qu'on daigne toujours se souvenir que je parle du sujet) a une fin plus morale, plus liée à la saine politique, excite des sentiments plus purs, plus profitables à l'humanité? Aussi je ne désespere point que dans la suite des tems COMMINGE & les drames de cette espece ne soient représentés sur notre scène. Les Espagnols, dans la semaine sainte,

---

point le premier à faire ce reproche à ces drames, qui d'ailleurs sont des chefs-d'œuvres.

jouent des *Autos Sacramentales*, & pourquoi ne joueroit-on pas COMMINGE dans cette femaine de dévotion, où les feuls fpectacles foufferts font la Foire & l'Opéra-comique? Ce n'eft pas ici le lieu d'examiner ces fingularités de l'efprit humain: mais les religieux de la Trappe faifis d'un faint refpect pour l'Etre fuprême, COMMINGE fe pénétrant de l'image de la mort, formeroient felon moi un fpectacle plus convenable à ces jours de recueillement, plus utile à l'amélioration des mœurs, que les marionnettes & la farce des *Racoleurs*.

Pourquoi encore n'aurions-nous point un théâtre qu'on appelleroit *le Théâtre facré*, deftiné uniquement à des repréfentations de cette forte? Je fçais que je vais exciter le rire des *Plaifants agréables*, qui me renverront aux pieufes facéties de nos peres: mais la plaifanterie ne m'empêchera jamais de propofer ce que je croirai raifonnable. Nos Comédiens français joueroient pendant le Carême fur ce théâtre; on n'y donneroit que des piéces faintes: ce feroit remonter à la véritable inftitution de la Tragédie; on fçait que chez les Grecs le théâtre fervit d'abord à confacrer l'appareil de la religion & la pompe de fes myfteres. Un homme de génie ne feroit pas embarraffé d'annoblir ce que nos ayeux ignorants étoient parvenus, à force de mauvais goût, à rendre ab-

ſurde & ridicule. Milton dans les plates bouffonneries de la Comédie du *Péché Originel*, entrevit tout le ſublime de ſon Poëme, la majeſté d'un Dieu vengeur, la fierté indomptable de l'Ange rebelle terraſſé, & ſe relevant ſans ceſſe des gouffres infernaux, les graces chaſtes & ſéduiſantes d'Eve, la faibleſſe intéreſſante d'Adam, l'impoſante perſpective de tous les malheurs qui devoient accabler ſa poſtérité. Croiroit-on, par exemple, que la *Paſſion* (1) traitée par un talent

---

(1) Caſtelvetro, Maffei nous apprennent que la *Paſſion* a été jouée de tous les tems en Italie. Au reſte, ce que je propoſe n'eſt point de mon invention: je ne parle que d'après un de nos maîtres. „ Les Confreres de la paſſion „ en France, dit M. de Voltaire, firent paraître vers le „ ſeizieme ſiecle Jeſus-Chriſt ſur la ſcène. Si la langue „ françaiſe avoit été alors auſſi majeſtueuſe qu'elle étoit „ naïve & groſſiere, ſi parmi tant d'hommes ignorants „ & lourds il s'étoit trouvé un homme de génie, il eſt „ à croire que la mort d'un Juſte perſécuté par des „ Prêtres Juifs, & condamné par un Prêteur Romain, „ eût pu fournir un ouvrage ſublime: mais il eut fallu „ un tems éclairé, &c." Et que d'autres ſujets encore à traiter dans le genre ſacré! Abraham prêt d'immoler ſon fils unique aux volontés de Dieu, étouffant l'amour paternel pour ſe remplir de l'obéiſſance dûe à l'Etre ſuprême; Nathan annonçant à David avec autant de ménagement que de dignité, la punition qui doit ſuivre

ſupérieur, ne feroit pas une de nos tragédies les plus pathétiques ? Quel plus grand intérêt que celui qui réſulteroit du ſpectacle d'un Dieu aſſez grand pour ſe ſoumettre aux ignominies & aux ſouffrances de la nature humaine, aſſez bon pour pardonner à ſes bourreaux & pour prier en leur faveur ? Qu'on ajoute à ce vaſte & magnifique tableau, ceux d'une mere en proie à toutes les douleurs, d'un diſciple chéri & fidele, qui pleure en accompagnant ſon maître au ſupplice, d'un autre diſciple qui, frappé d'un profond repentir, déteſte ouvertement ſa faute; que ces ſituations enfin ſoient rendues avec tout l'éclat, toute la dignité du ſujet, & en vers ſublimes, tels que ceux d'Athalie, & je doute qu'il y ait un ſeul ſpectateur dont l'ame ne ſoit déchirée par tous les traits réunis de la *terreur* & de la *compaſſion*.

Après m'avoir fait des objections ſur le genre de mon drame, on m'a encore reproché de ne lui avoir donné que l'étendue de trois Actes. Je haſarderai à ce ſujet quelques idées que, ſuivant

---

ſon crime ; l'ombre de Samuel évoquée par Saül, & lui montrant dans toute ſon horreur le ſort qui l'attend ; le Prophete Daniel accablant Balthaſar des vengeances de Dieu : ne voilà-t-il pas des drames qui pourroient produire les plus grands effets, &c ?

ma convention avec mes lecteurs éclairés, je soumets à leur jugement.

La distribution d'une piece en Actes est une invention des modernes, c'est-à-dire des Romains, que nous avons adoptée. On a cru par ces nouvelles difficultés de l'art appuyer davantage la vraisemblance de l'intrigue, & augmenter l'intérêt : on n'a fait que l'affaiblir. Nos écrivains dramatiques ressemblent en cela à nos orateurs, qui partagent leurs discours en plusieurs points : arrangement que l'on peut regarder comme un jeu pueril du mauvais goût. Que diroit-on d'un bâtiment où l'on laisseroit subsister les échaffauds qui ont servi à la construction ? Ces divisions dans les drames étoient absolument ignorées des Grecs ; leurs intermedes remplis par les chœurs, développoient l'esprit des scènes. L'Abbé d'Aubignac qui a écrit sans nulle philosophie, sans aucune vue qui lui appartint, a prétendu que cette division étoit *fondée sur l'expérience*, & que toute tragédie devoit avoir une *certaine longueur* : on pourroit demander à d'Aubignac ce qu'il entend par ces expressions vagues d'une *certaine longueur*; on pourroit encore ajouter que cette division, *fondée sur l'expérience*, est peut-être opposée à la Nature, qui cependant est la source & le modele des arts d'imitation. Qu'est-ce qu'un drame? N'est-ce pas la représentation d'une ac-

tion quelconque? N'y a-t-il point des actions de plus ou de moins de durée? Qui doit en fixer l'étendue? La vivacité de l'intérêt. Au moment que l'intérêt languit, il faut que l'action cesse, ou plutôt qu'elle soit complete. Je dirai plus: est-il vraisemblable que l'on puisse supporter avec des interruptions les grands mouvements de l'amour, de la vengeance, de la fureur? Or un assemblage de scènes où l'intérêt croîtroit à chaque instant, où l'ame seroit emportée d'agitations en agitations, comme un navire poussé de flots en flots, où la tempête des passions seroit d'autant plus violente, qu'elle approcheroit de sa fin, un tel ouvrage ne seroit-il pas assuré de réussir? On se garderoit bien de borner les scènes, ce seroit la chaleur même de l'action qui en détermineroit la longueur & le nombre. Je suppose qu'un drame pareil composât un seul Acte (1) de mille à

(1) De telles tragédies en un acte pourroient être jouées à la suite d'une autre tragédie. L'usage de donner après un drame touchant une petite piece comique, & souvent une farce, se ressent encore de notre ancienne *barbarie*. Rien de plus opposé au sens commun! On nous dit qu'il est *bon de rire après avoir pleuré*: la joie assurément est une sensation nécessaire à notre nature; mais le but du Théâtre est que chaque mouvement de l'ame produise son effet, & par ce passage subit des

douze cents vers, ne feroit-ce pas un effort du talent, que d'avoir intéreffé le fpectateur, & de l'avoir conduit jufqu'à la fin, fans ces entre-actes qui amenent toujours avec eux des défauts d'invraifemblance, & le refroidiffement, le premier des torts fans contredit pour tout écrivain.

Je conviendrai cependant que peu de fujets pourroient être traités de cette maniere : mais du

---

larmes aux ris, on détruit les impreffions nobles & profondes qu'a excitées la Tragédie ; on s'oppofe totalement à fon objet, qui eft de conduire par la mélancolie & par l'attendriffement, au développement de la fenfibilité, la fource des vertus & des bonnes actions. Ce n'eft pas que je prétende bannir de notre fcene la Comédie : je la regarde comme une école de mœurs qui combat le ridicule : le grand objet de l'art théâtral : mais la Tragédie attaque *l'inhumanité* même, ce principe de tous les crimes ; elle exerce les ames à la pitié, y réveille le fentiment qui nous porte à plaindre dans autrui des malheurs que nous pouvons éprouver. Si ces deux fortes de Drames font également utiles à notre amélioration, n'y auroit-il pas moyen de les concilier ? Qu'on divife donc leur domaine : qu'un jour foit confacré à la repréfentation de la Comédie, & un autre à celle de la Tragédie ; à la faveur de ce partage, les deux fpectacles ne fe nuiront point, & l'on emportera chez foi des fentiments décidés, qui contribueront plus fortement à nous toucher, & à nous corriger.

moins si l'on veut s'assujettir à cette division d'Actes, que la sévérité pédantesque de la regle n'aille pas jusqu'à nous faire une loi absolue du nombre de cinq Actes; celui de trois me paraît plus naturel, plus conforme à ce qu'exigent la vérité & la matiere de la plupart des actions dramatiques. Il est aisé de juger par les meilleures pieces de nos maîtres, que la distribution en cinq Actes leur a été souvent peu avantageuse. Combien de nos excellentes tragédies dont le premier Acte surtout est inutile, & ne sert qu'à répandre de la langueur sur l'économie de la piece? Je ne serois point étonné qu'un poëte dont le génie justifieroit l'audace, composât des drames tragiques en deux, en trois, en quatre Actes, & même en six, sept, huit, si la matiere le comportoit; il est vrai que les actions susceptibles de cette derniere étendue, sont en très-petit nombre. En un mot, qu'un sujet théâtral soit soutenu & animé jusqu'au bout par la chaleur, par l'intérêt, & on ne s'appercevra point de sa longueur. Qu'on entre dans la célebre Eglise de Saint Pierre de Rome, on sera saisi & enchanté du beau résultat de tant de sages proportions, & l'on ne cherchera point à les décomposer. Ces Actes divisés sont le technique du Drame; le secret du talent consiste à cacher les procédés de l'art.

Que tous les *Manœuvres* de regles nous disent encore qu'il est nécessaire que ces Actes aient une longueur respective : autre abus de l'esprit d'ordre & de goût qui doit être attaché au génie, comme un ami qui le conseille & qui le guide, & non comme un tyran qui l'enchaîne. N'est-ce point à l'étendue de l'action à décider de celle des Actes, & n'est-il pas absurde qu'un Acte n'ait que trois cens, trois cens quarante vers, parce que l'Acte précédent ou suivant n'en a point davantage? Voilà aussi d'où naissent ces remplissages, ces déclamations, ces vuides affreux qui tuent la plupart des drames, & qui font dire aux ignorans mêmes : „ Cette piece peut être belle; „ je ne m'y connais pas : mais elle m'a ennuyé." Le plus stupide des spectateurs, *sans s'y connaître*, sera affecté au Théâtre, quand on ira droit à son ame; & qu'on ne s'amusera point à débiter des *tirades*, au lieu d'exciter l'intérêt par le mouvement & par l'action. „ Un des plus grands besoins de l'homme est celui d'avoir l'esprit „ occupé ;" peu de gens sçavent raisonner : mais tous les cœurs sont faits pour sentir, & c'est toujours la faute de l'auteur quand il ne produit point de l'émotion.

Lorsque je parle de mouvement, je n'entends pas des coups de théâtre entassés les uns sur les autres, sans liaison, sans choix, un composé

d'incidents, de furprifes, qui reffemble à un jeu d'échecs où la fineffe conduit chaque pion : j'entends un rôle animé par la paffion. Nous en avons un exemple frappant : rien de fi agiffant, de fi enflammé que le perfonnage de Phédre ; on obfervera en paffant que l'on trouve dans Racine très-peu de ces incidents imprévus, que l'on appelle coups de théâtre, & qui ne peuvent caufer que le froid plaifir de la curiofité.

Quand, à la place de ces *tours de paffe-paffe tragiques*, aurons-nous des *tableaux* fimples & fublimes, tels que les Grecs nous en préfentent? Qu'on auroit aimé à voir fur la fcene ces vers en action :

> Le trouble femble croître en fon ame incertaine ;
> Quelquefois pour flatter fes fecretes douleurs,
> Elle prend fes enfants, & les baigne de pleurs,
> Et foudain renonçant à l'amour maternelle,
> Sa main avec horreur les repouffe loin d'elle ;
> Elle porte au hazard fes pas irréfolus ;
> Son œil tout égaré ne nous reconnait plus ;
> Elle a trois fois écrit, & changeant de penfée,
> Trois fois elle a rompu fa lettre commencée.

Quels effets eut produit cette fcene admirable fous le pinceau de l'enchanteur Racine ! Et quel coup de théâtre approcheroit d'images auffi touchantes, auffi vraies ?

Lorſque je recommande les *tableaux* & la *pantomime*, je ſuis bien éloigné de pencher pour ce faſte théâtral qui ſurcharge ſouvent en pure perte pour l'eſprit, & ſans aucune néceſſité, quelques Opéra Italiens : je ſuis très-convaincu qu'un bon vers vaut mieux qu'une décoration. De jeunes gens croiront que pour rendre une piece intéreſſante, pour compoſer dans le *genre ſombre*, il ſuffira de multiplier des autels, des tombeaux, de tendre un appartement de noir, d'évoquer des ſpectres. Si la repréſentation n'eſt amenée par des motifs bien appuyés, ſi elle n'eſt pas embellie par le charme continu des vers, ce ne ſera plus alors que la parade d'une grande action, & il n'y aura nul mérite à ourdir de ſemblables cannevas : mais qu'un poëte qui poſſede ſon art, le fortifie des beautés émanées des *tableaux* & de la *pantomime*, il donnera une double vie à ſon drame; il aura compoſé pour les yeux & pour les oreilles, & l'on ne ſçauroit trop ſe concilier les ſens, pour s'emparer des facultés de l'ame. Encore une fois, il nous faut des ſignes : c'eſt la langue primitive, c'eſt celle de tous les hommes. Si les cinquiemes Actes d'Iphigénie & de Mérope ſe paſſoient en action ſur la ſcène, que cette pantomime ajouteroit au mérite de ces deux excellentes pieces ! Nous parlons trop, nous n'agiſſons point aſſez.

Qu'on n'imagine point cependant que je

proſcrive ces ſcènes étendues que j'appelle des *ſcènes pleines*, & qui conſtituent la richeſſe du Drame. Aſſurément nous perdrions beaucoup, ſi la belle ſcène entre Mahomet & Zopire étoit moins longue, & ſi celle de Pauline & de Sévere n'abondoit pas de cette plénitude de ſentiment qui aſſure toute la force des caracteres; c'eſt dans ces morceaux que le génie peut répandre ſes tréſors & déployer ſa vigueur; ces ſortes de ſcènes ſont l'ame robuſte de l'action: mais elles doivent être placées, & il ne faut pas les confondre avec ces chapitres en vers qui ne ſont qu'un rempliſſage de froides maximes & de lieux communs, & qui ne ſervent préciſément qu'à former cette meſure toiſée d'Actes qu'il a plu au mauvais goût de mettre au nombre des regles théâtrales.

Il me ſemble encore qu'on doit apporter autant de ſoin à la compoſition d'une ſcène, qu'à celle du Drame entier, & n'employer ſurtout le Monologue que lorſqu'il eſt l'effuſion même, le cri de la paſſion; eſt-il amené par la force du ſujet, il prête une nouvelle flamme à l'intérêt. Je ne ſçais comment la Motte a pu écrire: „ Où trou- „ veroit-on dans la nature des hommes raiſonna- „ bles qui penſaſſent ainſi tout haut, qui pronon- „ çaſſent diſtinctement & avec ordre tout ce qui „ ſe paſſe dans leur cœur? Si quelqu'un étoit

„ surpris à tenir tout seul des discours si passion-„ nés & si continus, ne seroit-il pas légitime-„ ment suspect de folie ?" Il falloit que la Motte, pour parler ainsi, connût bien peu la nature. Et combien rencontre-t-on de gens profondément affligés, qui exhalent leurs plaintes en marchant! qu'il est naturel qu'une ame surchargée de douleurs se déborde d'elle-même, & qu'on se plaît à entendre Caton délibérer, s'il s'ôtera la vie! Sans contredit un monologue, qui n'est pas l'éruption de l'ame, sent le méchanisme de l'art, & alors il est insupportable; on doit le renvoyer avec ces ridicules *à parte*, le comble de l'absurdité théâtrale.

Le même esprit de vérité, qui permet les Monologues, lorsqu'ils nous offrent le ravage des passions, le travail en quelque sorte d'un cœur déchiré par de violents transports, rejette sans complaisance ces morceaux de détails (1) que l'on a nommés des *tirades*, quoiqu'ils obtiennent presque toujours des battemens de mains. Un auteur dramatique jaloux de plaire à ce petit nombre de

---

(1) „ Celui, dit un écrivain connu, qui prononcera „ d'un drame dont on citera beaucoup de pensées „ détachées, que c'est un ouvrage médiocre, se trom-„ pera rarement. Le poëme excellent est celui dont „ l'effet demeure longtems en moi."

connaiſſeurs qui portent les écrits à la poſtérité, ſe gardera bien d'emprunter le faux éclat de ces ornements déplacés dont s'offenſe toujours le vrai goût. Un bel eſprit me reprochoit de n'avoir point inſéré dans Comminge de ces ſortes de morceaux, qui forment autant de *jolis cadres* à part, étrangers au total du tableau: je ne cacherai point que cette critique m'a plus flatté que bien des éloges; elle m'a prouvé que j'avois ſuivi la regle fondamentale, que je me ſuis impoſée, de ne jamais perdre la nature de vue, & de ne point rechercher les applaudiſſements, lorſqu'ils ſeront contraires à ce principe eſſentiel pour tout écrivain. Il faut avoir le courage d'aimer ſon art, indépendamment du ſuccès & de la réputation, comme on doit aimer la vertu pour elle-même. Si un poëte étoit pénétré de ſon ſujet, qu'il eût aſſez de talent pour s'oublier, pour ſe fondre dans ſes perſonnages, combien aurions-nous au théâtre de réuſſites moins éblouiſſantes, mais plus durables? Je ne vois point que les Grecs & Racine parmi nous, aient employé de ces beautés artificielles; tout chez eux ſe rapporte à l'enſemble; tout part des entrailles de l'action; qu'on me pardonne une comparaiſon triviale, mais fidele: c'eſt une toile d'araignée dont tous les fils aboutiſſent au centre; par ce moyen caché, il n'eſt point de ſituations

qui ne ſoient motivées, & qui ne produiſent de l'effet; Richardſon eſt un modèle en ce genre, que les auteurs qui ſe deſtinent à compoſer pour la ſcene, ne ſçauroient avoir trop entre les mains; Clariſſe eſt un corps bien organiſé, où toutes les parties ſont relatives & forment un heureux réſultat, d'où ſort la perfection même. Pourquoi dans la plupart de nos drames ce peu de liaiſon? Pourquoi ne travaillons-nous pas de maſſe? Nous n'étudions point aſſez la nature; nous négligeons cet admirable précepte de Quintilien, *intueri naturam & ſequi*; nous compoſons les uns d'après les autres, comme ces peintres qui ſe forment ſur la maniere d'autres peintres & qui n'ont point recours au modèle: ce qui nous éloigne toujours plus du vrai, & amenera inſenſiblement la décadence & la perte de l'art dramatique. Jeunes poëtes, reſſouvenez-vous que Moliere ne ſe contentoit pas de lire Plaute & Terence; il ſuivoit partout la nature (1), & ne la quittoit point qu'il n'eût raſſemblé tous les traits dont il

(1) Moliere avoit trouvé ſous ſa main un de ces originaux dont les traits ſont marqués; il s'attacha à cet homme, ſe mit avec lui dans le coche, l'accompagna juſqu'à Lyon, & ne le quitta point qu'il ne l'eût étudié dans toutes les nuances de ridicule qui compoſoient ce perſonnage.

devoit former le perſonnage qu'il avoit à mettre ſur la ſcène. De-là cette vérité de caractere, un des principaux talents de ce grand homme; on voit qu'il s'étoit fait une étude ſérieuſe & réfléchie de l'eſprit humain, qu'il a pourſuivi, ſi l'on peut le dire, ce Protée, & qu'il l'a ſaiſi ſous toutes les métamorphoſes qu'il emprunte. Moliere étoit peut-être encore plus grand philoſophe (1) que grand poëte, & ſans cette premiere qualité, il n'eut point acquis cette ſupériorité de génie qui lui aſſigne une place ſéparée par un intervalle immenſe de tous les autres écrivains dans ſon genre.

Je

(1) Il y a des gens qui prétendent que la philoſophie eſt nuiſible à notre littérature; oui, la philoſophie d'apparat, qui ne ſçait point ſe plier à la chaleur, au charme du ſentiment & ſe fondre avec lui, qui loin de cacher ſes reſſorts & ſes forces, fait parade de ſon compas & de la morgue de ſa *doctrine*: mais la philoſophie, telle que Moliere l'a employée, eſt ce feu ſecret & néceſſaire, qui anime tout: elle avoit donné à ce grand homme cette ſagacité, ce génie puiſſant qui l'eut fait entrer en maître dans le méchaniſme des paſſions humaines; il a dû à la philoſophie l'avantage d'avoir créé ce comique, qui eſt beaucoup moins d'expreſſion que de ſituation, le vrai comique, & le ſeul qui mérite d'être appellé *vis comica*; auſſi Moliere juſqu'à préſent n'a-t-il pas eu de rivaux, ni même d'imitateurs &c.

Je ne cesserai de me plaindre de ce que nous mettons tout notre esprit à nous éloigner de la nature; pour nous en rapprocher, il faut absolument que nous revenions sur nos pas, & que nous remontions au principe des arts d'imitation. Je conviendrai que c'est un travail pénible; mais si l'on ne s'efforce point de découvrir le nud sous le nombre des faux ornements qui le défigurent & l'écrasent, notre poësie est anéantie.

Les Allemands qui jouissent des plus beaux jours de leur littérature, prouvent par leurs succès qu'ils sont beaucoup moins que nous écartés des premieres regles du théâtre. Le *bel esprit* & la *société* n'ont point encore alteré chez eux ce simple, ce beau naturel, la source des richesses dramatiques; je ne citerai qu'un exemple tiré d'une tragédie où éclate surtout cette vérité de caractere, sans laquelle il ne peut exister d'intérêt. Adam a banni de sa présence Cain souillé du meurtre de son frere. Ce malheureux pere touche au moment de sa fin, qui lui a été annoncé par l'Ange de la mort. La scène représente sa fosse, creusée près de l'autel, qu'avoit élevé Abel, & qui est encore teint de son sang. Adam répand ses craintes, ses larmes dans le sein de Seth, un de ses fils bien-aimés. On vient lui dire qu'un homme, dont l'air est menaçant & le regard terrible, s'est montré à la porte de sa

cabane : à ces traits effrayants, Adam n'a pas de peine à reconnaître Caïn ; il ordonne auſſitôt à Seth de preſſer ce fils criminel de fuir ſa préſence ; il ajoute cependant qu'on le laiſſe entrer, ſi c'eſt Dieu qui l'envoye, & par une de ces nuances délicates & ſublimes qui n'ont appartenu juſqu'ici qu'au ſeul pinceau d'Homere (1), Adam recommande à Seth de couvrir l'autel, *afin que le ſang d'Abel ne bleſſe point les yeux de ſon meurtrier.* Caïn parait, amené par Seth ; il a les cheveux hériſſés, l'œil ſombre & foudroyant ; il s'écrie (2) :

---

(1) On ne ſçauroit trop lire Homere pour avoir une idée de ces fineſſes de traits qui donnent aux images l'ame & la vie. Combien a-t-il de morceaux remplis de ces beautés qu'un goût délicat peut ſeul apprécier ! Ce peintre ſublime n'a pas dédaigné de placer dans un des coins du grand tableau de l'Odyſſée, un animal domeſtique vieilli dans les foyers du palais d'Ulyſſe, & expoſé aux mauvais traitements des amants de Penelope ; Ulyſſe, déguiſé ſous l'air & l'habillement d'un malheureux étranger, arrive chez ſon ſerviteur Eumée dont il eſt méconnu ; le chien plus éclairé par le ſentiment, reconnaît ſon maître, fait des efforts pour ſe relever, & va en ſe traînant lui lécher les pieds. Qui ſeroit aſſez inſenſible pour n'être pas remué juſqu'aux larmes par une peinture auſſi naïve & auſſi touchante ? &c.

(2) Scène tirée des IV, V, & VI ſcènes du ſecond acte de la *Mort d'Adam*, tragédie de M. Klopſtock.

Eſt-ce Adam que je vois? (1)

ADAM, *d'un ton de ſurpriſe, mêlé de douleur.*

Caïn dans ce ſéjour!

A Seth.

Je le ſens trop, voilà mon dernier jour!

A Caïn.

Malheureux! . fils rebelle aux ordres de ton pere,
Tu me déſobéis! . Tu parais en ces lieux!

CAIN, *d'un air farouche & troublé.*

Adam . . quel eſt celui qui m'amene à tes yeux?

ADAM.

Seth ne t'eſt point connu! mon ſecond fils, ton frere!

CAIN.

Mon frere! . Que dis-tu? . Je n'ai point de parents;
Mes parents . . ſont l'enfer, les remords dévorants.

ADAM, *d'un ton attendri.*

Mon fils!

CAIN.

Ah! laiſſe-là ce nom que je déteſte;
Bannis toute pitié; n'en attends pas de moi.
Tu veux ſçavoir pourquoi la colere céleſte
A rappellé mes pas dans ce ſéjour funeſte?

---

(1) J'ai pris la liberté de traduire à ma façon, c'eſt-à-dire autant que ma faibleſſe a pu me le permettre, ce morceau de la tragédie *de la mort d'Adam* de M. Klopſtock; ce drame a pluſieurs endroits d'une vérité auſſi pathétique; M. *Huber* nous en a donné une traduction en proſe qui ſuffit pour faire goûter les beautés eſſentielles de l'original &c.

Adam . . Adam . . . je viens . . . pour me venger de toi,
Pour te punir.

SETH *effrayé, faiſant quelques pas vers ſon frere.*

Son flanc . . ſous ta main ſanguinaire ! .
Ciel ! .

CAIN, *à Seth.*

Avant que tu fuſſes né,
Déjà j'étois infortuné !
Jeune homme, écoute-moi . . ſonge à te taire.

ADAM.

Ta vengeance, grand Dieu, le pourſuit donc toujours;

CAIN, *à Adam.*

Adam . . ne crains point pour tes jours.

ADAM.

Et tu veux me punir ?

CAIN, *reprenant ſa fureur.*

De m'avoir donné l'être.

ADAM *avec tendreſſe.*

De t'avoir le premier compté parmi mes fils !

CAIN, *d'une fureur concentrée.*

Tu raſſemblas ſur moi des malheurs inouis,
Tous les tourments . . . tu m'as fait naître !
Oui, je veux me venger de la terre, des cieux,
De toi, dont j'ai reçu la fatale exiſtence,
Le préſent le plus odieux,
De toi, par qui je vis & je ſuis malheureux;
Oui, je veux attacher le trait de la vengeance
Sur moi . . ſur moi l'auteur d'un homicide affreux. .
Je vois tomber Abel . . ſon ſang crie & s'élance. .

A Adam.

De tes fils qui font nés . . qui naiffent, qui naîtront,
Le plus infortuné comme le plus coupable,
Je céde, en blafphémant, à ce Dieu qui m'accable,
L'arrêt de fa juftice eft gravé fur mon front;
Par-tout il me pourfuit, & par-tout je l'offenfe;
Pour augmēnter encor l'horreur de ma fouffrance,
Qu'il m'offre le paffé, le préfent, l'avenir;
Que fes foudres fur moi viennent fe réunir;
Tous deux enflammez-vous d'une haine immortelle;
Tourmentez, déchirez mon ame criminelle:
Je vous jure à tous deux une guerre éternelle;
Ce font-là tes forfaits . . & je veux t'en punir.

SETH *allant à Caïn en pleurant.*

Ah! barbare, où t'emporte une fureur impie?
Confidere ces traits fi chers & fi puiffants,
Ces cheveux qu'ont blanchis les chagrins & le tems.
Songe . . fonge, cruel, que tu lui dois la vie.

CAIN, *avec tranfport.*

C'eft ce qui fait fon crime, & ce qui fait mes maux,
Ma rage. .

ADAM, *d'un ton pénétré, à Seth.*

C'eft fon juge & le mien qui l'envoie! .
Dieu, me réfervois-tu ces châtimens nouveaux?

A Seth.

Laiffe-le s'abreuver des pleurs où je me noie.

A Caïn.

Que veux-tu?

CAIN.

Te maudire.

ADAM, *d'un ton pénétré.*

Ah! c'en eſt trop, mon fils :
Ne maudis point Adam . . mon fils ! . je t'en conjure
Par le ſaint nom de pere, au nom de la nature,
Au nom même d'un Dieu . . qui peut te pardonner.

CAIN, *avec déſeſpoir.*

Sur ma tête proſcrite il ne peut que tonner. .
Non . . rien n'empêchera Caïn de te maudire.

ADAM, *allant vers ſa foſſe.*

Avec chaleur.

Eh bien, ſuis les tranſports du Démon qui t'inſpire;
Viens, fils dénaturé, fléau d'un Dieu vengeur,
Viens, que l'humanité, le ſang, rien ne t'arrête:
Viens, je vais te montrer la place où ta fureur,
Ta malédiction doit tomber ſur ma tête. .
Vois-tu bien cette foſſe ouverte par mes mains?

CAIN, *avec étonnement.*

Une foſſe ! .

ADAM, *avec la même vivacité.*

Elle attend la cendre de ton pere.
C'eſt-là que pour jamais le premier des humains
Dépoſera neuf cens ans (1) de miſere;
C'eſt-là qu'enfin je trouve un terme à ta colere;
Là, tu dois me maudire . . aujourd'hui, malheureux,
De ſon dernier ſoleil Adam voit la lumiere!
Une éternelle nuit s'étend ſur ma paupiere!
Cette foſſe engloutit mes craintes & mes vœux! .

---

(1) Liſez la Geneſe: *Et factum eſt omne tempus quod vixit Adam, anni nongenti triginta, & mortuus eſt, &c.*

Caïn a les yeux attachés sur cette fosse.

Oui, mon arrêt, l'arrêt de la nature entiere
Frappoit en ce moment ton pere infortuné!
Frémis, le même sort, Caïn, t'est destiné.
L'homme au travail, aux pleurs, à la mort condamné,
L'homme aujourd'hui rentre dans la poussiere. .
C'est peu pour tes regards de ces affreux objets,

Adam découvre l'Autel qu'il avoit fait voiler par Seth.

Repais ton cœur barbare, & vois tous tes forfaits.

CAIN, *épouvanté.*

Cet autel! .

SETH, *avec emportement à Caïn.*

Tremble encore effrayé de ton crime.
Tu vois l'autel d'Abel, l'autel où la victime
Fut ton malheureux frere assassiné par toi;
Son sang . . t'accuse encore. .

Caïn recule d'effroi, & Adam est penché sur l'Autel & pleure.

CAIN, *troublé.*

Il réjaillit sur moi! .
Abel des profondeurs du ténébreux abîme,
Monte . . s'éleve . . il touche à la voûte des cieux! .
Le feu de la vengeance éclate dans ses yeux!
Où me cacher? . mon frere! . ô mon frere! . il m'entraîne!
Contre moi . . contre moi tout l'enfer se déchaîne! .
Mon frere, vois mes pleurs . . mon frere, entends mes cris . .
Courons! . *Il va vers l'autel.*
Dieu! cet autel me repousse! . Il s'agite . .
Un rocher menaçant roule . . se précipite. .
Et m'écrase de ses débris! .

Après une longue pause.

Où suis-je ? .. (*A Adam.*) Auteur d'une affreuse existence,
Auteur de tous les coups qu'en ce jour je reçois,
Adam, prête l'oreille; écoute ta sentence;
Je foule aux pieds la nature & ses loix:
La malédiction t'accable par ma voix,
Et ton supplice enfin commence!

Avec fureur.

Rassemble dans ta mort tous les traits assassins,
Qui doivent moissonner les malheureux humains!
Que de toutes les agonies
Les horreurs sur Adam s'attachent réunies!
Que ses yeux expirants, fixés sur le tableau
Des malheurs dont ses fils redoutent la menace,
Mesurent le vaste tombeau
Où doit courir en foule & s'engloutir sa race!
Sens le frisson mortel parvenir à ton cœur! ..
Sens la destruction s'emparer de ton être! .
Avant que d'expirer, meurs cent fois de terreur!
Songe . . que tu vas cesser d'être..
Vois le fatal linceul, au gré de mes souhaits,
Déja développé, t'enfermer pour jamais! .
Vois ton cercueil rouler dans la fosse profonde, .
Ta mémoire en horreur au monde,
Par le dernier de tes neveux
Ton nom maudit . . ton nom toujours plus odieux! .

ADAM, *accablé de douleur.*

Arrête, fils cruel . . tu fais mourir ton pere! .

Adam tombe sans connaissance au pied de l'autel sur les bords de la fosse; Seth accourt le soutenir dans ses bras.

CAIN

CAIN, *tout à coup troublé, & croyant avoir tué son pere.*

J'ai porté le trépas dans le sein paternel !

Il court vers Adam, Seth le repousse.

Démons, à vos fureurs que reste t-il à faire ?
Peut-on être plus criminel ?
Cet attentat manquoit au meurtrier d'Abel !
Enfer, que j'embrasse avec joie,
Enfer, où je voudrois être à jamais entré,
Peut-on de tes serpens être plus déchiré,
De tes flammes plus dévoré ? .
A ta rage je suis en proie ! .
Je marche dans le sang ! . le sang rougit mes mains ! .

Avec un cri.

C'est le sang de mon pere ! . . acheve mes destins,
Dieu vengeur, qui me fais la guerre,
Frappe . . anéantis-moi sous cent coups de tonnerre.

Il sort égaré de terreur.

ADAM *toujours étendu sur la terre aux pieds de l'Autel, & soutenu par Seth.*

A Seth.

Mon cœur plein de la mort s'est r'ouvert à ses cris.

D'un ton attendri.

Seth . . suis ses pas . . Il est aussi mon fils !
Dans cet égarement du crime
Qui toujours poursuivra le malheureux Caïn,
Il croit avoir, hélas ! immolé sa victime,
Il croit m'avoir percé le sein !
Jusqu'à ce trouble affreux sa raison l'abandonne !
Non . . il n'est point mon assassin. .

Dis-lui . . . qu'il eſt mon fils, dis . . que je lui pardonne.
Va, cours . .

Seth fait quelques pas, Adam le rappelle.

Surtout, ne lui rappelle pas
Que ce jour . . eſt le jour marqué pour mon trépas . .

Quel tableau! quelle vigueur de coloris dans ce rôle de Caïn! Le poëte avoit à nous repréſenter le premier des ſcélérats: il nous le fait voir livré aux fureurs du crime, & déchiré par tous les remords qui le ſuivent. La bonté paternelle eſt déployée toute entiere dans le perſonnage d'Adam; ce qu'il dit à Seth au ſujet de Caïn qu'il aime encore, tout coupable qu'il eſt, doit être mis au nombre de ces beautés de ſentiment qu'on ne trouve que chez les Grecs.

On a vu les effets du plus grand pathétique, la marche impétueuſe de la paſſion, tous les orages du cœur humain. Je vais eſſayer à préſent de donner une idée de cette ſimplicité attendriſſante qui excite ſans effort la pitié, qui fait goûter le plaiſir de laiſſer couler ces douces larmes, plus cheres peut-être pour la ſenſibilité, que celles qu'arrachent la violence des tranſports, & la force des ſituations; j'emprunte encore cet exemple de la même ſource où je viens de puiſer (1). Adam eſt appuyé ſur l'autel d'Abel;

(1) Imitation de la premiere ſcène du II acte de la même tragédie.

à quelques pas eſt la foſſe que ce malheureux vieillard vient de creuſer; il eſt avec Seth, ſon fils bien-aimé.

ADAM, *appuyé ſur l'Autel, au-devant de ſa foſſe.*

Qu'à mes triſtes regards cette terre eſt changée !
Dieu ! quels objets pour mon ame affligée !
Ce ne ſont plus, mon fils, ces champs délicieux,
Aſyle (1) du printems, berceau de la nature,
Où des tapis de fleurs ſourioient à mes yeux,
Où des fruits abondants prévenoient la culture:
C'eſt un ſéjour de mort, haï, proſcrit des cieux;
Et le lieu de ma ſépulture!

Il quitte l'Autel & marche avec effort.

O Seth, ici je dois dans la poudre rentrer !
Moi, l'ouvrage ſorti de la main éternelle,
Moi, qui ne ſuis point né d'une femme mortelle,
Ici, tu me verras, ô mon fils, expirer!
Je le ſens trop ! Je touche à ce moment terrible
Qui rappelle à la terre un limon corruptible,
Et m'endors pour jamais dans la nuit des tombeaux..
Ah! cache-moi tes pleurs: ils augmentent mes maux.

Tous ces vers ſont récités d'une voix tombante.

---

(1) On ne ſera point étonné de trouver dans ce morceau des images paſtorales; toute la nature étant en quelque ſorte dans ſa riche ſimplicité, ſous les yeux d'Adam, il eſt aſſez dans la vraiſemblance qu'il empruntoit ſes expreſſions des objets champêtres qui l'entouroient, &c.

SETH, *baisant la main de son pere.*

Mon pere !

ADAM.

Sur mes yeux des ombres s'épaississent !
Mon bras s'appésantit ! mes genoux s'affoiblissent !
Soutiens-moi. *Seth le soutient : il fait encore quelques pas.*
Je respire avec peine, mon fils ! .
Frappés d'un froid subit, mes membres se roidissent !
Jusqu'en ses plus profonds replis
Mon cœur est oppressé d'une sombre tristesse !
Envain je la combats . . elle revient sans cesse
M'accabler . . me plonger dans un sommeil pesant . .
Bien différent, hélas ! du sommeil bienfaisant,
Qui consoloit ma vie & réparoit mon être ! .
N'en doutons point . . tout me le fait connaître !
C'est l'affreux sommeil du néant !
Je ne puis plus marcher . . Seth . . assieds-moi . .
Son fils l'assied sur un banc de gazon.
Peut-être
N'est-ce pas ce moment . . ce moment que je crains ! .
L'espoir . . l'espoir (1) dans mon cœur vient renaître . .
Ce Dieu, mon auteur & mon maître
Pourroit me rendre encore des jours purs & serains ! . .

---

(1) On a tâché de rendre la nature dans toute sa vérité. L'espoir est peut-être le seul consolateur, le seul soutien de l'homme ; on peut dire qu'il s'attache à nous au premier moment que nous entrons dans la vie, & qu'il ne nous abandonne que lorsqu'on a jetté sur nous le drap mortuaire.

Avec un long ſoupir.

Ah ! . le ſceau de la mort a marqué mes deſtins....
O mon fils . . mon cher fils . . dérobe-moi tes larmes :
Je te l'ai dit, tes pleurs irritent mes allarmes,
Et me portent de nouveaux coups!

SETH, *dans les bras de ſon pere.*

Mon pere. . Je ne puis mourir cent fois pour vous!

ADAM, *le tenant contre ſon ſein.*

De l'amour paternel je goûte encor les charmes! . .

En montrant ſa foſſe.

De cet affreux tableau je voudrois fuir les traits!
Seth, avant que mes yeux ſe ferment pour jamais,
De mes derniers regards je veux jouir encore,
Les tourner vers ces champs où le ciel fait éclore
La richeſſe de ſes bienfaits!
Que je puiſſe admirer ces ſuperbes forêts,
D'où j'ai vu tant de fois naître & monter l'aurore!
Mon fils, guide mes pas tremblants,
Vers ces objets, pour mon cœur ſi touchants.

Seth conduit Adam, qui dit en marchant:

Que ma paupiere appéſantie,
Par un ſuprême effort, ſe leve ſur ces lieux,
Sur ces bords enchanteurs, le plaiſir de mes yeux!
Eden, Eden, ſéjour délicieux,
Attache encor ma vue, & mon ame attendrie. .
Qu'Adam contemple encor ces campagnes, ces bois,
Ces vallons où s'étend la nature embellie! .
Qu'il reſpire encore une fois
Le doux parfum des fleurs, & l'air pur de la vie! .

Seth l'a assis sur un autre banc de gazon, qui est en face d'Adam.

Aide mes faibles yeux. .

SETH.

Vous voyez ce jardin
Qui domine la plaine entiere ;
Plus loin, les montagnes d'Eden
Vous présentent leur cime altiere. .

ADAM.

Les montagnes d'Eden, dis-tu ! . Ciel ! . ma paupiere. .
En gémissant.
Seth . . . je ne les vois plus ! . peut-être, en cet instant
Le soleil moins visible est couvert d'un nuage ? .

SETH.

Un nuage, il est vrai (1), précurseur de l'orage,
Affaiblit la splendeur de cet astre brillant.

ADAM.

Eh ! quand il montreroit son front éblouissant,
Quand sa lumiere encor seroit plus éclatante. .
C'en est fait ! idée accablante
Qui frappe mes sens éperdus !
Le malheureux Adam . . ne le reverra plus ! . .

---

(1) Je crois qu'on trouvera l'expression de la nature dans ce ménagement de Seth pour la malheureuse situation de son pere. Adam, qui aime à se flatter comme la plupart des mourants, croit qu'un nuage lui cache le soleil, & son fils par un ingénieux artifice qu'inspire la délicatesse du sentiment, entretient son pere dans son erreur.

Avec des larmes.

Il faut donc vous quitter, campagnes fortunées,
De l'aimable verdure en tout tems couronnées,
Où j'ai vu mes enfants s'élever fous mes yeux,
Accourir dans mes bras, m'amufer par leurs jeux,
Où toute la nature, attentive à me plaire,
Sembloit après le ciel aimer en moi fon pere!.
Il faut donc vous quitter!. Eden, divin féjour,
De mes regards la volupté, l'amour!.
Ah!. je ne puis, fans répandre des larmes,
Me rappeller tes délices, tes charmes,
Ces prés, ces bois, ces ombrages fi frais,
Ces cédres élevés, fiers enfants des forêts,
Ces fertiles côteaux, ces ondes jailliffantes,
Qui toujours plus brillantes,
Retombent en ruiffeaux, coulent parmi les fleurs. .
C'eft trop vous profaner, lieux facrés, par mes pleurs!.
Dans ce jour. . de mes jours le terme déplorable,
O cher Eden. . reçois mon éternel adieu!
Hélas! des vengeances d'un Dieu,
Tu portes à jamais l'empreinte ineffaçable!
Il a puni fur toi l'homme faible & coupable! . .

Il regarde encore quelque tems.

Seth, arrache-moi de ce lieu;
Remene-moi, mon fils. . vers mon dernier afyle:
De cet unique objet mon cœur doit fe remplir;
Retournons vers ma foffe; elle attend mon argile,
Et. . ne fongeons plus qu'à mourir!

Seth entraîne Adam vers fa foffe.

C'eft bien à propos d'un tel morceau, qu'on

peut s'écrier avec l'auteur de la nouvelle Héloïse: „ ô ſentiment, ſentiment, douce vie de „ l'ame! quel eſt le cœur de fer que tu n'as „ jamais touché? Quel eſt l'infortuné mortel, à „ qui tu n'arrachas jamais de larmes?"

Je ne rapporte ces exemples empruntés de la littérature étrangere, que pour exciter nos écrivains dramatiques à étendre une carriere qui n'eſt déjà que trop limitée par notre goût minutieux & notre *bel-eſprit*, la mort du ſentiment & de la vérité. Quand goûterai-je le plaiſir d'aſſiſter à la repréſentation d'un drame, qui, dès les premiers actes, fera fondre en larmes, déchirera les cœurs, y portera le ravage des paſſions, arrachera à l'aſſemblée entiere le cri de la nature même? Quand verrai-je tous les ſpectateurs, emportés à la fois par le même mouvement, applaudir comme le peuple romain, lorſqu'il répéta avec enthouſiaſme ce vers de Térence (1):

Homo ſum, humani nihil à me alienum puto?

---

(1) Tout le peuple romain ſe leva à la fois, & répeta ce vers. On ſe rappellera que les théâtres anciens contenoient environ quatre-vingts mille hommes aſſis. Qu'il eſt beau, qu'il eſt glorieux de s'emparer en quelque ſorte de l'ame d'une nation entiere! Et que de tels ſuccès ſont au-deſſus du foible avantage d'amuſer l'oiſiveté de deux ou trois mille Sybarites, qui ne ſont amenés au

Que le génie se dégage des entraves de l'imitation; qu'il se pénetre de son sujet; qu'il associe la pantomime (1) & la décoration au discours;

---

spectacle que par le seul besoin de varier leur ennui, & pour qui des vers ne sont que du bruit, & le sentiment qu'un faste d'expressions théâtrales! &c.

(1) On ne sçauroit trop le redire : la pantomime est l'ame du discours. Que de scènes nous paraîtroient moins longues, moins froides, si le récit étoit soutenu par la pantomime. Philoctete, Hercule mourant, Hecube sont des modèles en ce genre que nous ne sçaurions avoir trop sous les yeux; un seul geste quelquefois est plus éloquent qu'une vingtaine de vers, quelques beaux qu'ils puissent être. Il est vrai que les Grecs & les Romains avoient les organes plus flexibles que les nôtres, que leurs sensations étoient plus marquées, leurs fibres plus délicates; *Et documenta damus quâ simus origine nati*; nous sortons des glaces du nord: nos membres roides & sans souplesse, ont de la peine à se plier à l'expression du sentiment. A l'égard de la décoration, ne perdons jamais de vue que le théâtre doit être une représentation successive de tableaux, & qu'un seul tableau est préférable à une multitude d'incidents qui ne sont presque jamais que des jeux puérils de l'art. Jeunes poëtes, lorsque vous composez des drames, remplissez-vous bien de ce principe d'Horace:

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator &c.

qu'il rejette les *pastiches*, & qu'il étudie l'art théâtral d'après l'expérience & la connaissance de l'humanité; qu'il ne se montre jamais & s'identifie avec le personnage qu'il nous représente; qu'en un mot le grand poëte ne soit que le plus sensible des hommes (1); & alors la nation verra paraître ce chef-d'œuvre qui manque absolument à notre théâtre. Qu'on ne vienne point me dire que les arts d'imitation sont arrivés au degré de supériorité où ils pouvoient atteindre : on n'a peut-être fait que les premiers pas dans ce champ immense. Il n'y a que l'ignorance ou l'imbécillité d'un amour-propre grossier, qui prétendent que

---

C'est au goût à déterminer les situations qu'il faut exposer sur la scène, & celles qu'on en doit tenir éloignées, parce qu'en effet il y a des actions qui acquierent plus d'intérêt par le récit, que si elles étoient présentées à nos regards &c.

(1) On pourroit, dans la culture des arts d'imitation, calculer les degrés de génie par le plus ou le moins de sensibilité; ce qui a mis une distance si prodigieuse entre Racine & Pradon, n'est autre chose que le plus ou moins de chaleur d'ame. Les poëtes les plus sensibles seront toujours ceux qui réussiront davantage. Quel est ce charme indéfinissable qui nous ramene sans cesse à la Fontaine, si ce n'est cette magie de sentiment, le premier des talents que possédoit cet homme unique dans son genre? &c.

ces arts ſont dans l'état de perfection. J'ai le courage de publier hautement ce que bien des gens penſent tout bas, & ce qu'ils ont la faibleſſe de ne point écrire : le théâtre français eſt ſuſceptible de changement & d'amélioration. Qu'on ne m'oppoſe pas que les ſituations & les caractères ſont épuiſés : la nature eſt une mine qui ſe reproduit ſans ceſſe; ſes modifications varient à l'infini; elles ſont différentes à Pekin & à Paris, & ce ſont ces différences dont nous devons enrichir notre ſcène. Tching-ing dans *l'Orphelin de la Maiſon de Tchao*, tragédie chinoiſe, veut ſauver cet enfant précieux à la nation, & le garantir des fureurs de ſon ennemi : il vient confier ſon ſecret à Kong-ſune, vieux miniſtre d'état, retiré, attaché à la maiſon de Tchao, & l'engager à cacher l'Orphelin dans ſa ſolitude (1).

Je ſuis dans ma quarante-cinquieme année, (lui dit Tching-ing,) j'ai un fils de l'âge de notre cher Orphelin; je le ferai paſſer pour le petit Tchao; vous irez en donner avis à Tou-ngancou (l'aſſaſſin de cette famille de Tchao) & vous m'accuſerez d'avoir chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons moi & mon fils, & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de venger ſes parents. Que dites-vous de ce deſſein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût?

---

(1) Fragments d'une Tragédie Chinoiſe.

KONG-SUNE.

Quel âge dites-vous que vous avez ?

TCHING-ING.

Quarante-cinq ans.

KONG-SUNE.

Il faut pour le moins vingt ans pour que cet Orphelin puiſſe venger ſa famille ; vous aurez alors ſoixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre vingt dix : comment à cet âge-là pourrois-je l'aider ? O Tching-ing, puiſque vous voulez bien ſacrifier votre enfant, apportez-le moi ici, & allez dire à Tou-ngan-cou que je cache chez moi l'Orphelin, qu'il veut avoir. Tou-ngan-cou viendra avec des troupes entourer ce village ; je mourrai avec votre fils, & vous éleverez l'Orphelin de Tchao, juſqu'à ce qu'il puiſſe venger toute ſa maiſon. Ce deſſein eſt encore plus ſûr que le vôtre : qu'en dites-vous ?

Ce ſang-froid de Kong-ſune, caractere inconnu à nos climats, ce calcul réfléchi de vengeance, cette eſpece, en un mot, de nouvelle nature, ne charmeroient-ils point nos ſpectateurs ? Tching-ing a ſauvé enfin l'Orphelin qui eſt parvenu à l'âge où il peut ſe venger ; & il veut éprouver le courage du jeune homme ; il laiſſe comme par oubli dans ſon appartement un rouleau, où ſont repréſentés tous les malheurs de la maiſon de Tchao. L'Orphelin ſeul jette les yeux ſur ce rouleau, eſt frappé de ce qu'il voit ; il ignore cependant ce que ſignifient ces peintures ; il tombe dans la rêverie ; c'eſt dans ce mo-

ment que Tching-ing revient; il examine d'un œil obſervateur les impreſſions diverſes qu'a excitées ce tableau dans l'ame de l'Orphelin; il prend la peine de lui en expliquer le ſujet; enfin, quand il a bien approfondi les ſenſations de ſon pupille, & qu'il s'eſt aſſuré de ſon caractere, il s'écrie:

Puiſque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clair. Le cruel habillé de rouge, c'eſt Tou-ngan-cou. Tchao-tune, c'eſt votre grand-pere. Tchao-ſo c'eſt votre pere. La Princeſſe c'eſt votre mere. Je ſuis le vieux Médecin Tching-ing, & vous êtes l'Orphelin de Tchao.

L'Orphelin.

Quoi? Je ſuis l'Orphelin de la maiſon de Tchao! Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere, &c.

Cette ſcène n'eſt-elle pas comparable pour le ſublime & la ſituation à celle d'Oreſte & de Palamede dans l'Electre de Crébillon? Ce tableau produit un effet ſingulier & rapide, bien au-deſſus des froideurs du ſimple récit. Voilà les beautés mâles & énergiques que le goût français devroit s'approprier; ce ſont-là les richeſſes dont nous pourrions groſſir nos tréſors, au lieu de recourir à cet eſprit ſervile d'imitation & de plagiat, qui ne ſert qu'à déceler la faibleſſe de nos reſſources & notre malheureuſe indigence.

On ne manquera point de m'oppoſer nos mal-

tres: qui les admire plus que moi? Mais je demande qui les a créés? On ſera forcé de me répondre: la nature. C'eſt donc à la ſource où ils ont puiſé, que je propoſe de remonter: c'eſt par l'étude de cette nature, le principe de tous les arts, que nos prédéceſſeurs ont mérité de nous ſervir de modeles. Efforçons-nous de l'être à notre tour. „ Ce qui nous ſert maintenant „ d'exemple, dit Tacite, a été autrefois ſans „ exemple, & ce que nous faiſons ſans exemple, „ en pourra ſervir un jour." Le grand Corneille, aſſurément je ne puis citer un nom plus impoſant, penſoit qu'il devoit le mauvais ſuccès de Pertharite à l'emploi de l'amour conjugal; bien des gens de mérite l'avoient cru ſur ſa parole, & n'auroient pas imaginé d'appeller de cette déciſion. Au bout d'une cinquantaine d'années, Inès paraît, & l'on eſt tout étonné d'être convaincu que le grand Corneille s'étoit trompé, & qu'il falloit attribuer la chûte de Pertharite, non à l'amour conjugal, mais à la façon dont l'auteur l'avoit traité. On a fait des brochures, des volumes, pour décider ſi l'on pouvoit donner le nom de comédie aux pieces de la Chauſſée (1): on devoit bien plutôt examiner s'il avoit

(1) Il eſt étonnant que l'auteur de Mélanide n'ait pas ſenti combien le pathétique étoit au-deſſus de ce comique

ſçu tirer tout l'avantage d'un genre entrevu par Térence, & ſans perdre le tems à diſputer ſur des mots, ſe plaindre de ce que le poëte français n'avoit pas tout le génie néceſſaire pour mettre en œuvre ce genre ſi intéreſſant. On devoit ajouter que le pathétique de l'Enfant prodigue, c'eſt-à-dire, les ſcènes d'Euphémon fils, avec ſon valet, ſa maîtreſſe & ſon pere, étoient au-deſſus de la ſenſibilité monotone de la Chauſſée, qui d'ailleurs mérite des éloges à bien des égards. On a cru encore pendant plus d'un ſiecle que notre ſcène ne pouvoit ſubſiſter ſans amour : Mérope nous a prouvé que la tendreſſe maternelle étoit ſupérieure à celle d'un amant ou d'une amante. M. de Voltaire riſque une Ombre dans Eryphile, une de ſes premieres tragédies; cette hardieſſe ne réuſſit point; trente ans après il fait la même tentative dans Sémiramis, & il eſt applaudi. Cependant l'Ombre d'Amphiaraüs pro-

---

déplacé dont il a défiguré la plupart de ſes autres drames; il eſt encore plus étonnant que le public ne lui ait fait la guerre que ſur le nom de comédie que portoient ſes pieces de théâtre. Comment n'avoit-on point été révolté de cet aſſemblage biſarre de l'attendriſſant & du plaiſant? D'ailleurs la Chauſſée entendoit la ſcène; peut-être doit-il être placé à la tête de la ſeconde claſſe de nos auteurs dramatiques &c.

duiſoit un effet encore plus frappant que celle de Ninus. Amphiaraüs s'élevoit du tombeau en criant à Alcméon : „ *Venge-moi* ! — *De qui?* lui „ demandoit Alcméon. — *De ta mere*," répondit l'Ombre, & en même tems elle remettoit une épée entre les mains du jeune homme. Quelques connaiſſeurs dont je tiens cette anecdote, m'ont rapporté que la ſituation préſentoit un grand tableau : mais il falloit des yeux *déſaccoutumés* de la petiteſſe des objets admis ſur notre ſcène, pour ſoutenir toute la majeſté de ce ſpectacle digne du cothurne grec, & ce n'eſt que peu à peu & après bien des efforts ſouvent infructueux, qu'on parvient à aggrandir la ſphere étroite des idées & des plaiſirs. On a beaucoup de peine à faire quitter aux hommes le joug de l'habitude ; ils ne demandent pas mieux que de s'y ſoumettre. Le premier des deſpotes, qu'on appelle *coutume*, eſt peut-être le plus cruel ennemi de la nature, & nous avons preſque toujours la mal-adreſſe de les confondre & de leur prêter le même pouvoir.

Le but de ces remarques, que n'a point dictées la prétention, eſt de reculer les bornes de l'art dramatique, trop reſſerrées peut-être par nos prédéceſſeurs. Ce n'eſt pas que je me déclare contre l'autorité des regles : j'en reconnais la néceſſité & l'heureux emploi ; leur obſervation conſtitue plus ou moins le mérite d'un ouvrage : je

je voudrois seulement qu'on ne s'assujettît qu'à celles qu'on peut regarder comme les *regles primitives*, & qui nous sont prescrites par la nature; elles ont formé les Homere, les Sophocle, les Euripide; loin de nuire à l'essor du génie, elles l'affermissent & l'élevent. Quand je me permets quelques réflexions critiques sur notre théâtre, je ne prétends point blâmer le corps de l'édifice, je ne m'arrête qu'à quelques défauts de la construction. Je demande enfin aux poëtes comme aux peintres qu'ils ne se contentent point d'avoir les yeux fixés sur les tableaux de nos grands maîtres, & qu'ils consultent davantage le modèle.

Il est aisé de juger de mon désintéressement dans un art que je cultive depuis la plus tendre enfance (1), & que j'aime avec fureur. Je n'ignore point que les succès du théâtre sont les seuls qui en imposent, & qui assurent, pour parler poëtiquement, la palme brillante de la réputation, & je me borne à briguer les honneurs moins fastueux de la lecture; c'est me montrer avec tous

---

(1) L'auteur, avant l'âge de quinze ans, avoit déja composé plusieurs pieces de théâtre, dont il n'a conservé que COLIGNI & le MAUVAIS RICHE. La premiere reparaîtra avec des corrections qui la rendront plus digne encore de l'indulgence que le public semble lui avoir accordée, & l'autre ne tardera pas à être imprimée &c.

mes défavantages. Que diroit-on d'un homme faible & nud, qui se mesureroit avec un géant armé de pied en cap? Voilà à peu près ma position, comparé à mes rivaux qui se disputent la scène française, & qui sont appuyés du prestige de la représentation & du jeu des acteurs. Il est vrai, car depuis le philosophe jusqu'au dernier versificateur, qui n'a pas de l'amour-propre? Il est vrai que ma gloire sera un peu plus à moi, si j'ai le bonheur de soutenir l'épreuve du cabinet; m'est-elle défavorable? ma chûte sera moins de bruit, & il y a une sorte de consolation à ne point attacher de l'éclat à ses disgraces. Que l'on écoute la raison, & non cette malheureuse vanité qui nous égare presque toujours: l'homme sensible doit rechercher l'obscurité, & le plus heureux est celui dont on parle le moins.



PRÉCIS

DE L'HISTOIRE

DE L'ABBAYE

DE LA TRAPPE (1).

L'Abbaye de la Trappe eſt ſituée dans le diocèſe de Séez, au milieu d'un vallon aſſez étendu, ſur les confins du Perche & de la Normandie. On diroit que la nature avoit elle-même déſigné ce lieu pour être la retraite de la pénitence; il eſt entouré de bois, de collines & d'étangs qui le rendent preſqu'inacceſſible; l'air en eſt mal-ſain, & obſcurci d'un brouillard continuel; ce vallon d'ailleurs renferme des terres labourables, des arbres fruitiers, des pâturages.

---

(1) Quelques perſonnes ayant deſiré pour l'intelligence du Drame, avoir ſur la Trappe des notions moins vagues que celles qui ſont inſérées dans les Diſcours Préliminaires & dans les Notes, on en préſente ici une idée, que l'on pourra regarder comme une inſtruction ſuffiſante.

Un ſilence ſombre & impoſant paraît avoir régné depuis la naiſſance des ſiécles dans cette ſolitude; on ne ſçauroît gueres exprimer la triſteſſe morne, l'eſpéce de terreur dont l'ame ſe ſent pénétrée à ſon approche ; c'eſt la frayeur religieuſe que Lucain nous montre répandue ſur la forêt de Marſeille. En effet, quels riches tableaux pour l'imagination mélancolique d'un peintre ou d'un poëte! De vieux arbres qui ont tout le funebre des cyprès, leur feuillage agité par les vents, auxquels la prévention prête un bruit ſiniſtre, le long murmure de quelques eaux qui s'écoulent à travers des cailloux : voilà ce qui annonce l'Abbaye de la Trappe; il eſt difficile de s'y rendre ſans le ſecours d'un guide. Enfin après avoir deſcendu une montagne, traverſé des bruyeres, & marché quelque tems entre des hayes, & par des chemins tortueux & profonds, on croit découvrir tout-à-coup un pays inconnu (1), une nouvelle nature; ce ſéjour ſe montre dans toute ſa majeſtueuſe auſtérité. On

---

(1) Il y a près de cette abbaye des villages, où ces ſolitaires ſont ſi peu connus, qu'un homme de qualité ayant fait un voyage de cinq cens lieues pour voir la Trappe, eût beaucoup de peine à ſçavoir dans les environs où elle étoit ſituée.

arrive à la premiere cour, séparée de celie des Religieux. Au-dessus de la porte est la statue de St. Bernard, qui tient une bêche de la main droite; sur la gauche il porte une église: espece d'hiéroglyphe assez ingénieux, qui semble faire entendre que, dans tout établissement émané d'une sage législation, on doit associer le travail à la piété. La seconde cour est plantée d'arbres fruitiers; à côté est une basse-cour, où sont les greniers, les celliers, les écuries, une brasserie, une boulangerie & autres bâtimens nécessaires pour la commodité d'un couvent. A quelques pas se voit un moulin; l'eau qui le fait tourner prend sa source dans les étangs.

L'Abbaye de la Maison-Dieu Notre-Dame de la Trappe, c'est son premier nom, fut fondée par Rotrou II, Comte du Perche, l'an 1140, du vivant de St. Bernard, sous le pontificat d'Innocent II, & sous le regne de Louis VII Roi de France, quarante-deux ans après la fondation de Citeaux, & vingt-cinq après celle de Clairvaux; elle est l'accomplissement d'un vœu qu'avoit fait ce Comte de Rotrou, qui dans le péril d'un naufrage, & plein de l'esprit de son siécle, avoit promis de bâtir un monastere; de retour dans sa patrie, il s'étoit hâté d'acquitter sa promesse. Pour laisser à la postérité un monu-

ment mémorable du sujet de cette fondation, il voulut que la charpente & le toît de l'église représentassent au dehors la forme d'une quille de vaisseau renversé, construction que cet édifice a conservée jusqu'à présent; il fut consacré sous le nom de la Vierge en 1214, par Robert Archevêque de Rouen, Raoul Evêque d'Evreux, & Sylvestre Evêque de *Séez*. Erbert étoit son quatrieme Abbé régulier. Le nom de Notre-Dame de la Trappe répond à celui de Notre-Dame des Degrés; pour y entrer, il falloit descendre dix ou douze marches; *Trappe* en langage du pays signifie *degré*.

Cette Abbaye fut durant plusieurs siécles renommée par la vie austere & irréprochable de ses abbés & de ses religieux. Les fureurs des guerres civiles, les irruptions des Anglais; le tems enfin qui détruit tout, jusqu'à la vertu la plus affermie, amenerent à leur suite dans les corps ecclésiastiques mêmes, le relâchement (1) & bientôt le déréglement; le désordre s'empara de ce monastere, au point qu'il devint pour le

(1) L'esprit de relâchement est, sans doute, un des vices attachés à la nature humaine. Comment la constitution d'un établissement religieux ne s'altéreroit-elle pas, quand les Grecs, les Romains, les plus sages Républiques ont essuyé une pareille révolution?

pays un monument de mauvaises mœurs & de scandale. La ruine du spirituel avoit entraîné celle du temporel; les religieux n'en avoient plus que le nom; la chasse & des amusements plus profanes encore étoient leur seule occupation: c'étoit le tableau de la vie la plus licentieuse; elle étoit portée à l'excès dans cette Abbaye, lorsque le célébre Rancé vint s'y retirer.

Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, Abbé Régulier, Réformateur de la Maison-Dieu Notre-Dame de la Trappe, de l'étroite Observance de Cîteaux, naquit à Paris le 9 Janvier 1626. Il sortoit d'une ancienne maison originaire de Bretagne; ses ancêtres y avoient exercé la charge d'Echanson auprès des Ducs de cette province, d'où leur est venu le nom de Bouthillier. Il eut pour parrein le Cardinal de Richelieu; son berceau fut entouré des prestiges de la fortune & de la grandeur; Marie de Médicis l'honora d'une protection particuliere. Chevalier de Malthe dans son enfance, il étoit destiné à la profession des armes; devenu dès l'âge de dix ans l'aîné de sa famille par la mort de son frere, il fut engagé dans l'état ecclésiastique, & réunit sur sa tête tous les bénéfices que ce frere possédoit. Ses premieres années annoncerent un mérite supérieur. Il fit sa licence avec distinction,

prit le bonnet de Docteur le 10 Février 1654, fut Aumônier du Duc d'Orléans, & parut avec éclat dans l'assemblée du Clergé de 1655, en qualité de Député du second Ordre. Il passa quelques mois au séminaire de St. Lazare sous la conduite de Vincent de Paul, qui jetta dans cette ame naissante des semences de vertu, développées depuis par l'Evêque d'Aleth. Il refusa la Coadjutorerie de l'Archevêché de Tours, & ce qui est encore au-dessus de l'indifférence pour les honneurs, il ne craignit point de se brouiller avec le Cardinal Mazarin, pour demeurer attaché au Cardinal de Retz dans ces tems d'épreuve, auxquels ne résistent gueres les amitiés du monde. L'Abbé de Rancé étoit né avec cette éloquence, ce pathétique, le caractère des âmes sensibles; il sçavoit surtout exhorter les mourants; & ce n'est pas le talent le moins digne d'éloges que celui de consoler les hommes sur le bord de la tombe, & de les aider à quitter le songe de la vie: il en est si peu qui sçachent mourir! L'Abbé de Rancé après la mort de son pere, & à l'âge de vingt-six ans, se trouvoit maître de trente ou quarante mille livres de rente; revenu considérable pour ce tems. Jeune, riche, il réunissoit au charme de l'extérieur & à la naissance, de l'esprit, des graces, le ton de la cour, cet agrément

ment que l'on peut appeller la fleur de la ſociété, cette fineſſe de raillerie que poſſéderent ſi bien les Grammont, les Saint Evremont; il eſt difficile qu'avec de tels avantages, on conſerve cette intégrité de mœurs, qui ſemble être le fruit du malheur & de l'obſcurité. L'Abbé de Rancé ſe livra donc à tous les menſonges flatteurs qui l'environnoient; l'eſprit de ſon état l'animoit peu: il aimoit le jeu, la chaſſe, la diſſipation, le luxe. Quelques mémoires du tems veulent que ſon intimité avec une Dame du premier rang, liaiſon que l'on nous a peinte ſous les couleurs d'une amitié pure, fût établie ſur des ſentiments plus vifs & moins déſintéreſſés. Ce que l'on peut aſſurer, c'eſt qu'après la mort de cette femme célébre par ſa beauté & par la réunion de tous les talents de plaire, l'Abbé de Rancé fit éclater une douleur dont il y a peu d'exemples: il alloit s'enfoncer dans les bois les plus ſolitaires, y verſoit des torrents de larmes, nommoit cette Dame à haute voix, lui adreſſoit ſes regrets, ſes pleurs, comme ſi elle eût pu l'entendre; ſon déſeſpoir le conduiſit à la faibleſſe d'imaginer qu'il exiſtoit des moyens d'évoquer les morts: il eſſaya ces prétendus ſecrets, dont il reconnut bientôt la chimère. Cette ſituation ne tarda pas à le plonger dans une maladie qui le réduiſit à

toute extrêmité. Revenu à la vie, son chagrin reprit de nouvelles forces; le tems, qui presque toujours apporte la consolation, ne fit qu'approfondir son affreuse mélancolie. Les malheurs du Cardinal de Retz, jouet des caprices de la fortune; Gaston frappé d'une mort imprévue dans le sein des grandeurs; toutes ces images l'avoient préparé à se convaincre de la frivolité des illusions humaines; désabusé de même sur une passion qui a peut-être le plus d'empire, il eut le courage de ne point céder aux séductions de quelques femmes aimables, qui vouloient le ramener au plaisir; enfin l'Abbé de Rancé, dégoûté du monde, ne vit plus autour de lui qu'un vaste tombeau; il sentit cette vérité importante, qu'il n'y a point d'autre objet d'attachement, d'autre ami, d'autre consolateur que Dieu; son ame s'abîma toute entiere dans cette grande idée. Dès ce moment, il se dépouilla de tous ses biens, dont il fit présent à l'Hôtel-Dieu & à l'Hôpital, & il résigna trois Abbayes & deux Prieurés qu'il possédoit en *commande*; en renonçant à ses bénéfices, il s'étoit réservé l'Abbaye de la Trappe, mais avec le dessein de la posséder en *regle*. Il se retira à Perseigne, où il prit l'habit monastique, pour lequel il avoit eu jusqu'alors une répugnance insurmontable; il fit

profeſſion le 26 Juin 1664. De Perſeigne, il courut s'enſevelir tout vivant dans la ſolitude de la Trappe, où ſemblent en quelque ſorte s'être éternisés ſa ſombre douleur & ſon déſeſpoir religieux ; il y établit la réforme qu'il projettoit, c'eſt-à-dire, l'obſervance de la régle de St. Benoît dans ſa pureté primitive. Parmi toutes les réformes de Cîteaux, il n'y en a point de plus auſtère que celle de la Trappe. On ne s'arrêtera point ſur le détail des ſoins & des peines que coûta cette inſtitution à l'Abbé de Rancé, ſur la foule d'ennemis qu'il eut à combattre. Cet illuſtre ſolitaire finit avec le ſiécle : il mourut le 20 Octobre 1700 : il avoit ſoixante-quatorze ans neuf mois & dix-ſept jours, trente-ſix ans & quatre mois de profeſſion. Nous avons de lui quelques ouvrages (1), dont la plupart ont pour objet les devoirs de la vie monaſtique ; ſes lectures de prédilection étoient l'Imitation, l'Art de bien mourir du Cardinal Bellarmin, & les Vies des Peres des Déſerts : ce dernier livre n'avoit

(1) Voici les principaux : *La Sainteté des devoirs monaſtiques* : *Les Eclairciſſements* : *Explication ſur la Regle de St. Benoît* : *Traité abrégé des obligations des Chrétiens* : *Réflexions Morales ſur les quatre Evangiles* : *Les Inſtructions & les Maximes*, &c.

pas, sans doute, peu contribué à enflammer la sombre imagination de ce rigoureux réformateur. On s'est ressouvenu que, dans son enfance, il parloit avec transport de la Thébaïde & de ses solitaires, qui sembloient fouler le monde à leurs pieds ; on s'est encore rappellé que, dans les voyages qu'il avoit faits à Rome pour la réforme de Citeaux, il avoit pris plaisir à s'enfoncer dans l'obscurité des Catacombes, & à y nourrir cette mélancolie profonde, où se forment en silence & d'où s'échappent les grandes pensées & les grandes actions. Il jouit de son vivant de tous les respects que l'admiration humaine est forcée de rendre à la vertu, surtout lorsqu'elle prend les traits de la singularité & de l'extraordinaire. En effet, l'état qu'avoit embrassé l'Abbé de Rancé tient du surnaturel. Jacques II, Roi d'Angleterre, la Reine son épouse, Monsieur, frere du Roi, Mademoiselle de Guise, &c. pénétrés pour lui de la plus haute vénération, alloient souvent le visiter & l'admirer dans sa retraite, & ils en revenoient éclairés par ses conseils & fortifiés par ses consolations. Ménage disoit de lui : *Æsurire docet & discipulos invenit.*

Le nombre des religieux de la Trappe est considérable : on comptoit, en 1765, soixante-neuf religieux de chœur, cinquante-six freres convers

& neuf freres donnés. Un silence éternel est le premier des réglements de cette maison ; il est l'esprit des statuts, & plus observé encore durant la nuit : il étoit si important aux yeux du fondateur, qu'il disoit à ces pieux solitaires, que rompre le silence & proférer des blasphêmes, étoit pour eux le même crime; il s'appuyoit de ces paroles de l'Ecclésiastique : *sedebit solitarius & tacebit.* Le langage de la Trappe consiste donc moins en des paroles qu'en des signes ; c'est-là qu'on peut dire que l'on parle aux yeux bien plus qu'aux oreilles. Si quelque religieux est forcé de violer cette loi rigide, il ne s'exprime que d'une voix basse, & ne dit absolument que ce qui est nécessaire : on en a vu à l'agonie porter l'observation de la régle au point d'expirer, plutôt que de parler, pour demander des secours qui auroient pu les rendre à la vie. Ils n'ont entr'eux aucune communication ni de bouche ni par écrit. Pour éviter même toute occasion de s'entretenir, jamais deux religieux ne se trouvent seuls (1), l'un près de l'autre ; quel-

(1) On lit l'anecdote suivante dans le Curé de Nonancourt, premier auteur d'une Vie de l'Abbé de Rancé. „ Deux freres avoient vécu dix à douze ans à la Trappe

quefois ils vont tenir la conférence dans les bois ; ils fortent du chapitre au fon de la cloche, un livre à la main, tous accablés de ce filence terrible, & ayant leur fupérieur à la tête ; ils emploient une heure & demie, que dure cette promenade, à méditer fur les fujets les plus fublimes de la religion, & s'en retournent dans le même ordre au monaftere. En quelque lieu qu'ils fe rencontrent, ils fe faluent en s'inclinant, & ne fe profternent que devant le Pere abbé & les étrangers ; ils vivent dans une mortification générale des fens. Leurs mets font apprêtés au fel & à l'eau : ce font des légumes, des racines, du laitage ; ils n'ont à leurs repas pour toute boiffon que du cidre ou de la biere très-médiocres ; on ne leur donne jamais de vin au réfectoire, & très rarement à l'infirmerie ; leur pain approche du pain bis. Ils fe couchent en été à huit heures, & en hiver à fept. Ils fe levent la nuit à deux heures pour aller à matines, qui finiffent ordinaire-

---

„ fans fe connaître ; le plus âgé étant à l'article de la „ mort, témoigna au Pere Abbé, qu'il n'avoit en expi- „ rant qu'un regret, c'étoit d'avoir laiffé dans le monde „ un frere qui couroit des rifques pour fon falut. „ L'Abbé, touché de fon inquiétude, fit venir ce frere „ devant lui, & lui permit de l'embraffer."

ment à quatre heures & un quart. C'eſt un ſpectacle bien impoſant (1) que celui de cinquante ou ſoixante religieux raſſemblés dans les ténébres, au milieu d'une égliſe éclairée d'une lampe lugubre, tantôt proſternés contre terre, tantôt debout, ſans être appuyés, dans un profond recueillement & ne formant qu'une ſeule voix, pour publier les louanges de l'Etre Suprême! Leur chant eſt le chant grégorien. Ils travaillent tous les jours l'eſpace de trois heures, une heure & demie le matin, & autant l'après-dînée; ces travaux ſont le labourage, les leſſives, le ſoin des écuries, le balayement des cloîtres; ils s'occupent auſſi à écrire des livres d'égliſe, à en relier, à des ouvrages de menuiſerie, à tourner; ils font des cuillers de buis, des corbeilles & des paniers d'oſier. A ſept heures, on ſonne la retraite; chacun va ſe mettre au lit, c'eſt-à-dire, ſe coucher tout vêtu, ſur des ais couverts d'une paillaſſe piquée, d'un oreiller rempli de paille, & d'une couverture ſans

(1) Qu'on ſe tranſporte dans l'horreur des ténébres, combattue par une lueur ſombre, & qu'on s'imagine entendre tous ces religieux à la fois, accablés de la frayeur des jugements éternels, proférer, dans le cri de leur cœur, ce verſet terrible : *exterminabitur de populo anima ejus qui non fecit Deo ſacrificium in tempore ſuo.*

draps, car jamais ils ne se deshabillent. L'ameublement des cellules consiste en une petite table, une chaise de paille, un petit coffre de bois sans serrure, & deux treteaux qui soutiennent l'espece de lit dont nous venons de parler.

Les médecins sont pour toujours bannis de la Trappe. Les malades, qui ne sont jamais alités, se levent tous les jours à trois heures & demie, & se couchent à la même heure que la communauté; ils assistent à tous les offices dans le chœur de l'infirmerie. Le reste de la journée est employé à lire, à prier & à des travaux proportionnés à leurs forces; il ne leur est pas même permis de s'appuyer sur leur chaise. Toujours soumis à ce silence rigoureux, plus effrayant encore la nuit, ils ne se parlent jamais, & portent la réserve jusqu'à ne pas jetter les yeux sur ce qui se passe dans l'infirmerie. L'usage des bouillons à la viande ne s'accorde qu'après quatre ou cinq accès de fièvre, ou plutôt lorsqu'ils sont prêts d'expirer: encore la plupart regardent-ils comme une faiblesse & comme une lâcheté d'accepter ce soulagement. Ils gardent jusqu'au dernier soupir le jeûne & l'abstinence, vont à l'église, appuyés sur les bras de l'infirmier, recevoir les derniers sacremens, & en reviennent dans la même situation, pour être étendus sur la cendre & la paille, où

ils attendent la mort, entourés de la communauté. C'est dans ces moments que l'on a vu des prodiges d'héroïsme ; ce sont les mourants qui font des exhortations, au lieu d'en recevoir : il faut avouer qu'on ne meurt pas ainsi dans le monde. On appelle parmi eux se proclamer, ou dire ses coulpes, une accusation volontaire & à haute voix qu'ils font de leurs fautes. Ils se proclament aussi les uns les autres réciproquement ; on ne doit point s'excuser, quand même on seroit innocent. Le but de cet acte de sévérité, où le premier coup d'œil n'appercevra qu'une singularité révoltante, est d'entretenir la profonde humilité qui est en quelque sorte l'ame de ces religieux. Ils saisissent toutes les occasions de pratiquer cette vertu ; morts à leur propre volonté, ils obéissent non-seulement aux supérieurs, mais au dernier même de la communauté, dès qu'il fait quelque signe ; ils sont si avides de souffrances, qu'ils ajoutent encore des mortifications volontaires à celles de la régle, &, ce qui paraîtra plus étonnant, une douce sérénité, le plaisir de l'ame, respirent sur leurs visages : on diroit que leur joie croît en proportion de leurs austérités. Lorsqu'un religieux est sur le point de faire profession, il écrit à sa famille pour renoncer à tous ses biens ; sa

profeſſion faite, il rompt commerce avec ſes amis & même avec ſes proches (1), & il perd entiérement le ſouvenir du monde. On ne reçoit rien dans ce monaſtere; qui, ſans être riche, trouve encore par une eſpece de récompenſe attachée à la vertu, le moyen de faire des aumônes immenſes: il vient quelquefois aux portes du couvent juſqu'à quinze cens pauvres, à qui l'on diſtribue des portions, du pain & même de l'argent. Quand l'abbé apprend la mort d'un parent de quelque religieux, il le recommande aux prieres de la communauté, mais ſans le déſigner, & en diſant, en général, que le pere, la mere, &c. d'un des freres eſt mort.

---

(1) Le Comte de Roſenberg refuſa de voir ſa mere. Le Chevalier d'Albergotti eut une pareille inflexibilité à l'égard d'un de ſes amis. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que cet ami ne pouvant parvenir à jouir de la préſence du Chevalier, prit le parti d'augmenter le nombre des ſolitaires de la Trappe. Malgré ce prodige d'amitié, il n'eut pas le ſuccès dont il s'étoit flatté: d'Albergotti s'obſtina toujours à ne point le voir, & même ne leva jamais les yeux ſur lui. Voilà bien le comble du parfait détachement de ſoi-même! Eſt-il décidé que la religion ordonne ces ſacrifices de la nature & du ſentiment?

A l'égard des hôtes, voici à peu près de quelle façon ils font reçus : le portier qui eft un des religieux, ouvre la porte, après avoir dit, *Deo gratias*, fe met à genoux, en s'inclinant profondément, comme nous l'avons déjà obfervé, fait enfuite entrer dans une falle, & va avertir le Pere Abbé; celui-ci donne ordre au religieux chargé de la réception des hôtes, d'aller audevant d'eux; il arrive, fe profterne, les conduit à l'églife, où il leur préfente de l'eau-bénite, les mene à l'appartement qui leur eft deftiné, & leur fait quelque lecture de piété, après avoir dit *benedicite*, par forme de falutation. La table des hôtes eft fervie de même que celle de ces folitaires: la feule portion extraordinaire eft un plat d'œufs; on ne leur fait jamais manger de poiffon, quoique les étangs en foient remplis; quelquefois on donne du vin aux perfonnes incommodées; on lit pendant le repas l'Imitation, ou quelqu'autre livre de ce genre. Rarement les hôtes font-ils admis au réfectoire : on craindroit qu'ils ne cauffaffent des diftractions aux religieux, & qu'ils ne vinffent fouffler l'efprit mondain, fi oppofé à celui qui anime cette affemblée de philofophes chrétiens. J'oubliois de dire qu'en divers endroits du cloître font placées des fentences en vers. On feroit tenté de croire que

ces bons religieux ont pouſſé la modeſtie & le mépris des arts d'agrément, juſqu'à choiſir les plus mauvais vers pour ces inſcriptions. On en jugera par celle-ci qui eſt ſur la porte du réfectoire :

Quelqu'herbe cuite au ſel avec un peu de pain
Eſt le ſeul mets qu'on ſert, en tout tems, ſur la table ;
C'eſt bien peu : mais le corps ne ſent pas qu'il a faim,
Quand le cœur vit & ſe ſent plein
De l'amour d'un objet infiniment aimable.

La Réforme de Sept-Fons, à deux lieues de Bourbon-Lanci, eſt, à peu de choſe près, la même que celle de la Trappe; elle fut établie, dans le dernier ſiécle, par Euſtache de Beaufort, &c.

Quelques perſonnes (1), qui n'approfondiſſent point leurs jugements, s'éleveront avec chaleur contre une inſtitution, où la nature humaine paraît toujours en guerre avec elle-même, où

(1) L'Abbé de Rancé eut en effet beaucoup de cenſeurs à combattre; les murmures augmenterent en 1664. L'Abbé fit aſſembler ſes religieux, & leur ordonna de parler avec franchiſe ſur cette réforme. Ils s'écrierent tous d'une voix unanime, qu'ils chériſſoient leur état, & qu'ils étoient dans la diſpoſition de s'aſſujettir à de nouvelles auſtérités.

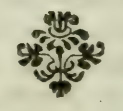
elle est étouffée & anéantie sous les rigueurs excessives d'une mortification inouïe : je prendrai la liberté d'examiner ces plaintes. Sans contredit, la Trappe seroit trop austere, si l'on n'y admettoit, comme dans les autres Ordres religieux, que des jeunes gens, qui, par goût ou par oisiveté, embrassent la vie monastique : mais c'est ici en quelque sorte un lieu de repos ouvert à des hommes (1), qui souvent ont vécu dans le désordre & que poursuit leur conscience effrayée. Envisagée sous ce point de vue, cette fondation sera donc regardée comme une des plus sages & des plus utiles qu'ait créées l'esprit de légissation. Ecartons même la piété, & ne nous arrêtons qu'aux lumieres naturelles; il y a eu, de tout tems, chez les Egyptiens (2), les Grecs, les Romains, chez tous les peuples & dans toutes les religions des asyles expiatoires. Un établissement, où le crime agité de remords,

---

(1) Lisez les vies de D. Muce, D. Moyse &c. dans les Mémoires de quelques religieux de la Trappe, en cinq volumes.

(2) Les Initiés parmi les Egyptiens, les Grecs, &c. Les poëtes de ces derniers ont consacré les expiations: voyez la piéce intitulée les *Euménides d'Eschile*; on connaît aussi *la Fête des Expiations* chez les Juifs, &c.

peut se jetter dans le sein d'un Dieu consolateur, où l'excès de la pénitence s'efforce d'effacer l'énormité de la faute, où, en un mot, il reste encore au repentir l'espoir de partager, un jour, la récompense de la vertu, un tel établissement doit attirer la considération & les respects de l'humanité. Il va m'échapper une vérité affreuse. Quel homme sur la terre auroit le front d'assurer qu'il pourra ne point devenir coupable, & n'avoir pas besoin de recourir à ce séjour d'expiation?



LES
AMANS MALHEUREUX,
OU
LE COMTE DE COMMINGE.

DRAME.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMMINGE, Religieux de la Trappe, sous le nom de FRERE ARSÉNE.

LE FRERE EUTHIME.

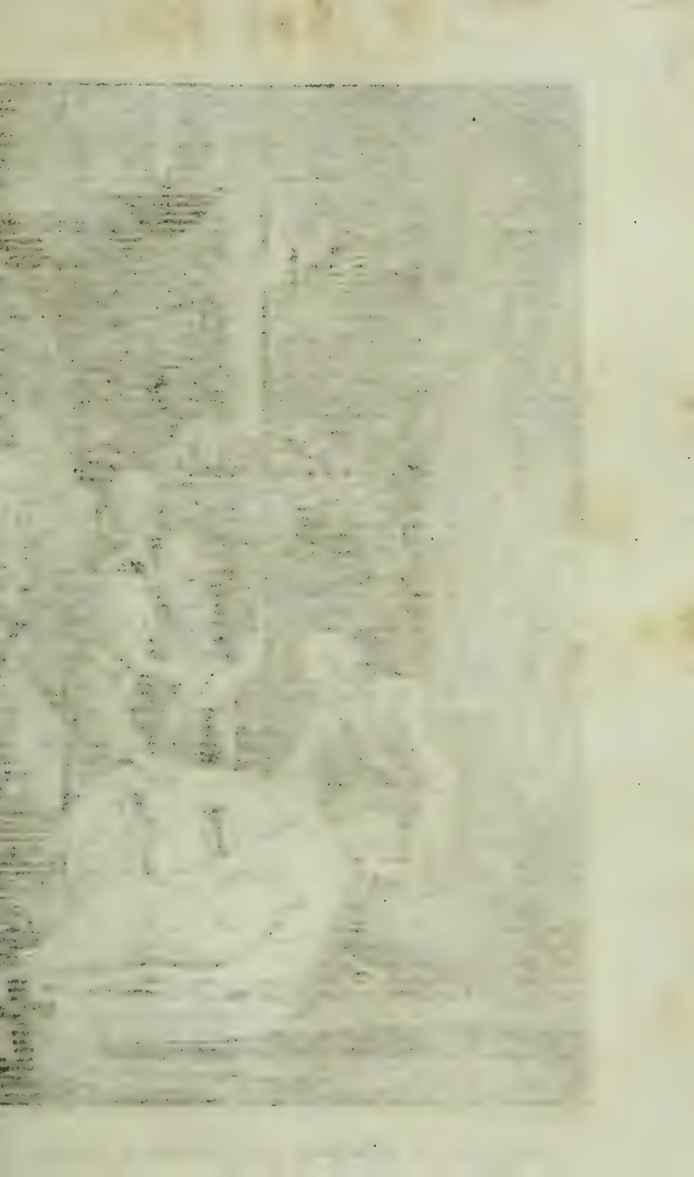
LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

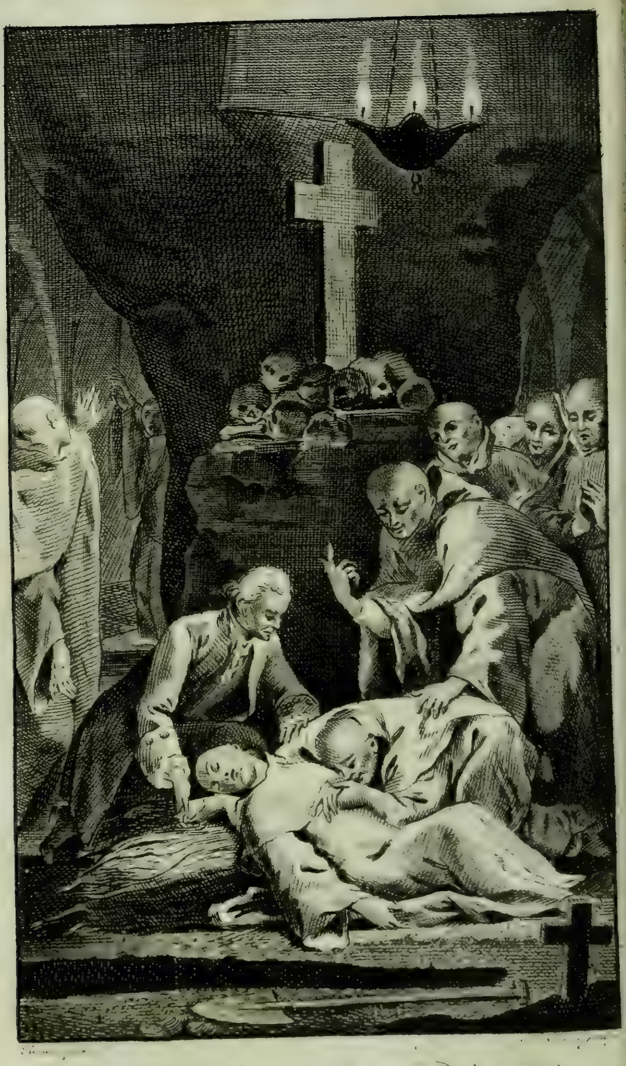
LE PERE ABBÉ DE LA TRAPPE.

RELIGIEUX.

La Scène est dans l'Abbaye de la Trappe.

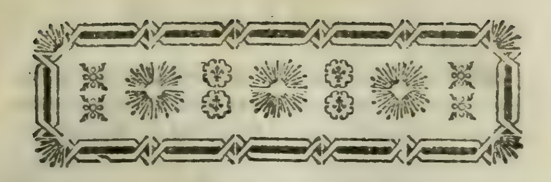
LES





Soutenons ce Spectacle, il apprend à mourir.

COMMINGE *Acte dernier. Sc. dernière*



LES AMANS MALHEUREUX, OU LE COMTE DE COMMINGE.

DRAME.

ACTE PREMIER.

La toile se leve, & laisse voir un souterrain vaste & profond, consacré aux sépultures des religieux de la Trappe; deux allés du cloître, fort longues & à perte de vue, y viennent aboutir; on y descend par deux escaliers de pierres grossiérement taillées & d'une vingtaine de dégrés. Il n'est éclairé que d'une lampe. Au fond s'éleve une grande croix, telle qu'on en voit dans nos cimetières, au bas de laquelle est adossé un sépulchre peu élevé, & formé de pierres brutes; plusieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la croix; c'est le tombeau du célèbre Abbé de Rancé, fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche, est une fosse qui paraît nouvel-

lement creusée, sur les bords de laquelle sont une pioche, une pelle &c. Au-devant de la scène, dans un des côtés à main droite est une autre fosse. Sur les deux ailes de ce souterrain se distinguent de distance en distance, & à peu de hauteur de terre, une infinité de petites croix, qui désignent les sépultures des religieux. On apperçoit au haut d'un des escaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au bas de la grande croix, sur les têtes de morts, se lit cette inscription latine: Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui. *Au-dessus de la même croix est cette autre inscription:*

C'est ici que la Mort & que la Vérité
Elevent leur flambeau terrible:
C'est de cette Demeure, au Monde inaccessible,
Que l'on passe à l'Eternité.



On peut lire encore, des deux côtés du souterrain, ces quatre nouvelles inscriptions.

Mortel, entends cette Voix qui te crie:
DANS L'EXISTENCE ENVAIN TON ORGUEIL SE CONFIE;
PEUT-ÊTRE, FRÉMIS DE TON SORT,
LA MOITIÉ DE CE JOUR NE SERA PAS REMPLIE,
QUE TA CENDRE INSENSIBLE, A CES CENDRES UNIE,
DORMIRA POUR JAMAIS DU SOMMEIL DE LA MORT.



Qu'après de vaines connoissances
Les Esclaves du Siécle empressés de courir,
Se livrent aux erreurs des Arts & des Sciences:
Ici l'on apprend à mourir.

❋

Homme aveugle, dont l'ame, au mensonge asservie,
Des souvenirs du Monde est encor poursuivie;
Que l'aspect de ces Lieux dissipe ton Sommeil;
C'est où finit le Songe de la Vie,
Où de la Mort commence le Réveil.



Homme, qui crains de te connaître,
Qui repousses de toi les horreurs du Tombeau,
A la lueur de ce pâle flambeau,
Lis ton arrêt: MOURIR POUR NE JAMAIS RENAÎTRE.



SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE COMMINGE, *seul, sous le nom du* FRERE ARSÉNE, *nom qu'il garde pendant toute la pièce, est prosterné aux pieds de la croix, & penché sur le tombeau de Rancé. Il se releve, tourne ses regards vers le ciel, & après les avoir jettés de côté & d'autre, il dit :*

DANS cet asyle sombre, à la mort consacré,
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,
Jusqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne!
Comminge existe encore, & brûle au cœur d'Arsène!
Rebelle sous la haire, indocile apostat,
L'homme plus que jamais s'éleve & me combat!

Maître des paſſions, toi, qui formas mon ame,
Ne peux-tu dans mon ſein étouffer cette flamme,
Me vaincre, anéantir ces traits perſécuteurs,
Qui, chaque jour, hélas! plus chers, plus enchanteurs
Reviennent de mes ſens égarer la faibleſſe?
De cercueils entouré, je parle de tendreſſe!
D'une ſainte frayeur mon ſang n'eſt point glacé,
A l'aſpect de la tombe où repoſe Rancé!
Rancé.. qui comme moi.. Que dis-tu, téméraire?
Termine comme lui ta vie & ta miſere;
Laiſſe-là ſes erreurs; oſe avoir ſa vertu;
Oſe imiter Rancé, mais quand il a vaincu...
L'imiter... eh! le puis-je! un auſtere cilice,
Les larmes, la priere, un éternel ſupplice,
Rien ne ſçauroit détruire un ſouvenir vainqueur:
A Dieu même il diſpute, il enleve mon cœur..
Au milieu de ces morts, ſur ces monceaux de cendre,
Le dirai-je, ô mon Dieu! pourras-tu bien m'entendre?
Quel nom va prononcer une mourante voix?
Adélaïde ſeule.. eſt tout ce que je vois!
Ah! j'offenſe encor plus ta majeſté ſuprême,
Dieu vengeur, tonne, frappe, elle eſt tout ce que j'aime.
Et je puis avouer mon infidélité,
Sans que le repentir briſe un cœur révolté!
Je révele à ces murs une ardeur ſi funeſte,
Sans exhaler ici le ſoupir qui me reſte!

Eh! comment le remords ſuivroit-il cet aveu?
J'entretiens ma bleſſure, & je nourris mon feu.
Il vit de mes ſoupirs; il brûle de mes larmes..
D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes..
Et j'ai cauſé ſes maux! J'ai fait couler ſes pleurs!
J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs!
Et je dois.. l'oublier! repouſſer ſon image!
Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage:
Et cet amour.. m'enflamme encor plus que jamais.
Ah! malheureux Comminge! après tant de forfaits,
Tu n'as plus.. qu'à mourir. De tes pleurs arroſée,
Ouverte ſous tes pas, & par tes mains creuſée, (1)
Ta foſſe.. te demande.. Accoutume tes yeux,
Accoutume ton ame à ce ſpectacle affreux,
La voilà.. qui t'attend: hâte-toi d'y deſcendre,
Cours y cacher un cœur trop ſenſible.. trop tendre!
Tous les morts, raſſemblés dans ces funébres lieux,
Se lévent de la terre, & m'appellent près d'eux!
Je vous ſuis.. je l'éprouve! un Dieu juſte ſe venge:
J'ai mérité ſes coups!

Il ſe rejette aux pieds de la croix, & retombe dans l'accablement.

---

(1) Rancé lui-même avoit creuſé ſa foſſe.

SCENE II.

LE PERE ABBÉ, COMMINGE.

LE PERE ABBÉ *descendant avec un grand recueillement, les bras croisés sur la poitrine, & allant à Comminge toujours aux pieds de la croix, & dans la même situation.*

FRERE Arsène?

COMMINGE, *se relevant.*

Qu'entends-je?

Il apperçoit l'Abbé & va, selon la coutume, se prosterner avec précipitation devant lui.

Mon pere!

LE PERE ABBÉ.

Levez-vous.

Il l'amene au devant du théâtre.

Je viens ouvrir mon cœur
A ces larmes qu'envain cache votre douleur..
De ces sombres ennuis qu'irrite le silence,
Peut-être avec raison notre régle s'offense;
Je pourrois réclamer vos devoirs & mes droits,
De mon autorité faire entendre la voix:
Mais je hais l'appareil d'une vertu sévere:
N'envisagez en moi que l'ami, que le pere,
Que l'homme.. qui sçaura sur vos maux s'attendrir,

Et sensible avec vous pleurer, & vous servir.
Dieu moins compatissant seroit moins adorable,

Il fait encore quelques pas.

Non, la religion n'est point impitoyable;
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle est prête à verser ses secours généreux;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, séjour d'injustice & de crime,
Où sans cesse combat un Génie inhumain,
C'est la religion, qui nous prête sa main
Pour soutenir nos pas, pour essuyer nos larmes.
O mon fils! dans mon sein déposez vos allarmes.
Cinq ans sont écoulés, depuis que vos destins..
Ou plutôt Dieu lui-même.. (il traçoit les chemins,)
Vous offrit comme un port cette enceinte sacrée
Que du monde le ciel semble avoir séparée (1),
Où se trouvent ces biens, à la terre inconnus,
L'innocence de l'ame, & la paix des vertus;
Vous n'en jouissez point! vos chagrins vous trahissent;
Vous soupirez! vos yeux de larmes se remplissent!
Laissez-les s'épancher dans un cœur paternel;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.

---

(1) La situation seule de l'abbaye de la Trappe suffit pour inspirer l'amour de la solitude; les bois, les étangs, les collines, dont elle est environnée, semblent la dérober au reste du monde, &c.

Adouciſſant pour vous des réglements auſteres,
Mon choix vous a reçu parmi nos ſolitaires,
Lorſqu'à peine je ſçais votre rang, votre nom.
Eſt-il quelques ſecrets pour la religion?
Je vous l'ai déjà dit: la piété ſincère
A tous les malheureux ouvre le ſanctuaire;
L'humanité s'aſſied aux marches de l'autel.

COMMINGE.

Ah! mon pere.. j'y traîne un ſupplice éternel!

LE PERE ABBÉ.

Quelque crime éclatant fouilleroit votre vie?
Aux yeux d'un Dieu ſauveur votre remords l'expie;
Pour éteindre ſa foudre une larme ſuffit.
S'il eſt des attentats que la terre punit,
Et qu'au glaive des loix ſa juſtice abandonne:
Mon frere, il n'en eſt point que le ciel ne pardonne.

COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
Qui portent la baſſeſſe, ou l'horreur avec eux;
De ſemblables excès mon ame eſt incapable;
Je n'ai fait qu'une faute.. elle eſt irréparable.
A de cheres erreurs je me ſuis trop livré;
D'un perfide poiſon je me ſuis enivré;
Enfin, quel mot m'échappe?. & que vais-je vous dire?
Dans quel lieu?. De l'amour j'ai ſenti tout l'Empire,
Et je le ſens encore.. il me brûle.. à l'inſtant
Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémiſſant..

Oui,

Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles;
Oui, je vais vous montrer mes bleſſures cruelles;
Vous lirez dans ce cœur.. puiſſiez-vous le guérir,
Ou du moins le calmer.. & m'aider à mourir!

LE PERE ABBÉ, *l'embraſſant.*

Parlez, ô mon cher fils, votre ami vous embraſſe:
Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace;
Dieu ne laiſſera point ſon ouvrage imparfait:
Sa main de votre cœur arrachera ce trait;
Vos larmes éteindront cette funeſte flâme.

COMMINGE, *avec attendriſſement.*

C'eſt donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame!
Dans ces murs où ſe plait la ſimple vérité,
S'il eſt encor permis à mon humilité
De ſe repréſenter le monde & ſes chimeres,
Son éclat fugitif, ſes grandeurs menſongeres;
D'en offrir à vos yeux le frivole tableau:
Sçachez que ſon preſtige entoura mon berceau.
La maiſon de Comminge où j'ai puiſé la vie,
Arrête au trône ſeul ſa tige enorgueillie;
Des ſonges de la terre, & de faux biens épris,
Mes ancêtres, des rois furent les favoris,
Jaloux d'accumuler de vains titres de gloire,
Teignirent de leur ſang le char de la victoire,
Mériterent des cours ces dons empoiſonneurs,
Que dans le ſiécle aveugle on nomme les honneurs.
Mon pere, le ſoutien, l'amour de ſa famille,
De ſon frere avec moi voyoit croître la fille;

Un ſentiment ſecret ſe mêla dans nos jeux :
Adélaïde enfin.. réunit tous mes vœux ;
Sa main avec ſon cœur m'alloit être donnée ;
Déjà nous couronnoient les fleurs de l'hymenée ;
L'autel nous attendoit, ou plutôt le tombeau :
Sur nos parents la haine agite ſon flambeau ;
L'intérêt, que l'enfer forma dans ſa vengeance,
De deux freres détruit l'heureuſe intelligence ;
Le ſang oppoſe envain la force de ſes nœuds :
Devenus l'un de l'autre ennemis furieux,
Ils ne conſultent plus que leur courroux barbare ;
La main, qui nous joignoit, pour jamais nous ſépare.
Nous tombons, nous pleurons, nous mourons à leurs piés :
Loin du ſein paternel nous ſommes renvoyés.
On n'entend point les cris de ma mere éperdue ;
De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
Le hazard me remet des titres ignorés,
Qui nous donnant des biens & des droits aſſurés,
De mon pere ſervoient la fortune & la haine,
De ſon frere entraînoient la ruine certaine ;
Je ne balance point. La générosité,
Que dis-je ? l'amour parle : il eſt ſeul écouté.
Ces titres odieux, que ma tendreſſe abhorre,
Je les anéantis : la flamme les dévore.
Mon pere en eſt inſtruit ; le fils eſt oublié ;
A ſes reſſentiments je ſuis ſacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante,

Malgré le défespoir de ma mere expirante,
Je me vois, fans pitié, conduit dans une tour,
Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
On veut qu'un autre objet difpofe de ma vie,
Qu'infidele & parjure, un autre hymen me lie;
J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.
Mon pere inexorable en fut plus offenfé;
Il épuife fur moi les flots de fa colere,
Rend ma prifon plus dure, empêche qu'une mere,
La mere la plus tendre, & mon unique appui,
Vienne embraffer fon fils, & pleurer avec lui.
Mes maux affermiffoient un penchant invincible:
De mes fers délivré, je cherche un cœur fenfible;
Je vole dans les bras de ma mere.. fes pleurs..
M'annoncent d'autres coups,. & de nouveaux malheurs.
Vit-elle, m'écriai-je?.. Et puis-je me promettre?.
Ma mere, en frémiffant, me remet une lettre..
Ah! mon pere, quels traits! malgré la voix d'un Dieu,
Qui veut que mes efforts foient vainqueurs de ce feu:
Cette lettre à la fois & terrible, & touchante..
A mes yeux.. à mon ame.. elle eft toujours préfente.
Je lis: Quand cet écrit tombera dans vos mains,
Il ne fera plus tems de changer nos deftins:
Des nœuds, des nœuds cruels me tiendront affervie.
La liberté, par d'indignes moyens,
A jamais vous étoit ravie;
Il falloit rompre vos liens;
Il s'agiffoit de vous, de votre vie;

C'eſt vous nommer des jours bien plus chers que les miens.
J'ai donc briſé mon cœur, & j'ai trouvé des charmes
A m'impoſer un joug, le plus affreux de tous,
Dont mon amant ne pût être jaloux.
J'ai, pour me déchirer, uni toutes les armes;
Je fais plus mille fois que d'expirer pour vous;
Car le trépas finiroit mes allarmes;
Le Comte d'Ermanſay.. cher Comminge.. quels coups!.
Je vous trace ces mots dans des torrens de larmes..
Dès demain, devient mon époux!
Ajouterai-je, hélas! que dans les bras d'un autre..
Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir?
Ne me revoir jamais.. m'oublier.. eſt le vôtre,
Et le mien.. ſera de mourir.

LE PERE ABBÉ.

Quelle chaîne de maux! que la vie a d'orages!
Que ce monde eſt ſemé d'écueils & de naufrages!
Suprême providence! ô Dieu! par quels chemins
Amenez-vous au port les malheureux humains?
Vous marchiez, ô mon fils, à l'ombre de ſes aîles.

COMMINGE.

Ce Dieu me réſervoit des épreuves nouvelles.
A l'amour, à la rage, au déſeſpoir livré,
Du feu des paſſions embrâſé, dévoré,
Plein du démon cruel qui me pouſſe & me guide,
J'accours, j'arrive aux lieux qu'habite Adélaïde;
Je la vois: à ſes pieds je me jette, & ſoudain
Préſentant mon épée: „ Enfoncez dans mon ſein
„ Ce fer.. oui, c'eſt à vous de m'arracher la vie."
D'Ermanſay vient, ſur moi s'élance avec furie;

Un ſemblable tranſport tous deux nous animoit;
La ſoif de nous venger tous deux nous enflammoit:
Son épouſe s'écrie, & vole entre nos armes;
Notre courroux s'allume à l'aſpect de ſes charmes;
Nous nous portons des coups; il fait couler mon ſang;
Je m'irrite, le preſſe, & lui perce le flanc:
Il tombe.. Adélaïde.. „ Eh! c'eſt-là ton ouvrage!
Me dit-elle; „ Vas, fuis:" des ſens je perds l'uſage;
On m'arrête ſanglant, mourant, inanimé;
Dans un cachot obſcur je me trouve enfermé;
J'attendois que la mort achevât mon ſupplice:
Je préſentois ma tête au fer de la juſtice;
La nuit avoit rempli la moitié de ſon cours;
On ouvre la priſon: „ Accepte mon ſecours,
„ Le tems eſt cher, me dit une voix inconnue,
„ Sors, c'eſt par ton rival que ta chaîne eſt „ rompue."
Un rival! Il a fui déjà loin de mes yeux.
Il manquoit le ſoupçon à mes tourments affreux!
J'emporte dans mon ſein cette noire furie,
Tout l'enfer à la fois, l'horrible jalouſie.

LE PERE ABBÉ.

De combien de périls l'homme eſt environné!
C'eſt un roſeau fragile aux vents abandonné.
Vous l'éprouvez, mon fils! eh quoi! ſi jeune encore..

COMMINGE.

Le malheur me pourſuit dès ma premiere aurore.

C'eſt peu de ces aſſauts ! Un bruit inattendu
M'apprend qu'à la lumière un barbare eſt rendu,
Qu'à des pleurs éternels ſa femme eſt condamnée;
Aux marches du tombeau, c'eſt moi qui l'ai traînée!.
Privé d'un bien ſi cher, égaré, furieux,
Ne connaiſſant plus rien qui pût flatter mes vœux,
Que la triſte douceur, dans le ſilence & l'ombre,
De nourrir le poiſon du chagrin le plus ſombre,
Je renonce à l'eſpoir des richeſſes, des rangs;
Je quitte mes amis, je quitte mes parens;
J'abandonne.. une mere; inconnu, loin du monde,
Je cours enſevelir ma triſteſſe profonde.
Je cherchois un rocher, quelque déſert affreux;
Il n'étoit point pour moi d'antre aſſez ténébreux,
Où je puſſe, à mon gré, farouche ſolitaire,
M'enfoncer, me remplir d'une image trop chere;
Je me rappelle enfin, par le ciel inſpiré,
Qu'il eſt dans l'univers un ſéjour révéré,
Qu'habitent la terreur, la ſombre pénitence,
Où dans l'auſtérité, le jeûne & le ſilence,
Chaque jour entouré des horreurs du tombeau,
Ramene de la mort le lugubre tableau;
C'étoit-là mon aſyle.. Auſſitôt je m'écrie:
Je fixe dans ce lieu le terme de ma vie;
Oui, voilà le ſépulchre où doivent s'engloutir
Mes larmes, mes ennuis, un fatal ſouvenir;
Ma chere Adélaïde y recevra ſans ceſſe
Mon hommage ſecret, le vœu de ma tendreſſe:

Elle y fera le Dieu dans mon cœur adoré..
J'étois à cet excès par le crime égaré.
Je viens ; vous m'écoutez ; cette ardeur, immortelle,
Se cache à vos regards sous l'effet d'un saint zèle ;
Je m'enchaîne à vos loix ; j'appelle à mon secours
Cette fausse raison, phantôme de nos jours,
Cette philosophie impuissante & stérile,
Qui n'apporte à nos maux qu'un reméde inutile ;
J'éprouve sa faiblesse, & ses sophismes vains,
Bien loin de les calmer, irritent mes chagrins ;
Mes jours dans la douleur commencent & s'achevent ;
Vers la religion mes tristes yeux se levent :
Mon esprit éclairé l'embrasse avec transport ;
Elle a fait dans mon cœur descendre le remord,
L'amour d'un Dieu clément, la crainte salutaire :
Elle m'a pénétré du repentir sincère..
Mais, mon pere, ce cœur n'est point encor soumis ;
J'y sens se relever de puissans ennemis ;
J'y sens ressusciter une flamme coupable :
Cet objet séducteur, ce tyran indomptable,
Me combat, me poursuit, s'attache à tous mes pas,
Jusques sur cette fosse, où j'attends le trépas ;
Ses traits, ses traits toujours armés de nouveaux charmes
Arrachent mes soupirs, triomphent de mes larmes...
Je penche vers la terre.. ô mon consolateur !
Ne me refusez point votre bras protecteur ;

Daignez me ſecourir..

LE PERE ABBÉ.

Ce n'eſt pas moi, mon frere,
C'eſt Dieu qui domptera ce jaloux adverſaire.
Il ne ſouffrira point que, par lui défendu,
Sous un joug criminel vous ſoyez abattu:
Dans vos ſens déſolés il verſera le calme.
C'eſt après le combat que l'on cueille la palme:
Elle attend vos efforts, priez, preſſez, pleurez;
Obſtinez-vous à vaincre, & vous triompherez.
L'aveu de vos erreurs & de votre faibleſſe
Vous rend encor plus cher, mon frere, à ma tendreſſe.
Vous n'êtes pas le ſeul qui gémiſſiez ici.
Dans l'ombre, dans la mort toujours enſeveli,
Le frere Euthime, hélas! reſſent le même trouble;
Cette nuit de triſteſſe, & s'accroît & redouble.
Aux pieds des ſaints autels, on l'entend ſoupirer;
Le tems de ſon épreuve (1) étoit près d'expirer;
Ma main lui préparoit notre chaîne ſacrée (2):
Il meurt, & de ſes maux la cauſe eſt ignorée..
Souvent il fuit vos pas..

COMMINGE.

Dans ce ſéjour d'effroi,

---

(1) Le Noviciat.

(2) La Profeſſion, où l'on fait des vœux qui engagent.

Il nourrit sa douleur.. il gémit.. près de moi;
Son ame est du chagrin profondément frappée;
Ma fosse est quelquefois de ses larmes trempée.
Un mouvement secret me presse de sçavoir
D'où naissent ses ennuis, ce sombre désespoir..
Que d'un vif intérêt je ressens la puissance!
Mais.. soumis à la loi, je m'enchaîne au silence (1).

LE PERE ABBÉ.

Le silence entretient l'esprit religieux:
Rancé nous l'a prescrit. Cependant en ces lieux
Conduit par Dieu peut-être, un étranger demande
Qu'un de nous en secret & le voie, & l'entende.
Au ministère saint dès l'enfance attaché,
Dans les routes du monde à peine j'ai marché:
Du flambeau du malheur & de l'expérience
Plus éclairé que moi, dans ce dédale immense,
Vous devez posséder les moyens bienfaisants,
De consoler le cœur, de combattre les sens;
Vous montrerez un Dieu, qui toujours nous contemple;
Vous convaincrez, mon fils, par votre propre exemple.
Exposez les dangers, le trouble, le tourment
Qui suit les passions & leur égarement;

(1) Qu'on n'oublie pas que le silence est le premier des statuts de la Trappe.

De ces tyrans de l'ame éternelle victime,
Vous pouvez mieux qu'un autre, écarter de l'abîme
Tous ces infortunés qui s'enivrent d'erreurs,
Et courent à la mort par des chemins de fleurs.
Obliger, être utile eſt notre loi premiere :
Je romps le frein ſacré (1) qui nous force à nous
taire :
Dans ſes épanchements prévenir l'affligé,
Vouloir que de ſes maux le poids ſoit partagé,
Qu'au fond de notre cœur ſon chagrin ſe dépoſe,
Sont les premiers devoirs que le ciel nous impoſe.
Parlez à l'inconnu, tandis qu'à nos autels
Je vais offrir l'encens & les pleurs des mortels.

Comminge ſe proſterne.

SCENE III.

COMMINGE *ſeul.*

Un étranger.. le voir.. quelle vue importune !
Hélas! ſi comme moi courbé ſous l'infortune,
Ce mortel.. En eſt-il, dans ce triſte univers,
Qui ne ſe plaigne point, & qui n'ait ſes revers ?

---

(1) Il n'y a que le Pere Abbé qui puiſſe donner la permiſſion de parler.

Si, du sort ennemi victime gémissante,
Il attend qu'une main tendre & compatissante
Répande dans son sein ces touchantes douceurs
Dont la pitié soulage & charme les douleurs..
De semblables secours dépendent-ils d'Arsène?
Malheureux!. est-ce à moi d'adoucir votre peine?

SCENE IV.

COMMINGE, LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

Pendant que Comminge récite les derniers vers, il sort de l'aîle droite du cloître un étranger conduit par un religieux qui, selon l'usage de la Trappe, lui fait des signes pour lui montrer Comminge; ce religieux le laisse au haut de l'escalier, après s'être prosterné devant lui. Comminge ne voit pas d'Orsigni qui descend, porte ses regards par-tout, s'arrête de tems en tems sur les degrés, & paraît saisi d'une espece de terreur.

D'ORSIGNI, *toujours sur les degrés, & s'arrêtant par intervalle en considérant ce souterrain.*

Je demeure interdit, accablé, confondu..
Que la religion surpasse la vertu!
Pour les profanes yeux, ciel! quel tableau terrible!
L'homme ici se détruit, & tente l'impossible;
Quels objets!

Il lit tout haut les derniers mots d'une des inscriptions.

QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ..
Effrayante leçon ! dans ce lieu redouté,
Impérieux effet d'un prodige suprême,
La nature s'éleve au-dessus d'elle-même !

Il descend à ce dernier vers, s'avance sur le théâtre ; Comminge l'appercevant, court pour se prosterner devant lui ; d'Orsigni l'en empêche avec vivacité, & lui-même s'incline.

Que faites-vous, mon pere (1)? Arrêtez : c'est à nous
De nous humilier, de tomber devant vous !
O nouvel héroïsme ! ô sublime spectacle..
Non, l'humaine vertu ne fait point ce miracle.
La céleste sagesse habite ces tombeaux :
Puissé-je lui devoir des sentiments nouveaux !
Esclave, vainement échappé de sa chaîne,
Le besoin d'un appui dans ce séjour m'amene ;
Depuis près de deux ans, dans un château voisin
Renfermant, loin du monde, un malheureux destin,
Là, j'espérois du tems & de la solitude,
Qu'ils pourroient adoucir ma triste inquiétude,
Subjuguer un penchant de ma raison vainqueur,
Du trait qui m'a percé, guérir enfin mon cœur ;

---

(1) Il n'y a que le Pere Abbé que les religieux appellent pere. Ils se nomment tous freres : mais la bienséance peut exiger des gens du monde qu'ils leur donnent le nom de pere.

Plus déchiré, je viens parmi des ames pures
Chercher quelque remede à mes vives bleſſures,
Contre les ſens trompeurs, & leur ſédition,
Implorer le ſecours de la religion..

COMMINGE, *à ce dernier vers, ayant obſervé d'Orſigni avec une attention qui croît toujours, dit à part:*

C'eſt lui.. c'eſt d'Orſigni.. De cet époux perfide
Le frere vertueux..

S'adreſſant à lui avec tranſport.

Que fait Adélaïde?..
Vit-elle?. Songe-t-elle?. *à part.* Où m'égaré-je?. cieux!.

D'ORSIGNI, *à ſon tour examinant Comminge, dit vivement:*

Vous connaiſſez.. Ses traits.. le Comte!.

COMMINGE *troublé.*

Dans ces lieux
On dépouille l'orgueil de la faibleſſe humaine,
Ces noms.. vous ne voyez que l'humble frere Arſène,
Le dernier des mortels.. & le plus malheureux.

D'ORSIGNI, *toujours le regardant.*

Je ne me trompe point.. j'en dois croire mes yeux.
J'ai peine à revenir de ma ſurpriſe extrême...
Ici.. ſous cet habit.. lui.. Comminge!.

COMMINGE.

Lui-même;
Lui, qui pour triompher d'un invincible amour,

Venant vivre & mourir dans cet obſcur ſéjour,
Eût voulu ſe cacher à la nature entiere;
Lui, qui dans les remords, les larmes, la priere,
Brûle, plus que jamais, de ce coupable feu;
Lui, qui, dans cet inſtant, parjure envers ſon Dieu..
Hâtez-vous, s'il ſe peut, d'ajouter à mes crimes;
Réveillez, attiſez des feux illégitimes;
Enfin.. d'Adélaïde oſez m'entretenir..
Ah! plutôt.. de mon cœur cherchez à la bannir.
Non.. ne m'en parlez point: je ne veux rien entendre;
Dites-moi.. ſeulement.. ne pourriez-vous m'apprendre
Si ſes jours plus ſereins coulent dans le bonheur?
Ses attraits.. *à part.* où m'engage une honteuſe ardeur?

D'ORSIGNI, *rapidement.*

Ses attraits ont, hélas! conſervé leur empire:
Vous avez un rival.

COMMINGE.

Que venez-vous de dire?
Ah! c'eſt-là cette main dont le fatal ſecours
M'a laiſſé les tourmens attachés à mes jours;
Nommez-moi le cruel.

D'ORSIGNI.

Vous allez le connaître;
Vous lui rendrez juſtice, & le plaindrez peut-être.
L'eſpoir avec l'amour de concert m'aveugloit;

Je touchois à l'autel où l'hymen m'appelloit;
Quand d'avares parents les mains me repoufferent,
Que, prêts à fe former, mes liens fe briferent,
En ces moments, mon frere au comble de fes vœux,
Peu fait pour pofféder un bien fi précieux,
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde:
Je la vois; fa beauté, fon air noble & timide,
Sa trifteffe touchante & fa douce langueur,
Tout préfente à mes yeux un objet enchanteur.
Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée,
A recevoir fes traits étoit trop préparée.
Sans vouloir m'éclairer fur des troubles nouveaux,
Je cédois au plaifir de parler de mes maux;
Adélaide apprend & plaint ma deftinée;
Sur ce récit fans ceffe elle étoit ramenée.
Les auteurs inhumains de l'objet de mes feux,
L'avoient, fourds à fes cris, lié par d'autres nœuds:
„ A d'autres nœuds foumife! elle eft donc bien à
„ plaindre,
„ S'écrie Adélaïde; eh! qu'il eft dur de feindre,
„ De cacher fes combats, fon infidélité!
„ Quel horrible tourment que la néceffité
„ D'aller porter un cœur, dont un autre a
„ l'hommage,
„ Dans les bras d'un époux, que fans doute on
„ outrage!."
A ces mots, quelques pleurs qu'elle cachoit en vain,
Pour l'embellir encor s'échappoient dans fon fein;

Enfin, je m'apperçois qu'une flamme adultere
Me brûle.. que j'aimois la femme de mon frere.
A moi-même en horreur, mes remords m'étoient
chers;
La fureur vous amene; on vous met dans les fers:
Adélaïde alors, les yeux noyés de larmes,
Et dans tout l'appareil du pouvoir de ses charmes,
Embrasse mes genoux: „ A vous seul j'ai recours;
„ Du malheureux Comminge allez sauver les jours;
„ Je vous estime assez, pour vous montrer mon
„ âme,
„ Sçachez quel sentiment.. c'est l'amour qui
„ l'enflâme;
„ Je ne vous cache point mon crime, mes
„ malheurs,"
Poursuit-elle, au milieu des sanglots & des pleurs:
„ Mais ma funeste erreur ne m'a point aveuglée,
„ Et.. c'est à la vertu que je l'ai révélée;
„ Qu'il soit libre, m'oublie.. & me laisse gémir.
„ Mon devoir vous répond que je sçaurai mourir."
Aussitôt j'interromps: „ Vous serez obéie;
„ Madame.. d'un rival je cours sauver la vie."
Je fais taire des sens la lâche trahison;
J'écoute l'honneur seul; j'ouvre votre prison:
Vous en sortez, conduit par d'Orsigni lui-même.
Quel plaisir je goûtois à cet effort suprême!
Que la vertu nous touche, & qu'elle a de douceurs!
Je reviens. „ J'ai fermé la source de vos pleurs,
„ Ma-

„ Madame, il eſt ſauvé ; pour toute récompenſe.
„ C'eſt moi qui vous demande un éternel ſilence.
„ J'ai pu vous offenſer : mais un pur ſentiment
„ M'obtiendra le pardon de l'erreur d'un moment."
De ce feu criminel mon ame étoit remplie ;
Je retombois toujours ; ma raiſon affaiblie
Me livroit à regret de pénibles combats
Qui laſſoient mon courage, & ne me domptoient pas ;
Cependant j'ai ſçu fuir ; hélas ! fuite inutile !
Mon amour me ſuivoit dans mon nouvel aſyle.
Il faut en triompher, & c'eſt de mon rival
Que j'attends le ſuccès d'un combat inégal.
Que la religion, de mes ſens ſouveraine,
Me conſole par lui, m'éclaire & me ſoutienne.

COMMINGE.

Généreux d'Orſigni.. Que m'avez-vous appris ?
Ah ! de tant de vertu vous me voyez ſurpris.
C'eſt moi, dont vous devez appuyer la faibleſſe ;
C'eſt à moi d'immoler.. ma coupable tendreſſe.
Oui, la religion nous prête des ſecours.
Mais à la voix du ciel je réſiſte toujours ;
Mon bras paraît s'armer contre le bras ſuprême ;
Je le ſçais, je l'offenſe, & trahis Dieu lui-même,
Lorſque dans ce moment, d'Adélaïde enfin..
Je n'en parlerai plus. Tout me perce le ſein ;
Tout bleſſe un cœur ſenſible, & fait ſaigner ſa plaie !

Il eſt dans ce ſéjour un mortel qui s'eſſaye
A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux;
Peut-être, comme nous, c'eſt quelque malheureux
Qui, d'un fatal penchant victime infortunée,
Vient cacher en ces murs ſa triſte deſtinée!
Je ne ſçais.. ſes ſoupirs.. ſes longs gémiſſemens
Excitent ma pitié, redoublent mes tourmens;
Il ſemble me chercher, & ſuit pourtant ma vue!
Mon ame en ſa faveur n'eſt pas moins prévenue.
Je voudrois m'éclairer ſur ce ſombre chagrin:
Mais un deſir preſſant me ſollicite envain:
Un ſilence éternel doit nous fermer la bouche,
Et jamais..

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE FRERE EUTHIME.

Ce dernier, ſur la fin de la ſcène précédente, deſcend de l'eſcalier au côté gauche; il ſemble marcher avec peine; Il apperçoit Comminge, leve ſes deux mains vers le ciel, les laiſſe retomber en les joignant, en met enſuite une contre ſon cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue à deſcendre & fait quelques pas ſur la ſcène. On ne peut voir le viſage de ce religieux, ſa tête étant enſevelie dans ſon habillement.

COMMINGE, *l'appercevant.*

Le voici. Que ſon aſpect me touche!
Devois-je être, ô mon Dieu! percé de nouveaux coups?

Euthime traîne ſes pas vers la foſſe deſtinée à Comminge.

D'ORSIGNI, *jettant les yeux ſur lui.*

Où va-t-il?

COMMINGE.

Vers ma foſſe.

D'ORSIGNI.

O ciel! que dites-vous?
C'eſt..

COMMINGE, *en montrant ſa foſſe.*

Oui, voilà le terme où les malheurs finiſſent,
Où des ſonges trop vains, hélas! s'évanouiſſent:
C'eſt-là, qu'en peu de jours, peut-être en cet inſtant..
(La vie eſt pour Comminge un fardeau ſi peſant!
Je vais enſevelir vingt-ſix ans de miſeres..

Euthime conſidere la foſſe de Comminge avec une attention qui ſemble partir du cœur, leve les mains au ciel, les étend vers cette foſſe, & les rejoignant enſuite, tourne ſes regards vers Comminge.

Ainſi la loi l'ordonne à tous nos ſolitaires;
D'une main courageuſe ils doivent ſe former
Cet aſyle.. *Avec attendriſſement.*
Où le cœur ne pourra plus aimer!

Je prépare le mien.. Voici celui d'Euthime,

Il montre la fosse d'Euthime, qui est au côté droit; au-devant du théâtre.

De cet infortuné..

Comminge l'observe toujours, il le voit prenant la pioche sur les bords de la fosse.

Quel sentiment l'anime?

Pense-t-il m'épargner ces horribles travaux?

D'ORSIGNI, *le regardant aussi.*

Il ressent votre peine! il partage vos maux!

COMMINGE.

Cet instrument de mort..

Euthime a voulu plusieurs fois se servir de cet instrument, autant de fois il lui est échappé des mains.

A ses efforts échappe!

EUTHIME, *l'a laissé enfin tomber en poussant un profond gémissement.*

Ah!

COMMINGE.

Quel gémissement!

D'ORSIGNI, *avec transport.*

Que cet accent me frappe!.

Ne pourriez-vous sçavoir?

COMMINGE.

Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.

Il vient!.

Comminge va au-devant de lui: mais Euthime, après s'être tourné du côté de Comminge, jette un long soupir, & se retire. Comminge lui dit avec douleur:

Vous me quittez !.

Ciel ! je trahis mes vœux.. le ſilence..

A d'Orſigni, qui veut ſuivre Euthime.

Reſtez.

Euthime monte lentement par le même eſcalier ; lorſqu'il eſt près de l'aîle en face de cet eſcalier, il ſe retourne encore pour regarder Comminge, leve les mains au ciel, & ſort.

SCENE VI.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

COMMINGE, *arrêtant toujours d'Orſigni qui veut ſuivre Euthime.*

Non.. ne le ſuivez point ; nos loix nous le défendent,

Et.. *Il revient au-devant du théâtre.*

Que mes derniers pleurs devant vous ſe répandent.

Toujours plus attendri pour cet infortuné,
A pénétrer ſon ſort, toujours plus entraîné,
Un mouvement confus m'inquiéte.. m'agite;
Le malheur qui me ſuit, & s'accroît, & s'irrite.
D'Orſigni.. laiſſez-moi.. puis-je vous ſecourir ?
Je ne puis.. que donner l'exemple de mourir.

D'ORSIGNI.

Connaiſſez d'Orſigni : c'eſt peu qu'il ſe combatte,

Qu'il s'obstine à soumettre un penchant qui le
flatte;
A de plus grands efforts je sçaurai m'asservir:
Malgré vous.. malgré moi, je sçaurai vous servir.
Je dompte ma faiblesse & l'honneur seul me guide..
Par un fidele écrit je veux qu'Adélaïde
Sçache..

COMMINGE, *avec vivacité.*

Que je me meurs..

D'ORSIGNI, *aussi vivement.*

Que vous l'aimez.

COMMINGE.

O Dieu!
Qu'avez-vous dit? qui? moi? j'entretiendrois ce feu!
Et vous l'exciteriez, quand vous devez l'éteindre!
Est-ce vous, d'Orsigni, que ma vertu doit craindre?
Et j'ose encor l'entendre, & ne le quitte pas!
Ote-moi de ses yeux, Dieu, viens guider mes pas.

Il fait quelques pas pour se retirer de la scène.

D'ORSIGNI.

Eh! le trahiriez-vous, lorsqu'auprès d'une mere..

COMMINGE, *revenant, & avec transport.*

Elle vous est connue! Elle voit la lumiere!

D'ORSIGNI.

Elle n'a point encor dans la tombe suivi
Votre pere..

COMMINGE.

Ta main, ô ciel! me l'a ravi..

D'ORSIGNI.

Dépouillé de sa haine & d'un courroux févère;
Le repentir tardif a fermé sa carrière:
Ce pere, alors sensible, ignorant votre sort,
En regrettant un fils, s'accusoit de sa mort;
De votre mere enfin qui gémit dans les larmes,
La seule Adélaïde adoucit les allarmes.

COMMINGE.

Ma mere.. Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Unissent leurs douleurs.
Qui peut vous retenir? Allez sécher leurs pleurs:
C'est à moi de chérir ce séjour de tristesse;
Sans doute Adélaïde écoutant la tendresse..

COMMINGE.

Vous voulez m'égarer, appésantir mes fers!

D'ORSIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers..
Cet objet d'une flamme à tous les deux si chere,
A vu rompre ses nœuds; que la mort de mon frere..

COMMINGE, *avec transport.*

Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Est libre.

COMMINGE, *avec désespoir.*

Et je suis enchaîné!

Après une longue pause.

Grand Dieu! suis-je à tes yeux assez infortuné?

Je pourrois à ses pieds lui dire que je l'aime;
Qu'elle est de mes destins la maîtresse suprême;
Qu'à l'adorer toujours je mettrois mon bonheur;
Que jamais mon amour ne sortit de mon cœur!

A d'Orsigni avec fureur.

Retirez-vous, cruel; fuyez de ma présence;
Que ne me laissiez-vous mon heureuse ignorance?
Vous venez redoubler mon supplice infernal;
De semblables bienfaits sont dignes d'un rival.

D'ORSIGNI.

Quoi! ces liens sacrés...

COMMINGE, *toujours avec fureur.*

Ma chaîne est éternelle!
Chaque instant la resserre & la rend plus cruelle;
Contraint dans mon tourment, à cacher mes douleurs,
A repousser ma plainte, à dévorer mes pleurs,
Ne pouvant espérer que la fin d'une vie
De crimes, de remords trop longtems poursuivie,
Et plus coupable encore à mon dernier soupir:
Voilà tout ce que m'offre un horrible avenir!
Dans ce gouffre effrayant tout mon esprit s'abîme!
Et.. je ne vois qu'un Dieu qui frappe sa victime!

A d'Orsigni.

Barbare!. Quelle mort va déchirer mon sein!
Depuis quatre ans entiers combattant mon destin,
J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
Où devoit m'accabler un joug insupportable,

Où l'amour.. où l'espoir.. où l'espoir pour jamais
Devoit fuir de ce cœur consumé de regrets;
Enfin, depuis un an, la colere céleste
M'a fait serrer ces nœuds.. ces nœuds que je déteste;
Et quand je succombois sous ce pesant fardeau,
Mes pas sont retenus aux portes du tombeau..
Et j'y vais retomber plus malheureux encore!
Elle est libre, elle m'aime.. ô ciel!. & je l'adore.
Oui, tous mes sens pleins de ce fatal amour:
Je le dis à la nuit, je le redis au jour;
Oui, ce feu me dévore, il embrâse mon âme;
Envain l'honneur, le ciel s'opposent à ma flâme:
Les loix, l'honneur, le ciel, rien ne peut m'arrêter;
Je me livre aux transports, qui viennent m'agiter;
Je me livre à l'amour, qui m'a brûlé sans cesse;
Toutes les passions échauffent mon ivresse..
Ah! que votre pitié pardonne au désespoir;
Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir..
Vous parler.. Dans ce lieu.. Que d'Orsigni décide
Si je dois.. Je n'entends, ne vois qu'Adélaïde.

D'ORSIGNI, *en se retirant.*

Que je le plains, hélas!

SCENE VII.

COMMINGE, *seul.*

L'ENFER est dans mon cœur..
Je ne me connais plus.. Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher ennemi.. que toujours j'idolâtre;
Ce n'est pas trop de toi, grand Dieu, pour le combattre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *seul, descend dans une situation qui annonce sa douleur ; il s'avance sur la scène, reste quelque tems dans un profond accablement, & dit :*

QUEL nuage de mort s'étend autour de moi ?
Sçais-je ce que je veux ? Sçais-je ce que je doi ?
En ces murs d'Orsigni revient & va m'entendre :
Eh, quel est mon espoir ? Et que dois-je prétendre ?
Rejetter mes liens ! rompre des fers sacrés !
Violer des serments à l'autel consacrés !
Et ce vœu de mon cœur, le vœu de la nature,
Ce serment solemnel d'une tendresse pure,
N'ont-ils pas précédé ces serments odieux ?
L'homme est-il un esclave enchaîné par les cieux ?
Pour sa faiblesse est-il quelque joug volontaire ?
Des humains malheureux le bienfaiteur, le pere,
Ce Dieu qui nous créa, que nous devons chérir,
Comme un sombre tyran verroit avec plaisir
Le trait de la douleur déchirer son image,
Une éternelle mort détruire son ouvrage !
Mes larmes nourriroient sa jalouse fureur,
Et mes tourmens feroient sa gloire & sa grandeur !

Ce feroit le fervir, lui rendre un digne hommage,
Que d'épuifer mes jours dans un long efclavage!.
Non. Je reprens mes droits: l'aveugle humanité
Ne doit former de vœux que pour la liberté;
N'avons-nous pas affez d'entraves & de chaînes?
Eft-ce à nous d'augmenter le fardeau de nos peines?
Lié par des ferments.. ils font tous oubliés:
J'adore Adélaïde, & je vole à fes piés;
Qu'un moment je la voye, & tous mes maux s'effacent,
Ses charmes, fi puiffants, dans mon cœur fe retracent;
Si le ciel s'offenfoit du retour de mes feux,
Il fçauroit les éteindre, & triompheroit d'eux..,
Pourfuis, lâche Comminge: outrage un Dieu fuprême;
A l'audace, au parjure ajoûte le blafphême.
Apoftat facrilége, où vient de t'emporter
Un amour infenfé, que tu ne peux dompter?
Tu parles de brifer les nœuds qui t'afferviffent!
Tes fens à la baffeffe, au crime t'enhardiffent!
Si ce phantôme vain, qui fafcine les yeux,
Qui n'a de la vertu que l'éclat fpécieux,
Si l'honneur t'arrachoit ta promeffe frivole,
Réponds, oferois-tu manquer à ta parole?
Et la religion, tous les peuples des cieux,
Un Dieu même aux autels, un Dieu reçut tes vœux,
Et tu les trahirois!. Ce Dieu prêt à t'abfoudre,

S'il ne peut te toucher, ne crains-tu pas sa foudre?
Sur ta tête coupable entends-tu ces éclats?
Vois sortir, vois monter des gouffres du trépas,
Ces spectres ténébreux.. Toutes ces pâles Ombres
Me lancent.. Quels regards & menaçants &
sombres!
Du fond de ce sépulchre, une lugubre voix..
Il s'ouvre.. Quel objet! C'est Rancé que je vois!
Lui.. qui vient me couvrir du feu de sa colere!
Il s'éleve.. arrêtez, arrêtez, ô mon pere!
Il parle!. „ Malheureux, où vas-tu t'égarer?"
„ D'entre les bras de Dieu tu veux te retirer?
„ Tu veux rompre ces nœuds qu'il a serrés lui-
„ même!
„ Penses-tu détourner le mortel anathéme?
„ A ton oreille envain ton arrêt retentit!
„ Le ciel t'a rejetté; tremble; l'enfer rugit:.
„ Il demande sa proie, & déja la dévore."
Que faut-il?. Repousser l'image que j'adore!
Arracher de mon cœur un penchant immortel!
Oublier un objet.. qui vient avec le ciel
Partager mon hommage, & disputer mon ame!
Que dis-je? Adélaïde.. elle seule m'enflame;
Tu tonnes, Dieu jaloux! eh bien: j'obéirai..
A tes loix asservi, j'oublierai.. je mourrai..

SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

Sur la fin de la derniere scène, on voit d'Orsigni descendre de l'escalier au côté droit avec une lettre à la main; il leve quelquefois les yeux au ciel, les laisse retomber sur cet écrit, annonce la plus profonde douleur, & vient sur la scène.

COMMINGE, *appercevant d'Orsigni, fait quelques pas au-devant de lui.*

D'Orsigni.. Mais d'où vient ce trouble.. ces allarmes..

D'Orsigni a toujours les yeux attachés sur la lettre, & avance sur le théâtre.

Ses yeux sur un écrit.. qu'il trempe de ses larmes!

Avec transport.

Ah! parlez, d'Orsigni.. Tous mes sens déchirés..
Parlez.. Adélaïde.. à ce nom vous pleurez!

D'ORSIGNI, *le regardant avec attendrissement.*

Comminge.. Ah! malheureux!. le ciel.. *à part.* fuyons sa vue.

COMMINGE, *avec transport.*

Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue..
Vous ne répondez point!. je vous entends gémir!

D'ORSIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux, Comminge, qu'à mourir..

A part. Mais quel eſt mon deſſein? Mon amitié fidelle

Doit plutôt lui cacher cette affreuſe nouvelle.

Avec trouble.

Laiſſe-moi dans les pleurs; ces chagrins.. ſont pour moi.

COMMINGE.

Ces vains déguiſements redoublent mon effroi.

Tout ce que j'aime.. ô Dieu! donnez-moi cette lettre.

D'ORSIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre..

Je t'épargne des maux..

COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer.

D'ORSIGNI.

C'eſt à moi de ſouffrir.

COMMINGE.

C'eſt à moi d'expirer.

D'ORSIGNI, *à part.*

Qu'ai je fait? Et j'irois.. je ne puis m'y réſoudre;

Je ne puis le frapper du dernier coup de foudre!..

A Comminge.

N'abaiſſe plus les yeux ſur ce triſte univers:

Tu n'y verrois, hélas! que d'effrayants revers..

Faisant quelques pas pour se retirer.

Adieu, Comminge.. adieu.

COMMINGE, *furieux de douleur, & s'opposant à la sortie d'Orsigni.*

Non, cruel, non, barbare..

Je lirai cet écrit..

D'ORSIGNI, *s'arrêtant.*

Le désespoir l'égare!

Si tu m'aimes, permets..

COMMINGE.

Je n'écoute plus rien.

D'ORSIGNI.

Tu me perces le cœur!.

COMMINGE.

Tu déchires le mien.

D'Orsigni veut se retirer.

Comminge embrasse ses genoux.

Donne-moi.. me quitter!. A tes pieds je me jette.

D'ORSIGNI, *le relevant avec vivacité & l'embrassant.*

Tu vois trop ma douleur.. elle n'est point muette.

Avec une douleur animée.

Que me demandes-tu?

COMMINGE, *avec impétuosité.*

La fin de mes malheurs,

Le trépas, cette lettre.

D'ORSIGNI, *la lui donnant avec la même vivacité.*

Eh bien! prends, lis, & meurs.

COMMINGE, *lit.*

Grace à notre recherche, à la fin moins ftérile,
Nous avons découvert votre nouvel afyle.
Hélas! puiffiez-vous y goûter,
Vainqueur des paffions, un deftin plus tranquille!
Quels coups nous allons vous porter!
Depuis un an, fçachez que du fort pourfuivie...
Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit...
De fon amant l'ame toujours remplie..
Victime du chagrin qui la perfécutoit..
Adélaide.. a terminé.. fa vie..

Comminge tombe évanoui fur une des fépultures des religieux: on fe rappellera qu'elles font un peu élevées de terre.

D'ORSIGNI, *voulant le relever.*

Comminge!. ô mon ami!. comment le foulager?.
Dans ce féjour..

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ.

LE PERE ABBÉ, *defcendu de l'efcalier au côté droit, & arrivé fur la fcène.*

SÇACHONS pourquoi cet étranger..

D'ORSIGNI, *foutenant Comminge, & appercevant le Pere Abbé.*

Ah! mon pere! accourez.. daignez.. Comminge expire..

Cette lettre. .

Elle est à terre, aux pieds de Comminge.

L'amour. . que puis-je, hélas! vous dire?

COMMINGE, *se relevant en quelque sorte du sein de la mort, voyant le Pere Abbé, s'écrie :*

Elle est morte, mon pere! *& il retombe.*

LE PERE ABBÉ, *allant l'embrasser, & le soutenir.*

Ecoutez un ami,
Qui de votre infortune avec vous a gémi;
La piété console, & n'est que la nature
Ardente à secourir, plus sensible, plus pure;
Contre l'adversité je viens vous appuyer;
De vos pleurs attendri, je viens les essuyer.

D'ORSIGNI, *au-devant du théâtre.*

Quoi! la religion est si compatissante,
Elle, que tout m'offroit terrible & menaçante!
On la redoute ailleurs, prompte à nous allarmer..
Ah! mortels, c'est ici qu'on apprend à l'aimer.

LE PERE ABBÉ.

Des humaines erreurs que la suite est cruelle!
A Comminge qu'il tient embrassé.
Ne vous refusez pas à mes soins, à mon zèle;
Revenez, à ma voix, de cet accablement.

COMMINGE, *se relevant un peu.*

Je l'ai perdue! Enfer, as-tu d'autre tourment?
Et il retombe encore.

LE PERE ABBÉ, *à d'Orfigni.*

Permettez qu'en fecret un moment..

D'Orfigni veut fe retirer.

COMMINGE, *fe relevant avec fureur.*

Qu'il demeure;

Mon pere, qu'à fes yeux je gémiffe, je meure;
Tous mes crimes encor ne lui font pas connus:
Il m'avoit fuppofé quelque ombre de vertus;
Il pourroit m'eftimer: de fon erreur extrême
Qu'il foit défabufé.. que d'Orfigni.. vous-même..
Que l'enfer, que le ciel, que l'univers entier
Apprennent des forfaits, qu'on ne peut expier;
Qu'une ame fans remords devant vous fe déploye:
Oui, dans ce même inftant, où le ciel me foudroye,
Je formois le projet.. tous mes liens rompus..
J'allois porter mon cœur aux pieds.. elle n'eft plus!.
Et ce Dieu m'en punit.

D'Orfigni fort.

Vous me quittez?.

Au Pere Abbé.

Mon pere,

Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupiere?

SCENE IV.

COMMINGE, LE PERE ABBÉ.

LE PERE ABBÉ.

C'EST à mes ſeuls regards que vous devez offrir
Les bleſſures d'un cœur..

COMMINGE, *toujours ſur cette ſépulture, & avec une eſpece de fureur.*

Que rien ne peut guérir.
Mon pere, c'en eſt fait. Qu'il me réduiſe en poudre,
Ce Dieu, qui s'eſt vengé: j'attends ici ſa foudre.

Il embraſſe la terre avec tranſport.

LE PERE ABBÉ.

Ah! malheureux Arſène! ah! mon fils, connaiſſez
Ce Dieu qui vous entend, & que vous offenſez:
Sans doute, contre vous s'armant de ſon tonnerre,
Il peut de ſa juſtice épouvanter la terre,
Expoſer à nos yeux dans votre châtiment,
Du céleſte courroux l'éternel monument;
Il peut vous accabler de ſa grandeur terrible:
Mais ce Dieu.. C'eſt un pere indulgent & ſenſible,
Et vous en abuſez, enfant dénaturé!

COMMINGE, *dans la même ſituation.*

Mon pere!.. Ah! loin de moi, ce Dieu s'eſt retiré;
Il m'ôte Adélaïde.

Il dit ces mots en pleurant.

LE PERE ABBÉ.

Et vous osez, mon frere,
Elever jusqu'à lui votre voix téméraire!
Dans vos impiétés vous accusez le ciel!
Rendez grace plutôt à son bras paternel;
Que dis-je? Vous pleurez l'objet qu'il vous enleve;
Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive?
Qui l'immole? homme aveugle, ouvre les yeux: c'est toi,
C'est toi, qui trahissant ta promesse, ta foi,
Transfuge des autels, pour marcher vers l'abîme,
Courois te rendre au monde, à la fange du crime;
Ce Dieu, qui d'un regard perce l'immensité,
Les profondeurs du tems & de l'éternité,
Il a lu dans ton cœur, dans ses plis infidelles,
En a développé les trames criminelles;
Il t'a vu prêt enfin à rompre tes sermens:
Il te ravit l'auteur de tes égaremens;
Sa clémence lassée à l'homme t'abandonne.
S'il t'échappe des pleurs, que le ciel te pardonne,
Qu'ils implorent ta grace, & celle de l'objet..
Par la voix du devoir je vous parle à regret;
Donnez-moi votre bras..

Il releve Comminge qui fait des efforts, & s'appuie sur le bras du Pere Abbé.

COMMINGE.

Qu'exigez-vous, mon pere?
J'allois sur cette tombe achever ma misere;

Pourquoi me rappeller à ce jour que je fuis?
Nommez-moi criminel: je ſçais que je le ſuis;
Mais cet objet, mon pere.. il n'étoit point coupable;
J'ai fait tous ſes malheurs: le ciel inexorable
Auroit dû ſur moi ſeul appéſantir ſes coups,
Et ſur Adélaïde il les réunit tous!

LE PERE ABBÉ.

Reſpectez ſes décrets; adorez ſes vengeances,
Et ſouffrez.

COMMINGE.

Il a mis le comble à mes ſouffrances.
Je ne le cache point: irois-je vous tromper?
Son bras du coup mortel eſt venu me frapper.
Je crains peu le trépas: je le vois d'un œil ferme,
Comme de mes malheurs le remede & le terme.
Mais ce que je redoute, eſt un Dieu courroucé.
Retirez donc le trait, dans mon cœur enfoncé;
Je frémis de le dire, Adélaïde eſt morte,
Et ſur Dieu cependant, plus que jamais l'emporte:
Voilà le ſeul objet qui me ſuit au tombeau.
A la pâle clarté de ce triſte flambeau,
C'eſt elle que je vois, plus ſéduiſante encore;
Aux autels proſterné, c'eſt elle que j'adore:
D'autant plus accablé de ma funeſte erreur,
Que même le remords n'entre plus dans mon cœur.

LE PERE ABBÉ.

Qu'un eſpoir courageux vous flatte & vous anime;
Criez à votre Dieu du profond de l'abîme:

D'un honteux esclavage il brisera les fers.
Le créateur des cieux, le souverain des mers,
Qui fait taire d'un mot (1) les bruyantes tempêtes,
Enchaîne avec les vents la foudre sur nos têtes,
Sçaura rendre le calme à vos sens agités:
Mais le zèle constant obtient seul ses bontés.
Voulez-vous réveiller dans votre ame impuissante
Ces sublimes élans, cette flamme agissante,
Qui nous porte à l'amour de la divinité?
Qu'en toute son horreur à vos yeux présenté
Le trépas vous inspire un effroi salutaire;
Eclairez-vous toujours du flambeau funéraire;
Plus docile à nos loix, achevez de creuser
Cette fosse, où l'argile ira se déposer.
Tremblez que cet esprit, qui survit à nous-même,
Dans ses destins nouveaux n'emporte l'anathême;
Frémissez: contemplez l'arbitre souverain,
Sur cette fosse assis, la balance à la main;
Le pere a disparu: vous voyez votre juge;
Il prononce.. Où sera, mortel, votre refuge?

En lui montrant sa fosse.

C'est donc là que penché sous le glaive d'un Dieu,
C'est-là que vous devez ensevelir ce feu,
Qu'il faut que votre cœur se soumette, se brise,

---

(1) *Imperavit ventis & mari, & facta est tranquillitas magna.*

Sur vos devoirs cruels, que la mort vous inſtruiſe..
Avec ce maître affreux je vous laiſſe..

Il fait quelques pas pour ſe retirer.

COMMINGE, *l'arrêtant, & vivement.*

Un moment,
Mon pere.. cet Euthime irrite mon tourment;
Tantôt je l'ai revu.. je réſiſte avec peine
Au deſir de ſçavoir quel ſujet le ramene,
Ici.. ſur mes pas même.. il ſemble partager
Mes chagrins, mes travaux.. il veut les ſoulager;
Sur ma foſſe il levoit une main défaillante,
Et ſa main retomboit toujours plus languiſſante;
Lui ſerois-je connu?. pourquoi ces pleurs?. ſçachez
Dans quelle ſombre nuit ſes deſtins ſont cachés.
De moi-même étonné.. quel ſentiment me guide?
Qui peut m'intéreſſer après Adélaïde?

LE PERE ABBÉ.

Eh quoi! toujours ce nom? je remplirai vos vœux;
Je vais enfin lever ce voile ténébreux;
Euthime m'apprendra quelle raiſon puiſſante
Rappelle à vos côtés ſa douleur gémiſſante;
Je vous en inſtruirai. Son état eſt touchant!
Au matin de ſes jours, il penche à ſon couchant!
On craint que le poiſon de la mélancolie
N'ait bientôt conſumé le reſte de ſa vie.

COMMINGE, *avec emportement.*

Ah! ce revers manquoit à mon malheureux ſort!

LE PERE ABBÉ.

Dans ces tombeaux, mon frere, étudiez la mort:
Je vous l'ai dit: cherchez son horreur ténébreuse..
C'est l'école de l'homme.

Il fait encore quelques pas pour sortir.

COMMINGE, *allant à lui.*

Ame si généreuse,
Où regne la nature avec la piété,
Où Dieu se fait sentir dans toute sa bonté,
Puisqu'il n'est point permis d'entretenir l'idée..
D'un si cher souvenir mon ame est possédée!
Que du moins (je n'implore, hélas! que la pitié)
Mes pleurs puissent couler au sein de l'amitié!
Faut-il que tout entier le sentiment s'immole?
Et le ciel défend-t-il qu'un ami me console?
Mon pere.. d'Orsigni soulageoit ma douleur..
Qu'il revienne..

LE PERE ABBÉ, *le serrant contre son sein.*

Est-ce à vous à douter de mon cœur?
Me suis-je à votre égard montré dur, inflexible?
Et pour être chrétien, doit-on être insensible?
Ne connaîtrez-vous point, exempt de passion,
Le véritable esprit de la religion?
Le tendre sentiment compose son essence;
Le tendre sentiment établit sa puissance;
Si Dieu n'eût point aimé, suivrions-nous sa loi?
C'est l'amour qui soumet la raison à la foi..
Vous verrez votre ami.

Comminge se prosterne devant le Pere Abbé.

SCENE V.

COMMINGE *ſeul, & revenant au-devant du théâtre.*

QUE mes maux ſont horribles!
Eh! qu'il eſt de tourments pour les ames ſenſibles!
Combien de fois on meurt avant que d'expirer!
Tout m'attendrit, m'afflige, & vient me déchirer!
Cet Euthime.. Ah! Comminge, écarte les allarmes;
Dans tes yeux preſque éteints eſt-il encor des larmes?
Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir,
Ton cœur au ſentiment pourroit-il ſe r'ouvrir?
J'ai tout perdu!. C'eſt moi que le tombeau dévore!
C'eſt moi.. qui ne ſuis plus! ô mon Dieu que j'implore,
Tu veux.. que je l'oublie! ô comble de douleurs!
Tu prétends lui ravir juſqu'à mes derniers pleurs!
Et ce ſuprême effort.. n'eſt point en ma puiſſance.
Pardonne, Dieu vengeur, je ſçais que je t'offenſe;
Je voudrois.. t'obéir..

Il court au tombeau de Rancé, l'embraſſe avec vivacité, & y répand des larmes.

Toi, qui des paſſions pus te rendre vainqueur,
Rancé.. tu ſçus aimer; tu connus la tendreſſe:
Tu ſçauras.. comme il faut ſurmonter ſa faibleſſe.

Ta vertu, que le ciel prit ſoin de ſoutenir,
De l'objet le plus cher dompta le ſouvenir;
Du pied de ſon cercueil, ſur ſa cendre fumante,
Tu t'élevas à Dieu, qui frappoit ton amante:
Je n'ai point ton courage.. Ah! viens à mon ſecours;
Viens, ſubjugue un tyran.. qui l'emporte toujours.
Contre un cœur révolté, Rancé, tourne tes armes;
D'Adélaïde en moi combats, détruis les charmes;
L'ai-je pu dire, hélas!. je retombe à ce nom;
Prête-moi.. tout l'appui de la religion.
Mes larmes vainement inonderoient ta tombe!
Aimas-tu comme moi?. Sous mes maux je ſuccombe.

Il eſt penché ſur le tombeau, aux pieds de la croix & dans un profond accablement.

SCENE VI.

COMMINGE, EUTHIME.

Euthime deſcend de l'eſcalier au côté droit; c'eſt de ce même côté que Comminge a les deux mains & la tête appuyées ſur le tombeau; il eſt donc aſſez naturel qu'il ne voye pas Euthime, qui n'apperçoit point auſſi Comminge. Euthime ſe traîne juſqu'à ſa foſſe; on ſe ſouviendra qu'elle eſt ſur le devant du théâtre à droite: ce religieux qui a toujours la tête enfoncée dans ſon habillement, examine long tems ſon dernier aſyle; il gémit, il y tend les deux mains qu'il leve enſuite au ciel; il quitte ce lieu de la

ſcène, fait quelques pas pour ſe retirer, apperçoit Comminge, paroît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin; Comminge qui ne l'a pas vû, ſe leve, & paſſe au côté gauche du théâtre, près de ſa foſſe; Euthime court prendre ſa place. Il a remarqué que Comminge avoit laiſſé échapper des pleurs ſur le tombeau: il y demeure dans la même ſituation où l'on a vu Comminge.

COMMINGE *ſe levant, comme on vient de le dire, & allant vers ſa foſſe.*

ALLONS nous acquitter d'un barbare devoir.
Qu'ai-je dit? Le trépas n'eſt-il point mon eſpoir?

Il prend la pioche.

Terre, mon ſeul aſyle, à ton ſein qui m'appelle,
Puis-je rendre aſſez tôt ma ſubſtance mortelle?
Ce cœur, par vingt tyrans, déchiré, dévoré,
Pourroit-il aſſez tôt être au néant livré?

Il enfonce la pioche, creuſe la terre, & trouve de la réſiſtance. Pendant ce tems Euthime donne des baiſers au tombeau; on diroit qu'il veut recueillir dans ſon cœur les larmes de Comminge.

Tu m'oppoſes, ô terre, un rocher inflexible!
Ouvre-toi ſous mes coups.. à mes pleurs ſois ſenſible..

En pleurant.

De tes flancs amollis.. je ne veux qu'un tombeau.

Il arrache des pierres, qu'il jette ſur le bord de la foſſe; il s'arrête appuyé ſur la pioche, & continue.

Eprouvé, chaque jour, par un tourment nouveau,
Aurois-je à regretter une vie importune?

Hélas! dès le berceau j'ai connu l'infortune,
Les maux les plus cruels, les ſupplices du cœur:
L'exiſtence pour moi ne fut que la douleur.

Il creuſe encore la terre, laiſſe la pioche, prend entre ſes mains un crâne, le conſidere avec une attention ténébreuſe.

De cet être animé par un rayon céleſte,
De l'homme malheureux voilà donc ce qui reſte!
Ils ont aimé ſans doute... & leur cœur ne ſent plus!

Il laiſſe, avec un ſigne d'effroi & de douleur, tomber ce crâne, qui va rouler du côté d'Euthime. Comminge a ſon front appuyé ſur les deux mains: il reſte quelque tems dans ce ſombre accablement. Euthime fait un mouvement de terreur à l'aſpect de cette tête, & il reprend la même attitude. Comminge revenu à lui, pourſuit:

Ciel! ſoutiens mes eſprits de douleur abattus.

Euthime ſe releve, tourne les yeux vers le ciel, met la main ſur ſon cœur, & retombe dans la même ſituation. Comminge prend la pelle, jette la terre de côté & d'autre, met les pieds dans ſa foſſe, la conſidere avec cette mélancolie profonde, le caractere de l'ame pénétrée.

Que j'oſe de ma cendre enviſager la place..
Là.. je ne ſerai plus.. C'eſt dans ce court eſpace
Que tout s'anéantit.. tout.. juſques à l'eſpoir;
C'eſt ici.. que l'amour n'aura plus de pouvoir,
Qu'Adélaïde enfin.. je vis.. je brûle encore;
Je ſens.. qu'Adélaïde eſt tout ce que j'adore.

Il laiſſe tomber la pelle, tombe lui-même dans une atti-

tude d'abattement sur le coin de la fosse qui regarde le tombeau : par-là il peut être vu du spectateur ; Euthime, qui continue à n'être pas apperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, donne des marques de douleur, retourne & demeure une main appuyée sur le tombeau.

Pardonne-moi, grand Dieu, c'est mon dernier
 soupir ;
Pour la derniere fois laisse-moi me remplir
De cet objet.. qu'il faut que je te sacrifie !
Pardonne, si malgré le serment qui me lie,
J'ai gardé, dans un sein qui nourrit son ardeur,

Il tire de son sein le portrait d'Adélaïde. Euthime est parvenu jusqu'auprès de Comminge, & met son mouchoir à ses yeux ; il écoute Comminge avec intérêt.

Cette image si chere.. attachée à mon cœur :
Eut-on pu l'en ôter, sans m'arracher la vie ?

Il attache les yeux sur le portrait.

Voilà.. voilà les traits.. que l'on veut que j'oublie !
Effacés par mes pleurs.. à mes yeux si présents...
Sur la religion.. sur le ciel si puissants !
A Dieu même.. à Dieu même, oui je t'ai préférée,
Tu m'enflammes encore, ô femme idolâtrée.
Du cœur le plus épris, & le plus malheureux..

Il couvre le portrait de baisers & de larmes.

Ma chere Adélaïde.. emporte tous mes vœux..

Euthime, les deux mains étendues vers Comminge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.

Le dernier sentiment de l'esprit qui m'anime

EUTHIME, *avec un cri.*

Ah! Comte de Comminge!

Il se retire avec une espece de précipitation.

COMMINGE, *remettant avec vivacité le portrait dans son sein, & frappé d'étonnement.*

A ces accents! *Il se retourne.*

Euthime!..

Il m'a nommé!.

Euthime se retire vers l'escalier de l'aîle droite.

Sa voix.. cruel.. vous me fuyez!.

Il va à lui.

Rien ne peut m'arrêter.. que j'expire à vos piés.

Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.

Quoi! vous me repoussez!

Il demeure interdit.

Son empire m'étonne!

Euthime a monté déjà quelques marches, il tombe les deux mains appuyées sur les genoux, dans l'attitude d'une personne qui pleure.

Il pleure!.

Comminge avec impétuosité allant à Euthime, & déjà sur une des marches.

Je sçaurai..

EUTHIME, *se relevant, & lui faisant signe toujours de la main pour qu'il n'avance pas.*

Restez.. Le ciel l'ordonne.

Euthime acheve de monter avec peine, tournant souvent la tête.

COMMINGE, *demeurant interdit sur le degré.*

Dieu lui-même commande! il enchaîne mes pas!..
Quel silence obstiné, que je ne comprens pas!

Il se retourne vers Euthime qui est au haut de l'escalier; ce dernier joint les mains, semble s'adresser au ciel, regarde encore Comminge, pousse un profond gémissement, est prêt de quitter la scène.

Euthime.. cher Euthime.. il gémit! & m'évite..

Comminge monte encore quelques degrés pour aller vers Euthime, & dit avec des larmes:

Euthime.. écoutez-moi.. qu'un seul mot...

Il suit long-tems des yeux Euthime, qui disparaît enfin, après s'être encore retourné & avoir regardé Comminge en levant les mains au ciel, & mettant la main sur son cœur.

Il me quitte!.

SCENE VII.

COMMINGE *seul, descendant.*

CES sons.. ces sons touchans.. dans mon ame ont porté..
Trop chere illusion!. frappé de tout côté..
Ma douleur, mon tourment, mon désespoir redouble!
Tout ce qui m'environne augmente encor ce trouble..

Il va vers le tombeau.

O Dieu qui me punis, que j'offense toujours,
Précipite la fin de mes malheureux jours;
O Dieu.. soulage-moi du fardeau de mon être.

Il a une main appuyée sur le tombeau.

SCENE VIII.

COMMINGE, D'ORSIGNI, *avec précipitation, descendant par l'escalier du côté gauche, & accourant à Comminge.*

COMMINGE, *allant au-devant de d'Orsigni, avec transport.*

Il me connaît!

D'ORSIGNI, *avec la même vivacité.*

Euthime, en ce moment peut-être,
A son terme arrivé..

COMMINGE, *effrayé.*

Vous dites?

D'ORSIGNI.

A l'instant,
J'ai vu ce malheureux que l'on traînoit mourant
Aux lieux, où la pitié (1) d'une main bienfaisante
S'empresse à soulager la nature souffrante.

(1) L'infirmerie.

COMMINGE, *avec douleur, & faisant quelques pas.*

Je te perdrois ! Euthime!

D'ORSIGNI.

A travers sa pâleur,
J'ai saisi quelques traits.. ils ont troublé mon cœur ;
Comminge.. il faut le voir.

COMMINGE.

Je le verrai, sans doute.
Courons.. ce cœur, hélas! n'a plus rien qu'il redoute.

Il sort.

D'ORSIGNI.

Je suis vos pas.

SCENE IX.

D'ORSIGNI, *seul.*

O Ciel! prens pitié de ses maux!
S'il n'est point en ces lieux, où donc est le repos?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *descendant avec précipitation*, & D'ORSIGNI, *le suivant avec le même empressement.*

COMMINGE, *encore sur les degrés.*

NON, ne me suivez point.

Il est descendu sur la scène.

D'ORSIGNI.

Sous ces voûtes funèbres,
Que venez-vous chercher ?

COMMINGE.

Les plus noires ténèbres.
S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux,
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
Dans la nuit de la mort que ma douleur se cache;
A me persécuter tout conspire & s'attache;
Tout se plaît à blesser ma sensibilité.
Je ne puis m'arracher à la fatalité!
Que je reconnais bien cet infernal Génie,
Appliqué sans relâche à tourmenter ma vie,
Et qui, dès mon berceau, s'abreuvant de mes pleurs,
Emporte mes destins de malheurs en malheurs!
Acharné sur sa proie avec persévérance..
Jouis, cruel: ta rage a comblé ma souffrance!

D'ORSIGNI.

Quoi! toujours entouré de l'ombre des tombeaux,
Loin de les adoucir, vous irritez vos maux!
Aimant à vous nourrir de fiel & d'amertume,
Vous-même entretenez l'ennui qui vous consume!

COMMINGE.

Euthime.. vous sçavez quel trouble en sa faveur,
Quel pouvoir inconnu semble entraîner mon cœur,
Qu'après Adélaïde, il est le seul, peut-être,
Pour qui le sentiment dans mon ame ait pu naître;
Cet Euthime.. que j'aime, & je ne sçais pourquoi..
Refuse de me voir.. Il s'éloigne de moi!
Malgré mon désespoir, ma priere, mes larmes,
Il veut à mes regards dérober ses allarmes!
On dit même, & je tremble à ce nouveau chagrin,
Que ses jours languissants approchent de leur fin:
S'il m'étoit enlevé.. que m'importe sa vie?
Que dis-je, ô ciel? La mienne à son sort est unie.
Mais, d'Orsigni, d'où vient cet intérêt puissant?
Seroit-ce du malheur le suprême ascendant,
Et des infortunés le cœur facile & tendre,
Plus que les autres cœurs, cherche-t-il à s'étendre?
Goûterions-nous enfin de secrettes douceurs
A confier nos maux, à déposer nos pleurs?
La peine partagée est-elle plus légere?
Ou ce ciel, de qui l'homme éprouve la colere,
Que les plus malheureux souvent touchent le moins,
Met-il le sentiment au rang de nos besoins?

Euthime.. à mes côtés je le revois sans cesse;
Il me cherche, me fuit.. dans quel trouble il me laisse!

D'ORSIGNI.

Comme vous j'ai senti la même émotion.

COMMINGE.

Et tout vient ajouter à cette impression.
Qu'est-ce que le secours de la raison humaine!
Qu'on doit peu nous vanter sa lueur incertaine!
Ce débile flambeau, qu'allume un souffle faint,
Le moindre événement l'obscurcit, ou l'éteint;
Avec nos sens flétris nos esprits s'affaiblissent.
A mes propres regards mes frayeurs m'avilissent:
J'eusse autrefois d'un songe écarté les erreurs,
J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs;
Tant l'infortune change & peut dégrader l'être,
Que l'orgueil a nommé l'image de son maître!
Lorsque l'astre du jour brille au plus haut des cieux,
La règle nous permet (1) d'appeller sur nos yeux
D'un sommeil passager les douceurs consolantes;
La mort même abaissoit mes paupieres pesantes;
Dans le sein du repos j'essayois d'assoupir
Les tortures d'un cœur fatigué de gémir:
Quel songe m'a frappé de tristesse & de crainte!

---

(1) On se rappellera que les Religieux de la Trappe ont permission de se reposer quelques moments l'après-dîner.

J'errois dans les détours d'une lugubre enceinte,
Qu'à fillons redoublés le tonnerre éclairoit;
Sous mes pas chancellants la terre s'entr'ouvroit;
Je m'avance, égaré, dans des plaines désertes:
De la deftruction elles étoient couvertes;
Du fond de noirs tombeaux, antiques monuments,
J'entendois s'échapper de longs gémiffements;
Dans les débris épars de ces vieux maufolées,
Je voyois fe traîner des Ombres défolées;
D'un lamentable écho ces champs retentiffoient;
Des monceaux de cercueils jufqu'aux cieux s'entaffoient:
On eut dit que ces bords, haïs de la nature,
Etoient du monde entier la vafte fépulture.
Tout à l'oreille, aux yeux, au cœur, à tous les fens
Portoit l'affreufe mort, & fes traits déchirants.
A la fombre lueur d'une torche fanglante,
J'apperçois une femme éperdue & tremblante,
En vêtemens de deuil, les bras levés au ciel,
Dans les pleurs, fuccombant fous un trouble mortel...
Auffitôt la pitié m'attendrit & me guide:
J'accours, je vois.. je vole aux pieds d'Adélaïde,
Et n'embraffe, effrayé, qu'un tombeau gémiffant.
Sous les habits d'Euthime, un fpectre menaçant
S'éleve, fe découvre, à mes regards préfente..
Quelle image! la mort caufe moins d'épouvante:
D'un tourbillon de feux il étoit entouré;
On pouvoit voir fon cœur, de flammes dévoré.

„ Arrête, m'a-t-il dit d'une voix douloureuse;
„ Cruel! ma destinée est assez malheureuse.
„ Puissé-je dans ces feux, qui s'éteindront un jour,
„ Expier les erreurs d'un criminel amour,
„ Et bientôt appaiser les célestes vengeances!
„ Pleure, il est encor tems, répare tes offenses..
„ Tu vois Adélaïde." A ces mots expirans,
Il lance dans mon sein un de ses traits brûlants;
„ Je t'attends, poursuit-il." Je m'écrie: il retombe,
Et rentre, en murmurant, dans la nuit de la tombe,
La foudre y suit le spectre, & l'enfer a mugi.

SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI, QUATRE RELIGIEUX.

Ces quatre Religieux paraissent au sortir de l'aîle droite du cloître, au côté de l'escalier; ils prennent successivement une des cordes de la cloche, en se prosternant l'un devant l'autre, & en disant:

PREMIER RELIGIEUX, *d'une voix sourde & lugubre.*

MOURIR.

D'ORSIGNI, *entendant les sons funèbres de cette cloche, qui sonne depuis ce moment jusqu'à la fin de la pièce.*

Quels sons! qu'entends-je?

COMMINGE, *effrayé & regardant ces Religieux.*

Il se meurt! d'Orsigni.

SECOND RELIGIEUX,

en observant ce que nous venons de dire.

Mourir.

TROISIEME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIEME RELIGIEUX.

Mourir.

Ces quatre Religieux se retirent; la cloche est censée avoir d'autres cordes que tirent dans le cloître d'autres Religieux qu'on ne voit pas.

D'ORSIGNI.

Quels accents! quelle image!

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter. Vous voyez notre usage,
Lorsqu'un de nous expire.

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, *suivi de deux religieux, dont l'un a son mouchoir sur les yeux, l'autre paraît pénétré de tristesse*

Les deux religieux sortent, & remontent tristement.

LE PERE ABBÉ.

EPARGNEZ ces regrets

Allez du lit funèbre (1) ordonner les apprêts.

COMMINGE, *l'appercevant, court à lui, emporté par la douleur, & oubliant de se prosterner suivant l'usage.*

Euthime..

LE PERE ABBÉ, *d'un ton attendri.*

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir.. Ah! mon pere!

LE PERE ABBÉ.

Tout le pleure, & moi-même.. ô triste ministere!

COMMINGE, *du ton de la plus vive douleur.*

O mon pere! avec lui que ne puis-je expirer!
Eh! je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer!

A part.

Pardonne, Adélaïde.. Oui, j'ignore moi-même
Quel mouvement.. je céde à ma douleur extrême.

Au Pere Abbé.

Pour jamais enlevé.. je ne le verrai plus!

D'ORSIGNI.

Qu'il a sçu me toucher! que mes sens sont émus!

---

(1) Qu'on n'oublie point que ces religieux, lorsqu'ils sont près d'expirer, sont étendus sur la cendre & la paille.

LE PERE ABBÉ.

Dans cette enceinte fombre il doit bientôt descendre,
Rempli de notre efprit, pour mourir fur la cendre.

COMMINGE, *au Pere Abbé.*

Vous fçavez..

LE PERE ABBÉ.

Ses chagrins doivent fe dévoiler.

COMMINGE, *avec précipitation.*

Nous apprendrons, mon pere..

LE PERE ABBÉ.

Euthime va parler:
Je le fçais de lui-même, & pour grace derniere,
Il demande, affranchi de notre loi févere,
Qu'un grand fecret, dit-il, dans fon cœur retenu,
Echappe à fa douleur, & foit enfin connu.

COMMINGE.

à part.

Un grand fecret! mon trouble à chaque inftant augmente.

D'ORSIGNI, *à part.*

Quels rapports.. quels foupçons que ma faibleffe enfante!

SCENE IV.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, DES RELIGIEUX.

Deux rangs de religieux descendent les bras croisés sur la poitrine & dans un grand accablement, par les deux escaliers. Chacun fait une genuflexion devant la Croix, & une autre devant l'Abbé; ensuite ils vont se remettre à leur place des deux côtés de la scène; les deux colonnes sont en face l'une de l'autre, le Pere Abbé est au milieu; sur un des côtés du théâtre sont Comminge & d'Orsigni, tous deux accablés de la plus vive douleur, & paraissant inquiets sur ce que doit réveler Euthime. La cloche sonne toujours, de façon pourtant qu'elle ne couvre pas la voix.

LE PERE ABBÉ, *aux religieux.*

QUE chacun prenne place & m'écoute.

Les religieux se rangent, comme on l'a dit, à côté l'un de l'autre, & dans une tristesse recueillie. On frappe la tablette des mourants selon l'usage de la Trappe.

La mort
Sur un de nous s'arrête & va finir son sort;
Le frere Euthime touche à ce moment terrible
Où nous attend l'arrêt d'un juge incorruptible;
Et l'homme, quel qu'il soit, est toujours criminel:
Réunissons nos voix; jusqu'au trône éternel,
Portons avec ardeur la fervente priere:

Du séjour bienheureux elle ouvre la barriere,
Des pièges infernaux peut seule garantir,
Prête un pouvoir touchant aux pleurs du repentir,
De Dieu qui va frapper, suspend, éteint la foudre,
Et désarmant son bras, le force à nous absoudre.
Pour Euthime implorons tous les secours du ciel;
Que cet infortuné, vainqueur d'un corps mortel,
Plein de ce feu sacré que l'espérance allume,
Au calice de mort boive sans amertume,
Et que son ame en paix, rejettant ses liens,
S'élance au sein d'un Dieu, la source des vrais biens.

Il se tourne de côté, ainsi que tous les religieux, en face de la croix, & adresse cette priere que lui seul prononce, les religieux ne disant tout haut que le dernier mot.

PRIERE.

Dieu suprême, daigne m'entendre.
Que l'esprit immortel s'enflamme de ton feu;
Rends à la terre une mortelle cendre.
Mon ame reconnaît, aime, & bénit un Dieu.

TOUS LES RELIGIEUX *répetent à la fois ce dernier mot.*

Un Dieu!

LE PERE ABBÉ *continuant.*

Mon ame en toi seul se confie:
Ecarte les dangers qui m'attendent au port;
A l'homme, qu'a trompé le songe de la vie,
Grand Dieu, fais supporter la mort.

TOUS LES RELIGIEUX *répetent.*

La mort!

LE PERE ABBÉ *pourſuit.*

Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles;
Que je me plonge au ſein des miracles divers,
Créés par tes mains immortelles!
L'eſpérance, la foi m'emportent ſur leurs aîles;
Dieu puiſſant, ſous mes pas viens fermer les enfers.

TOUS LES RELIGIEUX.

Les enfers!

LE PERE ABBÉ *continue.*

Briſe un joug que la matiere impoſe:
Romps les fers de l'humanité;
Tout eſt marqué du ſceau de la mortalité;
Tout fuit, comme un torrent dans ſon cours emporté,
C'eſt en toi ſeul, ô mon Dieu, que repoſe
L'éternité.

TOUS LES RELIGIEUX.

L'éternité!

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, LES RELIGIEUX.

Quatre nouveaux religieux, dont deux portent une eſpece d'urne de terre groſſiere & remplie de cendre, l'autre a ſous ſon bras de la paille.

LE QUATRIEME RELIGIEUX, *au Pere Abbé, & d'une voix baſſe & pénétrée.*

Le frere Euthime approche.

LE PERE ABBÉ.

Empressons-nous, mes freres,
A préparer ce lit, terme de nos miseres:
Euthime a demandé que son œil expirant
Pût contempler sa fosse à son dernier instant.

Il est accompagné de ces quatre nouveaux religieux, il prend dans une coquille qu'on lui présente avec cette urne, de la cendre, la laisse tomber en levant les yeux au ciel, & en disant:

Esprits consolateurs, entourez cette cendre.

Les quatre religieux forment une croix de cendre qu'ils couvrent de paille; elle est sur le devant du théâtre à gauche, distante de la fosse d'Euthime; les deux colonnes de religieux dépassent cette cendre, de façon que Comminge sera vis-à-vis d'Euthime, lorsqu'il sera placé.

Et sur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre.

COMMINGE.

O spectacle touchant! je ne pourrai jamais..

LE PERE ABBÉ, *à Comminge.*

A votre rang placé, modérez ces regrets,
Frere Arsène, & songez que le ciel s'en offense.

Comminge dans l'accablement, va prendre sa place parmi les religieux: il est le second de la colonne droite; d'Orsigni est quelques pas plus haut que les religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les religieux, ni Comminge.

A d'Orsigni.

Et vous, sur qui veilloit l'œil de la Providence,
Qu'elle-même a sans doute en ces murs amené,

Vous, d'un monde trompeur, toujours environné,
Vous avez vu mourir ces héros de la guerre,
Dont le fafte impofant peut éblouir la terre,
Ces fages, dont l'orgueil eft le faible foutien..

D'ORSIGNI, *appercevant Euthime qui defcend.*

O ciel!

LE PERE ABBÉ.

Vous allez voir comme meurt un chrétien.

SCENE VI. & *derniere.*

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, LES RELIGIEUX, EUTHIME, *foutenu par deux religieux, un troifième le fuit avec un crucifix à la main.*

LE PERE ABBÉ, *voyant Euthime.*
A d'Orfigni.

IL fe montre à nos yeux.

A Euthime, au-devant duquel il va.

Venez, venez, mon frere,
Mériter de la grace une mort falutaire.

EUTHIME, *avançant fur le théâtre, toujours foutenu par les deux religieux, & fe traînant au lit de cendre.*

C'eft-là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas!

Au Pere Abbé.

Ô mon pere! daignez me prêter votre bras.

Le Pere Abbé l'aide, & l'étend sur la cendre: l'un des deux religieux qui le soutiennent se retire. Derriere lui reste toujours le religieux qui porte le crucifix; Euthime demande au Pere Abbé qui est à ses côtés:

Suis-je près de ma fosse?

COMMINGE, *le regardant avec attention & à part.*

A sa voix. . à sa vue. .

LE PERE ABBÉ, *à Euthime.*

La voici.

Il la lui montre.

D'ORSIGNI, *à part.*

Quelle erreur séduit mon ame émue!

EUTHIME, *regardant sa fosse.*

Mon courage incertain demande à s'affermir;
Soutenons ce spectacle. . il apprend à mourir.

On se souviendra qu'Euthime doit avoir une voix languissante & affaiblie.

Vous me l'avez permis. *Au Pere Abbé.* Le malheureux Euthime
Peut, rempli des transports du zèle qui l'anime,
Révéler des secrets, qui du jour éclairés,
Rendront Dieu plus visible à ces lieux révérés,
A ces ames, du monde & des sens détachées. .
Oui, vous verrez son bras, par des routes cachées;
Me tirer des enfers, pour me conduire au port.
Que ma bouche, ô mon Dieu, par un suprême effort

Puisse

Puiſſe offrir de ta gloire une preuve éclatante!
Ranime en ſa faveur cette voix expirante!
Que mon dernier ſoupir s'arrête, pour montrer
Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inſpirer!

LE PERE ABBÉ.

Ah! ſa grace eſt ſur nous toujours prête à deſcendre;
Sur nous toujours ſes dons ſont prêts à ſe répandre.
C'eſt nous, c'eſt nous, ingrats, qui repouſſant ſa main,
Contre le ciel armés, lui fermons notre ſein.

EUTHIME, *au religieux qui le ſoutient.*
Il eſt un peu élevé, & ſouvent appuyé ſur ſon bras droit.

Daignez me ſoutenir. *Aux religieux.*
Vertueux ſolitaires,
Vous avez cru ma foi, ma piété ſincères,
Que digne enfin du nom que vous m'avez doñné,
J'étois par un ſaint zèle aux autels entraîné:
Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime
Des déſordres du cœur la honteuſe victime;
Vous voyez.. une femme.

Comminge à ce mot laiſſe échapper toute l'expreſſion de l'étonnement & de la curioſité, mouvements qui toujours augmentent.

LE PERE ABBÉ.

Une femme, en ce lieu!

EUTHIME.

Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour Dieu.
Oui, je ſuis, je l'avoue, une femme coupable;

Et la plus criminelle, & la plus misérable..
Dont la religion consolera la fin.
Comminge, entends, regarde, & reconnais enfin
Celle qui prit, hélas! un fol amour pour guide..
Celle qui t'égara.. qui vient..

A ce dernier mot, elle se leve encore un peu plus; & sa tête moins enfoncée dans son habillement laisse distinguer ses traits.

COMMINGE, *avec un cri, allant se précipiter à genoux auprès d'Euthime, & paraissant vouloir lui prendre la main.*

Adélaïde!

D'ORSIGNI.

Ciel!

EUTHIME, *à Comminge, & le repoussant de la main.*

Elle-même. Arrête.

COMMINGE, *à ses pieds.*

Adélaïde.. non..

Aux religieux qui veulent le relever.

A ses pieds je mourrai..

LE PERE ABBÉ, *à Comminge.*

Que la religion..

COMMINGE, *dans la même situation, avec la fureur de la douleur, & en pleurant.*

Je n'en ai plus.

EUTHIME.

Comminge, ah! si je te suis chere,
N'offense point le ciel..

COMMINGE.

Il comble ma miſere.

EUTHIME.

Il nous aime, il nous frappe.. Ecoute, & leve-toi.

Comminge ſe leve, va tomber dans les bras de deux religieux, & eſt plongé dans le plus grand accablement. Les mouvements de d'Orſigni ſont moins marqués que ceux de Comminge; ce dernier n'eſt point caché par les religieux: il eſt entr'eux & Euthime. Le Pere Abbé eſt plus ſur le devant du théâtre.

Je dois un grand exemple, & tout l'attend de moi.
Que du moins mon trépas puiſſe expier ma vie!

A d'Orſigni avec ſurpriſe & attendriſſement.

Vous auſſi dans ces murs!

Aux religieux, en leur montrant Comminge, & après une longue pauſe.

Voilà d'un culte impie
Le trop fatal objet.. & que j'ai trop chéri;
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi!
Dès mon premier ſoupir, Comminge eut ma tendreſſe;
Nous rempliſſions nos cœurs d'une profane ivreſſe:
Tout, la terre, le ciel loin de nous avoient fui;

En montrant Comminge.

Il n'adoroit que moi, je n'adorois que lui;
Notre ame aux paſſions étoit abandonnée;
Enfin, à mon amant j'allois être enchaînée:
L'intérêt diviſa nos parents furieux;
Les flambeaux de l'hymen, qui brilloient à nos yeux

Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent;
Malheureux pour jamais, leurs mains nous désunirent.

J'aurois dû réprimer à force de vertu
Un penchant par le ciel sans doute combattu:
J'entretins ma foiblesse. A tous les maux en bute:
De ce pas imprudent je courus à ma chute;
Au bonheur de Comminge, il falloit m'immoler,
Que d'un hymen forcé le joug vint m'accabler:
Je cherchai pour l'objet de ce nœud respectable
Un mortel.. qui jamais ne me parut aimable,
Dont le choix odieux rassurât mon amant,
Et fût pour ma tendresse un éternel tourment;
Je trouvai ce mari.. qui devoit me déplaire.
Un tel lien, mon Dieu! méritoit ta colere,
Et j'en ai ressenti les terribles effets!
Malheureuse! l'amour m'enivroit à longs traits.
Cette ardeur insensée avoit peine à se taire:
Je laissois s'élever une flamme adultere;
Je trahissois l'hymen: je portois dans ses bras
Un cœur, qui chérissoit ses secrets attentats.
Eh! voilà ce qu'étoit une femme infidelle
Qui s'armoit des dehors d'une vertu rebelle!
Ils n'en imposoient point aux regards d'un époux;
Il n'écouta bientôt que ses transports jaloux;
A venger ses affronts sa fureur animée
Dans un cachot me traîne, & m'y tient renfermée;
Le cruel.. d'un Dieu juste il étoit l'instrument!

Mais, loin d'ouvrir les yeux ſur mon égarement,
Loin qu'un remords heureux excitât mes allarmes,
C'étoit à mon amant.. que je donnois mes larmes.

COMMINGE, *quittant avec vivacité les bras des deux religieux, & allant ſerrer dans les ſiens le Pere Abbé, avec un ſombre déſespoir qui ne lui permet de s'écrier qu'après quelques inſtants.*

Ah! mon pere!

Le Pere Abbé le tient ſerré contre ſon ſein.

EUTHIME.

La mort m'affranchit de mes nœuds,
Enleve mon époux: Comminge a tous mes vœux;
Je cours le demander aux lieux de ſa naiſſance;
Depuis longtems ſa mere accuſoit ſon abſence:
Nous mêlons nos regrets. Par la voix des douleurs,
Dieu quelquefois appelle & vient s'ouvrir les cœurs:
Le mien le repouſſoit. D'un trait profond bleſſée,
Comminge revenoit ſans ceſſe à ma penſée..
Que la raiſon, l'honneur, de mon ame étoient loin!
Sa mere.. je la quitte, & n'ayant de témoin
Qu'une femme au ſecret par l'intérêt liée,
De ma mort la nouvelle eſt partout publiée;
Je prens des vêtements à mon ſexe interdits;
Je cherche mon amant ſous ces nouveaux habits
D'un ami, qui toujours lui demeura fidelle,
Le nom, à mon eſprit tout-à-coup ſe rappelle;
Le ſéjour qu'il habite eſt non loin de ces lieux:

J'y vole.. A ce transport reconnaissez les cieux :
D'un sentiment qu'envain combattoit ma faiblesse,
L'attrait impérieux me domine, me presse,
Subjugue l'amour même, & me force d'entrer
Dans votre temple, où Dieu paraissoit m'attirer;
Parmi toutes ces voix qui chantent ses louanges,
Qui s'élevent à lui sur les aîles des anges,
Je distingue une voix.. un son accoutumé
A pénétrer un cœur toujours plus enflammé:
Par un songe imposteur je crois être trompée;
J'approche.. de quels traits je demeure frappée!
Je découvre à travers les outrages du tems,
Et de l'austérité les sillons pénitens..
Je revois.. cet objet.. d'une immortelle flamme,
Ce séducteur si cher.. le maître de mon ame;
Je pousse un cri d'effroi, de surprise, d'amour;
Toutes les passions m'agitent tour à tour;
Aussitôt, (contemplez jusqu'où l'homme s'égare,
Quand d'un cœur corrompu le désordre s'empare.)
Je conçois le projet.. je veux ravir à Dieu
Une ame qu'il sembloit échauffer de son feu.
Faible mortelle! oser me croire son égale!
Oser être d'un Dieu l'orgueilleuse rivale!
Je m'informe, j'apprens.. Comminge à vos autels
Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels,
Le jour même.. où le ciel dans ce séjour m'amene.

COMMINGE, *s'arrachant des bras du Pere Abbé, & avec une sombre fureur.*

Ai-je assez, Dieu vengeur, rassasié ta haine?

Il fait quelques pas sur la scène, égaré de douleur.

LE PERE ABBÉ.

Rendez grace à ce Dieu qui ne vous punit pas.

Il va à lui, & avec tendresse :

Est-ce à toi d'augmenter le nombre des ingrats,
Toi qu'il a par bonté tiré du précipice,
Que son bras paternel dispute à sa justice?
A de pareils transports tu peux t'abandonner!
Viens, mon fils..

Il lui tend les bras, & le serre contre son cœur.

Dieu toujours est prêt à pardonner.

Comminge en pleurant retombe dans le sein du Pere Abbé.

EUTHIME.

Après tant de tourments, de recherches, d'alarmes,
Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes;
A des yeux inquiets Comminge étoit rendu:
Mais.. pour un cœur épris l'amant étoit perdu.
O vous, à qui mes cris alloient porter la guerre,
Vous n'avez point sur moi lancé votre tonnerre!
Vous vouliez employer ce détestable amour,
Pour retenir mes vœux dans ce divin séjour:
Tant vos desseins profonds aux yeux humains se cachent!

Pour m'arrêter ici que de liens m'attachent!
Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés:
Autant de fois mes pas y furent ramenés;
Quitter des lieux ſi chers ! c'eſt pour moi le ciel même,
Où reſpire, où demeure.. où mourra ce que j'aime.
Puis-je m'en arracher? près de lui je vivrai;
L'air qui vient l'animer, je le reſpirerai;
S'il faut, s'il faut lui taire à quel point je l'adore,
Renfermer mes ſoupirs, l'ardeur qui me dévore;
Du moins.. je l'entendrai.. je le verrai toujours.
J'exhalois dans mon ſein ces coupables diſcours;
L'amour.. a décidé. J'accours à vous, mon pere;
Vous ne m'effrayez point par votre regle auſtere:
Comminge la ſuivoit. Cette brûlante ardeur
Paraît l'emportement d'une ſainte ferveur:
Dieu ſeul, Dieu ſeul connaît la perfidie humaine!
Enfin vous m'admettez à l'eſſai d'une chaîne..
Je lui tends les deux mains, Comminge la portoit..
Eh, mon pere, quel cœur parmi vous habitoit!
Il faut qu'à vos regards tout entier ce cœur s'ouvre,
Que de tous mes forfaits le tiſſu ſe découvre:
Miſérable! on croyoit que c'étoit l'Eternel
Qui me tenoit ſans ceſſe attachée à l'autel:
Un homme.. y recevoit mon ſacrilége hommage!
C'étoit d'un homme, ô Dieu, que j'encenſois l'image!
C'étoit-là ton rival! c'étoit-là ton vainqueur!

Que

Que dis-je ? Il n'étoit point d'autre Dieu pour
mon cœur !

LE PERE ABBÉ.

Ainsi dans nos liens, captifs opiniâtres,
Les passions encor nous rendent idolâtres!
Insensés! hors Dieu seul, qui mérite nos vœux?

EUTHIME, *montrant Comminge.*

Compagne de ses pas, sûre que dans ces lieux
L'un & l'autre verroient finir leur triste vie,
Qu'auprès de lui ma cendre y seroit recueillie,
Pouvant à ses côtés & pleurer & gémir,
Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
Sans retour, sans espoir, je me croyois heureuse..
Qu'eut inspiré de plus une ardeur vertueuse?
Je me dissimulois qu'une sombre langueur
Sur mes jours répandue, en desséchoit la fleur..
Je mourois.. pour Comminge. A ma fosse entraînée,
Je n'y déplorois point ma triste destinée;
Peu sensible à ma fin, je disois seulement:
Là, je ne pourrai plus adorer mon Amant!
C'est sur sa fosse, hélas! que je portois mes larmes;
C'est-là que s'attachoient mes mortelles allarmes;
Ardente à partager ses pénibles travaux,
Pour l'aider, j'oubliois ma langueur & mes maux;
Encor même aujourd'hui, d'une main frémissante,
J'essayois d'entr'ouvrir cette fosse effrayante,
Où Comminge.. mon cœur a trahi mon dessein,

Et l'inſtrument funèbre eſt tombé de ma main.
Vous ſerez étonnés qu'avec tant de faibleſſe,
Avec tous les tranſports de l'amoureuſe ivreſſe,
Une femme ait dompté ce mouvement puiſſant,
Qu'elle ait pu réprimer le deſir ſi preſſant
De ſe faire connaître au tyran de ſon ame;
Ce n'eſt point la vertu qui repouſſoit ma flamme:
C'étoit, c'étoit l'amour, la crainte de troubler
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler;
Je penſois que ce Dieu, qu'aujourd'hui je révère,
Attachoit mon amant par un culte ſincère,
Que les pleurs de Comminge, & ſes profonds ennuis
De la religion étoient les heureux fruits.
Bornée au ſeul plaiſir de le voir, de l'entendre,
Combien de fois mes pas, ma voix, ce cœur trop tendre
Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir?
Mais.. j'aimois trop Comminge.. & je pouvois mourir.

COMMINGE.

Et je n'expire pas dans des torrens de larmes!
Au Pere Abbé en pleurant.
Mon pere.. mon ami..

LE PERE ABBÉ, *d'un ton touchant, & retenant Comminge dans ſes bras.*

Modérez ces allarmes,
Soyez chrétien.

EUTHIME.

Enfin le bras même d'un Dieu
Guidoit mes pas tremblants, me pouffoit vers ce lieu ;
Comminge de fes pleurs arrofoit cette tombe ;
Il la quitte : foudain je me traîne, & j'y tombe,
Et dans mon fein mourant ces pleurs font recueillis..
Je ne peux réfifter à mes fens attendris ;
En vain l'amour m'arrête, à lui-même s'oppofe :
De ces vives douleurs je veux fçavoir la caufe.
J'entens.. je vois Comminge.. en fes mains un portrait..
Je fçais.. tous fes tourments.. & que j'en fuis l'objet ;
Mon ame, un cri m'échappe.. & je fuis expirante.

D'ORSIGNI, *à part, fur le devant du théâtre.*

Frappé d'étonnement, de douleur, d'épouvante..
Je fuccombe..

Comminge fe retire avec emportement des bras du Pere Abbé, & fait quelques pas fur la fcène.

EUTHIME, *à Comminge, & d'un ton pénétré.*

Où vas-tu ?

COMMINGE, *livré à l'extrême défefpoir, & au milieu des religieux qui l'entourent.*

Chercher quelque fecours
Qui me délivre enfin de mes maux, de mes jours,

D'une exiftence, ô Dieu! de rage confumée;
De cent coups de poignard percer..
Il met avec fureur la main fur fon cœur.

EUTHIME, *avec un profond attendriffement.*

Tu m'as aimée?

COMMINGE, *revenant près d'Euthime.*

Si je t'aime!

EUTHIME.

Demeure, & connais le remord.
Comminge obéit, refte immobile, les mains contre le front, & accablé.
Ma vie a fait tes maux : profite de ma mort.
Aux religieux.
Vous fçavez mes forfaits : apprenez-en la peine
Succombant tout à coup fous la main fouveraine,
Mes yeux fe font ouverts : j'ai vu mes attentats;
J'ai vu Dieu fur Comminge appéfantir fon bras,
Punir ce malheureux, dont je fuis la complice;
Qu'ai-je dit? J'ai tout fait, éternelle juftice :
Daigne lui pardonner.. c'eft moi qui dois fouffrir.
A Comminge.
J'ai demandé que Dieu pour toi me fît mourir :
Il exauce mes vœux. Ma tendreffe plus pure
D'expier nos forfaits te preffe, te conjure :
Comminge.. cher amant.. quel mot m'eft échappé!
J'irrite encor ce Dieu, qui par moi t'a frappé;
Ne pleure point ma fin; ne pleure que ma vie;

Ah! plutôt que ton cœur.. il le faut.. qu'il m'oublie;
Remplis-toi de Dieu seul: à sa voix obéis..
Et que ton repentir de ma mort soit le prix;
Dis, me le promets-tu?

COMMINGE *tombe prosterné à côté d'Adélaïde; il pleure sur sa main qu'elle lui présente.*

Ma chere Adélaïde!

EUTHIME.

Ne te refuse pas à la main qui te guide:
Que la religion t'enflamme desormais;
Promets-moi ce retour..

COMMINGE *troublé.*

Le ciel.. oui.. je promets..

Avec des sanglots.

De t'aimer.. de mourir.

EUTHIME, *retirant sa main & avec trouble.*

Laisse-moi.. je dois craindre..

Comminge se releve, & va tomber dans les bras des religieux qui le soutiennent. Euthime mettant la main sur son cœur.

Il n'est donc que la mort qui puisse, ô ciel, l'éteindre!

Au Pere Abbé.

Mon pere, contre moi j'implore votre appui;
Si j'oubliai mon Dieu, que j'expire pour lui!
Dans un cœur déchiré n'est-il pas tems qu'il règne?
Je veux n'aimer.. que lui. *A d'Orsigni.*

Que l'amitié me plaigne,

D'Orsigni ; vous voyez l'effet des passions,
Le jour affreux qui naît de leurs illusions.

Aux religieux.

Vous, que je n'oserois nommer encor mes freres,
Pour Euthime unissez vos regrets, vos prieres;
Je n'eus point vos vertus : je sçus les respecter.

Au Pere Abbé.

Me seroit-il permis, hélas! de souhaiter

En montrant Comminge.

Qu'un jour l'humanité réunît notre cendre?
Quels vœux j'ose former ! en mon sein viens descendre,
O mon Dieu; sois vainqueur à ce dernier moment;
A briser mes liens borne mon châtiment.
Etendrois-tu plus loin ta suprême vengeance?
Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offense;
Viens.. effacer des traits.

Au religieux qui porte le crucifix.

Donnez.. & que mes pleurs..

Elle baise le crucifix avec transport.

Au Pere Abbé.

Mon pere.. approchez-vous.. Dieu ! Comminge.. je meurs.

COMMINGE, *allant se jetter sur le corps d'Adélaïde.*

Elle expire!

La cloche cesse de sonner.

D'ORSIGNI *allant à lui.*

Comminge!.

LE PERE ABBÉ *allant aussi à lui.*

O malheureux Arsène!

D'ORSIGNI, *voulant l'arracher de dessus le corps d'Adélaïde.*

Cher Comminge!

LE PERE ABBÉ.

O mon fils!. que je ressens sa peine!

Aux religieux.

Le premier sentiment de la religion
Est d'écouter la voix de la compassion,
De secourir le faible, & même le coupable.

Montrant Comminge.

Adoucissons l'horreur du destin qui l'accable,
Et du sein de la mort cherchons à le tirer.

Quelques religieux s'avancent pour l'arracher à cette situation.

COMMINGE *se relevant, & en pleurant.*

Adélaïde..

Les religieux font des efforts pour le relever.

Rien ne peut m'en séparer.

Il retombe, on parvient cependant à le relever.

Cruels! vous empêchez que mon tourment finisse..

Il va se précipiter dans la fosse préparée pour Adélaïde.

Que cet asyle affreux du moins nous réunisse..

Il tombe les deux bras étendus sur un des bords de la fosse.

Enseveli près d'elle..

D'ORSIGNI.

Il cède à ses douleurs!

LE PERE ABBÉ.

Que la pitié l'arrache à ce lieu de terreurs;

Les religieux environnent Comminge.

Redoublez votre zèle, & vos soins secourables..
De l'humaine faiblesse exemples déplorables!
Jouët de vains desirs, par son cœur égaré,
Grand Dieu, qu'est-ce que l'homme aux passions livré?

La toile tombe.

FIN.



MÉMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE.

MÉMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE.

Je n'ai d'autre deffein, en écrivant les Mémoires de ma vie, que de rappellor les plus petites circonftances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il eft poffible, plus profondément dans mon fouvenir.

La Maifon de Comminge, dont je fors, eft une des plus illuftres du royaume. Mon bifayeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres confidérables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Luffan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fuffent élevés enfemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit, au contraire, ennemis prefqu'en naiffant.

Mon pere, qui étoit toujours furpaffé dans fes exercices par le Marquis de Luffan, en conçut une jaloufie qui devint bientôt de la haine; ils avoient fouvent des difputes; & comme mon pere étoit toujours l'agreffeur, c'étoit lui qu'on puniffoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maifon: „ Je vous donnerai, „ lui dit cet homme, les moyens d'abaiffer l'orgueil de „ M. de Luffan; tous les biens qu'il poffede, vous „ appartiennent par une fubftitution, & votre grand- „ pere n'a pu en difpofer. Quand vous ferez le maître, „ ajouta-t-il, il vous fera aifé de faire valoir vos „ droits."

Ce difcours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour fon coufin ; leurs difputes devenoient fi vives qu'on fut obligé de les féparer; ils pafferent plufieurs années fans fe voir, pendant lefquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luffan n'eut qu'une fille de fon mariage, & mon pere n'eut auffi que moi.

A peine fut-il en poffeffion des biens de la maifon, par la mort de mon grand-pere, qu'il voulut faire ufage des avis qu'on lui avoit donnés ; il chercha tout ce qui pouvoit établir fes droits ; il rejetta plufieurs propofitions d'accommodement : il intenta un procès, qui n'alloit pas moins qu'à dépouiller le Marquis de Luffan de tout fon bien. Une malheureufe rencontre qu'ils eurent un jour à la chaffe, acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere, toujours vif & plein de fa haine, lui dit des chofes piquantes fur l'état où il prétendoit le réduire : le Marquis, quoique naturellement d'un caractere doux, ne put s'empêcher de répondre ; ils mirent l'épée à la main. La fortune fe déclara pour M. de Luffan ; il défarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la vie. „ Elle me feroit odieufe, fi je te la „ devois," lui dit mon pere. „ Tu me la devras malgré „ toi," répondit M. de Luffan, en lui jettant fon épée, & en s'éloignant.

Cette action de générofité ne toucha point mon pere ; il fembla, au contraire, que fa haine étoit augmentée par la double victoire que fon ennemi avoit remportée fur lui ; auffi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les pourfuites qu'il avoit commencées.

Les chofes étoient en cet état, quand je revins des voyages, qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'Abbé de R . . .

parent de ma mere, donna avis à mon pere que les titres, d'où dépendoit le gain de son procès, étoient dans les archives de l'Abbaye de R . . . où une partie des papiers de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission; après m'en avoir exageré l'importance: „ Vous allez, me dit-il, travailler pour „ vous plus que pour moi; ces biens vous appartien- „ dront: mais quand vous n'auriez nul intérêt, je vous „ crois assez bien-né pour partager mon ressentiment, „ & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai „ reçues."

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon pere desiroit de moi: aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye, où Madame de Lussan avoit plusieurs parens; je partis accompagné d'un vieux domestique de mon pere, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R... Mon voyage fut heureux: je trouvai, dans les archives, les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre maison; je l'écrivis à mon pere, & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de Marquis de Longau-

nois ; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour foutenir la vanité de celui de Comminge ; je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il regne dans ces lieux une gayeté & une liberté qui difpenfent de tout cérémonial ; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaifir ; on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette qui donnoit une fête aux Dames ; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la fontaine, & à qui j'avois débité quelques galanteries que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, fuivie d'une fille, qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeuneffe. Tant de charmes étoient encore relevés par fon extrême modeftie ; je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jufques-là difparut ; je ne pus plus faire autre chofe que la fuivre & la regarder : elle s'en apperçut, & en rougit. On propofa la promenade ; j'eus le plaifir de donner la main à cette aimable perfonne. Nous étions affez éloignés du refte de la compagnie, pour que j'euffe pu lui parler : mais moi qui, quelques momens auparavant, avois toujours eu les yeux attachés fur elle, à peine ofai-je les lever quand je fus fans témoin. J'avois dit jufques-là à toutes les femmes même plus que je ne fentois : je ne fçus plus que me taire, auffitôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie, fans que nous euffions prononcé un feul mot ni l'un ni l'autre. On ramena les Dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois befoin d'être feul pour jouir de mon

trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois; il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur. Mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Lussan! Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres se présenta à mon esprit: mais de toutes les réflexions la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde, (c'étoit le nom de cette belle fille,) de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me sçus bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérois qu'elle connaîtroit mon amour, sans être prévenue contre moi, & que, quand je lui serois connu moi-même, je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire: mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer; je suivois Adélaïde partout; je souhaitois, avec ardeur, une occasion de lui parler en particulier; & quand cette occasion tant desirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois, me retenoit, & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber, en marchant, un brasselet où tenoit son portrait; le Chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser, & après l'avoir regardé assez longtems, le mit dans sa poche; elle le lui demanda d'abord avec douceur: mais comme il s'obstinoit à le

garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avoit réussi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point: „ pourquoi, lui dit-„ il, Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que „ je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer," ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, „ que quand mes sen-„ timens vous seront connus, vous voudrez bien con-„ sentir au présent qu'elle vient de me faire." Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Vallette; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des attentions, qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle: mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contoit à sa mere, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Lussan en fut aussi offensée que sa fille; je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames; & aussitôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le Chevalier; on le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué: il y vint. „ Je suis persuadé," lui dis-je en l'abordant, „ que ce qui vient de se passer à la promenade, est „ une plaisanterie; vous êtes un trop galant homme „ pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré „ elle. — Je ne sçais, me répliqua-t-il, quel intérêt „ vous pouvez y prendre: mais je sçais bien que je ne „ souffre pas volontiers des conseils. — J'espere," lui dis-je, en mettant l'épée à la main, „ vous obliger de

„ cette façon à recevoir les miens.” Le Chevalier étoit brave; nous nous battîmes quelque tems avec assez d'égalité: mais il n'étoit pas animé comme moi par le desir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement; il me blessa légerement en deux endroits; il eut à son tour deux grandes blessures; je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, & l'avoir conduit dans une maison, qui étoit à deux pas de-là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panser, je me mis à considérer le portrait, à le baiser mille & mille fois. Je sçavois peindre assez joliment; il s'en falloit cependant beaucoup que je fusse habile: mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait; j'y passai toute la nuit, & j'y réussis si bien, que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, & de l'obliger, sans qu'elle le sçût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, & mon cœur en sçavoit bien le prix.

Après avoir ajusté le brasselet de façon que mon vol ne put être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu; elle étoit embarrassée: mais je voyois, à travers cet embarras, la joie de m'être obligée, & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux, & si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luſſan; j'étois toujours chez elle; je voyois Adélaïde à toutes les heures, & quoique je ne lui parlaſſe pas de mon amour, j'étois ſûr qu'elle le connoiſſoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs auſſi ſenſibles que les nôtres s'entendent bien vîte: tout eſt expreſſif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette ſorte, quand je reçus une lettre de mon pere qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre; j'avois été occupé tout entier du plaiſir de voir & d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle; la douleur de m'en ſéparer, les ſuites du procès qui étoit entre nos familles, ſe préſenterent à mon eſprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je paſſai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui ſe détruiſoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établiſſoient nos droits ſur les biens de la maiſon de Luſſan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt; je prévenois par-là les procès que je craignois tant; mon pere qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, conſentir à mon mariage avec Adélaïde: mais quand cette eſpérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois conſentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé ſi longtems quelque choſe dont ma tendreſſe m'auroit dû faire faire le ſacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faiſois à mon pere ne m'arrêta pas; ſes biens m'étoient ſubſtitués, & j'avois eu une ſucceſſion d'un frere de ma mere, que je pou-

vois lui abandonner, & qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers; j'allai chercher la cassette qui les renfermoit; je n'ai jamais passé de moment plus doux, que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois, me ravissoit. Si elle m'aime, disois-je, elle sçaura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait: mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnaissance qu'on feroit fâché de me devoir? Je veux qu'Adélaïde m'aime, & je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler; la liberté que j'avois chez elle, m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

„ Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, „ lui dis-je; vous souviendrez-vous quelquefois d'un „ homme dont vous faites toute la destinée?" Je n'eus pas la force de continuer; elle me parut interdite; je crus même voir de la douleur dans ses yeux. „ Vous „ m'avez entendu, repris-je: de grace, répondez-moi „ un mot. Que voulez-vous que je vous dise, me „ répondit-elle? Je ne devrois pas vous entendre, & „ je ne dois pas vous répondre." A peine se donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta aussitôt, & quoique je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler; elle me fuyoit, elle avoit l'air embarrassé: que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur! Je le respectai; je

ne la regardois qu'avec crainte; il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect & à la délicatesse de mes sentimens, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler; je voulois, avant que de me séparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. „ Vous me fuyez, lui „ dis-je: eh! que ferez-vous quand vous sçaurez tous „ mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs? Je vous „ ai abusée par un nom supposé; je ne suis point ce „ que vous me croyez: je suis le fils du Comte de „ Comminge. Quoi! s'écria Adélaïde, vous êtes notre „ ennemi! c'est vous, c'est votre pere, qui poursuivez „ la ruine du mien! Ne m'accablez point, lui dis-je, „ d'un nom si odieux. Je suis un amant prêt à tout „ sacrifier pour vous; mon pere ne vous fera jamais de „ mal; mon amour vous assure de lui.

„ Pourquoi," me répondit Adélaïde, „ m'avez-vous „ trompée? Que ne vous montriez-vous sous votre „ véritable nom? Il m'auroit averti de vous fuir. Ne „ vous repentez pas de quelque bonté que vous avez „ eue pour moi," lui dis-je en lui prenant la main, que je baisai malgré elle. „ Laissez-moi," me dit-elle, „ plus je vous vois, & plus je rends inévitables les „ malheurs que je crains."

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie, qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma passion; j'étois si plein de mon sentiment, qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme sûr de réussir.

„ Je ne fçais pourquoi, me dit-elle, mon cœur fe
„ refufe aux efpérances que vous voulez me donner;
„ je n'envifage que des malheurs, & cependant je
„ trouve du plaifir à fentir ce que je fens pour vous;
„ je vous ai laiffé voir mes fentimens; je veux bien que
„ vous les connaiffiez: mais fouvenez-vous que je
„ fçaurai, quand il le faudra, les facrifier à mon
„ devoir."

J'eus encore plufieurs converfations avec Adélaïde avant mon départ; j'y trouvois toujours de nouvelles raifons de m'applaudir de mon bonheur; le plaifir d'aimer & de connaître que j'étois aimé, rempliffoit tout mon cœur; aucun foupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens. Nous étions fûrs l'un de l'autre, parce que nous nous eftimions, & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La feule chofe, qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon pere. „ Je mourrois de douleur, me
„ difoit-elle, fi je vous attirois la difgrace de votre
„ famille; je veux que vous m'aimiez: mais je veux
„ furtout que vous foyez heureux." Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive paffion qu'un cœur puiffe reffentir, & tout occupé du deffein de rendre mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit paffé à Bagnieres. Le domeftique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres fecrets de veiller fur ma conduite; il n'avoit laiffé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de Saint-Odon. Malheureufement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere: cette circonftance, & le danger où il étoit de fa bleffure,

tournoient encore contre moi. Le domestique, qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois; il avoit peint Madame & Mademoiselle de Luffan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon pere naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour, comme il m'auroit reproché le plus grand crime. „ Vous avez donc la lâcheté d'ai-„ mer mes ennemis, me dit-il! & sans respect pour „ ce que vous me devez, & pour ce que vous vous „ devez à vous-même, vous vous liez avec eux! que „ sçais-je même, si vous n'avez point fait quelque „ projet plus odieux encore.

„ Oui, mon pere," lui dis-je en me jettant à ses pieds, „ je suis coupable: mais je le suis malgré moi. Dans „ ce même moment, où je vous demande pardon, je „ sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet „ amour qui vous irrite; ayez pitié de moi, j'ose vous „ le dire, ayez pitié de vous; finissez une querelle qui „ trouble le repos de votre vie; l'inclination que la „ fille de M. de Lussan & moi avons pris l'un pour „ l'autre, aussitôt que nous nous sommes vus, est „ peut-être un avertissement que le ciel vous donne. „ Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant: voulez-„ vous me rendre malheureux? Et combien mes mal-„ heurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils „ seront votre ouvrage! Laissez-vous attendrir pour un „ fils, qui ne vous offense que par une fatalité dont il „ n'est pas le maître."

Mon pere qui m'avoit laissé à ses pieds, tant que

j'avois parlé, me regarda longtems avec indignation. „ Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience „ dont je suis moi-même étonné, & dont je ne me „ ferois pas cru capable: aussi c'est la seule grace que „ vous devez attendre de moi; il faut renoncer à votre „ folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti „ sur cela, & commencez par me rendre les papiers „ dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma „ confiance."

Si mon pere s'étoit laissé fléchir, la demande qu'il me faisoit, m'auroit embarrassé: mais sa dureté me donna du courage. „ Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en „ ma puissance; je les ai brûlés; prenez pour vous „ dédommager les biens qui me sont déjà acquis." A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles: mon pere furieux vint sur moi l'épée à la main, il m'en auroit percé sans doute, car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mere ne fut entrée dans le moment. Elle se jetta entre nous: „ que faites-vous, „ lui dit-elle? Songez-vous que c'est votre fils?" Et me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis longtems; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens & des fureurs que j'eus à combattre: ce fut une mere tendre, qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. „ Quoi! mon fils, me disoit- „ elle, une maîtresse & une maîtresse que vous ne con- „ naissez que depuis quelques jours, peut l'emporter „ sur une mere! Hélas! si votre bonheur ne dépendoit „ que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre „ heureux. Mais vous avez un pere, qui veut être

„ obéi ; il eſt prêt à prendre les réſolutions les plus „ violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de „ douleur ? Etouffez une paſſion qui nous rendra tous „ malheureux."

Je n'avois pas la force de lui répondre ; je l'aimois tendrement : mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. „ Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que „ vous déplaire, & je mourrai, ſi vous n'avez pitié „ de moi. Que voulez-vous que je faſſe ? Il m'eſt plus „ aiſé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde ; „ pourquoi trahirois-je les ſermens que je lui ai faits ? „ Quoi ? Je l'aurois engagée à me témoigner de la „ bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je „ l'abandonnerois ! Non, ma mere, vous ne voulez pas „ que je ſois le plus lâche des hommes."

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit paſſé entre nous : „ elle vous aimeroit, ajoutai-je, & vous l'aimeriez „ auſſi ; elle a votre douceur ; elle a votre franchiſe ; „ pourquoi voudriez-vous que je ceſſaſſe de l'aimer ? „ Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire ? Votre „ pere veut vous marier, & veut, en attendant, que „ vous alliez à la campagne ; il faut abſolument que „ vous paroiſſiez déterminé à lui obéir. Il compte vous „ faire partir demain avec un homme qui a ſa confiance ; „ l'abſence ſera peut-être plus ſur vous que vous ne „ croyez ; en tout cas, n'irritez pas M. de Comminge „ par votre réſiſtance ; demandez du tems. Je ferai de „ mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre „ ſatisfaction. La haine de votre pere dure trop long- „ tems ; quand ſa vengeance auroit été légitime, il la „ pouſſeroit trop loin : mais vous avez eu un très-grand „ tort de brûler les papiers ; il eſt perſuadé que c'eſt

„ un

„ un facrifice que Madame de Luffan a ordonné à fa
„ fille d'exiger de vous. Ah ! m'écriai-je, eft il poffible
„ qu'on puiffe faire cette injuftice à Madame de Luffan ?
„ Bien loin d'avoir exigé quelque chofe, Adélaïde ignore
„ ce que j'ai fait, & je fuis bien fûr qu'elle auroit em-
„ ployé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle
„ a fur moi."

Nous prîmes enfuite des mefures, ma mere & moi, pour que je puffe recevoir de fes nouvelles. J'ofai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaifance de me le promettre, en exigeant que fi Adélaïde ne penfoit pas pour moi, comme je le croyois, je me foumettrois à ce que mon pere fouhaiteroit. Nous paffâmes une partie de la nuit dans cette converfation, & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre, où je devois paffer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnieres; de forte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'affez bonne heure le fecond jour de notre marche, dans un village où nous devions paffer la nuit. En attendant l'heure du fouper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage, qui alloit à toute bride, & qui verfa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident; je volai à ce caroffe; deux hommes qui étoient defcendus de cheval, fe joignirent à moi pour feconder ceux qui étoient dedans; on s'attend bien que c'étoit Adélaide & fa mere; c'étoit effectivement elles. Adélaide s'étoit fort bleffée au pied; il me fembla cependant que le plaifir de me revoir ne lui laiffoit pas fentir fon mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi ! Après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras ; elle avoit les siens passés autour de mon col, & une de ses mains touchoit à ma bouche ; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adélaïde s'en apperçut ; sa pudeur en fut allarmée, elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas ! Qu'elle connaissoit peu l'excès de mon amour ! J'étois trop plein de mon bonheur, pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

„ Mettez-moi à terre," me dit-elle d'une voix basse & timide : „ je crois que je pourrai marcher. „ Quoi ! lui répondis-je, vous avez la cruauté de „ m'envier le seul bien que je goûterai peut-être „ jamais." Je serrois tendrement Adélaïde, en prononçant ces paroles ; elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis, l'obligea de reprendre sa premiere attitude.

Le cabaret étoit si près, que j'y fus bientôt ; je la portai sur un lit, tandis qu'on mettoit sa mere, qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Lussan, j'eus le tems de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon pere & moi ; je supprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connaissance : je ne sçais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût sçu. C'étoit, en quelque façon, lui imposer la nécessité de m'aimer, & je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon pere tel qu'il étoit ; Adélaïde étoit vertueuse : je sentois que pour se livrer à son inclination, elle avoit besoin d'espérer que nous serions unis un jour ; j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma

mere pour moi, & fur fes favorables difpofitions. Je priai Adélaïde de la voir. „ Parlez à ma mere, me dit-„ elle; elle connaît vos fentiments; je lui ai fait l'aveu „ des miens; j'ai fenti que fon autorité m'étoit nécef-„ faire pour me donner la force de les combattre, s'il „ le faut, ou pour m'y livrer fans fcrupule; elle cher-„ chera tous les moyens pour amener mon pere à „ propofer encore un accommodement; nous avons des „ parens communs que nous ferons agir." La joie que ces efpérances donnoient à Adélaïde, me faifoit fentir encore plus vivement mon malheur. „ Dites-moi," lui répondis-je en lui prenant la main, „ que fi nos peres „ font inexorables, vous aurez quelque pitié pour un „ malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, „ pour régler mes fentiments fur mon devoir: mais je „ fens que je ferai très-malheureufe, fi ce devoir eft „ contre vous."

Ceux qui avoient été occupés à fecourir Madame de Luffan, s'approcherent alors de fa fille, & interrompirent notre converfation. Je fus au lit de la mere, qui me reçut avec bonté; elle me promit de faire tous fes efforts pour réconcilier nos familles; je fortis enfuite pour les laiffer en liberté: mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver; ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde avant que de partir. J'entrai dans fa chambre dans un état plus aifé à imaginer qu'à repréfenter; je craignois de la voir pour la derniere fois. Je m'approchai de la mere; ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'euffe pu faire; auffi en reçus-je encore plus de marques de bonté que le foir précédent. Adélaïde étoit à un autre

bout de la chambre ; j'allai à elle d'un pas chancelant : „ je vous quitte, ma chere Adélaïde ;" je répétai la même chose deux ou trois fois ; mes larmes que je ne pouvois retenir, lui dirent le reste ; elle en répandit aussi. „ Je vous montre toute ma sensibilité, me dit-„ elle ; je ne m'en fais aucun reproche ; ce que je sens „ dans mon cœur autorise ma franchise, & vous méri-„ tez bien que j'en aye pour vous ; je ne sçais quelle „ sera votre destinée ; mes parens décideront de la „ mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, „ à la tyrannie de nos peres ? Laissons-les se haïr, „ puisqu'ils le veulent, & allons dans un coin du „ monde, jouir de notre tendresse & nous en faire un „ devoir. Que m'osez-vous proposer, me répondit-„ elle ? Voulez-vous me faire repentir des sentimens „ que j'ai pour vous ? Ma tendresse peut me rendre „ malheureuse, je vous l'ai dit : mais elle ne me rendra „ jamais criminelle. Adieu," ajouta-t-elle, en me tendant la main, „ c'est par notre constance & par „ notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre „ fortune meilleure : mais, quoiqu'il nous arrive, pro-„ mettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire „ rougir l'un de l'autre." Je baisois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue ; je la mouillois de mes larmes ; „ je ne suis capable, lui dis-„ je enfin, que de vous aimer, & de mourir de „ douleur."

J'avois le cœur si serré, que je pus à peine prononcer ces dernieres paroles. Je sortis de cette chambre ; je montai à cheval, & j'arrivai au lieu où nous devions dîner, sans avoir fait autre chose que de pleurer ; mes larmes couloient, & j'y trouvois une espece de dou-

ceur: quand le cœur eſt véritablement touché, il ſent du plaiſir à tout ce qui lui prouve à lui-même ſa propre ſenſibilité.

Le reſte de notre voyage ſe paſſa comme le commencement, ſans que j'euſſe prononcé une ſeule parole. Nous arrivâmes le troiſieme jour dans un château bâti auprès des Pyrenées ; on voit à l'entour des pins, des cyprès, des rochers eſcarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrens qui ſe précipitent entre les rochers. Cette demeure ſi ſauvage me plaiſoit, par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie; je paſſois les journées entieres dans les bois; j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes ſentimens : cette occupation étoit mon unique plaiſir. Je les lui donnerai un jour, diſois-je : elle verra par-là à quoi j'ai paſſé le tems de l'abſence. J'en recevois quelquefois de ma mere; elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque eſpérance; hélas! c'eſt le dernier moment de joie que j'aye reſſenti : elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réuſſiroient.

Je fus enſuite ſix ſemaines ſans recevoir des nouvelles. Grand Dieu! De quelle longueur les jours étoient pour moi! J'allois dès le matin ſur le chemin par où les meſſagers pouvoient venir; je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit poſſible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté; je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi, & au lieu de cette impatience que j'avois quelques momens auparavant, je ne ſentis plus que de la crainte; je n'oſois avancer; quelque choſe me retenoit; cette incertitude, qui m'avoit ſemblé ſi cruelle,

me paroiſſoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas: les lettres, que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la Maiſon de Foix, que la nôce devoit ſe faire dans le lieu où j'étois, que mon pere viendroit lui-même, dans peu de jours, pour me préparer à ce qu'il deſiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment ſur le parti que je devois prendre. J'attendis mon pere avec aſſez de tranquillité; c'étoit même un adouciſſement à ma malheureuſe ſituation, d'avoir un ſacrifice à faire à Adélaïde; j'étois sûr qu'elle m'étoit fidelle; je l'aimois trop pour en douter: le véritable amour eſt plein de confiance.

D'ailleurs ma mere, qui avoit tant de raiſons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre ſoupçon. Que cette confiance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma paſſion! Je me trouvois heureux quelquefois que la dureté de mon pere me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je paſſai les trois jours, qui s'écoulerent juſqu'à l'arrivée de mon pere, à m'occuper du nouveau ſujet que j'allois donner à Adélaïde d'être contente de moi; cette idée, malgré ma triſte ſituation, rempliſſoit mon cœur d'un ſentiment qui approchoit preſque de la joie.

L'entrevue de mon pere & de moi, fut de ma part pleine de reſpect, mais de beaucoup de froideur, & de la ſienne, de beaucoup de hauteur & de fierté. „Je

„ vous ai donné le tems, me dit-il, de vous repentir „ de vos folies, & je viens vous donner le moyen de „ me les faire oublier. Répondez, par votre obéis- „ sance, à cette marque de ma bonté, & préparez- „ vous à recevoir, comme vous devez, Monsieur le „ Comte de Foix, & Mademoiselle de Foix sa fille, „ que je vous ai destinée; le mariage se fera ici; ils „ arriveront demain avec votre mere, & je ne les ai „ dévancés que pour donner les ordres nécessaires. Je „ suis bien fâché, Monsieur, dis-je à mon pere, de „ ne pouvoir faire ce que vous souhaitez: mais je „ suis trop honnête homme pour épouser une personne „ que je ne puis aimer; je vous prie même de trouver „ bon que je parte d'ici tout à l'heure. Mademoiselle „ de Foix, quelque aimable qu'elle puisse être, ne „ me feroit pas changer de résolution, & l'affront que „ je lui fais, en deviendroit plus sensible pour elle, si je „ l'avois vue. — Non, tu ne la verras point." me répondit-il avec fureur: „ tu ne verras pas même le „ jour; je vais t'enfermer dans un cachot, destiné „ pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune „ puissance ne sera capable de t'en faire sortir, que „ tu ne sois rentré dans ton devoir; je te punirai de „ toutes les façons, dont je puis te punir; je te pri- „ verai de mon bien; je l'assurerai à Mademoiselle de „ Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les „ paroles que je lui ai données."

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour; le lieu où l'on me mit, ne recevoit qu'une faible lumiere d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du château. Mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me

laissât parler à personne. Je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, & même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison: mais quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle; mes réflexions ajoûtoient encore à ma peine; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empressés à lui plaire; je n'avois pour moi que mes malheurs; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir: aussi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente; elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même, que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'être d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mere: mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre; je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer: mais que devins-je après l'avoir lue! voici ce qu'elle contenoit.

„ Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite „ de tout ce que je vous dois. Je sçais ce que votre „ générosité m'avoit laissé ignorer; je sçais l'affreuse

„ situation où vous êtes, & je n'ai, pour vous en
„ tirer, qu'un moyen qui vous rendra peut-être plus
„ malheureux : mais je le serai aussi bien que vous, &
„ c'est-là ce qui me donne la force de faire ce qu'on
„ exige de moi. On veut, par mon engagement avec
„ un autre, s'assurer que je ne pourrai être à vous ;
„ c'est à ce prix que M. de Comminge met votre
„ liberté. Il m'en coûtera peut-être la vie, & sûre-
„ ment tout mon repos : n'importe, j'y suis résolue.
„ Vos malheurs, votre prison, sont aujourd'hui tout
„ ce que je vois. Je serai mariée dans peu de jours
„ au Marquis de Bénavidès. Ce que je connais de son
„ caractère m'annonce tout ce que j'aurai à souffrir :
„ mais je vous dois du moins cette espece de fidélité
„ de ne trouver que des peines dans l'engagement que
„ je vais prendre. Vous, au contraire, tâchez d'être
„ heureux ; votre bonheur feroit ma consolation. Je
„ sens que je ne devrois point vous dire tout ce que
„ je vous dis ; si j'étois véritablement généreuse, je
„ vous laisserois ignorer la part que vous avez à mon
„ mariage ; je me laisserois soupçonner d'inconstance ;
„ j'en avois formé le dessein : je n'ai pu l'exécuter ;
„ j'ai besoin, dans la triste situation où je suis, de
„ penser que du moins mon souvenir ne vous sera
„ pas odieux. Hélas ! il ne me sera pas bientôt per-
„ mis de conserver le vôtre ; il faudra vous oublier, il
„ faudra du moins y faire mes efforts. Voilà de tou-
„ tes mes peines celle que je sens le plus ; vous les
„ augmenterez encore, si vous n'évitez avec soin les
„ occasions de me voir & de me parler. Songez que
„ vous me devez cette marque d'estime ; & songez
„ combien cette estime m'est chere, puisque de tous

„ les ſentimens que vous aviez pour moi, c'eſt le ſeul
„ qu'il me ſoit permis de vous demander."

Je ne lus cette fatale lettre que juſqu'à ces mots: „ On veut, par mon engagement avec un autre, s'aſſu- „ rer que je ne pourrai être à vous." La douleur dont ces paroles me pénétrerent, ne me permit pas d'aller plus loin. Je me laiſſai tomber ſur un matelas qui compoſoit tout mon lit; j'y demeurai pluſieurs heures ſans aucun ſentiment, & j'y ferois peut-être mort, ſans le ſecours de celui qui avoit ſoin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon déſeſpoir, dès que j'eus repris la connaiſſance. Cette lettre que j'avois toujours tenue pendant ma faibleſſe & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je diſois des choſes qui faiſoient craindre pour ma raiſon.

Cet homme qui juſques-là avoit été inacceſſible à la pitié, ne put alors ſe défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon pere; il ſe reprocha d'avoir exécuté ſes ordres; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la penſée de lui propoſer de me laiſſer ſortir ſeulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce tems-là, je viendrois me remettre entre ſes mains; j'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer: attendri par mon état, excité par ſon intérêt & par la crainte que je ne me vengeaſſe un jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui, il conſentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment: mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le

lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, & de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions; il falloit, pour exécuter mon projet, arriver avant son funeste mariage, & tous les momens que je différois, me paroissoient des siécles. Cette lettre que j'avois lue & relue, je la lisois encore; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date: je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé: elle se fait un effort, disois-je; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance, reprenois-je? Adélaïde se sacrifie pour ma liberté; elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle, fût un bien pour moi? Je retrouverai partout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur; elle a jugé de moi comme des autres hommes; voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entiere à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin; je montai à cheval avec mon conducteur; nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'apperçus ma mere, dans le chemin, qui venoit de notre côté: elle me reconnut, & après m'avoir montré sa surprise de me trouver-là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage; je craignois tout dans la situation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. „ Je venois, mon fils, me dit-elle, vous „ tirer moi-même de prison: votre pere y a consenti.

„ Ah ! m'écriai-je, Adélaïde est mariée." Ma mere ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui étoit alors sans remède, se présenta à moi dans toute son horreur ; je tombai dans une espece de stupidité, & à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentois aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse ; ma mere me fit mettre au lit, je fus deux jours sans parler, & sans vouloir prendre aucune nourriture ; la fiévre augmenta, & on commença le troisieme à désespérer de ma vie. Ma mere qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable ; ses larmes, ses prieres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fiévre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La premiere chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaide ; ma mere, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre ; je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, où j'avois déjà mis son portrait ; je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mere, dont le caractere étoit tendre, s'affligeoit avec moi ; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, & laisser au tems le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde ; elle m'en parloit quelquefois ; & comme elle s'étoit apperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à se marier. „ Je vous de„ mande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que

„ je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fussiez „ si sensible; votre prison me faisoit tout craindre pour „ votre santé, & même pour votre vie. Je connais- „ sois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere, qui „ ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il crain- „ droit que vous pussiez épouser Mademoiselle de „ Lussan : je me résolus de parler à cette généreuse „ fille ; je lui fis part de mes craintes ; elle les parta- „ gea ; elle les sentit peut-être encore plus vivement „ que moi ; je la vis occupée à chercher les moyens „ de conclure promptement son mariage. Il y avoit „ longtems que son pere offensé des procédés de M. „ de Comminge, la pressoit de se marier : rien n'avoit „ pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre „ choix, lui demandai-je ? Il ne m'importe, me répon- „ dit-elle ; tout m'est égal, puisque je ne puis être à „ celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

„ Deux jours après cette conversation, j'appris que „ le Marquis de Bénavidès avoit été préféré à ses con- „ currens ; tout le monde en fut étonné, & je le fus „ comme les autres.

„ Bénavidès a une figure désagréable, qui le devient „ encore davantage par son peu d'esprit, & par l'ex- „ trême bizarrerie de son humeur : j'en craignis les „ suites pour la pauvre Adélaïde ; je la vis, pour lui „ en parler, dans la maison de la Comtesse de Ger- „ lande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit- „ elle, à être très-malheureuse : mais il faut me ma- „ rier ; & depuis que je sçais que c'est le moyen de „ délivrer Monsieur votre fils, je me reproche tous les „ momens que je différe. Cependant ce mariage que „ je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensi-

„ ble de ſes peines ; j'ai voulu du moins lui prouver „ par mon choix, que ſon intérêt étoit le ſeul motif „ qui me déterminoit. Plaignez-moi ; je ſuis digne de „ votre pitié, & je tâcherai de mériter votre eſtime „ par la façon, dont je vais me conduire avec M. de „ Bénavidès." Ma mere m'apprit encore qu'Adélaïde avoit ſçu, par mon pere même, que j'avois brûlé nos titres ; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu ſon procès ; elle m'a avoué, me diſoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touché, étoit la générofité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées ſe paſſoient dans de pareilles converſations, & quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne ſçais quelle douceur inſéparable, dans quelque état que l'on ſoit, de l'aſſurance d'être aimé.

Après quelques mois de ſéjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner auprès de lui; il n'avoit preſque pris aucune part à ma maladie ; la maniere dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout ſentiment pour moi. Ma mere me preſſa de partir avec elle : mais je la priai de conſentir que je reſtaſſe à la campagne, & elle ſe rendit à mes inſtances.

Je me retrouvai encore ſeul dans mes bois ; il me paſſa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque ſolitude, & je l'aurois fait, ſi je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere ; il me venoit toujours en penſée de tâcher de voir Adélaïde : mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irréſolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir, ſans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour sçavoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie: il avoit été à Bagnieres avec moi; il connaissoit Adélaïde, il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Bénavidès.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir; il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Bénavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa femme, peu de tems après son mariage, dans des terres qu'il avoit en Biscaye. Mon homme qui se nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres; je lui mandai d'aller en Biscaye, sans perdre un moment. Le desir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté, par l'espérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage; il revint au bout de ce temps-là; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidès avoit besoin d'un architecte, qu'il s'étoit fait présenter sous ce titre, & qu'à la faveur de quelques connaissances, qu'un de ses oncles qui exerçoit cette profession, lui avoit autrefois données, il s'étoit introduit dans la maison. Je crois, ajouta-t-il, que Madame de Bénavidès m'a reconnu: du moins me suis-je apperçu qu'elle a rougi la premiere fois qu'elle m'a vu. Il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste & la plus retirée; que son mari ne la quittoit presque jamais, qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie,

qu'il la portoit si loin, que son frere n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidès, que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frere: il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Bénavidès; qu'il paraissoit fort attaché à sa belle-sœur. Ce discours ne fit alors nulle impression sur moi; la triste situation de Madame de Bénavidès, & le desir de la voir m'occupoient tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Bénavidès; il a besoin d'un peintre, me dit-il, pour peindre un appartement; je lui ai promis de lui en mener un: il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ. J'écrivis à ma mere, que j'allois passer quelque tems chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissoient point sur Madame de Bénavidès; j'eusse voulu sçavoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire: il ne l'avoit vue que très-peu. Elle passoit les journées dans sa chambre, sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup; cet article m'intéressa particulierement; ce chien venoit de moi; je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé. Quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses qui échapent dans le bonheur; le cœur, dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidès pour sa belle-sœur; il ajouta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frere,

frère, & qu'on étoit persuadé que, sans lui, Adélaïde seroit encore plus malheureuse; il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un faible motif pour vous retenir: mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit: aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche, qui m'avoient paru plusieurs années; je fus présenté à Bénavidès, qui me mit aussitôt à l'ouvrage; on me logea avec le prétendu architecte, qui de son côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé, sans que j'eusse encore vu Madame de Bénavidès: je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade; elle n'avoit que son chien avec elle; elle étoit négligée: il y avoit dans sa démarche un air de langueur; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu que cette vue me causa de trouble! Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la distinguer, quand elle repassa sous ma fenêtre: mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon, que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jetta point les yeux sur moi; j'en devois être bien

aife, puifque j'étois fûr que fi j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir: cependant je m'en affligeai; je fortis de cette chapelle avec plus de trouble & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formois pas encore le deffein de me faire connaître: mais je fentois que je n'aurois pas la force de réfifter à une occafion, fi elle fe préfentoit.

La vue du jeune Bénavidès me donnoit auffi une efpece d'inquiétude; il me traitoit, malgré la diftance qui paraiffoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché: je ne l'étois cependant point: fes agrémens & fon mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnaiffance; je craignois en lui un rival; j'appercevois dans toute fa perfonne, une certaine trifteffe paffionnée qui reffembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même caufe, & ce qui acheva de me convaincre, c'eft qu'après m'avoir fait plufieurs queftions fur ma fortune: „ vous êtes amoureux, me dit-il; la mélancolie où je „ m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques „ peines de cœur; dites-le-moi: fi je puis quelque „ chofe pour vous, je m'y employerai avec plaifir; „ tous les malheureux, en général, ont droit à ma „ compaffion: mais il y en a d'une forte que je piains „ encore plus que les autres."

Je crois que je remerciai de très-mauvaife grace Dom Gabriel, (c'étoit fon nom) des offres qu'il me faifoit. Je n'eus cependant pas la force de nier que je fuffe amoureux; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût lui apporter quelque changement. „ Puifque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit il, je connais des gens encore „ plus à plaindre que vous."

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir; je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur; toutes ses démarches, que j'examinois avec attention, me confirmerent dans cette opinion: je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux: mon estime pour Adélaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable, qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fit sentir d'une maniere plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines?

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par Dom Gabriel. „ Je ne sçais, lui disoit-elle, pourquoi vous „ voulez que je voye les ajustemens qu'on fait à cet „ appartement: vous sçavez que je ne suis pas sensible „ à ces choses-là. J'ose espérer," lui dis-je, Madame, en la regardant, „ que si vous daignez jetter les yeux „ sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de „ votre complaisance." Adélaïde frappée du son de voix, me reconnut aussitôt; elle baissa les yeux quelques instans, & sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur: Adélaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard sur moi; elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colere. Que lui ai-je fait, disois-je? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres; mais si elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve

l'excès de ma passion. Je concluois ensuite que puisqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs; cette pensée me donna une douleur si vive & si nouvelle, que je crus n'être malheureux que dès ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de temps en temps me voir, entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. „ Qu'avez-vous, me dit-il? Que vous est-il „ arrivé? Je suis perdu, lui répondis-je: Adélaïde ne „ m'aime plus. Elle ne m'aime plus, répétai-je, „ est il bien possible? Hélas! que j'avois tort de me „ plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par „ combien de peines, par combien de tourmens ne „ racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien „ que je préférois à tout, ce bien qui, au milieu des „ plus grands malheurs, remplissoit mon cœur d'une „ si douce joie."

Je fus encore longtems à me plaindre, sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes: il sçut enfin ce qui m'étoit arrivé. „ Je ne vois rien, „ dit il, dans tout ce que vous me contez, qui doive „ vous jetter dans le désespoir où vous êtes. Madame „ de Bénavidès est, sans doute, offensée de la démar- „ che que vous avez faite de venir ici: elle a voulu „ vous en punir, en vous marquant de l'indifférence. „ Que sçavez-vous même, si elle n'a point craint de „ se trahir, si elle vous eût regardé? Non, non, lui „ dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on „ aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement. „ Il faut, ajoutai-je, que je la voye; il faut que je lui „ reproche son changement. Hélas! après ce qu'elle a „ fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une maniere si „ cruelle? Que ne me laissoit-elle dans ma prison?

„ J'y étois heureux, puisque je croyois être aimé."

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je passai la nuit entiere à me tourmenter; je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussitôt détruit par un autre; je condamnois mes soupçons; je les reprenois; je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse; je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle. Si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure? Je veux tâcher de lui parler: mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucuns reproches de ma part: ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution; il fut conclu que je partirois aussitôt que je lui aurois parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le temps que Dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, & celui où Bénavidès seroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre, que pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage. J'avois, presque sans m'en appercevoir, quelque espérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendois, me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite; il fallut enfin perdre l'espérance de voir

Adélaïde de cette façon, & chercher un moment où je puisse la trouver seule.

Il vint enfin ce moment; je montois comme à mon ordinaire pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans son appartement: je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je sçavois que Dom Gabriel étoit sorti dès le matin, & j'avois entendu Bénavidès, dans une salle basse, parler avec un de ses fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit, que quand je fus près d'elle: elle voulut s'échapper aussitôt qu'elle m'apperçut: mais la retenant par sa robe: „ne me fuyez pas, lui dis je, „ Madame, laissez-moi jouir pour la derniere fois du „ bonheur de vous voir; cet instant passé, je ne vous „ importunerai plus; j'irai loin de vous, mourir de „ douleur des maux que je vous ai causés, & de la „ perte de votre cœur; je souhaite que Dom Gabriel, „ plus fortuné que moi"... Adélaïde, que la surprise & le trouble avoient jusques-là empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard sur moi: „ quoi! me dit-elle, vous osez me faire des reproches, „ vous osez me soupçonner, vous!"..

Ce seul mot me précipita à ses pieds. „ Non, ma „ chere Adélaïde, lui dis je, non, je n'ai aucun soup- „ çon qui vous offense; pardonnez un discours que mon „ cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me „ dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure, & „ que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour „ vous que je suis la plus malheureuse personne du „ monde: voulez-vous faire croire que je suis la plus „ criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous

„ m'ordonnerez : mais promettez-moi du moins que „ vous ne me haïrez pas."

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux ; ceux qui aiment, sçavent combien cette attitude a de charmes ; j'y étois encore quand Bénavidès ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre ; il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que venant à elle l'épée à la main : „ tu mour„ ras, perfide," s'écria-t il. Il l'auroit tuée infailliblement, si je ne me fusse jetté au-devant d'elle ; je tirai en même tems mon épée. „ Je commencerai donc par toi „ ma vengeance ;" dit Bénavidès, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre : mais je haïssois trop Bénavidès pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme, ne me laissoit plus l'usage de la raison ; j'allai sur lui ; je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de Madame de Bénavidès avoient attirés, entrerent dans ce moment, ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître ; plusieurs se jetterent sur moi ; ils me désarmerent sans que je fisse aucun effort pour me défendre. La vue de Madame de Bénavidès qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus renfermé.

C'est-là que, livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Bénavidès. La mort de son mari, que je croyois alors tué à ses yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quels reproches ne me fis-je point ? J'avois

causé ses premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me représentois l'état où je l'avois laissée, tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi; elle me devoit haïr: je l'avois mérité; la seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu; l'idée d'être pris pour un scélérat, qui, dans toute autre occasion, m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit justice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit; je fus surpris en voyant entrer Dom Gabriel. „ Rassurez-„ vous, me dit-il en s'approchant; je viens par ordre „ de Madame de Bénavidès: elle a eu assez d'estime „ pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous „ regarde. Peut-être," ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, „ auroit-elle pensé différemment, si „ elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa „ confiance; je vous sauverai, & je la sauverai si je „ puis. Vous ne me sauverez point," lui dis-je à mon tour: „ je dois justifier Madame de Bénavidès, & je le „ ferois aux dépens de mille vies."

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connaître. „ Ce projet pourroit avoir lieu," me répondit Dom Gabriel, „ si mon frere étoit mort, „ comme je vois que vous le croyez: mais sa blessure, „ quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le „ premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire „ renfermer Madame de Bénavidès dans son appartement. „ Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, & que vous „ vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il;

„ je

„ je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai „ peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de „ Bénavidès, m'écriai-je ? Non, je ne puis me résoudre „ à me tirer d'un péril où je l'ai mise, & à l'y laisser. „ Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que „ votre présence ne peut que rendre sa condition plus „ fâcheuse. Eh bien ! lui dis-je, je fuirai puisqu'elle le „ veut & que son intérêt le demande ; j'espérois, en „ sacrifiant ma vie, lui inspirer du moins quelque pitié : „ je ne méritois pas cette consolation ; je suis un mal- „ heureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la," dis-je à Dom Gabriel ; „ vous êtes généreux ; son inno- „ cence, son malheur, doivent vous toucher. Vous „ pouvez juger, me répliqua-t-il, par ce qui m'est „ échappé, que les intérêts de Madame de Bénavidès „ me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ; „ je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il, je me „ croirois payé, si je pouvois encore penser qu'elle n'a „ rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir „ touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi ? „ Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit." Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, & me fit traverser les cours du château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que par un sentiment de désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé, en me quittant, d'aller dans un couvent de religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du château. „ Il faut, me dit-il, vous tenir „ caché dans cette maison pendant quelques jours, „ pour vous dérober aux recherches que je serai moi- „ même obligé de faire : voilà une lettre pour un reli-

„ gieux de la maiſon, à qui vous pouvez vous confier.”
J'errai encore longtemps autour du château; je ne pouvois me réſoudre à m'en éloigner : mais le deſir de ſçavoir des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour; le religieux, après avoir lu la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement & le ſang qu'il apperçut ſur mes habits, lui firent craindre que je ne fuſſe bleſſé : il me le demandoit, quand il me vit tomber en foibleſſe; un domeſtique qu'il appella, & lui, me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maiſon pour viſiter ma plaie; elle s'étoit extrêmement envénimée par le froid & par la fatigue que j'avois ſoufferts.

Quand je fus ſeul avec le Pere à qui j'étois adreſſé, je le priai d'envoyer à une maiſon du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent; j'avois jugé qu'il s'y feroit réfugié : je ne m'étois pas trompé; il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême, quand il ſçut que j'étois bleſſé; il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. „ Si vous voulez me ſauver la vie, „ lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état eſt „ Madame de Bénavidès; ſçachez ce qui ſe paſſe; ne „ perdez pas un moment pour m'en éclaircir, & ſongez „ que ce que je ſouffre eſt mille fois pire que la mort.” Saint-Laurent me promit de faire ce que je ſouhaitois; il ſortit dans l'inſtant, pour prendre les meſures néceſſaires.

Cependant la fiévre me prit avec beaucoup de violence; ma plaie parut dangereuſe; on fut obligé de me faire de grandes inciſions : mais les maux de l'eſprit me

laiſſoient à peine ſentir ceux du corps. Madame de Bénavidès, comme je l'avois vue en ſortant de ſa chambre, fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit pas un moment de l'eſprit; je repaſſois les malheurs de ſa vie; je me trouvois partout; ſon mariage, le choix de ce mari, le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoient fait pour moi; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en expoſant ſa réputation. Je me rappellois enſuite la jalouſie que je lui avois marquée; quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un ſeul mot l'eût fait ceſſer, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ſes bontés; elle devoit me haïr. Cette idée ſi douloureuſe, ſi accablante, je la ſoutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours: il me dit que Bénavidès étoit très-mal de ſa bleſſure, que ſa femme paraiſſoit inconſolable, que Dom Gabriel faiſoit mine de nous faire chercher avec ſoin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer; je ne ſçavois ce que je devois deſirer; tous les évenemens étoient contre moi; je ne pouvois même ſouhaiter la mort: il me ſembloit que je me devois à la juſtification de Madame de Bénavidès.

Le religieux qui me ſervoit, prit pitié de moi; il m'entendoit ſoupirer continuellement; il me trouvoit preſque toujours le viſage baigné de larmes. C'étoit un homme d'eſprit, qui avoit été longtemps dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me conſoler par ſes diſcours: il me montra ſeulement de la ſenſibilité pour mes peines. Ce moyen lui réuſſit: il gagna peu à peu

ma confiance ; peut-être auſſi ne la dût-il qu'au beſoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui, à meſure que je lui contois mes malheurs ; il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vû dans perſonne plus de vraie bonté ; je lui répétois mille fois les mêmes choſes : il m'écoutoit, il entroit dans mes ſentimens.

C'étoit par ſon moyen que je ſçavois ce qui ſe paſſoit chez Bénavidès. Sa bleſſure le mit longtemps dans un très-grand danger ; il guérit enfin : j'en appris la nouvelle par Dom Jérôme, c'étoit le nom de ce religieux ; il me dit enſuite que tout paraiſſoit tranquille dans le château, que Madame de Bénavidès vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que ſa ſanté étoit très-languiſſante ; il ajoûta qu'il falloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-tôt que je le pourrois, que mon ſéjour pourroit être découvert, & cauſer de nouvelles peines à Madame de Bénavidès.

Il s'en falloit bien que je fuſſe en état de partir ; j'avois toujours la fiévre ; ma playe ne ſe refermoit point. J'étois dans cette maiſon depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour que Dom Jérôme étoit triſte & rêveur ; il détournoit les yeux ; il n'oſoit me regarder ; il répondoit avec peine à mes queſtions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui ; d'ailleurs les malheureux ſont plus ſenſibles que les autres. J'allois lui demander le ſujet de ſa mélancolie, lorſque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit que Dom Gabriel étoit dans la maiſon, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel eſt ici, dis-je en regardant Dom Jérôme, & vous ne m'en dites rien ! Pourquoi ce myſtere ? Vous

me faites trembler ! Que fait Madame de Bénavidès ? Par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin Dom Jérôme en m'embrassant. Ah ! m'écriai-je, elle est morte ; Bénavidès l'a sacrifiée à sa fureur : vous ne me répondez point. Hélas ! Je n'ai donc plus d'espérance. Non, ce n'est point Bénavidès, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein ; sans mon amour, elle vivroit encore. Adélaïde est morte ; je ne la verrai plus ; je l'ai perdue pour jamais. Elle est morte ! Et je vis encore ! Que tardé-je à la suivre ! que tardé-je à la venger ! Mais non, ce seroit me faire grace que de me donner la mort ; ce seroit me séparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit r'ouvrir ma playe, qui n'étoit pas encore bien fermée ; je perdis tant de sang, que je tombai en foiblesse ; elle fut si longue, que l'on me crut mort ; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie ; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence ; je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis dessein d'aller dans quelque lieu, où je pusse être en proye à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel, parce que sa vûe devoit encore augmenter ma peine ; je priai Dom Jérôme de l'amener ; ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit ; nous restâmes tous deux assez longtemps sans nous parler ; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes :

je rompis enfin le ſilence : vous êtes bien généreux, Monſieur, de voir un miſérable pour qui vous devez avoir tant de haine! Vous êtes trop malheureux, répondit-il, pour que je puiſſe vous haïr. Je vous ſupplie, lui dis-je, de ne me laiſſer ignorer aucune circonſtance de mon malheur; l'éclairciſſement que je vous demande préviendra peut-être des évenemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il; n'importe, il faut vous ſatisfaire; vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas ſeul à plaindre: mais je ſuis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez ſçavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Bénavidès, quand elle devint ma belle-ſœur. Mon frere, que des affaires conſidérables avoient attiré à Bordeaux, en devint amoureux, & quoique ſes rivaux euſſent autant de naiſſance & de bien, & lui fuſſent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne ſçais par quelle raiſon le choix de Madame de Bénavidès fut pour lui. Peu de temps après ſon mariage, il la mena dans ſes terres. C'eſt-là où je la vis pour la premiere fois; ſi ſa beauté me donna de l'admiration; je fus encore plus enchanté des graces de ſon eſprit & de ſon extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable perſonne dont j'étois tendrement aimé, me faiſoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes. J'avois même deſſein d'engager ma belle-ſœur à me ſervir auprès de ſon mari, pour le faire conſentir à mon mariage. Le pere de ma maîtreſſe, offenſé des refus de

mon frere, ne m'avoit donné qu'un temps très-court pour les faire cesser, & m'avoit déclaré, & à sa fille, que ce temps expiré il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Bénavidès me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander son secours; j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps, qui m'avoit été prescrit, s'écouloit; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoit d'agir; les réponses que je lui faisois, ne la satisfirent pas; il s'y glissoit, sans que je m'en apperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injustes; je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée, & le dépit, joint aux instances de son pere, la déterminerent à se marier. Elle m'instruisit elle-même de son sort; sa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée; je croyois l'aimer encore: je ne pus apprendre, sans une véritable douleur, que je la perdois; je craignois qu'elle ne fût malheureuse, & je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupoient; j'y rêvois tristement, en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoissez, quand je fus abordé par Madame de Bénavidès; elle s'apperçut de ma tristesse; elle m'en demanda la cause avec amitié; une secrete répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux: mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvements se passoient dans mon cœur, sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentois pour ma belle-sœur;

je lui contai mon aventure; je lui montrai la lettre de Mademoiselle de N... Que ne m'avez vous parlé plutôt, me dit-elle? Peut-être aurois-je obtenu de Monsieur votre frere le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu! Que je vous plains, & que je la plains! Elle sera assurément malheureuse! La pitié de Madame de Bénavidès pour Mademoiselle de N... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées désavantageuses; & pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de Mademoiselle de N... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroit encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendront heureuse: rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation; je m'apperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer; je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir jusques-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur. Je me rappellai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens dans un âge comme le sien, son extrême mélancolie, que j'avois attribuée aux mauvais traitemens de mon frere, me parurent alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présenterent en même temps à mon esprit! Je me trouvois

amoureux d'une perſonne que je ne devois point aimer, & cette perſonne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, diſois-je, mon amour, quoique ſans eſpérance, ne ſeroit pas ſans douceur; je pourrois prétendre à ſon amitié; elle m'auroit tenu lieu de tout: mais cette amitié n'eſt plus rien pour moi, ſi elle a des ſentiments plus vifs pour un autre. Je ſentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une paſſion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le deſſein de m'éloigner, & je rentrai au château, pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir: mais la vue de Madame de Bénavidès arrêta mes réſolutions; cependant pour me donner à moi-même un prétexte de reſter près d'elle, je me perſuadai que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaiſes humeurs de ſon mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là; je trouvai en vous un air & des manieres qui démentoient la condition ſous laquelle vous paraiſſiez. Je vous marquai de l'amitié; je voulus entrer dans votre confidence. Mon deſſein étoit de vous engager enſuite à peindre Madame de Bénavidès: car, malgré toutes les illuſions que mon amour me faiſoit, j'étois toujours dans la réſolution de m'éloigner, & je voulois, en me ſéparant d'elle pour toujours, avoir du moins ſon portrait. La maniere dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien eſpérer de vous, & j'étois allé pour faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous bleſſâtes mon frere. Jugez de ma ſurpriſe, quand à mon retour j'appris tout ce qui s'étoit paſſé. Mon frere, qui étoit très-mal, gardoit un morne ſilence, & jettoit de

temps en temps des regards terribles sur Madame de Bénavidès. Il m'appella aussitôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi; faites-la conduire dans son appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose: mais M. de Bénavidès m'interrompit au premier mot; faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-sœur; je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre; elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrerent de douleur; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions: mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que la regardant avec beaucoup de tristesse: quoi! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi qui sens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous? Je frémis de le dire: mais je crains pour la vôtre. Retirez-vous pour quelque temps dans un lieu sûr; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sçais si M. de Bénavidès en veut à mes jours, me répondit-elle: je sçais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai, quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques momens, & reprenant la parole: Je vais, continua-t-elle, vous donner par une entiere confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner; aussi-bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre. Allez

retrouver votre frere ; une plus longue conversation pourroit lui être suspecte; revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis, comme Madame de Bénavidès le souhaitoit. Le chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de Bénavidès ; je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées différentes ; je desirois de sçavoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, l'amour que vous aviez pris pour elle le prèmier moment que vous l'aviez vue : elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi! m'écriai-je à cet endroit du récit de Dom Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, & je l'ai perdue! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avoient été retenues jusques-la par l'excès de mon désespoir, commencerent à couler.

Oui, continua Dom Gabriel, vous en étiez aimé; quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente! Je sentois qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez, qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir, & qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris, dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu : qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé M. de Bénavidès.

Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle; vous feul pouvez le dérober au fort qui l'attend: car je le connois, dans la crainte de m'expofer, il fouffriroit les derniers fupplices, plutôt que de déclarer ce qu'il eft. Il eft bien payé de ce qu'il fouffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma faibleffe, répliqua-t-elle: mais vous avez dû voir que fi je n'ai pas été maitreffe de mes fentiments, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puiffe condamner. Hélas! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas befoin de vous juftifier; je fçais trop par moi-même qu'on ne difpofe pas de fon cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en ufage, ajoutai-je, pour vous obéir, & pour délivrer le Comte de Comminge: mais j'ofe vous dire qu'il n'eft peut-être pas le plus malheureux.

Je fortis en prononçant ces paroles, fans ofer jetter les yeux fur Madame de Bénavidès; je fus m'enfermer dans ma chambre pour réfoudre ce que j'avois à faire; mon parti étoit pris de vous délivrer: mais je ne fçavois pas fi je ne devois point fuir moi même. Ce que j'avois fouffert pendant le récit que je venois d'entendre, me faifoit connaître à quel point j'étois amoureux. Il falloit m'affranchir d'une paffion fi dangereufe pour ma vertu: mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidès feule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irréfolutions, je me déterminai à fecourir Madame de Bénavidès, & à l'éviter avec foin. Je ne pus lui rendre compte de votre évafion que le lendemain; elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'appercevoir que fon

affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connaissance que je lui avois donnée de mes sentiments ; je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir. Le mal de mon frere qui augmentoit & qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Bénavidès, me dit-elle, par un évenement ordinaire, sa perte m'auroit été moins sensible : mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitements qu'il peut me faire : je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué. S'il vit, j'espere qu'il connaîtra mon innocence, & qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre ; je vous demande pardon des sentiments que je vous ai laissé voir ; je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher ; je ne sçais même si je pourrai en triompher : mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais. J'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison. Je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse. Non, Madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connaissois. Bien loin de la fuir, je voulus par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentiments à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois; elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu, & pour m'en récompenser, elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance. Mon cœur se révoltoit encore quelquefois: mais la raison restoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été assez long-temps dans un très-grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidès tomba malade à son tour; sa jeunesse la tira d'affaire, & j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle, quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal; il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand M. de Bénavidès me fit appeller. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Saragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, & vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon pere, & il m'en a tenu lieu. Je n'avois d'ailleurs

aucune raiſon pour me diſpenſer de faire ce qu'il ſouhaitoit de moi ; il fallut donc me réſoudre à partir : mais je crus que cette marque de ma complaiſance me mettoit en droit de lui parler ſur Madame de Bénavidès. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir ! Il me parut que je l'avois ébranlé : je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Bénavidès, me dit-il, de la paſſion du monde la plus forte : elle n'eſt pas encore éteinte dans mon cœur : mais il faut que le temps & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le ſouvenir de ce que j'ai vû. Je n'oſai conteſter ſes ſujets de plainte ; c'étoit le moyen de rappeller ſes fureurs : je lui demandai ſeulement la permiſſion de dire à ma belle-ſœur les eſpérances qu'il me donnoit ; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une ſorte de joie : je ſçais, me dit-elle, que je ne puis être heureuſe avec M. de Bénavidès : mais j'aurai du moins la conſolation d'être où mon devoir veut que je ſois.

Je la quittai après l'avoir encore aſſurée des bonnes diſpoſitions de mon frere. Un des principaux domeſtiques de la maiſon à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en inſtruire. Après ces précautions que je crus ſuffiſantes, je pris la route de Saragoſſe. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu aucune nouvelle ; ce long ſilence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domeſtique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ, M. de Bénavidès l'avoit mis dehors, & tous ſes camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis en liſant ſa lettre, & ſans m'embarraſſer

des affaires dont j'étois chargé, je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Bénavidès; mon frere qui me l'écrivit lui-même, m'en parut si affligé, que je ne sçaurois croire qu'il y ait eu part; il me mandoit que l'amour qu'il avoit pour sa femme, l'avoit emporté sur sa colere, qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie, qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fiévre violente l'avoit emportée le cinquiéme jour. J'ai sçu depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jérôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie: il ne veut voir personne; il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel; les lieux où j'ai vû la malheureuse Madame de Bénavidès, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentiments, & je ne sçais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espere trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler. Je ne pus lui répondre; ma voix étoit étouffée par mes soupirs & par mes larmes; il en répandoit aussi-bien que moi; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je restai seul. Ce que je venois d'entendre, augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu, où rien ne me dérobât à ma douleur; le desir d'exécuter ce projet hâta ma

guérison.

guérifon. Après avoir langui fi longtemps, mes forces commencerent à revenir; ma bleffure fe ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems. Les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de fa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié; j'aurois voulu y répondre: mais j'avois perdu ma chere Adélaïde, & je n'avois de fentimens que pour la pleurer. Je cachai mon deffein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obftacle; j'écrivis à ma mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponfe dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé; je finiffois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle; j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin je la priois de ne faire aucune perquifition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit néceffaire pour faire mon voyage. La lettre de Madame de Bénavidès, & fon portrait que j'avois toujours fur mon cœur, étoient le feul bien que je m'étois réfervé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent; je vins fans prefque m'arrêter à l'Abbaye de la T... Je demandai l'habit en arrivant; le Pere Abbé m'obligea de paffer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, fi la mauvaife nourriture & les auftérités ne me paraiffoient pas au-deffus de mes forces? Ma douleur m'occupoit fi entierement, que je ne m'étois pas même apperçu du changement de nourriture, & de ces auftérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zele, & je fus reçu. L'assurance que j'avois par-là que mes larmes ne seroient point troublées, & que je passerois ma vie entiere dans cet exercice, me donna quelque espece de consolation. L'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient, me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chere, qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du cloître, parce que tout m'étoit également indifférent; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté du bois: là je relisois cette lettre; je regardois le portrait de ma chere Adélaïde; je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus triste.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent reçu le moindre adoucissement, quand je fus appellé par le son de la cloche, pour assister à la mort d'un religieux; il étoit déjà couché sur la cendre, & on alloit lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au pere Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajouta-t-il, animera ceux qui m'écoutent d'une nouvelle ferveur, pour celui qui, par des voies si extraordinaires, m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi:

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints religieux m'ont honoré; vous voyez en moi une malheureuse péchéresse, qu'un amour prophane a conduite

dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne: la haine de nos peres mit obstacle à notre mariage; je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari, à lui donner des preuves de mon fol amour; celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine, fut préferé, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles, ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari & mon amant se blesserent à mes yeux, le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'étois pas encore rétablie, quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, & me fit passer pour morte; je fus deux ans en ce lieu, sans aucune consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misere: mais que dis-je, ô mon Dieu: j'ose appeller cruauté, l'instrument dont vous vous serviez pour me punir! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égarements; bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté; le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison, & m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penser à la retraite; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne sçavoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit

d'homme pour ſortir avec plus de facilité du château. Le couvent que j'avois choiſi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici; j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette égliſe. A peine y étois-je, que je diſtinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller juſqu'à mon cœur : je crus être ſéduite par la force de mon imagination; je m'approchai, & malgré le changement que le temps & les auſtérités avoient apporté ſur ſon viſage, je reconnus ce ſéducteur ſi cher à mon ſouvenir. Grand Dieu! Que devins-je à cette vue? De quel trouble ne fus-je point agitée? Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie ſainte, je blaſphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! & vous vous ſervîtes de ma propre miſere pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois; & pour ne m'en plus ſéparer, après avoir congédié mon conducteur, je me préſentai à vous, mon Pere; vous fûtes trompé par l'empreſſement que je montrois pour être admis dans votre maiſon : vous m'y reçûtes. Quelle étoit la diſpoſition que j'apportois à vos ſaints exercices? Un cœur plein de paſſion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu, qui vouloit, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raiſons de m'humilier un jour devant lui, permettoit ſans doute ces douceurs empoiſonnées que je goûtois à reſpirer le même lieu. Je m'attachois à tous ſes pas; je l'aidois dans ſon travail, autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces moments payée

de tout ce que je fouffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jufqu'à me faire connaître : mais quel fut le motif qui m'arrêta ? La crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien ; fans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que pour obéir à la regle du faint fondateur, qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, fanctifier la vie de fes religieux, il leur fut ordonné à tous de fe creufer chacun leur tombeau. Je fuivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes fi honteufes ; la vûe de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creufoit, me pénétrerent d'une affliction fi vive, qu'il fallut m'éloigner pour laiffer couler des larmes qui pouvoient me trahir ; il me fembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre ; cette idée ne m'abandonnnoit plus ; mon attachement en prit encore de nouvelles forces ; je le fuivois partout, & fi j'étois quelques heures fans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois, pour l'ufage de la maifon, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quittée ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plufieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chofe qu'il avoit tiré de fon fein. Sa rêverie étoit fi profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de confidérer ce qu'il tenoit fans qu'il m'apperçut ; quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que, bien

loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle; je vis Dieu irrité appésantir sa main toute-puissante sur lui; je crus que cet amour, que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu! c'étoit pour lui que je vous priois; c'étoit pour lui que je versois des larmes; c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma foiblesse; ma priere toute insuffisante, toute prophane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée: votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances; je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il considére ce qu'il a si follement aimé, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, & où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice. Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche; j'implore le secours des prieres de ces saints religieux; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, & je me reconnais indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit repré-

ſenter ce qui ſe paſſoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le déſeſpoir peuvent faire ſentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois proſterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ſes paroles avoit retenu mes cris: mais quand je compris qu'elle étoit expirée, j'en fis de ſi douloureux, que les religieux vinrent à moi & me releverent. Je me démêlai de leurs bras; je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adélaïde; je lui prenois les mains que j'arroſois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une ſeconde fois, ma chere Adélaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours! Quoi! vous avez été ſi long-temps auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous ſéparerons du moins jamais; la mort, moins barbare que mon pere, ajoutai-je, en la ſerrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'eſt point cruelle: le Pere Abbé, attendri de ce ſpectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps que je tenois étroitement embraſſé. Il fut enfin obligé d'y employer la force; on m'entraîna dans ma cellule, où le Pere Abbé me ſuivit; il paſſa la nuit avec moi, ſans pouvoir rien gagner ſur mon eſprit. Mon déſeſpoir ſembloit s'accroître par les conſolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi Adélaïde, lui dis-je; pourquoi m'en avez-vous ſéparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maiſon où je l'ai perdue, où elle a ſouffert tant de maux: par pitié, ajoutai-je,

en me jettant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir: que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troubleroit votre repos? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort; ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire; & vous, mon Pere, je vous demande cette derniere grace: promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres; je vous promettrai à mon tour de rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé par compassion, & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande, & consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.



FAYEL,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE.

QUELQUES personnes, peut-être encore moins convaincues que moi-même de l'insuffisance de mes talents, auront pu me condamner à traîner mes pas dans l'intérieur borné des cloîtres, dans l'uniforme obscurité des tombeaux : emporté par l'attrait de la nouveauté, qui nous enflamme quelquefois au défaut du génie, j'ai quitté l'étroite carrière que j'ai ouverte à peine, & j'ai eu la présomption d'entrer dans un champ beaucoup plus étendu. L'indulgence avec laquelle on a daigné accueillir mes premiers essais, m'a inspiré une espèce d'audace dont je voudrois bien que le succès contribuât au profit de l'art dramatique. Quand je n'aurois que le médiocre avantage de faire naître des idées que des esprits plus éclairés sçauroient mettre en œuvre, ma vanité auroit lieu de s'applaudir ; & si l'on retranche cette légère satisfaction de l'amour-propre, quelles seront les récompenses de l'homme de lettres ? où sera le puissant aiguillon qui l'excite à se priver de tous les plaisirs, & à braver souvent l'ingratitude de ses contemporains, & presque toujours l'oubli de la postérité ?

J'ai donc osé passer du *genre sombre* au *genre*

terrible; c'eſt le nom que je donne à la *tragédie par excellence*, la *terreur* étant ſans contredit un des plus puiſſants reſſorts de l'action théâtrale. Les Grecs, & les ſeuls Anglais après eux, dans quelques ſcènes, nous ont expoſé de magnifiques tableaux de ce genre ſi *tragique* & ſi vigoureux. Ayons le courage de dire hautement ce que beaucoup de perſonnes inſtruites n'ont eu juſqu'ici la force que de dire tout bas, & duſſions-nous armer contre nous la malignité de la cenſure, ſçachons préférer la vérité à ces timidités de convenances qui ſont ſi nuiſibles au progrès des arts.

Corneille aſſurément eſt le créateur du théâtre Français; il a parcouru la carriere la plus brillante; il eſt admirable par la variété, la fécondité & la profondeur des caractères, par l'énergie de l'expreſſion, la nobleſſe des ſentiments; mais ce grand homme, ne craignons point auſſi de le demander, a-t-il bien atteint le but tragique? Ces diſcuſſions politiques, ces tiſſus de maximes (1) qui ſont tant de tort à la vivacité du

---

(1) C'eſt cette fureur de débiter ſans ceſſe des maximes qui rend Thomas Corneille quelquefois inſupportable. Il falloit avoir le génie de l'aîné pour imprimer à ces déclamations l'intérêt de la grandeur & du ſublime, au lieu que l'autre n'eſt qu'un froid raiſonneur,

dialogue, ces raiſonnements approfondis ſur la nature des gouvernements, les vaſtes projets de l'ambition développés, la grandeur Romaine préſentée ſous tant de faces, tous ces moyens ſi ſublimes d'ailleurs & qu'affermit toute la vigueur d'un génie inimitable, ſont-ils bien de l'eſſence du poëme théâtral? Le drame ne doit vivre que de l'effervescence des paſſions, n'agir que par des mouvements décidés & rapides, & je ne vois que le cinquiéme acte de Rodogune, où le grand Corneille ait frappé tous les coups réunis de la *terreur*: c'eſt-là qu'il ſe rend maître de moi, me fait craindre, friſſonner; je ſuis prêt à m'écrier; j'éprouve ce bouleverſement de ſens, tous ces divers orages qui doivent agiter Antiochus, Rodogune, Cléopatre, &c. A ce flux & reflux de mouvements contraires, à cette mer ſoulevée, ſi l'on peut le dire, dans mon ame, je reconnais l'empire du poëte tragique.

Où Racine a-t-il déployé le ſpectacle impoſant du *terrible?* La magic de ſon ſtyle nous entraîne;

---

qui, par cette étrange manie de vouloir *faire de l'eſprit*, répand de la glace ſur les ſcènes les plus heureuſes. Il faut pourtant excepter des drames auxquels nuit cette froideur *raiſonnée* qui fait le caractère diſtinctif de Thomas Corneille, Ariane, le Comte d'Eſſex, & ſurtout la premiere pièce.

il nous attendrit; il répand dans sa diction toutes les graces de l'amour; nous ressentons une continuité agréable de douces émotions, mais point de ces secousses violentes qui décident les grands effets de la sensibilité; il touche, charme: mais il ne déchire pas; il ne laisse point, après la représentation, de ces traits gravés profondément, que l'on conserve encore dans la froideur du cabinet, tels par exemple que sont ces impressions si prolongées & si délicieuses qu'excite la lecture du roman de Clarisse.

Crébillon peut-être a connu mieux que ces deux rivaux de la scène, le *caractère propre* de la tragédie: mais avec la même franchise que nous avons risqué notre façon de penser sur Corneille & sur Racine, avouons qu'il est fâcheux que cet homme de génie ait négligé l'élégance & la correction du style, la variété des plans, qu'il ait aussi peu travaillé, & qu'en un mot il n'ait pas tiré parti de toutes les richesses *tragiques* qu'il possédoit. Son Atrée (1) est, sans doute, le

(1) Quand on dit que l'Atrée est la piece qui approche le plus du *genre terrible*, on entend l'ensemble de l'ouvrage. Assurément le IVme. acte de Mahomet est du plus grand tragique que nous connaissions: mais le *terrible* n'est pas le caractère de la piece; ce sont des beautés d'un autre genre.

drame qui approche le plus de ce genre *terrible*; le caractère principal eſt d'une vigueur de pinceau dont nous n'avons point d'exemple. Convenons auſſi que la vengeance d'Atrée, concertée depuis ſi longtems, & qui eſt exécutée à froid, inſpire plutôt l'*horreur* que la *terreur*. La double réconciliation achève de rendre ce perſonnage révoltant; quelques beautés qu'il renferme, il inſpire une eſpèce de dégoût; applaudiſſons-nous au reſte de ce ſentiment: il fait honneur au cœur humain. On veut que la réflexion nous ramene toujours à cette ſenſibilité, à cette compaſſion ſi précieuſe pour l'ame, & qui a été déſignée dans ces vers :

. . . La pitié dont la voix,
„ Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes loix.

Au lieu qu'on eſt tenté de pardonner aux premiers mouvements de la paſſion; on reconnaît la nature de l'homme, on ſe reconnaît ſoi-même, & un perſonnage, qui ſe trouve dans cette ſituation, excite toujours l'intérêt.

C'eſt donc ce premier mouvement de la vengeance, & les tranſports impétueux d'une des paſſions les plus cruelles, lorſqu'elle eſt animée par la jalouſie, que j'ai trouvés réunis dans l'admirable ſujet de Fayel. Rien, en effet, de plus vraiment *tragique*; rien de plus propre à ces développements, qui ſont l'ame du drame. Les

rôles de Rhadamifte & d'Othello, quelque beaux qu'ils foient, font inférieurs à celui de Fayel; les convulfions de la fureur, l'excès monftrueux d'une vengeance qui n'aura point d'imitateurs (il faut l'efpérer pour le bonheur de l'humanité;) les tourments continuels qui déchirent le cœur d'un malheureux époux, forment un caractere que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de *la nature théâtrale*; c'eft Milon le Crotoniate, dont les fouffrances fe font fentir fous le cifeau du Puget, & attachent l'œil du fpectateur. Le dernier degré de perfection qui fe rencontre dans ce perfonnage, c'eft, comme je l'ai déjà obfervé, qu'on ne peut lui refufer le fentiment de la compaffion, fentiment qu'on eft bien éloigné d'accorder à Atrée. Autre avantage : ce mari furieux fouffre encore plus que la trifte victime de fa jaloufie. Quelle excellente morale nous offre le fupplice d'un cœur qui eft fon propre bourreau! Voilà de ces caracteres qu'Ariftote mettoit à la tête des inventions dramatiques. Je ne fçache qu'Orofmane qui ait quelque reffemblance avec Fayel; encore lui eft-il inférieur pour l'activité des mouvements & pour la profondeur des traits. Il ne manque à un tel fujet que la touche puiffante d'un moderne Crébillon. Que n'ai-je pu le rendre avec le même enthoufiafme que je l'ai conçu!

Je ne m'arrêterai pas autant ſur les autres rôles, ils ont beaucoup moins d'action; cependant je crois qu'un de nos maîtres auroit pu faire briller également la richeſſe de ſon pinceau, en préſentant ſous une couleur moins vive & plus fondue le tableau de la douleur touchante de GABRIELLE. Cette image attendriſſante contraſte admirablement bien avec le grand ſpectacle des fureurs de FAYEL ; d'ailleurs on eſt ſûr d'attacher, lorſqu'on expoſe les combats de la vertu, luttant contre un ſentiment auſſi naturel que l'amour.

J'ai voulu dépeindre dans VERGI un de ces anciens chevaliers qui n'avoient d'autre paſſion que l'honneur; il eſt aiſé pourtant de diſtinguer à travers cette noble fermeté les mouvements de la tendreſſe paternelle.

Le caractère de COUCI auroit eu encore beſoin d'une touche délicate & brillante; j'aurois deſiré donner une idée de cet eſprit de galanterie & de bravoure qui animoit nos jeunes paladins, de ce ſingulier alliage d'attachement à la religion qui alloit ſouvent juſqu'au fanatiſme, & d'*amour pour les Dames*, dont l'excès conduiſoit quelquefois au ſublime égarement de Don Quichotte. Il eſt vrai que cette fureur de chevalerie, manie aujourd'hui oubliée, a produit peut-être les plus belles actions de notre vieille nobleſſe, & qu'elle fait

encore, ſans qu'on s'en apperçoive, la baſe du caractère national: nous en voyons mille exemples; il n'y a perſonne de nous qui, en ouvrant un de nos anciens romans des croiſades, ne ſe ſente excité par un vif intérêt, que certainement on n'éprouvera pas à la lecture des romans d'un autre genre. Quel plaiſir ne goûtons-nous pas à voir tranſporter Luſignan ſur notre ſcène! quel charme n'ont pas ces vers pour des oreilles françaiſes:

„ Je combattois, ſeigneur, avec Montmorenci,
„ Melun, Deſtaing, de Neſle, & ce fameux Couci (1).

Nous aimons à entendre Tancrede dire à ſes écuyers:

„ Vous, qu'on ſuſpende ici mes chiffres effacés:
„ . . . .
„ Que mes armes ſans faſte, emblême des douleurs,

---

(1) On ne ſçauroit trop accueillir ce genre de *tragédie nationale;* la poéſie rentre alors dans toute la dignité de ſon origine, & l'auteur dramatique devient le dépoſitaire des faſtes de ſes concitoyens & le héraut de leur gloire; il les encourage à la vertu, réchauffe les ames languiſſantes, en élevant ſur le théâtre les trophées de nos ancêtres. C'eſt ainſi que le ſpectacle peut devenir utile, & produire de grands effets; il eſt vrai qu'il ne feroit pas auſſi divertiſſant que l'opéra-comique, Nicolet, les *Comédiens de bois*, &c.

„ Telles que je les porte au milieu des batailles,
„ Ce ſimple bouclier, ce caſque ſans couleurs
„ Soient attachés ſans pompe à ces triſtes murailles.
„ Conſacrez ma deviſe, elle eſt chère à mon cœur:
„ Elle a dans les combats ſoutenu ma vaillance,
„ Elle a conduit mes pas & fait mon eſpérance;
„ Les mots en ſont ſacrés: c'eſt *l'amour & l'honneur.*
„ Lorſque les chevaliers deſcendront dans la place,
„ Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,
„ Pour les ſuivre aux combats dans leurs murs eſt venu...

Ce vernis de chevalerie eſt une ſource de beautés, que j'ai entrevue comme tant d'autres qui réſultoient de cette Tragédie, c'eſt-à-dire que je ſuis parvenu à me convaincre de mon incapacité d'exécuter, en m'applaudiſſant d'avoir pu concevoir quel parti le talent pouvoit tirer de mon ſujet.

Je ne ſçais ſi l'on approuvera la loi que je me ſuis impoſée, de rejetter le moindre *acceſſoire* (1). Je n'ignore pas que la mode recherche ces faux

(1) Je ſuis preſque convaincu que ſi l'on dépouilloit la plupart de nos pieces de théâtre de tout cet eſprit, qui ſurcharge le ſujet, il ne reſteroit peut-être pas deux cens vers qui appartinſſent réellement au fond du drame; encore une fois, liſons, reliſons Clariſſe; voilà le modèle que nous devons avoir ſans ceſſe devant les yeux pour la vérité de l'action, pour la néceſſité des moyens, pour la correſpondance des ſcènes, pour la ſobriété des *acceſſoires*, &c.

ornements, qu'on acquiert par-là des succès éphémères : mais un écrivain qui a le malheur d'avoir quelque idée du vrai & d'aimer la littérature pour elle-même, doit-il être bien sensible à cette sorte de réputation? J'avois assurément un beau champ ouvert à d'orgueilleuses déclamations, & à des *paquets* de vers contre les croisades : j'ai cru qu'il falloit sacrifier les détails brillants, & conserver davantage la vérité du ton & l'heureuse simplicité des caractères, faire oublier le poëte & le *raisonneur* pour qu'on n'entendît parler que Vergi, Couci, &c. comme ils ont dû parler en effet dans le siécle où ils vivoient. Par ce moyen, le costume de mœurs est mieux observé, & l'ouvrage, dépouillé de ce faste théâtral, qui n'est que l'abus & l'indigente boursouflure de l'art, en devient plus intéressant & mene plus sûrement au but que l'auteur doit s'être proposé. C'est-là le mérite des anciens, surtout des Grecs. Il est vrai que des beautés, qui ne sont point détachées, marquent moins : mais l'ensemble d'une piéce dégagée de ce luxe de l'esprit, est bien plus nourri, plus propre à la fable que l'on traite. Où Racine a-t-il puisé la richesse du rôle de Phédre, cette effusion de sentiment à laquelle l'art n'atteindra jamais, si ce n'est dans l'attention scrupuleuse qu'a eue ce grand homme de ne point prêter à ce caractère des traits étrangers?

J'ai ſuivi pour mes actes la même diſpoſition que dans COMMINGE & dans EUPHEMIE. Au moins puiſqu'on s'eſt aſſervi à cette diſtribution puérile, ne faut-il pas la ſoumettre au compas & à l'équerre ; mes premiers actes ſont beaucoup plus étendus que mes derniers. J'ai cédé au cours naturel de l'action, & ce n'eſt pas par l'action qui a été mon eſclave; tous les gens ſenſés doivent trouver ridicule de couper la durée d'une paſſion en cinq morceaux, & enſuite de jetter dans cette diviſion artificielle une égalité de proportions, comme ſi toutes les parties de notre corps devoient avoir la même étendue. Nous agiſſons à peu près à l'égard de nos actes, tel que ce brigand qui couchoit ſur un lit de fer les malheureuſes victimes de ſa cruauté, & qui, en les mutilant, raccourciſſoit ou étendoit leurs membres, ſuivant qu'ils excédoient la longueur du lit, ou qu'ils ne la rempliſſoient pas aſſez. Cette pédanteſque meſure d'actes eſt pourtant une biſarrerie abſurde conſacrée par les chefs-d'œuvres de nos maîtres. Devons-nous en cela les imiter? C'eſt ce que je prends la liberté de demander à nos littérateurs.

Il ſera aiſé de juger que je n'ai point adopté cette *parcimonie* de paſſions qui ſe fait remarquer dans quelques-uns de nos drames modernes, & qui les défigure. J'ai toujours obſervé que la

nature étoit la base de tous les arts d'imitation, & qu'il étoit contre la vraisemblance de présenter une froide pantomime qui n'a d'autre mérite que quelques *effets* : encore ces *effets* sont-ils ordinairement amenés avec une mal-adresse qui nuit à l'intérêt. Les rôles *raisonnés* doivent nécessairement avoir plus d'étendue que les rôles *sentis*. VERGI, proportions gardées, parle plus que FAYEL, parce qu'il est moins agissant, & que l'esprit de la vieillesse est la prolixité & l'abondance de l'expression. Peut-être ces personnages ont-ils moins de roideur que ces rôles enflammés, qui à la longue fatiguent & quelquefois *outrepassent* le naturel, au lieu que l'éloquence d'un vieillard se répand avec plus de douceur & d'attendrissement dans notre ame. Le sentiment préférera le *babil sublime* de Nestor, au farouche laconisme d'Ajax & de Philoctete. Je ne suis pas étonné que bien des personnes sensibles reviennent plus souvent à la lecture de l'Odyssée qu'à celle de l'Iliade. Le premier de ces poëmes n'a pas la chaleur, l'impétuosité du second : mais il est plus touchant, plus à la portée de l'homme ; on y retrouve plus son cœur, & tout ce qui nous rapproche de nous est cher & précieux à notre faiblesse ; nous admirons les héros : nous conversons avec nos amis. Quelle est la raison qui nous ramène sans cesse à Racine, à la Fontaine,

si ce n'est ce développement continuel de sentiment (1), & ce charme de vérité dont les autres écrivains en vers sont si éloignés? Pourquoi les rôles subalternes d'Atalide, d'Aricie, d'Eriphile même ont-ils tant de graces & excitent-ils une émotion qui nous flatte? c'est que le poëte leur a donné toute l'étendue convenable, sans retarder la marche de l'action, & nuire à la vigueur des principaux personnages. Encore une fois, voulons-nous faire couler des larmes, ce ne sera pas en multipliant une quantité de tours merveilleux

(1) Ecoutons M. de Voltaire: „ Gardons-nous, „ dit-il, de chercher dans un grand appareil, & dans „ un vain jeu de théâtre un supplément à l'intérêt & „ à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, „ sçavoir faire parler ses acteurs que de se borner à les „ faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre „ beaux vers de sentiment valent mieux que quarante „ belles attitudes. Malheur à qui croiroit plaire par „ des pantomimes avec des solécismes, ou avec des „ vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre „ la langue : il n'est rien de beau en aucun genre que „ ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût. „ L'appareil, l'action, le pittoresque font un grand „ effet, sans doute: mais ne mettons jamais le bizarre „ & le gigantesque à la place de la nature, & le forcé „ à la place du simple. Que le décorateur ne l'emporte „ point sur l'auteur : car alors au lieu de tragédie on „ auroit la *rareté*, la *curiosité*, &c."

qui n'appartiennent qu'à la parade : ce ſera en approfondiſſant ce ſentiment, le vrai principe de l'intérêt, & je vois avec peine que chaque jour on s'écarte en cette partie, comme en bien d'autres, des modèles que nos maîtres nous ont laiſſés.

La Tragédie de FAYEL me fait revenir aſſez naturellement au degré précis de diſtinction qui ſe trouve entre la *terreur & l'horreur.* Je ne cacherai pas qu'il eſt difficile de tracer juſte cette ligne de ſéparation. D'abord il ne faut pas perdre de vue que nous parlons de ſpectacle, & que ces ſortes d'ouvrages ſont faits pour être expoſés à la vue de nos compatriotes. Les anciens ont ſouvent confondu ces deux impreſſions qui ſe touchent de ſi près. L'épaule de Pelops ſervie dans un repas à Jupiter & à Mercure, ne leur a point paru une fable dégoûtante; ils ont ſoutenu la repréſentation de Térée, & de toutes les aventures atroces de la famille d'Oedipe (1); ils n'ont point reculé d'effroi à l'aſpect de

(1) Je ne comprends pas comment un ſujet auſſi révoltant, auſſi affreux qu'un enfant qui tue ſon père, & qui devient le mari de ſa mère, a pu cauſer tant de plaiſir à un peuple ſenſible & éclairé. Il falloit le pinceau de M. de Voltaire pour rendre aujourd'hui ce ſujet ſupportable.

de Médée égorgeant ses enfants; ils ont applaudi à la fureur calculée d'Achille traînant durant plusieurs jours, dans un sombre silence, le cadavre du malheureux Hector autour des remparts de Troye, & rassasiant sa vengeance de sang-froid. Homere n'a pas hésité à nous montrer le difforme Poliphème dans l'intérieur de son repaire ensanglanté ; il semble même avoir pris plaisir à s'appésantir sur les détails les plus révoltants. Son sage imitateur, le poëte Latin qui a eu le plus de goût, Virgile n'a pas craint de suivre en cela son modèle, & Cacus & son antre ne nous soulèvent guères moins le cœur que le Cyclope & son horrible retraite. Les fibres des hommes de ces tems-là avoient-elles plus de force que les nôtres? falloit-il des impressions plus vives, des secousses plus marquées pour exciter leurs sensations? ou nos nerfs sont-ils trop délicats? Y a-t-il dans cette aversion pour des objets hideux de quoi nous féliciter? ne devons-nous pas appréhender plutôt que cette sensibilité si aisée à s'offenser, ne fasse tort parmi nous aux progrès du génie? Ou sommes-nous les peuples de la terre qui ayons le plus de goût? Quand on aura bien défini ce que peut être le goût, quand on aura bien fixé sa nature, établi ses limites, alors nous pourrons entrer dans cette profonde discussion : mais, lorsque je vois qu'à Lon-

dres (1) on ne sçauroit trop attacher la curiosité sur de certains objets, & qu'à Paris ces mêmes objets nous font détourner la tête, je me garde bien d'adopter des principes fondamentaux de ce goût, qui est une énigme que l'on n'a point encore devinée.

Il est pourtant du devoir d'un écrivain qui aspire à étendre les bornes de son art, de chercher à plaire, s'il se peut, à tous les hommes: voilà le grand objet qu'il doit avoir sans cesse devant les yeux. Cependant il est citoyen, ses premiers regards tombent sur ses compatriotes; il veut aussi mériter leurs suffrages. N'y auroit-il donc pas moyen de concilier ces sentiments si opposés, & de contenter tout le monde? Voilà un bien beau projet au moins, s'il n'est pas d'une facile exécution! Présentons des exemples.

Je suppose que je voulusse donner au théâtre

---

(1) Othello étrangle sa femme, & après l'avoir étranglée il reste assis sur son lit; le parterre de Paris, les loges lui crieroient: retire-toi, bourreau. Les Italiens, & ce n'est pas sans raison, font leurs délices de la lecture du Dante; on y voit dans un des chants de l'Enfer un comte *Ugolin* qui ronge le crâne d'un archevêque, & qui essuye ensuite ses cheveux & sa barbe ensanglantés; il est vrai que le récit touchant du malheureux *Ugolin* fait perdre à sa vengeance quelque chose de son atrocité.

Français la Tragédie de Richard III, dont j'ai traduit une scène si imposante; je me garderois bien d'en retrancher les ombres; c'est sans contredit le morceau le plus neuf & le plus sublime de la pièce: mais je les ferois paraître à la faveur d'une obscurité, (1) que j'éclairerois par intervalles, & par des coups rapides de lumière; ensuite elles se perdroient dans les ténèbres: je pense qu'avec ces ménagements, notre parterre se plaîroit à ce spectacle, & que l'effet seroit aussi déterminé qu'il peut l'être.

C'est à l'aide de cet artifice que dans une tragédie de Hamlet je ferois élever de la terre & y rentrer à plusieurs fois le spectre du père; il ne seroit qu'entrevu; j'imagine que se montrant ainsi au spectateur, il frapperoit beaucoup plus que lorsqu'il n'est apperçu que de son fils.

Si j'exposois Philoctete abandonné par ses

---

(1) Voici ce que pense un de nos premiers écrivains dramatiques. „ Je ne sçais pas même si on ne pourroit „ pas faire paroître Oedipe tout sanglant, comme il „ parut sur le théâtre d'Athènes. La disposition des „ lumières, Oedipe ne se montrant que dans l'enfon„ cement, pour ne pas trop offenser les yeux, beau„ coup de pathétique dans l'acteur, & peu de décla„ mation dans l'auteur, les cris de Jocaste & la con„ sternation générale des Thébains pourroient former „ un spectacle admirable."

compatriotes dans l'isle de Lemnos, il poufferoit des cris, il se traîneroit sur la scène en accusant les Dieux, les Atrides, les Grecs; &c. mais on ne verroit pas ce malheureux montrer des plaies qui se r'ouvrent, & d'où découle un sang noir & épais.

Médée, sur le théâtre d'Athènes porte le couteau dans le sein de ses deux enfants: je la ferois voir sur le nôtre, amenée à cet excès de fureur par mille ingratitudes de la part de Jason, dans un violent accès de rage immolant un de ses fils, jettant avec précipitation le poignard, embrassant avec transport l'innocente victime, faisant éclater des sanglots, des convulsions de douleur, pressant contre son sein l'autre enfant, le couvrant de ses baisers, l'inondant de ses larmes. Jason s'offriroit à sa vue; il reculeroit à l'aspect d'une femme égarée de désespoir qui tiendroit, comme je l'ai dit, un de ses enfants dans ses bras, & dont l'autre seroit mourant à ses pieds: Perfide, s'écrieroit-elle, est-ce à toi de trembler? approche, sois sans pitié: tu vois tes attentats; oui, c'est toi qui as commis tous mes crimes; c'est toi qui as pu égarer le bras maternel, qui l'as poussé, qui l'as conduit dans le sein de cette misérable créature! oui, barbare, c'est toi qui as enfoncé le couteau dans le cœur de mon enfant. Et elle releveroit aussitôt ce corps ensanglanté, l'embrasseroit encore en s'écriant, & en l'arrosant de nouvelles larmes.

J'indique ſeulement la ſcène; je ne ſçais ſi je me fais illuſion : mais j'aime à croire que cette ſituation ainſi maniée adouciroit beaucoup l'*horreur* qu'inſpire Médée, & pourroit peut-être même exciter en ſa faveur des ſentiments de compaſſion. M. de Voltaire a ſçu riſquer avec ſuccès le quatriéme acte ſi *terrible* de ſon Mahomet : pourquoi la tragédie de la mort de Céſar, un des chefs-d'œuvres de ce grand maître, n'eſt-elle pas revue auſſi ſouvent que ſes autres pièces? C'eſt que le public Français a de la peine à s'accoutumer au cadavre enſanglanté de Céſar. (1) Voilà la borne où nous devons nous arrêter, où la *terreur* devient *horreur*.

Il eſt bien ſingulier que les mêmes ſpectateurs qui voient depuis tant d'années des perſonnages ſe donner des coups de poignard, ſouvent aſſez mal-à-propos, ſupportent difficilement la vue d'un être qui eſt détruit, & qui conſéquemment ne ſouffre plus. Que me répondra-t-on? Qu'il n'y a gueres à raiſonner quand il s'agit de ſentiment, & que d'ailleurs on a pour but de ſatisfaire la multitude. Voilà ce qui m'a empêché

---

(1) J'imagine qu'on pourroit peut-être préſenter un cadavre voilé, dont on appercevroit ſeulement les pieds ; encore ces ſortes d'objets doivent-ils moins ſe voir que ſe deviner.

d'expofer fur la fcène la terrible cataftrophe de FAYEL.

Regardons *l'horreur* comme la *caricature*, (1) la charge de la *terreur*; refpectons d'ailleurs cette fenfibilité fi délicate, qui une fois familiarifée avec des images horribles, perdroit de la fineffe de fon tact, & auroit peine à être remuée par les drames attendriffants de l'enchanteur Racine. Sçachons tirer parti des diverfes beautés théâtrales des anciens & de nos voifins; formons-en un nouveau genre dramatique qui nous retire de ce miférable efprit d'imitation où nous languiffons depuis Corneille, Racine, Crébillon & M. de Voltaire; cependant ne marchons à la nouveauté qu'avec bien de la précaution; quelquefois on arrive à d'heureufes découvertes; quelquefois

---

(1) „ Souvenons-nous toujours, dit un de nos maîtres, qu'il ne faut pas pouffer le terrible jufqu'à „ l'horrible; on peut effrayer la nature, mais non pas „ la révolter & la dégoûter."

Je me rappelle qu'il y a quelques années à la Comédie Italienne on voulut effayer de rendre dans la vérité un combat fingulier: un des deux acteurs tomboit comme percé d'un coup d'épée, & on voyoit un jet de fang fortir de fa bleffure, (ce qui fe faifoit par le moyen d'une petite veffie remplie de fang.) Il n'y eut qu'un cri d'indignation, & l'on ne hazarda plus cette *horrible* imitation de la nature; ce n'eft toujours qu'avec beaucoup de peine qu'on voit apporter la coupe d'Atrée.

auſſi l'on s'égare, & il vaut encore mieux marcher à la ſuite de ſes maîtres, que de ſe perdre, en voulant ſuivre des routes qui n'ont point été frayées.

J'ai cru, pour une plus facile intelligence de ma tragédie, qu'il étoit néceſſaire d'en faire précéder la lecture par quelques éclairciſſements ſur l'ancienne chevalerie; en voici donc une légére idée empruntée ſurtout de l'excellent ouvrage de M. de Sainte Palaye.

L'origine de cette inſtitution militaire reſſemble aſſez aux autres inventions de l'eſprit humain; elle eſt enveloppée de nuages; tout ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable, c'eſt qu'elle porte le caractère primitif de notre nation. Un mêlange d'abſurdité & de grandeur, de ſuperſtition groſſière & de reſpect pour la religion, de vrai courage & de fanfaronade, de barbarie & de ſenſibilité, la réunion en un mot du ſublime & du ridicule: voilà à peu près ſous quel aſpect on peut enviſager la chevalerie; c'eſt dans le onziéme ſiécle qu'elle prend une conſiſtance déterminée. Il eſt aiſé de voir que c'eſt une des émanations de la politique du gouvernement féodal. Il faut néceſſairement des ſignes aux hommes pour les émouvoir (1): une inveſtiture accom-

(1) Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quel pouvoir les

pegnée de la majesté des cérémonies & de la solemnité du serment, devoit produire dans des ames dont l'ignorance peut-être échauffoit la sensibilité, une ivresse de courage qui a donné naissance à une infinité d'actions éclatantes, que des Sybarites efféminés ont de la peine à croire véritables.

Celui qu'on destinoit à cet honneur étoit à l'âge de sept ans retiré d'entre les mains des femmes; les exercices militaires entroient dans le plan de son éducation; si ses parents maltraités de la fortune ne pouvoient lui fournir des secours, on le plaçoit chez quelque seigneur où il apprenoit à servir, pour sçavoir dans la suite user du droit de commander; chaque banneret avoit une espèce de cour, comme on voit encore en Pologne & en Allemagne des seigneurs indépendants qui ont tout l'appareil de la souveraineté.

Le jeune enfant remplissoit les fonctions de *page*; les premières leçons qu'on lui donnoit, consistoient

---

signes ont sur l'esprit humain; un homme qui posséderoit bien ce langage muet exciteroit des impressions prodigieuses. Il n'est pas surprenant qu'un certain Pylade, fameux pantomime, ait tant intéressé une des premières nations de l'univers.

ſiſtoient dans *l'amour de Dieu & des Dames* (1), dit naïvement Jean de Saintré, qui lui enſeignoient ſon *catéchiſme* & *l'art d'aimer*. Il n'eſt donc pas étonnant qu'imbus de tels préceptes, nos chevaliers fuſſent à la fois galants & dévots. L'écolier faiſoit choix mentalement de quelque dame qui ne manquoit pas d'être un prodige de beauté & de vertu: c'étoit à elle qu'il rapportoit, ainſi qu'à la divinité, toutes ſes penſées, toutes ſes actions. On rira de cette profanation extravagante: il faut pourtant convenir que la ſimplicité des mœurs & la délicateſſe de ſentiment gagnoient beaucoup à cet amour purement intellectuel. De-là cette *courtoiſie Françaiſe*, qui dans la ſuite fondue avec la *galanterie Arabeſque* forma un caractère de tendreſſe, d'aménité & d'agrément, dont notre bel-eſprit métaphyſique & la corruption des mœurs ont fait diſparaître juſqu'aux moindres traces; il s'étoit conſervé juſques dans le ſiecle dernier.

Le jeune homme, de l'état de *page* étoit élevé à celui d'*écuyer*. Il y avoit encore dans ce nouveau grade des cérémonies à obſerver que l'on peut lire dans M. de Ste. Palaye. L'éducation des demoiſelles étoit à peu près dans les mêmes

(1) L'amant *qui entendoit à loyaument ſervir une dame*, étoit ſauvé ſuivant la doctrine de *la Dame des belles couſines*, &c.

principes ; elles accompagnoient les dames, & étoient chargées du ſoin de recevoir les chevaliers. Les écuyers ſe diviſoient en pluſieurs claſſes; ils ſervoient à table, coupoient les viandes, prenoient ſoin des chevaux, préſidoient à l'arrangement des appartements, faiſoient, comme les demoiſelles, les honneurs du château, tenoient l'étrier à leurs maîtres, étoient les dépoſitaires de ſes armes; on leur recommandoit la modeſtie, autant que l'adreſſe, & les connaiſſances de l'art militaire, des tournois, &c. On remarquera que les chevaliers ne ſe ſervoient pas de juments ; c'étoit une monture dérogeante; ils préſentoient dans les batailles des chevaux à leur ſeigneur : d'où eſt venu le proverbe, *monter ſur ſes grands chevaux.* Quand on en venoit aux mains, l'écuyer ſe rangeoit derriere ſon ſeigneur ; en tems de paix, il aſſiſtoit aux tournois, s'y eſſayoit même avec d'autres écuyers, & employoit des armes plus légères que celles des chevaliers.

L'âge de vingt-un ans étoit celui où l'*écuyer* étoit enfin admis aux honneurs de la chevalerie. Il y avoit cependant des exceptions pour nos princes du ſang & pour les candidats qui pouvoient faire valoir le mérite de quelque belle action. Tout chevalier jouiſſoit du droit de créer d'autres chevaliers. Il faudroit encore remonter à la ſource où j'ai puiſé, pour être inſtruit pleinement de l'appareil de cette inſtitution. Des

jeûnes, des prières dans des chapelles, des habits blancs, un aveu ſincere de toutes ſes fautes, pluſieurs ſermons entendus avec piété: tels étoient les préliminaires de la cérémonie. Le novice entroit enſuite dans l'égliſe, s'avançoit à l'autel avec l'épée paſſée en écharpe à ſon col; le prêtre la béniſſoit, la remettoit au col du nouveau chevalier, qui, les mains jointes, ſe mettoit à genoux devant celui ou celle qui devoit l'armer. Après que ſon ſerment avoit été reçu, des dames ou des demoiſelles s'empreſſoient à le revêtir de toutes les marques extérieures de la chevalerie; on finiſſoit par lui ceindre l'épée; le ſeigneur ou le ſouverain lui donnoit alors l'accolade ou l'*accolée*: c'étoit trois coups du plat de ſon épée nue ſur l'épaule ou ſur le col de l'aſpirant; celui qui donnoit l'accolade prononçoit ces mots, ou d'autres ſemblables, *au nom de Dieu, de St. Michel & de St. George, je te fais chevalier.* On ajoutoit quelquefois ces épithètes, *ſoyez preux, hardi & loyal.* Après cette cérémonie, il recevoit le heaume ou caſque, la lance, le bouclier, & il montoit un cheval, ſans ſe ſervir de l'étrier; le peuple l'entouroit avec des applaudiſſements. Quel admirable fonds de préceptes que les réglements de la chevalerie! Protéger la veuve & l'orphelin aux dépens de ſa vie même; défendre hautement l'innocence opprimée; embraſſer la cauſe des dames; ſoutenir les droits de la reli-

gion ; combattre enfin tous ceux qui paraiſſoient être les ennemis de la juſtice & de la vérité : voilà quels étoient les devoirs que l'on preſcrivoit aux chevaliers.

C'étoit dans les tournois ſurtout qu'ils faiſoient éclater leur adreſſe, autant que leur magnificence; la deſcription de ces écoles de guerre nous conduiroit trop loin. Il ſuffira de dire que ces fêtes étoient auſſi intéreſſantes pour les trois quarts de l'Europe, que les jeux olympiques l'ont été autrefois pour les diverſes nations de la Grèce. Un nombre de rois d'armes & de hérauts crioient aux jeunes chevaliers qui ſe préſentoient pour entrer en lice, *ſouviens-toi de qui tu es fils, & ne forligne pas :* paroles admirables qu'on ne devroit pas ſe laſſer de redire aujourd'hui aux deſcendans de ces braves chevaliers français, & qu'ils ne devroient point ſe laſſer d'entendre. On nommoit hautement : *un tel, eſclave ou ſerviteur de la dame telle*; ce titre d'honneur étoit un de ceux qui flattoient davantage nos chevaliers, & qui leur inſpiroient un plus mâle courage. A ce titre de *ſervant d'amour*, les dames joignoient des préſents, comme voile, écharpe, braſſelets, nœuds de rubans, boucles de cheveux, &c. Les hérauts déſignoient les vainqueurs par ces acclamations touchantes : *honneur aux fils des preux!* Le prix leur étoit donné par la main des dames, & ce qui étoit au-deſſus de toute récom-

penſe pour un *franc & loyal chevalier*, il avoit droit de donner un baiſer à la dame ou demoiſelle qui lui préſentoit le prix. Un brillant feſtin, où les vainqueurs étoient aſſis à côté des princes, des rois &c. terminoit la fête, qui avoit un nombre prodigieux de ſpectateurs. Ce qui ne paraîtra pas moins ſingulier que toutes ces cérémonies, la modeſtie & la timidité accompagnoient l'éclat de la victoire; les flatteries des poëtes & l'amour des dames ne faiſoient qu'encourager les chevaliers favoriſés du ſort. On s'accorde aſſez pour fixer au onziéme ſiecle l'origine des tournois; les chevaliers s'y eſſayoient au métier de la guerre.

L'amitié n'étoit pas en leur cœur un ſentiment moins vif que celui de l'amour; *la fraternité d'armes* en eſt une preuve honorable. *Lancelot du Lac* la fait contracter par trois champions en mêlant de leur ſang. Ces *frères d'armes* n'avoient que la même table, & ſouvent le même lit; image touchante de la candeur & de la ſimplicité de ces dignes ſoldats, qui n'avoient pas ſeulement l'idée du déréglement des mœurs. L'or étoit réſervé pour les armes des chevaliers, ainſi que les riches fourrures pour leurs manteaux; les moins précieuſes s'abandonnoient aux écuyers, qui n'avoient le droit de porter que des éperons argentés, des bottines blanches, une eſpèce d'armet argenté auſſi, & des manteaux de couleur brune. Lorſque les chevaliers étoient habillés de damas, les

écuyers l'étoient de satin, & si ces derniers avoient des habits de damas, les premiers étoient vêtus de manteaux de velours; l'écarlate & toute autre couleur rouge étoit annexée à ceux-ci: elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs & des docteurs. Les chevalies chargeoient de leurs armoiries leurs écus, leurs cottes d'armes, le penon de leurs lances, & la banderolle qui s'attachoit quelquefois au sommet du casque. Il faut suivre dans M. de Ste. Palaye tout ce qui concerne leurs funérailles & leur dégradation.

Bertrand du Guesclin est un de nos grands-hommes qui ont eu le plus à cœur l'entretien & les progrès de l'ancienne chevalerie; il pensoit avec raison que c'étoit un puissant aiguillon pour animer & élever la bravoure de nos Français. (1) L'homme a besoin d'images; c'est du plus ou du moins de signes que dépendent le nombre & l'énergie des idées; encore une fois, avec de la

(1) Voici un trait qui donnera plus que tout ce qu'on pourroit dire, une idée juste de la grandeur d'ame d'un chevalier Français: *Un chevalier viel & ancien*, dit le bon Joinville, *de l'âge de quatre-vingt-deux ans & plus*, voit la reine, (femme de Saint Louis) se jetter à ses pieds, & lui demander une grace. Quelle est-elle, *s'enquiert* le chevalier? — De me donner la mort, si les Sarrasins se rendent maitres de Damiette. — *Très-volontiers, Madame, je le ferois, & jà ay eu en pensée d'ainsy le faire, si le cas y escheoit.*

métaphysique, & du raisonnement privé de couleurs, on ne fera que des ames paresseuses qui communiqueront aux corps leur langueur & leur inertie. Pourquoi y a-t-il tant de distance entre le sentiment & la pensée? Le sentiment est plein de vie: c'est un résultat exquis des sens; & la pensée nous échappe sans cesse comme une ombre impalpable. J'imagine donc que l'extinction de la chevalerie a pu être préjudiciable à cet esprit de courage & de *courtoisie* qui est un des titres distinctifs de la nation française. Il seroit assez inutile d'entrer dans les détails qui ont donné lieu à cette extinction. Tout s'altere, tout meurt; l'enthousiasme perd à chaque instant de sa force, semblable à une boule qui, lancée avec vigueur, décrit d'abord une ligne rapide, par degrés se ralentit, se traîne, & finit par être entierement privée de mouvement. Ce luxe, qui est venu tout pervertir, la transmigration des seigneurs qui ont abandonné leurs châteaux pour le séjour des villes; nos guerres aussi longues que malheureuses avec les Anglais, d'autres mœurs, en un mot, bien opposées à la simplicité de l'ancien tems: ce sont les principales causes auxquelles il faut rapporter la décadence & la ruine de cette institution militaire. En attendant que quelque heureuse manie de ce genre vienne nous faire oublier cette perte, je desirerois fort qu'on présentât sur notre scène

lyrique (1) un ſpectacle compoſé de tout ce que nous avons de plus agréable & de plus intereſſant dans l'ancienne chevalerie ; ce ſeroit pour cette noble invention un léger dédommagement de ſon anéantiſſement total, que de reparaître du moins au théâtre, & il ſeroit aſſez plaiſant qu'on allât prendre à l'opéra des leçons de mœurs & de bravoure.

Je terminerai ce coup-d'œil ſur l'hiſtoire de la chevalerie par des éclairciſſements néceſſaires à ma tragédie ; il s'agit de l'habillement de mes perſonnages : je ſuppoſe qu'on fera quelque attention à ces détails.

Fayel doit avoir un manteau de velours ponceau, parſemé de broderies en or, & doublé d'une peliſſe noire ; la ſoubreveſte de damas ou de ſatin enrichie de même, & d'une ſemblable couleur, deſcendant juſques ſur les genoux ; une large ceinture ſur la poitrine, avec une boucle au milieu qui peut être d'or ou de diamants ; à cette ceinture eſt attachée une dague ; il a encore une fraiſe ronde & une chaîne d'or autour du cou, des eſpèces de braſſelets aux bras, des bottines rouges qui lui montent juſqu'aux cuiſſes, ſa toque de velours noir & à l'Eſpagnole, de forme ronde,

(1) J'ai vu avec plaiſir s'exécuter ce projet : *Adèle de Ponthieu* a ouvert heureuſement la carrière aux opéra de ce genre.

élevée environ d'une dixaine de pouces; plusieurs plumes noires & rouges liées par un nœud de diamants ombragent cette coëffure.

L'habit de GABRIELLE est de drap-d'argent, ou de damas, ou de satin blanc brodé en argent; son manteau est de semblable couleur, doublé de queues d'hermine; sa parure est composée de perles & de diamants; elle a des brasselets de même.

RAOUL DE COUCI a tout ce qui caractérise le chevalier banneret; il a aussi autour du cou une chaîne d'or enrichie de diamants; son manteau est de velours bleu céleste, doublé d'hermine, & parsemé de fleurs d'or; sur l'épaule droite est appliquée une large croix d'étoffe rouge, où sont inscrits ces mots: DIEX VOLT, (le signe des croisés); son casque doré est surmonté d'un panache blanc; son écharpe soutenue par une aigrette de diamants, est de même couleur, que celle de GABRIELLE; il a des bottines rouges, auxquelles sont attachés des éperons dorés; la poignée de son épée est en forme de croix; sa lance, dont la banderolle est un ruban blanc, & son bouclier ou écu, sont portés par son écuyer.

LE PREUX DE VERGI est habillé comme FAYEL: il a la même étoffe; sa couleur est d'un gros verd; sa fourrure est de martre, & ses plumes sont vertes & blanches.

Monlac a un habillement de ſatin brun, doublé de jaune; la premiere couleur étoit celle des écuyers; ſon caſque eſt un armet argenté ſans timbre & ſans panache, de forme de *galerus*; il a les bottines blanches, & les éperons argentés, comme l'armet.

Raymond ne porte point les armes de ſon maître, qui habite en ce moment ſon château; il a les ſimples habillements de ce tems: les autres écuyers & officiers de Fayel ont le même coſtume. Les hommes-d'armes de Couci ſont dans l'équipage guerrier, tel qu'il étoit alors, comme on nous repréſente ce qu'on appelloit *miles*.

Il eſt inutile d'obſerver qu'Adele ne porte point de manteau, cette parure étant réſervée dans ce ſiècle aux ſeules femmes de qualité; elle n'a auſſi ni perles, ni diamants, & d'ailleurs elle eſt habillée comme ſa maîtreſſe.

Il paraîtra ſingulier que je me ſois occupé un inſtant de ces bagatelles: mais on ne doit rien dédaigner de ce qui peut contribuer au plaiſir de l'illuſion théâtrale; la moindre négligence en cette partie fait quelquefois tort à l'intelligence de la pièce. Il y a mille traits qui nous échappent à la repréſentation des admirables comédies de Moliere, parce que les comédiens n'obſervent pas avec aſſez de régularité le coſtume dans les habillements.

FAYEL,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CHATELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

ADELE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

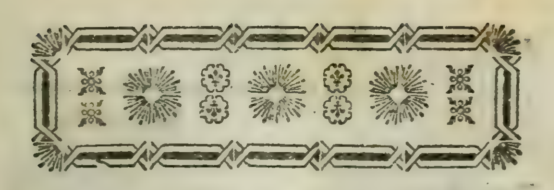
Autres Ecuyers & Hommes-d'Armes de COUCI.

La Scène est près de Dijon, dans un Château appartenant au Seigneur de Fayel.



Mourons.

FAYEL, *Acte V. Scène dernière*



FAYEL, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le rideau se leve. Le théâtre représente l'appartement d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un parc & de l'autre une tour.

SCÉNE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, *plusieurs autres Ecuyers & Officiers.*

FAYEL, *à un des côtés du Théâtre, ouvrant une porte avec fureur, s'avançant sur la Scène précipitamment, & s'adressant à ses Ecuyers & Officiers qui sont autour de lui dans diverses attitudes de douleur.*

NON, je n'écoute rien.

UN ECUYER.

Seigneur...

FAYEL *avançant toujours fur la Scène.*

Retirez-vous.

ADELE, *à Fayel.*

Nos larmes..

FAYEL.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

ADELE.

Vous ne l'aimeriez plus ?

FAYEL.

Ah! je l'ai trop aimée!

ADELE.

Vous devez..

FAYEL.

Me venger. Dans la tour enfermée,
Qu'elle pleure.. à jamais.. ôtez-vous de ces lieux;
Tout me perce le cœur; tout me bleffe les yeux.

ADELE, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux; daignez m'entendre encore;
Pour une époufe, hélas! mon amour vous implore;
De tous fes fentiments mes regards font témoins;

Fayel ne l'écoute pas & montre une fureur fombre.

Au fortir du berceau, confiée à mes foins,
Et des bras maternels entre mes bras remife,
Toujours à fon devoir elle parut foumife;
L'innocente candeur l'éleva dans mon fein;
Moi-même, à fes vertus j'ai tracé le chemin;
Quel crime a pu flétrir une vie auffi pure?

FAYEL, *avec emportement.*

Quel crime? le plus noir, la plus cruelle injure,
Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du ſoupçon.
Mais je ne prétends point éclaircir la raiſon
Qui me force à punir une épouſe coupable.
Ciel! de tant d'artifice une femme eſt capable!

à Adèle d'un ton concentré.

Dites-lui.. que ſes pleurs, dont j'étois ſi jaloux,
Couleroient vainement dans le ſein d'un époux,
Que je puis repouſſer les impuiſſantes armes
Qu'un ſexe, qui ſçait feindre, emprunte de ſes charmes;
Ces tyrans ſéducteurs ne regnent plus ſur moi:
Son crime.. Ma vengeance eſt tout ce que je voi.
Oui, d'un œil ſans pitié, d'une ame indifférente,
Je verrois la perfide à mes pieds expirante;
Je verrois, ſans pâlir des horreurs de ſon ſort,
Ses yeux, que j'adorois, ſe couvrir de la mort..
C'eſt elle qui ſans ceſſe, avançant ma ruine,
De mille coups mortels me frappe & m'aſſaſſine!
Que mes maux, s'il ſe peut, paſſent tous dans ſon cœur,
Et.. portez lui ma haine, & toute ma fureur.

ADELE.

Souffrez..

FAYEL.

Je ne veux rien entendre davantage.
C'eſt aſſez. Qu'on me laiſſe à l'excès de ma rage,

Qu'on me laisse. Sortez, & ne repliquez pas.

à Raymond.

Toi, demeure.

Ils sortent consternés.

SCENE II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *se précipitant dans un fauteuil.*

Le Ciel retarde mon trépas!
Il me fait éprouver un tourment plus horrible!
Devoit-il me donner une ame si sensible,
Y verser tant d'amour, avec tant de fureur?

à Raymond.

Cet écrit fut trouvé dans ces murs?

RAYMOND.

Oui, seigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer une flamme jalouse;
Répete, où?.

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouse.

FAYEL, *toujours assis.*

Achevons d'enflammer un poison infernal;
Relisons cet écrit à mon cœur si fatal:

Il tire de sa poche une lettre & lit haut.

„ Envain tout combat ma tendresse:
„ Elle s'accroît avec le tems;
„ Je vous vois, je vous parle, & vous redis sans cesse
„ Que vous êtes l'objet de tous mes sentiments,
„ Que rien ne pourra les détruire;
„ Je chéris jusqu'aux pleurs que pour vous je répans;
„ Jamais l'amour n'eut sur moi plus d'empire,
„ Et le sort me contraint à cacher cette ardeur! . .
„ Peut-être un jour viendra, trop lent pour mon
„ bonheur. . .

Et le Ciel, ou plutôt ce barbare Génie,
Qui parut de tout tems s'armer contre ma vie,
Se jouant de mes maux, & m'accablant enfin,
M'ôte de cette lettre & l'adresse & la fin!
Et je ne connais pas la main qui l'a tracée.
De sentiments divers mon ame est oppressée...:
Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet?
Que penses-tu? Peut-être une autre en est l'objet:
Trop prompt à condamner une épouse fidelle,
Je cède à des soupçons qui sont indignes d'elle.
Je doute qu'une femme, instruite à la vertu,
Cache sous tant d'attraits un cœur si corrompu,
Qu'elle outrage son nom, sa famille, son pere,
Qu'elle ose entretenir une flamme adultere,
Répandre l'amertume & l'horreur sur mon sort..
Quand on n'aima jamais avec plus de transport..

Il se leve avec fureur.

Est-ce à moi de douter? On me hait, on m'offense;

C'eſt envain que l'amour embraſſoit ſa défenſe :
Le crime eſt avéré. Voilà pour quel ſujet
Ses jours ſont conſumés par un chagrin ſecret,
D'où naît ce ſombre ennui que ma tendreſſe irrite,
Qui juſques dans mes bras la pourſuit & l'agite !
J'ai découvert enfin la ſource de ces pleurs,
Qui des plaiſirs d'hymen corrompoient les douceurs ;
Je voulois dévoiler ce ténébreux myſtere,
Et c'eſt en ce moment la foudre qui m'éclaire !
Sur mes yeux qui fuyoient ce funeſte flambeau,
Ma raiſon complaiſante étendoit le bandeau !
Malheureux ! j'accuſois la ſeule indifférence
De ces triſtes froideurs, qui laſſoient ma conſtance..
Du moins, ſi j'adorois l'ingrate ſans retour,
Je pouvois eſpérer de l'attendrir un jour
A force de ſoupirs, de prières, de larmes..
Eh! qui ſent plus que moi le pouvoir de ſes charmes ?
Elle eſt ſenſible ! elle aime ! & c'eſt un autre ! ô Ciel !.

à Raymond.

Enfonce le poignard dans le ſein de Fayel ;
Montre-moi mon rival ; hâte-toi de m'inſtruire ;
Dis, dis, quel eſt le cœur qu'il faut que je déchire.

RAYMOND.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révéré,
Dans un château voiſin, loin des cours retiré,
Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
Et de qui votre épouſe a reçu la naiſſance,

Le Preux (1) de Vergi ſeul fut juſques à ce jour
Par vos ordres, ſeigneur, admis en ce ſéjour.

FAYEL.

Il verra mes tourments, l'excès de mon ſupplice;
Quoique Vergi ſoit pere, il me rendra juſtice;
Entre ſa fille & moi, l'honneur prononcera;
Contre la voix du ſang lui-même il s'armera.
Qu'elle ſouffre... Eh! que veut mon cœur impitoyable?
La fureur qui m'anime eſt-elle inſatiable?
Faut-il ſçavoir haïr comme je ſais aimer?
Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la renfermer,
La voir à mes genoux prête à perdre la vie!
Ah! cher ami, ſans doute, elle eſt aſſez punie;
J'aurai rempli ſes ſens de douleur & d'effroi;
Elle verſe des pleurs... & ce n'eſt pas pour toi,
Trop faible époux, renonce à venger ton injure;
Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
Implorer un pardon, que tu n'obtiendras pas...
Non, ne ſoutenons plus d'inutiles combats:
Sçachons en triompher; que la haine plus forte
Seule aujourd'hui décide, & ſur l'amour l'emporte..
Quelqu'un vient, c'eſt Vergi; qui l'amène en ces lieux?

---

(1) On ne peut guères débrouiller l'origine de ces Preux, dont parlent tant nos anciens romanciers; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on donnoit ce nom aux chevaliers d'une valeur éprouvée.

à Raymond.

Porte de tous côtés des regards curieux :
La plus faible clarté perçant la nuit du crime,
Peut, au coup qui l'attend, indiquer la victime.
Examine; ſurtout tâche de t'aſſurer
Du mortel odieux qu'on m'oſe préférer.
Ce cœur, qui de l'amour reſſent la violence,
Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

SCENE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

Je venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
D'un âge qui s'éteint le ſombre déplaiſir;
Mon cœur, hélas! qu'afflige une vérité dure,
Cherche à ſe conſoler au ſein de la nature:
Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
Et nos derniers regards demandent nos enfants.
Quoi! lorſqu'avec tranſport, j'ouvre les bras
d'un père,
Je n'y vois point voler cette fille ſi chère!
Qui peut la dérober à mes embraſſements?
J'interroge: on ſe tait, ou des gémiſſements
Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiete;
Tout préſente à ma vue une douleur muete

Vous-même en ce moment... vous soupirez, ô Ciel!
Tirez-moi par pitié de ce doute cruel;
Parlez... Quelque danger menaceroit sa vie?
Ma fille.. à ma vieillesse seroit-elle ravie?

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, Seigneur... *avec emportement.*
Pour déchirer mon sein,
Pour y verser le fiel, le plus mortel venin,
Pour y porter l'enfer, & toutes les furies,
Pour me faire souffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI, *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur!

FAYEL.

Que dis-je? Mon amour, tout est blessé, seigneur.
Le comble des tourments, le comble de l'outrage,
Des transports éternels de désespoir, de rage:
Voilà quel est mon sort.

VERGI.

Ma fille.. ô justes cieux!

FAYEL.

Me rend aussi cruel que je suis malheureux.
Ah! mon pere! ah! Vergi! vous savez si je l'aime!
Elle auroit d'un époux fait le bonheur suprême;
A la cour de Philippe, appellé par le rang,

Joignant à la faveur, la nobleſſe du ſang,
Oſant même nourrir la ſuperbe eſpérance
De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE, (1)
Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dammartins,
L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Deſtaings,
Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui m'ont vû naître,
Et Français & Mailli (2) ſervir un nouveau maître,
De votre duc enfin venir prendre des loix,
Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois.
Au ſéjour, où des lys le ciel fixa le trône,
J'ai préféré les champs arroſés de la Saone;
J'ai marché ſur vos pas; près des murs de Dijon,
J'ai fermé la carriere à mon ambition;
Revêtus de la croix, pleins d'une ardeur ſublime,
Nos braves chevaliers, aux remparts de Solime,
Courent mêler, ſans moi, ſur leurs fronts triomphants,
Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers ſanglants;
Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
J'ai tout abandonné, ſeigneur, pour votre fille;
Je ſuis venu former au pied de vos autels,

---

(1) Guillaume Desbarres, grand-ſénéchal de la couronne, & qui par ſa bravoure mérita le glorieux ſurnom d'ACHILLE DE LA FRANCE.

(2) Quelques hiſtoriens ont prétendu que le ſeigneur de Fayel étoit de la maiſon de Mailli.

D'un hymen desiré les liens solemnels ;
Et lorsque chaque instant enflammoit ma tendresse,
Qu'elle étoit de mon cœur souveraine maîtresse,
Lorsqu'amant idolâtre, & toujours plus épris,
Je briguois un regard de ses yeux attendris..
Elle me haïssoit.. elle étoit infidelle.

VERGI.

Ce bras appésanti va se lever sur elle,
Et vous épargnera le soin de punir...

Il fait quelques pas, & revient, & après une longue pause.

La fille de Vergi ne sauroit vous trahir.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
Qu'un spectacle offensant de gêne & de tristesse,
De rejetter les dons que lui faisoit ma main,
D'opposer à mes feux les froideurs du dédain,
De me percer de traits, qui sans cesse en mon ame
Revenoient irriter mes fureurs & ma flame :
Il falloit, il falloit qu'un trop sensible époux
Fût aujourd'hui, grand Dieu ! frappé de tous les coups ;
Qu'il ne me restât rien, dans un tourment si rude,
Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.
Non, je ne puis douter de mon malheur affreux ;
Jugez s'il est au comble ; en croirez-vous vos yeux ?

Il lui donne la lettre.

VERGI *à peine y a jetté les yeux. (à part.)*

O Ciel ! *Il cherche à se remettre de son trouble. (à Fayel.)*

De ce billet je cherche en vain l'adreſſe,
La fin, le ſeing.. (*à part.*) cachons le trouble qui m'oppreſſe.

FAYEL.

C'eſt ainſi qu'en mes mains le haſard l'a remis.
Il a trop éclairé votre malheureux fils;
La vérité terrible a rompu le nuage.

VERGI, *déchirant la lettre, & la jettant à ſes pieds.*

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

FAYEL.

Que faites-vous?

VERGI.

J'écarte un indigne ſoupçon,
Et mon eſprit plus ſûr ſe ſert de ſa raiſon.
Vous pouvez ſur la foi d'un indice ſemblable
Condamner votre épouſe, & la juger coupable!
Ce billet, ſans deſſein peut être ici laiſſé,
Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adreſſé?
Et quand un fol amour oſant tout ſe permettre,
Auroit juſqu'en ſes mains fait tomber cette lettre,
Quand ſon cœur, contre vous en ſecret prévenu,
Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu,
Que malgré ſon devoir, à vos feux inſenſible,
Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,
Penſez-vous que l'honneur dont elle ſuit la loi,
Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
Ne l'eût pas engagée à ſe montrer rebelle,

A

A l'essor indiscret d'une flamme infidelle?
Dans une ame formée à de hauts sentiments,
La vertu sçait combattre & dompter les penchants;
L'orgueil seul lui suffit pour s'armer d'un courage,
Qui soumet la nature au frein de l'esclavage.
Vous demandez pourquoi, livrée à la douleur,
Ma fille de ses jours voit se faner la fleur,
D'où vient que sous l'ennui ses yeux s'appésantissent,
Quel sujet fait couler ces pleurs qui les remplissent,
La cause de ses maux... C'est vous, cruel, c'est vous,
C'est vous, qui n'écoutez que des transports jaloux,
Dont l'amour inquiet, soupçonneux & bizarre,
A toutes les fureurs de la haine barbare;
C'est vous, qui peu content de déchirer un cœur,
Y versez goutte à goutte un poison destructeur;
C'est vous, qui lui rendez l'existence odieuse,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuse!
Eh bien! traînez-y donc un pere infortuné;
Que mon triste destin par vous soit terminé;
De mon gendre j'attends cette faveur suprême:
Qu'il m'immole.. Ah! Fayel, est-ce ainsi que l'on aime?
Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux!
L'amour a, croyez-moi, des sentiments plus doux:
Il fuit l'emportement, la triste défiance;
Aliment des vertus, il est leur récompense;
Au chemin de l'honneur, il affermit nos pas;

Et conduit le guerrier au milieu des combats;
Vous rejettez fur lui cette langueur oifive,
Où l'ame d'un foldat peut demeurer captive!
C'eft l'amour qui, la palme & la croix à la main,
S'indigne, & vous appelle aux rives du Jourdain.
Si vous aimez ma fille, allez, plein d'un beau zèle,
Servir notre Dieu même, & venger fa querelle.
Ah! que ne puis-je encor, héros fi refpectés,
O Vienne, ô Beaufremont, (1) combattre à vos côtés!
Mais l'âge ici m'enchaîne, & mon fang qui fe glace
Ne laiffe à mes defirs qu'une impuiffante audace!
Aux plaines de Damas, défenfeur de la foi,
Allez tenir ma place, & triomphez pour moi.
Revenez dépofer aux pieds de Gabrielle
Les lauriers du héros, feul préfent digne d'elle:
Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour,
Alors, je vous réponds de fon jufte retour.

FAYEL.

Gabrielle.. mon pere.. elle feroit fidelle!
Elle n'auroit lu cette lettre cruelle!
Elle pourroit m'aimer!

VERGI.

Elle vous aimera,
Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera:

---

(1) On fçait que ce font des plus anciennes maifons de Bourgogne.

Non, l'hymen ne doit pas accuser sa tendresse;
Je vous l'ai dit: sensible au soupçon qui la blesse,
La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur;
Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

FAYEL, *avec transport.*

Oui, je suis un cruel qui s'enivre de larmes,
Qui se plaît à semer le trouble, les allarmes,
Qui nourrit dans son sein un vautour renaissant;
Oui, je suis un barbare, un tigre rugissant
Qui sans cesse demande à déchirer sa proie.
Contre mon propre cœur, ma rage se déploye.
Le ciel a dans mon ame, ouverte aux noirs soupçons,
Allumé tous les feux, versé tous les poisons;
Tout, la nature même (1) a reçu des outrages
De ce cœur emporté d'orages en orages.
Mon caractere altier, violent, effréné,
A son essor fougueux étoit abandonné;
Le monde à mes regards (2) devenu haïssable,
Chaque jour me rendoit plus dur, plus intraitable:
Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur,
Et dès ce même instant, je n'eus qu'une fureur,
Qui toutes les rassemble & dévore mon ame,
La fureur de l'amour, sa plus ardente flame;

---

(1) Fayel s'étoit armé contre son pere.

(2) Il étoit devenu farouche, misantrope; l'histoire nous le dépeint, tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Je livrai tous mes ſens à ſa ſéduction;
Voilà mon ſeul tranſport, ma ſeule paſſion,
Le ſoutien, le tourment, le charme de ma vie!
Je porte cette ardeur juſqu'à l'idolâtrie.
Fayel connaît un maître, & mon tyran jamais,
Ne regna plus ſur moi, ne m'offrit plus d'attraits:
Une larme échappée à ſes yeux, où ſans ceſſe
Je reprends l'aliment de ma jalouſe ivreſſe,
Un ſeul de ſes ſoupirs, une ombre de chagrin
Qui ternit de ſon front l'éclat pur & ſerein,
Me cauſent un ſupplice horrible, inſupportable;
Et.. jugez ſi mon ſort eſt aſſez déplorable,
Si le ciel à ma rage égale mon malheur,
Si je mérite aſſez & la haine & l'horreur,
Ou plutôt la pitié, qui ſans doute m'eſt due:
J'idolâtre une épouſe.. & c'eſt moi qui la tue!

VERGI.

Quoi? votre bras...

FAYEL.

Mon bras n'a point verſé ſon ſang;
Je n'ai point enfoncé le couteau dans ſon flanc;
Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente!
Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante!
C'eſt dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux,
Que Gabrielle en pleurs lève au ciel ſes beaux yeux,
Gémit d'un noir penchant à tous deux ſi funeſte,
Meurt dans le déſeſpoir, m'accuſe, me déteſte...
Allez la rendre au jour; on vous obéira,

Mon pere, à votre voix ſa priſon s'ouvrira;
Allez, & diſſipez ſes mortelles allarmes;
Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes;
Mon amour, mon amour qui va tout réparer;
Non, mon cœur n'a jamais ceſſé de l'adorer.
L'excès de ma tendreſſe a fait ſeul tout mon crime,
Je ſuis de mes fureurs la premiere victime.
Que mes ſoupçons honteux, nos maux ſoient oubliés;
Du moins qu'elle me voie expirer à ſes piés.

Il ſort.

SCENE IV.

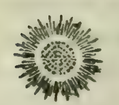
VERGI, *ſeul, après une longue pauſe.*

AH! pere malheureux!. accablé de la foudre,
Je ne ſais que penſer, je ne ſais que réſoudre.
Qu'ai-je lu? De Couci j'ai reconnu la main!
Auroit-il emporté ſur les bords du Jourdain
Cet amour qui, par moi flatté dans ſa naiſſance,
Lui fit de ma famille eſpérer l'alliance,
Et que depuis, la haine entre nos deux maiſons,
Nos débats éternels, & nos diviſions
Ont dû vaincre, ou du moins condamner au ſilence?
Ma fille.. feroient-ils tous deux d'intelligence?
Je la portai mourante aux marches de l'autel,

Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel....
Peut-être d'un amant l'image trop chérie
Vient se représenter à son ame attendrie..
Elle peut soupirer, se combattre, mourir :
Mais sa foi, son honneur ne peut se démentir.
De l'ombre d'une faute elle est même incapable ;
Elle n'entretient point une flamme coupable ;
Gabrielle... j'en crois un sentiment secret,
N'a point jetté les yeux sur ce fatal billet.
Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sensible :
Allons la retirer de ce séjour horrible.
Surtout, sur ce billet n'éclairons point Fayel ;
S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô ciel !
Un amour furieux demande une victime,
Et les transports jaloux sont toujours près du crime.

(On baisse le rideau.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

On lève la toile ; on voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison ; au milieu est une petite table peu élevée, sur laquelle sont posés une écritoire, du papier & une lampe qui éclaire à peine ; à quelque distance, est une chaise de paille, &c.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *seule.*

GABRIELLE est à genoux, les cheveux épars, les deux bras croisés, & la tête appuyée sur le milieu de la table ; elle tourne les yeux au ciel, avec un long soupir, en élevant ses deux mains jointes ; elle en met une sur son cœur, & retombe dans son accablante situation : cette scène muette doit durer quelques minutes.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

MADAME.. (*à part.*) En quel état elle s'offre à mes yeux !

Madame, écoutez-moi ; calmez ce trouble affreux....

Gabrielle fait plusieurs signes de la main à Adèle pour l'engager à se retirer, & reprend la même attitude.

C'eſt vous qui refuſez de me voir, de m'entendre!
A ce prix de mes ſoins devois-je, hélas! m'attendre?

Gabrielle fait le même geste.

Vous fuyez mes regards! vous me cachez vos pleurs!
Verſez-les dans un ſein ouvert à vos douleurs..

GABRIELLE, *relevant la tête, & d'un ton pénétré.*

Qu'on me laiſſe.

ADELE.

Daignez..

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADELE.

Cruelle,
Pouvez-vous affliger la malheureuſe Adèle?
Elle ne ſent que trop l'excès de vos chagrins;
Elle pleure avec vous ſur vos triſtes deſtins.
Avez-vous oublié qu'à peine à la lumiere
Vous eûtes entr'ouvert une faible paupiere,
Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille & vous,
Je ne diſtinguai point ces mouvements ſi doux,
Du plus puiſſant amour le touchant caractere?
Votre mere elle-même..

GABRIELLE.

Ah! je n'ai plus de mere!

ADELE.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez!
De vos ſecrets ennuis mes ſens ſont pénétrés.

GABRIELLE, *relevant la tête.*

Adèle.. que veux-tu?

ADELE.

Qu'à mes larmes ſenſible,
Vous tentiez d'adoucir ce déſeſpoir horrible.

GABRIELLE.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort;
C'eſt ici qu'eſt marqué le terme de mon ſort;
C'eſt ici que la tombe attend ma triſte cendre;
Il ne me reſte plus qu'une marche à deſcendre,
Et.. je m'y précipite.

ADELE.

Egarement cruel!
Madame, eſpérez tout du ciel vengeur.

GABRIELLE.

Le ciel,
Adèle!.. il ſait mes maux, il ſait mon innocence,
Mes efforts, mes combats.. tu vois ma récompenſe!

ADELE.

D'un voile impénétrable il couvre ſes décrets.
Le crime rarement jouit d'un long ſuccès.
La vertu malheureuſe en a plus de conſtance,
Un triomphe certain couronne ſa ſouffrance.
Eh! comptez-vous pour rien de ne ſentir jamais
Ces remords dévorants, le tourment des forfaits?.

Ma fille.. permettez ce nom à ma tendreſſe,
Madame, mon amour vous conjure, vous preſſe;
Adèle ſuppliante embraſſe vos genoux:
Ne la rejettez point; de grace, levez-vous.

Adèle ſoulève Gabrielle comme malgré elle, la prend dans ſes bras, & va l'aſſeoir ſur une chaiſe, qui eſt un peu éloignée de la table.

Rappelez à ma voix votre ame fugitive.

GABRIELLE.

Tu peux m'aimer, Adèle, & vouloir que je vive!
Ce ſommeil de douleur auroit fini mes jours.
Quel fruit me reviendra de tes cruels ſecours?
La mort eſt l'eſpoir ſeul de l'infortune extrême...
Quand mon cœur, chaque inſtant, armé contre lui-même,
De traits qui lui ſont chers, loin de s'entretenir,
Tâchoit d'en écarter le moindre ſouvenir,
Puiſoit dans ma raiſon une force incertaine
Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne;
Quand voulant m'aveugler ſur ma ſombre langueur,
Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
D'affaiblir une image, au fond de l'ame empreinte;
Lorſque je repouſſois la plus légere plainte,
Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
Par la vertu détruit, & toujours renaiſſant;
Le ſoupçon ombrageux qui m'aſſiège ſans ceſſe,
Avec des yeux jaloux obſerve ma triſteſſe;
Il ne m'eſt pas permis, au comble du malheur,

De laiſſer un ſoupir s'échapper de mon cœur!
Ainſi qu'une coupable à périr condamnée,
C'eſt dans un noir cachot que je ſuis entraînée.
De ſanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés,
La lumiere du jour prête à m'être ravie,
Rien ne peut d'un cruel déſarmer la furie!
Sans l'avoir mérité, ſoumiſe au châtiment,
Eprouvant en ſecret un plus affreux tourment,
D'amertumes nourrie, & de pleurs abreuvée,
A des bruits outrageants peut-être réſervée,
Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux!
Eh!.. Ce n'eſt pas Couci qui m'eût porté ces coups!..
Quel nom j'ai prononcé! Qu'ai-je dit, malheureuſe?..
Peins-toi ce digne objet d'une ardeur vertueuſe,
Que de ſes dons heureux la nature embellit,
Qui joint à la valeur les graces & l'eſprit (1),
Des chevaliers Français la gloire & le modèle...

ADELE.

Il le faut oublier!

GABRIELLE.

Je le ſais, chere Adèle;
Je ſais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop ſouvenir!
Oui, pour jamais, Adèle, éloignons cette image,

(1) Raoul de Couci a compoſé des chanſons que l'on comparoit dans le tems à celles d'Abailard.

Qui dans mes fens excite un éternel orage..
Que fait-il fur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas?
Auroit-il de fon fang arrofé cette terre?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la
guerre?
S'il étoit informé qu'aux autels, malgré moi,
Un pere a difpofé de ma main, de ma foi,
Que je fuis affervie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre.. Adèle.. je m'égare..
Je n'y veux plus fonger, & j'en parle toujours!
La raifon, le devoir me font d'un vain fecours!
Arrache donc ce trait de mon ame expirante;
Chere Adèle, foutiens ma force languiffante;
Parle-moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs;
Dis-moi: pour quel fujet s'allument fes fureurs?
Qui peut envénimer fa fombre jaloufie,
Contre de faibles jours armer fa barbarie?

ADELE.

J'ignore le motif de ces nouveaux excès;
Il paraît dominé par les plus noirs accès;
C'eft un lion terrible, étincelant de rage
Qui dévore de l'œil, & s'apprête au carnage;
Jamais ce cœur brûlant, à fes tranfports livré,
Par les foupçons jaloux ne fut plus déchiré;
Cependant à travers cette fureur extrême,
On découvre aifément que le cruel vous aime..

GABRIELLE.

Il m'aime, chere Adèle! ah! qu'eſt-ce donc qu'aimer,
Si de ſemblables feux l'amour peut s'enflammer?
On n'aime point ainſi.. j'en ſuis trop aſſurée.

ADELE.

Croyez-en mes conſeils, ma tendreſſe éclairée:
A vos pieds, d'un ſeul mot, vous pouvez appeller,
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler:
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, & lui ſoit envoyée,
Qu'il liſe...

GABRIELLE.

Eſt-ce bien toi, qui m'oſes propoſer
D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuſer,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon ſupplice,
Si la force toujours appuyoit la juſtice?
Quel crime ai-je commis? De l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros ſi féconde,
Voit monter ſes rameaux juſqu'aux maîtres du monde (1),
Etoit prêt d'allier par des nœuds aſſortis,
La ſplendeur de ſon nom à l'éclat des Vergis.
Un débat imprévu vient diviſer nos pères;
Il me faut renoncer à des ardeurs ſi chères,

---

(1) Couci étoit allié aux maiſons ſouveraines de France, d'Ecoſſe, de Savoye, de Lorraine, &c.

Etouffer les ſoupirs de mon cœur mutiné,
D'un autre que l'amant qui m'étoit deſtiné,
Subir, & pour jamais, le joug inſupportable,
D'un devoir odieux eſclave miſérable,
Contrainte à me combattre, à me tyranniſer,
Lutter contre des loix que j'ai dû m'impoſer,
Trembler, à chaque inſtant, de ſurprendre en
mon ame
Quelque étincelle, hélas! de ma premiere flamme,
Redouter d'éclaircir des ſentiments confus....
O Dieu! que ſans mêlange il eſt peu de vertus!
Et, lorſqu'on y deſcend, quel cœur n'eſt point
coupable?
Il n'eſt qu'un ſeul remède au tourment qui
m'accable:
Adèle, cette mort, trop lente pour mes vœux,
Ne ſçauroit aſſez tôt fermer mes triſtes yeux.
Si tu m'aimes, tu dois ſouhaiter que j'expire;
Le trépas mettra fin au mal qui me déchire;
Et qui te répondra, ſi je vis plus longtems,
Que ma fierté réſiſte à des aſſauts conſtants?
Car tous ces mouvements, qu'à regret on ſurmonte,
Ce n'eſt point la vertu, c'eſt l'orgueil qui les dompte.
Laiſſe-moi donc mourir, digne encor de pitié,
Digne de mon eſtime & de ton amitié..
Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,
Dont juſques au cercueil j'aurai traîné la chaîne...
Ce n'eſt pas avec toi qu'il faut diſſimuler;

Pour lui, plus que jamais mon cœur se sent troubler;
Dis-lui que cet amour.. non, soutiens mieux ma
gloire,
Adèle, que Couci respecte ma mémoire;
Qu'il prête plus de force à mon dernier soupir,
Qu'il pense que j'ai pu triompher.. & mourir!

ADELE.

Madame...

GABRIELLE.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe,
Où lasse de combattre, à la fin je succombe,
Je voudrois voir mon père, expirer dans ses bras
Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas,
Ceux à qui nous devons, Adèle, la naissance,
Semblent nous consoler par leur seule présence,
Et les doux nœuds du sang, tout prêts d'être
rompus,
Nous deviennent plus chers, & se resserrent plus.
Que dans son sein mon ame exhalée...

SCENE III.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *appercevant son pere, s'efforce de se lever, & va tomber dans ses bras.*

AH! mon pere!

VERGI *cédant à sa tendresse, embrasse sa fille.*

Ma fille... *Il reprend sa fermeté & change de ton.*
Gabrielle, il faut ne me rien taire,
Répondre à ma franchise avec sincérité,
Et ne pas offenser du moins la vérité.
Sans doute, des vertus dans votre ame gravées
Quelques-unes encor s'y seront conservées.
Avant que de poursuivre un plus long entretien,
J'attends de vous un mot. Examinez-vous bien:
Ce mot décidera ce qui me reste à faire :
Dois-je être votre juge?... *Avec attendrissement.*
Ou serai-je ton pere?

GABRIELLE, *avec une noble fermeté.*

Mon pere, avez-vous pu balancer un instant,
Seigneur, & m'accabler par ce doute affligeant?
Je sçais ce que je dois au rang de ma famille,
A l'honneur de porter le nom de votre fille;
C'est vous en dire assez, pour mériter, Seigneur,
Que mon pere aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI *regardant attentivement sa fille.*

De quelque audacieux, si l'ardeur insensée,
Par un nœud respecté n'étoit point repoussée,
Si jusques dans tes mains, un coupable billet
Apportoit les serments d'un amour indiscret,
Parle, que ferois-tu?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,

De

De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende;
Je connais de l'hymen les aufteres égards;
Cet écrit n'auroit pas un feul de mes regards,
Et.. (*à part.*) qui pourroit, hélas! afpirer à me plaire?
à fon pere.
Mais d'où vient?

VERGI *regardant fa fille avec plus d'attention & d'un ton encore plus ferme.*

Quel que fût cet amant téméraire,
Son rang, fon fol amour...

GABRIELLE *marquant une efpèce d'embarras.*

Seigneur.. je vous l'ai dit:
Je ne trahirai point l'honneur qui m'affervit.

VERGI *ferrant Gabrielle dans fon fein.*

Eh bien! fi cette fille à mon cœur toujours chere
N'a point, & je l'en crois, de reproche à fe faire;
Si, digne de mon fang dont l'éclat jufqu'ici
Dans fix fiècles entiers (1) ne s'eft pas démenti,
Elle a fçu conferver fa fplendeur noble & pure;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure?

GABRIELLE *troublée.*

Vous me le demandez?.

VERGI.

Qu'ai-je entrevu?.. mes yeux

(1) La maifon de Vergi étoit déjà une des plus illuftres de la Bourgogne.

Veulent bien se fermer sur un trouble honteux.
Ma fille.. plains Fayel, le feu qui le dévore,
C'est un amant jaloux qui brûle, qui t'adore...

GABRIELLE.

Il m'aime, lui, mon pere! il ne peut que haïr.
Il m'aime! ah! les tourments qu'il me fait ressentir,
Mes yeux noyés de pleurs, ses fureurs, ses outrages,
Ces murs.. d'un cœur épris sont-ce les témoignages?

VERGI.

Je viens t'en retirer; par un retour constant,
Fayel s'est laissé vaincre, il gémit, il t'attend;
L'amour a de son front chassé toutes les ombres;
Je l'avois attendri; j'atteignois ces lieux sombres;
Il vole sur mes pas, plein d'un nouveau transport,
M'arrête.. enfin il céde, & va changer ton sort;
Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouse;
Il te rend un époux.. qu'il retrouve une épouse.

GABRIELLE.

L'épouse de Fayel! oui, grace à vos rigueurs,
L'hymen joint nos destins, sans unir nos deux cœurs.
Le respect de moi-même, & ma persévérance,
Mes soupirs renfermés dans la nuit du silence,
Tout ce que le devoir impose de fardeau,
Je sçaurai le traîner jusqu'aux bords du tombeau.
Mais arracher le trait dont mon ame est blessée,
Détruire un souvenir qui vit dans ma pensée,
Mais dans le fond du cœur préférer un cruel,
A... vous sçavez l'époux que me nommoit le ciel,

D'un tigre rugiſſant apprivoiſer la rage,
Cet effort généreux ſurpaſſe mon courage,
Je ne puis qu'expirer, & j'attends ce moment
Comme l'unique terme à mon affreux tourment..

avec emportement.

Et pourquoi me contraindre à cacher ma bleſſure,
A dévorer des pleurs ſous un maintien parjure?
Que ce cœur gémiſſant, à Fayel dévoilé,
Lui montre tous les maux dont il eſt accablé,
Qu'il apprenne qu'un autre...

VERGI.

Arrête, malheureuſe;
Sont-ce là les tranſports d'une ame vertueuſe?
Je frémis! ſi jamais Fayel étoit inſtruit
Qu'un ſeul de tes ſoupirs... A quoi ſuis-je réduit?

avec attendriſſement.

Sçais-tu quel eſt ton ſort, ô fille infortunée?
Sçais-tu.. que je te perds, qu'au cercueil entraînée..

GABRIELLE.

Penſez-vous que la mort dans toutes ſes horreurs
Ne ſoit pas préférable à des jours de douleurs,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui ſans ceſſe ſuccombe?

VERGI.

Et dis-moi: que te ſert la vertu?

GABRIELLE.

La vertu
Ne ſçauroit empêcher qu'on ne ſoit combattu,

Et le suprême effort de l'humaine sagesse,
N'est pas de triompher, mais de lutter sans cesse;
Ce choc renaît toujours dans mes sens éperdus;
Je résiste à mon cœur : qu'exigez-vous de plus?

VERGI.

Que de tes sentiments tu te rendes maîtresse,
Que tu domptes l'amour.. qui n'est qu'une faiblesse.

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon pere! ah! vous ne savez pas
Ce que c'est que l'amour, son trouble, ses combats,
Le nouveau sentiment dont il frappe notre ame,
Ce premier trait suivi d'une invincible flamme?
Ce feu ne s'éteint point, & ces penchants si doux
Affermis par le tems, ne meurent qu'avec nous.
Cependant je répons, mon pere, de ma gloire;
Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
Laissez-moi seulement implorer le trépas,
Finir ici mon sort.. ne vous opposez pas..
Daignez...

VERGI.

C'est toi qui vas me fermer la paupiere;
Le chagrin m'attendoit au bout de la carriere!
Un vieux soldat ainsi devoit-il expirer?
O vous qu'un beau trépas acheva d'illustrer,
Qui pour notre foi sainte avez perdu la vie,
Trop heureux chevaliers, que je vous porte envie!

Il se [illegible] *d'un ton attendri.*

Mes jours seront par toi consumés de douleur,

Ma fille, tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
Du pere de Couci (1) la fierté révoltante,
M'a forcé d'arrêter une flamme naiſſante,
De ſerrer d'autres nœuds où je croyois, hélas!
Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
Des plus affreux liens, mes mains t'ont enchaînée!
A ce joug accablant ſoumets ta deſtinée;
Obéis au devoir; crains ſurtout de montrer
Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
Crois-moi: ſans offenſer la vérité ſuprême,
Ton ſexe a des ſecrets que l'amour, l'honneur même
Ordonne de cacher aux regards d'un époux,
Et qui doivent reſter entre le ciel & vous..
Ecoute mes conſeils, & céde à ma priere;
Viens auprès de Fayel.. ma fille..

GABRIELLE, *avec un profond ſoupir.*
Allons, mon pere!

---

(1) Enguerrand de Couci, pere de Raoul de Couci, avoit joui ſous pluſieurs de nos rois de la plus haute faveur; ſon caractère dur & inflexible lui fit des ennemis.

SCENE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE, UN ECUYER.

L'ECUYER *remettant une lettre à Vergi.*

CETTE lettre, seigneur, remise dans mes mains..

VERGI *avec précipitation.*

Donnez.. *Il regarde la suscription, (avec joie.)*

De nos croisés on m'apprend les destins!

L'Ecuyer sort.

SCENE V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

VERGI *en ouvrant la lettre.*

C'EST ta cause, ô mon Dieu!

à peine a-t-il lu, il s'écrie:

Ptolémaïs (1) rendue!

(1) Autrement nommée Acre ou St. Jean d'Acre, port nécessaire aux Chrétiens pour conserver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Lusignan en formoit le siege.

Je triomphe! .. à la fin te voilà confondue,
Puiſſance de l'enfer! (1) *Il jette encore durant quelques inſtants les yeux ſur la lettre, quitte ſa lecture.*
Nos dignes chevaliers,
Il s'adreſſe à ſa fille.
A ce ſiége ont cueilli des moiſſons de lauriers.
Il lit encore tout bas, & interrompt encore ſa lecture.
Que de beaux noms marqués du ſceau de la victoire!
Le mien n'eſt point inſcrit dans ces faſtes de gloire!
Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil ſort!
Ah! c'eſt-là pour mon cœur le vrai coup de la mort!
Il reprend la lettre & lit haut.
Beaumont, Lonchamp, Brézé, Châtelleraut, d'Aveſnes,
Garlande, Mauvoiſin, Rouvrai, Ponthieu, de Fiennes, (2)
Les premiers ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE *avec tranſport.*

Et Couci?

VERGI *liſant toujours à haute voix.*

Sous les yeux de Philippe vainqueur,
Joinville a ſur la brêche arboré ſa banniere,
Et du Mets au tombeau ſuit Chabanne & Dampierre.
Leur immortel renom ne peut s'étendre aſſés:
Mais un jeune héros les a tous ſurpaſſés;

---

(1) C'eſt Vergi qui parle, c'eſt un vieux chevalier plein d'enthouſiaſme pour les croiſades.

(2) Tous noms de notre antique nobleſſe, ainſi que les ſuivants, qui ſont conſacrés dans l'hiſtoire de ce ſiècle.

Gabrielle laisse éclater plus d'intérêt.

C'est Raoul de Couci : son roi lui doit la vie ;
Un trait l'alloit percer : on frémit ; on s'écrie :
Couci se précipite, & de son corps entier,
A celui du monarque il fait un bouclier ;
Le javelot l'atteint. .

GABRIELLE *avec un cri.*

Ses jours ? . .

VERGI *à part.*

Dois-je poursuivre ?
Dans les bras de son maître il va cesser de vivre.

GABRIELLE.

Il n'est plus. . *appercevant Fayel, & allant tomber sur sa chaise.*

Dieu ! Fayel ! je me meurs.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

Oui, c'est moi,
C'est moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te soupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un sombre cachot enfermer tant de charmes !
C'est un cœur déchiré, plein de tous les transports,
Qui

Qui t'apporte ses feux, son trouble, ses remords..
Qui meurt à tes genoux.. pardonne, chere épouse,
Aux excès outrageants d'une ardeur trop jalouse;
Prens pitié des tourmens dont j'éprouve l'horreur;
Gabrielle.. l'amour est toute ma fureur.
Va, si je t'aimois moins, je serois moins coupable;
Fayel pleure à tes pieds.. le repentir l'accable.

à Vergi, à Adèle.

Mon pere.. à mes efforts unissez-vous tous deux:
Que j'obtienne du moins un regard de ses yeux!

GABRIELLE *éperdue de douleur.*

Ah!. laissez-moi mourir.

FAYEL.

Désarme cette haine:
Je te fais de mon cœur maîtresse souveraine..
Non, je ne serai plus furieux, ni jaloux:
J'étouffe ces transports indignes d'un époux;
Je sçaurai repousser ces honteuses allarmes,
Estimer tes vertus, en adorant tes charmes;
Je veux que tes beaux jours plus sereins désormais
Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,
Que tu donnes des loix à mon ame asservie;
Au seul soin de t'aimer, je consacre ma vie;
Mais parle: sur ton front quelle sombre langueur,
Décele un noir chagrin qui surcharge ton cœur?

Il la regarde attentivement & reprend par degré son air ténébreux & farouche.

Mon œil surprend des pleurs qui t'échappent sans cesse..

Eſt-ce à l'ame innocente à ſentir la triſteſſe?
Tu ne me réponds point ?.. tu pleures.. quel objet..

GABRIELLE *avec effroi à ſon pere.*

Mon pere!... *Vergi lui jette un regard, & court à elle.*

FAYEL *avec emportement.*

Ah! j'ai ſaiſi, perfide, ton ſecret!

VERGI *revenant à Fayel.*

Et toujours ces ſoupçons qui déchirent votre ame!
Toujours vous conſumer d'une jalouſe flamme!
Vous jettez dans ſon ſein le trouble & la terreur!
Elle n'oſe implorer un pere en ſa douleur!
Par la voix du courroux, votre amour ſe déclare!
Et vous voulez, cruel, être aimé? vous, barbare?
Achevez, achevez d'être ici ſon bourreau;
Elle n'a plus qu'un pas pour deſcendre au tombeau!

FAYEL *à Vergi.*

Eh bien! par mes fureurs jugez ſi je l'adore:
Oui, ce feu qui s'accroît, me brûle, me dévore;
Oui, ſi jamais le ſort, par un coup trop fatal,
A mes yeux inquiets découvroit un rival..
Moi-même je frémis de tant de violence:
Je défierois l'enfer d'égaler ma vengeance.

à Gabrielle, avec tranſport.

Déchire donc ce cœur qui ne ſçauroit aimer,
Sans que tous les tranſports s'y viennent allumer;
C'eſt la derniere fois, ô trop chere victime,
Que je laiſſe éclater la fureur qui m'anime;
Une moins vive ardeur n'eſt pas digne de toi.

Quel mortel sçait haïr, sçait aimer comme moi !
Ne me refuse pas cette main que je presse.

Il la couvre de baisers & de larmes.

Où mon ame.. où mes pleurs s'attacheront sans
cesse..
Viens, viens, le plus épris des époux.. des amans,
Va te faire oublier tous ces affreux momens;
Objet de tous mes vœux, ma chere Gabrielle,
Tourne sur moi ces yeux qui te rendent si belle;
Ah! plutôt qu'une larme en ternisse l'éclat,
Que j'expire cent fois.. *avec un noble emportement à Vergi.*
Je sers le Ciel, l'Etat,
Mon pere, de ses pieds je m'élance à la gloire;
Je porte ma banniere (1) aux champs de la victoire,
Tandis que votre fils au sortir de ces lieux,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux..

Fayel passe avec vivacité son bras autour de Gabrielle ; elle est d'un autre côté soutenue par Adèle ; ils ont déjà fait quelques pas vers le fond du théâtre.

---

(1) Les seigneurs bannerets avoient leur banniere particuliere, leurs vassaux, leurs hommes d'armes, leurs officiers, écuyers, &c. C'étoient des especes de petits souverains qui jouissoient d'une autorité absolue & qui souvent en abusoient ; on retrouve encore des vestiges de ces anciens usages parmi les princes d'Allemagne.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE.

A peine Fayel a-t-il apperçu Raymond qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reſte frappée d'étonnement avec ſon pere & Adèle, & il vole à ſon écuyer : quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui cauſent la plus grande agitation ; il ſort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.

SCENE VIII.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *à ſon pere.*

ET voilà donc l'époux à qui le Ciel m'enchaîne ?

VERGI *dans l'accablement.*

Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne ?
Ses regards enflammés.. un ſi prompt changement !..
Je m'égare.. & me perds dans cet événement.

GABRIELLE *du sein de la profonde douleur, à son pere.*

Il eſt mort! (*à part.*)
Je ſuccombe & mon ame m'échappe!

VERGI *troublé*

De quoi me parles-tu?

GABRIELLE *en pleurant.*

Du ſeul coup qui me frappe.
Couci n'eſt plus! hélas! que ſont mes autres maux?

VERGI.

Ma fille, Couci meurt de la mort des héros;
C'eſt vaincre le trépas, c'eſt à jamais renaître.
Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'expirer pour ſon maître!
Couci, du chevalier a toute la ſplendeur,
Et de ſa tombe, il MONTE AU TEMPLE DE L'HONNEUR (1).
C'eſt moi qu'il faut pleurer! au ſein de la triſteſſe,
Se conſume & s'éteint une obſcure vieilleſſe!
Pour la premiere fois, j'ai connu la terreur:
J'ai vu l'inſtant affreux où s'échappoit ton cœur;
Tremble, je te l'ai dit, on t'obſerve, on t'épie;
Un ſeul mot, un ſoupir te coûtera la vie.

---

(1) Expreſſion conſacrée dans le langage de l'ancienne chevalerie; pour déſigner un chevalier parvenu au comble de la gloire, on diſoit qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

Le courroux eſt rentré dans le ſein de Fayel :
Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel ;
Eſpere. Un cœur jaloux envain s'ouvre à la haine ;
Ma fille, avec le tems la beauté le ramene.
Je ne te parle point de ce tourment ſecret. .
La raiſon, la vertu t'arracheront ce trait ;
Suis mes pas ; qu'à mes loix ton ame s'abandonne ;
Un ami t'en conjure ; un pere te l'ordonne.

La toile s'abaiſſe.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

On voit un parc (1) d'une vaste étendue, dont les arbres aussi épais qu'élevés s'avancent sur le théâtre; dans le lointain on découvre un château, & une tour à côté, &c.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC;

Couci est précédé de sa banniere, & entouré d'écuyers & d'hommes d'armes (2), qui portent toutes les pièces d'une armure, une hache, une masse, des gantelets, des brassards, un casque, &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés sur les Sarrasins, & entrelassé de plusieurs palmes, &c.

COUCI *faisant quelques pas, à Monlac.*

Ces drapeaux remportés sur de fiers ennemis,
Vainqueurs de Lusignan, par Philippe soumis,

(1) Qu'on se souvienne que les parcs étoient alors ouverts & que ce fut ce même Philippe-Auguste dont il est question ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

(2) Qu'on se rappelle que Couci étoit chevalier banneret; c'étoit la premiere classe des chevaliers ainsi

Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées,
A nos héros chrétiens déformais réfervées,
De mes faibles exploits cet appareil flatteur,
Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur
A payé d'un foldat la bravoure & le zèle,
M'entretient de ma gloire.. & non de Gabrielle!

à fes autres écuyers & hommes d'armes.

Allez : que l'on m'attende auprès de ce féjour.

à Monlac qui porte la lance & le bouclier de Couci.

Monlac, refte avec moi (1).

Les écuyers fe retirent.

---

nommés, parce qu'ils avoient feuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur banniere particuliere; elle étoit d'une forme quarrée, au lieu que celle des fimples chevaliers étoit prolongée à deux pointes, comme on en voit encore à l'églife dans quelques-unes de nos cérémonies religieufes; ces feigneurs bannerets avoient à leur fervice cinquante hommes d'armes, qui à leur tour avoient fous leurs ordres deux cavaliers & plufieurs domeftiques : le nom de chevalier banneret ne s'eft confervé qu'en Angleterre.

(1) C'étoit l'écuyer du corps; ces fortes d'écuyers accompagnoient partout leur maître; ils étoient chargés de fa lance, de fon bouclier : celui de Couci eft de forme ovale; la banderolle de fa lance eft de couleur blanche, ainfi qu'un cordon de foie, mêlé de perles, qui eft attaché à la partie fupérieure de fon cafque. D'ailleurs, on vient de lire à la fin de la préface comment mes perfonnages doivent être habillés.

SCENE II.

COUCI, MONLAC.

COUCI *avec vivacité.*

Parlons de mon amour.

MONLAC.

Eſt-ce bien vous, ſeigneur, qui tenez ce langage,
Vous dont l'Aſie encore admire le courage?

COUCI.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur;
J'ai ſatisfait mon roi, ma patrie & l'honneur;
Attaché conſtamment aux loix qu'elle m'impoſe,
De ma religion j'ai défendu la cauſe,
Et ſans que le devoir ait droit d'en murmurer,
A ſa flamme aujourd'hui Couci peut ſe livrer.
vivement.
Profitons des moments d'une fête brillante
Qui retient à Dijon (1) la marche impatiente

(1) On ſuppoſe que le duc de Bourgogne, ou le prince qui le repréſentoit, car Hugues étoit reſté à la Terre Sainte, a invité Philippe-Auguſte au retour de la Paleſtine à paſſer par Dijon; c'eſt le chemin qui conduit à Paris, & ce monarque effectivement prit la route de Lyon pour ſe rendre dans la capitale. La Bourgogne,

D'un roi mystérieux, à Paris attendu.
Ami (1), tout mon bonheur va donc m'être rendu!
Du moins je reverrai cette beauté si chère!
Tu penses que mes pas vers ce lieu solitaire,
Par un jeu du hazard, ont été détournés?
Par le plus tendre amour ils y sont amenés.

MONLAC.

Que dites-vous, Seigneur!

COUCI.

C'est ici la patrie
De l'objet enchanteur qui regne sur ma vie.
Dans ces climats heureux, non loin de ce séjour,
L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour:
Libre pour quelque instant, j'accours m'occuper d'elle,
Dans tout ce que je vois, adorer Gabrielle;
Vers ces bois, elle aura tourné ses premiers pas;
Ils auront vu s'accroître, & briller ses appas;

---

dès le tems de Charles le simple, avoit ses ducs; un Richard dit le premier, y commandoit en souverain, plutôt qu'en vassal. Couci, aux portes de Dijon, a donc pu pour quelques momens se séparer de la cour, & quitter le roi.

(1) Couci peut traiter Monlac d'ami: les écuyers étoient souvent les cadets des meilleures maisons: il n'est pas étonnant qu'ils fussent chers à leurs maîtres: ils étoient ordinairement les dépositaires de leurs secrets.

Elle fera venue y chercher la nature ;
Elle a toujours de l'art rejetté l'imposture ;
Ah ! tu ne connais pas le pouvoir de ses yeux !
Un regard dans mon ame alluma tous les feux.
Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
Par les travaux guerriers mon ardeur combattue
A, jusques à ce jour, retenu ces aveux
Qui flattent les ennuis de l'amour malheureux.
Figure-toi, Monlac, une beauté naissante,
Que la tendre langueur rend encor plus touchante,
Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
Cette grace modeste au dessus des appas ;
Peins-toi tous les attraits : voilà sous quelle image
L'aimable Gabrielle emporta mon hommage.
Contre l'abus du rang & de l'autorité,
Son pere (1), de Philippe imploroit l'équité ;
Les beaux yeux de sa fille étoient mouillés de larmes ;
Qu'avec transport mon cœur ressentit ses allarmes !
Toute la cour, Monlac, eut l'ame de Couci,
Et chérit comme moi la fille de Vergi ;
Au louvre avec son pere elle fut amenée.

---

(1) Le Preux de Vergi étoit venu implorer le secours de Philippe-Auguste contre Hugues son souverain, qui, les armes à main, vouloit s'emparer de son comté ; Philippe fit rendre justice à l'offensé, & l'affermit dans ses possessions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de seigneur suzerain.

La fille des GRANDS ROIS (1), dont le noble hymenée
Vint au sang des Capets, dignes de leur grandeur,
Du sang de Charlemagne ajouter la splendeur,
L'auguste Elisabeth, franchissant l'intervalle,
Parut dans Gabrielle accueillir son égale.
Un de ces jeux guerriers (2), qu'inventa le Français,
Pour nourrir la valeur dans le sein de la paix,
Acheva d'exciter une flamme immortelle;
Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle;
Dès cet instant, Monlac, ses chiffres, ses couleurs,

---

(1) C'étoit la dénomination consacrée pour désigner les rois de notre seconde dynastie; les Français en adoroient encore la mémoire; Philippe-Auguste lui-même s'étoit proposé Charlemagne pour modele; sa femme nommée Isabelle, ou Elisabeth fille de Beaudoin VI, comte de Hainault, descendoit en ligne directe d'Ermengarde, fille aînée de l'infortuné Charles, duc de Lorraine, frere de Lothaire II, & de Louis V: Elisabeth par son mariage réunit les deux maisons royales, & le sang de Charlemagne se confondit dans celui de Hugues-Capet. La nation vit cette alliance avec des transports de joie qui caractérisent la tendresse des Français pour ses maîtres; au reste, Elisabeth étoit morte longtems avant que le roi entreprit son voyage de la Terre Sainte.

(2) On est peu d'accord sur l'origine des tournois; les étrangers les appellent *combats Français*, ou *à la maniere des Français*; ce qui pourroit faire croire que nous en sommes les inventeurs.

Sa devise, son nom, tout peignit mes ardeurs:
Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivresse!
Daigna me préférer, approuver ma tendresse;
Je reçus de sa foi ce gage précieux (1),
Ce tissu, qu'elle-même orna de ses cheveux,
Présent cher à l'amour, où mes regards sans cesse
Adorent les faveurs de ma belle maîtresse.
Nos mains se présentoient au lien solemnel;
Les flambeaux de l'hymen s'allumoient sur l'autel;
Ils sont éteints! L'orgueil, que suit bientôt la haîne,
Divise nos parents, & brise notre chaîne!
Je fis jusques au trône éclater mes regrets;
La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits;
Contre moi de Suger (2) on arma la sagesse;

---

(1) Il veut parler d'un brasselet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

(2) Suger, abbé de Saint-Denis, élevé aux premieres places par ses seules vertus, tenant tout de son mérite personnel, ministre de deux grands souverains & régent du royaume pendant nos croisades. Il est à remarquer que cet homme respectable fut toujours un de ceux qui s'opposerent avec plus de fermeté à cette ridicule entreprise d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Asie; il fut appellé par le roi même & par le peuple, *le pere de la patrie*, & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort sous Louis le jeune, en 1182: mais on n'a pas voulu faire une histoire; on a eu dessein de composer une tragédie, &

Je pleurai dans ſon ſein ; je gardai ma tendreſſe ;
Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
Evita mes regards, je partis ſans la voir ;
Mais, hélas ! j'emportai ſon image chérie,
Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel eſt votre eſpoir ?

COUCI.

De preſſer des liens
Où s'attachent mes jours, & ſans doute les ſiens ;
Gabrielle.. n'a pu devenir infidelle...
Sa foi.. Dieu ! qu'ai-je dit ? image trop cruelle !
J'ai vu ſur moi la mort réunir ſes fureurs ;
J'ai ſçu l'enviſager dans toutes ſes horreurs.
Souviens-toi du moment où les larmes d'un maître
Au jour qui me fuyoit, m'ont rappellé peut-être,
Où déja de ma fin le bruit ſe répandoit ;
Tu ſçais quel ſentiment alors me poſſédoit :
Tu connais cet écrit qu'une main défaillante
Traçoit pour ſoulager les douleurs d'une amante,
Quand l'ombre du trépas vint obſcurcir mes jours :
Cet écrit dans mon ſein a demeuré toujours.
Ami, rappelle-toi ma volonté derniere ;

---

il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une pièce de ce genre à rappeller ces grands noms qui font époque dans nos annales ; ces ſortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national*.

J'ai reçu tes ferments, ta parole eſt ſincère :
Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
Je veux que cette lettre avec le don ſanglant..
Tu frémis!. mais j'écarte un tableau qui t'allarme;
Du ciel en ma faveur le courroux ſe déſarme;
Il m'a rendu la vie, il m'aura conſervé
Ce cœur qui, cher Monlac, ne peut m'être enlevé,
Sans qu'une affreuſe mort ne ferme ma paupiere.
Pour goûter le bonheur, j'ai revu la lumiere :
Je ſuis encore aimé; je toucherai Vergi;
L'inflexible Enguerrand ſera même attendri:
Philippe.. je l'ai vu quittant le diadême,
Adoucir à mes yeux la majeſté ſuprême,
Et me cacher le roi, pour me montrer l'ami,
Philippe, à ſes genoux verra tomber Couci;
Il entendra les vœux d'un ſerviteur fidelle,
Et...

MONLAC.

Seigneur, pardonnez, ſi d'une main cruelle
Je déchire le voile épaiſſi ſur vos yeux,
Mais le malheur prévu nous paraît moins affreux.
Vous me parlez, ſeigneur, d'un prince qui vous aime;
Avez-vous obſervé que Philippe lui-même,
Quand devant lui vos feux oſoient ſe déclarer,
Affectoit de ſe taire, & ſembloit ſoupirer?
Le ſage Montigni (1) dont la haute vaillance

---

(1) Quelle douceur on goûte à rendre un hommage

Mérita de porter l'étendard de la France,
Et qui fait respecter au courtisan confus
Une pauvreté fiere, & de simples vertus,
Ce digne chevalier vous invite à combattre
Un penchant malheureux & trop opiniâtre;
Sargines & de Roye (1), à ce brave homme unis;
Vous donnent des conseils....

Couci

public à la vertu, & que je ferois heureux de venger de l'oubli de l'histoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus respectable qu'il étoit dans l'indigence! C'est ce digne chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France (banniere de velours bleu céleste, parsemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrémités, de houpes de soie verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe-Auguste fut renversé de cheval & alloit être foulé aux pieds des chevaux, haussoit & baissoit la banniere royale, pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvoit le monarque; ce vaillant homme, quoiqu'embarrassé de son étendard, fit au roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentoit pour l'assaillir; (ce sont les expressions de Velly) j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle, dont je desirerois bien étendre l'éclat.

(1) Sargines, autre chevalier connu par sa bravoure & sa capacité; St. Louis, au retour de son premier voyage

COUCI *avec emportement.*

Qui feront peu fuivis:

J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais votre FRERE D'ARMES (1),

Courtenai (2) vous embraffe, en répandant des larmes.

Par quel événement & dans ces mêmes lieux,

S'eft perdu ce billet où s'exprimoient vos feux?

---

voyage de la Paleftine, lui confia le commandement des troupes qui y étoient reftées. De Roye, un des dignes favoris de Philippe-Augufte, & appartenant à une maifon auffi ancienne qu'illuftre.

(1) C'étoit une efpece d'affociation confacrée par des ferments & par des cérémonies religieufes: les contractants baifoient enfemble la paix que l'on préfente à la meffe & quelquefois recevoient en même tems la communion; on a dans l'hiftoire de Henri III, un exemple qui démontre que ces fraternités exiftoient encore de fon tems; il avoit communié avec le duc de Guife, de la même hoftie: le duc de Bourgogne s'étoit lié auffi de même avec le duc d'Orléans, & l'on fçait quelles furent les fuites de ces fraternités; en un mot, l'affiftance qu'on devoit à fon *frere d'armes* l'emportoit encore fur celle que les dames étoient en droit d'exiger; le connétable du Guefclin parlant de Louis de Sancerre, dit *mon frere d'armes.*

(2) Ce nom eft trop connu pour qu'on s'y arrête.

Quand tout de vos transports marque la violence,
Seigneur.. sur Gabrielle on garde le silence.

COUCI.

Que me dis-tu, Monlac? je devrois rejetter
Des présages certains qui viennent me flatter!
Tu fais entrer la mort dans un cœur trop sensible.
Gabrielle, grand Dieu!. non, il n'est pas possible,
Non, tu ne peux m'ôter un doux rayon d'espoir:
Elle vit, elle m'aime & je vais la revoir!
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre;
Du faible courtisan mon pere se fait craindre;
Mais je vaincrai mon pere, & le sort conjuré,
Et je vole à Paris former ce nœud sacré.
Ne fut-il qu'un instant l'époux de Gabrielle,
Couci goûte un bonheur, une ivresse éternelle..
O Dieu, qui sur mes jours étendiez votre bras,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas,
Que pour me replonger plus avant dans la tombe?.
Sous tant de coups divers, mon courage succombe!

Couci va s'appuyer contre un arbre & y reste quelques minutes dans cet accablement.

SCENE III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

GABRIELLE *entrant ſur la ſcène du côté oppoſé à celui de Couci, que l'épaiſſeur des arbres empêche de voir, a la tête penchée dans le ſein d'Adèle, qui la ſoutient; elle lève enſuite la tête, & dit d'une voix languiſſante à Adèle.*

Je puis donc dans ton ſein pleurer en liberté,
Chere Adèle.. *elle retombe dans la même ſituation, relève la tête.*
Il n'eſt plus!. & je vois la clarté!
De mouvements ſecrets le mélange m'accable.
Je ne ſçais ſi je ſuis vertueuſe ou coupable.
Malheureuſe! mes ſens ſont remplis de douleur!
Eſt-ce à moi de douter du crime de mon cœur?
à Adèle.
L'auroit-on pénétré? *Elle retombe dans le ſein d'Adèle. Pendant ce tems Couci quitte ſa ſituation, lève les yeux au ciel & va quelques pas plus loin ſe replonger dans ſon accablement. Gabrielle & Adèle avancent ſur la ſcène.*
Je ſoutiendrois, Adèle,
Mes peines.. mes tourments.. la mort la plus cruelle..
Si du moins il vivoit! *elle apperçoit Monlac.*

Que veut cet écuyer?.
Me trompé-je?. eſt-il vrai?.. voilà le bouclier..
Mon chiffre.. *avec un cri*, l'écuſſon de Couci!.

COUCI *s'entendant nommer, leve la tête, reconnaît Gabrielle & vole à elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE *reconnaiſſant Couci.*

Couci!

COUCI.

Je puis tomber à ſes genoux!. c'eſt elle!..
Je me meurs.. à tes pieds, objet cher & charmant,
Vois d'amour & de joie expirer ton amant;
Du poiſon des douleurs ma flamme s'eſt nourrie;
L'abſence ni le tems ne l'ont point affaiblie;
J'ai porté ton image au milieu des combats,
Juſqu'au bord du tombeau, dans le ſein du trépas..
Gabrielle! en ces lieux! quand mon ame éperdue..
Eh! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue?
Parle, divin objet d'une conſtante ardeur:
Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur!

Gabrielle eſt mourante dans les bras d'Adèle.

R'ouvre-les à ma voix.. c'eſt l'amant le plus tendre,
Le plus rempli de toi, que le ſort vient te rendre..

GABRIELLE.

C'eſt vous! Couci! c'eſt vous! vous vivez.. *à Adèle.*
Aide-moi,
Retirons-nous. *Elle fait quelques pas comme pour ſe retirer.*

COUCI *s'opposant aux pas de Gabrielle.*

Tu fuis, lorsque je te revoi!
Gabrielle.. aurois-tu trahi cette tendresse?.

GABRIELLE.

à Adèle. *à Couci.*
Que dit-il?. laissez-moi.. laissez..

COUCI *s'opposant toujours aux pas de Gabrielle.*

Que je te laisse!
Tu ne m'aimerois plus?

GABRIELLE.

Je le devrois, hélas!
(à part.)
Je m'égare.. où cacher mon trouble & mes combats?

COUCI.

Tu le devrois? quels sont les malheurs que j'ignore?
Gabrielle, Couci plus que jamais t'adore;
Par de nouveaux serments je viens m'unir à toi,
Te demander ton cœur, te demander ta foi..

GABRIELLE.

Et je l'entends!. *à Adèle.*
Allons, Adèle..

COUCI.

Non, ingrate,
Je ne vous quitte point; que votre haine éclate.

GABRIELLE.

Si je vous haïssois, je n'hésiterois pas..
Ma faiblesse, Couci.. n'arrêtez point mes pas.

COUCI.

Je vous suis cher encore.. & quel caprice étrange..

GABRIELLE.

Mon honneur, mon devoir..

COUCI.

Votre devoir! qu'entends-je?.

Elle veut se retirer.

Non, poursuivez.. l'effroi me glace, me saisit..

GABRIELLE.

Couci.. ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appellez-vous devoir la rigueur de nos peres?

GABRIELLE *à Couci.*

(*à part.*)

Eh! qu'il est entre nous de plus fortes barrieres!

à Adèle.

Adèle, ôte-moi donc de ces funestes lieux.

COUCI.

Quelle affreuse clarté m'a dessillé les yeux!.

Seroit-il vrai?. la foudre.. un fatal hymenée..

GABRIELLE.

Pour jamais nous sépare.. & me tient enchaînée.

COUCI.

J'expire. *Il tombe dans les bras de Monlac.*

GABRIELLE *à Couci.*

Oui, j'ai promis ma foi, mes sentiments?

C'est un autre que vous qui reçut mes serments;

Asservie à mon pere, au devoir immolée,

Entraînée à l'autel, mourante, déſolée,
Oui, j'ai donné ma main; un autre que Couci
Doit regner ſur ce cœur prêt d'être anéanti.
Je ne ſuis plus à moi; de toutes mes penſées,
Je n'en puis donner une à nos ardeurs paſſées;
Il faut me repentir de vous avoir aimé,
M'enchaîner toute entiere au nœud que j'ai formé.
Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me coûte!
Ne portez pas plus loin un jour que je redoute,
Epargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
Qu'en ſecret quelquefois je trahis mon époux,
Que je ſuis du devoir l'éternelle victime...
Couci, voudriez-vous me ravir votre eſtime?
C'eſt le ſeul ſentiment digne de mon retour,
Et qui puiſſe aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.
On avoit répandu l'accablante nouvelle,
Que, ſauvant votre roi d'une atteinte mortelle,
Entre ſes bras, le camp vous avoit vu périr;
Vous vivez. Il ſuffit, c'eſt à moi de mourir.

Couci met avec transport la main ſur ſon épée.

Qu'allez-vous faire, ô ciel?

Adèle & Monlac ſe joignent à Gabrielle pour retenir Couci.

COUCI.

M'arracher une vie
Que j'ai trop en horreur, quand vous m'êtes ravie.

GABRIELLE.

Arrêtez; écoutez..

COUCI *toujours la main sur son épée.*

Eh! quel sera mon sort?

Laissez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort,
Me hâter de détruire une horrible existence..

GABRIELLE *avec tendresse & en pleurant.*

Ah! Couci sur votre ame est-ce-là ma puissance?

COUCI *à ce mot, sort de sa sombre fureur & ôte la main de dessus son épée.*

Il faut donc que toujours j'obéisse à vos loix?..
Je vivrai.. je vivrai pour mourir mille fois.
Que j'abhorre cet art dont le secours funeste
Est venu ranimer des jours que je déteste!
Au fer du Sarrasin pourquoi suis-je échappé?

à Monlac avec douleur.

Monlac, de pareils coups devois-je être frappé?
C'est moi! c'est ce guerrier nourri dans les allarmes,
Qui céde au désespoir, & qui meurt dans les larmes!

à Gabrielle avec emportement.

Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur
Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur?

GABRIELLE.

Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable..
Un plus long entretien me rendroit plus coupable.
Que l'ame est faible, hélas! qu'elle a peu le pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir!
J'y veux rentrer. *à Couci.*

L'hon-

L'honneur, le ciel, tout nous sépare..
Pour la derniere fois je vous dis.. je m'égare..
L'un à l'autre, Couci, cachons-nous nos regrets;
Adieu.. souvenez-vous.. ne nous voyons jamais..

elle va pour se retirer

(à Adèle.)

Je tremble que Fayel..

COUCI.

Fayel! c'est ce barbare,
Dont l'amour, justes cieux! possede un bien si rare!
Lui!.. je cours à l'instant l'immoler de ma main..

GABRIELLE *s'opposant avec vivacité au passage de Couci.*

Commencez donc, cruel, par me percer le sein;
Comblez le sort affreux qui poursuit Gabrielle;
Elle n'est point assez parjure & criminelle:
Il manquoit à ses maux, à son penchant secret,
D'embrasser vos fureurs, de nourrir le forfait,
De proscrire une vie à la sienne attachée..
Que ma révolte éclate, & ne soit plus cachée!
Allez, barbare, allez, rassemblant tous les coups,
Sous les yeux de sa femme égorger un époux..
O Dieu! ma destinée est-elle assez affreuse?
Quels sont tous mes tourments! je suis bien malheureuse!
Hélas! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
Pourroit plaindre ma peine, & sentir mes revers..
Et c'est Couci qui veut imprimer sur ma vie,

La tache du ſoupçon & de la perfidie!
C'eſt Couci qui m'expoſe à perdre cet honneur,
Bien plus cher que ces jours conſumés de langueur,
Dont bientôt, grace au ciel! la durée eſt remplie!
Fayel.. il n'eut jamais autant de barbarie;
Gabrielle mourante eut pu le déſarmer..

à Couci, en le regardant avec tendreſſe.

Tous deux percez mon cœur.. & vous ſavez aimer!

COUCI.

Crois que je ſais aimer, puiſque je vis encore:
Eh bien! faut-il ſouffrir un rival que j'abhorre,
Dans un tyran jaloux te voir, te reſpecter,
Mourir de mon amour, ſans le faire éclater,
Quand de toi ſeule enfin mon ame eſt poſſédée?
Faut-il me refuſer juſqu'à la moindre idée
Qui ſoulage mes maux, & flatte cette ardeur?..

avec tranſport.

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
D'un amant malheureux ſouveraine adorée,
Qui toujours de Couci ſeras idolâtrée..
Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

GABRIELLE *s'attendriſſant.*

La pitié, cher Couci!. Dieu! quelle aveugle erreur!

à Adèle.

De l'abîme où je cours que ton bras me retire;

Elle fait quelques pas.

Guide mes pas, fuyons..

COUCI *se précipitant à ses pieds.*

Qu'à tes genoux j'expire!

GABRIELLE *regardant avec effroi derriere elle.*

à Adèle.

Arrache-moi d'ici.. *à Couci.* Je tremble.. leve-toi..

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC,

Officiers & écuyers de Fayel qui, dans le moment que Couci est aux pieds de Gabrielle & lui baise la main, se divisent en plusieurs troupes & fondent sur l'une & l'autre, ainsi que sur Adèle & sur Monlac. Couci veut tirer son épée.

COUCI.

On m'ôte mon épée!. ah! lâches! *il voit qu'on se saisit de Gabrielle.*

C'est.. c'est moi!

C'est moi! de mes transports elle n'est point complice.

On l'emmene.

GABRIELLE, *que l'on emmene d'un autre côté.*

Il n'est point criminel.. que seule on me punisse.

On baisse la toile.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

La scène représente l'appartement du premier acte, on y voit un dais ; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les seigneurs bannerets. A un des côtés du théâtre, est une espece de portiere fort riche, à l'antique, qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, &c. & que leur autorité ne differoit guères de celle des souverains.

SCENE PREMIERE.

FAYEL *entrant sur la scène avec tous les transports de la fureur & entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers & d'hommes d'armes, à qui il adresse la parole.*

Qu'on lui perce le flanc de cent coups de poignard !
Que dans son cœur la mort entre de toute part !
Par degrés, sur ses jours, épuisons la vengeance;
Ils sont prêts à sortir, Fayel court à eux & les arrête.
Inventez des tourments égaux à ma souffrance;
Qu'il se sente mourir.. *ils vont se retirer, il va encore à eux.*

Non, pour quelque moment,
Qu'il vive ; suspendons un juste châtiment.
Avant que le coupable, au gré de ma furie,
Dans un supplice horrible ait exhalé la vie,
Je veux savoir son nom, son rang, dans quel séjour,
De quels monstres enfin il a reçu le jour,
Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
Y saisir les forfaits d'une femme infidelle,
Me remplir de ma peine & m'en rassasier ;
Je veux envisager mon malheur tout entier.
S'il est quelque douceur dans mon sort effroyable,
C'est de voir à quel point l'infortune m'accable,
De mesurer de l'œil, d'oser approfondir
L'abîme épouvantable où je vais m'engloutir..
Le feu de la fureur s'allume dans mes veines !.
Je brûle.. *à ses officiers & écuyers.*
Que chargé des plus pesantes chaînes,
Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
Le perfide.. ah ! je suis vingt fois plus malheureux !
En vain pour tourmenter l'odieuse victime,
Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
J'employerois le secours de la flamme & du fer :
C'est moi qui dans mon sein recèle tout l'enfer !
Oui, je suis déchiré des plus vives blessures,
Oui, je sens tous les maux & toutes les tortures ;
Je mourrai dans la rage & dans le désespoir,
En horreur à ce ciel, que je ne puis plus voir :
Mais j'emporte au tombeau cette douce espérance ;

J'aurai pu jusqu'au bout assouvir ma vengeance.
Je veux.. Raymond.. qu'il vienne..

Ils sortent.

SCENE II.

FAYEL *seul, s'appuyant la tête sur un fauteuil, la relève.*

Il est donc dévoilé
Ce mystère d'horreur!... Mon œil est dessillé!
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'allarmes!
Voilà pourquoi ses yeux étoient remplis de larmes!.
A mon ressentiment ne crois pas échapper:
C'est au cœur d'un rival que je veux te frapper;
C'est-là qu'à tes regards ma main impatiente
Brûle de présenter une image effrayante,
D'offrir d'un ennemi le sang encor fumant..
Je veux que goutte à goutte on épuise son flanc.
J'aurois de la pitié!. qui! moi! quand Gabrielle
Pour un sensible époux ne fut pas moins cruelle!
Eh! quel est mon destin?. Penchant trop écouté,
C'est toi qui m'as conduit à cette extrêmité!..
J'étois né pour aimer avec idolâtrie;
L'amour, l'amour eut fait le bonheur de ma vie;
De Gabrielle aimé, j'eusse été vertueux;
Tout se fut ressenti du charme de mes feux..

Mon hymen n'a formé qu'une odieuſe chaîne!
Je n'ai pu, miſérable! inſpirer que la haîne!...
Eh bien! livrons-nous donc à toutes ſes fureurs;
Jouiſſons du plaiſir de déchirer deux cœurs,
D'y porter tous les traits d'une main meurtriere;
Répandons mes poiſons ſur la nature entiere.
Oui, puiſque l'on me pouſſe à cet excès affreux,
Je voudrois que par moi tout devînt malheureux.

SCENE III.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *faiſant avec vivacité quelques pas au devant de Raymond.*

L'AUTEUR de mes tourments tarde bien à paraître!
avec chaleur.
Eh bien.. dis.. le pays, le nom, le rang du traître?

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,
La valeur, tout annonce un de nos chevaliers;
Son front n'eſt obſcurci d'aucune ombre de crainte;
Il n'eſt même à ſa bouche échappé nulle plainte;
Il a vu ſous nos coups tomber ſon écuyer,
Et ſon orgueil encor paraît nous défier.

FAYEL.

Cet orgueil insolent, je saurai le confondre;
Il garde le silence? acheve de répondre.

RAYMOND.

Son trouble seulement éclate dans ces mots :
„ Elle n'est point coupable, & j'ai causé ses maux !"

FAYEL.

Elle n'est point coupable!

RAYMOND.

A cette sombre idée,
J'ai surpris le secret d'une ame intimidée.

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grace à tes soins heureux,
Je puis donc à la fois me venger de tous deux!
Ah! je goûte d'avance une cruelle joie!
L'une & l'autre victime, à ma fureur en proie,
Partageant le spectacle & l'horreur de leur sort,
S'enverront pour adieux les accens de la mort.

RAYMOND *avec étonnement.*

Gabrielle, seigneur!.

FAYEL.

Gabrielle, elle-même..
Oui, je déchirerai.. plus que jamais je l'aime!.
Des traits qui m'ont blessé, voila le plus mortel!
Et n'être point aimé!. ce rival.. juste ciel!..
Ne pourrai-je aussi loin que s'étend ma vengeance,
Porter son châtiment, prolonger sa souffrance?

Ne peut-il que mourir? qu'eſt-ce que le trépas?
La fin de la douleur! *à Raymond & en regardant du côté des portes.*
Et je ne le vois pas!
Et mes yeux ne ſont point fixés ſur ſon ſupplice!

RAYMOND.

A l'inſtant il paraît.

FAYEL.

Raymond, & ſa complice?

RAYMOND.

Nous l'avons auſſitôt ramenée à la tour.

FAYEL.

Pleurant l'indigne objet de ſon coupable amour?

RAYMOND.

Dans ſes larmes noyée, accablée & mourante..

FAYEL *avec rapidité.*

Raymond, que m'apprens-tu? Gabrielle expirante!
Va, cours à la priſon.. *Raymond a fait quelques pas, Fayel court après lui & l'arrête.*
Attends.. je veux ſavoir..
Juſqu'aux moindres horreurs de ce forfait ſi noir,
Développer le fil de cette perfidie..
Gabrielle à ce point dans le crime enhardie!.

Il s'appuie la tête ſur un fauteuil.

Que je ſuis malheureux! *il reſte quelque tems dans cette ſituation, enſuite avec vivacité à Raymond.*
C'eſt toi, cruel, c'eſt toi,

Dont l'esprit infernal s'est emparé de moi;
Tu connaissois mon cœur de soupçon susceptible;
Tu sais que des mortels je suis le plus sensible..
Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit?

RAYMOND.

Vous m'aviez dit, seigneur..

FAYEL.

Non, je ne t'ai rien dit.
Tantôt à ses genoux déposant mes allarmes,
Je dissipois son trouble, & j'essuyois ses larmes;
Mes transports.. pour jamais ils alloient se calmer;
J'obtenois mon pardon; elle auroit pu m'aimer:
Et tu viens m'arracher à cette douce ivresse,
Pour mieux envenimer le trait dont je me blesse,
Pour verser dans une ame, ouverte à la fureur,
Tous ces sombres poisons dont s'enivre mon cœur!
Sans toi, mes yeux jaloux seroient fermés encore;
Que me fait ce Couci que la tombe dévore,
Dans ses premiers soupirs un penchant étouffé?
Mon amour violent en auroit triomphé.
Laisse-moi, malheureux, va, sors de ma présence,
Fuis, ou crains que la mort ne soit ta récompense..

Raymond se retire, & Fayel se promène seul sur le devant du théâtre quelques instants.

Reviens, reviens; dis-moi: songe que je t'entends,
Que le sang va couler dans ces affreux instants.
Parle, cet étranger que tu n'as pu connaître,
Vers ces bois le hazard l'aura conduit peut-être..

Les obſervois-tu bien ? quels étoient leurs diſcours ?
Il y va de ma vie ; il y va de tes jours.

RAYMOND.

Je n'ai rien entendu..

FAYEL *d'un ton menaçant.*

Crains une mort cruelle..

RAYMOND.

On l'a ſurpris, ſeigneur, aux pieds de Gabrielle.

FAYEL.

Il étoit à ſes pieds!. & ſon trop faible époux
Le bras levé ſur elle, a retenu ſes coups!
Et mon aveugle amour étoit prêt à l'abſoudre!
Le crime eſt avéré : laiſſons tomber la foudre.
Ah' Raymond.. cher ami, t'ai-je pu condamner ?
Excuſe mes tranſports ; tu dois me pardonner..
Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractère,
Facile à s'adoucir, ſi l'on daignoit me plaire..
Ce n'eſt donc qu'à toi ſeul dans l'univers entier,
Qu'un maître infortuné pourroit ſe confier !
Tout irrite mes maux ; nul eſpoir ne me flatte..
Il étoit à ſes pieds!. tu mourras, femme ingrate;
Rien ne peut te ſauver. *à Raymond.*
Allons, que ma fureur
Rempliſſe ce ſéjour d'épouvante & d'horreur,
De la ſoif de leur ſang mon ame eſt dévorée..
De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée;
Vers Dijon empreſſé de retenir le roi,

Qu'il coure lui porter (1) ſon hommage & ſa foi..
Les rois, tous les humains, & le ciel & la terre,
Je hais tout, & ma haine à tout livre la guerre..

SCENE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND,

troupe d'écuyers & d'officiers de Fayel qui entourent Couci, chargé de fers, & n'ayant ni caſque ni épée.

FAYEL *tirant le poignard & courant avec impétuoſité ſur Couci.*

AH! je perce ton cœur!

Il s'arrête, remet ſon poignard à ſa ceinture.

Non, monſtre des enfers,
N'y rentre point encor; que ſur ce cœur pervers
La mort prête à frapper, demeure ſuſpendue!
Il faut me découvrir.. que je ſouffre à ſa vue!.
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours...
Ou les tourments..

(1) Nous avons déjà dit que le Preux de Vergi avoit été ſecouru par Philippe-Auguſte dans ſes démêlés avec le duc de Bourgogne, ſon ſouverain, aux conditions que le comté de Vergi releveroit de la couronne de France, &c.

COUCI.

Tu veux irriter mon courage..
Je ne te rendrai point outrage pour outrage.

avec fierté.

Ecoute-moi, Fayel: je te hais, & te plains.
S'il ne fe fût agi que de mes feuls deftins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence
Ne m'eût forcé jamais à rompre le filence;
J'ai vu de près la mort, & j'appris à mourir.
Plus ferme encor, je fais, & me taire & fouffrir.
Un intérêt plus cher que celui de ma vie,
Je dirai plus, le feul dont mon ame eft remplie,
Pourra m'ouvrir la bouche, & me preffer enfin
D'effayer d'adoucir ce courroux inhumain;
Epuife fur mes jours ta cruauté jaloufe:
Mais réponds: que t'a fait ta malheureufe époufe?
Pourquoi porter l'effroi dans fon cœur éperdu,
Quand fa vertu..

FAYEL *furieux.*

C'eft toi qui vantes fa vertu,
Traître? étoit-ce à fes pieds?.. & tu n'as qu'une vie!
A mon gré je ne puis affouvir ma furie!
Le trépas...

COUCI.

Va, c'eft moi qui devrois te montrer
Ce fombre emportement où tu peux te livrer!
Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieufe
Dont la fin, fans ton crime, eût été douloureufe.

Tu me ravis un cœur.. tu m'ôtes tout, Fayel!.
Ah! le trait de la mort n'est pas le plus cruel:
Il est d'autres tourments, ame atroce & barbare,
Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare!
Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux
Eût joint un digne objet au plus cruel époux,
Je l'aimois..

FAYEL *éprouvant la plus cruelle agitation.*

Tu l'aimois?

COUCI.

J'adorois Gabrielle;

Fayel dans ces moments est livré à toutes ses fureurs; il se promène à grands pas sur le théâtre, regarde Couci avec des yeux enflammés, va du côté de Raymond, revient à Couci.

Et j'attendois l'instant de m'unir avec elle.

FAYEL *à Raymond.*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus?
Quel éclair m'a frappé?. pressentiment confus,
Qu'avec avidité ma vengeance t'embrasse!.
Quel autre que Couci montreroit tant d'audace?
Pour m'accabler, les morts quitteroient leurs tombeaux!

COUCI.

Oui, j'ai revu le jour pour sentir tous les maux!

FAYEL *avec un cri.*

C'est Couci! dans mes mains!. plaisir de la vengeance,

Je vais donc te goûter, & mon bonheur commence!
C'eſt Couci! ce rival.. qui ſans doute eſt aimé!..
Quel trait!. ah!. mon courroux s'eſt encore allumé!

à ſes écuyers &c.

Avancez le tourment qui doit punir ce traître;
Pour expirer cent fois ne ſauroit-il renaître?
Frappez. *Pluſieurs de ſes écuyers tirent leurs épées, & vont pour frapper Couci.*

COUCI *avec une tranquillité dédaigneuſe à Fayel.*

On te diſoit chevalier!

FAYEL *ſortant de ſa fureur, & prenant un ton plus modéré.*

Et c'eſt toi
Qui me rends à l'honneur, à ce que je me doi!

à Couci avec tranſport.

Couci vient d'empêcher que mon front ne rougiſſe!
C'eſt un crime de plus qu'il faut que je puniſſe.
Non, non, ne prétends pas, Couci, m'humilier:
Tu vas voir ſi Fayel eſt digne chevalier!
La honte m'eût flétri; ton attente eſt trompée.

à ſes écuyers &c.

Qu'on détache ſes fers; donnez-lui ſon épée;
Qu'on m'apporte la mienne.. *ſes écuyers ſortent.*
Allons, c'eſt dans ces lieux,
Qu'il faut qu'à l'inſtant même expire un de nous deux;
De ton ſort & du mien que le glaive décide.

on détache les chaînes de Couci.

Je vais donc dans ton ſang tremper ma main avide!

Les écuyers qui étoient ſortis, reviennent & apportent l'épée de Couci & celle de Fayel; ils préſentent auſſi des boucliers à leur maître.

Non, point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affaiblir ou détourner les coups,
Combattons pour mourir; c'eſt le prix que j'envie,
Pourvu que de ſa mort la mienne ſoit ſuivie!

à Raymond.

Ecoute-moi, Raymond. *Il l'amene ſur le bord du théâtre, & d'une voix moins élevée.*

Si, trompant ma fureur,
Mon deſtin ennemi, *en jettant les yeux ſur Couci.*
le déclaroit vainqueur,
J'exige ta parole, & j'attends de ton zèle
Que tu plonges le fer au ſein de Gabrielle,
Que ſon dernier ſoupir s'échappe avec le mien,
Surtout de mon trépas qu'elle ne ſache rien,
Et, pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la tombe,
En croyant que Couci ſous mes armes ſuccombe.

Il revient au milieu du théâtre vers Couci, qui a l'épée à la main, ainſi que Fayel.

(à ſes écuyers, &c.)

Si le Ciel protégeoit un rival déteſté,
Laiſſez-le de ces lieux ſortir en ſûreté;
Qu'on ſuive en tout les loix de la chevalerie;
Que ma haine ſurvive & non la perfidie.

à ſes écuyers, &c.

Allez,

Allez, nous combattrons, nous mourrons sans témoins;
Pour croire à son honneur, je ne le hais pas moins:
Mais l'un & l'autre ici se rendent trop justice,
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

Les écuyers sortent.

SCENE V.

FAYEL, COUCI, *ils ont tous deux l'épée à la main.*

FAYEL *à Couci.*

Il s'apprête à combattre.

SONGE à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je suis connu;
Peut-être jusqu'à toi mon nom est parvenu;
L'Asie a vu tomber ses guerriers sous mon glaive,
Et mon trophée encor dans ses plaines s'élève:
J'ignore donc la crainte, & brave le danger;
Plus que toi, je dois être ardent à me venger:
Mais.. mon cœur accablé d'une douleur mortelle
Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagements, perfide, j'entrevoi
Le sentiment secret qui t'impose la loi;

Tu crains d'être coupable aux regards d'une
ingrate :
Tu ne le feras point; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui, fans doute, Fayel, je crains de l'offenfer.
Va!.. j'aime plus que toi. Tu brûles de verfer
Le fang que m'ont laiffé les fureurs de la guerre?
Hâte-toi: de fes flots abreuve cette terre;
Tranche des jours affreux...

FAYEL.

Ah! barbare, c'eft moi
Qui defire ma fin, & qui l'attends de toi;
C'eft Fayel qui demande à ta main vengereffe
Un trépas qui le fuit, & qu'il pourfuit fans ceffe..

à Couci avec tranfport.

Trompe-moi fur mes maux, dis-moi: lorfque
Vergi..
Pourquoi m'a-t-il caché?. tout eft mon ennemi!
Quand fa main préparoit ce nœud, ce nœud
horrible,
Sa fille.. à ton amour étoit-elle fenfible?
La feule obéiffance au pouvoir paternel
L'eût-elle décidée à marcher à l'autel?
Ne crains point d'irriter une funefte flamme;
Verfe tous les poifons jufqu'au fond de mon ame:
Elle t'aimoit? *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

COUCI *marquant quelque embarras.*

Peut-être auroit-elle obéi..

Si ſon pere eût voulu..

FAYEL *avec fureur.*

Ton trouble t'a trahi.

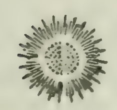
Oui, l'on t'aimoit! on t'aime! ah monſtre! à ma furie..

Il lui porte des coups d'épée.

Défends-toi, défends-toi; je t'arrache la vie.

Ils entrent, en ſe battant, dans les couliſſes; on entend encore le bruit des épées, quelque tems après qu'ils ſe ſont retirés.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

Le théâtre est obscurci ; la scène ne change point : c'est le même appartement qu'on vient de voir dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND.

RAYMOND *empressé de suivre Fayel, qui traverse le théâtre d'un pas précipité, la main appliquée sur son côté.*

Votre sang qui s'élance!. Arrêtez.. un instant..
Acceptez de ma main le secours bienfaisant..

FAYEL *tombant de faiblesse dans un fauteuil, prenant un ton concentré & ténébreux, qu'il gardera jusqu'à l'avant-dernière scène.*

Laisse-le s'échapper; par torrents qu'il jaillisse!
Je ne puis assez tôt terminer mon supplice!

RAYMOND *raccommodant l'appareil de la blessure de Fayel.*

Souffrez...

FAYEL.

Ami, je cède à tes soins généreux:
Oui.. que mon ame encor ne rompe point ses nœuds!

O Ciel, qui me trahis, que Fayel vive une heure,
Le tems de ſe venger! tonne enſuite, & qu'il meure.

Il garde un profond ſilence, & tombe dans l'accablement.

RAYMOND.

De quel effroi funèbre il a rempli ces lieux!
Le calme aſſoupiroit ſes accès furieux?

FAYEL *ſe levant avec impétuoſité :*

Je ſens de mes tranſports croître la violence,
Et je cours préparer.. la plus grande vengeance.

d'une voix plus ſombre.

Je veux que la nature en frémiſſe d'horreur,
Que nos derniers neveux reculent de terreur...
Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
A concevoir le coup que va porter ma haine;
Moi-même.. je friſſonne.

RAYMOND *vivement.*

Iriez-vous égorger
Votre épouſe..

FAYEL.

Fayel.. ſaura mieux ſe venger.

RAYMOND.

Quoi, ſeigneur!

FAYEL.

Ce trépas redouté du vulgaire,
Pour qui cherche à punir, n'eſt qu'un trait
ordinaire;
Oui, la mort la plus lente eſt le terme des maux;
Dans ce dernier moment tous les coups ſont égaux.

Une autre peine attend une épouse infidelle,
Raymond, &.. je voudrois qu'elle fût éternelle.
Peut-elle assez souffrir.. Grand Dieu! je l'apperçoi..
Dis-lui qu'elle m'attende, & reviens près de moi.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

Gabrielle est échevelée & mourante dans les bras d'Adèle, qui l'amène lentement sur la scène.

RAYMOND *à Adèle.*

Vous pouvez l'avertir, Adèle, que mon maître,
A ses regards ici va bientôt reparaître.

ADELE.

Raymond, peignez-lui bien l'excès de sa douleur.

Raymond se retire.

SCENE III.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE *en regardant sa maîtresse :*

Hélas! de ses chagrins tout accroît la rigueur!
Tout s'obstine à nourrir sa tristesse profonde,

A briser tous les nœuds qui l'attachoient au monde!
O Dieu, viens l'appuyer de ton bras protecteur!
Il ne lui reste plus d'autre consolateur;
Daigne écouter ma voix pour cette infortunée!..
Madame, ouvrez les yeux...

GABRIELLE *revenant à la vie, & avec un long soupir à Adèle.*

Quelle est sa destinée?

ADELE.

Que me demandez-vous?

GABRIELLE.

Quoi! tu ne m'entends pas?
Et quel autre intérêt m'eût ravie au trépas?
Pourquoi mon ame lasse & de crainte abattue,
Prête à m'abandonner, s'est-elle suspendue?
Chère Adèle.. instruis-moi du destin de Couci;
C'est mon malheureux sort qui l'amenoit ici!

ADELE.

Je voulois emprunter quelque lumière sure
Qui pût nous retirer de cette nuit obscure:
A mes regards, soudain Raymond s'est dérobé.

GABRIELLE.

Couci sous la vengeance auroit-il succombé?

ADELE.

Madame, tout se tait, tout présente à la vue
Une épouvante sombre en ces murs répandue;
Votre époux n'eut jamais un front plus ténébreux;

Il paraît méditer quelque projet affreux;
La terreur l'environne, & le trouble l'égare...
Dans un morne ſilence, un feſtin ſe prépare..

GABRIELLE.

Adèle, qu'as-tu dit? un feſtin! dans ce jour!
Le crime & le malheur menacent ce ſéjour.
Ciel, épargne Couci! Couci n'eſt point coupable:
C'eſt à moi d'aſſouvir un courroux implacable.
D'une vie odieuſe, ô Ciel, romps les liens,
Et veille ſur des jours bien plus chers que les
miens!..
Ma pitié, chere Adèle, a peine à ſe contraindre..
Mais de ce ſentiment l'honneur peut-il ſe plaindre?
O vertu, pour fléchir ſous ta ſévérité,
Faudra-t-il étouffer juſqu'à l'humanité?
Tu me reprocherois mes ſecretes allarmes?
Ah! du moins permets-moi la douleur & les larmes.

ADELE.

La ſource de ces pleurs peut-elle vous tromper?
A de jaloux regards, croyez-vous échapper?

GABRIELLE *avec une eſpèce d'emportement.*

Eh bien! oui, c'eſt l'amour, c'eſt l'amour le plus
tendre,
Non, Adèle, mon cœur ne veut point s'en défendre,
C'eſt la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui:
Couci mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
Non, je ne prétends plus diſſimuler mon crime;
Je viens à mon tyran préſenter ſa victime;

Je

Je viens justifier son courroux inhumain,
Implorer le trépas comme un don de sa main.
Il est tems que ses yeux pénètrent mes blessures,
Et que je mette fin à d'éternels parjures.
Est-ce donc triompher, & suivre la vertu,
Que de cacher un cœur de remords combattu,
De borner ses efforts à renfermer sa honte,
De n'oser de ses pleurs jamais se rendre compte?
Je rougis de manquer à la sincérité;
Ma bouche a trop longtems trahi la vérité:
Que Fayel sache enfin que sa femme l'offense,
Et... qu'un autre a sur moi conservé sa puissance,
En un mot, qu'il me frappe, & sauvons à ce prix...

ADELE.

Dieu! quel égarement agite vos esprits?

GABRIELLE.

Oui, grace au Ciel! le crime aisément se devine,
Dans cette nuit d'horreur, on trame ma ruine..
Tu parlois d'un festin par Fayel ordonné?
Comment.. pour quel sujet.. & quand est-il donné?
Lorsque tout prend la voix du sinistre présage..

Avec vivacité.

Mes yeux.. mes yeux, Adèle, ont percé le nuage;
La tempête est finie, & j'entre dans le port:
Ce festin qu'on apprête, Adèle, c'est ma mort.
Je pénètre Fayel, & son affreux silence;
Je ne me trompe point à l'art de sa vengeance;
Les plus mortels poisons qu'il aura pu choisir,

Crois-moi, feront mêlés aux mets qu'on va m'offrir.
Oui, ma perte eſt certaine, & la main eſt trop ſure..
J'embraſſe avec tranſport ce favorable augure ;
Oui, mon barbare époux a comblé tous mes vœux.
Je vole à cette table, Adèle : mais je veux
Juſtifier..

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

Fayel paraît dans l'enfoncement du théâtre ; il parle à Raymond : Gabrielle va ſe précipiter à ſes pieds.

GABRIELLE, *vivement.*

Seigneur, voyez couler mes larmes ;
Je le ſais, contre moi je vous prête des armes..

FAYEL *troublé,*
à Raymond.

Levez-vous. Pour remplir l'ordre que j'ai donné,
Attends.. *Il veut faire relever Gabrielle.*

GABRIELLE.

Qu'à vos genoux mon ſort ſoit terminé!
Mais l'innocence doit..

FAYEL *d'une voix ſombre & la forçant de ſe relever.*

Non : levez-vous, vous dis-je..

GABRIELLE.

Seigneur, j'obéirai, puifqu'un époux l'exige..

Elle apperçoit l'appareil plein de fang fur le côté de Fayel.

Dieu! vous êtes bleffé!

FAYEL *en la confidérant avec une fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups,
Et celui-ci n'eft pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE *regardant de tous côtés, & enfuite fe tournant vers Adèle, d'une voix baffe & effrayée.*

Il eft mort.. ah! je cède au trouble qui me preffe..

à Fayel.

Seigneur.. apprenez-moi..

FAYEL *courant à Raymond, & d'un ton furieux.*

Vole: que l'on s'empreffe.

GABRIELLE.

Quoi! vous pourriez, feigneur..

FAYEL.

Hâte-toi d'obéir,
Et, quand il fera tems, tu viendras m'avertir.

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE.

FAYEL *courant à Gabrielle & avec une fureur concentrée.*

Je t'entends.. ma fureur.. .

GABRIELLE *prosternée à ses pieds.*

Seigneur, prenez ma vie;
Qu'en ces lieux, par vos mains, elle me soit ravie!

FAYEL.

Non, tu ne mourras point.. j'aspire à cet instant!
Tremble : tu ne sais pas la peine qui t'attend;
Non, tu ne mourras point.

Courant vers Adèle avec emportement, & l'arrachant des bras de Gabrielle, qui veut la retenir.

Je te sépare d'elle,
Et pour jamais; va, sors.

GABRIELLE *lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adèle!.
Eh! c'est l'unique sein qui recueille mes pleurs!

Elle s'avance sur ses genoux vers Fayel qui ne la regarde pas.

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs?.
Elle a vu commencer le destin qui m'accable;
Qu'elle en contemple, hélas! le terme déplorable.
Qui recevra mon ame & mon dernier soupir?

Qui du trifte linceul daignera me couvrir?..
Ne me refufez pas..

FAYEL.

à Adèle, qu'il pouffe avec colère par le bras.

Sors de ces lieux, te dis-je.

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain preftige.

Adèle fort, en regardant plufieurs fois fa maîtreffe, & en levant les yeux au ciel.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL *agité, parcourant le théâtre.*

Ces perfides attraits, je les ai trop chéris!

GABRIELLE *toujours à genoux.*

Ah! mon père! mon père!..

FAYEL *venant vers Gabrielle.*

Il n'entend point tes cris;
Tu ne le verras plus; du féjour que j'habite,
A Vergi déformais l'entrée eft interdite.

GABRIELLE.

Mon pere auffi, cruel?

Elle lève les mains au ciel.

Efpoir des malheureux,
O mon Dieu! fur mon fort daigne abaiffer les yeux;
Mon Dieu, daigne écouter ma voix qui te réclame!

FAYEL.

Il falloit l'implorer ce Dieu, lorsque ton ame
S'ouvroit au sentiment d'un amour criminel..

GABRIELLE *avec quelque fermeté.*

Ne dèshonorez point l'épouse de Fayel.
Privez-moi de la vie, & laissez-moi ma gloire;
Du moins de vos fureurs préservez ma mémoire...
Cessez de déchirer un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il est oppressé;
J'avois déjà donné, de l'aveu de mon père,
Ce cœur qui gémissant de son devoir austère,
A su pourtant garder son honneur & sa foi,
Se soumettre à l'hymen, & respecter sa loi..
Ah! je suis malheureuse & non pas criminelle.
Ne vous suffit-il point d'immoler Gabrielle?
Sans flétrir sa vertu, prononcez son arrêt,
Mais épargnez des jours qui..

On observera que Fayel, pendant toute cette scène, a continué de parcourir le théâtre à grands pas, toujours dans la même fureur, & Gabrielle n'a point quitté sa situation.

✿

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND *à Fayel & d'un ton pénétré.*

SEIGNEUR.. tout eſt prêt.

GABRIELLE *à Fayel.*

On diſoit qu'un feſtin..

FAYEL *la regardant avec une ſombre fureur & d'un ton recueilli.*

Vous ſerez ſatisfaite..

Il vous attend. Allez.

GABRIELLE *entraînée par Raymond.*

Combien je te ſouhaite,

O mort! à mes douleurs tu vas donc mettre fin!

SCENE VIII.

FAYEL *ſeul, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant.*

QUELS affreux mouvements s'élèvent dans mon
ſein!
Sur la coupable envain je déployerois ma rage!
Ciel! celui qui punit ſouffre-t-il davantage?
Il eſt donc vrai, Fayel: pour toi plus de bonheur!

Tu ne peux déformais infpirer que l'horreur;
Tu ne peux plus aimer!.. eh bien! fentons la haine;
Par les tourments d'autrui, je charmerai ma peine..
Si le fort à préfent terminoit mon deftin..
Ce froid mortel vient-il m'avertir de ma fin?.
Ah! donnons au courroux dont mon ame s'enivre,
Donnons tous les moments qui me reftent à vivre.

SCENE IX.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *allant au-devant de Raymond qui est dans le plus grand accablement.*

ENFIN fuis je vengé?

RAYMOND.

Jour d'éternelle horreur!
Oui, vous l'êtes... grand Dieu!

FAYEL.

Cette fombre douleur,
Tu devois l'éprouver, quand tu voyois ton maître:
Le jouet, à la fois, d'une ingrate & d'un traître..
Sans doute, à mes regards elle va fe montrer?

RAYMOND.

La voici qu'on amène..

SCENE X.

FAYEL, GABRIELLE *soutenue par deux écuyers qui l'amenent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE *à Fayel.*

Au moment d'expirer,
On me rappelle encor.. La haine ingénieuse,
A-t-elle imaginé quelque mort plus affreuse?

On l'assied dans un fauteuil.

FAYEL *aux deux écuyers.*

Sortez.

Ils sortent.

SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE *s'adressant à Fayel d'une voix défaillante.*

Craindriez-vous qu'un poison sans vigueur
N'eût pas à votre gré servi votre fureur?
Votre attente, Fayel, ne sera point trahie.
Mais quoi! peu satisfait de m'arracher la vie,
De mon dernier moment vous brûlez de jouir!
Eh bien! contentez-vous, & voyez-moi mourir.

FAYEL.

Le poiſon.. *à Raymond.*

Que dit-elle?

GABRIELLE.

Eh! pourquoi cette feinte?
Penſez-vous que ma fin m'inſpire quelque crainte?
Vous m'avez trop appris à voir de près la mort.
J'ai cru qu'à cette table, & j'ai béni mon ſort,
Le trépas m'attendoit.. me ſerois-je trompée?

FAYEL.

Ma main, d'un coup plus ſûr, perfide, t'a frappée..
Ce n'eſt pas le poiſon que renferme ton ſein.

Raymond fait un geſte de terreur.

GABRIELLE.

Je ne mourrois pas! ciel! quel eſt donc mon deſtin?

FAYEL.

D'expier un forfait...

GABRIELLE *d'un ton véhément.*

Que ta fureur redouble,
Inhumain!... *elle ſe précipite à ſes pieds.*
Ah! Seigneur, pardonnez à mon trouble..
Voyez-moi dans les pleurs, embraſſer vos genoux;
Contre une infortunée armez votre courroux;
J'ai ſeule mérité toute votre colere;
Mais.. mais daignez ſauver.. je ne puis plus me taire.

FAYEL *la regardant avec fureur.*

Femme indigne!. tu veux me parler de Couci?

GABRIELLE *toujours aux pieds de Fayel, & vivement.*

Seigneur, c'eſt le hazard qui l'a conduit ici ;
Il n'étoit point inſtruit qu'une chaîne éternelle..
Frappez, ſeigneur.. je ſuis la ſeule criminelle;
Sans nul eſpoir enfin, Couci quittoit ce lieu;
Hélas! nous nous diſions un éternel adieu;
Je lui cachois des pleurs, qu'en ſecret je dévore.
Je ne le verrai plus...

FAYEL.

Tu vas le voir encore;
Lève, lève les yeux; *Il tire le rideau qui couvre la porte de l'autre appartement:*
Regarde: c'eſt ainſi
Qu'un époux outragé ſait te rendre Couci.

Gabrielle ſe lève, & fait un cri en voyant le corps de Couci qui eſt dans les coulisses, couvert du manteau des croiſés.

GABRIELLE.

Couci! *elle va retomber dans le fauteuil.*
Dieu! qu'ai-je vu?

FAYEL.

Ton ouvrage, perfide.
Pour lui percer le flanc, tu m'as ſervi de guide;
C'eſt toi, c'eſt ton amour qui m'a pouſſé le bras;
C'eſt de ta main qu'un traître a reçu le trépas;
Le voilà cet amant!. contemple ma victime.

GABRIELLE *s'abandonnant au déſeſpoir.*

Couci! Couci n'eſt plus! ô déſeſpoir! ô crime!

FAYEL.

Oui, j'ai commis un crime, & c'eſt de t'adorer !

GABRIELLE *avec tout l'emportement possible.*

Cruel ! puiſque de ſang tu te veux enivrer,
Qui retient ta fureur ſur mes jours ſuſpendue ?
Que j'obtienne une mort trop longtems attendue !
Viens déchirer ce ſein qui demande tes coups ;
En y plongeant le fer, montre-toi mon époux.
Ces nœuds, ces nœuds ſacrés qui nous lioient, barbare,
Tu les as tous rompus, le crime nous ſépare ;
Frappe un cœur déſolé qui, rebelle à ſa foi,
Ne peut plus reſſentir que de l'horreur pour toi.
Ne ſuis que les transports du courroux qui t'enflamme,
Oſe à cette victime, oſe ajouter ta femme :
Elle ne connaît plus ni raiſon, ni devoir,
Ni les droits de l'hymen, ni ton fatal pouvoir,
Ni le ſoin de ſa gloire, & de ſa renommée ;
Toute entière aux douleurs dont elle eſt conſumée,
Pleine d'un ſouvenir qui ne mourra jamais,
Tu la verras livrée à d'éternels regrets ;
Tyran, tu m'entendras te repéter ſans ceſſe,
Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendreſſe,
Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux,
Que le tems & ta haine ont animé ces feux,
Que malgré le trépas, malgré toute ta rage,

Les traits approfondis d'une ſi chere image
Se graveront toujours dans mes ſens éperdus,
Que même en ce moment je l'adore encor plus...
Oui, chère ombre, reçois les vœux que je t'adreſſe,
A tes mânes ſanglants je fais cette promeſſe,
Je te jure un amour, *en regardant Fayel.*
Qui brave ſa fureur..
à Fayel.
Va; je ne te crains plus.. je meurs de ma douleur.

FAYEL.

Pourſuis, pourſuis; ma haine eſt trop juſtifiée,
Et de tes pleurs encor n'eſt point raſſaſiée!
Non, ce n'eſt point la mort que je veux te donner:
Un autre à cette peine auroit pu ſe borner;
Le poiſon n'auroit pas aſſouvi ma vengeance;
Va, j'ai ſu mieux punir l'ingrate qui m'offenſe;
Par de nouveaux éclats, tu viens de m'outrager:
Ton époux n'a plus rien, perfide, à ménager.
Malgré moi, combattu par une pitié vaine,
J'ai frappé juſqu'ici d'une main incertaine,
Et dans ce moment même encor tu me bravois?
Reçois le dernier coup que je te réſervois:
Gabrielle l'écoute, avec une curioſité mêlée d'effroi.
Dans ce ſein où mon fer s'eſt ouvert un paſſage,
J'ai ſurpris une lettre, aliment de ma rage:
J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur,
Vouloit qu'après ſa mort on te portât ſon cœur.

GABRIELLE.

Achève.. achève.. ô ciel ! quelle terreur ſoudaine !.

FAYEL.

Tu ſors de cette table où t'appelloit ma haine,
Où la vengeance étoit aſſiſe à tes côtés..

GABRIELLE *ſe levant à moitié.*

Eh bien !..

FAYEL.

Parmi les mets que l'on t'a préſentés,
Le cœur de ton amant.. frémis.. tu dois m'entendre.

GABRIELLE.

Son cœur !.. *avec un cri.*
Ah ! je vois tout ! *elle va vers le corps de Couci.*

FAYEL *tirant ſon poignard ſur Gabrielle, la pouſſe d'un bras, & de l'autre la menaçant du même poignard.*

Tombe, & meurs ſur ſa cendre..

Elle tombe ſur le corps de Couci, Fayel va la poignarder.



SCENE XII & *derniere.*

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE, *écuyers, &c.*

VERGI, *mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adèle qui court à Gabrielle; il vole à Fayel, & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

ARRÊTE.. qu'ai-je appris? que d'horreurs!

Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tâche de la soulever.

Lève-toi,

Adèle, de son côté, cherche à faire revenir Gabrielle; Fayel est immobile de fureur.

Gabrielle.. ma fille.... ouvre les yeux.. c'est moi..

à Adèle. *à Gabrielle, en pleurant.*

Prêtez-moi votre main.. c'est ton malheureux père..

Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumière..

Adèle.. c'est envain que nous la secourons!

Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.

Ma fille!. *Il est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.*

Elle n'est plus! (*à Fayel.*) ah, barbare!.

FAYEL *s'arrachant avec fureur son appareil.*

Mourons.

Fayel tombe dans les bras de Raymond. Le rideau s'abaisse.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DU CHÂTELAIN DE FAYEL.

RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel qui vivoit en 1170; il falloit que ce fût une maison déja connue, puisque l'on a conservé un acte qui contient un accord passé entre Philippe-Auguste & cet Albert de Fayel pour des biens situés à Jonquieres; selon quelques écrivains, elle étoit alliée à la maison de Mailli.

Raynaud, dès l'âge le plus tendre, avoit laissé éclater des saillies de ce caractère impétueux, qui, développé, devint sombre, farouche & s'emporta aux plus violents excès; le premier trait de fureur qui lui échappa, fut de s'armer contre son pere; il détestoit le monde, auquel il étoit odieux; tout prenoit à ses yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévoroit, & qui conduit l'homme aux plus cruelles extrémités. On a remarqué que cette disposition ténébreuse de

de l'ame produit les célebres criminels, au lieu que la douce mélancolie entretient ce ſentiment tendre, qui mene à la vertu & ſurtout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées! bien peu de choſe ſépare la vertu du crime!

Fayel dominé par ſon affreuſe miſantropie ne recherchoit que les lieux écartés; il voit Gabrielle de Vergi: ſon cœur s'ouvre avec fureur à tous les tranſports de l'amour; tous ſes emportements ſe concentrent dans un ſeul qui eſt la paſſion la plus enflammée; la malheureuſe Gabrielle devient enfin ſon épouſe.

Elle étoit fille de Guy de Vergi (1), à qui l'on avoit donné le ſurnom de Preux; c'étoit un des premiers Barons de Bourgogne; les Papes Eugene III & Anaſtaſe IV, avoient imploré ſon

(1) Cette maiſon tiroit ſon origine du château de Vergi, qui fut ruiné par l'ordre de Henri IV en 1609. Le ſeigneur de Vergi fut ſurnommé le *Preux*. On a déjà dit que ce nom étoit le comble des éloges pour les chevaliers; quand ils avoient remporté le prix dans les tournois, on s'écrioit: *honneur aux fils des Preux!* J'ajouterai qu'il falloit avoir autant de probité que de courage pour mériter cette dénomination. Un Jean de Vergi dans la ſuite accompagna le duc de Bourgogne à Montereau.

aſſiſtance & ſa protection en faveur de l'abbaye de Vezelay contre les Comtes de Nevers; ſes ancêtres s'étoient diſtingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies & par leur mérite perſonnel; ils ſortoient de petits ſouverains connus alors ſous le nom de feudataires des ducs Français. Le ſeigneur de Vergi eut un démêlé avec Hugues III, duc de Bourgogne, au ſujet de ſon comté de Vergi; il eut recours à Philippe-Auguſte qui embraſſa ſa défenſe; Vergi rentra dans ſes poſſeſſions, à condition qu'il en feroit hommage à nos ſouverains.

Il avoit amené ſa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la cour de France; Gabrielle recevoit des éloges même de ſon ſexe; une douceur inexprimable lui prêtoit un nouveau charme ſupérieur encore à l'éclat de ſa beauté. A peine ſe fut-elle montrée chez la reine, que tous les courtiſans ſe diſputerent l'honneur de lui offrir leur main; on ne ſait trop comment Fayel obtint la préférence.

Raoul de Couci (1), pour les graces autant que

---

(1) Couci tiroit ſon nom de la terre de Couci en Picardie. Celui dont on a le plus de connoiſſance eſt un Dreux de Couci, ſeigneur de Boves, vivant en 1035. Ils firent du bien aux Prémontrés, ainſi qu'à l'Abbaye de Foigny. Il y eût un ſeigneur de Couci, qui s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve. Raoul de

pour la valeur, étoit à la tête des jeunes chevaliers Français; on eut dit que le ciel l'eût destiné pour époux à Gabrielle, tant ils étoient égaux en naissance, en agréments, en vertus! La famille de Couci ne voyoit que le trône au-dessus d'elle; elle étoit alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, surnommé le *Grand*, pere de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur sous plusieurs de nos rois & surtout sous Louis le jeune; son fils étoit le favori déclaré de Philippe-Auguste; ce fut lui qui détermina ce monarque à faire la guerre à Philippe d'Alsace, comte de Flandres, seigneur de Crépi. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle & Couci, dès le premier moment qu'ils se virent, s'aimerent & gémirent tous deux en secret d'être obligés de ne point vivre l'un pour l'autre; on prétend que Fayel ne tarda pas à surprendre cette inclination mutuelle, dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'allarmer: mais la jalousie a d'autres yeux que la raison & la vérité.

Il y a deux châteaux de Fayel, tous deux situés près de la riviere d'Oyse, l'un vers Compiegne dans le Valois, l'autre dans le Vermandois, du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas

Couci, en latin *Rodolphus;* c'est donc une faute de dire seigneur de Raoul, &c. comme on dit, seigneur de Couci, &c.

éloigné de la riviere d'Oyse. Ce jeune seigneur joignoit aux charmes de la figure un esprit délicat & fait pour plaire, surtout à un sexe qui préfere la fleur des arts d'agrément aux épines de la science & de l'érudition. Couci étoit regardé pour ses chansons comme l'égal d'Abeilard (1). Il n'y a point de doute que cet amant poëte eut l'indiscrétion de faire sa maîtresse l'héroïne de ses vers, & qu'ils parvinrent jusqu'à Fayel qui, dans

(1) On a des vers de Raoul de Couci, que dans le tems on mettoit à côté de ceux d'Abeilard, qui étoit mort en 1138; il composa un poëme intitulé, *le Retour de Vénus dans les cieux*, où se trouvent ces vers, (c'est l'Amour qui parle à Junon.)

„ Jupiter qui le monde reigle,
„ Cummande & établit à reigle,
„ Que chacun pense d'être à ayse,
„ Et fist scet chose qui lui plaise.
. . . .
„ Et afin que tous s'ensuivissent,
„ Et qu'à ses œuvres se prennissent,
„ Exemples de vivre faisoit
„ A son corps ce qui lui plaisoit, &c.

Voici encore d'autres vers de Couci, partant pour la Terre Sainte.

„ Se mes corps va servir notre Seigneur,
„ Mes cuers remaint du tout en sa baillie,
„ Pot il m'envois soupirant en Surie.

blocus, & qu'il ſe conſumoit en efforts, juſqu'alors peu favoriſés de la fortune; ce fut par la priſe de ce port que les deux rois réſolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ſes larmes & où il lui rappelloit tous les détails de ſa paſſion également innocente & malheureuſe; il s'arracha enſuite de ſon château & courut accompagner ſon maître à ſa nouvelle expédition.

Le ſiege d'Acre fut pouſſé avec vigueur. La vie étoit devenue inſupportable à Couci; il aimoit toujours Gabrielle avec tranſport & la voyoit dans les bras d'un autre; l'eſpérance même qui eſt la derniere reſſource des infortunés ne pouvoit lui en impoſer; il ne cherchoit donc qu'à ſe délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit; il fit des prodiges de bravoure; enfin au moment que la place allait ſe rendre, Couci reçut une bleſſure qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier inſtant avec toute l'intrépidité du guerrier & toute la réſignation du chrétien; il eut le tems de mettre ordre à ſes affaires & de pourvoir même à ſa ſépulture (1). Quand il eut ſatisfait à ces de-

(1) Il ordonna qu'on tranſportât ſon corps à l'Abbaye de Foigny.

voirs, il ne s'occupa plus que de ſon amour & de celle qui en étoit l'objet ; il chargea ſon écuyer, que quelques hiſtoriens appellent Beaudilier , & d'autres Monlac, d'une lettre pour la Dame de Fayel ; cet écrit renfermoit les ſentiments de l'amour le plus vertueux : Couci diſoit à ſa maîtreſſe qu'il mouroit content, puiſqu'il ne pouvoit vivre pour elle ; il prenoit le ciel à témoin que ſa tendreſſe avoit toujours été auſſi pure que vive; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance que de pareils ſentiments n'offenſoient ni la vertu ni la religion ; il finiſſoit cet écrit par ſupplier Gabrielle de vouloir bien conſerver le don que ſon écuyer lui remettroit de ſa part & d'accepter l'hommage de ſes derniers ſoupirs.

Couci joignit à ce billet un cordon de cheveux & de perles, préſent qu'il avoit reçu de Gabrielle, & qu'il lui renvoyoit. Il n'en reſta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur ſort : il fit promettre à ſon écuyer qu'auſſitôt qu'il auroit rendu l'ame, ſon cœur ſeroit embaumé , renfermé dans une boîte d'or & porté à ſa maîtreſſe : l'écuyer jura de remplir ſes volontés ; ſon maître qui comptoit ſur ſa parole, ſe tourna entiérement vers Dieu & mourut dans les ſentiments de la plus haute piété.

On voit dans cette mort le caractere parfait de

nos

les amuſements les plus indifférents, ſoupçonnoit des liaiſons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejetté les douceurs d'un commerce ſéduiſant; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de ſécurité que le devoir paraiſſoit n'avoir rien à lui reprocher ; elle n'avoit pu du moins ſe diſſimuler qu'il n'eſt point de légere démarche pour une femme qui n'eſt plus maîtreſſe de ſon cœur & qui eſt liée par un engagement ſacré, dont la fin n'eſt ſouvent que le terme de la vie. L'épouſe de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux dont nous avons parlé, comme dans une eſpece de tombeau, loin de toute ſociété, expoſée aux fureurs outrageantes d'un mari, qui aimoit comme les autres hommes haïſſent. Couci vint à ſavoir tous les mauvais traitements qu'elle eſſuyoit; il apprit encore qu'il en étoit la principale cauſe, que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle ſubiſſoit une auſſi rigoureuſe captivité; il aimoit, & il connoiſſoit toute la délicateſſe, tous les ſacrifices dont eſt ſuſceptible le véritable amour ; il réſolut de s'immoler plutôt cent fois, que de coûter une ſeule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chere; il ſaiſit une occaſion qui vint s'offrir à ſa valeur.

On connoît le grand reſſort de ces tems, qui produiſit tant d'effets ſinguliers & en même tems

si funestes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croisades, car c'étoit une des maladies de l'esprit de ce siecle, ne s'étoit point rallentie; le mauvais succès des autres entreprises de ce genre n'avoit pu affaiblir ce malheureux enthousiasme. Saladin, un des plus grands hommes qui aient commandé, s'étoit emparé de Jérusalem, après en avoir défait & pris le dernier souverain, que l'on nommoit Guy de Lusignan. Cette perte avoit entraîné celle de la plupart des autres possessions des chrétiens dans ces contrées : il ne leur étoit resté que trois villes, Antioche, Tripoli & Tyr. Le pape Urbain III, à cette nouvelle, avoit succombé au chagrin : Henri roi d'Angleterre en fut pénétré de douleur; Philippe-Auguste conçut quelques années après le dessein de venger la chrétienté; il fit donc proclamer une nouvelle croisade : le successeur de Henri entra avec chaleur dans les vues du monarque Français; ces deux princes suspendirent leurs démêlés particuliers & se réunirent pour aller combattre les infideles. Ptolémaïs, autrement Acre, ou St. Jean d'Acre, étoit un port considérable, également nécessaire, & aux chrétiens pour conserver les places qui leur appartenoient encore, & à leurs ennemis pour assurer la communication de l'Egypte avec la Syrie: il y avoit près de deux années que Lusignan en faisoit le

nos anciens chevaliers, qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs Dames*, & qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarrure fût une profanation aux yeux de la divinité.

L'écuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des loix de la chevalerie, se fit un point d'honneur d'exécuter les ordres de Couci; il se mit en chemin chargé du précieux dépôt; arrivé près du château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer & d'arriver jusqu'à Gabrielle, sans être apperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir surtout à déconcerter les projets des amants, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'écuyer dans son parc; il le connaissoit, & sa défiance crut bientôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à se dissimuler; l'écuyer fait résistance: Fayel, aidé de ses officiers, s'en empare, le menace, lui arrache en un mot la vérité, se saisit de la lettre, du cordon de cheveux & du cœur, & poignarde lui-même de sa propre main le fidele serviteur de Couci. Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentiments de sa femme; il voit qu'il n'est point aimé, & aussitôt il médite une vengeance infernale, dont l'histoire peut-être ne nous avoit pas encore offert d'exemples; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci & qu'il soit mêlé avec d'autres viandes; le mets est présenté à la Dame de Fayel,

qui, contre ſa coutume, mangea plus qu'à l'ordinaire. Le départ de Couci & les emportements continuels de ſon mari l'avoient pénétré d'une douleur profonde, dégénérée en langueur. A peine a-t-elle quitté la table que ſon bourreau lui demande, avec un air de cruauté ſatisfaite, comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit ſervi? Cette malheureuſe femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaiſir: „ je n'en ſuis pas „ étonné," s'écrie le barbare, „ tu as mangé le „ cœur de Couci; il eſt dans le tien". Ces mots ſont une énigme pour Gabrielle: il lui préſente la lettre, le cordon de cheveux, &c. Toute l'atrocité de la vengeance de Fayel eſt dévoilée aux yeux de cette infortunée. Je me ſervirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de ſa réponſe, dont la naïveté eſt pleine de ſentiment: „ *Il eſt „ vrai, Monſieur, que j'ai beaucoup aimé ce Couci „ qui méritoit de l'être, puiſqu'il n'y en eut jamais „ de plus généreux, & puiſque j'ai mangé d'une „ viande ſi noble & que mon eſtomac eſt le tombeau „ d'une choſe ſi précieuſe, je me garderai bien d'en „ mêler d'autre avec celle-là.*"

Gabrielle, après ce peu de mots, ne parla plus; elle courut s'enfermer dans ſon appartement, refuſa obſtinément toute eſpece de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore, & fut trouvée étendue ſur la terre & morte dans les ſanglots & dans les larmes.

La Croix du Maine (1), le président Fauchet, Mlle. de Luſſan, ont conſacré dans leurs ouvrages, cette hiſtoire à la fois ſi touchante & ſi horrible; Mlle. de Luſſan ſurtout lui a prêté les graces attendriſſantes du roman; ſi elle eût eu quelque idée du *genre ſombre*, elle auroit tiré un bien autre parti de cette anecdote, en y jettant tout l'intérêt qui réſulte du pathétique & terrible réunis. Nous avons des écrivains qui révoquent ce fait en doute; Ducheſne, dans ſon hiſtoire de la maiſon de Couci, n'en fait aucune mention. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt qu'elle eſt très-vraiſemblable, graces aux excès monſtrueux de barbarie, où ſe laiſſoit emporter une foule de petits deſpotes ſubalternes qui déſoloient la France; il y en a eu qui, pour des haines particulieres, ont brûlé des châteaux, ont fait des priſonniers &

---

(1) Je ne connoiſſois pas ces écrivains, quand je conçus le deſſein de faire une tragédie du ſujet de FAYEL: j'étois fort jeune; la romance ſi attendriſſante de Gabrielle de Vergi me tomba entre les mains: c'eſt donc à ce petit ouvrage que je ſuis redevable de l'impreſſion qu'excita en moi cette anecdote.

Je ne me juſtifierai pas ſur les altérations de la vérité, ſur les anachroniſmes; je l'ai déja dit, ce n'eſt pas une hiſtoire que j'ai eu le projet de compoſer, c'eſt une tragédie: heureux ſi l'on n'avoit pas d'autres reproches à me faire!

les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid; d'autres s'emparoient à force ouverte d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parents leur avoient refusé en mariage; les malheureux serfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'avisoit de regretter! Qu'on juge par ces horreurs si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées & subdivisées. Connoissons bien notre bonheur & n'allons pas demander au ciel une autre législation.

Fin du premier Volume.



OEUVRES

DRAMATIQUES.

TOME SECOND.

OEUVRES

DRAMATIQUES

DE

M. D'ARNAUD.

TOME SECOND.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

Chez *D. J. CHANGUION.*

MDCCLXXXII.

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION.

DRAME.

PRÉFACE.

Un de nos auteurs de théâtre, dont les ſuccès ſont tombés dans l'oubli, de même qu'on pourra oublier ceux de quelques-uns de nos contemporains, qui comptent avec aſſurance leurs titres d'immortalité par le nombre de repréſentations qu'ils ont eu, Triſtan l'Hermite (1) fit ſuccéder

---

(1) C'eſt ce verſificateur ignoré aujourd'hui, qui ayant toute la baſſeſſe attachée à la médiocrité du talent & au triſte métier de *faiſeur de vers*, ſe compoſa lui-même cette épitaphe aviliſſante :

Ebloui de l'éclat de la ſplendeur mondaine
Je me flattai toujours d'une eſpérance vaine,
Faiſant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur ;
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître ;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus ſur un coffre, en attendant mon maître.

Digne fin d'un *Valet Poëte* ! Sa Mariamne eut des applaudiſſements ; elle coûta la vie à un malheureux comédien nommé Mondory : au milieu des extravagances & des abſurdités dont ce drame fourmille, on lui trouve le mérite de l'action. Panthée n'eut pas la réuſſite de Mariamne. On croiroit que M. de Voltaire a eu ce Triſtan en vue dans ces vers, que tous les jeunes gens devroient apprendre par cœur pour ſe guérir de la métromanie, cette maladie ſi contagieuſe :

Ci gît aux bords de l'hyppocrène
Un mortel longtems abuſé ;
Pour vivre pauvre & mépriſé
Il ſe donna bien de la peine.

Panthée à Mariamne, en disant qu'*il donnoit une sœur* à cette derniere tragédie. Me seroit-il permis d'employer ces vieilles expressions métaphoriques, lorsque je fais paraître EUPHÉMIE après COMMINGE ? Je ne déciderai point comme Tristan, que l'*aînée a plus de beauté que la cadette* : c'est aux connaisseurs à me juger, & à prononcer si ma nouvelle production dans ce genre doit être mise à côté ou au-dessus d'un Essai, que l'indulgence du public & la singularité du sujet semblent avoir tiré de la foule des ouvrages dramatiques. Que l'on regarde EUPHÉMIE comme une suite du sombre tableau que j'ai exposé dans COMMINGE, & alors on sera moins blessé de l'air de ressemblance qui se trouve entre ces deux piéces. Mon dessein a été de présenter un cœur déchiré par les mêmes combats, agité des mêmes orages; je dirai plus, bien loin de chercher à me défendre sur l'esprit d'imitation qu'on ne manquera point de me reprocher, j'avertis mes censeurs que je ne me bornerai pas à ces deux Drames pour prouver par le choix des sujets, si le mérite de l'exécution m'est refusé, jusqu'à quel point la religion aux prises avec l'amour est susceptible de produire un spectacle vraiment pathétique. C'est du jeu de ces deux ressorts si puissants sur la nature humaine, que peuvent jaillir & éclater ces grandes passions dont la fougue est nécessaire à l'action théâtrale. Voilà pour quelle raison Zaïre

ſera toujours revue avec tranſport. Quel homme n'eſt pas frappé de la majeſté de la religion, de la grandeur des devoirs qu'elle nous impoſe, & en même tems n'a point ſenti ſon ame s'ouvrir aux émotions d'un penchant impérieux qui ſouvent a le caractere de la faibleſſe, & même celui du crime ? Ce penchant prend-t-il la violence de la paſſion, la vertu s'efforce-t-elle de le repouſſer, en eſt-elle victorieuſe : cette image excitera la pitié, ſera auſſi *tragique* que celle que nous offre Séneque dans le courage d'un héros luttant contre l'adverſité (*vir fortis cum malâ fortunâ compoſitus.*) Et n'eſt-ce pas le comble de l'infortune que cette ſenſibilité ſi avouée par la nature, & que la religion nous ordonne avec tant de ſévérité d'étouffer, quand elle ne l'a point revêtue de la ſainteté de ſes engagements? On aime à voir ſur la ſcène un perſonnage entraîné à commettre des fautes malgré lui : c'eſt une obſervation qu'Ariſtote a puiſée dans la vérité du ſentiment; aſſurément l'amour eſt le premier des tyrans qui déchirent le cœur humain; que le triomphe eſt éclatant, lorſqu'après bien des efforts, des aſſauts répétés, on vient à bout de le ſoumettre! Si Polyeucte eut un peu plus conſervé le caractère annoncé dans ces vers : *Acte I. S. I. Polyeucte à Néarque.*

Mais vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'une femme;

Vous ignorez quels droits elle a fur toute l'ame,
Quand après un long tems qu'elle a fçu nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
. . . .
Elle oppofe fes pleurs au deffein que je fais.
Et tâche à m'empêcher de fortir du palais;
Je méprife fa crainte, & je cède à fes larmes;
Elle me fait pitié fans me donner d'allarmes,
Et mon cœur attendri fans être intimidé
N'ofe déplaire aux yeux dont il eft poffédé.
L'occafion, Néarque, eft-elle fi preffante
Qu'il faille être infenfible aux foupirs d'une amante?
. . . .
Pour fe donner à lui (*à Dieu*) faut-il n'aimer perfonne;
. . . .
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eft bien fort;
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort.
. . . .
Mais Pauline s'afflige & ne peut confentir,
Tant ce fonge la trouble, à me laiffer fortir.

Scène II. Polyeucte à part.

Adieu: vos pleurs fur moi prennent trop de puiffance;
Je fens déjà mon cœur prêt à fe révolter,
Et ce n'eft qu'en fuyant que j'y puis réfifter.

Si dans ce drame, l'homme eut plus difputé contre le chrétien, lorfqu'il s'agit de faire couler les larmes d'une époufe adorée, & de la perdre pour jamais, l'emportement religieux du héros, fa victoire fur la nature fe fuffent montrés encore avec plus d'avantage, & Corneille en jettant plus d'*ondulations* dans ce perfonnage, fi parfait à tant d'égards, n'auroit pas eu befoin du rôle accef-

ſoire de Sévere (1), qui peut-être donne plus que Polyeucte de l'ame à la piéce, & devient la ſource principale de l'intérêt. Ce pouvoir ſurnaturel de la religion qui nous ſubjugue, & nous arrache à nous-mêmes: tel eſt le grand tableau que j'avois à repréſenter dans COMMINGE, & dans EUPHÉMIE. Il ne faut accuſer que la médiocrité & l'inſuffiſance de mes talents, s'il n'a pas produit plus d'effet; j'oſe dire que l'idée en eſt heureuſe, & que mis en œuvre par le génie, il l'emporteroit ſur les autres actions dramatiques. C'eſt en quelque ſorte, une nouvelle nature qu'auroit à nous expoſer un poëte ſublime; & quelle richeſſe, quelle vigueur de caractères s'offriroient à ſon pinceau! Les paſſions concentrées dans le ſilence & l'obſcurité de la retraite ont une véhémence, une force, auxquelles ſont incapables d'atteindre la langueur & la délicateſſe d'un monde diſſipé; un cœur iſolé, forcé de ſe replier ſur lui-même, de ſe parler, de ſe répondre, de ſe nourrir, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, de ſa propre ſubſtance, en acquiert plus de reſſort & d'énergie dans ſes mouvements. Il n'eſt

(1) Oſerois-je hazarder une réflexion critique ſur Polyeucte? On doit ſe reprocher d'aimer tant Sévere; cet amant de Pauline eſt ſi tendre, ſi généreux! Ce perſonnage, ſelon moi, fait un peu tort à celui du mari, auquel l'intérêt devroit plus ſe rapporter.

point de faibles oscillations pour une ame solitaire : tout y porte de violentes secousses ; elle s'attache avec vivacité aux moindres objets qui l'intéressent, & elle les embrasse avec fureur ; on peut comparer des ames de cette espéce à ces volcans dont l'explosion est d'autant plus terrible, que la flamme a été plus comprimée, & que tout lui a servi d'aliment. L'imagination dans une personne séparée de la société est prompte à s'allumer, parce qu'elle est plus recueillie, & moins divisée. Voilà pourquoi, en supposant deux hommes qui auroient reçu du ciel une égale portion de talent, celui qui auroit le courage de vivre seul, de s'enfoncer dans ses pensées, ce que les Italiens appellent *il gran' pensiero*, s'éleveroit nécessairement à un degré supérieur de génie. Homere, Démosthenes alloient composer leurs ouvrages immortels aux bords de la mer, & c'est dans l'horreur des cimétieres qu'Young a médité ses *Nuits*, le chef-d'œuvre du *genre sombre*.

J'ai renvoyé à la fin de ma Piéce les Remarques qui y sont relatives, ainsi que les *Mémoires* d'où j'ai emprunté ma *Fable*. Voulant conserver à l'intérêt théâtral tout son effet, partie de notre littérature trop peu approfondie, je me suis apperçu que le lecteur prévenu sur la marche & l'économie d'un drame, sur les diverses impressions

ſions qui en devoient réſulter, n'apportoit plus qu'une froide curioſité à la connaiſſance de l'intrigue. L'eſprit n'étant plus exercé par le piquant de la nouveauté, le cœur ne tarde pas à tomber dans le dégoût & dans le relâchement. Ces prologues inventés par les Grecs, adoptés par les Romains, & imités de nos jours par les Anglais, en uſage même chez les Chinois, devoient nuire à la chaleur de l'action; quelqu'un qui n'auroit jamais entendu parler d'Iphigénie, auroit certainement lieu d'être fâché qu'on l'inſtruiſît des faits avant que d'avoir lu l'admirable tragédie de Racine, ou de l'avoir vû repréſenter. Ce ſeroit d'ailleurs au goût à indiquer les occaſions, où les éclairciſſements doivent précéder une production dont le but eſt de plaire & d'émouvoir; ces eſpeces de ſommaires, en nous préparant aux impreſſions touchantes que nous allons reſſentir, nous familiariſent d'avance avec la pièce, & le charme de l'intérêt s'évanouit. On m'objectera qu'il y a de la ſatisfaction à juger du parti que l'auteur a tiré de ſon ſujet: je ne ſuis point ennemi des plaiſirs de l'eſprit, mais ſes amuſements qu'il lui plaît d'appeller des connaiſſances, ſont bien au-deſſous des voluptés de l'ame. On éprouve des tranſports délicieux à la repréſentation de Phédre, de Zaïre, de Mérope,

&c. qu'on eſt malheureux de pouvoir *raiſonner* ſur des drames ſi intéreſſants!

On voudra bien ſe reſſouvenir de l'emploi des points, tel que je l'ai propoſé dans mon ſecond DISCOURS à la tête de COMMINGE. Les deux points.. indiquent une ſuſpenſion; les trois... en forment une beaucoup plus marquée; ces ſilences employés à propos ſont l'accent, pour ainſi dire, du ſentiment. Ils donnent plus d'intelligence, de variété & de vie au débit, & font ſortir davantage ces beautés ſimples qui animent le langage de la paſſion. Quelques gens du monde, de ces *agréables cauſeurs*, qui ſe gardent bien de réfléchir, ont cru m'oppoſer des raiſons, en ſe récriant *qu'on ſçavoit lire*: c'eſt juſtement ce qu'on ſçait très-peu. Ces mêmes perſonnes auroient été fort embarraſſées, ſi pour toute réponſe je les euſſe priées de lire à haute voix, ſurtout une tragédie; j'ai vu même des littérateurs que ma propoſition auroit déconcertés. Encore une fois, j'ai prétendu noter le jeu théâtral, & je le répéterai, ſi nos maîtres n'avoient pas dédaigné d'apporter quelque attention à cette bagatelle, leurs chefs-d'œuvres ne feroient point ſi *dénaturés*, ſoit à la repréſentation, ſoit à la lecture, & les partiſans de la ſcène françaiſe ſe plaindroient moins de ce qu'on *perd de vue la tradition.*

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION.

DRAME.

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE, *Religieuse.*

THÉOTIME, *Religieux.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

MÉLANIE, *Religieuse.*

CÉCILE, *Religieuse.*

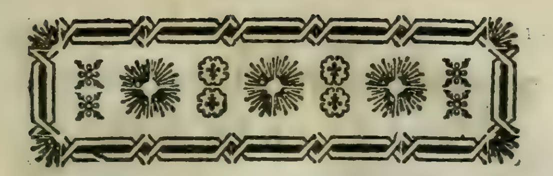
UNE SOEUR CONVERSE.

La Scène est dans le Couvent de ***



. . . . Je n'ai plus qu'à mourir

EUPHÉMIE [illegible]



EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le rideau se leve. La scène représente une cellule de la plus grande simplicité. A gauche, à peu de distance du mur, est un cercueil, aux pieds duquel se voit une lampe allumée. Du même côté, plus sur le devant de la scène, est un Prie-Dieu surmonté d'un Crucifix que soutient une tête de mort : sur le Prie-Dieu, sont des livres de dévotion. On observera que quelques chaises de paille cachent un peu le cercueil aux personnes qui entrent dans la cellule. Le jour commence à paraître.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE *seule, appuyant une main sur son cercueil, dans l'attitude d'une personne qui se leve:*

QUOI! dans ce lit funèbre (1), arrosé de mes larmes,
Où veillent avec moi d'éternelles allarmes,
Où sans cesse ma fin à mes yeux vient s'offrir,
Où mon cœur, chaque jour, doit apprendre à mourir,
Dans ce même cercueil, qui contiendra ma cendre,
J'ose encor m'occuper d'un souvenir trop tendre,
Que dis-je? d'un amour réprouvé par le ciel!

Elle quitte le cercueil, & va se jetter avec précipitation aux pieds du Prie-Dieu.

Ne sçaurois-tu dompter ce penchant criminel,
O mon Dieu? Ton épouse à tes pieds gémissante
Implore ton secours, ta grace, si puissante;
A ton ordre, les vents s'irritent, sont soumis;
Tu souleves les mers, & tu les applanis;
Ton souffle allume, éteint la flamme du tonnerre;
Tu changes, quand tu veux, la face de la terre;
Et tu ne peux changer, & rappeller à toi
Une ame qui t'échappe, & qui trahit sa foi!

---

(1) On se souviendra qu'il y a des Religieuses dont l'usage est de coucher dans leur cercueil.

Tu ne peux appaiser ces troubles, cet orage
Qui trompent ma foiblesse, & lassent mon courage!
Détruis des sentiments si coupables, si chers;
Brise un cœur révolté, qui traîne d'autres fers
Que ceux, dont pour jamais tes mains m'ont enchaînée..
Qu'est-ce que la vertu du ciel abandonnée?
La mienne en vain réclame un impuissant devoir.
Dieu, pour vaincre Euphémie, il faut.. tout ton pouvoir.

Elle se prosterne plus profondément, & en pleurant amèrement.

Mes priéres, mes pleurs devant toi se répandent;
Que dans mon sein la paix, le pur amour descendent!
Fais cesser mes combats, mes infidélités;
Triomphe, règne seul sur mes sens agités.

Elle embrasse de ses deux mains la tête de mort.

Et toi, qu'avec horreur tout mortel envisage,
Ton silence m'instruit.. oui, je vois mon image!
Voilà, voilà les traits, par qui je veux charmer!
C'est moi, que je contemple, ô ciel!. & j'ose aimer!

Elle est penchée vers la terre, dans l'attitude de la profonde douleur.

J'expire!

SCENE II.

EUPHEMIE, MÉLANIE.

EUPHÉMIE, *se relevant avec précipitation, & allant vers Mélanie.*

Eh bien, ma sœur! ce pieux solitaire,
Par qui la vérité nous parle & nous éclaire,
Viendra-t-il ranimer ma mourante vertu,
Assujettir un cœur trop long-temps combattu,
Soumettre à mes devoirs ma foiblesse indocile?

MÉLANIE.

Vous le verrez bientôt sur les pas de Cécile;
C'est sa voix qui l'appelle en ce séjour sacré.
Mais, à quel trouble affreux votre esprit est livré!
Pouvez-vous sous le voile, ô ma chere Euphémie,
Nourrir sans espérance une flamme ennemie,
Le poison dévorant d'un amour insensé?
Malgré votre raison, & le ciel offensé,
Un objet, qui n'est plus, vous occupe sans cesse!
La mort..

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

La mort n'a pu lui ravir ma tendresse.
Il vit, il vit toujours dans ce cœur déchiré,
Et souvent à Dieu même il s'y voit préféré.
Je ne veux point cacher tout l'excès de mon crime:

Plus que jamais, l'amour s'attache à sa victime;
Il s'arme contre moi des ombres de la nuit;
Jusques dans ce cercueil sa fureur me poursuit;
J'y voulois déposer le poids de mes allarmes;
Mon œil appésanti se fermoit dans les larmes;
Mon ame, qui cédoit aux horreurs de son sort,
S'essayoit à dormir du sommeil de la mort:
Quel songe! quel spectacle a frappé ma paupiere!
Un lugubre flambeau me prêtoit sa lumiére;
J'égarois mes ennuis, mes tourments, mes remords,
A travers les tombeaux, les spectres & les morts:
Un éclair brille & meurt dans ces vastes ténèbres;
Un cri m'est apporté par des échos funèbres.
La terre gronde, & laisse échapper de ses flancs
Un fantôme, entouré de sombres vêtemens;
Un glaive étinceloit dans sa main menaçante;
Il s'avance à grands pas, me glace d'épouvante,
S'approche, offre à mes yeux.. je reconnais Sinval,
Sinval, de l'Eternel audacieux rival,
Sinval, que je devrois repousser de mon ame,
Qui toujours y revient avec des traits de flamme..
„ Viens, suis-moi, m'a-t-il dit, suis ton premier
„ époux;
„ Cesse de m'opposer l'autel d'un Dieu jaloux.
„ L'autel, pour m'arrêter, n'a point de privilége."
Soudain sous les efforts de son bras sacrilége,
Mon voile se déchire.. insensible à mes cris,
Parmi le sang, la mort, & ses affreux débris,

De cercueils en cercueils, ſur les bords d'une tombe;
Il me traîne expirante; il m'y jette.. je tombe;
Sinval plonge le fer dans mon ſein malheureux,
Et la foudre en éclats nous a frappés tous deux.

MÉLANIE.

Dans ces jeux du ſommeil, je ne vois qu'un vain ſonge,
Dont la nuit avec elle emporte le menſonge.
Vous-même préparez le poiſon ſéducteur,
Vous aiguiſez le trait qui vous perce le cœur.
Ah! ce n'eſt point ainſi qu'on obtient la victoire;
D'un objet dangereux rejettez la mémoire..

EUPHÉMIE.

Eh! le puis-je, ma ſœur? vous ne connaiſſez pas
Le feu des paſſions, leurs horribles combats,
Le charme de l'amour, ſon pouvoir invincible..

MÉLANIE.

Ma ſœur, vous avez cru Mélanie inſenſible:
Non, je ne le ſuis point. Mais, j'ai tourné mes vœux
Vers un objet, qui ſeul doit allumer nos feux.
Ma ſœur, vous méritez toute ma confiance:
Du ciel en ma faveur admirez la puiſſance;
L'exemple quelquefois ſuffit pour éclairer;
Mon ame à vos regards brûle de ſe montrer.
Dans mon premier ſoupir j'exhalai la tendreſſe;
D'un ſentiment ſi cher je nourriſſois l'ivreſſe;
Tout ce qui m'entouroit, intéreſſoit mon cœur,
M'attachoit par un nœud toujours plus enchanteur;

Je touchois à cet âge, où l'ame inquiétée
S'étonne des transports dont elle est agitée;
L'amour déterminoit son ascendant sur moi;
Il m'alloit captiver. Mes yeux s'ouvrent; je voi
Mes deux sœurs, que devoit flatter l'erreur du
monde,
Dans les sombres ennuis, dans la douleur profonde,
L'une pleurant sans cesse un époux adoré,
Aux premiers jours d'hymen dans ses bras expiré;
L'autre prête à mourir, amante infortunée,
Par un vil séducteur trahie, abandonnée;
Mon pere, auprès de nous ramené par la paix,
Tout à coup dans la tombe emportant nos regrets;
Son ami malheureux, & que les fers attendent.
Mes regards consternés sur l'univers s'étendent;
Je contemple ces grands, les maîtres des humains:
Je les vois assiégés de semblables chagrins;
Je vois le trône même environné d'allarmes,
Et le bandeau des rois, tout trempé de leurs larmes.
Cette image auroit dû vaincre, & détruire en moi
Le tendre sentiment, qui m'imposoit la loi.
Mais en vain ma raison opposoit son murmure
A ce besoin d'aimer, le cri de la nature:
Mon cœur me trahissoit; je ne combattis plus;
Je cédai; je fixai mes vœux irrésolus.
Il falloit que l'amour remplit toute mon ame,
Et je choisis un Dieu pour l'objet de ma flamme.
Dès ce moment, le monde à mes yeux se perdit;

Comme une ombre qui paſſe, & qui s'anéantit;
Je rejettai bientôt ſes trompeuſes promeſſes;
Malgré l'eſpoir flatteur du rang & des richeſſes,
Malgré tous mes parents, je courus aux autels
M'enchaîner: Dieu reçut mes ſerments ſolemnels;
J'ai trouvé tout en lui; pour lui ſeul je reſpire.
Ma ſœur, à mes tranſports Dieu ſeul pouvoit ſuffire;
Maître des ſentiments, il les ſatisfait tous;
Je n'eus point d'autre amant, je n'ai point d'autre époux.
Ma flamme tous les jours, & s'épure & s'augmente;
Cette céleſte ardeur, du ſort indépendante,
Ne craint pas le deſtin de ces engagements
Que détruit le caprice, ou la mort, ou le tems.
Non, je ne brûle point pour un amant vulgaire,
Qui change, qui périt, ou qui ceſſe de plaire:
Je brûle pour un Dieu; mon eſprit immortel
S'embrâſera des feux d'un amour éternel..
Ah! ma ſœur, partagez le bonheur d'une amie;
Dieu lui ſeul doit regner dans le cœur d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Je demande en pleurant qu'il m'ôte un ſouvenir
Que le devoir, l'honneur m'ordonnent de bannir.
Ce miracle, ô mon Dieu! ſeroit-il impoſſible?
Tout rappelle à mon ame une mere inflexible
Que mes gémiſſements ne ſçauroient attendrir,
Dont le ſein à mes pleurs refuſe de s'ouvrir,
Qui pour ſon fils, hélas! mere aveugle, idolâtre,

M'accable des rigueurs d'une dure marâtre,
Qui, dans l'ombre du cloître enfermant mes douleurs,
Goûte l'affreux plaisir de séparer deux cœurs,
Tandis que ma tendresse.. elle m'est toujours chere,
Et dans ses cruautés je ne vois que ma mere..
Sans doute, elle a causé le trépas d'un amant..
Cette image m'accable, irrite mon tourment!
Moi-même ai consommé le fatal sacrifice;
Je me suis imposé.. le plus affreux supplice.
J'avois perdu Sinval; que m'étoit l'univers?
Et je repousse un Dieu! je pleure sur mes fers!
Sous un fardeau d'ennuis ma faiblesse succombe!
Sinval.. rentre, cruel, dans la nuit de la tombe;
Tu m'arraches mes vœux.. je te suis chez les morts,
Ah! du moins, laisse à Dieu mes pleurs, & mes remords.

MÉLANIE, *la serrant dans ses bras.*

Ma sœur, ma tendre amie, il faut cacher ce trouble..

EUPHÉMIE.

Puis-je, hélas, le cacher? chaque instant le redouble.

SCENE III.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE, *à Euphémie.*

Cécile vient.. craignez..

EUPHÉMIE.

Qu'à ses regards, ma sœur,
Qu'à ceux du monde entier éclatent ma douleur,
Mes maux, mon désespoir, mon repentir, mon crime..
Que tout sçache, ô Sinval, que je meurs ta victime.

CÉCILE *d'un ton sévère à Euphémie.*

Enfin vous allez voir ce ministre sacré
D'un Dieu, qui sçait punir, interprête éclairé;
Ma sœur, ce Dieu lassé d'employer les menaces,
S'apprête à vous fermer le trésor de ses graces;
Epouse sans pudeur, infidelle à l'époux,
Il va vous accabler du céleste courroux.
Votre rébellion, à nos sœurs trop fatale,
A levé dans ces murs la pierre de scandale.
Expiez envers Dieu cet oubli criminel;
Si vous ne réclamez son amour paternel,
Si, livrée aux regrets, à des remords sincères,
Vous n'arrosez l'autel de vos larmes amères,
Frémissez, n'attendez qu'un juge impatient

De prononcer l'arrêt que ſa bonté ſuſpend;
Son équité le preſſe: il ne peut vous abſoudre;
Je vois le bras vengeur, qui s'arme de la foudre,
Le tonnerre allumé, la flamme des enfers,
Sous vos pas égarés les abîmes ouverts:
Vous tombez dans ces lieux de déſeſpoir.. de rage..

Euphémie à ces derniers mots paraît troublée.

MÉLANIE *avec transport à Cécile.*

Que dites-vous, barbare? arrêtez.. cette image..
N'eſt point celle de Dieu: vous le peignez cruel;
Depuis quand le pardon n'eſt-il plus ſur l'autel?

A Euphémie avec un ton touchant, la ſerrant contre ſon ſein.

Vas, ma chere Euphémie, humble dans tes prieres,
Vas te jetter aux pieds du plus tendre des peres,
Lui porter dans ſon temple un cœur qui ſçait aimer,
Qui ſçaura pour lui ſeul ſouffrir & s'enflammer;
D'un penchant qui l'offenſe, étouffe la mémoire;
A tes ſens ennemis diſpute la victoire;
Dompte l'humanité, qui voudroit te ravir
Le prix de tes combats, l'honneur de t'aſſervir;
Repouſſe la nature indignée & jalouſe;
Vole à Dieu qui t'appelle, & rends-lui ſon épouſe;
Vois-le du haut des cieux qui s'applaudit en toi,
Qui prête à tes efforts les aîles de la foi;
Pénétre-toi des feux de ſa grace invincible.
Ma ſœur, il a formé ton ame trop ſenſible,
Pour ne t'inſpirer pas cet amour immortel
Qui rejette le monde, & nous éleve au ciel;

Il frappe quelquefois : mais toujours il nous aime ;
Ne crains pas. Ce miniſtre, envoyé par Dieu même,
Ne ſe montrera point l'ange exterminateur ;
Il ſera ton ami, l'ange conſolateur ;
Il eſſuyera tes pleurs d'une main bienfaiſante.
La piété ſincere eſt toujours indulgente.

Euphémie ſe retire dans la plus profonde douleur.

D'un autre ſentiment peut-on être animé,
Et reconnaître un Dieu ſi digne d'être aimé ?

SCENE IV.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE.

Excusez des tranſports qui ne ſçauroient ſe taire,
Ma ſœur ; votre vertu, ſans doute trop auſtere,
Dans le ſein d'Euphémie a porté la terreur.
Le ton de la menace appartient à l'erreur.
La douceur eſt l'eſprit d'une morale ſainte ;
L'amour doit l'inſpirer ; n'y mêlons point la crainte.

CÉCILE.

Ma colère eſt égale à mon étonnement !
Quoi ! loin de partager un juſte emportement,
Quand l'intérêt du ciel devroit ſeul vous conduire,
Des folles paſſions vous flattez le délire !

Vous

Vous voulez qu'une sœur, indigne de ce nom,
De Dieu, qu'elle trahit, attende son pardon!

MÉLANIE.

Et toujours ces rigueurs, & cette ame inflexible,
Qui met tout son orgueil à se rendre insensible!
Cécile, ouvrez les yeux; faut-il vous répéter
Ce que le sentiment s'empresse à nous dicter?
Non, ma sœur, Dieu n'est point un tyran sanguinaire,
Inaccessible aux pleurs du repentir sincere;
Qu'est-ce que la grandeur qui ne pardonne pas?
N'a-t-il point répandu son sang pour des ingrats?
Euphémie à ses pieds se reconnaît coupable:
Il daignera lui tendre une main secourable;
La grace descendra dans ce sein agité.
Soutenons l'arbrisseau dans sa fragilité;
Consolons notre sœur, & plaignons sa faiblesse.

CÉCILE.

Sa faiblesse! Grand Dieu, qu'elle outrage sans cesse,
Sur quels crimes ta foudre aura-t-elle à tomber,
Si de pareils forfaits peuvent s'y dérober?
Depuis qu'à nos autels Euphémie est liée,
L'idole de son cœur ne peut être oubliée;
De la nuit du tombeau cet objet renaissant,
Sur son ame égarée est toujours plus puissant;
Comment! après dix ans de soupirs & de plaintes,
Se consumer d'amour pour des cendres éteintes!
Nous laisser voir un cœur toujours plus enflammé,

Plus criminel!

MÉLANIE.

Après une longue pause.

Ma sœur... vous n'avez pas aimé.

CÉCILE.

Qu'en ces liens honteux j'eusse été retenue!
Que Cécile eut aimé! Dieu seul..

SCENE V.

MÉLANIE, CÉCILE, UNE SOEUR CONVERSE.

LA SOEUR CONVERSE *à Mélanie, & Cécile.*

Une inconnue
Vous demande en ces lieux un secret entretien.

CÉCILE *avec vivacité.*

Quel rang annonce-t-elle?

MÉLANIE *à Cécile.*

Eh! le rang n'y fait rien,
Ma sœur; il faut la voir.

LA SOEUR CONVERSE.

Tout pour elle intéresse;
Un air noble & touchant se mêle à sa tristesse;
Je crois qu'elle est à plaindre, & que l'adversité..

MÉLANIE *vivement.*

Qu'elle entre.

CÉCILE *à Mélanie.*

Hé quoi! ma sœur! cette importunité..
Toujours des indigents!

MÉLANIE *à la sœur Converse.*

Qu'elle vienne, vous dis-je.

La sœur Converse sort.

SCENE VI.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *d'un ton pénétré.*

Un sentiment si dur me surprend & m'afflige.
Remplissez-vous les loix de la religion,
Quand votre ame se ferme à la compassion;
Quand votre piété farouche, atrabilaire,
Prête à Dieu ces levains de haine & de colere;
Quand vous ne goûtez point l'ineffable plaisir
D'aimer le malheureux, & de le secourir,
Dans les larmes d'autrui d'essuyer vos pleurs mêmes?
Est-ce-là ton esprit, & tes douceurs suprêmes,
Religion si pure, & si chere à mon cœur?
Vous n'avez point aimé: je vous l'ai dit, ma sœur;
Votre dévotion s'irrite sous la haire.
Si vous eussiez aimé, votre zele sévere

D'une grace plus douce eut ſenti les attraits.
Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des bienfaits;
C'eſt ſa tendreſſe, hélas! & non pas ſa juſtice,
C'eſt l'amour, qui pour nous l'a conduit au ſupplice.

CÉCILE.

Penſez-vous que le ciel emprunte votre voix,
Ma ſœur, pour m'éclairer & me dicter ſes loix?
Je ſçais les pratiquer: mais je vois l'infortune
Aſſiéger cet aſyle, & ſe rendre importune,
Aſſocier ſa plainte aux cantiques ſacrés.
L'autel a des devoirs de tout tems révérés.
Ne doit-on pas prier? A votre tour inſtruite..

MÉLANIE.

Faiſons du bien, ma ſœur, & nous prierons enſuite.

SCENE VII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

La Comteſſe annonce l'indigence par un habillement noir, des plus ſimples, où cependant ſe remarque cette propreté décente, qui n'abandonne jamais les infortunés qui ont quelque naiſſance, ou quelque éducation. Cécile la regarde avec une indifférence froide & dédaigneuſe, & Mélanie avec tout l'intérêt de la ſenſibilité.

LA COMTESSE D'ORCÉ *à Mélanie & Cécile.*

UNE inconnue, hélas! mourante dans les pleurs,
Ose dans votre sein apporter ses douleurs..

MÉLANIE *vivement à la sœur Converse.*

Sortez.

SCENE VIII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

LA COMTESSE D'ORCÉ *continue.*

DE l'univers, de tout abandonnée,
Lasse de supporter ma vie infortunée,
D'attacher des regards dédaigneux ou cruels,
J'ai cru que mes malheurs trouveroient aux autels
Le sentiment d'une ame aux vertus consacrée,
Cette pitié touchante, & du monde ignorée.

MÉLANIE *à la Comtesse avec attendrissement.*

Asseyez-vous, Madame. *Elle s'assied.*

CÉCILE *froidement.*

Assurement, nos vœux
Sont adressés au ciel pour tous les malheureux.
Mais, d'une dette immense à peine soulagée,

Cette maiſon, ſans bien, eſt d'aumônes chargée..
La charité..

LA COMTESSE D'ORCÉ *à ce mot fondant en pleurs.*

A Cécile.

Voilà le comble du malheur,
Madame.. & vous auſſi, vous me percez le cœur!
Non, je n'implore point la charité, Madame;
Je demande.. la mort. *Ses larmes redoublent.*
Dieu! quel coup pour mon ame!

MÉLANIE *avec tranſport à Cécile.*

Qu'avez-vous fait, cruelle? allez.. retirez-vous;
Vous avez déchiré ſon cœur.. *Cécile reſte encore.*
Eh! laiſſez-nous.

Cécile ſort avec dépit.

SCENE IX.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *s'aſſeyant aux côtés de la Comteſſe & ſerrant ſes mains.*

MADAME..

LA COMTESSE D'ORCÉ *toujours dans les ſanglots. & n'écoutant point Mélanie.*

Quoi! c'eſt-là cette loi bienfaiſante,
Cette religion douce & compatiſſante!

Où chercher la pitié? de qui l'attendre? ô ciel!

MÉLANIE.

De mon cœur. Croyez-moi, c'eſt aux pieds de l'autel
Que l'humanité pleure & gémit ſans contrainte;
Dans l'ame de Cécile elle n'eſt point éteinte;

La Comteſſe leve la tête, s'apperçoit que Cécile eſt retirée, & regarde Mélanie avec attendriſſement.

Daignez lui pardonner. Sa ſombre piété
Paraît s'enorgueillir de ſa ſévérité:
Mais elle vous plaindra.. non, il n'eſt pas poſſible..
Qui pourroit vous entendre, & n'être pas ſenſible?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je ne viens point, Madame, implorer des ſecours,
Ni d'opprobres ſouiller le dernier de mes jours:
Car je ſens qu'au tombeau je ſuis prête à deſcendre.
Puiſſe, ô Dieu, ta rigueur s'arrêter à ma cendre.
Je connais les moyens de hâter ce moment,
De finir, en un mot, ma honte & mon tourment:
Mais Dieu ſeul, qui me frappe, a des droits ſur ma vie;
Par ſes coups ſeuls, il faut qu'elle me ſoit ravie.
Je dois donc m'abaiſſer ſous le fléau vengeur;
Je dois boire à longs traits la coupe du malheur,
Pour obéir au ciel, ſupporter l'exiſtence,
Faire plus, étouffer l'orgueil de ma naiſſance.
J'eus autrefois un rang, des biens & des honneurs.
L'infortune a détruit tous ces ſonges flatteurs.
Et, qui m'a pu réduire à ce ſort déplorable?.

Elle pleure.

Excusez ce désordre.. un trouble affreux m'accable;
Le malheur jusques-là peut-il humilier?
Je venois.. quel aveu! je venois vous prier
De soutenir mes pas au bout de ma carriere..
De me placer enfin, pour traîner ma misere,
Au rang.. *avec des sanglots*, de domestique.

MÉLANIE *avec des larmes.*

Arrêtez.. vous, servir!
Non, Madame.. à vos maux tout sçaura compatir;
C'est vous, qu'on servira. Je donnerois ma vie,
Pour dérober vos jours à cette ignominie.
L'amitié.. la tendresse.. on essuyera vos pleurs.
Qui ne s'attendriroit, hélas! sur vos malheurs?

LA COMTESSE D'ORCÉ *en l'embrassant.*

Ah! je vous dois déjà de la reconnaissance:
Mais, mon honneur s'oppose à votre bienfaisance;
Je sçaurai m'abaisser, servir enfin.. mourir,
Sans que mon infortune ait jamais à rougir.
Les dons, de quelque main qu'ils soient offerts, Madame,
Offensent la noblesse & la fierté de l'ame.
J'expire.. & ce qui rend le trait plus assassin,
Madame.. *avec des pleurs.* c'est un fils.. qui me perce le sein.

MÉLANIE *avec un cri.*

Un fils! le monstre affreux! & quelle ame assez dure
Peut trahir à ce point le sang & la nature?

La

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui.. c'eſt un fils, un fils par ce ſein allaité,
Madame; il fut à peine en mes bras apporté,
Qu'il réunit mes ſoins, mes craintes, mes careſſes,
Le tendre amour de mere, & toutes ſes faibleſſes;
Je lui ſacrifiai les plaiſirs & les rangs,
Mon pere, mon mari, tous mes autres enfants;
Pour un ſeul de ſes jours je me fuſſe immolée,
Et mourant à ſes yeux, j'euſſe été conſolée;
Je ne voyois, n'aimois, n'adorois que ce fils..
Ses freres, au tombeau, de mon époux ſuivis,
Lui laiſſerent des droits qu'appuya ma tendreſſe:
De ſon ſeul intérêt je m'occupois ſans ceſſe;
Que dis je? avec ces droits je cédai tous les miens,
Et maître de mon cœur, il le fut de mes biens.
Mes moindres revenus, tout devint ſon partage,
Tout; je ne demandois que l'unique avantage
De vivre près de lui, près de lui de mourir,
Et que ce fils ſi cher eut mon dernier ſoupir.
Les penchants trop marqués d'une ame corrompue
Sous des traits embellis ſe montroient à ma vue;
Envain tout m'éclairoit: j'aimois à m'abuſer;
Tant l'amour maternel ſçait nous en impoſer!
Je n'appercevois pas dans ma folle tendreſſe,
Que ce fils égaroit ſa coupable jeuneſſe,
Qu'aux plus honteux excès de la perverſité
Il joignoit l'avarice & l'inhumanité..
Qu'il étoit un ingrat. Enfin il ſe marie;

Une femme ſouvent, dans une ame endurcie,
Porte cette douceur, cet attendriſſement,
Principe des vertus, ſource du ſentiment :
Son épouſe, au contraire, encor plus inhumaine,
Echauffa contre moi les poiſons de ſa haine ;
Ce fils, ſur qui j'avois épuiſé mes bontés,
M'accabla de mépris, d'horribles duretés,
Unit l'inſulte amere au plus cruel outrage,
Des pleurs qu'il fit couler, détourna ſon viſage..

En pleurant.

Il me chaſſe (1), quel mot! de ce même château,
Séjour de mes ayeux, notre commun berceau :
J'embraſſe ſes genoux ; éplorée & mourante,

---

(1) Si quelques perſonnes, qui, ſans doute, auroient peu vécu, pouvoient penſer aſſez bien de la nature humaine, pour ſoupçonner d'invraiſemblance ce caractère odieux, on leur répondroit par un trait emprunté non d'un roman, mais des *petites affiches* de Paris, du 2 Février de l'année 1767. „ La nommée *Anne de Laloy* „ femme de *Jean d'Uran*, eſt morte le 14 Janvier au „ village de Vaux-ſur-Seine, près Melun, âgée de 99 „ ans 3 mois & 2 jours ; elle n'a ceſſé de travailler à „ la culture des terres qu'environ trois mois avant ſon „ décès, & *elle a fini ſes jours dans une étable à vaches*, „ *où on lui permettoit par charité de ſe retirer. Elle a* „ *eu* 58 *enfants ou petits-enfants, & elle en laiſſe* 53 „ *vivants.*" Les peres & meres ont-ils jamais offert des exemples d'une pareille inhumanité?

Je m'écrie : „ O mon fils ! une mere expirante,
„ Une mere à vos pieds n'implore qu'un bienfait,
„ Seul prix de cet amour, qui pour vous a tout fait :
„ Le trépas va bientôt terminer mes miseres :
„ Que je meure du moins dans le lit de mes peres!
Il ne m'écoute pas : „ Vous, qu'a nourri mon fein,
„ Vous voulez donc, mon fils.. que j'expire de faim !
„ Je vous ai donné tout ; en proye à l'amertume,
„ Je n'ai gardé.. qu'un cœur que le chagrin con-
„ fume.
„ Vous aurez des enfants : je devrois fouhaiter..
„ Ah ! puiffent-ils, cruel, ne vous pas imiter !"
Sa femme, en ce moment, plus barbare peut-être,
Me force de quitter les lieux qui m'ont vu naître,
Où s'attachoient encor mes regards expirants..
Ciel ! & j'ai pu furvivre à ces coups accablants !
Que vous dirai-je, enfin ? tout s'éclipfe à ma vue ;
Je cours chez une amie, & je fuis méconnue ;
Traînant envain partout les horreurs de mon fort,
J'arrive en ce féjour.. pour y trouver la mort !

MÉLANIE.

Non, vous ne mourrez point ; vous aurez deux amies,
Que pour vous confoler le ciel a réunies ;

La Comteffe pleure avec plus d'amertume.

Vous gémiffez ! vos pleurs, en repouffant ma main,
Avec plus d'amertume inondent votre fein !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ah ! Madame, la fource en doit être éternelle.

Vous connaiſſez mes maux & ma douleur mortelle :
Apprenez donc mon crime, & jugez ſi je puis
Mettre fin à mes pleurs, à mes cruels ennuis ;
Ce fils.. ce même enfant, qui m'arrache la vie..
Eut une ſœur..

MÉLANIE *avec un nouvel intérêt.*

Parlez.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Elle étoit embellie
De tous ces agréments, dont l'aſſemblage heureux
Touche encor plus le cœur, qu'il ne ſéduit les yeux ;
Pour me plaire, grand Dieu, tes mains l'avoient formée ;
Je lui fermois mon ſein, & j'en étois aimée ;
Ma fille, à mes rigueurs oppoſant ſon amour,
Plus ſoumiſe à mes loix, plus tendre chaque jour,
Sembloit me pardonner, ignorer que ſon frere
Emportoit tous les ſoins de ſon injuſte mere ;
Un jeune homme modeſte, aimable, vertueux,
D'un rang égal au ſien, fit éclatter ſes feux,
Demanda que l'hymen l'unit à ma famille ;
Ils s'aimoient : inſenſible aux larmes de ma fille,
Je l'immole à ſon frere, éloigne ſon amant,
Dans le cloître l'entraîne, y preſſe ſon tourment,
L'affreux lien qui doit la tenir enchaînée,
Bien différent des nœuds d'un flatteur hymenée !

MÉLANIE *troublée, à part.*

De ſemblables revers..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pour décider ſon ſort,
J'allai de ſon amant lui confirmer la mort;
Sa douleur à ces coups ſuccombe; une parente
Accourt, de ſon couvent la retire expirante;
Cette parente meurt, & je ne puis ſçavoir
Où ma fille a porté ſes pas, ſon déſeſpoir;
Ma fille eſt dans la tombe.. & c'eſt moi, malheureuſe!.
J'ai rendu pour un fils, ſa deſtinée affreuſe.

MÉLANIE *encore plus troublée.*

J'ai peine à réſiſter.. &.. plus je vous entends..
Madame, en ce ſéjour.. depuis près de dix ans..

LA COMTESSE D'ORCÉ *vivement.*

Depuis dix ans.. eh bien!

MÉLANIE.

J'ai la plus tendre amie;
D'une mere qu'elle aime elle fut peu chérie.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pourſuivez.. une mere..

MÉLANIE *rapidement.*

A cauſé ſon malheur;
Un ſort auſſi funeſte entretient ſa douleur;
Elle ſçait reſpecter l'infortune timide:
Souvent dans cet aſyle elle lui ſert de guide;
Son ſein compatiſſant à vos pleurs s'ouvrira;
Elle plaindra vos maux.. elle vous chérira.

Elle ſe leve avec empreſſement.

Madame.. il faut la voir ; vous l'aimerez, Madame.

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant avec la même vivacité.*

O ciel ! . il se pourroit.. que vous troublez mon ame!
Guidez mes pas vers elle ; au comble du malheur,
Grand Dieu, tu permettrois..

SCENE X.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *donnant le bras à la Comtesse & appercevant Euphémie.*

Venez, venez, ma sœur,
A la noble infortune ouvrir vos bras..

LA COMTESSE D'ORCÉ *tombant évanouie sur sa chaise, & avec un cri.*

Constance!

EUPHÉMIE *aux pieds de sa mere.*

Ma mere!

MÉLANIE.

Est-il bien vrai? sa mere! ô Providence!

LA COMTESSE D'ORCÉ *revenant à elle, avec un signe d'effroi & de douleur.*

Ciel! qu'ai-je vu? ma fille attachée aux autels!.

Pour jamais!. j'ai formé ces liens éternels!
Ce voile, ce bandeau m'accuſeront ſans ceſſe..
Par quel évenement.. inſtruis-moi.. ta tendreſſe..
A de ſi doux tranſports tu peux t'abandonner!

Avec des larmes, & embraſſant ſa fille.

Va, le ſuprême effort eſt de me pardonner.

EUPHÉMIE.

Ma mere.. que j'embraſſe!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, tu revois ta mere,
Ta mere infortunée.

EUPHÉMIE.

Elle m'en eſt plus chere.

Elle ſe releve.

Qui peut avoir cauſé ce changement affreux?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ton frere.

EUPHÉMIE.

Mon frere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, cet objet de mes vœux,
Qui m'a fait méconnaître, & haïr ma famille,
Ce fils.. *prenant la main à Euphémie, & en pleurant.*
A qui j'ai pu ſacrifier ma fille..

EUPHÉMIE *vivement.*

Je ne ſens que vos maux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De mes biens poſſeſſeur,
Sourd à la voix du ſang, au cri de la douleur..
Ma fille.. (j'eus pour toi la même barbarie)
Il a chaſſé ſa mere avec ignominie.
Le ciel étoit, hélas! contre moi courroucé.
Juge de mes malheurs! La Comteſſe d'Orcé,
Qu'aveugla ſi long-tems le rang & l'opulence,
En proye à ces horreurs, qui ſuivent l'indigence,
Sans amis, ſans eſpoir, ſans nul ſoulagement,
Victime du beſoin.. du beſoin conſumant,
Venoit en cet aſyle, ouvert à la diſgrace,
Attendant le tombeau, mendier une place..
L'emploi.. de domeſtique..

EUPHÉMIE *tombant dans les bras de ſa mere, & après une longue pauſe.*

A peine je reviens..

Avec tranſport & en pleurant.

Vous ne deſcendrez point à ces honteux moyens,
Pour ſoulager le poids d'une horrible infortune;
Je ſouffrirai pour vous une vie importune;

Vivement.

Je ne vais m'occuper, m'arrachant à la mort,
Que de l'unique ſoin d'adoucir votre ſort,
De vous venger d'un fils.. je peux.. cette parente,
Qui du cloître en ſes bras me tranſporta mourante,
Qui ſeule dans ces murs me vit rendre à des fers,
Que je voulois cacher à vous à l'univers,

Ce cœur si généreux m'a laissé l'héritage
D'un léger revenu.. *rapidement*, qu'il soit votre partage;
J'ajouterai, ma mere, à ce faible secours,
Le travail de mes mains.. j'immolerai mes jours,
Tout.. je mourrois cent fois, ô mere que j'adore,
Pour vous prouver l'amour.

LA COMTESSE D'ORCÉ *l'embrassant.*

Tu peux m'aimer encore,
O ma fille! oublier..

EUPHÉMIE.

Je ne songe qu'à vous.

En montrant Mélanie.

Voici votre autre fille; elle est digne de nous;
Sensible à l'amitié, le malheur l'intéresse;
Elle réunira ses soins & sa tendresse.

LA COMTESSE D'ORCÉ *d'un ton pénétré.*

En ma faveur déjà son cœur s'est déclaré,
Et d'un juste retour le mien est pénétré..

En lui tendant la main.

MÉLANIE *à la Comtesse.*

Je ne vous ai donné qu'un sentiment stérile.
Si ma tendre amitié pouvoit vous être utile,
Je rendrois grace au ciel, qui vous doit son appui.
Le calme, le bonheur ne viennent que de lui;
Lui seul peut consoler, relever l'infortune.
Mais ma présence ici pourroit être importune..

Elle fait quelques pas pour se retirer.

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant.*

Non, demeurez. Pour vous aurions-nous des secrets,
Madame? *montrant sa fille.* Publiez ses vertus, mes regrets,
Mon repentir, les pleurs que le remords me coûte,
Tous ses bienfaits..

EUPHÉMIE *embrassant sa mere.*

C'est vous qui m'obligez sans doute,
Nous pourrons vivre ensemble & pleurer toutes deux..
Ma mere.. hélas! bientôt vous fermerez mes yeux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

C'est toi, qui fermeras ma mourante paupiere.

EUPHÉMIE.

Ne songeons qu'au plaisir de soulager ma mere.
Allons.. *Elle donne la main à sa mere.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *appercevant le cercueil, & reculant d'effroi.*

Dieu! qu'ai-je vû?

MÉLANIE *à la Comtesse.*

Notre loi, chaque nuit,
Nous ramene au cercueil, où la terreur nous suit,
Nous présente la fin qui nous est destinée.

EUPHÉMIE *à sa mere avec un gémissement.*

Oui... voilà mon asyle, & mon lit d'hymenée!

La Comtesse à ce dernier mot pleure, regarde tendrement sa fille, & tombe dans ses bras. Euphémie, après une longue pause, dit à sa mere :

Vous sçaurez tous mes maux.

à Mélanie.

Ne m'abandonnez pas ;
Que ce jour voie enfin terminer mes combats !
Hâtez l'heureux inſtant, où mon ame accablée
Par cet ange de paix doit être conſolée.

Le rideau se baisse.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

La toile se lève. On voit une chapelle, un autel sur le côté, un péristile dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, *toutes deux prosternées, l'une en face de l'autel, & l'autre à un des côtés.*

MÉLANIE.

O TOI dont les bienfaits annoncent la grandeur,
Qui de la grace en nous conduis le trait vainqueur,
O mon Dieu, prends pitié des erreurs d'une amie,
Entends mes vœux, descends dans le sein d'Euphémie;
Substitue aux transports d'un aveugle penchant,
Le feu pur de ta foi, ton amour si touchant;
Seigneur, contre les sens viens lui donner des armes?
Pourrois-tu rejetter nos prieres, nos larmes?
Hélas! son cœur est fait pour connaître ta loi,
Pour t'aimer, t'adorer, pour se remplir de toi.
Tu vois son désespoir, ô Dieu puissant, acheve,
Acheve, & qu'elle céde au remords qui s'élève..

EUPHÉMIE.

De la triste infortune asyle protecteur,
Autel d'un Dieu clément, d'un Dieu consolateur,
Seul appui dans mes maux.. *Elle embrasse avec transport le coin de l'autel.*
Que ma faiblesse embrasse,
D'un fardeau de douleurs impatiente & lasse,
Mon ame, en gémissant, vient répandre à vos piés
Ses ennuis.. ses remords dans les larmes noyés;

Elle se tourne vers Mélanie.

J'ai voulu les cacher aux regards de ma mere,
Et ces pleurs.. dont, grand Dieu, la source encor m'est chere,
Retenus trop longtems demandent à couler..
Mes soupirs étouffés brûlent de s'exhaler;
Cette coupable ardeur malgré moi me dévore;
C'est un fantôme vain que j'aime, que j'adore,
Qui sans espoir excite un sacrilège feu,
Qui dans mon cœur domine à la place d'un Dieu;
Sinval, toujours vainqueur, s'éleve de la terre,
Pour combattre le ciel, & me livrer la guerre;
L'amour.. a dans mon sein enfoncé tous ses traits;
Une affreuse tempête y gronde pour jamais!
Je ne puis décider quels sentiments m'inspirent:
Deux ames tour à tour m'emportent, me déchirent,
O ma religion.. la plus faible est pour toi!
Il faut pourtant, il faut que tu règnes sur moi;

Tout m'en fait un devoir, le ciel, l'honneur lui-
même,
Tout, Sinval, me condamne & défend que je
t'aime;
L'épouſe d'un mortel lui doit ſa foi, ſon cœur;
Et l'épouſe d'un Dieu.. ciel! je me fais horreur..

Elle regarde du côté du périſtile.

Son miniſtre à mes yeux ne s'offre point encore!

Elle ſe proſterne plus profondément.

O mon Dieu que j'offenſe, ô mon Dieu que
j'implore,
Tu m'as rendu ma mere; ah! comble tes bienfaits,
Ou.. que dans mon cercueil je trouve enfin la paix!
Ce repos, où mes vœux n'oſeroient plus prétendre,
Le refuſeras-tu, Dieu vengeur, à ma cendre?

Elle apperçoit ſa mere; à part & avec ſurpriſe.

Ma mere!

SCENE II.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ.

EUPHÉMIE *troublée & ſe levant.*

Où venez-vous? *Mélanie ſe retire.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſerrant ſa fille dans ſes bras.*

Dans tes bras, partager

Tes maux, que je voudrois, ma fille, ſoulager..
Ah! ce ſeroit à moi d'éviter ta préſence.
On craint ſes bienfaiteurs: mais j'aime aſſez
Conſtance,
Pour voler au-devant de ſes ſoins généreux.
Et.. tu gémis? ton ſort..

EUPHÉMIE.

Mon ſort! il eſt heureux:
A mes embraſſements le ciel vous a rendue;
N'accuſez point mon cœur, ſi je fuis votre vue..

Elle eſt agitée.

Non.. je ne vous fuis pas.. je venois en ce lieu.:
Ma mere.. je venois..j'étois aux pieds d'un Dieu..
Hélas! je l'implorois..

Elle prononce ces derniers mots d'une voix tombante.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tes accents s'affaibliſſent..
Tu détournes les yeux.. des larmes les rempliſſent!

EUPHÉMIE *comme emportée par la douleur, tombant dans les bras de ſa mere, en fondant en larmes.*

Après une longue pauſe.

Ah! ma mere.. ne puis-je en ce torrent de pleurs
Exhaler mes ennuis, mes regrets, mes douleurs,
Dans ces larmes mourir?. Ma raiſon impuiſſante,
Envain, les repouſſoit dans mon ame expirante;
Je me ſuis efforcée, envain, de vous cacher
Un cœur.. que tout trahit: contraint de s'épancher,

Il va vous découvrir ses allarmes cruelles,
Ses agitations, ses blessures mortelles,
Que loin de les calmer aigrit encor le tems;
Vous connaîtrez mes maux, l'excès de mes tourments..
Rappellez-m'en la cause, &.. vous devez m'entendre..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sur ton sort quel retour que je ne puis comprendre?
Qui? moi, j'irois, ma fille, à tes yeux retracer
Un tableau, qu'aujourd'hui je voudrois effacer
De mes pleurs, de mon sang.. Ma chere bienfaitrice,
Ecartons cette image: elle fait mon supplice,
Et tu m'as pardonné..

EUPHÉMIE *baisant la main de sa mere.*

Ma mere, c'est à vous
D'accorder un pardon, que j'implore à genoux;
Criminelle à regret, c'est moi qui vous offense.
Gardons sur mes malheurs un éternel silence.
Un Dieu, sans doute, un Dieu qui règle nos destins,
M'appelloit dans ces murs, m'en ouvroit les chemins.
Parlons de ma tendresse attachée à vous plaire,
Du bonheur que j'aurois de consoler ma mere;

Sa voix s'attendrit davantage.

Parlons.. non, je ne puis surmonter le desir,
L'impatiente ardeur de m'en entretenir;

Par-

Parlons.. de cet objet..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De qui?

EUPHÉMIE.

Mes pleurs, mon trouble
Vous le nomment assez.. mon supplice redouble..

Après une longue pause.

De Sinval..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De Sinval!

EUPHÉMIE.

Oui, du maître adoré
D'un cœur.. toujours épris, toujours plus déchiré.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Qu'ai-je fait? ciel! l'amour possede encor ton ame!
Quoi! ma fille, ce feu..

EUPHÉMIE *avec transport.*

Plus que jamais m'enflamme;
Mon repos, mes devoirs lui sont sacrifiés.
Je le dis en pleurant, en mourant à vos piés,

Elle montre l'autel.

En attestant ce Dieu, qui me laisse à moi-même,
Qui me voit, chaque jour, dans ce désordre extrême,
Me traîner aux autels.. qui ne m'écoute pas..
Dix ans de désespoir, de larmes, de combats,
Une haire sanglante à mon cœur attachée,
La terreur avec moi dans mon cercueil couchée,
Le tems, la mort, la mort par qui tout se détruit,

Rien n'a pu m'arracher au trait qui me poursuit.
Une ombre, sur mes pas sans cesse ramenée,
Emporte tous mes vœux, & me tient enchaînée,
L'ombre, hélas! de Sinval: voilà.. quels attentats..
O ciel! tu peux m'entendre, & tu ne tonnes pas!
Dans l'horreur de la nuit, au lever de l'aurore,
Voilà l'unique Dieu que je sers, que j'adore,
A qui je cours offrir mon encens sur l'autel!
Pour des cendres, enfin, je trahis l'Eternel..
Qu'ai-je dit, malheureuse? ah! Dieu vengeur, pardonne,
Pardonne.. ma raison.. ta grace m'abandonne.

Avec transport.

Ma mere! il n'est donc plus? & quel funeste sort..
Notre amour.. mon destin.. j'aurai causé sa mort.

LA COMTESSE D'ORCÉ *serrant sa fille dans ses bras, & en pleurant.*

O ma fille! à mes yeux combien je suis coupable!
Ta mere.. c'est ma main, Constance, qui t'accable!
J'ai creusé sous tes pas cet abîme de maux!
J'ai porté dans ton sein ces éternels bourreaux,
Cette ardeur sacrilege, & de remords suivie,
Cet indomptable amour, qui consume ta vie!

Elle la tient toujours dans son sein.

A mes crimes, ma fille, oppose ta vertu.
Si Sinval au tombeau n'étoit point descendu..

EUPHÉMIE *avec rapidité.*

S'il respiroit! Sinval!. heureuse en ma misere,

Que ma chaîne à ce prix me paraîtroit légère!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ma fille.. je pourrois adoucir ton tourment!
Apprends.. tous mes forfaits.

EUPHÉMIE *avec transport.*

Sinval feroit vivant!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je voulois avancer la fatale journée,
Qui devoit aux autels fixer ta destinée,
Pour jamais t'éloigner & du monde, & de moi;
Un bruit inattendu vint te frapper d'effroi:
Je fuppofai la mort..

EUPHÉMIE.

Sinval voit la lumiere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tout m'engage du moins à le croire.

EUPHÉMIE.

O ma mere;
Mon cœur ne fuffit pas.. mes tranfports.. mon bonheur..
Il vit.. ciel, fur mes jours épuife ta rigueur..

Serrant les mains de fa mere.

Que ne vous dois-je point? Sinval.. Sinval refpire..
O Dieu, qu'il foit heureux!&.. que cent fois j'expire!

Après une paufe.

Mais.. il m'aimoit: comment a t-il pu me laiffer?.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tu ne fçais pas encor.. que vais-je t'annoncer?

EUPHÉMIE *rapidement.*

Il cessa de m'aimer ? gardez-vous de m'inſtruire.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sinval.. il t'adoroit. Faut-il donc te redire
Ce que mon cœur voudroit, ma fille , ſe cacher,
Ce que ſans ceſſe, hélas ! je dois me reprocher ?

EUPHÉMIE.

Parlez..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Quels nouveaux coups une mere te porte !
Sinval.. que tu crus mort, à ſon tour te crut morte.

EUPHÉMIE.

En eſt-ce aſſez, grand Dieu ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De douleur égaré,
Il fuit loin de mes yeux.. ſon ſort eſt ignoré..

EUPHÉMIE.

Sinval ne ſera plus. J'éprouve trop moi-même
Combien il eſt affreux de perdre ce qu'on aime.
Je n'en ſçaurois douter : il eſt dans le tombeau..
Mais, pourquoi m'arrêter à ce ſombre tableau ?
Sinval, à mon trépas peut-être moins ſenſible,
Aura pu ſoutenir cette diſgrace horrible,
Se conſoler.. quel cœur aima comme le mien ?
Qu'ai-je dit ? captivé par un nouveau lien,
Peut-être dans les bras.. dans le ſein d'une épouſe..
Il manquoit à ma flamme, ô ciel, d'être jalouſe !
Et d'un ſemblable feu je puis encor brûler !

Où m'emporte un amour, qui veut tout s'immoler?
En ce moment, c'eſt moi, moi ſeule que je pleure.
Ne voyons que Sinval, qu'il vive, &.. que je meure!
Et n'eſt-il pas heureux, s'il a pu m'oublier?
Voudrois-je à mes tourments, Sinval, t'aſſocier?
Incertaine en mes vœux, de raiſon incapable,
Toujours plus malheureuſe, & toujours plus
coupable,
Mon cœur.. mon cœur ne ſçait, aveugle en ſes
tranſports,
S'il n'aimeroit pas mieux Sinval parmi les morts,
Que Sinval, loin de moi, jouiſſant de la vie;
Non, je ne puis dompter l'affreuſe jalouſie.
Vous avez cru, *à ſa mère.* jugez de mon égarement,
Vous avez cru m'offrir quelque ſoulagement,
Et vous venez encor d'irriter mes tortures;
Tous les poiſons, les feux enflamment mes bleſſures;
Je ne me connais plus.. je repouſſe en fureur
L'autel, où j'ai formé mon éternel malheur;
J'ouvre mon ſein brûlant au trait qui le déchire;
L'amour au déſeſpoir eſt tout ce qui m'inſpire..
Je rejette mon voile.. en outrageant l'époux,
En outrageant le Dieu.. dont je crains trop les
coups.

SCENE III.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

CÉCILE *à Euphémie.*

Ce miniſtre inſpiré par un zèle ſublime,
Cet organe du ciel, le ſage Théotime..

EUPHÉMIE *avec vivacité.*

Eſt ici?

CÉCILE.

Dans ce lieu, bientôt, vous le verrés.

EUPHÉMIE *vivement.*

Ah! s'il rendoit le calme à mes ſens égarés!
Je brûle de le voir, je brûle de l'entendre,
D'épancher mes ennuis, dans ſon ſein de répandre
Mon ame, mes erreurs..

CÉCILE.

Dites des attentats
Que Dieu tarde à punir, mais ne pardonne pas.

EUPHÉMIE.

Hé quoi! toujours armer ſa main compatiſſante!

CÉCILE.

Avant que Théotime à vos yeux ſe préſente,
Je voudrois un moment lui parler: laiſſez-nous,
Et ſongez que le ciel s'appéſantit ſur vous,

Qu'il n'eſt pour vous ſauver qu'un ſeul inſtant
peut-être.
On vous avertira, quand vous devrez paraître.

EUPHÉMIE *d'un ton touchant.*

Ah! ma ſœur!

CÉCILE *avec hauteur & indignation.*

Un tel nom doit vous être interdit;
Ma ſœur ſuit mon exemple, & le ciel la bénit;
Allez.

Euphémie accablée de douleur eſt emmenée par ſa mere, qui la tient dans ſes bras.

SCENE IV.

CÉCILE *ſeule.*

O DIEU vengeur, punis, frappe le crime,
Et que le feu du ciel conſume la victime!
Ta gloire, ta juſtice, exigent que ton bras
L'arrache à ta clémence, & la livre au trépas;
Pour éclater, répands ſur la terre embraſée
Les flammes de la foudre, & non pas la roſée;
L'indulgence aux mortels te manifeſte peu:
C'eſt à des châtiments que l'on connaît un Dieu
Sur ſa tête Euphémie appelle l'anathême;
Il faut un pur hommage à ta grandeur ſuprême;
Proſternée aux autels, & ſoumiſe à tes loix,
Je te ſers, & te crains..

SCENE V.

THÉOTIME, CÉCILE. *Théotime annonce dans toute sa personne un grand recueillement; il a la tête ensevelie dans ses habits de religieux.*

CÉCILE *allant au-devant de Théotime, & faisant une inclination.*

PARDONNEZ, si ma voix,
Mon pere, interrompant votre saint ministere,
Ose attirer vos pas en ce lieu solitaire,
Quand l'autel..

THÉOTIME.

Etre utile est le premier devoir,
La main, qui peut servir, doit quitter l'encensoir;
Que voulez-vous?

CÉCILE.

J'ai cru sur votre renommée..

THÉOTIME.

Mon oreille à ces mots n'est point accoutumée.
Laissons, laissons au monde, à son orgueil trompé
Tous ces hommages vains, dont il est occupé;
Ici, la vérité doit tous deux nous conduire,
Et ce n'est point à nous de chercher à séduire.
Je vous l'ai dit: je n'ai qu'un stérile desir
D'obliger les humains & de les secourir.

Quel

Quel sujet en ces murs auprès de vous m'appelle?

CÉCILE.

Ce n'est point pour mon ame à ses devoirs fidelle,
Et qui craignant son Dieu, s'abaisse devant lui,
Que mon zèle importun réclame votre appui:
C'est pour une compagne à la terre attachée,
Dont la honteuse ardeur ne peut être cachée,
Qui porte à nos autels des éclats scandaleux,
Les révoltes d'un cœur indocile à ses vœux;
Qui s'enflamme d'un feu qu'elle devroit éteindre,
Qui meurt d'un fol amour..

THÉOTIME *avec un soupir.*

Elle est, sans doute, à plaindre!

CÉCILE.

Je venois vous presser d'employer la terreur,
De menacer au nom d'un Dieu juste & vengeur,
D'opposer son tonnerre au feu qui la consume,
De lui montrer la foudre & l'enfer qui s'allume..

THÉOTIME.

Je lui présenterai, plus sûr de la gagner,
Un Dieu qu'on doit chérir, & qui sçait pardonner.

CÉCILE.

Mon pere, vous croiriez ce moyen infaillible..

THÉOTIME.

Reposez-vous sur moi.. *une pause.* sur une ame
sensible,
Du soin de ramener à son joug oublié
Votre sœur malheureuse, & digne de pitié;
Je l'attends.

SCENE VI.

THÉOTIME *seul.*

Quel orgueil! sa piété farouche
Se forme un Dieu cruel, qui tonne par sa bouche!
Ne verrons-nous jamais une sage union
Rapprocher la nature & la religion?
Haïra-t-on sans cesse au nom du Dieu suprême?.
O malheureux humains!

SCENE VII.

THÉOTIME, MÉLANIE.

THÉOTIME.

Ma sœur, le ciel lui-même
S'apprête à vous entendre, à calmer vos ennuis..

MÉLANIE *avec modestie.*

Je connais ma faiblesse, & le peu que je suis;
J'ai besoin du secours de la faveur céleste;
L'homme toujours éprouve une guerre funeste,
Mon pere! je sçais trop qu'à nos sens attachés,
Nous sommes sur l'abîme incessamment penchés:

Mais le ſort d'une ſœur dont je reſſens la peine,
Eſt aujourd'hui l'objet, qui devant vous m'amene;
C'eſt elle dont la voix vous demande en ces lieux ;
Hélas ! qu'elle vous doive un deſtin plus heureux !
Une ſombre langueur ſe répand ſur ſa vie ;
Je viens vous implorer pour cette ſœur chérie,
Digne d'aimer un Dieu, qui voit couler ſes pleurs :
Son cœur, né trop ſenſible, a fait tous ſes malheurs.
C'eſt à vous d'éclairer, de conſoler ſon ame,
D'élever ſes tranſports ſur des aîles de flamme,
Vers ce Dieu qui mérite & qui remplit nos vœux ;
Daignez lui préſenter la clémence des cieux ;
Mon pere, pardonnez, ſi ma main téméraire
Touche au flambeau ſacré, qui par vous nous éclaire :
Mais.. je connais ma ſœur ; facile à s allarmer..

THÉOTIME.

Qu'elle eſpere en ce Dieu, que vous faites aimer.
De la religion voilà bien le langage !
Malheur au zele impie, au cœur dur & ſauvage,
Qui ne pouvant chérir un Dieu plein de bonté,
Arme toujours le ciel contre l'humanité !



SCENE VIII.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE.

Euphémie a le voile baissé & s'avance avec timidité.

MÉLANIE *à Théotime.*

Mon pere, la voici.. *Elle va au-devant d'Euphémie, lui donne la main, & fait avec elle quelques pas sur la scène.*
Venez; ma tendre amie;
Ne craignez point: le ciel vous rappelle à la vie;
Sa grace vous attend, ouvrez-lui votre cœur.
Nous possédons enfin ce saint consolateur;
Elle l'amène au-devant de Théotime.
Je vous laisse avec lui.. *en se retirant.* Remporte la victoire,
O mon Dieu; ce triomphe intéresse ta gloire.



SCENE IX.

THÉOTIME, EUPHÉMIE.

Euphémie parait troublée; elle est encore éloignée, & a toujours son voile baissé.

THÉOTIME.

APPROCHEZ-VOUS, ma sœur; qui pourroit vous troubler?
Mon devoir, mon penchant est de vous consoler,
De guérir vos erreurs, en partageant vos peines.
Hélas! qui n'a connu les passions humaines?
Qui n'a senti leurs maux, tous les chagrins cruels,
Suite des faux plaisirs, qui trompent les mortels?

EUPHÉMIE *faisant quelques pas, & portant son mouchoir à ses yeux.*

Ah! mon pere!

THÉOTIME.

Ma sœur, que ces troubles s'appaisent.
Confiez à mon cœur les ennuis qui vous pesent.
Plus d'une épouse sainte a comme vous gémi:
Epanchez vos douleurs dans le sein d'un ami.
Asseyez-vous.

EUPHÉMIE *reste un moment, & s'assied ensuite, ainsi que Théotime; leurs sièges sont à une certaine distance l'un de l'autre. Euphémie jette un profond soupir, & demeure quelques instants sans parler.*

Hélas! par où commencerai-je?.
Vous me voyez, d'un Dieu l'épouse sacrilège,
Tour à tour embrassant, repoussant son autel,
Opposant à sa chaîne un lien criminel,
Echauffant mes transports, contre moi révoltée,
Du crime au répentir tour à tour emportée,
Ne pouvant étouffer un sentiment vainqueur,
Le voile sur le front, &.. l'amour dans le cœur..

Elle dit ces derniers mots d'une voix basse.

THÉOTIME *troublé.*

L'amour.. *il se rassure.* il faut le vaincre..

EUPHÉMIE.

Eh! donnez-m'en la force.

THÉOTIME *continuant.*

Avec soi s'imposer un éternel divorce:
Il faut que vers Dieu seul le cœur soit emporté.
Eloignons, un moment, la sainte vérité,
Et n'empruntons ici que la faible lumiere
Qu'à nos regards présente une raison grossiere:
De cette passion, si féconde en malheurs,
Qui mène au précipice, en le couvrant de fleurs,
De l'amour.. si trompeur, examinons la suite:
Quel avenir attend l'ame qu'il a séduite?
L'intérêt, le parjure, un caprice odieux

Nous enlevent l'objet, qui fixoit tous nos vœux;
Sa voix ici eſt troublée.
Ou.. brûle-t-il pour nous d'une ardeur mutuelle:
Quel revers accablant! la mort.. la mort cruelle
Nous ravit cet objet, que nous pleurons envain;
A nos gémiſſements ſourd.. inſenſible enfin...
Après une longue pauſe & avec précipitation.
C'eſt Dieu qu'il faut aimer, croyez-en Théotime.

EUPHÉMIE.

La ſageſſe du ciel, mon pere, vous anime:
Mais vous ne pouvez pas ſçavoir ce que l'amour..

THÉOTIME *vivement.*

Je ſçais..
Il ſe remet de ſon trouble, & changeant de ton.
Parlez, ma ſœur: depuis quand ce ſéjour,
D'un trait ſi dangereux voit-il votre ame atteinte?
L'amitié vous écoute: expliquez-vous ſans crainte.

EUPHÉMIE *d'une voix traînante.*

Mon triſte cœur.. nourrit ce feu depuis dix ans.

THÉOTIME *avec un ſoupir.*

Depuis dix ans!

EUPHÉMIE.

Ma flamme augmente avec le tems.
Envain pour me dompter j'unis toutes les armes;
Envain je crie à Dieu, je mouille de mes larmes
Son temple, ſes autels, cet affreux lit de mort,
D'où ſe leve avec moi le crime, le remord:
Je porte cet amour juſques au ſanctuaire!

En ce moment encore, à vos genoux, mon pere,
Plus que jamais, ſon trouble égare ma raiſon;
Tous mes ſens ſont remplis de ce fatal poiſon.
Quatre luſtres à peine avoient marqué mon âge:
J'aimois, j'étois aimée, & qui m'offroit l'hommage
De ſon cœur, de ſa main, du ſort le plus flatteur,
De l'amour le plus tendre & le plus enchanteur?
Un mortel.. des humains le plus parfait peut-être;
Avec tous ſes préſents, le ciel l'avoit fait naître;
Aimable, vertueux, digne d'être adoré..

THÉOTIME *vivement.*

Que dites-vous, ma ſœur? par l'amour égaré,
Votre cœur..

EUPHÉMIE.

Eſt toujours rempli de cette image;
Je voudrois.. ô mon Dieu, malgré moi je t'outrage..
De l'hymenée enfin les flambeaux s'allumoient;
Déjà ſes chaſtes nœuds aux autels ſe formoient;
Ils alloient nous unir: une main.. qui m'eſt chere,
Rompt ces nœuds, nous ſépare & comble ma miſere,
Me traîne dans le cloître, y cache mon deſtin;
De ce tombeau je ſors, & j'y rentre ſoudain;
J'y rentre, pour jamais n'être au monde rendue,
Pour nourrir les douleurs d'une amante éperdue,
Pour expirer en proie à de ſombres fureurs.
On m'avoit dit, hélas! que l'objet de mes pleurs,
Que tout ce que j'aimois n'étoit plus.. il reſpire,
Voit ce jour, qui bientôt va ceſſer de me luire,

Mon pere, & je devrois.. je devrois moins souffrir..
Mes tourments.. c'en est fait.. je ne puis.. que mourir.
Non, je ne puis me vaincre, effacer de mon ame
Cette image gravée avec des traits de flamme;
Non, je ne puis haïr, détester mes forfaits;
O mon pere .. *en pleurant.* je l'aime encor plus que jamais.

Euphémie a la tête baissée sur ses deux mains jointes.

THÉOTIME.

Que je ressens vos maux, ô chere infortunée!
Ah! je dois compatir à votre destinée;
Si vous sçaviez.. moi-même ainsi que vous troublé..
Dans mon cœur.. dans mon cœur vos larmes ont coulé.
Oui, je pleure avec vous; j'appris trop à vous plaindre.
Triste ressouvenir, c'est à moi de vous craindre!
Je m'égare, ma sœur.. il nous faut surmonter
Cette compassion, qui pourroit vous flatter;
La voix de mon devoir à regret vous découvre
Le précipice affreux, qui sous vos pas s'entr'ouvre:
Rejettez cet amour, source de tant d'erreurs,
Dont les plus doux transports sont même des fureurs;
Il est crime souvent, presque toujours faiblesse:
Il est pour vous l'excès d'une coupable ivresse.
Ma sœur, je vous l'ai dit: Dieu seul doit entraîner

Nos penchants, nos esprits, lui seul nous dominer,
Nous détromper enfin des mensonges du monde;
Sur Dieu seul, le bonheur, le pur amour se fonde,
Et vous, vous son épouse, au pied de ces autels,
Vous traînez le parjure & des liens mortels!

Il lui montre l'autel.

Ce tabernacle saint, où Dieu même repose,
Ce voile, ce bandeau, tout contre vous dépose;
Ces murs, ces murs témoins du trouble où je vous vois,
Tout, pour vous accuser, semble élever la voix;
Tout va porter aux cieux, vos larmes, votre honte;
Ce Dieu, ce Dieu jaloux, il vous demande compte:
Il lève sa balance, y pèse ses bontés,
Vos chûtes, vos refus, vos infidélités;
Que lui répondrez-vous?

EUPHÉMIE *troublée.*

Arrêtez, ô mon pere;
Pour appaiser le ciel, dites, que faut-il faire?
Je me soumets à tout.

THÉOTIME *avec attendrissement.*

Oublier cet objet..

EUPHÉMIE.

L'oublier!

THÉOTIME.

Effacer jusques au moindre trait
D'une image trop chere à votre ame attendrie,
Eloigner, en un mot, à Dieu seul asservie,

Tout ce qui peut flatter un penchant dangereux,
Et trahir vos efforts dans ce combat douteux.

EUPHÉMIE.

Quoi! du monde & des ſens pour jamais ſéparée,
Sur les bords du tombeau, de mes pleurs enivrée,
Je ne pourrois garder, ſans offenſer les cieux,
De faibles monuments d'un amour malheureux!.

THÉOTIME *d'un ton touchant.*

Le moindre ſouvenir eſt un crime, ſans doute.

EUPHÉMIE *avec nobleſſe & chaleur.*

Je ne veux point tromper ce Dieu qui nous écoute.
Eh bien! cruel.. Mon pere, arrachez-moi le cœur.

Elle met la main dans ſon ſein.

Voici ces monuments.. de la plus vive ardeur,
Des lettres chaque jour de mes pleurs arroſées,
Dans mon ſein.. dans mon ame en ſecret dépoſées!,

Elle tire de ſon ſein un paquet de lettres qu'elle tient à la main.

D'un trop fatal amour cher & ſeul aliment..
Il faut donc tout m'ôter, tout, combler mon tourment.

Donnant les lettres.

Les voici: c'eſt envain que je les ſacrifie:
Ecrites dans mon cœur.. ah! j'en perdrai la vie.
N'importe. Mon trépas, ciel, va te déſarmer!
Liſez, voyez, jugez ſi je devois aimer..

Pendant ces derniers vers, Théotime jette la vue ſur les lettres & tombe ſans connaiſſance.

Vous ne répondez point.. parlez.. mon ame émue..

Elle lève son voile.

Mon pere. . Dieu! la mort fur fon front répandue..
Dieu, le puniriez-vous de fentir mes malheurs?
Elle court à lui.
Secourons-le.. *Dans ce moment, Théotime a la tête entierement hors de son habillement.*
Sinval! je ne puis.. je me meurs.
Elle va tomber à son tour évanouie sur sa chaise.

THÉOTIME *revenant à lui par degrés, ouvre enfin les yeux, les tourne sur Euphémie & court se jetter avec précipitation à ses pieds, en lui prenant la main qu'il arrose de ses larmes.*

Conftance m'eft rendue! ô ma chere Conftance!
Je fuis à tes genoux! *avec fureur.* Que le ciel s'en offenfe:
Tous mes ferments, mes vœux, mes liens font rompus.
O ma religion.. je ne la connais plus..

EUPHÉMIE *reprenant ses sens.*

Sinval! c'eft vous, Sinval!. *elle retombe dans son accablement.*

THÉOTIME *toujours à ses genoux.*

Oui, c'eft moi qui t'adore,
Que l'amour, la douleur, depuis dix ans dévore;
C'eft moi, qui n'ai ceffé d'aimer, de te pleurer;
C'eft moi.. qui veux du moins à tes pieds expirer.

EUPHÉMIE.

En jettant les yeux de tous côtés.

Ah! Sinval!. dans quels lieux le deftin nous raffemble!

Ne pouvant être à nous.. ah! . nous mourrons
ensemble.

THÉOTIME.

Non, tu ne mourras point. . tu vivras.. tu vivras
Pour me voir adorer tes vertus, tes appas..

EUPHÉMIE.

Que dis-tu, malheureux? quelle erreur nous égare?
Regarde, tremble, & vois tout ce qui nous ſépare.

THÉOTIME *ſe relevant avec précipitation.*

Nous ſerons réunis.. *rapidement.* Sans pouvoir
t'oublier,
Au miniſtère ſaint j'ai couru me lier.
Sur la foi d'un récit infidèle & funeſte,
J'ai pu former des vœux.. des vœux que je déteſte:
Mais mon premier ſerment, mon vœu le plus ſacré
Ont été de t'aimer.. & je les remplirai.

EUPHÉMIE *ſe levant.*

Nous! aimer! nous! brûler d'un feu ſi condamnable!
Eh! quel eſt ton deſſein?

THÉOTIME *avec toute la fureur de la paſſion.*

D'être encor plus coupable,
De rompre tous ces fers, dont je ſuis enchaîné,
De rapporter un cœur vers toi ſeule entraîné,
D'exciter ton courage à briſer tes entraves,
A laiſſer dans ces murs gémir tes ſœurs eſclaves,
De t'arracher d'ici, de traverſer les mers,
De voler, s'il le faut, au bout de l'univers,
De chercher, de trouver quelque lointain rivage

Un rocher efcarpé, l'antre le plus fauvage,
Où loin de ces humains, dégradés par leurs loix,
De l'homme naturel reprenant tous les droits,
Content de t'adorer, de confacrer ma vie
A ce pur fentiment dont mon ame eft remplie;
Je puiffe, maître enfin de mon fort, de mes goûts,
A la face du ciel m'avouer ton époux.

Vivement.

Oui, nous ferons unis par la vérité même:
L'hymen, n'en doute point, eft une loi fuprême.
Eh! pourroit-il déplaire aux yeux de l'Eternel?
C'eft un traité facré; c'eft l'ouvrage du ciel,
Le feul qui foit vainqueur de l'humaine impofture,
Et c'eft le premier vœu qu'ait formé la nature.
Elle nous prêtera fes bienfaifants fecours.
Nous n'aurons pas befoin, pour foutenir nos jours,
D'aller folliciter la pitié languiffante;
Laiffons à ces cœurs durs leur richeffe infultante:
Nous vivrons fans rougir; nous vivrons fans remords;
J'aime: de mon courage attends tous les efforts.
Il n'eft point d'état vil pour le mortel qui penfe;
C'eft dans le crime feul qu'eft l'abjecte exiftence.
Sous mes mains.. fous mes pleurs la terre s'ouvrira;
En ta faveur la terre à mes foins répondra.
Dieu, qui verra nos ans couler fous fes aufpices,
De nos fimples travaux recevra les prémices.
Plus tendres, plus heureux, plus zélés chaque jour,

Nous bénirons ce Dieu dans notre chaste amour;
Nos enfants rediront notre hommage sincère;
Ils apprendront de nous à l'aimer comme un pere;
Nous ne l'offensons point ce maître de nos cœurs,
Qui sans doute a nourri d'innocentes ardeurs.
Avant que l'hymenée eut fait briller sa flamme,
Un penchant mutuel t'avoit soumis mon ame.

Après un instant de silence.

Dieu, j'ose à cet autel attester ta grandeur:
Voilà, j'en fais serment, *il met une de ses mains sur l'autel, & de l'autre prend celle d'Euphémie.*
l'épouse de mon cœur,
Celle à qui pour jamais, l'honneur, le ciel m'engage.

A Euphémie.

Suis-moi.

EUPHÉMIE *s'arrêtant.*

De Théotime est-ce là le langage?

THÉOTIME.

C'est celui de Sinval.. d'un amour furieux.

EUPHÉMIE.

Que me proposes-tu?

THÉOTIME.

Le bonheur de tous deux.

EUPHÉMIE.

Notre honte. Est-ce à moi, qui meurs de ma tendresse,
De sauver ta vertu d'une indigne faiblesse,
De rappeller tes pas dans le crime engagés,
D'offrir à tes regards nos devoirs outragés?
Sors de ces lieux. *Elle fait quelques pas pour se retirer.*

THÉOTIME *la ſuivant.*

Ecoute..

EUPHÉMIE.

Ah! fuis loin de ma vue.

THÉOTIME *la ſuivant.*

Tu m'entendras..

EUPHÉMIE.

Va, pars, fuis.. mon ame éperdue..
Pourrois-tu m'exciter à briſer mes liens?
Non, que tes yeux jamais ne s'ouvrent ſur les miens;
Que de tes pas ici diſparaiſſe la trace!
Que de mon ſouvenir ton nom même s'efface!
Cher amant.. qu'ai-je dit? il faut nous ſéparer;
Fuis, laiſſe-moi mourir, &.. vis pour me pleurer.

Elle fait quelques pas & s'arrête.

Laiſſe-moi.. ſois d'un Dieu le miniſtre ſuprême.

THÉOTIME.

Duſſé-je être frappé du céleſte anathême!

Euphémie s'avance vers le fond du théâtre.

Je ne te quitte point. *Il va à elle avec fureur.*

EUPHÉMIE.

Quel aveugle tranſport!
Que veux-tu, malheureux?

THÉOTIME *la ſuivant toujours.*

Ou Conſtance, ou la mort.

La toile tombe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

Le rideau se lève. Le théâtre représente un caveau funéraire, tel qu'il en existe encore dans nos anciennes églises. On voit plusieurs tombeaux de forme differente, quelques-uns ruinés par le tems; des sépulcres entr'ouverts, dont les pierres sont à moitié brisées; les murs chargés d'épitaphes: d'un des côtés du théâtre, un escalier autour duquel règne une balustrade de pierre; vis-à-vis de l'escalier, une voûte souterraine à perte de vue; à l'extrêmité du caveau, on apperçoit encore d'autres tombeaux, des colonnes surmontées d'urnes qui sont l'emblême de l'éternité: il y a une de ces colonnes sur le devant du théâtre. On observera que les tombeaux sont dans les côtés, qu'ils ne dérobent rien de l'action au spectateur, & qu'elle se passe au milieu de la nuit.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE *seule.*

Elle paraît sur le perron de l'escalier, une lampe à la main, dans une extrême agitation, regarde de tous côtés, lève les yeux au ciel, s'avance en tremblant,

descend quelques degrés, lève encore les yeux au ciel, s'appuie, comme accablée de douleur la main, & ensuite la tête sur la balustrade, déchirée par de grands mouvements, fait des efforts pour remonter, tombe avec un gémissement à la seconde marche, demeure quelques moments dans cette situation douloureuse, se releve, continue de descendre avec le même trouble, & fait quelques pas sur la scène.

De lugubres horreurs.. de tombeaux entourée,
A chaque pas tremblante.. incertaine.. égarée..
Emportant avec moi les enfers, le remord,
Je marche.. à la lueur.. du flambeau de la mort..

Elle fait quelques pas.

Que sa barbare main ne m'a-t-elle frappée!

Elle pose sa lampe sur un tombeau de forme carrée; Euphémie y appuye pendant quelques moments les deux mains & la tête, ensuite la relève, laissant une de ses mains sur le tombeau, & tournant ses regards vers le ciel.

O Dieu! quelle promesse à ma bouche échappée,
Qu'ai-je dit? à mon cœur! mon cœur l'a pu former,
Et je respire encor! Dieu! j'ai promis.. d'aimer,
De trahir.. tous mes vœux! Aujourd'hui, dans une heure,
Je comble mes forfaits! je fuis cette demeure!
Sinval, *elle tourne les yeux vers le souterrain.*
Par ce détour, découvert à mes yeux,
Et qui secretement conduit hors de ces lieux,
Au milieu de la nuit, à la faveur des ombres,

Près de moi, doit ſe rendre en ces retraites ſombres,
Au cloître, à mon état, à Dieu trop méconnu,
M'enlever.. pour jamais.. & l'inſtant eſt venu!
A ce terme fatal, mon ame s'épouvante;
Transfuge des autels, je ne ſuis plus qu'amante;
Ma main, trop lente au gré d'une coupable ardeur,
Eſt prête à rejetter de mon front ſans pudeur
Ce voile, ce bandeau, garants d'une foi pure,
Pour y ſubſtituer l'appareil du parjure,
Tous les ſignes du monde, & d'un art ſuborneur,
Monuments de mon crime, & de mon deshonneur!
De climats en climats étrangere, avilie,
Je m'expoſe au malheur, qui ſuit l'ignominie,
Au ſort de l'apoſtat, à la néceſſité
D'abjurer mon pays, mon nom, la probité,
Que ſçais-je? Dieu lui-même.. A mes fureurs livrée,
J'abandonne en ces murs, fille dénaturée,
Ma mere, dont mes ſoins, dont mes faibles ſecours
Conſoloient l'infortune, & ſoutenoient les jours;
Je la laiſſe expirer de douleur.. de miſere..

Elle quitte le tombeau avec vivacité, & vient au milieu du théâtre.

Qui peut trahir ſon Dieu, peut bien trahir ſa mere.
Non, je n'oublierai point mes ſerments, mon devoir:
Sur Euphémie, ô Dieu, reprens tout ton pouvoir;
Triomphe de Sinval, triomphe de moi-même;
O ciel! acheverai-je? &.. ſois le ſeul que j'aime;
Ceſſe de m'éprouver par des combats nouveaux;

Eſt-ce à toi, Dieu puiſſant, de craindre des rivaux?
Détruis, anéantis l'amante criminelle,
Et ranime la foi de l'épouſe fidelle;
Que le profane amour cède à l'amour ſacré,
Ou qu'enfin ſous ton bras je meure..

Avec force.

Je mourrai.
Il m'eſt aiſé de perdre un vain reſte de vie:
Mais perdre mon amour, Sinval! que je t'oublie!
Que mon cœur ſe refuſe au deſtin ſi flatteur
De vivre pour toi ſeul, de faire ton bonheur,
De t'aimer, toujours plus!. non, il n'eſt pas poſſible.
Sois encor plus ſévere, ô Dieu, plus inflexible;
Redouble mon ſupplice; arrache-moi le jour:
Tu ne ſçaurois détruire un malheureux amour.

Elle va au milieu de la ſcène en joignant les mains, & les levant enſuite vers le ciel.

Ah! femme trop coupable, où t'emporte l'ivreſſe
De cet amour, qu'attend la foudre vengereſſe?
Dieu, dis-tu, ne ſauroit vaincre ces mouvements,
Ces tranſports criminels, qui ſoulèvent tes ſens:
Las d'un ſervice ingrat, Dieu t'a congédiée;
Pour ſon épouſe enfin, Dieu t'a répudiée;
Il n'eſt plus que ton maître, un juge courroucé,
Et ton arrêt de mort eſt déjà prononcé.
Arrête, Dieu terrible.. *avec attendriſſement.*

Hé quoi! ſans qu'il t'offenſe,
Le cœur ne peut jouir de ſa faible exiſtence,

S'ouvrir au doux plaiſir d'aimer, & d'être aimé!
L'amour y fut, hélas! de ton ſouffle allumé;
Oui, tu créas l'amour, pour eſſuyer nos larmes,
Pour conſoler la vie, & lui prêter des charmes;
Tout annonce l'éclat de la Divinité,
Sa grandeur . . & l'amour fait ſentir ſa bonté.
Soumiſe à ton pouvoir, j'adore ici mon maître;
L'épouſe de Sinval t'eut mieux aimé peut-être. .

Elle fait quelques pas.

Malheureuſe! pourſuis, oſe inſulter aux cieux..
Triſte jouet d'un cœur, égaré dans ſes vœux,
Je n'ai plus de raiſon; je me cherche & m'ignore..

Elle va vers le ſouterrain.

Sinval dans ces tombeaux ne paraît point encore!

Elle revient vers le tombeau.

Ah! qu'il ne vienne point.. qu'il me fuye.. à jamais..
Qu'il me fuye.. eſt-il vrai? ſont-ce-là mes ſouhaits?
Ne plus revoir Sinval! ô devoir! ô tendreſſe!
O Sinval! ô mon Dieu! je retombe ſans ceſſe;
Dans ces affreux combats je ne me ſoutiens plus,
Et ma faibleſſe cede à mes ſens éperdus.

Elle tombe accablée ſur une des marches du tombeau, les deux bras étendus ſur elle.

SCENE II.

EUPHÉMIE, THÉOTIME. *On le voit venir de très-loin dans le détour, & approcher avec tous les signes de l'inquiétude ; il avance, & jette ses regards de tous côtés : la scène est toujours faiblement éclairée.*

THÉOTIME.

Mes regards inquiets cherchent envain Constance !
Qui peut la dérober à mon impatience ?
Il l'apperçoit sur les marches du tombeau, & court à elle.
Que vois-je ? en quel état !

EUPHÉMIE *comme revenant d'un profond accablement.*

Ah ! Sinval, eſt-ce vous ?

THÉOTIME *vivement.*

C'eſt moi, c'eſt ton amant, c'eſt ton fidèle époux,
Qui ferme pour jamais la ſource de tes larmes ;
Pourquoi ce trouble affreux, dans ces moments de charmes ?

EUPHÉMIE *regardant Sinval avec attendriſſement.*

Pourquoi, Sinval ?

THÉOTIME *lui tendant la main.*

Quittons un séjour détesté :

Tout est prêt.

EUPHÉMIE *avec trouble.*

Tout est prêt !

THÉOTIME *vivement.*

Reprends ta liberté ;

Lève-toi. *Il la relève.*

Suis mes pas ; des amis nous attendent ;

Lui prenant la main.

Songe que mon bonheur, que mes jours en dépendent :

Ne tardons point. .

EUPHÉMIE *appuyée sur le tombeau, & regardant Sinval avec des larmes.*

Sinval . .

THÉOTIME.

Tu pleures ! tu gémis !

Tu repousses ma main ? . ne m'as-tu point promis ?

EUPHÉMIE.

J'ai promis. . de mourir.

THÉOTIME.

Maîtresse de mon ame,

Tu ne brûlerois plus de ce feu qui m'enflamme !

Tu ne m'aimerois plus !

EUPHÉMIE.

Ah ! cruel ! ah ! Sinval !

Cher amant.. *le regardant avec un attendrissement marqué.*

Un Dieu ſeul peut être ton rival.

THÉOTIME.

Que veux-tu dire ? hé quoi ! n'es-tu pas mon épouſe ?

EUPHÉMIE *a quitté le tombeau.*

Je ſuis celle d'un Dieu, dont la grandeur jalouſe
Me défend pour jamais d'être à d'autre qu'à lui.

THÉOTIME *au déſeſpoir.*

Par quelle main ce Dieu me foudroye aujourd'hui !
De quoi me parles-tu ? de nœuds que l'artifice,
Que la trahiſon même, unie à l'injuſtice,
Que l'erreur t'a contrainte à ſerrer malgré toi.
Avant que d'être à Dieu, tu m'as donné ta foi ;
Oſe me démentir.

EUPHÉMIE.

Il eſt vrai, l'hymenée
A ton ſort promettoit d'unir ma deſtinée :
Mais, réponds : ſi Conſtance, entraînée aux autels
D'un autre avoit reçu les ferments ſolemnels ;
Si l'on m'avoit forcée à devenir ſa femme,
A lui porter ma main, que ton amour réclame ;
Si le devoir enfin m'eût ſoumiſe à ſes loix,
Pour rompre cet hymen, parle : aurois-tu des droits ?

THÉOTIME *avec fureur.*

Les mieux fondés, les droits d'une prompte vengeance.
Tout devient légitime à l'amour qu'on offenſe ;
De cent coups de poignard, & juſques dans ton cœur,

Ma

Ma rage auroit percé celui du raviſſeur . .
Mais ce Dieu que j'adore , & que pour mon
ſupplice,
De ſes crimes la terre a rendu le complice,
Ce Dieu que le menſonge & la crédulité
Font ſervir de prétexte à leur férocité,
Au gré de leur caprice indulgent ou ſévère,
Il voit du haut des cieux , il voit avec colère,
Tous ces humains groſſiers lui prêter leurs erreurs,
Conſacrer de ſon nom leurs ſtupides fureurs ;
Non, jamais l'Eternel n'a forgé ces entraves,
Ce joug ſous qui s'abaiſſe un vil peuple d'eſclaves ;
De ces fers odieux ſes regards ſont bleſſés ;
Un volontaire hommage, & non des vœux forcés,
Voilà le ſeul tribut que la raiſon lui donne,
Voilà le pur encens, qui s'élève à ſon trône.

Rapidement.

Ingrate, c'étoit lui, ce Dieu ſi bienfaiſant,
Qui m'amenoit vers toi dans cet heureux inſtant,
Qui briſoit tes liens, qui terminant nos peines,
En des nœuds enchanteurs changeoit d'horribles
chaînes ,
Me nommoit ton époux , m'appelloit dans tes bras,
Ordonnoit notre hymen . . tu ne m'écoutes pas ;
Tes yeux couverts de pleurs . . *avec tendreſſe.*
O maîtreſſe adorée,

Il lui prend la main.

Chère épouse, suis-moi .. mon ame eſt déchirée;
Ne me réſiſte plus; n'attendons point le jour;
Jette-toi dans mon ſein; fuyons de ce ſéjour;
Fuyons .. *Euphémie le quitte, va s'appuyer à la colonne funéraire qui eſt ſur le devant du théâtre; Théotime l'y ſuit.*
Hé quoi! toujours à mes deſirs rebelle. .

Il revient au milieu de la ſcène.

Tu ne m'aimas jamais! il falloit donc, cruelle,
Il falloit me montrer, ſans nul déguiſement,
Ce cœur, qui peut jouir de mon affreux tourment;
Il falloit t'oppoſer au penchant qui m'entraîne,
Combattre mon projet, ſatisfaire ta haine,
T'applaudir de ces nœuds, que l'enfer a tiſſus,
Oſer me dire enfin . . que tu ne m'aimois plus,
Que tu me laiſſerois une vie odieuſe,
Que tu voulois ma mort .. la mort la plus affreuſe .

Avec attendriſſement.

Ah! Conſtance, & ces coups .. *en pleurant.*
Ils partent tous de toi!

EUPHÉMIE *revenant à Sinval avec précipitation.*

Ecoute, cher amant .. Sinval, écoutez-moi;
N'attends pas que jamais Conſtance diſſimule.
Cédant à ma tendreſſe, à ce feu qui me brûle,
Oui, j'avois tout promis; je ne le cache pas;

Oui, je t'immolois tout; je volois fur tes pas;
Infenfible aux dangers, aux menaces de l'onde,
Je te fuivois par-tout, jufqu'aux bornes du monde;
Je portois mon amour aux plus fombres déferts:
Avec toi partagés, ils me devenoient chers;
Je te facrifiois mon repos, ma patrie,
Mes ferments, mon devoir, ma déplorable vie,
Mon honneur, mille fois préférable à mes jours,
Tout, en un mot, ce Dieu que j'offenfe toujours;
Pour combler mon fupplice, en ce moment encore
Plus que jamais, Sinval, je t'aime, je t'adore:
Je le dis à ces lieux par la mort habités,
A ce ciel dont j'entens les foudres irrités...
Prête à tomber enfin fur les bords de l'abîme,
Mes yeux fe font ouverts, & j'ai vu.. tout mon crime.
Tu t'élèves envain contre ces nœuds facrés,
Par la religion, par la loi confacrés:

Avec nobleffe.

Sois mon juge, Sinval; j'en appelle à toi-même;
Prononce; ofe oublier que mon arbitre m'aime;
Ofe écarter l'amour de tes fens prévenus;
Confulte ta raifon, & dix ans de vertus,
Dix ans, qu'un jour peut-être, un inftant va détruire;
L'équité te conduit; la probité t'infpire;
Parle: j'ai contracté, Sinval, avec un Dieu;

Un Dieu même a reçu ma parole, & mon vœu,
Sinval; & tu voudrois que malgré ma promesse,
Malgré tous mes ferments, que je déments sans cesse,
Ma lâche trahison m'arrachant à l'autel,
Rompît ouvertement ce contrat solemnel!

Elle fait quelques pas, en regardant le ciel.

Le crime est digne assez, grand Dieu, de ta colere,
D'apporter dans ton temple un hommage adultere,
De nourrir dans mon sein des parjures secrets,
Sans ajouter encor l'audace à mes forfaits;
Non, ne t'en flatte pas, Sinval; ma perfidie
Respectera du moins la chaîne qui me lie;
Je sçaurai m'y soumettre, attendant que le ciel
Etouffe dans mon cœur un feu trop criminel,
Y dompte ton image; ou que la mort plus prompte
Vienne dans mon cercueil ensevelir ma honte.
Si Constance t'est chere, ose donc l'imiter;
Renferme ton ardeur; cherche à te surmonter;
A nos propres regards méritons notre estime;
Rappelle ta vertu; montre-moi Théotime;
Ce nom t'instruit, Sinval, de ton devoir, du mien:
Tous deux ils t'ont parlé. Je n'écoute plus rien;
Je dois, sans doute, à Dieu cette force suprême;
Je pourrois retomber.. sauve-moi.. de moi-même.

Pendant tout ce couplet, Théotime donne divers signes d'agitation.

Ah! Sinval, qu'ai-je dit? je connais mon amour.

Elle s'avance vers le souterrain.

Va.. séparons-nous, fuis par ce même détour
Qui t'a vu.. pour ma honte en ces lieux t'introduire.
Laisse-moi sur mon cœur conserver cet empire.
Adieu..

THÉOTIME *montrant ce souterrain, & parcourant le théâtre avec une sombre fureur.*

Ce n'est pas là, barbare, mon chemin.

Il revient sur ses pas.

EUPHÉMIE.

Que dis-tu? réponds-moi.. quel seroit ton dessein?

Il parcourt le devant de la scène, & Euphémie le suit.

Tes regards enflammés!. eh! que prétends-tu faire?

Il va du côté de l'escalier; elle court à lui.

Ah! Sinval! où vas-tu?.

THÉOTIME *se retournant.*

Je vais.. te satisfaire.

EUPHÉMIE.

Quoi?.

THÉOTIME *avec impétuosité.*

C'est peu que Sinval expire de tes coups;
Le trépas te paraît un supplice trop doux;
Ta cruauté demande un plus grand sacrifice:
Tu veux que, sans mourir, sur moi je réunisse,
Les maux les plus affreux, tous les fléaux divers,
Une éternelle mort, les tourments des enfers;
Tu connais les transports de ces ames sacrées,

Et d'encens & de fiel à la fois enivrées..
Je vais m'abandonner à toutes leurs fureurs,
Sécher dans des cachots inondés de mes pleurs,
Chaque jour y maudire une horrible exiſtence..
De ces antres profonds, creuſés par la vengeance,
Puiſſent mes cris perçants juſqu'à toi retentir,
Te troubler, t'arracher un trop vain repentir!
Oui, pour les épuiſer ces châtiments terribles,
Je vais porter mon cœur, à ces cœurs inflexibles,
Par un aveu ſincère allumer leur courroux,
Contre moi les armer au nom d'un Dieu jaloux;
Le cloître, dont le zèle exige des victimes,
Le cloître va ſçavoir mes erreurs, tous mes crimes;
Il ſçaura que j'ai pris pour la religion,
Pour de ſaints mouvements, mes feux, ma paſſion,
Que, lorſqu'à Dieu j'ai cru rendre un fidele hommage,
C'étoit toi, c'étoit toi dont j'adorois l'image;
Que Sinval de tes fers a voulu t'affranchir;
Qu'à tes pieds gémiſſant, il n'a pu te fléchir;
Qu'une ame ſans pitié, barbare, eſt ton partage;
Que.. je meurs de douleur, de déſeſpoir, de rage;
Et j'y cours.. *Il va du côté de l'eſcalier.*

EUPHÉMIE *voulant le retenir.*

Ah! Sinval, arrête..

THÉOTIME *marchant toujours.*

C'eſt en vain.

EUPHÉMIE *le suivant.*

Arrête..

THÉOTIME.

Laisse-moi..

EUPHÉMIE.

Tu me perces le sein!

Eh! cruel, est-ce à toi d'augmenter mes allarmes?

Elle se jette avec précipitation à ses pieds.

Vois Constance à tes pieds, les baigner de ses larmes;

Demeure..

THÉOTIME *la relevant.*

De tes pleurs tu sçais trop le pouvoir.

Il la regarde avec tendresse.

Constance.. j'obéis.. *Il fait quelques pas en revenant sur la scène.*

Mais remplis mon espoir..

Il se jette à ses pieds.

C'est moi dont la douleur, c'est moi dont la tendresse
Embrasse tes genoux, te conjure, te presse..
Epouse de mon cœur, ne me refuse pas;

Il se releve avec vivacité, la serre dans ses bras.

Viens, sortons de ces lieux, précipitons nos pas.

EUPHÉMIE *en pleurant.*

Que veux-tu?

THÉOTIME.

Mon bonheur.

EUPHÉMIE.

Ma mort.

THÉOTIME.

Ah! dis la mienne;

Si tu tardes encor.. *Il entraîne Euphémie vers le détour.*

EUPHÉMIE.

Je me ſoutiens à peine.

Pour mes ſens déſolés, quels combats! quel tourment!

A Théotime.

O ma religion.. je me meurs.. un moment;

Sinval, écoute-moi: *elle s'arrête.*

Sçais-tu que la miſere,

Le chagrin dans ces murs ont amené ma mere?

THÉOTIME *avec ſurpriſe & indignation.*

Ta mere! ici! quel nom!. l'auteur de tous nos maux!

EUPHÉMIE *avec attendriſſement.*

Sinval! elle a repris des ſentiments nouveaux;
Sinval! elle eſt ma mere.. hélas! par notre fuite,
Au malheur, au beſoin elle ſe voit réduite.

THÉOTIME *s'eſt arrêté avec Euphémie.*

Tu parles de parents à ton amant.. à moi,
Qui n'adorai jamais, n'idolâtrai que toi!
Ah! tu n'as pas mon cœur: la mere de Conſtance
Ne doit point éprouver l'horreur de l'indigence.
Malgré les bords lointains qui nous ſépareront,

Sur ſon adverſité nos ſecours s'étendront,
Et.. *Il entraîne une ſeconde fois Euphémie.*

Partons. L'heure fuit; ſous ces voûtes funebres,
J'apperçois s'éclaircir, & tomber les ténebres.

EUPHÉMIE.

Trahir.. non.. je ne puis.. *Elle tombe ſur ſes genoux, les mains levées vers Théotime, comme pour le prier.*

THÉOTIME.

Ne crois plus me toucher;
De ces lieux, malgré toi, je ſçaurai t'arracher..
Il la ſouleve avec violence & marche vers le ſouterrain.

EUPHÉMIE *éplorée.*

Que fais-tu, malheureux?. Sinval.. mon Dieu!. j'expire!..

Son voile eſt en deſordre.

Sous tes coupables mains, mon voile ſe déchire!.
Arrête.. ciel! ô ciel!. la terre m'engloutit!

Une des tombes qui ſont ſur la ſcène, s'ouvre ſous les pas d'Euphémie; la pierre ſe briſe, & roule avec bruit. Euphémie eſt entraînée dans la chûte, & ſe trouve à moitié engloutie dans ce ſépulcre. La Comteſſe d'Orcé paraît ſur l'eſcalier, un flambeau à la main, & conduite par Mélanie.

SCENE III.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

MÉLANIE *appercevant Sinval.*

THÉOTIME !

LA COMTESSE D'ORCÉ *laissant échapper le flambeau de ses mains, & tombant dans les bras de Mélanie.*

Sinval !

CÉCILE *ouvrant une porte qui donne dans le caveau, recule d'étonnement. Euphémie & Théotime sont frappés de terreur, & cet état les empêche d'appercevoir les autres personnages.*

EUPHÉMIE *à peine revenue de son accablement.*

Enfin, Dieu me punit;
Je tombe sous son bras; c'est ici qu'il m'appelle;
C'est ici qu'il détruit ma substance mortelle,
Qu'il a marqué le terme à mes égarements,
Que vont rouler pour moi des siècles de tourments,
L'éternité.. terrible à mes regards offerte;
Ici, j'attends la mort.. & ma tombe est ouverte.

Théotime veut la relever : elle le repousse avec indignation.

Homme trop criminel, va, fuis loin de ces lieux,
Et puisse mon trépas te dessiller les yeux!
N'as-tu point dans cette ame, à mon repos fatale,
Entendu retentir la pierre sépulcrale?
N'as-tu point vu ce Dieu la briser sous mes pas?
Lui-même est accouru m'arracher de tes bras;
Dans ce tombeau, lui-même il m'a précipitée;
Aux pieds de sa justice, il m'a déja citée;
Il t'y traîne avec moi; ne crois pas échapper
A son glaive.. il menace, il s'apprête à frapper;
Son flambeau te poursuit à travers ces ténèbres;
Lis ton arrêt écrit sur ces marbres funèbres..
La foudre approche, éclate.. elle fond sur nous deux;
L'enfer s'ouvre.. ô Sinval, quels fantômes hideux!
Des spectres agités errent dans ces lieux sombres;
Sous le même linceul, je vois un peuple d'ombres;
Tous les morts, réunis dans ces murs pleins d'effroi,
Du fond de leurs tombeaux s'élevent contre moi;
Ils m'entraînent!. je vais auprès de vous m'étendre,
À vos tristes débris mêler ma froide cendre;
Par vos accents plaintifs cessez de m'accuser.
La colère du ciel ne sçauroit s'appaiser!
O maître des humains, qu'ont lassé mes offenses,
Sur moi seule répands la coupe des vengeances;

Avec attendrissement.

De Sinval, ô mon Dieu, détourne ton courroux,
Et qu'un remords heureux le dérobe à tes coups!

En se retournant, elle apperçoit la Comtesse.

Ah! ma mere, c'est vous que ma foiblesse implore,
Oui, vous voyez Sinval, pour qui je brûle encore,
Ma mere, en ce moment, j'allois.. j'allois vous fuir,
Infidele à mes vœux, les rompre, les trahir..
De cet asyle saint je marchois vers l'abîme,
Et j'engageois Sinval à partager mon crime;
Je l'entraînois.. un Dieu, trop lent à se venger,
Dans cette tombe enfin est venu me plonger..
J'y veux mourir. *Elle se jette sur la tombe & l'embrasse avec emportement.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

O ciel!

THÉOTIME *à la Comtesse.*

Vous voyez votre ouvrage!

Tous les personnages restent pendant quelque temps dans un silence profond.

EUPHÉMIE *se relevant avec fureur, & jettant les yeux sur Théotime.*

Je te revois encor! que veux-tu davantage?
Le ciel frappera-t-il sans ébranler ton cœur?
Cruel, n'est-il pas tems que ce ciel soit vainqueur?
Criminels dévoués au terrible anathême,
Combattrons-nous toujours contre ce Dieu suprême?
Attendrons-nous l'instant où rassemblant ses coups,

Son tonnerre, qui gronde, ait éclaté ſur nous,
Qu'il nous ait engloutis, pour venger ſes injures,
Dans une éternité de feux, & de tortures?
Du ſort qu'il nous prépare, il vient de m'avertir:
Sinval, cede à ma voix, au cri du repentir,
A la religion, à Conſtance, à toi-même;
Pour la derniere fois je te dis que je t'aime,
Que je dois, que je veux dompter ces mouvements,
Que je veux étouffer les moindres ſentiments.
Si l'amour.. qu'ai-je dit? ſi la pitié t'inſpire,
Si mes larmes encore ont ſur toi quelque empire;

Théotime s'attendrit par degrés.

Laiſſe-moi retourner aux pieds de nos autels,
Y porter mes remords, mes tourments éternels;
Laiſſe-moi m'immoler à ce Dieu que j'offenſe..
Je vois couler tes pleurs: ils prennent ma défenſe,
Te parlent pour ce Dieu, qui te r'ouvre les bras,
Qui rentre dans ton ſein.. ne le repouſſe pas,
Sinval, cours à ſes pieds dépoſer nos allarmes;
Sinval.. le repentir pour Dieu même a des charmes;
Nos maux l'attendriront; il ſe déſarmera;
Un pas vers lui de plus, il nous pardonnera.

THÉOTIME *en pleurant amerement, & après une longue pauſe.*

Il l'emporte, ce Dieu; ſa grace eſt dans ta bouche;
Je cede à ſon pouvoir: c'eſt par toi qu'il me touche;
Tu me rends aux autels, à mes devoirs, à moi,
A dix ans de vertus que je perdois ſans toi;

Mon cœur envain s'éleve & t'oppofe un obftacle:
Tes larmes.. fur ce cœur vont produire un miracle.
Eh bien! ce mot affreux, le puis-je prononcer?
Je vais.. à mon amour.. Conftance... renoncer,
Oui.. te quitter.. te fuir.. fuir.. tout ce que j'adore,
Finir loin de ta vue un deftin que j'abhorre,
T'arracher, te bannir de mes fens éperdus..
O ciel! en eft-ce affez?. que te faut-il de plus?

EUPHÉMIE.

Euphémie, ô mon Dieu, retrouve Théotime?

THÉOTIME.

Ah! jamais la vertu ne fut plus près du crime.
Mon cœur l'éprouve trop; c'eft peu que de mourir:
Connais, fens tous les maux que l'homme peut
fouffrir:
Vois l'abîme effroyable où je me précipite:
Je m'éloigne.. je pars.. Conftance, je te quitte..
Je pars.. je t'obéis, bien plus encor qu'à Dieu;
Conftance.. tu reçois mon éternel adieu;
Mon ame, de regrets, de douleurs confumée,
Pour toujours!. quand jamais tu ne fus plus aimée.

Il fe fait violence & fort précipitamment.

EUPHÉMIE *le fuivant des yeux jufqu'à ce qu'elle ne l'apperçoive plus.*

Je n'ai plus qu'à mourir.

Elle tombe les bras étendus fur une des pierres fépulcrales.

SCENE IV *& derniere.*

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *embrassant Euphémie avec transport.*

Tu triomphes enfin!
Les transports de la grace ont passé dans ton sein!
O mon Dieu, ma priere est enfin exaucée;
Au rang de tes élus Euphémie est placée.

A Euphémie.

Nous accourions vers toi pour calmer ta douleur:
Dieu lui-même est venu, de son bras protecteur,
T'applanir le chemin qui mene à la victoire;
Goûte bien ton bonheur, & jouis de ta gloire.
Ce choc, où se détruit l'humaine passion,
Affermit le pouvoir de la religion.

CÉCILE.

A ce sublime effort.. je demeure interdite!

A Mélanie.

J'observois tous ses pas; je révélois sa fuite:
Contrainte à l'admirer, je vois que la vertu
Plaît davantage au ciel, quand elle a combattu.

MÉLANIE *occupé à secourir Euphémie.*

D'où vient que dans mes bras tremblante.. inanimée..

Sur ſon front pâliſſant la mort même imprimée!

A la Comteſſe avec vivacité.

Secourons votre fille.. empreſſons-nous.. ô cieux!
Qu'il en coûte à nos cœurs pour être vertueux!

A Euphémie avec tendreſſe.

Ma ſœur..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Voilà le fruit des rigueurs d'une mere!
O vous, qui trahiſſez ce ſacré caractere,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel
Qui punit les erreurs de l'amour maternel!

La Comteſſe, Mélanie & Cécile ſe réuniſſent pour arracher à cette ſituation Euphémie mourante.

La toile ſe baiſſe.



MÉMOIRES

D'EUPHÉMIE.

MÉMOIRES

D'EUPHÉMIE.

OUI, ma chere fille, car ma tendre amitié me permet de vous donner ce nom & de prendre avec vous celui de mere, oui, vous aurez ce fidele tableau de mes malheurs, que vous me demandez avec tant d'inſtance ; hélas ! vous le trouverez inondé de mes larmes; la ſource en eſt intariſſable. La ſeule choſe qui me fait ſupporter la douleur de revenir ſur le cours de la vie la plus infortunée, c'eſt que cette image de mes peines pourra vous être de quelque utilité; mes revers vous inſtruiront; ils vous feront deſcendre en vous-même, examiner avec une attention réfléchie, ſi le deſir de vous conſacrer à Dieu dans les mortifications du cloître, eſt une vocation bien déterminée, ſi l'impulſion du bras céleſte ſe fait ſentir dans le pieux tranſport qui vous anime. Sans contredit, notre état eſt le plus heureux que l'on puiſſe embraſſer, lorſqu'on ſe ſent appellé par cette voix intérieure & irréſiſtible qui nous force, nous entraîne & nous arrache à tous les ſonges & à toutes les illuſions de la terre. Mais ſommes-nous retenus encore par ces liens

funeſtes; portons-nous aux autels une ame offuſquée de ces ténébres que la grace ſeule peut diſſiper: quelle guerre inteſtine, quels pénibles combats nous nous préparons à ſoutenir! Qu'une pareille ſituation eſt un tourment affreux, & que nous offenſons ce maître ſuprême, à qui nous devons un compte exact de nos moindres ſentiments!

Vous me croirez, ma chere enfant; je n'ai nul intérêt à vous déguiſer la vérité: je touche au moment terrible où cette vérité ſe laiſſe voír ſans nuages; c'eſt en quelque ſorte des bords de la tombe que je vous écris. Tous les cœurs ſenſibles ſe reſſemblent à peu près, & par malheur pour le mien, il eſt en droit de donner des conſeils aux autres: il n'y en a jamais eu de plus tendre & de plus douloureuſement affecté. Je mourrai contente, ſi vous profitez de ma triſte expérience. Les infortunés doivent goûter une eſpece de conſolation, quand ils peuvent empêcher qu'on ne s'expoſe aux épreuves qu'ils ont eſſuyées. Il me ſemble que je recommence avec vous la carriere de la vie, & l'idée que mon exemple pourra vous préſerver des cruels évenements dont j'ai été la victime, répand de l'adouciſſement ſur mes derniers jours.

La Bretagne m'a vu naître. J'apportai au monde quelques-uns de ces avantages humains

qui n'ont que peu de valeur à des yeux éclairés par la religion ou même par la feule raifon ; de la nobleffe, un extérieur agréable, cette vivacité qu'on appelle de l'efprit, voilà les premieres chimères qui purent m'en impofer ; elles me furent cependant encore moins préjudiciables qu'une fenfibilité extrême qui fe fortifia & s'accrut avec l'âge. Il n'y a point de faibles mouvements pour les cœurs de cette trempe ; tout y prend le caractere énergique des paffions ; ils s'enflamment avec d'autant plus de facilité, qu'ils attachent de la vertu à perféverer dans leurs penchants. J'avois beaucoup de tendreffe pour ma famille ; je fentis qu'il pouvoit être encore des affections plus vives, & qui rempliffent davantage ces defirs infatiables qui nous tourmentent. Il ne faut point fe le diffimuler : il n'eft que l'amour qui porte avec foi cette plénitude de fentiments, & qui fixe l'inquiétude de ces defirs rarement fatisfaits. Quel bonheur pour une ame fufceptible de toute l'étendue de cette paffion, quand un Dieu même en eft l'objet! qu'alors elle eft fuivie de plaifirs purs & inaltérables. Mais ma deftinée étoit d'errer longtems dans les routes trompeufes du monde, & je devois fervir d'inftruction aux efclaves infenfés des attachemens terreftres.

Un des amis de mon pere nous préfenta le

Chevalier de Saint Albon comme un parti qui pouvoit me convenir pour la fortune & pour la naiſſance; ce fut à mes yeux ſes moindres qualités. Une phyſionomie noble & intéreſſante, des graces ſans affectation, une taille élégante & majeſtueuſe, le ſentiment même qui parloit par ſa bouche, un air d'honnêteté & de vertu répandu ſur toute ſa perſonne, ce charme enfin qui nous attire, nous ſubjugue, & qu'on ne peut définir: voilà ce qui me frappa tout à coup, & ce qui décida de mon cœur pour la vie. Il ſembloit que la nature eût choiſi de tout tems Saint Albon pour être mon époux; nous avions les mêmes inclinations, la même ſenſibilité; nos ames furent bientôt enchaînées l'une à l'autre par des liens dont peut-être je traine encore les reſtes juſque ſur le tombeau qui va m'engloutir. Faibles créatures que nous ſommes, pouvons-nous bien nous connaître, & diſtinguer la véritable cauſe de nos ſentiments? Hélas! Je frémis de m'interroger, de porter la lumiere dans ce cœur expirant, & déchiré par mille bleſſures! Malheureuſe! Eſt-il bien vrai que ce ſoit Dieu ſeul qui fait couler tes larmes?

Les parents du Chevalier & les miens étoient d'accord; mon pere ſurtout ne deſiroit rien tant que ce mariage; il m'aimoit tendrement, c'étoit dans ſon ſein que j'allois me conſoler des duretés

de ma mere : mon frere étoit tout ce qu'elle voyoit, tout ce qui l'occupoit ; elle lui eut facrifié mon pere même : avec de telles difpofitions, il eft aifé de juger qu'elle m'étoit peu favorable. Mon mariage cependant, malgré tous les obftacles qu'y apportoit ma mere, n'avoit pu fe différer ; je touchois au moment qui devoit fceller mon bonheur. Jamais Saint Albon ne m'avoit paru plus digne d'être aimé ; il réuniffoit tous les agréments, toutes les vertus. Le jour eft fixé où ces nœuds fi chers doivent fe former. La veille de ce jour heureux, je fens une mélancolie fubite s'emparer de moi ; quand j'aurois dû me livrer à la joie, je m'abandonnois à la plus profonde trifteffe ; je m'enfonçois dans un morne accablement ; mes regards fe partagoient entre mon pere & le Chevalier, & par un mouvement involontaire, des pleurs couloient dans mon fein ; une voix fecrete y gémiffoit fourdement. Le foir, avant que de me retirer, j'embraffe mon pere, je lui demande plufieurs fois fa bénédiction ; je revenois fans ceffe dans fes bras ; il fembloit éprouver le même trouble : nous pleurions enfemble. Enfin nous nous quittons, comme fi cette féparation devoit être éternelle, & je me traîne à mon lit avec une épouvante que je ne pouvois repouffer. Envain je me difois que mon fort alloit être lié à celui d'un homme adoré, qui

n'avoit d'autre desir que de me rendre la plus heureuse des épouses, qui seroit le plus tendre ami de mon pere; cette perspective si flatteuse que j'envisageois, faisoit place, malgré moi, à des images lugubres, à des pressentiments funèbres. Fatiguée de ce tumulte d'idées sombres & sinistres, je céde au sommeil.

Je n'ignore point qu'ajouter foi aux songes est une de ces faiblesses de l'esprit humain, que rejette absolument la raison: mais le mien a tant de rapport avec les tristes évenements de ma vie, qu'il m'est indispensable de vous en parler; je le mets à la tête de mes infortunes; c'est par ce songe effrayant que j'entre en quelque sorte dans cette longue carriere de disgraces, où la mort est prête à terminer mes pas.

Je me promenois dans un jardin spacieux, j'en admirois la beauté. Ce spectacle change. Je ne vois plus qu'un désert, qu'un lieu de désolation; je suis retirée de la tristesse que m'inspiroit ce séjour, par de longs gémissements qui redoublent ma terreur. Je me trouve dans une église d'une hauteur immense, & toute tendue de noir; on y récitoit l'office des morts. Un autel de marbre blanc s'élevoit au fond de l'édifice; il étoit éclairé d'une lampe d'où dégouttoit du sang, & au-dessous de laquelle se lisoit une inscription que je n'ai jamais pû me rappeller; tout ce dont je me res-

sou-

ſouviens, c'eſt que cette inſcription m'épouvanta. Saint Albon me donnoit la main, il étoit pâle & en habits de deuil. Un inconnu nous annonce qu'on nous attend à l'autel pour nous marier; à peine y ſommes-nous arrivés, qu'on déploye ſur nous un linceul funéraire qui enveloppoit auſſi le prêtre; l'anneau qu'il met à mon doigt ſe briſe en pluſieurs morceaux. La foudre tombe; je demeure ſans connoiſſance. Je r'ouvre les yeux: je roulois dans une foſſe profonde, & un monceau de terre s'ébouloit avec bruit ſur ma tête; j'appellois Saint Albon: une porte s'ouvre; un ſpectre hideux s'avance & me crie d'une voix ſépulcrale: ſuis-moi; il me conduit par un long ſouterrain; il diſparaît. Je parviens à un caveau: j'y apperçois un homme enchaîné, qui pleuroit, les deux mains étendues ſur une tête de mort. J'étois enſévelie dans une piece de drap noir, & cependant je marchois vers un cimetiere au milieu d'un lugubre convoi; le mort qu'on portoit ſe leve du cercueil, me preſſe dans ſes bras; le froid qu'il répand dans mon ſein, produit une impreſſion ſi forte que je m'éveille en ſurſaut.

Mes ſens diſputoient encore contre les traces de ce ſonge horrible: j'entends ouvrir ma porte; la peur me ſaiſit; je demande qui peut entrer à cette heure dans mon appartement? On me répond: „ venez promtement, Mademoiſelle

„ il n'y a point de tems à perdre ; Monſieur
„ votre pere veut vous voir. — Mon pere me
„ voir ! — Oui, Mademoiſelle, ne différez
„ point, il ſe meurt."

Je veux interroger le domeſtique : il étoit déjà loin. Je vole chez mon pere. Quel ſpectacle me frappe ! mon malheureux pere ſuccombant ſous une attaque d'apoplexie, & expirant entre les bras d'un prêtre & d'un médecin ; ma mere pleurant à ſes côtés, & mon frere aux pieds du lit, regardant ces objets de terreur d'un œil aſſez indifférent, & comme préparé au déſaſtre qui nous menaçoit. „ Ah ! c'eſt vous, ma fille," me dit mon pere d'une voix embarraſſée & preſque éteinte ; „ venez, ma chere Conſtance, appro-
„ chez ; je n'ai plus que quelques moments à
„ vivre ; je veux que ce ſoit vous qui me fermiez
„ les yeux. Madame," ajoute-t-il, en ſe tournant vers ma mere, „ ſi je puis me flatter d'avoir
„ encore après ma mort quelques droits ſur
„ votre amitié, daignez-vous intéreſſer au bon-
„ heur de notre chere fille : hâtez ſon mariage.
„ Mon fils ne me déſavouera point ; il ne doit
„ pas être jaloux des marques de bonté que
„ vous accorderez à ſa ſœur ; je vous en conjure :
„ faites-lui oublier ma perte ; qu'elle me retrouve
„ en vous." A ces mots je tombe, en fondant en larmes, dans le ſein de mon pere, qui faiſoit

des efforts pour fe lever & pour m'embraffer; j'étois mourante avec lui. Je fors de cet abîme de douleurs pour entendre s'écrier: il n'eft plus! Je retombe dans mon anéantiffement, & j'en reviens pour fentir davantage toute l'horreur du coup qui venoit de m'accabler.

En effet, je perdois tout dans ce pere fi chéri. C'eft alors que je commençai à entrevoir le funefte avenir qui m'attendoit. Je ne pouvois me cacher que mon mariage déplaifoit à ma mere; elle étoit maîtreffe de tous les biens, & mon frere avoit toute fa tendreffe. La préfence du Chevalier adouciffoit ma trifteffe, fans la diffiper; mon eftime égaloit mon amour; je trouvois l'ami le plus zélé, le plus refpectable dans le plus tendre des amants; il n'avoit point employé la féduction pour me plaire: c'étoit fon cœur fenfible & généreux, qui m'avoit charmée; j'ofe dire qu'il étoit un affemblage des perfections humaines, & je me défiois enfin de l'efpérance flatteufe, qui m'avoit trop abufée, de pofféder un époux fi accompli: j'avois éprouvé que le ciel fe plaît à trahir nos vœux à l'inftant même qu'il paraît nous favorifer le plus. Ma mere ne tarda point à réalifer mes craintes. „ Mademoifelle," me dit-elle peu de jours après ce trifte événement, „ fongez à m'obéir; préparez-vous à un voyage „ qu'exige la décence; ce foir vous ne ferez

„ plus ici." Je veux repliquer : on m'impose silence, & je retourne à mon appartement, incertaine si j'existois encore.

Eh bien! m'écriai-je, mes pressentiments étoient-ils fondés? avois-je tort de regarder la mort de mon pere comme la source de toutes mes afflictions? O mon pere, vous n'êtes plus! vous n'êtes plus! le ciel ne m'a laissé la vie que pour vous pleurer éternellement; & pourquoi ne m'a-t-il pas précipitée avec vous au tombeau? mon cercueil du moins seroit près du vôtre.... Voilà donc le sort qui m'étoit réservé?... Où est Saint Albon? où est-il? que vais-je devenir? je ne le verrois point? je m'éloignerois de ces lieux, sans être assurée qu'il m'aimera toujours, que notre amour triomphera des obstacles! il y faut renoncer.. Non, Saint Albon ne sera point mon époux.. il ne sera point mon époux!..

Je m'arrache à l'excès de mon désespoir, pour essayer si j'aurai la force d'écrire au Chevalier. Déja ma main tremblante avoit tracé quelques lignes; ma mere entre avec fureur, & me demande ce que je fais? Mon embarras me trahit; elle surprend ce billet commencé & le déchire en m'ordonnant de la suivre; je me jette à ses pieds. — „ Ma mere, où voulez-vous me con-„ duire? Du moins, avant mon départ, que je „ voye un instant, un seul instant, l'époux que

„ vous me deſtiniez. N'eſt-ce pas vous & mon „ pere qui m'avez permis de lui donner ce nom? „ N'aviez-vous point flatté mon pere expirant?... „ Ma mere, vous ne m'entendez point; vous ne „ voyez point ma douleur; j'embraſſe vos ge- „ noux, je les arroſe de mes larmes; plongez- „ moi dans un cachot; donnez-moi la mort, la „ mort la plus cruelle; mais que je voye encore „ Saint Albon, que je lui diſe encore..... Ne „ ſuis-je plus votre fille? Déchirez donc mon „ cœur; reprenez la malheureuſe vie que je vous „ dois.... Quel eſt mon crime? Vous m'avez „ été toujours chere; oui, ma mere, je vous ai „ toujours aimée, malgré vos rigueurs.... Eſt-ce „ vous qui me percez le ſein?"

J'étois mourante à ſes pieds que je ne voulois point quitter. „ C'eſt donc là, Mademoiſelle, „ répond ma mere, le fruit de la ſage éducation „ que vous avez reçue? Vous avez abuſé de „ l'aveugle tendreſſe de votre pere? & depuis „ quand une fille de votre âge a-t-elle le droit „ de céder à ſes caprices, aux égarements de „ ſon cœur? Qui vous a dit que j'approuvois „ votre mariage avec Saint Albon? Les tems „ ſont changés, Mademoiſelle; je ſuis maîtreſſe „ de votre ſort, & ma volonté doit déterminer „ tous vos ſentiments. Je n'ai point d'éclairciſ- „ ſements à vous donner ſur ce que je déciderai

„ à votre égard: il vous ſuffit d'apprendre, en „ ce moment, que mon deſſein eſt que vous „ m'obéiſſiez ſans réplique." Auſſitôt des domeſtiques me portent expirante dans un carroſſe; où ma mere étoit déja montée avec mon frere; tous deux pendant près de cinq jours m'accablent de leur inhumanité. Nous arrivons aux portes d'un couvent; „ c'eſt-là, Mademoiſelle," me dit ma mere du ton le plus dur, „ le nouveau ſéjour que je vous ai choiſi. Souvenez-„ vous que je réglerai ma conduite ſur la vôtre, „ & que votre deſtinée eſt entre vos mains." Ce furent ſes dernieres paroles; elle ne me laiſſa pas le tems de lui répondre; nous étions entrées dans le couvent; j'étois tranſportée dans un monde inconnu, enfermée dans une eſpece de priſon, loin de la maiſon paternelle, loin de tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie, loin du Chevalier; & tous ces coups de foudre m'avoient écraſée à la fois.

Quelle image effrayante, lorſque revenue de ce tumulte de chagrins imprévus, je pus me rendre compte de mon horrible ſituation! Je ne voyois autour de moi qu'un abîme immenſe de maux; il ne me reſtoit pas même la derniere reſſource des infortunés, cet eſpoir conſolant, le ſeul ami qui nous ſuive juſqu'au tombeau. J'étois partie ſans avoir vu Saint Albon! je me

croyois certaine, oui, certaine que je ne le verrois plus, qu'il cefferoit de m'aimer.. je repouffois toute idée moins affligeante. Ah Dieu! & l'ame ne fuccombe point à de pareils affauts!

Mon premier mouvement fut d'aller me précipiter aux pieds d'un crucifix que je trouvai dans ma chambre; je l'embraffai en verfant un torrent de larmes; je lui adreffai une priere étouffée dans les fanglots.

Ah! ma chere fille, c'eft bien dans le malheur qu'on fent l'exiftence d'un Dieu! l'infortune fe jette avec tranfport au-devant de ce fuprême confolateur; elle le voit, lui parle, lui offre fes peines; elle éprouve qu'elle n'a point d'autre refuge, d'autre ami fur la terre; non, il n'y en a point d'autre. Mon Dieu, mon Dieu, lui criois-je du fond de mon cœur, je n'ai d'appui de parents que vous, que vous feul, ô mon Dieu; prenez pitié d'une malheureufe qui ne vous demande que la mort.

Deux fœurs converfes entrent & fouillent dans mes poches, en rejettant ce procédé fur des ordres précis de ma mere. On m'ôta un crayon, des lettres du Chevalier, qui étoient l'unique adouciffement à mes maux; on ne me laiffa de livres que l'Imitation de Jefus-Chrift. Que la religion, ma chere amie, a d'onction & de douceur dans ce livre admirable! il n'y a point de

traité de morale, point de philoſophe ancien ou moderne, qui approche de cet excellent ouvrage; on diroit qu'un Dieu de bienfaiſance l'a dicté. Qu'il m'a été utile dans le cours de ma vie, & combien de fois a-t-il reçu comme un fidèle ami, le dépôt de mes larmes!

Cependant un ſouvenir trop cher, loin de s'affaiblir, prenoit chaque jour un nouveau dégré d'intérêt. Saint Albon n'avoit jamais eu plus d'empire ſur mon ame; je lui confiois mes peines, comme s'il eût été préſent; je lui répétois les ſermens d'un amour éternel; je lui demandois ſi le ſien ne s'étoit pas rallenti, & je finiſſois tous ces entretiens par ne point douter que le Chevalier ne m'eût oubliée. Il ſemble que la ſenſibilité s'attache plus aux images funeſtes qu'aux promeſſes d'un ſort flatteur; on diroit que le malheur eſt l'état naturel de l'homme; c'eſt toujours ſur cette triſte perſpective que retombent ſes regards, & les miens ne ceſſoient de s'y fixer.

Je paſſai pluſieurs années dans un accablement qui différoit peu de la mort. Je ne recevois aucune nouvelle de ma mere. Ma douleur, mes vives ſollicitations, rien n'avoit pu fléchir la ſévérité du cloître. Tout m'étoit étranger; tout ſe retiroit de moi; c'étoit dans moi-même qu'il me falloit chercher des conſolations que je n'y trouvois point. Enfin, ne pouvant plus ſuppor-

ter cet horrible fardeau de mes chagrins, je conçois le dessein de m'affranchir de l'esclavage. Cette résolution d'abord m'effraya ; je ne me dissimulai pas les suites qui en résulteroient, la difficulté d'employer des moyens honnêtes de subsister, la nécessité de me soumettre à toutes les épreuves humiliantes qu'entraîne l'infortune, plus que tout cela, les soupçons inévitables auxquels je m'exposerois. Je m'écrie : non, je n'exécuterai point ce projet qui me couvre de honte à mes propres regards. Quelle est mon espérance ? De recouvrer ma liberté ? Et pourrai-je vivre un instant, si je suis déshonorée ? Que dira-t-on de moi ? On me croira coupable ; je serai condamnée à un avilissement éternel ; je mourrai dans le désespoir, & mon opprobre me survivra ; peut-être que Saint Albon lui-même... s'il alloit me soupçonner....

Un moment après, j'embrassois des idées contraires. — Mais je suis une misérable prisonniere qui brise ses fers ; il n'y a que la fuite qui puisse m'arracher de cette espece de tombeau, où, selon les apparences, je dois être ensevelie pour toujours : je ne vois pas enfin Saint Albon ; du moins je sçaurai s'il vit encore, dussé-je apprendre qu'il ne m'aime plus... Je m'arrêtai à cette derniere idée, qui bientôt eut détruit toutes celles qui s'opposoient à un parti aussi violent. Que-

m'importe, me difois-je, ce qu'on penfera de moi? la vertu dépend-elle du bruit public? Ne me fuffira-t-il point d'avoir mérité le témoignage de ma confcience? Que me fait le jugement, le cri de l'univers entier, fi la voix de mon cœur n'a rien à me reprocher? J'aurai l'eftime, j'aurai la tendreffe de Saint Albon; il fçaura que lui feul m'a pu déterminer à cette démarche.

Voilà, ma chere fille, où nous conduifent les paffions; l'excès de leur déreglement, eft de s'efforcer de couvrir nos fautes d'un voile fpécieux.

L'amour l'a donc emporté fur la bienféance, le devoir, l'honnêteté, la religion! Je fais des cordes de mes draps, & je descends par ma fenêtre dans le jardin; j'y avois déja fait quelques pas: un chien s'élance; je tombe en pouffant des cris affreux, & je perds l'ufage de mes fens. En revenant à moi, je me trouvai dans les mains de plufieurs religieufes, qui étoient accourues au bruit: elles me traînent chez la fupérieure, qui ordonne que je fois enfermée plus étroitement & condamnée au pain & à l'eau, jufqu'à ce qu'on écrivît à ma mere & que fa réponfe décidât de mon fort.

Rendue à ma prifon, je m'endormis, fi l'on peut le dire, dans l'accablement de mes maux. Cet anéantiffement attaché aux grandes dou-

leurs, feroit-il un bienfait de la nature, ou plutôt de l'Etre fuprême, qui veille fans ceffe à notre confervation? Il vouloit, fans doute, me punir; il permit que je fuffe réveillée de cette léthargie par de nouveaux coups de tonnerre. Une des fœurs converfes qui me fervoient, me fait figne qu'elle avoit quelque chofe à me communiquer; j'ai l'adreffe d'écarter pour un moment fa compagne : auffitôt toute mon ame vole au-devant d'un billet que cette fille tire de fon fein : à peine m'en fuis-je faifie, que j'ai déjà lu ces mots qui me renverfent à terre comme frappée de la foudre. „ Il vous eft refté, Mademoifelle, des „ amis qui ne ceffent de s'intéreffer à votre fort. „ On ne fçait comment vous préparer à l'événe„ment dont il faut, de toute néceffité, que vous „ foyez informée; vous êtes dans l'afyle de la „ religion: c'eft elle qui vous foutiendra contre „ ce revers inattendu... Le Chevalier de Saint „ Albon n'eft plus digne de votre tendreffe... fon „ cœur a changé; en un mot, Mademoifelle, il „ s'eft élevé entre vous & lui une barriere infur„ montable... le Chevalier vient de fe marier..." On continuoit dans cette lettre de me plaindre, & de me donner des confeils; on m'exhortoit encore à la fermeté & à la religion; il ne m'échappa qu'un cri : le Chevalier eft marié! Enfuite je ne parlai plus, je n'entendis plus; il n'y avoit

que mon cœur, qui exiſtât pour ſentir tout l'excès du déſeſpoir. Je reſtai pluſieurs ſemaines dans ce déplorable état. Si je formois encore quelques vœux, c'étoit pour être délivrée promptement d'une exiſtence qui m'étoit odieuſe. J'allois expirer: je touchois à ce moment où l'on goûte une ſorte de ſatisfaction à quitter la vie, comme un malheureux, qui, gémiſſant ſous un fardeau, ſe trouveroit ſoulagé, s'il venoit à en être débarraſſé. Une voix, qui ne m'étoit pas étrangere, ſe fit entendre à mon oreille; je leve les yeux: je reconnois ma mere, ma mere! l'auteur de tous mes maux; la nature avoit encore des droits ſur mon cœur preſque éteint: je l'embraſſe avec tranſport. „ Il m'a donc trahie! il „ en a épouſé une autre!..." Ces mots me ſont à peine échappés, que je retombe ſans force ſur mon lit. „ Que voulez-vous dire, ma fille," me répond ma mere? „ Saint Albon n'a point été „ marié..." Je me releve. — „ Saint Albon „ m'aimeroit encore?... Hélas! pourſuit ma „ mere, puiſſes-tu l'oublier! il faut ſe réſigner „ à Dieu; il tient nos deſtinées dans ſes mains. „ Non, le Chevalier n'eſt point marié," ajouta-t-elle avec un profond ſoupir, „ mais... — „ Achevez, ma mere, qu'allez-vous m'apprendre? — Saint Albon... — Eh bien! Saint „ Albon... — Eſt-ce que tu ne m'entends point?

„ Mon embarras t'en dit aſſez. Saint Albon... „ Ma fille... Il n'eſt plus. — Il n'eſt plus! — Il „ eſt mort, il y a déja quelque tems;" & auſſitôt elle me preſſe contre ſon ſein.

Ma mere paſſa une quinzaine de jours avec moi; je n'avois à la bouche que le nom du Chevalier; chaque inſtant que je me trouvois ſeule, je voulois me percer le cœur; l'inſtrument homicide étoit ſur ma poitrine : la religion venoit m'arrêter la main. Hélas! ſi ce n'étoit à l'Etre ſuprême qu'eſt réſervé le droit de prononcer ſur nos jours, pourquoi ſupporterions-nous une exiſtence importune? Quelle reſſource pour les malheureux, que de pouvoir ſe jetter dans les bras de la mort!

Ma mere écrivit à une de mes tantes paternelles. Cette reſpectable parente ne tarda pas à ſe rendre auprès de moi; elle fut touchée de mes maux: elle m'emmena avec elle dans une petite terre, où elle s'étoit retirée loin du monde; ſon revenu médiocre lui ſuffiſoit pour ſoutenir l'état borné qu'elle avoit embraſſé. Ma mere m'avoit fait entendre que mon frere étoit ſur le point de ſe marier, & que j'avois peu de bien à eſpérer; je n'eus pas de peine à concevoir qu'il falloit que je renonçaſſe à rentrer dans la maiſon qui m'avoit vû naître.

Ma tante employoit tous les moyens de me

consoler; je pleurois librement devant elle; j'avois perdu St. Albon; tout m'étoit devenu insupportable; je voyois partout l'ombre du Chevalier; je l'entendois gémir & me reprocher sa mort. Je me redisois souvent : c'est moi, c'est moi qui l'ai précipité dans cette tombe, où je brûle de le rejoindre; notre séparation lui aura coûté la vie, & ne sçais-je pas combien il est affreux d'être privé de ce qu'on aime? St. Albon, quoi! tu n'es plus! & je n'ai point recueilli tes derniers soupirs! tu n'as pas reçu les miens! je ne suis point expirée à tes yeux! je mourrai, je mourrai, après toi! j'ose vivre encore, & tu n'existes plus!

Il n'y avoit que Dieu seul qui pût guérir de si profondes blessures : je résolus de recourir à lui. Je priai ma tante de souffrir que je m'ensevelisse dans un couvent, & que j'y fusse attachée par un lien éternel : cette digne parente persista longtems dans ses refus; j'obtins enfin son consentement; ce fut elle-même qui me conduisit à l'abbaye de **; je l'engageai à garder le silence sur ma démarche, & surtout à ne point en instruire ma famille qui paraissoit s'intéresser si peu à mon sort. Ma tante céda à cette nouvelle demande. Que vous dirai-je, ma chere fille? Mon noviciat expiré, je pris le voile; j'avois mesuré toute l'étendue de mon tombeau : je m'y plongeai

vivante; mes vœux, mes vœux furent prononcés; quel mot! quelle image! je promis enfin à Dieu de n'aimer plus que lui. Concevez tout ce que m'impofoit ce ferment terrible; eh! combien de fois s'eft-il élevé contre moi!

Ma tante fidelle à l'obfervation de fa promeffe, n'étoit point accompagnée de domeftiques, lorsqu'elle venoit me voir; fa préfence & fon entretien étoient un foulagement au chagrin dévorant qui me confumoit. Une maladie fubite m'enleve cette chere bienfaitrice, & elle emporte avec elle dans le cercueil, le fecret de ma nouvelle fituation & de ma retraite.

Cette perte me caufa une affliction qui me fit fentir que la douleur eft fans bornes. Je ne tenois plus à la fociété que par ce lien, & il venoit d'être rompu. Mon état étoit précifément celui d'un être malheureux qui jufqu'alors auroit eu la tête élevée hors du précipice, & qui, à cette affreufe nouvelle, y feroit retombé pour jamais.

Me voilà donc feule livrée à tous les ennemis qui étoient au dedans de moi-même! Que je m'étois trompée, quand j'avois cru trouver la paix aux pieds des autels! hélas! en changeant d'habit, avois-je changé de cœur? avois-je pu faire des ferments qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de remplir? comment donner à Dieu une ame où dominoit le fouvenir d'un homme? Saint

Albon n'étoit plus: mais il vivoit encore pour un amour qui se nourrissoit de ses larmes. Il m'échappoit des regrets sur le sacrifice de ma liberté, sans pouvoir me dire pourquoi je les formois; quand j'avois perdu tout ce qui auroit pu en être l'objet, quel autre bien, quelle autre situation convenoient plus à mes malheurs, que l'obscurité du cloître & une espece de mort perpétuelle? dans quel sein m'étoit-il permis de répandre des pleurs, si ce n'étoit dans celui de Dieu, & cependant mes jours n'étoient qu'un tissu de parjures & d'infidélités envers lui; Saint Albon en quelque sorte lui déroboit l'hommage que tout ce qui respire doit à ce suprême bienfaiteur. Que le cœur humain est enveloppé d'épaisses ténebres! & si l'on avoit le secret d'y lire, qu'on trouveroit peu d'hommes qui ne fussent point coupables! je l'étois, sans doute, quand sous un maintien religieux, je conservois en moi des sentiments si opposés à la véritable piété.

Les gens du monde n'imaginent pas qu'une passion dont l'objet est détruit, puisse subsister & même s'augmenter; ma fille, ce n'est que dans la retraite que l'on aime ainsi; le cœur n'y connaît point cette dissipation qui le fait errer dans ses goûts, qui lui ôte de ses forces en multipliant ses desirs; une ame isolée, solitaire, se concentre dans une affection, en fait son unique pensée,

son

ſon ſeul aliment, s'y attache toute entiere; c'eſt pour elle qu'il n'y a ni tems, ni eſpace, que l'objet abſent prend tous les charmes de l'objet préſent, que les morts revivent, que les images ſe réaliſent; c'eſt dans l'ombre & l'effroi du ſilence que la ſenſibilité vient à bout de ſurmonter tous les obſtacles, & qu'elle déploye toute l'étendue de ſes facultés. Hélas! cette ſenſibilité faiſoit mon éternel ſupplice; c'étoit un vautour qui dévoroit mon cœur, ſans ceſſe renaiſſant pour lui ſervir de pâture. Rien n'avoit pu affaiblir la violence de mes maux; toujours criminelle envers Dieu, toujours conſumée pour St. Albon d'un amour auſſi inſenſé que coupable, me jettant en pleurant aux pieds des autels, les embraſſant avec fureur, y portant toute la ſincérité, toute l'ardeur du vrai repentir, & rentrant dans mon ame pour me retrouver encore plus tendre & plus condamnable; tel étoit l'excès des tourments que j'avois à ſouffrir, & qui ne devoient avoir de fin que celle de ma vie.

Une religieuſe, qu'on nommoit Sophie, voulut bien partager ce fardeau de mes peines ſecretes; elle pleuroit avec moi, & eſſayoit de me conſoler; ſon ame pure & exempte de faibleſſe, jouiſſoit de ſa premiere innocence; c'étoit une glace que le moindre ſouffle n'avoit jamais ternie; ſon premier ſoupir s'étoit élancé vers Dieu; elle lui

avoit consacré toutes ses pensées, tous ses sentiments; elle joignoit à son goût pour la religion une profondeur de raisonnement qui prêtoit de nouvelles forces à sa piété: arrivée à cet âge où l'on voit tout avec les yeux prévenus de l'illusion, elle avoit eu le bonheur d'envisager le monde tel qu'il est en effet; il lui paraissoit une carriere immense de faux plaisirs, d'apparences trompeuses, de miseres réelles, de vicissitudes contraires qui emportent à la mort, sans qu'on ait eu le tems de vivre un moment, & elle avoit jugé que les attachements humains, quelques flatteurs qu'ils nous semblent, n'ont jamais la douceur & la vérité de cette ardeur, de cette flamme si épurée qui nous éleve vers le Souverain des êtres, nous concentre dans un amour sans trouble, sans remords, toujours désirant, toujours satisfait, & toujours vertueux. Cette noblesse de sentiments & cette délicatesse de morale n'empêchoient point Sophie de regarder autour d'elle, & de plaindre les infortunés que les passions égarent sur la terre; elle voiloit les défauts d'autrui avec soin : sévere jusqu'à la dureté pour elle-même, & indulgente à l'excès pour ses compagnes, elle avoit sçu concilier la sainteté de la religion & la sensibilité de la nature. J'osai verser les larmes de l'amour profane dans ce sein brûlant de l'amour divin. O ma chere

Sophie, daigne me tendre les bras du haut des cieux, où, sans doute, tu as reçu la récompense que tu méritois, daigne encore me protéger, m'aimer, prendre pitié d'une sœur malheureuse qui a tout à craindre de l'éternelle justice; applanis-moi le chemin du tombeau, ce chemin qui m'effraye. Hélas! il faut avoir vécu comme toi pour ne pas redouter la nécessité de mourir.

Cette amie respectable, en me condamnant, me plaignoit avec bonté; le charme de ses exhortations suspendoit mes chagrins, & sembloit me faire goûter pour quelques instants les douceurs de la paix intérieure; c'étoit un rayon consolant qui luttoit contre l'obscurité d'une nuit profonde; elle m'eut rendue maîtresse de cette funeste passion qui m'attachoit encore au souvenir du Chevalier, si ce miracle n'eut pas appartenu à Dieu seul.

Sophie un jour entre dans ma cellule avec précipitation; elle s'assied en versant des larmes. „ Qu'avez-vous, lui dis-je, ma chere bienfai-„ trice? pourquoi cette douleur imprévue? Ah! „ ma fille, me répond-elle, je viens d'avoir „ sous les yeux l'exemple le plus touchant des „ calamités dont la terre abonde. Laissez-moi un „ moment reprendre mes esprits; je suis péné-„ trée de ce spectacle. O malheureux humains! „ n'est-ce pas assez d'être faibles? pouvez-vous „ être barbares & dénaturés à ce point?"

Ma curiofité augmente ; je preffe Sophie de la fatisfaire. „ Je ne fçais trop, pourfuivit-elle, fi „ j'aurai la force de vous apprendre ce prodige „ d'inhumanité." Elle garde quelque tems le filence & continue ainfi: „ votre fenfibilité, ma „ chere Euphémie, va être mife à une cruelle „ épreuve: mais il eft fi doux de pleurer fur le „ fort des malheureux & de les plaindre, que je „ me reprocherois de ne vous point faire parta- „ ger tout ce que j'ai reffenti !

„ J'étois au parloir. Une de nos fœurs conver- „ fes eft venue de la part d'une inconnue me „ demander un entretien fecret. Quelques mo- „ ments après a paru une Dame d'un certain „ âge ; tout annonçoit en elle l'adverfité ; il étoit „ cependant aifé de s'appercevoir qu'elle s'effor- „ çoit de conferver la dignité du malheur ; l'in- „ térêt qu'elle excitoit, n'avoit rien de cette „ compaffion qui fouvent humilie l'objet qui l'a „ fait naître. Je me fuis empreffée de faire affeoir „ cette Dame & de l'interroger fur les moyens de „ confolation qu'il étoit en mon pouvoir de lui „ donner ; elle m'a répondu par un torrent de „ pleurs: j'en ai été attendrie jufqu'à pleurer moi „ même. Madame, lui ai-je dit, verfez vos „ larmes dans un fein qui vous eft ouvert; ne me „ cachez rien ; parlez ; c'eft un avant-goût du „ bonheur fuprême de pouvoir foulager les infor-

„ tunés; j'ai peu de facultés, mais mon cœur „ même ſera à vous. Madame, a-t-elle inter- „ rompu au milieu des ſanglots & en me ſerrant „ les mains, je n'implore point des ſecours hon- „ teux; je ne réclame que des ſentiments de pitié „ dont je n'aye point à rougir. Je me ſuis infor- „ mée, Madame, des perſonnes obligeantes „ qui habitent ce couvent; on vous a nommée, „ & je n'ai point appréhendé de m'offrir à vos „ yeux pour vous prier, s'il étoit poſſible" . . . (& là elle a baiſſé la tête avec une eſpece de confuſion & en balbutiant) „ pour vous prier de me „ placer auprès de quelque Dame en qualité de „ domeſtique. A ce mot, elle a penſé ſuffoquer „ dans l'abondance de ſes pleurs.

„ O ma chere Sophie", m'écriai-je au milieu de ce récit, „ il faut lui épargner un tel abaiſſe- „ ment; il eſt des ſecours plus cruels que le mal- „ heur même...

„ Ecoutez-moi, pourſuivit Sophie, penſez- „ vous que votre amie n'ait pas votre délicateſſe? „ Madame, ai-je répondu, en lui tendant les „ bras, vous ne ſerez point réduite à cette extrê- „ mité; on tâchera de vous obliger d'une façon „ plus convenable. . Elle ne m'a point donné le „ tems d'achever, & a repris vivement: je n'ac- „ cepterai pas d'autres bienfaits; je ſçaurai deſ- „ cendre aux emplois les plus bas, me cacher

„ dans la pouffiere; j'ai fi peu de jours à vivre!
„ Il faut dévorer ma douleur, me courber fous
„ la main de Dieu. . Madame, il me châtie jufte-
„ ment; j'ai mérité fes coups. . A peine a-t-elle
„ prononcé ces dernieres paroles, qu'elle change
„ de couleur, & perd connaiffance; mes fecours
„ la font revenir. Elle reprend: ah! Madame,
„ pourquoi le ciel nous a-t-il défendu d'attenter
„ à notre vie? que je me débarafferois avec joie
„ de la mienne! Mais je refpecte la fuprême
„ Providence qui m'a frappée; oui, je le répé-
„ te, c'eft fa juftice même qui me punit, & elle
„ eft affez vengée. —— Eh! Madame, quelles
„ font donc vos difgraces? n'y auroit-il pas
„ moyen d'y remédier, fans intéreffer la délica-
„ teffe d'une vanité permife aux yeux du mon-
„ de? —— Oui, Madame, repart-elle avec un
„ profond foupir, j'ai pu avoir quelque vanité,
„ & c'eft ce qui me rend mes revers plus diffici-
„ les à fupporter. Je fuis née, Madame, bien
„ éloignée de l'état déplorable où vous me voyez.
„ Je fuis femme de condition, j'ai eu un rang,
„ des richeffes, de l'éclat, & je ferois trop heu-
„ reufe aujourd'hui de trouver une place de fem-
„ me de chambre. (Ce mot lui perçoit toujours
„ le cœur.) Encore une fois, lui ai-je dit, vous
„ ne fervirez point, Madame. . Il eft inutile,
„ repliqua-t-elle, de me parler d'autres bienfaits;

„ je sçaurai . . je sçaurai mourir . . —— Mais vos „ adversités sont-elles d'une nature à ne pouvoir „ être adoucies ? —— J'ai perdu mon bien, „ Madame, toute consolation, toute espérance ; „ j'ai tout perdu, & ce qui augmente mes maux, „ c'est qu'ils partent d'une main . . d'une main qui „ me fut bien chere. . . Croiriez-vous, Madame, „ que le cruel, que le barbare, qui m'a plongé „ dans cet abîme de misere . . c'est mon fils . . „ c'est mon fils ! . . — Votre fils ! — Oui, Ma- „ dame, mon fils . . mon fils que j'ai nourri de „ mon propre sein, mon fils que j'ai préféré à „ toute ma famille, mon fils pour qui j'ai oublié „ mes devoirs, la nature, Dieu même. Je ne vous „ entretiendrai point de mes foiblesses & de mon „ idolâtrie pour cet ingrat : restée veuve, je lui „ ai sacrifié tous mes droits, tous mes biens ; il „ s'est marié : sa femme a achevé d'endurcir ce „ caractere monstrueux. J'ai essuyé, Madame, „ des outrages, des opprobres ; rien n'a pu „ émouvoir ces deux cœurs dénaturés. Ne me „ refusez point, leur disois-je, la grace, l'uni- „ que grace que je vous demande à genoux, lais- „ sez-moi expirer dans un coin de ce château : „ mais que du moins ma cendre soit réunie à „ celle de mes peres ! J'ai si peu de tems, mon „ fils, à vous importuner de mes gémissements ! „ mon cher fils, souvenez-vous que je vous ai

„ allaité. . . fouffrez que mes derniers regards
„ fe fixent fur un lieu qui a été mon berceau,
„ qui a été le vôtre, où je vous ai élevé dans
„ mes bras. . Ah ! mon fils, étoit-ce à vous
„ d'être mon bourreau?

„ Mes follicitations, mes prieres, mon déf-
„ poir, tout fut inutile. Enfin, Madame, le
„ mari & la femme m'ont forcée de quitter ce
„ féjour, qui m'étoit fi cher, où je voulois
„ mourir; ils m'ont abandonnée à l'adverfité, au
„ befoin . . quel mot, Madame! & mes amis ont
„ tous fuivi leur exemple."

Je ne pus m'empêcher de m'écrier une feconde fois: „ ma tendre amie, il faut fecourir promp-
„ tement cette mere affligée. Hélas! j'eus une
„ mere! quel monftre que ce fils! où eft cette
„ infortunée ? que je la voye, que j'effuie fes
„ larmes! Vous n'avez entendu, continue So-
„ phie, qu'une partie de fes peines : elle eft
„ d'autant plus malheureufe, qu'elle eft déchi-
„ rée de remords. Non, m'a-t-elle dit, ce n'eft
„ pas affez d'être la plus infortunée des femmes,
„ j'en fuis encore la plus criminelle. La plus cri-
„ minelle, ai-je répliqué avec étonnement! eh
„ bien, Madame, jettez-vous dans le fein de la
„ Bonté Divine. Elle m'en a repouffé pour ja-
„ mais, répond l'inconnue; eh! comment appai-
„ fer le cri de ma confcience, ce cri éternel qui
m'ac-

„ m'accuſe, qui me condamne? C'eſt dans mon „ cœur qu'eſt la ſource intariſſable de mes larmes, c'eſt-là qu'eſt mon ſupplice. J'ai offenſé „ la nature, le ciel. Comment tout ne feroit-il „ pas déclaré contre moi? Je ne puis me réconcilier avec moi-même; rien, Madame, ne peut „ réparer l'énormité de mes fautes.

„ A ce dernier mot, ſa douleur augmente; je „ lui parle avec plus de tendreſſe; je lui remets „ devant les yeux le ciel toujours prêt à pardonner, Dieu comme un bon pere qui ne ſe laſſe „ point d'ouvrir ſes bras à ſes malheureux enfants; je lui repréſente que le remords a des „ droits ſur ſa juſtice, que ſon amour & ſa miſéricorde ſont infiniment au-deſſus de ſa ſévérité, que s'il eſt le plus puiſſant, le Souverain „ des êtres, il en eſt auſſi le meilleur. Je ſçais, „ Madame, interrompt-elle, que Dieu met ſa „ grandeur à faire éclater ſa bienfaiſance: mais „ quelques inépuiſables que ſoient ſa clémence & „ ſa bonté, il eſt des forfaits. . Je repars avec „ vivacité: il n'en eſt point, Madame, que le „ repentir n'efface à ſes yeux. Quoi! Madame, „ repliqua-t-elle, vous croyez que Dieu peut „ pardonner à la plus barbare des meres? J'eus „ une fille, Madame". .

J'interromps Sophie: elle eut une fille? . . Sophie reprend: „ Et j'ai cauſé tous ſes maux,

„ poursuit cette mere digne de pitié; elle m'ai-
„ moit malgré ma barbarie, & comme la plus
„ cruelle des marâtres je lui ai toujours fermé
„ mon sein". .

„ Je n'en puis entendre davantage, dis-je à
„ Sophie; il faut absolument que je lui parle . . .
„ Ma chere amie! si ma mere éprouvoit un sort
„ aussi affreux, quel plaisir je goûterois à lui
„ pardonner! Généreuse Sophie, hâtez-vous"...

A peine prononçois-je ces derniers mots, qu'on vient avertir ma compagne que l'abbesse la demande, & que cette étrangere, qu'elle avoit déjà vue, desiroit encore l'entretenir. Sophie rentre avec précipitation: „ ma chere Euphémie, voici
„ cette Dame. . . Cette Dame, m'écriai-je . .
„ Madame," dit mon amie à l'inconnue en se tournant de son côté, „ je vous laisse avec une
„ autre moi-même; n'hésitez point à lui confier
„ vos peines; elle y sera sensible . . je reviens,
„ je reviens."

Elle nous quitte. Je continue vivement: „ Ap-
„ prochez, Madame, approchez; ne craignez
„ point; oui, je brûle de vous connaître, d'ou-
„ vrir mon cœur à vos larmes, d'adoucir" . . .
„ Que vois-je? ma mere!" & je tombe évanouïe. En effet, c'étoit ma mere... c'étoit ma mere qui arrosoit mes mains de ses pleurs. Je reprends l'usage des sens. „ Quoi! c'est ma fille, me dit-
„ elle! je retrouve ma fille liée par des nœuds

„ éternels ! Ah ! voilà mon ouvrage ! — C'eſt
„ vous, ma mere ! c'eſt vous ! à ce point malheu-
„ reuſe ! .. Mon amie m'a fait part de toutes vos in-
„ fortunes, & ... Ma mere, dans quel état ! .. je
„ vous en aimerai davantage .. ô frere barbare !"

Elle entre avec moi dans les détails de ſon affreuſe ſituation ; ſa voix étoit étouffée par les ſanglots. Je ne ceſſois de dire : „ oui, ma mere, „ oui, ma tendre mere, je mettrai tous mes „ efforts à vous conſoler, à vous ſoulager ; ne „ parlons plus de ce frere dénaturé. — Eh ! quoi, „ ma chere fille," reprenoit-elle à chaque inſtant, „ tu peux m'aimer ! j'ai fait tous tes „ maux ! — Ah ! ma mere, je mourrai dans „ votre ſein . . — Toi, mourir, ma fille ! tu „ es malheureuſe ! — Ma mere".... Je n'achevai point ; le déſordre étoit dans mon ame ; il ne m'eſt pas poſſible d'exprimer le bouleverſement que j'éprouvois. Je voulois . . je voulois parler à ma mere de Saint Albon : je n'en eus pas la force ; je devois reſpecter ſa miſere : c'étoit par ſes coups que je ſouffrois ; & quand j'étois aſſez heureuſe pour lui-être de quelque ſecours, étoit-ce à moi de lui rappeller un événement qui l'humilioit à mes yeux ? ç'auroit été r'ouvrir ſes bleſſures. Si elle eût joui de ſa fortune, ſans doute je n'aurois pas eu cette diſcrétion. Que le malheur a d'empire ſur les ames ſenſibles, & qu'on

lui doit d'égards! Je pouſſai le ſacrifice juſqu'à détourner ma mere d'un entretien qui eut amené néceſſairement le récit de mes peines; je me contentai de lui apprendre que ma tante m'avoit laiſſé, en mourant, une petite rente qui me procureroit les moyens de la ſoulager; j'ajoutai que je joindrois à ce faible revenu le travail de mes mains.

Je l'inſtruiſois des arrangements que je prendrois pour la retenir dans l'abbaye, où j'étois alors : tout à coup elle pâlit, ne parle plus qu'à peine; je la vois expirante. Qu'avez-vous, ma mere, lui dis-je toute effrayée? „ Ma fille," répond-elle d'une voix éteinte, „ ſeroit-ce à „ vous que je cacherois tout l'excès de ma mi- „ ſere? Vous voyez ma nourriture depuis plus „ de huit jours;" (elle me montre un morceau de pain noir) „ il eſt arroſé de mes larmes; je „ ſuis déja tombée en faibleſſe en préſence de „ votre amie; ma fille.. je ſuccombe de faim."

Quels traits me percerent, me déchirerent! Je ne pus que lui dire, ſuffoquée par les ſanglots: „ ma mere!" & je courus à ma cellule; j'en rapportai de quoi ſoulager ſa faim. Ce fut à mon retour que mon ame ſe fixa toute entiere ſur l'horreur de cette ſituation. Une femme de ce rang, ma mere, mourant de faim! Comment n'aurois-je pas oublié ſes torts à mon égard, quand je la

voyois réduite à cette affreuſe extrêmité ? Elle vouloit tenir ſon nom caché, & qu'il n'y eût que moi ſeule dans le ſecret, parce que l'orgueil, diſoit-elle, s'inſinue quelquefois juſques dans ces retraites qui doivent être l'aſyle de l'humilité, & qu'il y regne avec plus de hauteur que dans le monde; elle imaginoit que cette attention de ſa part me flatteroit, comme ſi j'avois pu rougir d'une mere infortunée!

„ Non, ma mere, lui dis-je avec tranſport, „ je ne déguiſerai pas la vérité; je m'honorerai „ de porter le nom de votre fille; vous êtes „ malheureuſe; vous en êtes plus reſpectable, „ plus chere à mon cœur: la honte eſt pour ces „ lâches, pour ces inhumains qui n'oſent aimer „ des parents que le malheur pourſuit; l'infor- „ tune ajoute encore à vos droits ſacrés."

Sophie rentre dans ce moment. Je m'élance vers elle. — „ C'eſt ma mere, ma tendre amie... „ J'ai retrouvé ma mere! .. Ah! que vous avez „ augmenté mon amitié, ma reconnaiſſance! que „ je vous ai d'obligation d'avoir montré tant de „ ſenſibilité pour cette mere, dont le ſort eſt ſi „ à plaindre!"

Sophie étoit demeurée immobile de ſurpriſe: elle ſe livre enſuite à tout l'excès du ſentiment; elle m'embraſſe, & baiſe les mains de ma mere, que nous faiſons entrer dans l'intérieur du cou-

vent; j'obtins de l'abbesse qu'elle resteroit avec moi. Je passois les nuits à des travaux à l'éguille, dont j'ajoutois le produit à cette petite rente dont je vous ai parlé, & que j'employois à l'entretien de la Comtesse. Qu'il est doux de conserver la vie de ceux dont on l'a reçue! Il semble que notre amour pour eux augmente, lorsque nous pouvons leur être utiles; & qu'alors on sent tout le charme & tout l'attendrissement attachés aux noms de fille & de fils!

Je ne cessois de regarder ma mere; je laissois couler des larmes. Elle m'avoit interrogée plusieurs fois sur la cause de cette sombre tristesse que je m'efforçois de lui cacher: mais qu'il en coûtoit à mon cœur, qu'il se dédommageoit de cette cruelle contrainte, par les tourments secrets qu'il me faisoit souffrir! que le nom de Saint Albon fut souvent prêt de m'échapper! Il y avoit des moments où j'aurois desiré que ma mere eût pénétré le sujet de mon chagrin. „ Non, mon „ adorable bienfaitrice," disois-je à ma chere Sophie, „ non, je ne puis étouffer un amour „ insensé; la présence de ma mere n'a fait que „ prêter de nouveaux aliments à ce feu qui me „ consume; sa société auroit dû adoucir mes „ ennuis; le plaisir de l'avoir obligée, l'extrême „ envie que j'aurois de la consoler, ces senti- „ ments, sans doute, me touchent & m'occu-

„ pent : mais je n'entends point parler de Saint
„ Albon ; comment peut-il avoir perdu la vie ?
„ m'aura-t-il nommée en expirant? Il m'aimoit,
„ il n'aura pu survivre au regret de notre sépa-
„ ration : l'amour est une passion qui a tant de
„ violence ! — Euphémie," me répondoit cette
amie si respectable, „ vous devez croire que mon
„ attachement saisit toutes les occasions de se
„ montrer : mais seroit-ce vous obliger que de
„ flatter & d'entretenir votre faiblesse ? c'est à
„ moi de vous armer contre vous-même, voilà
„ les devoirs de la véritable amitié. Je vous
„ aime, Euphémie, vous n'en doutez pas : mais
„ votre honneur m'est encore plus cher que vos
„ jours, & vous devez regarder cet effort com-
„ me l'excès même de la sensibilité ; j'aurois pu
„ dans les entretiens que j'ai avec votre mere,
„ m'éclaircir sur ce qui concerne le Chevalier ;
„ j'ai banni de mon esprit jusqu'à l'idée d'en
„ parler : je veux que tout vous estime, que
„ votre mere même vous croie plus forte, plus
„ courageuse que vous n'êtes. Eh ! ma chere
„ Euphémie, songez-vous à quel point vous
„ offensez le ciel ? songez-vous que votre cœur
„ ne doit être rempli que de l'amour divin ? —
„ Je sçais tous mes devoirs, m'écriai-je ; je
„ connais, je vois tous mes crimes, oui, tous
„ mes crimes ; mes remords ne me font point

„ grace ; ils ſont moins indulgents que vous ;
„ Sophie, & je ne puis m'empêcher d'être cou-
„ pable!"

Que vous dirai-je? malgré Sophie, malgré le ciel, malgré moi, cette paſſion auſſi chimérique que criminelle étoit au moment d'éclater; je laiſſois voir à ma mere cette ame fatiguée de combattre; je lui révélois tout; j'allois parler de Saint Albon.

Ma mere avoit eſſuyé trop de chagrins pour que ſa ſanté ne fût pas altérée; mes ſoins, ſon entiere réſignation à Dieu, rien ne pouvoit diſſiper la mélancolie répandue ſur ſes jours ; elle tombe malade; ſa maladie augmente; jamais elle ne m'avoit paru plus digne de ma tendreſſe; j'allois répandre mes craintes & mes inquiétudes dans le ſein de Sophie, & je revenois auprès de ma mere pour eſſayer de la conſoler, moi qui avois tant beſoin de conſolation. Elle demande un jour à reſter ſeule avec moi. „ Ma fille, me
„ dit-elle, j'ai un ſecret à vous confier ; c'eſt un
„ fardeau pour mon cœur que je ne veux point
„ emporter dans la tombe." Ces premiers mots exciterent ma curioſité. „ Je ſens, ma fille,
„ continua-t-elle, que je touche à cet inſtant
„ terrible qui va nous ſéparer pour jamais . . .
„ Ce n'eſt pas à toi de répandre des larmes : c'eſt
„ moi qui dois expirer dans les regrets, dans les

„ ſanglots. Ma fille, quel compte j'aurai à rendre „ au Juge ſuprême! puiſſe ma mort ſatisfaire ſa „ juſtice! Que je l'ai offenſé, ma chere Con- „ ſtance! Je ne puis me diſſimuler que j'ai été la „ plus barbare des meres, que c'eſt moi qui as „ cauſé tous tes malheurs. — Ah! ma mere, ne „ parlons point de mes malheurs; parlons de „ vous, de votre ſanté: voilà tout ce qui m'oc- „ cupe; le comble de mes maux ſeroit de vous „ perdre. — Conſtance," répond-elle en s'ap- puyant ſur un bras, „ tu ne ſçais pas tous mes „ crimes. J'ai ſurpris le ſujet de cette profonde „ douleur qui te détruit; l'amour, ma fille, eſt „ encore dans ton cœur!" Alors je tombe dans ſon ſein en pleurant amérement. Elle pourſuit: „ tu donnes des pleurs au ſouvenir du Chevalier! „ pourrois-je, avant que d'expirer, goûter la „ conſolation d'apporter quelque adouciſſement „ à tes peines? ſeront-elles moins violentes, ſi „ je t'apprends que Saint Albon n'eſt point „ mort? — Il n'eſt point mort!" Un cri m'é- chappe avec ce mot: toute mon ame vole au- devant de ce que je vais entendre, „ Non, il n'eſt „ point mort," continue ma mere. Elle veut achever: il lui prend une faibleſſe; elle eſſaye vainement de me parler; elle me fait quelques ſignes, que je ne puis comprendre; enfin, ma chere amie, le ciel, qui ne ſe laſſoit point

d'éprouver ma ſenſibilité, m'enleve ma mere ; elle expire peu d'inſtants après dans mes bras. Sophie entre & me trouve mourante & ſans connaiſſance ; je reviens de cet accablement. — „ Ma mere n'eſt plus ! le Chevalier n'eſt point „ mort!" c'eſt tout ce que mon horrible ſituation me permet de dire.

Je reſtai pluſieurs jours dans un état qu'il eſt impoſſible de repréſenter. On imagineroit qu'en ce moment tous les coups m'avoient frappée ; moi-même, je croyois avoir épuiſé ma malheureuſe deſtinée : j'étois cependant réſervée à des diſgraces encore plus accablantes.

L'image de Saint Albon vivant venoit ſe joindre à celle de ma mere, & je l'avouerai à ma honte, le premier de ces objets abſorboit mon ame. Ma mere n'avoit mes larmes qu'après le Chevalier; une foule de ſentiments oppoſés m'agitoit. Je me diſois: „ quoi ! Saint Albon n'eſt point dans le „ tombeau! il reſpire! je n'ai point à pleurer ſa „ mort! Ah! tous mes maux ſont finis; il voit „ la lumiere: il m'importe peu d'en être bientôt „ privée pour jamais ... Si du moins il ſçavoit „ combien je l'aime, que c'eſt pour lui que je „ meurs!" Enſuite j'ajoutois : „ il vit, & il ne „ s'informe pas ſi j'exiſte; quelle eſt ma ſituation, „ ſi je brûle encore!.. il m'aura oubliée! .. " Je finiſſois par me livrer à toutes les fureurs de la

jaloufie : je m'écriois : „ oh ! il en aime une „ autre ; une autre eft fon époufe, fon amante..." Mon ame étoit ramenée fans ceffe fur ce dernier tableau, & qu'il me déchiroit le cœur! Le dirai-je? il y avoit des inftants où je doutois fi je n'aurois pas mieux aimé Saint Albon parmi les morts, que Saint Albon jouiffant de la vie: des larmes données à fa mémoire avoient une certaine douceur que ne pouvoient avoir des pleurs, que peut-être faifoit couler le foupçon de fon infidélité, car je cherchois en vain à m'en impofer: fi mon cœur héfitoit encore, mon efprit ne balançoit plus à croire que le Chevalier m'avoit trahie; l'idée la plus favorable qu'il m'étoit permis d'embraffer comme une illufion qui trompoit ma douleur, c'étoit qu'il ignoroit mon fort. Bientôt je repouffois toutes ces affreufes images. —— Eh bien, qu'il vive! qu'il foit heureux! fon bonheur me fuffit; eft-ce à moi de connaître un femblable fupplice? ô mon Dieu, mon Dieu, une ame qui t'aime uniquement, eft-elle expofée à de pareilles agitations?

Ce n'étoit donc pas affez de tous mes tourments: la jaloufie étoit venue me confumer de fes feux; cette furie impitoyable me pourfuivoit partout; je la portois dans mon fein, jufqu'au fanctuaire; j'implorois vainement un remede contre ce fatal poifon. Sophie, malgré fon extrême

piété, ne se lassoit point de me plaindre & de me représenter mes devoirs; elle employoit la voix de l'amitié, celle de la religion; elle me montroit un Dieu infini dans sa clémence, mais cependant fatigué d'offrir au coupable un pardon qu'il s'obstine à ne point mériter.

On parloit beaucoup à notre abbaye d'un religieux célebre par le nombre de conversions qu'il avoit opérées: je conçus le dessein de le voir & de réclamer ses secours contre une malheureuse passion que le tems ne pouvoit détruire. Sophie approuva mon projet; elle écrivit à ce religieux: il répondit qu'il se rendroit incessamment auprès de nous. „ Ah! ma chere amie," dis-je à ma bienfaitrice, „ je brûle de voir cet homme res„ pectable; Dieu peut-être l'a destiné pour mar„ quer un terme à mes peines; je lui avouerai „ tout, ma chere Sophie, je lui avouerai tout; „ il lira dans mon cœur; il connaîtra toutes mes „ blessures: eh! me refuseroit-il sa compassion? „ Qui la mérite plus que moi? s'il alloit me rap„ peller à la tranquillité, la religion! si je pou„ vois enfin étouffer ce sentiment, la source de „ toutes mes afflictions & de toutes mes fai„ blesses!"

Ce religieux arrive; on l'appelloit Théodose. Sophie me conduit dans une chapelle peu éclairée; j'avois mon voile baissé, & je marchois en

tremblant. „ Mon pere, dit mon amie, voici „ ma fœur pour laquelle j'ai follicité votre appui; „ elle en a befoin, & elle eft digne de recevoir „ vos confeils. Mes confeils, répond Théodofe, „ feront finceres : je defire qu'ils produifent un „ heureux effet; j'ofe avancer que la vérité même „ les dictera, & j'y ajouterai la conviction de „ l'expérience." Le ton de voix de ce religieux jetta dans mon ame un trouble dont je ne pouvois démêler la caufe. Sophie nous laiffe feuls; il me fait affeoir à quelque diftance de lui. Je refte un peu de tems fans ouvrir la bouche; enfin je prends la parole au milieu des larmes. — „ Ces pleurs, „ mon pere, font moins le fruit du repentir que „ d'un fentiment peu fait pour mon état; je m'en „ accufe fans ceffe devant Dieu, & je ne lui offre „ que d'impuiffants remords. Mon deffein eft de „ vous déclarer toute l'étendue de mes fautes, „ de vous en montrer le principe, les progès, „ la violence : vous daignerez me prêter des „ armes pour me vaincre. Oui, mon pere, vous „ voyez une femme malheureufe, une femme „ coupable, indigne de porter ce bandeau facré, „ révoltée contre la raifon, l'honneur, contre „ Dieu, Dieu lui-même; l'amour le plus profane „ & le plus criminel me dévore. — Vous aimez," interrompt Théodofe avec vivacité & en gardant le filence quelques minutes ! „ ma fœur, je vous

„ condamne, & je vous plains. L'amour eſt la „ plus dangereuſe des paſſions; hélas! c'eſt peut- „ être celle qui nous égare davantage; mon de- „ voir me défend de vous le diſſimuler: l'amour „ eſt pour vous un crime qui vous attirera toute „ la colere du ciel; Dieu ſeul doit être l'objet „ de vos penſées, voilà votre unique époux. Ne „ vous aveuglez point: on ne peut lui être infi- „ dele impunément; & ſi nous écartions la reli- „ gion, & que nous ne vouluſſions nous en rap- „ porter qu'aux lumieres de cette raiſon humaine „ ſi bornée dans ſes connaiſſances, je vous de- „ manderois quel eſt votre eſpoir? —— Mon „ eſpoir, mon pere, mon eſpoir eſt ... de mou- „ rir, déchirée de regrets, de douleur, de re- „ mords, odieuſe à moi-même, redoutant de „ lever les yeux vers le ciel que j'offenſe ... „ Ah! mon pere, ramenez-moi à Dieu; je brûle „ d'y retourner, & je n'en ai pas la force; aidez- „ moi, aidez-moi; que mes regards ne s'abaiſ- „ ſent plus ſur le monde, ſur ce monde où j'ai „ trouvé mes maux, ma ruine... — Puiſſé-je, ma „ ſœur, combattre un penchant ſi funeſte, deſſil- „ ler vos yeux, vous faire enviſager la vérité, le „ ſort terrible qui vous attend! Que l'homme eſt „ malheureux, quand il ne ſçait point s'armer „ contre ſon propre cœur! Ma ſœur... je l'ai „ éprouvé."

Théodose accompagne ces mots d'un profond soupir; il poursuit:

,, Je ne puis vous épargner le récit des circon-
,, stances de cette passion malheureuse. — Cette
,, passion, mon pere, est née en quelque sorte
,, avec moi; j'aimois un jeune homme qui avoit
,, pour moi la même tendresse; il aspiroit à ma
,, main; nos familles étoient d'accord; ma mere
,, ensuite s'opposa à notre mariage, elle m'apprit
,, la mort de mon amant: j'avois tout perdu, je
,, l'aimois plus que jamais; je renonçai à la
,, société; je m'enchaînai à Dieu par des nœuds,
,, qui me coûtent bien des larmes, & depuis j'ai
,, appris que cet objet de mon amour éternel, de
,, mes fautes, étoit vivant."

Je compris par le ton de Théodose, que ces dernieres paroles l'avoient troublé. ,, Ma sœur," repliqua-t il avec un embarras qui le trahissoit...
,, ma sœur... de semblables revers... je connais
,, une personne qui en a essuyés d'aussi cruels,
,, oui, d'aussi cruels... Voici de quelle façon elle
,, s'est conduite: privée de tout ce qui pouvoit
,, l'attacher sur la terre, elle a couru dans les
,, bras du suprême consolateur; elle lui a offert
,, ses larmes; elle repousse une image qui vient
,, toujours la désoler: mais elle ne cesse de pleurer
,, devant Dieu, & Dieu en aura pitié.. Croyez-
,, moi, ma sœur, tout change, tout varie, tout

„ meurt autour de nous, tout meurt! & en élevant
„ nos penſées à Dieu, nous nous uniſſons à lui,
„ nous jouiſſons d'avance des douceurs de l'im-
„ mortalité. Ah! ma fœur. —— Vous pleurez,
„ mon pere! eh pourquoi ces pleurs? — Pour-
„ quoi ces pleurs? vous me rappellez.. ma fœur,
„ armons-nous tous deux de fermeté; c'eſt à moi
„ d'avoir plus de courage que vous, de vous
„ tracer le chemin où déſormais vous devez
„ marcher. Il faut donc vous ſubjuguer, briſer
„ votre cœur, ne plus détourner les yeux ſur ce
„ monde qui paſſe, qui ſe détruit; n'ayez vos
„ regards fixés que ſur ce grand tableau devant
„ lequel s'évanouiſſent tous les autres objets.
„ L'éternité, ma fœur, l'éternité, voilà tout ce
„ que vous devez enviſager; ſongez qu'il eſt un
„ terme à la vie, & que nous renaiſſons pour
„ une félicité durable, ou pour des tourments
„ ſans fin; contemplez-vous ſans ceſſe étendue
„ ſur le lit de mort, relevant votre paupiere ap-
„ péſantie pour voir fumer le flambeau funéraire,
„ pour voir votre linceul ſe déployer ... C'eſt
„ alors, ma fœur, que nous voudrions n'avoir
„ jamais aimé que Dieu. Eh bien! mon pere,
„ que faut-il faire? parlez, parlez; ordon-
„ nez. —— Ce qu'il faut faire, ma fœur? chaſſer
„ loin de vous tout ce qui vous retraceroit la
„ plus faible idée de cet amour criminel; oublier
„ tout;

„ tout; vous confacrer toute entiere à l'unique „ foin de plaire à Dieu, ne vivre que pour lui, „ que pour lui feul."

J'écoutois ce religieux avec attention; fes difcours paffoient dans mon ame, s'y imprimoient en caracteres de feu; je m'écrie: „ mon pere, je „ vous obéirai; oui, je vous obéirai; je vais „ m'arracher le cœur, remettre dans vos mains „ un monument de tendreffe, l'ouvrage de mon „ amour, que j'ai compofé d'après une image „ trop profondément gravée dans ma mémoire: „ le voici ce fatal portrait, que j'avois caché „ jufqu'ici à tous les yeux, que j'ai tant de fois „ arrofé de mes larmes, à qui j'ai tant de fois „ adreffé mes foupirs, mes gémiffements: mon „ pere, il faifoit toute ma confolation: mais il „ faut tout vous facrifier, s'immoler entiérement „ à Dieu... qu'il prenne donc ma vie."

Auffitôt je donne à ce religieux le portrait de Saint Albon, que j'avois retiré de mon fein. Théodofe ne l'a pas plutôt reçu, que j'entends un cri, & prefque en même tems le bruit d'une chûte; je leve mon voile: j'apperçois ce religieux étendu fans connaiffance fur la terre: je vole à lui pour le fecourir; je reconnais... Saint Albon... Saint Albon lui-même: il tenoit encore mon portrait d'une main tremblante.

Laiffez-moi, ma fille, m'arrêter quelques

inſtants ſur cette ſituation ſi frappante pour la triſte Euphémie: elle remplit encore mon ame.

Je n'eus pas la force de prononcer une parole; je tombai évanouie; revenue à moi, je vis le Chevalier à mes pieds. „ C'eſt vous, s'écrie-t-il! „ c'eſt vous, ma chere Conſtance! quoi! vous „ vivez! vous vivez! levez donc les yeux ſur „ l'amant le plus tendre, le plus fidele & le plus „ infortuné... Non, je n'ai jamais ceſſé de t'ado- „ rer, je te retrouve! tu vis! & tu es liée aux „ autels!.. Je romprai tous ces nœuds. —— Que „ dites-vous, Saint Albon? quel eſt votre „ égarement? oui, je reſpire, mais pour mourir „ mille fois à chaque inſtant, mais pour n'être „ jamais à vous; Saint Albon.... j'appartiens à „ Dieu; nous l'offenſons: ah! étoit-ce-là le „ ſecours que j'attendois?"

Le Chevalier, tranſporté de fureur, éclatoit en ſanglots, en menaces; toute l'impétuoſité des paſſions l'agitoit; je partageois la violence de ſes mouvements; je parlois de mon amour, de mes devoirs; j'accuſois la terre, le ciel; mon ame étoit emportée par des orages ſucceſſifs, de la religion à la tendreſſe, du repentir à de nouveaux parjures; j'appris à Saint Albon tout ce que j'avois ſouffert depuis notre ſéparation; que j'avois reçu une lettre d'un caractere inconnu, où l'on m'annonçoit qu'il étoit marié; que ma mere enſuite étoit

venue me dire qu'il avoit perdu la vie; qu'enfin quelques moments avant que d'expirer, elle m'avoit déclaré que la nouvelle étoit fauſſe. Saint Albon, à ſon tour, me dit qu'on avoit employé le même artifice pour le tromper; ma mere m'avoit fait paſſer pour morte: frappé de cet événement imprévu, plongé dans la douleur la plus ſombre, il s'étoit déterminé tout à coup à quitter le monde & à embraſſer l'état monaſtique, perſuadé qu'il n'y avoit que Dieu ſeul qui pût occuper dans ſon cœur la place que ma mémoire y avoit toujours conſervée. Il m'avoua qu'il s'étoit abuſé, quand il avoit pris pour de purs ſentiments de religion, cette ſenſibilité qui n'avoit ceſſé de l'animer; il éprouvoit, continua-t-il, que jamais l'amour n'étoit ſorti de ſon cœur; ſon ame en me retrouvant, avoit repris toute la fureur des paſſions: il ſe rejettoit ſur l'abominable trahiſon qu'on nous avoit faite; il prétendoit que nous pouvions nous affranchir de nos fers. Jugez, ma chere fille, de l'excès de notre aveuglement: il me propoſoit de m'emmener en Hollande, au bout de la terre, s'il le falloit: „ tous les lieux, ajoutoit-il, me
„ ſont égaux, pourvu qu'il me ſoit permis de
„ vivre avec tout ce que j'aime; tu embelliras
„ les climats les plus ſauvages; je n'ai vu que
„ toi dans l'univers; toi ſeule ſuffiras à mon
„ bonheur; que dis-je? je te devrai d'éternels

„ plaifirs; la vertu ne fera point féparée de „ notre amour. Dieu nous avoit faits l'un pour „ l'autre: je l'adorerai dans toi, dans toi que je „ nommerai ma tendre amie, mon époufe; non, „ je ne crois point que notre union foit un crime „ aux yeux de ce bienfaiteur fuprême; il la béni- „ ra, il acceptera nos vœux & nos hommages; „ n'appréhende pas que la mifere empoifonne „ nos jours ; Conftance, aime-moi, & je me „ foumettrai à tout avec joie; fi tu vis, fi je te „ fuis toujours cher, il n'eft point d'état vil à „ mes yeux; je déchirerai le fein de la terre, je „ l'arroferai de mes fueurs, de mes larmes; je „ n'en rougirai point; on fçaura que je fuis prêt „ à tout faire, à tout fouffrir pour l'amour, pour „ Conftance. . ."

Je voulus furmonter ma faibleffe, oppofer au Chevalier l'honneur, mon devoir, le ciel, lui montrer plus de courage que je n'en avois en effet. „ Refufes-tu de me fuivre, pourfuit-il? „ as-tu ceffé de m'aimer? je me jette à tes ge- „ noux; vois mon défefpoir: il égale mon amour; „ c'eft te dire à quel point la fureur me tranfpor- „ tera, fi je ne puis te toucher; parle, quel „ eft ton deffein?"

Je lui marque encore la plus forte répugnance au facrifice qu'il exige de moi; cependant je lui demande quelques jours pour me décider. „ Quel-

„ ques jours, me répond-il? ce ſoir, à minuit, „ je t'arrache de ces lieux, ou je me perce le „ cœur de cent coups de poignard; toi-même „ tu l'auras conduit dans ce cœur qui n'adore que „ toi; ſi tu évites ma vue, j'ordonnerai qu'on „ apporte mon cadavre à tes pieds; ton inhuma- „ nité, du moins, ne te défendra point de lui „ accorder des larmes. — Saint Albon, que „ dites-vous? —— Ce que j'ai réſolu de faire, „ continue-t-il, telle eſt ma deſtinée, ſi tu hé- „ ſites un ſeul inſtant."

Hélas! livrée à vingt combats différents, partagée entre Dieu & un homme, cédant enfin à cet éternel tyran de ma vie, à mon amour, je donnai ma parole, je promis tout; & Saint Albon, le ſoir même, devoit, par une iſſue ſecrette qui aboutiſſoit à une chapelle ſouterraine, ſe rendre auprès de moi: j'abandonnois pour jamais le cloître, l'honneur, la religion; tous mes liens étoient rompus: voilà où m'avoit entraînée ma paſſion!

Quelle journée pour moi! quel bouleverſement dans mon ame! Sophie n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir de mon trouble: tout me trahiſſoit & déceloit mon agitation: cette reſpectable amie me demanda la cauſe de cette émotion ſurnaturelle? J'eus la force de me taire; elle étoit bien éloignée d'imaginer que l'auteur de ce déſordre

affreux étoit ce Théodose, dont elle m'avoit vanté le zele & les lumieres : je comptois les heures, les minutes; j'attendois avec impatience le fatal instant, & je le redoutois comme celui de la mort même ; je voulois tout dévoiler à Sophie, & je rejettois ensuite cette résolution; je ne sçavois à quelle idée, à quel sentiment m'arrêter. D'un côté, j'entendois la religion me rappeller dans son sein, comme une mere tendre qui gémiroit après son fils unique qui voudroit l'abandonner; je voyois Dieu se lever, prendre la foudre, m'en écraser : de l'autre côté c'étoit le corps tout sanglant de Saint Albon qui frappoit mes regards; il me montroit son cœur déchiré, son cœur palpitant; il me disoit : „ contemple „ ton ouvrage; voilà ce cœur qui t'a aimé; c'est „ sous tes coups qu'il a perdu la vie."

Il étoit décidé que l'amour feroit à jamais mes crimes & mes malheurs : il l'emporte. Dix heures venoient de sonner ; toute la communauté reposoit. Je passe devant la cellule de Sophie; je ne pus m'empêcher de m'arrêter quelques moments à sa porte, de me dire à moi-même : „ je trahis „ donc aussi mon amie! elle, dont la tendresse „ étoit si pure, qui ne m'entretenoit que de la „ vertu, de cette vertu à laquelle je renonce „ pour toujours. Tu dors, Sophie! ah! le crime „ ne connoît point le repos."

Je me rends donc à cette chapelle que j'avois indiquée à Saint Albon. Dans toute autre circonſtance, la terreur eut glacé mes ſens. Cette chapelle étoit conſacrée à la ſépulture de l'ancienne maiſon de * * * ; c'étoit un amas de vieux tombeaux mutilés par le tems, & ſur leſquels mon imagination allarmée me repréſentoit la mort aſſiſe. A peine eus-je fait quelques pas dans ce réduit ſombre, que la peur combattit encore davantage un amour trop audacieux. Je ſentois la terre trembler & mugir ſous mes pas ; je voyois s'entr'ouvrir ces mauſolées, les pierres de ces ſépulcres s'agiter, ſe lever, les morts qu'ils renfermoient en ſortir dépouillés de leurs linceuls, croître, s'aggrandir, toucher de leurs fronts pâles & livides la voûte de la chapelle ; je les voyois venir à moi, m'arrêter; ils me reprochoient d'un ton lugubre ma démarche ſacrilege ; ils m'entraînoient avec eux dans la tombe; j'entendois de tous côtés retentir une voix ſombre & menaçante : malheureuſe! tu vas donc perdre le fruit de dix ans de vertus qui t'avoient tant coûté! tu vas te livrer au deshonneur, à l'opprobre! tu trahis tout! tu mourras de miſere & de honte ; tu réclameras ce Dieu que tu outrages : mais il ne t'écoutera plus, il ne ſera plus tems de l'implorer ; il te frappera, & ſes châtiments ne finiſſent jamais. Je répondois dans le fond de

mon cœur : mais on a ſurpris notre crédulité ; c'eſt la trahiſon qui nous a liés par ces nœuds ſacrés ; nos ames ne ſont-elles pas l'ouvrage de la divinité ? elle nous avoit unis, avant qu'on eût abuſé du miniſtere de la religion ; je retrouve mon premier époux... Ton premier époux, me diſoit cette voix funebre qui me pourſuivoit : eh ! n'as-tu pas engagé ta foi à celui qui briſe tous les nœuds, & dont les liens ſont indiſſolubles ? qu'eſt-ce qu'un homme, l'univers, tout ce qui exiſte, devant Dieu ? Mon ame n'oppoſoit à cette conviction qu'un ſeul ſentiment qui revenoit toujours m'épouvanter : ſi je ne cede point à Saint Albon, ſi je ne le ſuis pas, il ſe donnera la mort ; je le perdrai !

J'errois dans ce caveau, accablée de ma ſituation ; j'appuyois ma tête ſur ces tombeaux ; je m'en relevois pour regagner l'eſcalier qui conduiſoit à notre couvent ; je revenois, j'allois vers le ſouterrain par où Saint Albon devoit s'introduire dans cette retraite ; je retournois à ces tombeaux ; je demeurois immobile, anéantie ; je tombois ſur mes genoux ; j'implorois le ciel. Minuit approchoit ; je me ſens toucher la main : „ Eſt-ce vous, Saint Albon ? —— Que voulez-„ vous dire," me répond une voix que je reconnais ? Je me trouve expirante dans les bras de Sophie. —— „ Eh ! ma ſœur, quel eſt votre „ des-

„ deſſein? à cette heure? dans ce lieu écarté ? . — „ Mon deſſein . . Sophie . . mon deſſein . . . je „ vous ai trompée; j'allois vous fuir ; m'arra-„ cher à mon état . . . pour toujours, ſuivre „ Saint Albon qui m'eſt rendu ; que ſçais-je, „ mourir, mourir loin de vos yeux."

Mon ame étoit ſurchargée de douleurs & de remords : je l'épanche toute entiere dans le ſein de mon amie; je lui apprends, au milieu des ſanglots qui me ſuffoquent, mon projet, mes combats, mes réſolutions, mon déſeſpoir. „ Oui, „ lui diſois-je, j'ai revu le Chevalier ; je ſuis „ coupable de tous les crimes ; Dieu ne peut „ plus me pardonner ; fuyez-moi, généreuſe „ Sophie, fuyez-moi ; fuyez une malheureuſe „ femme qui veut courir à ſa perte, ſe deshono-„ rer. — Vous ne vous deshonorerez point," reprit Sophie avec cette fermeté & cet aſcendant que donne la vertu : „ je vous connais : vous „ pouvez vous égarer ; mais l'honneur & la re-„ ligion vous parleront toujours ; vous revien-„ drez à votre devoir, à la probité ; vous me „ ſuivrez. — Que je vous ſuive ! & ſçavez-vous „ que je plonge un poignard dans le cœur de „ Saint Albon, ſi, dans ce moment même, il ne „ m'emmene point ? & . . . je l'aime plus que „ jamais ! — Vous n'irez point, Euphémie, „ vous n'irez point vous couvrir d'un opprobre

„ éternel. — Mais, Saint Albon . . — Je le „ verrai, je lui parlerai, je vous réponds de ses „ jours. Allons, venez avec moi; craignez qu'on „ ne s'apperçoive de votre fuite; votre trouble „ m'avoit allarmée; en vain vous me le cachiez. „ J'ai couru à votre cellule; l'amitié m'a donné „ des soupçons; je vous ai cherchée partout; je „ suis venu jusqu'ici : n'y demeurons pas plus „ longtemps. Appuyez-vous sur mon bras."

Je faisois quelques pas, & je m'arrêtois. — „ Ah! malheureuse amie, qu'allons-nous faire? „ permettez du moins que je le voie, que je lui „ dise un mot, un seul mot. — Vous ne le „ verrez point . . cessez de résister à l'amitié, à „ Dieu qui vous parle par ma voix, qui vous „ ramene en son sein; je vous l'ai dit, c'est moi „ qui le verrai, qui le rappellerai à son état, à „ la vérité, au ciel qu'il veut trahir... C'est ici, „ ma tendre amie, qu'il faut s'immoler, qu'il „ faut que votre amour s'épure; aimez Saint „ Albon, mais aimez sa vertu, son honneur, „ l'éternité de biens qui l'attend, s'il sçait domp- „ ter une passion qui l'entraîne vers la terre; un „ triomphe si éclatant vous élevera tous deux „ vers le ciel, que l'homme doit ravir à force „ de combats & de victoires sur-lui-même. „ Marchons."

Il sembloit, en effet, que Dieu m'imposoit ses

loix par la bouche de Sophie ; elle m'entraîne désolée, mourante, noyée dans un torrent de larmes ; je m'écriois : ,, cruelle amie! je ne le ,, verrai plus! je ne le verrai plus! . . vous nous ,, percez le cœur à tous deux. —— Je vous aime ,, peut-être plus que moi-même, repliquoit ,, Sophie, mais votre réputation & votre hon- ,, neur me sont encore plus précieux que vos ,, jours ; je préférerois votre mort à une existen- ,, ce criminelle, n'en doutez point. — Et m'in- ,, terdirez-vous encore la consolation de lui ,, écrire ? qu'il reçoive de moi une lettre, une ,, lettre où soit toute mon ame. C'est à vous," continue la courageuse Sophie, ,, de lui prescri- ,, re ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui- ,, même : servez-vous de l'empire que vous avez ,, sur son cœur, pour le rendre à Dieu, le ,, maître & le juge de l'un & de l'autre ; ordon- ,, nez-lui une absence éternelle, bannissez-le ,, pour jamais de vos yeux, de votre ame. L'ef- ,, fort est grand, sans doute, & je l'attends de ,, mon amie. . ." (Elle m'embrasse) . . . ,, Crois- ,, tu, ma chere sœur, que je ne sois pas sensible ,, à tes peines? elles me sont mourir comme toi : ,, mais considere toute l'horreur de la démarche ,, où t'emportoit une aveugle passion ! Je vais voir Saint Albon ; je lui parlerai ; je lui porterai ta lettre, je lui porterai tes pleurs ; il m'é-

„ coutera; il aura pitié de ta ſituation; il t'aime;
„ voudroit-il ton deshonneur? — Eh bien!
„ céleſte amie, divine bienfaitrice, diſpoſez de
„ mon cœur, déchirez-le, regnez-y, faites y
„ regner Dieu, la religion: je vais écrire à
„ Saint Albon, dites-lui bien . . . que je l'aime,
„ que je l'adore . . non, dites-lui que je meurs
„ de mon repentir; qu'il m'imite, qu'il n'offenſe
„ plus ce Dieu. . . Sophie, dictez-moi . . com-
„ ment lui annoncer? Sophie, aurai-je la force
„ de lui apprendre que je ne dois point l'aimer?"
Voici quelle fut ma lettre.

„ Que direz-vous de moi, Saint Albon? Au
„ lieu de vous voir, de tenir ma promeſſe, de
„ céder à un malheureux penchant, je vous
„ annonce que l'honneur, que la religion l'em-
„ porte & cette lettre eſt la derniere que vous
„ recevrez de moi. J'étois ſur les bords du pré-
„ cipice, j'en ai enviſagé toute l'horreur, & je
„ vous entraînois dans ma chûte. Qu'allions-
„ nous faire? Nous expoſer à tous les revers, à
„ toutes les humiliations, ſuites néceſſaires de
„ notre démarche criminelle; mourir dans la
„ honte & dans la douleur, ou traîner loin de
„ notre patrie, mépriſés de tous les honnêtes
„ gens, une vieilleſſe languiſſante & conſumée
„ de remords inutiles; ceſſer enfin de nous
„ aimer, parce que l'amour ne ſçauroit ſubſiſter

„ où l'eſtime ne peut être, & il nous feroit im-
„ poſſible de nous eſtimer, après avoir trahi des
„ engagements auſſi ſaints que les nôtres. Ou-
„ blions que nous nous ſommes vus; mourons,
„ s'il le faut, aux pieds des autels: mais appre-
„ nons à nous dompter, & que Dieu ſeul regne
„ dans notre ame: Saint Albon, on ne doit
„ point réſiſter à ce rival; qu'il triomphe entié-
„ rement de nous! que votre image . . . ô ciel . .
„ oui, Saint Albon, votre ſouvenir même eſt
„ un crime . . n'ai-je pas été aſſez longtems coupa-
„ ble? Imitez-moi, quand c'étoit à vous à me
„ donner l'exemple; imitez-moi, ne ſongez
„ qu'aux maux que je vous ai cauſés, ou plutôt
„ ne vous rempliſſez que de vos devoirs; ne
„ voyez dans Conſtance qu'une infortunée . .
„ dont vous ne devez point être le complice . .
„ Ah! j'éteindrai dans des torrents de lar-
„ mes ces feux . . . je les éteindrai . . Que dis-je?
„ Saint Albon, n'appercevez point le trouble
„ de mon ame; ne voyez point les pleurs qui
„ arroſent ce billet . . ſi je vous ſuis chere . .
„ quel mot m'eſt échappé! Souvenez-vous que
„ vos jours ſont les miens, que ſi vous y atten-
„ tiez, ce feroit mon cœur que vous perceriez;
„ vivez pour me plaindre, pour me pleurer . .
„ Non, Chevalier, vivez pour m'oublier, pour
„ vous repentir. Nous ne nous reverrons donc

„ plus ! Adieu . . adieu pour toujours . . Ah !
„ cruel devoir! Malheureuſe! ne te laſſeras-tu
„ point d'offenſer le ciel? Saint Albon . . . ſur-
„ tout conſervez vos jours."

J'expirois dans les ſanglots ; je voulois en écrire davantage ; eh ! comment aurois-je pu confier au papier tous les ſentiments qui m'agitoient? Sophie s'empara de cette lettre. „ Arrêtez, lui dis-je, je n'ai point aſſez épanché mon ame, mes pleurs . . Ah! que je lui parle, que je lui parle, Sophie; vous ſerez préſente à notre entretien; penſez-vous que c'eſt pour la derniere fois . . . Non, répond mon amie, vous ne le verrez point; cette lettre ſuffira pour le toucher ; repoſez-vous ſur moi du ſoin d'exprimer vos regrets, vos remords: Euphémie, c'eſt la ſeule vertu qui vous reſte à tous deux ; ne repouſſez point le repentir ; c'eſt un effet de la grace, & Dieu ne s'eſt point encore éloigné de vous; je vais. . . . Je vous ſuivrai, m'écriai-je... Sophie ne me dit que ce mot: Euphémie!" mais elle le prononça d'un ton ſi impoſant, qu'elle m'enchaîna en quelque ſorte à la place où j'étois ; tant la vertu a d'empire ſur l'humaine foibleſſe! Je m'abandonnois au déſeſpoir. —— „ Eh bien! cruelle, je vous obéirai: vous ſerez ſatisfaite; je ne verrai point Saint Albon ; vous me retrouverez expirante; je n'exiſterai plus.

Allez plutôt lui annoncer ma mort; allez, barbare, vous applaudir à ses yeux de votre inhumanité. . . Ah! respectable amie, pardonnez, pardonnez à mon égarement: Sophie, je sens tout le prix de vos bienfaits : mais l'amour. . . Je ne connais rien, je ne vois rien que Saint Albon. Je ne sçais ce que je résoudrai. . ce que je dois. . Vous ne voulez point que je vous accompagne! Attendez-moi ici, répond Sophie. Enfermez-moi donc dans cette cellule, répliquai-je avec fureur; puissiez-vouz me cacher, m'ensevelir dans le centre de la terre! Si vous ne me retenez, je ne vous promets point. . . j'irai, je volerai sur vos pas. . Je n'ai plus de raison; l'honneur, le ciel, tout se tait dans mon ame, hors ce malheureux amour."

Sophie m'embrasse, tire sur elle la porte qu'elle avoit eu la précaution de fermer à la clef. —— Elle est partie! elle va voir Saint Albon! hélas! que va-t-elle lui dire? En ce moment il m'attend, il m'attend! j'étois à lui pour jamais, & pour jamais je m'en sépare! ah! Dieu, Dieu! quel plus grand sacrifice exigerois-tu?

J'étois étendue sur la terre, que j'inondois de mes larmes: qu'est-ce que la mort auprès de semblables situations? tous les tourments, tous les déchirements de cœur, je les éprouvois en cet horible instant; je formois des cris inarticu-

lés. Sophie rentre; je me releve avec transport: — „ Qu'a-t-il dit? . . vivra-t-il? . . m'aimera-t-il? . . a-t-il bien promis de ne me plus aimer, de m'oublier? Sophie, eſt-il bien vrai qu'il épargnera ſes jours?" Elle me rend un compte exact de ſon entretien avec Saint Albon; il s'étoit trouvé dans la chapelle à l'heure indiquée; ſon étonnement à la vue de Sophie qu'il avoit priſe d'abord pour moi, ſa douleur, ſon déſeſpoir, la promeſſe qu'il avoit faite, puiſque c'étoit moi qui lui impoſois cette loi, de reſter attaché à ſon état, de retourner au ſein de Dieu, de vivre enfin, tout me fut rapporté fidelement. Sophie ne prononçoit pas un mot qui ne me perçât le cœur de mille traits. „ Jouiſſez de votre triomphe, lui dis-je; vous devez être contente: il ne me reſte plus qu'à mourir."

Sophie avoit une piété trop véritable, une amitié trop vive & trop pure, pour ne me point pardonner tous ces tranſports que m'arrachoit l'excès de mon égarement; elle ne me répondoit que par un redoublement de zele, que par des ſoins de la plus tendre amitié; elle pleuroit avec moi; ma vie n'étoit plus qu'une langueur continuelle; le tombeau étoit tout ce que je voyois, tout ce que j'eſpérois. Je reçois une lettre de Hollande, j'y lis ces mots:

„ Je vous avois promis de reſpecter une exi-

„ ſtence qui eſt bien plus la vôtre que la mienne ; „ j'ai tenu ma parole ; je vis, mais pour être le „ plus malheureux des hommes, vous adorant „ plus que jamais, & convaincu que je n'étois „ point aimé, puiſque vous avez pu refuſer de „ faire mon bonheur. J'ai le chagrin d'avoir „ tenté une démarche inutile, de m'être desho- „ noré aux yeux du monde entier, à mes propres „ regards ; j'ai été forcé de quitter mon état ; „ j'ignore par quelle fatalité mes ſupérieurs ont „ été inſtruits de mon projet : ils ont ſçu tout : „ ils ont ſçu auſſi que vous avez eu aſſez de vertu „ pour triompher d'un amour, qui ne finira „ qu'avec ma vie. Jouiſſez de cette fermeté que „ j'admire, & qui m'eſt ſi funeſte : pour moi, je „ ſuis bien loin de vous imiter ; mon unique „ occupation eſt de penſer à vous, de me rem- „ plir de votre image. N'allez pas croire que „ la crainte du châtiment m'ait fait prendre le „ parti de m'affranchir d'un joug que vous m'avez „ rendu odieux ; j'ai appréhendé avec raiſon, „ lorſque je ſerois privé de la liberté & ſoumis „ aux punitions impoſées par nos ſtatuts, de ne „ pouvoir être informé ſi vous viviez, ſi vous „ daigniez me plaindre. Eh ! me refuſeriez-vous „ la pitié ? votre devoir, le ciel vous interdi- „ roient-ils un faible témoignage de compaſ- „ ſion ? Je ne vous parlerai plus d'un ſentiment

„ né avec nous, qui ne devoit nous quitter qu'au „ dernier ſoupir ; non, je ne vous en parlerai „ plus. Sans doute, il y a des douceurs atta- „ chées à la pratique de la religion, à l'obſerva- „ tion de ſes loix ; je ne puis goûter ce bonheur. „ Ah ! c'en eſt fait ; mon deſtin eſt de ſentir „ toute l'énormité de ma faute, & de ne pouvoir „ y remédier. Faſſe le ciel que vous retrouviez „ ce repos, auquel il ne m'eſt plus permis d'aſpi- „ rer ! Oubliez-moi. . Eh ! qu'eſt-il beſoin que „ je vous invite à me bannir de votre cœur ? „ dois-je douter de votre indifférence ? Ma ten- „ dreſſe cependant étoit ſi pure, ſi vive, ſi dé- „ ſintéreſſée ! Ah ! Conſtance, offenſe-t-on le „ ciel lorſqu'on aime ainſi ? Du moins écrivez- „ moi ; ſoutenez-moi ; parlez-moi de mes „ devoirs, de la vertu, de nos malheurs ; écri- „ vez-moi ; ſongez que mon ame vole déjà „ toute entiere au-devant de ces lettres ſi de- „ ſirées. Vous aurez moins horreur de mon „ infidélité, lorſque vous vous reſſouviendrez „ que l'artifice a tiſſu les liens qui nous enchaî- „ nerent l'un & l'autre ; que c'étoit la douleur „ de vous avoir perdue qui m'a pu conduire „ dans le cloître. Vous vivez, je vous ai revue „ & je ne puis vous poſſéder ! Y auroit-il encore „ pour moi de nouveaux malheurs à craindre ? „ Conſtance, duſſiez-vous me haïr, me déteſ-

„ ter . . . que je n'aye point votre mort à „ pleurer."

Il y avoit encore quelques lignes qu'on ne pouvoit lire, & qui étoient effacées par des larmes. De quels nouveaux coups je fus frappée! Lifez, dis-je à Sophie, en lui remettant cette lettre; y a-t-il pour moi une fource inépuifable de douleurs? O mon Dieu! fi j'ai pu t'offenfer, ne m'as-tu point affez punie? Voilà donc Saint Albon condamné à traîner des jours fouillés d'opprobres, le partage d'un apoftat! & c'eft moi qui l'ai pouffé dans ce précipice effroyable!

Je voulois me donner la mort; j'avois perdu toute idée de religion; j'étois tombée dans un fombre défefpoir: mon ange tutélaire, Sophie me rappelloit par dégrés à la vie, à cette piété fi confolante; elle me preffoit d'envoyer à Saint Albon une lettre, où tout mon pouvoir fût employé pour l'engager à rentrer dans le cloître. „ Mais," difois-je à mon amie, „ fi Saint Albon alloit fubir une punition! fi j'étois la caufe qu'il fouffrît un feul jour, un feul inftant! Ne craignez point, me répondoit Sophie; on recevra Saint Albon avec douceur: la religion n'infpire point d'autres fentiments; ramené par le repentir, il fera affuré de l'indulgence de fes fupérieurs; ils borneront fa peine à quelques remontrances dictées par le zele. Envi-

ſagez tout ce que le Chevalier vous devra, l'honneur, l'eſtime de ſes compatriotes, bien plus, le retour à la vertu, à la religion, le bonheur de rentrer en grace avec ce maître ſuprême, infini dans ſes vengeances, comme dans ſes bontés. Ouvrez les yeux, ma chere Euphémie: frémiſſez du châtiment terrible qui menace ce malheureux, s'il meurt affranchi du joug que Dieu même nous impoſe. C'eſt alors qu'il faudroit le pleurer, & toutes vos larmes, ma ſœur, ne l'arracheroient point à un ſupplice éternel."

Vaincue par les diſcours de Sophie, j'écris donc à Saint Albon; elle me conduiſit la plume, & ne m'accorda pas la moindre expreſſion qui eût pu réveiller un amour trop malheureux: je ne parlois au Chevalier que de ſes devoirs, que de l'obligation où il étoit de ſe rendre à ſes liens ſacrés. Cette lettre me paraiſſoit dure: qu'elle étoit loin d'exprimer les tranſports qui m'agitoient! Sophie y joignit une des ſiennes. Je comptois les jours, les heures juſqu'au moment où je devois recevoir la réponſe. Ah! me diſois-je, j'étois bien perſuadée que cette lettre affligeroit Saint Albon; je lui aurai cauſé la mort! Si j'avois pu lui tracer un mot, un ſeul mot... s'il ſçavoit que je l'aime encore... cruelle Sophie! vous n'avez pas mon cœur!

Je paſſai pluſieurs années dans un tourment qui ne peut ſe concevoir. Souvent j'accablois de reproches mon amie ; c'étoit elle qui m'avoit dicté cette lettre fatale ; enſuite je la priois de m'excuſer. Je connaiſſois trop l'acharnement de mon malheur pour être incertaine ſur le ſort du Chevalier ; je ne doutois point qu'il n'eût perdu la vie, & que ce ne fût moi qui lui euſſe porté le coup mortel.

Sophie & moi, par un événement étranger au récit de mes infortunes, nous fûmes transférées dans ce couvent ; je rends graces au ciel de m'y avoir conduite : je vous y ai connue ; j'ai pu vous adreſſer mes derniers ſoupirs : car je regarde, ma fille, l'écrit que je vous envoie, comme les reſtes d'une ame qui eſt prête à me quitter.

Le changement de demeure n'en avoit point apporté à mes ſentiments ; & dans quels lieux aurois-je pu me ſouſtraire à cette funeſte paſſion ? Je me promenois ſeule, un ſoir, dans notre jardin ; la rêverie m'avoit entraînée au bout d'une allée obſcure : la mélancolie cherche toujours les endroits les plus ſombres ; le chagrin auroit-il ſes plaiſirs, & l'ame trouveroit-elle de la douceur à ſe pénétrer du ſujet de ſes peines, & à pleurer ſur elle-même ? Vous ſçavez que nos murs touchent à ceux du couvent des religieux de * * *. Je ſuis tout à coup épouvantée par des

gémiſſements, que je ne pouvois diſtinguer; je croyois me tromper: j'avance: le bruit augmentoit à meſure que j'approchois; bientôt des ſons plus articulés frappent mon oreille; j'entends diſtinctement ces paroles: „ Je ne demande „ point qu'on me délivre de ma priſon; tout ce „ que j'implore de l'humanité, c'eſt de faire „ parvenir une lettre à ſon adreſſe..." J'apperçois de la lueur à travers les pierres qui ſe mouvoient: la frayeur me ſaiſit; je veux fuir; un mouvement plus fort que moi, & que je n'aurois pu définir, me ramene: je prête mon ſecours pour écarter ces pierres; pluſieurs ſe briſent & roulent à la fois. Quelle image me frappe! un homme enchaîné au milieu du corps, un cachot éclairé d'une lampe; près de la muraille étoit une table, ſur laquelle il y avoit quelques livres & une tête de mort. „ Je n'ai point réclamé votre ſecours, me dit ce malheureux, pour me ſauver de ce tombeau; j'y veux mourir: daignez ſeulement vous charger de cette lettre . . ." Je ne le laiſſe pas achever; je pouſſe un cri affreux, & je tombe à ſes pieds. Je r'ouvre les yeux. — „ Saint Albon, c'eſt-vous!" Il leve la tête. — „ Conſtance!" Saint Albon (en effet c'étoit lui-même) ne put prononcer que mon nom; ſa bouche étoit demeurée entr'ouverte, ſes yeux étoient égarés; il me tendoit les bras.

Ah! ma chere fille, quel ſpectacle! ,, Quoi! m'écriai-je, c'eſt vous, cher infortuné! Que vois-je? — Votre ouvrage," me répond-il; ,, il n'importe, je bénis dans vos coups, ceux de la Providence. Conſtance, c'eſt Théodoſe que vous retrouvez; Saint Albon n'exiſte plus; Dieu triomphe enfin. Je vous avois tracé avec mon ſang même cette lettre, où je vous reprochois votre inhumanité, où je vous repréſentois que la religion ne défendoit point que vous fuſſiez ſenſible à ma cruelle ſituation."

Je prends cette lettre, que j'arroſe de mes larmes. ,, Jugez, pourſuit Saint Albon, de votre pouvoir ſur moi. Vous m'écrivez en Hollande: plus docile encore à votre voix qu'à celle de mon devoir, je revole vers la France; je cours me jetter aux pieds d'un de nos ſupérieurs, lui montrer mon repentir; je ne lui cache point que c'étoit vous qui me rameniez à mon état; je m'applaudiſſois de votre victoire, & je me promettois de vous en inſtruire: on n'a point égard à ma franchiſe & à mes remords; pour toute réponſe, on m'entraîne dans ce ſouterrain, où Dieu, depuis cinq années, ſans doute pour me donner le tems de pleurer mes fautes, entretient un ſouffle expirant. Conſtance! je ſuis nourri du pain de la douleur, & je m'abreuve de mes larmes; ce Dieu ſuprême m'a éclairé du flambeau

de l'infortune; c'eſt ce que je vous apprenois par cet écrit que je vous prie de conſerver; vous y verrez combien je gémis de mes égarements, que mon ame... non, Conſtance, non, mon amour ne doit plus vous offenſer, ni irriter le ciel: c'eſt l'attachement le plus pur, c'eſt la tendreſſe innocente d'un frere pour une ſœur qui, après Dieu, eſt ce qu'il aime le plus; je ne vous demande que vos pleurs, que vos prieres; adreſſez-les à cet Etre ſi bienfaiſant, obtenez-en mon pardon. Je vous l'ai dit: je ne cherchois point à ſortir de ce cachot; je voulois ſeulement que vous fuſſiez informée que je reſpire encore, que mon cœur eſt changé... Me tromperois-je, Conſtance? Votre vue... Dieu, Dieu permettra que vous receviez mes derniers ſoupirs."

Eſt-il poſſible, ma chere fille, d'exprimer tout ce que je ſouffrois? Mes yeux étoient fixés ſur Saint Albon; je ne pouvois former que des cris; j'étouffois dans les ſanglots. — „ Quoi! Saint Albon, c'eſt vous, c'eſt vous que j'ai plongé dans ce gouffre de malheurs! Je vous ai chargé de ces chaînes! — Je les ſupporte avec plaiſir, puiſque je vous ai obéi; vous m'avez rendu à Dieu; je veux vivre & mourir pour lui; j'ai eu la conſolation de vous voir... Ah! Conſtance, fuyez-moi, fuyez... je ſens... je ſens que pour ceſſer de vous aimer, il faut que je ceſſe d'exiſter."

Et auſſitôt il prend dans ſes mains cette tête de mort qui étoit devant lui : „ voilà, continue-t-il d'une voix lugubre, ce que je vais bientôt devenir! que cette image ſoit entre vous & moi ! voilà à quoi je vais reſſembler ! & lorſqu'on eſt ſur le point de ſubir un changement ſi affreux, doit-on oſer aimer ?"

Saint Albon & moi nous nous exhortions mutuellement à repouſſer un ſentiment qui venoit toujours nous ſurprendre. Peut-être, hélas ! dans ce moment où nous nous promettions d'abjurer une tendreſſe criminelle, dans ce même moment brûlions-nous plus que jamais. L'humanité a tant de peine à ſe vaincre, & les paſſions ont des reſſorts ſi cachés ! il eſt ſi difficile de ſurmonter un penchant que nous avons reçu preſque avec l'exiſtence ! Cependant je m'efforçois de faire croire au Chevalier que nous étions devenus les maîtres de notre cœur, & que c'étoit la piété ſeule qui m'animoit ; je voulois m'en impoſer à moi-même ; je lui appris quelle raiſon m'avoit amenée dans cette nouvelle retraite. Après une longue converſation, nous nous ſéparâmes ; il me fit donner ma parole que je le reverrois ; nous rétablîmes les pierres, de façon qu'on ne pouvoit ſoupçonner qu'elles euſſent été dérangées.

De retour chez moi, je me remplis d'une avanture ſi extraordinaire; c'étoit un ſonge que le réveil me rendoit encore plus effrayant: je ne ſçavois à quel parti m'arrêter. Je cachai à Sophie, & j'aurois voulu cacher à moi-même que j'avois retrouvé Saint Albon; j'allois ſouvent le voir; je lui portois à manger; je pleurois ſur ſes fers; c'étoit lui qui me conſoloit; il m'avouoit qu'il n'avoit jamais paſſé de jours plus heureux, que ma compaſſion le retenoit à la vie, que j'avois changé ſa priſon en un lieu de délices, & il demandoit au ciel d'expirer en ma préſence.

Mon amie un jour me ſurprit au moment que j'étois prête à m'ouvrir la priſon du Chevalier. „ Où allez-vous, me dit-elle?" Je lui réponds avec emportement: „ réparer ce qu'a fait votre barbarie; tenez, voyez." Je fais tomber les pierres: elle reconnaît Théodoſe; elle apprend ſes nouveaux revers, & elle verſe des larmes avec nous.

Sophie cependant ne put s'empêcher de me faire des repréſentations. „ Eh quoi! ma chere amie, me dit-elle, vous vous expoſez l'un & l'autre à de pareilles épreuves! Vous êtes-vous bien interrogée? eſt-ce bien la pitié qui vous conduit? ne cédez-vous qu'au deſir de ſoulager un malheureux qui a beſoin du ſecours de com-

paſſion ? Euphémie, vous vous trompez tous deux; jamais vous n'avez été plus proche de l'abîme. Mais la religion, lui répondis-je, ordonne-t-elle qu'on laiſſe mourir de miſere & de faim un infortuné? .. Sophie, c'eſt moi qui ai fait tous ſes malheurs, & vous voulez que je l'abandonne! —— Non, je ne veux point que vous l'abandonniez: je veux que vous vous repoſiez ſur moi du ſoin d'adoucir ſa malheureuſe ſituation; je tenterai tout pour lui être de quelque utilité: mais vous, ſi vous m'en croyez, ſi la religion vous parle encore, vous ne le verrez jamais. Et quand vous ſeriez aſſurée que cette démarche n'offenſeroit pas le ciel, penſez-vous que vos entrevues avec Théodoſe puiſſent reſter longtems cachées? Enviſagez-vous la rigueur des châtiments qui l'attendent, ſi l'on vient à découvrir que ſa priſon vous eſt ouverte?"

Ces dernieres paroles de Sophie me troublerent plus que ſes reproches & ſes craintes ſur ma piété chancelante; je connus aiſément que Saint Albon étoit menacé d'un danger inévitable; je ne m'arrêtai pas aux promeſſes de Sophie; j'étois bien perſuadée qu'elle feroit tous ſes efforts pour obliger Saint Albon; mais le ſentiment qui m'enflammoit encore, ne me permettoit pas dans une telle circonſtance, de m'en

rapporter à d'autre qu'à moi-même ; c'étoit à moi de m'occuper du foin de fecourir le Chevalier.

J'imagine un projet ; j'écris au fupérieur de *** , que je le priois avec inftance de paffer à notre couvent, & de m'accorder une demi-heure d'entretien : il fe rend à mon invitation. Après m'être excufée fur la témérité de ma démarche: „ mon pere, lui dis-je, permettez que je vous parle à genoux." Il m'interrompt : „ ma fœur, je ne le fouffrirai point. — Je pourfuis : oui, mon pere, je me jette à vos pieds comme à ceux de Dieu même ; vous le repréfentez fur la terre, ce Dieu de bonté, de clémence : c'eft donc à vous que j'ofe avoir recours." Ce religieux, pénétré déjà de compaffion, veut abfolument que je me releve : je lui obéis, je m'affieds, & je lui fais un détail du trifte enchaînement de mes difgraces ; je n'omets aucune circonftance ; j'appuie fur l'horrible trahifon qui nous avoit enfevelis l'un & l'autre dans le cloître. Cet homme refpectable me paraît attendri. „ Mon pere, m'écriai-je, c'eft donc au nom de l'humanité, au nom de la religion que je vous implore ; j'attends de votre pitié qu'on retire de cet affreux féjour l'infortuné Théodofe, & qu'il foit remis au nombre de vos religieux. Je n'ignore point qu'il

s'eſt accuſé à vos yeux d'avoir tenté de me ſéduire, & de m'enlever à mon état : connaiſſez la vérité : c'étoit moi qui lui avois ſuggéré ce deſſein ſacrilege ; c'eſt moi qui lui ai fait oublier ſon devoir, l'honneur, Dieu même : un remords heureux m'a empêchée de le ſuivre dans les pays étrangers, quoique ce complot fût mon ouvrage ; c'eſt donc moi qui ſuis la ſeule coupable, & qui mérite d'être punie. Mais que Théodoſe voye briſer ſes fers, & je me ſoumets à tous les châtiments... Mon pere, (je retombe à ſes genoux) me refuſerez-vous cette grace ? Je vous donne ma parole que jamais je ne reverrai Théodoſe ; non, jamais je ne le reverrai ; je ne lui écrirai même point ; il ne ſçaura pas ſi, après l'avoir retrouvé, cette ſéparation me coûte la vie. . . Un repentir véritable l'a ramené aux autels : qu'il y trouve cette indulgence dont Dieu nous a donné l'exemple. Vous ne me répondez point... Si vous rejettez ma priere, je ne connais plus rien : j'irai, j'irai aux pieds du trône y porter mes larmes, mon déſeſpoir ; toute la terre ſera inſtruite de mes faibleſſes, de mes égarements.. tout apprendra que je ſuis criminelle ; on me condamnera ; je ne m'aveugle point, je ſerai deshonorée ; mais je ſouffrirai tous les opprobres, toutes les punitions, le deshonneur ; je

mourrai contente, si j'ai pu sauver ce que j'ai tant aimé (j'ajoute avec des sanglots) ce que peut-être j'aime encore . . Mon pere, me l'accorderez-vous, cette grace ? — Vous serez satisfaite," me répond ce religieux touché de ma douleur. „ Il y a peu de tems que je suis dans la maison; je hais ces rigueurs tyranniques, si contraires à la pureté de notre morale; oui, Théodose sera libre. Mais vous m'assurez qu'il sent l'énormité de ses fautes, que vous ne vous verrez plus, que vous ne vous écrirez plus ? — Je promets tout, tout, mon pere: qu'il vive, qu'il soit heureux, qu'il m'oublie, & que je meure!"

Je cours à Sophie. — „ Partagez ma joie; j'arrache Théodose à sa prison; j'ai parlé : on m'accorde sa liberté . . Sophie, je ne le verrai plus : mais il me devra son bonheur. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de Dieu."

Je m'applaudissois de ma démarche; je goûtois un plaisir secret à m'être accusée pour justifier Saint Albon. Et en effet, me disois-je, ne suis-je pas la premiere coupable ? Si le Chevalier ne m'eût point connue, qu'il ne m'eût point aimée, auroit-il trahi ses vœux ? Malheureuse Euphémie! ne t'entretiens que du bonheur d'avoir rompu la chaîne de l'infortuné Théodose; oublie-toi, immole-toi; est-ce assez du

ſacrifice de ton cœur, de tes jours, pour acquitter tout ce que tu devois à ce funeſte amour?

Je m'efforçois de recueillir le fruit de ce triomphe apparent. Une main inconnue me remet ce billet: „ Je n'ai pas joui longtems de vos bien-„ faits, ſi l'on peut donner ce nom au ſervice cruel „ que vous m'avez rendu; j'étois dans un cachot, „ courbé ſous le poids des fers: mais je vous „ voyois, je pouvois vous confier mes peines; „ vous eſſuyiez mes pleurs, vous me diſiez que „ je vous étois encore cher; je me ſuis vu enle-„ ver ce plaiſir, le ſeul qui me retenoit à la vie; „ je n'ai pu ſupporter le jour, privé de votre „ préſence; au moment où je vous écris, je ſuis „ étendu ſur le lit de mort. Conſtance . . dans „ ce moment terrible, mentirois-je à Dieu? il faut „ vous l'avouer: je n'ai jamais ceſſé de vous „ aimer; il eſt vrai que cet amour s'étoit épuré „ dans l'adverſité & dans les ſouffrances. Sou-„ venez-vous que le ciel m'avoit formé pour „ être votre époux; ſi je l'offenſe ce ciel, c'eſt „ malgré moi; je lui en demande un ſincere par-„ don: mais il faut que mon cœur ait perdu tout „ ſentiment pour n'être point rempli de votre „ image. Puiſſe ma mort déſarmer un Dieu ir-„ rité! Conſtance, joignez vos larmes & vos „ prieres aux miennes; c'eſt le dernier témoi-

„ gnage de générofité que j'attends de votre ame
„ fi compatiffante. Adieu, adieu pour jamais.
„ J'ai fait vos malheurs, me le pardonnez-vous?
„ Je vois l'éternité s'approcher . . ô mon Dieu . .
„ je me jette dans le fein de ta bonté!"

La mort de Saint Albon fut en quelque forte la mienne; je n'avois point été préparée à ce dernier coup: il m'accabla. Je n'exiftois plus que par l'amitié de Sophie; elle feule retenoit le fouffle de vie qui me faifoit refpirer. Cette amie infatigable redoubloit fes foins; elle recevoit dans fon fein le peu de larmes qui étoit refté dans mes yeux prefque éteints à force de pleurer. Tous ces facrifices ne fuffirent point à la juftice de Dieu; il voulut appéfantir fon bras vengeur, & ne me laiffer aucune confolation fur la terre, pour me faire éprouver qu'il eft le feul que nous devons aimer; oui, fans doute, il eft le feul qui mérite notre hommage, notre attachement, tout notre cœur. Il m'avoit fait defcendre fur les premieres marches du tombeau: il acheva de m'y plonger. Sophie tombe malade; mon ame fe réveille de fon anéantiffement de douleur, pour être faifie de nouvelles craintes; je fens encore que j'ai un cœur capable d'aimer, fufceptible de recevoir de nouvelles bleffures. La maladie de ma bienfaitrice devient dangereufe,

enfin tout ce qui m'intéressoit dans le monde, mon amie, mon unique amie, mon seul soutien, Sophie va mourir: elle fait écarter nos compagnes, & me tient ce discours, qui sera toujours gravé dans ma mémoire: „ Ne pleurez point, ma chere Euphémie, réjouissez-vous plutôt avec moi d'une fin qui nous est destinée à tous; je brûle d'être réunie à l'auteur de mon être; il a été le digne objet de mes affections; je n'ai vécu que pour l'aimer, que pour l'adorer: je lui offre encore mon dernier soupir: puisse-t-il l'agréer & me pardonner mes fautes, en faveur de cette confiance sans bornes que j'ai en sa miséricorde! Tout ce qui m'afflige, c'est que vous allez être privée d'une amie qui pouvoit vous être nécessaire; j'ose dire plus, vous n'en trouverez point de plus tendre. Euphémie, je vous en conjure, par les derniers transports de cette amitié qui vous fut chere, revenez entiérement à Dieu que vous avez si longtems abandonné; que votre amour pour lui, votre résignation à ses volontés, soient le prix de ma mort! N'envisagez que ce ciel où doivent tendre tous nos vœux. Euphémie, voilà la source du bonheur; il n'y en a point d'autre... Me promettez-vous bien de retourner à ce Dieu qui vous appelle?"

Sophie me tendit la main; je ne pus que la

ſerrer & la baigner de mes larmes. Enfin j'ai tout perdu, tout. . . Sophie n'eſt plus. Je la couvre encore de mes baiſers, de mes pleurs; je lui adreſſe encore mes gémiſſements & mes ſanglots; ſes yeux où paraiſſoit briller une ſainte confiance, étoient tournés vers le ciel; tout ſon viſage reſpiroit ce doux éclat, cette ſplendeur de l'heureuſe immortalité, cette ſérénité inexprimable, le partage des ames pures qui s'envolent dans le ſein du Dieu qui les a créées.

Ma généreuſe amie ne m'a point abandonnée; ſans doute je dois à ſes prieres l'adouciſſement que j'éprouve dans mes peines; mes dernieres larmes ont moins d'amertume; la religion eſt venue auprès de moi prendre ſa place; elle me tient lieu aujourd'hui de tout; je ſens avec plaiſir que je vais bientôt rejoindre mon amie. . . Parlerai-je de Théodoſe? ah! Seigneur, vous offenſerois-je, ſi je deſirois de le revoir dans l'aſyle du pur amour? ne lui auriez-vous point pardonné? mes pleurs, grand Dieu, ne vous auroient-ils pas déſarmé?

Ma fille, vous voyez ce qu'il en coûte, lorſqu'on eſt livré aux paſſions; le cloître eſt un lieu de tourments pour les ames infectées du levain terreſtre: pour celles qui ont les vertus, la pu-

reté, la ferveur de Sophie, c'eſt un ſéjour de félicité & de délices. Pénétrez-vous bien de la religion, ma chere enfant; ſoyez perſuadée que fortifiée par ſes principes, on n'a rien à déſirer ni à craindre ici-bas. Que ſont les affections humaines près de l'amour divin! Déjà je ne vois plus la terre que comme un point dans l'infini, & je m'éleve à l'éternité.

L'authenticité de ces MÉMOIRES *recevra une nouvelle force des deux morceaux que j'ajoute ici. On y verra cependant que l'hiſtoire n'eſt pas rendue auſſi fidelement que je la publie d'après les originaux.*

Le premier extrait eſt emprunté du Spectateur Anglais, *Tome II*, *Diſcours* 40.

Le ſecond eſt pris de la ſeconde partie du Tome I, des Variétés curieuſes & amuſantes, &c.

EXTRAIT DU SPECTATEUR ANGLAIS.

CONSTANCE (1) étoit une jeune Demoiſelle d'un eſprit & d'une beauté fort extraordinaires, mais aſſez malheureuſe pour avoir un pere qui avoit acquis de grands biens par ſon induſtrie,

(1) On a ſuivi la traduction qui eſt connue.

& qui faisoit consister son bonheur à les posséder, ou plutôt à en être lui-même l'esclave. Théodose étoit le fils puîné d'un gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'esprit, de l'éducation, du savoir & de la vertu. A l'âge de vingt ans, il eut le plaisir de se trouver pour la premiere fois avec Constance, qui étoit alors dans la quinzieme année. Leurs maisons paternelles n'étoient qu'à peu de lieues l'une de l'autre; de sorte qu'il eut souvent occasion de la revoir ensuite; & que par les avantages de sa bonne mine & d'une conversation agréable, il fit une si profonde impression sur le cœur de la Demoiselle, que le tems ne pût jamais l'effacer. D'ailleurs, il n'étoit pas moins sensible lui-même aux charmes de Constance. Une longue habitude ne servit qu'à leur découvrir de nouveaux attraits, & à les animer d'une passion mutuelle qui influa sur tout le reste de leur vie. Mais au milieu des plaisirs innocens qu'ils goûtoient ensemble, il arriva par malheur que les deux peres devinrent ennemis irréconciliables, sur ce que l'un s'estimoit trop par sa naissance & l'autre par ses richesses. Le pere même de Constance porta son animosité si loin, qu'il eut de l'aversion pour Théodose, lui défendit l'entrée de son logis & ordonna à sa fille de ne le plus voir, sous

peine d'encourir ſon indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, & afin d'ôter à ces amants l'eſpérance dont ils ſe flattoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jetta les yeux ſur un gentilhomme bien fait & riche, qu'il deſtina pour le mari de ſa fille. Il n'eut pas plutôt pris ſes meſures à cet égard, qu'il dit à Conſtance qu'il avoit deſſein de la donner à un tel gentilhomme, & que les nôces ſeroient célébrées un tel jour. Conſtance intimidée par l'autorité de ſon pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un mariage ſi avantageux, en reçut la propoſition avec un ſilence plein de reſpect, que ſon pere ne manqua pas de louer, puiſqu'il ſied toujours bien à une jeune fille en pareil cas. Le bruit de ce mariage pénétra bientôt juſqu'aux oreilles de Théodoſe, qui après un long tumulte de différentes paſſions qui s'éleverent alors dans ſon cœur, écrivit à ſa maîtreſſe le billet ſuivant:

„ Il y a quelques années que je faiſois tout
„ mon bonheur de penſer à ma chere Conſtan-
„ ce: mais cela même fait aujourd'hui mon plus
„ grand ſupplice. Faut-il donc que j'aye le
„ chagrin de vous voir poſſédée par un autre?
„ Les ruiſſeaux, les prairies & les champs où
„ nous avons eu de ſi longs & de ſi doux entre-

„ tiens, me font devenus insupportables; la vie
„ même est un fardeau que je ne puis soutenir.
„ Puissiez-vous vivre longtems heureuse dans
„ ce monde! mais oubliez qu'il y ait jamais eu
„ un tel homme que

THÉODOSE.

Ce billet fut rendu dès le soir même à Constance, qui s'évanouit en le lisant: mais elle eut bien de plus grandes allarmes le lendemain matin, lorsque deux ou trois messagers vinrent coup sur coup à son logis pour s'informer de Théodose, qui étoit sorti de sa chambre environ minuit, & qu'on ne retrouvoit plus. La profonde mélancolie qui l'avoit saisi depuis quelque temps, faisoit tout craindre à son égard. Constance persuadée qu'il n'y avoit que le seul bruit de son mariage qui pût le réduire à quelque extrêmité fâcheuse, étoit inconsolable: elle se reprochoit la trop grande facilité qu'elle avoit eue à y donner les mains, & regardoit son nouvel amant comme le meurtrier de Théodose. Elle résolut de s'exposer à toute l'indignation de son pere, plutôt que de consentir à un mariage qui lui paraissoit si criminel & si plein d'horreur. Le pere satisfait d'être délivré de Théodose, & de pouvoir garder son argent, ne se mit pas fort en peine du refus obstiné de sa fille, & trouva les

moyens de s'excuſer auprès de ſon prétendu beau-fils, qui n'avoit accepté ſes offres que par des vues d'intérêt, ſans que l'amour y eût aucune part. Conſtance ne chercha plus de remede à ſon mal, que dans la dévotion & les exercices de piété ; elle s'y adonna d'une telle maniere, qu'au bout de quelques années elle obtint une certaine tranquillité d'eſprit, & qu'elle réſolut de paſſer le reſte de ſes jours dans un cloître. Son pere fut ſi peu choqué de ce deſſein, qui alloit à épargner ſa bourſe, qu'il y conſentit de bon cœur, & qu'il la mena lui-même à une ville voiſine, pour en voir l'exécution. Elle étoit alors dans la vingt-cinquieme année de ſon âge & dans toute la fleur de ſa beauté. D'ailleurs, il y avoit ici un religieux qui étoit en grande réputation par ſa vertu & ſa vie exemplaire; & comme les Catholiques-romains, qui ſe trouvent accablés ſous le poids de quelque épreuve, s'adreſſent à leurs plus célebres confeſſeurs pour en obtenir des avis charitables, notre affligée voulut ſe confeſſer à ce bon religieux.

Mais revenons à Théodoſe, qui le même jour de ſon départ ſe rendit à un couvent de la ville où Conſtance alla demeurer enſuite, & qui après avoir exigé le ſecret de tous les peres (ce qu'on ne refuſe pas en certaines occaſions importan-

tes) se fit de leur ordre, avec une ferme résolution de ne plus penser à sa maîtresse, qu'il croyoit mariée à son rival depuis le jour fixé pour les nôces. Plein d'ardeur pour se dévouer à la religion, il avoit si bien étudié, qu'il ne tarda pas à recevoir les ordres sacrés, & qu'en peu d'années il devint célebre par la sainteté de ses mœurs, & les pieux sentiments qu'il inspiroit à tous ceux qui conversoient avec lui. C'étoit le saint homme que Constance avoit choisi pour être le dépositaire de ses plus secrettes pensées, quoiqu'elle ignorât son véritable nom, & qu'il n'y eût personne qui connût sa famille, que le seul prieur du couvent. Le gai, l'aimable Théodose portoit le nom du pere François, & il étoit si déguisé par sa longue barbe, sa tête rase & l'habit de l'ordre, qu'on n'auroit jamais trouvé l'homme du monde dans le vénérable religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans son confessional, notre belle affligée vint se prosterner à son côté, & lui offrir l'état de son ame. Après lui avoir fait l'histoire d'une vie pleine d'innocence, elle ne put retenir ses larmes, quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. „ Je crains, lui dit-elle, que ma conduite n'ait causé la mort d'un homme, qui n'avoit d'autre défaut que celui de me trop aimer.

Il n'y a que Dieu ſeul qui ſache juſqu'à quel point je l'aimois, lorſqu'il étoit en vie, & quelle a été ma douleur depuis ſa mort." Elle fit ici une pauſe, & leva ſes yeux baignés de larmes vers le bon pere confeſſeur, qui étoit ſi ému de ſon triſte récit, qu'à peine eut-il la force de lui dire d'une voix entrecoupée de ſanglots & de ſoupirs, de vouloir continuer ſon hiſtoire. Elle obéit à ſes ordres, &, au milieu d'un torrent de larmes, elle acheva de lui expoſer tout ce qu'elle avoit ſur le cœur. Le bon religieux ſentit une ſi vive émotion de l'état où il voyoit ſa pénitente, qu'il ne put arrêter le cours de ſes larmes, & que dans les tranſports de ſon ame, la planche ſur laquelle il étoit aſſis, s'agitoit ſous lui. Conſtance qui le crut touché de compaſſion envers elle, & pénétré d'horreur pour ſon crime, lui parla du vœu où elle étoit réſolue de s'engager, comme d'une démarche capable d'expier ſes fautes, & du ſeul ſacrifice qu'elle pouvoit offrir à la mémoire de Théodoſe. A l'ouïe de ce nom qu'il n'avoit pas encore entendu prononcer depuis ſi longtemps, & à la vue d'une fidélité ſans exemple, de la part d'une Demoiſelle qu'il croyoit depuis bien des années entre les mains d'un autre, le bon pere, qui s'étoit déjà un peu affermi, éclata de nouveau & fondit en larmes

Au milieu des intervalles de sa douleur, à peine avoit-il la force d'exhorter sa pénitente accablée sous le poids de son affliction, à prendre courage & à se consoler, de lui dire que ses péchés lui étoient pardonnés, que son crime n'étoit pas si grand qu'elle se l'imaginoit, qu'elle ne devoit pas s'affliger outre mesure. A la faveur de ces courtes périodes, il se remit assez bien pour lui donner l'absolution dans les formes, & la prier de revenir le lendemain, afin qu'il l'encourageât à exécuter ses pieuses intentions, & qu'il lui départît de salutaires avis à cet égard. Constance se retira pleine d'un nouveau zèle, & ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de son directeur. Théodose qui s'étoit muni de bonnes & saintes pensées, propres à cette occasion, anima sa pénitente le mieux qu'il lui fut possible, à remplir tous les devoirs de la vie religieuse qu'elle vouloit embrasser, & à bannir de son esprit ces craintes mal fondées qui le tyrannisoient, avec promesse de lui donner de tems en tems ses avis charitables, d'abord qu'elle auroit pris le voile. „ Les regles, ajouta-t-il, de nos différents ordres, ne permettent pas que je vous aille voir: mais comptez que je me souviendrai toujours de vous dans mes prieres, & que je vous instruirai souvent par mes lettres. Marchez avec

joie dans la glorieuſe carriere qui vous eſt ouverte, & vous trouverez bientôt cette paix & cette ſatisfaction de l'ame, que le monde ne ſauroit donner."

Conſtance fut ſi animée par le diſcours du pere François, qu'elle fit ſon vœu dès le lendemain. D'abord qu'on eut achevé toutes les cérémonies de ſa réception, pour ſuivre la coutume, elle ſe retira dans ſon appartement avec l'abbeſſe.

Celle-ci informée dès la nuit précédente de tout ce qui s'étoit paſſé entre le pere François & ſa novice, remit à la derniere un billet de l'autre, qui lui écrivoit en ces termes: „ Pour
„ vous faire goûter les prémices de ces joies
„ & de ces conſolations que vous devez attendre
„ de la vie que vous venez d'embraſſer, je dois
„ vous avertir que ce Théodoſe dont vous
„ déplorez la mort, eſt encore en vie, & que
„ le pere à qui vous vous êtes confeſſée, étoit
„ autrefois ce Théodoſe que vous plaignez tant.
„ Le mauvais ſuccès de nos amours nous attirera
„ plus de bonheur que nous n'en aurions pu
„ eſpérer de leur réuſſite. La Providence a
„ diſpoſé de nous pour notre avantage, quoi-
„ que ce n'ait pas été ſelon nos deſirs. Oubliez
„ que Théodoſe fût au monde: mais ſouvenez-
„ vous qu'il y a un homme qui ne ceſſera de

„ prier Dieu pour vous en qualité du Pere
„ François."

Constance, qui à la vue de ce billet réfléchit fur le ton de voix, les manieres & l'émotion de fon confeffeur, ne manqua pas d'y trouver d'abord Théodofe. Après avoir pleuré de joie: „ c'eft affez, dit-elle, Théodofe eft en vie; je pafferai le refte de mes jours en paix & fans aucun chagrin."

Toutes les lettres que le pere lui écrivit enfuite, font gardées dans le monaftere où elle réfidoit, & l'on en fait fouvent la lecture aux jeunes religieufes, pour leur infpirer la vertu & de bonnes réfolutions. Il y avoit dix années ou environ que Conftance étoit ici, lorfqu'une fievre maligne y furvint, qui emporta une infinité de gens, au nombre defquels fe trouva Théodofe. Sur le point de mourir, ce bon pere lui envoya fa bénédiction, conçue en des termes fort tendres: mais attaquée alors du même mal, elle étoit déjà en délire & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, Conftance eut un de ces bons intervalles qui précedent d'ordinaire la mort dans les maladies de cette nature: deforte que l'abbeffe avertie par les médecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit que Théodofe venoit de la dévancer, & que, dans fes derniers

moments, il lui avoit envoyé sa bénédiction. Constance la reçut avec un plaisir extrême, & supplia l'abbesse de permettre qu'elle fût enterrée auprès de Théodose. „ Mon vœu, ajouta-t-elle, ne s'étend pas au-delà du tombeau, & je me flatte que ma demande ne sçauroit le violer." Elle mourut bientôt après, & on lui accorda sa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs tombes, avec une courte inscription latine gravée au-dessus, où il est dit mot pour mot : „ Ici reposent les „ corps du pere François & de la sœur Con„ stance. Ils s'aimoient durant leur vie, & la „ mort ne les a point séparés."

EXTRAIT DES VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES.

UNE Demoiselle G**, Bretonne, fut aimée par un gentilhomme de son pays qui n'étoit pas riche. La mere, pour détourner cette inclination naissante, prétexta un procès qui l'obligeoit d'aller à Paris, & emmena sa fille avec elle: mais comme elle s'apperçut que l'absence n'avoit point éteint les amours de nos deux jeunes gens, elle mit sa fille à l'abbaye Saint Antoine, & la recommanda à une tante de la Demoiselle qui y

étoit religieuſe. On commença par intercepter les lettres que nos amans s'écrivoient ; enſuite on fit accroire que le jeune homme étoit tombé malade; quelque tems après on annonça ſa mort: mais ce fut avec mille apparences de myſtere, & en ſe ſervant d'une tierce perſonne; de ſorte que la jeune Demoiſelle ne put douter de la perte qu'elle avoit faite. Les mêmes intrigues furent employées auprès du jeune homme, qui croyant ſa maîtreſſe morte, ſe fit capucin.

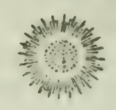
Cependant la tante inſinua à Mlle. G** que Dieu l'appelloit à lui; le chagrin, plutôt que la raiſon, la détermina: elle prit l'habit, elle pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

Dix ans s'étoient déjà écoulés, lorſqu'on demanda un confeſſeur extraordinaire pour le couvent; notre Capucin fut nommé. Mlle. G** vint à ſon tour au confeſſionnal; elle lui confia ſes chagrins; il trouva quelque conformité entre ſes aventures & celles de ſa pénitente: il lui demanda s'il pouvoit la voir au parloir? elle y conſentit. Dès la premiere entrevue, comme il parloit plus haut qu'au confeſſionnal, ſa voix la ſurprit; elle l'examina, & lui avoua qu'elle lui trouvoit beaucoup de reſſemblance avec un gentilhomme qu'elle avoit connu en Bretagne; il lui dit que non-ſeulement il lui reſſembloit,

mais qu'il étoit ce même gentilhomme qui, sur un faux rapport de sa mort, s'étoit fait Capucin. La fille s'évanouit, & étant revenue à elle, ils se plaignirent de la supercherie & de la cruauté de leurs parents, en termes remplis de tendresse l'un pour l'autre. Le Capucin sentit réveiller toute sa passion. Dans son désespoir, il voulut lui faire entendre que leur habit ne devoit pas les empêcher de s'aimer; qu'on pouvoit se sauver en toute sorte de religion; que si elle vouloit, ils passeroient en Hollande, où ils se marieroient ; qu'il savoit où trouver l'argent pour faire le voyage, & que comme il étoit savant, il n'en manqueroit pas dans ce pays. Sa malheureuse maîtresse, aussi touchée, mais plus ferme que lui, détourna cette illusion; elle lui représenta qu'il ne falloit pas se servir, pour se damner, des moyens que Dieu leur avoit ménagés pour les attirer à lui. Le Capucin insista plusieurs fois, & enfin au désespoir de ne pouvoir réussir, il se défroqua un beau jour & passa en Hollande. On n'a point eu depuis de ses nouvelles.

Cependant Mlle. G** tomba en langueur; la jaunisse lui prit: mais comme elle avoit la voix fort belle, & quelques intervalles de gaieté, pendant lesquels elle étoit fort amusante, Madame

l'Abbesse de ** la demanda ; elle y fut quelque tems : mais les manieres un peu libres de cette Abbesse lui déplurent ; elle lui fit quelques remontrances sur ce qu'elle la faisoit travailler à des ouvrages qui n'avoient aucun rapport à la sainteté de sa retraite, & sur ce qu'elle étoit souvent à la grille avec de jeunes gens ; enfin elle s'en retourna à Saint Antoine, où, accablée de chagrins & de maladies, elle mourut vers l'an 1715, âgée de 45 ans.



LET-

LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME

D'EUPHÉMIE.

LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME

D'EUPHÉMIE.

Je vous envoie, mon ami, un Drame composé encore dans ce *genre* que j'ai eu le faible avantage d'entrevoir. Incertain du mérite de l'exécution, je voudrois ménager du moins quelques ressources à ma vanité, en vous exposant le plan de ma piece tel que je l'ai conçu; c'est au génie à favoriser & à cultiver un genre si intéressant: je ne doute pas même qu'il ne produise dans la suite une infinité de beautés dramatiques, & qu'il ne recule les bornes trop resserrées de notre scene; je vois déjà avec satisfaction qu'il est accueilli comme une nouvelle source de plaisir pour les ames sensibles, & en effet il me paraît un des plus heureux résultats des arts d'imitation. On pencheroit à croire que la douleur est l'état de la nature humaine, & que la joie n'en est qu'une sensation momentanée. L'art de la poésie & celui de la peinture, suivant un de nos plus judicieux écrivains, (1) ne réunissent jamais les

(1) L'Abbé Du Bos, &c.

ſuffrages, que lorſqu'ils ont réuſſi à nous affliger. Interrogez la perſonne la moins éclairée: rarement retournera-t-elle admirer une galerie compoſée de Teniers, & elle ne ſe laſſera point de revoir les tableaux ſombres & vigoureux de Rembrant. Les images de batailles, de morts, s'emparent de notre ame; deux peintres anciens, Nicomachus & Théon, avoient peint Medée ſe ſouillant du meurtre de ſes enfants, & Oreſte enfonçant le poignard dans le ſein de Clytemneſtre. Le ſpectacle d'un torrent qui ſe précipite à grand bruit du haut d'un rocher eſcarpé & qui roule avec lui des arbres déracinés, des débris, nous affectera beaucoup plus que la vue d'un ruiſſeau qui coule mollement dans une prairie émaillée de fleurs; la profondeur d'une nuit qui n'eſt éclairée que par les étoiles, excitera en nous un recueillement que n'y feront point naître un beau jour, un ciel ſerein; nous quitterons ſouvent des promenades agréables, pour aller nous enfoncer dans la ſolitude d'un parc ſauvage. Demandez aux libraires s'ils ne vendent pas vingt tragédies contre un exemplaire d'une comédie; aſſurément Racine a plus de lecteurs que Moliere, & peut-être a-t-il fallu plus de talent à ce dernier pour créer & perfectionner ſes chefs-d'œuvres. Tranſportons-nous dans nos places publiques: quel eſt le ſecret des

charlatans adroits pour attrouper & retenir la populace autour de leurs tréteaux ? ils détonnent des espèces de romances lamentables, plutôt que de chanter des vaudevilles divertissants. Il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne préferent le récit d'aventures tragiques à des contes qui les fassent rire. Shakespeare est redevable, sans doute, à l'emploi de ce genre ténébreux, de la haute réputation qu'il a chez nos voisins: voilà ce qui les rend indulgents pour ces irrégularités monstrueuses que nous lui reprochons avec tant de sévérité. On remarque à Londres que, lorsqu'on joue des pieces de ce pere du théâtre Anglais, il regne dans la salle un silence imposant: tant cet homme de génie a connu l'art de se rendre maître des ames profondes & mélancoliques de ses compatriotes! On a publié depuis Shakespeare des drames plus corrects, plus élégants, où les regles sont moins blessées: pourquoi n'ont-ils pas eu le même succès ? c'est qu'il leur manque cette *couleur noire*, dont le sentiment emprunte une force & une vie que l'esprit seul & l'entente des regles ne sçauroient lui donner. Le Dante a mis bien plus de talent dans ses chants de l'Enfer, que dans ceux du Purgatoire & du Paradis. Ne seroit-on point fondé à penser que les hommes, en général,

peuvent s'appliquer ce que Pétrarque disoit de lui :

Lagrimar sempre è'l mio sommo diletto ?

Le plaisir de répandre des larmes auroit-il une douceur, que n'ont point les autres voluptés ? Je l'ai observé : cette tristesse si chere, surtout à la jeunesse, dont l'ame neuve reçoit avidement les premieres impressions, ne peut que nous porter à la vertu ; tout ce qui nous fait sentir notre cœur, nous oblige en quelque sorte à devenir plus humains, à nous approprier davantage les plaisirs ou les peines d'autrui, & cette espece d'élan hors de nous-mêmes, nous y ramene toujours plus attendris, & nous dispose conséquemment à devenir meilleurs.

Le genre *sombre* a aussi une qualité distinctive que l'on doit mettre au rang des plus puissants ressorts de l'art dramatique : il emporte avec soi la nécessité absolue d'approfondir les traits, de bannir les accessoires, qui tuent presque toujours le sujet ; l'ombre qu'il y répand, rend la lumiere plus vive, & fait sortir les caractères avec plus de vigueur ; il prête au pathétique de l'énergie & décide les grands mouvements. Si Corneille, dont le génie étoit si vaste, eut fortifié, de cette teinte, le genre admiratif, la clémence d'Auguste

auroit encore eu plus d'éclat, & Louis XIV eut été déterminé à pardonner à M. de Lausun. Il est étonnant que Racine rempli de la lecture des Grecs, ait négligé ce moyen dans sa tragédie des Frères ennemis. Ce drame ainsi traité, eut certainement excité plus d'intérêt, & il auroit produit un effet terrible.

J'ai essayé, dans Euphémie, de rendre cette partie théâtrale plus touchante & moins lugubre que dans Comminge, plus analogue à la tendresse d'une femme qui conserve jusque dans l'égarement de sa passion, cet esprit de douceur dont l'amour tire un nouveau charme.

Je ne me lasse point de présenter le tableau imposant des combats de l'humanité & de la religion; je suis persuadé plus que jamais, que ce choc de mouvements contraires, est une source inépuisable de ces situations qui nous transportent & fixent notre étonnement. Descendons dans notre cœur : nous y surprendrons un desir impatient d'étendre la sphere trop étroite des objets qui frappent nos sens, & qui repaissent notre curiosité. Nous sommes dominés par une secrette impulsion dont la cause nous est inconnue, & qui nous porte sans cesse à nous faire plus grands que nous ne sommes ; voilà l'origine des fées, des génies, des enchanteurs, de ces géants attaqués par des hommes d'une

taille ordinaire. Nos livres ſacrés nous fourniſſent des exemples de l'attrait qu'ont pour nous ces peintures ſurnaturelles. Jacob luttant contre une Intelligence céleſte, nous imprime une idée qui enorgueillit notre être, & nous fait jouir en quelque ſorte d'une ſupériorité interdite à l'humanité. On ſe plaît à voir les héros d'Homère ſe meſurant avec les dieux; l'audace ſacrilege d'Ajax nous cauſe de l'admiration; c'eſt cette hardieſſe au-deſſus de l'humain, qui rend Turnus plus intéreſſant qu'Enée; Promethée enchaîné ſur le Caucaſe, inſultant à Mercure au milieu de ſes tourments, & enſuite écraſé de la foudre qu'il voit éclater, ſans baiſſer les yeux, laiſſe dans notre ame une image ſublime. Il eſt vrai que la raiſon *geométrique* réprouve ces fictions qu'a créées un heureux enthouſiaſme, & qu'elles lui paraiſſent giganteſques: mais qu'eſt-ce que le compas d'une philoſophie mal entendue ne reſſerre & ne détruit point? Oſons le dire: notre nation en acquérant des lumieres *métaphyſiques*, a perdu à l'extinction de cet eſprit de chevalerie qui enfloit le courage & ſe figuroit ſans ceſſe des paladins à combattre. Jamais peuple n'a pouſſé plus loin que les Egyptiens (1), le

(1) Il eſt fâcheux que les ouvrages de littérature de

le goût de ces monuments de grandeur qui ennobliſſent & exhauſſent l'imagination; l'aſpect ſeul de leurs tombeaux, de leurs pyramides, devoit leur inſpirer une élévation de ſentiments que ne ſçauroient avoir des hommes entourés d'images petites & meſquines, & qui s'empriſonnent dans des habitations conformes à la faibleſſe, & pour ainſi dire à *l'épargne* de leur exiſtence. Nous promenons-nous dans une vaſte forêt, nos idées ſemblent s'aggrandir & dominer ces chênes ma-

---

ces légiſlateurs du monde n'aient point eu le ſort de leurs pyramides, & qu'ils ne ſe ſoient pas tranſmis juſqu'à nous. Leurs poéſies ſurtout devoient être admirables & pleines d'images: ils reſpiroient encore le charme des premiers beaux jours de la nature; ils avoient plus de tableaux ſous les yeux, & étoient emportés par plus d'enthouſiaſme; leurs mœurs étoient plus douces, plus ſimples que les nôtres; l'hoſpitalité, la candeur, la vie paſtorale: quelles ſources de beautés poétiques! Le luxe, l'abus de la ſociété & la fauſſe philoſophie ont détruit parmi nous tout ce qui eſt du reſſort du ſentiment. Geſſner n'auroit pas compoſé ſes charmantes Idylles, s'il eut vécu dans le fracas de Paris. Ce choc continuel de tant d'eſprits différents étend, j'en conviens, les progrès de ce qu'on appelle goût, fournit plus de matiere au *raiſonnement*; mais il entraîne avec ſoi la mort du génie, — & les couleurs primitives ſe partagent dans une infinité de nuances qui n'ont plus de caractere.

jeтueux, dont le ſommet va ſe cacher dans les nues. Parcourons-nous des boſquets, des jardins ſymmétriſés : nous nous rapétiſſons avec ces arbuſtes mutilés par le ciſeau de l'art, & nos penſées prennent, ſans que nous nous en appercevions, la contrainte de ces graces concertées, ſi inférieures aux beautés fortes & libres de la nature. Les anciens adorateurs du feu bâtiſſoient leurs temples ſur des montagnes, & les bois ſacrés où nos Druides avoient établi le ſiege de leur religion, étoient d'une hauteur immenſe. C'eſt une expérience démontrée que nous dépendons de ce qui nous environne, & que le phyſique a de l'empire ſur l'intellectuel. J'imagine donc qu'on ne ſçauroit préſenter une attitude plus fiere que celle d'un perſonnage en proie aux paſſions humaines, & qui ſe débat, ſi l'on peut parler ainſi, ſous l'aſcendant impérieux de la religion. Euphémie, contrainte par ſon devoir & par le ciel d'étouffer ſon amour, doit émouvoir en ſa faveur, & attacher nos regards bien plus qu'une femme dont la condition libre ſemble lui permettre de diſputer moins avec ſes penchants.

Je me ſuis efforcé de donner à ce rôle une *plénitude*, dont on trouve, en général, peu d'exemples dans notre théâtre moderne. C'eſt cependant avec cette profuſion que doit s'exprimer

le désordre fécond d'une ame passionnée; on aime à voir s'ouvrir un cœur fatigué de retenir une abondance de sentiments qui le surchargent; on le suit dans ses développements; on se pénetre de ses transports. C'est ainsi que l'inimitable Richardson sçait nous rendre propre tout ce qu'il fait ressentir à Clarisse; nous ne perdons pas un seul de ses mouvements, nous sommes étonnés d'appercevoir à la fin de l'ouvrage que tous ces détails, qui d'abord ont pu nous paraître superflus & minutieux, étoient autant de fils nécessaires qui correspondent à l'ensemble du roman. Je ne cesserai de m'en plaindre : l'esprit est venu nous appauvrir, & il traîne presque toujours à sa suite la froideur & la médiocrité. Si Corneille revenoit parmi nous, nous le verrions forcé d'élaguer & d'*amaigrir* la plupart de ces scènes *pleines*, où le génie a répandu toutes ses richesses.

A l'égard des caracteres, j'ai cherché, autant que je l'ai pu, à leur donner de la vérité. C'est cet avantage que l'on remarque surtout dans les personnages de Corneille, & voilà d'où naît cette supériorité de dialogue qui distingue à un degré si éminent ce grand homme des autres écrivains de son genre; il prête à chacun de ses héros la façon de penser & l'expression qui lui sont propres. Rodrigue enflammé d'amour, &

qui joint aux tranſports de ſa paſſion cette exaltation de bravoure attachée à la nation Eſpagnole, s'écrie :

> Paraiſſez, Navarrois, Maures & Caſtillans,
> Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillans. (1)

---

(1) J'ai entendu de ces *diſcoureurs ingénieux* qui prétendoient que Corneille avoit fait de Rodrigue une eſpece de rodomont qui n'eſt point dans la nature. Voilà ce que c'eſt que d'ignorer les caracteres & de vouloir toujours demeurer *Français !* Il y a lieu de préſumer que la délicateſſe de ces critiques avoit engagé nos comédiens à ſupprimer ces deux vers, qui peignent ſi bien un héros Eſpagnol : nous ſommes redevables à M. de Voltaire de leur rétabliſſement. Selon les apparences, ce ſont les mêmes cenſeurs qui ſe plaignoient de ce que Luſignan avoit un ton de *radoteur dévot*, comme ſi un vieillard renfermé en priſon depuis vingt ans & martyr de la religion de ſes peres, ne devoit pas avoir cette effuſion de ſentiment ; c'eſt peut-être le plus beau caractere que M. de Voltaire ait créé. Il faut renvoyer à la lecture d'Homere ces gens d'un goût ſi difficile ; ils y verront comment parlent Neſtor, Laerte, &c. Ils peuvent auſſi conſulter Horace dans ſon art poétique :

„ *Intererit multum, Davus ne loquatur, an heros,*
„ *Maturus ne ſenex, an adhuc florente juventâ*
„ *Fervidus, an matrona potens, an ſedula nutrix*
„ *Mercator ne vagus, cultor ne virentis agelli, &c.*

Horace déploye toute la férocité de fon caractere dans ce vers :

Albe vous a nommé : je ne vous connais plus. (1)

Et Curiace, à fon tour, fait éclater le fien dans cette répartie fi touchante :

Je vous connais encore, & c'eft ce qui me tue.

Sertorius dit de lui avec une hauteur qui fied fi bien au vrai courage :

Rome n'eft plus dans Rome ; elle eft toute où je fuis.

Céfar qui, aux yeux des Romains, feignoit de ne

---

(1) La Motte qui met de l'efprit partout, s'eft avifé d'en donner à Corneille dans une circonftance où il paraît n'avoir cédé qu'au tranfport du génie. Baron prononçoit avec un refte d'attendriffement :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Et La Motte en applaudiffant à la fineffe du comédien, ajoute que Corneille lui-même en fut furpris, & en félicita Baron. J'ai peine à croire l'anecdote ; ce n'étoit pas certainement là le fens dans lequel Corneille avoit fait ce vers ; fon génie le fervoit trop bien pour defcendre à cette petite délicateffe : un homme furieux, fi l'on peut le dire, de l'amour de la patrie, qui dans la fuite tue fa fœur de fang-froid, doit prononcer ce vers avec toute la férocité d'un Romain enthoufiafte.

pas affecter la souveraine puissance, répond à Ptolomée qui l'invite à monter au trône :

Connaissez-vous César pour lui parler ainsi ?

M. de Voltaire met dans la bouche de Mahomet ce vers qui décele toute la fierté de son caractere :

C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.

J'aurois desiré profiter mieux de ces grands modeles. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de ne point perdre la nature de vue. EUPHÉMIE est déchirée par un amour qu'elle a peine à vaincre ; ses remords sont aussi sinceres que sa tendresse ; elle est précisément dans cette situation si bien exprimée par Horace :

Video meliora, proboque :
Deteriora sequor.

Elle a de la bonne foi jusque dans ses fautes. Je me suis toujours ressouvenu que j'avois à peindre une femme, c'est-à-dire une ame plus susceptible d'impressions que celle d'un homme. *Euphémie* est frappée de terreur à l'aspect de cette tombe qui s'ouvre sous ses pas ; elle ne doute point que ce ne soit un miracle, tandis que THÉOTIME, moins effrayé, s'impose, sans autre raison que le devoir de l'honnête homme, la loi de se séparer pour jamais de son amante. Ce sont ces nuances imperceptibles pour bien des yeux,

qui différencient à l'infini les caracteres, & qui y jettent cette variété dont la nature nous présente partout le magnifique tableau. Quelques gens du monde, de ces ames émoussées par l'abus de la société & des faux plaisirs, ou que leur impuissance & leur sécheresse empêchent de se livrer à la vivacité du sentiment, pourront trouver trop d'agitation & de violence dans le rôle d'*Euphémie*. Mais j'ai déjà prévenu leurs objections, en remarquant jusqu'à quel point la retraite enflamme la sensibilité. Qui a jamais aimé comme Héloïse? C'est bien des personnes isolées qu'on peut dire que la moindre étincelle suffit pour produire un grand embrasement:

Chiusa flamma è più ardente.

Une sombre imagination les tourmente sans cesse, leur montre la privation beaucoup plus cruelle qu'elle n'est en effet, & leur présente une nature factice, qui, pour ainsi dire, se réalise en leur faveur; leur existence est une guerre perpétuelle; & que ces secousses sont vives, que ces combats sont terribles, lorsque l'honneur & la piété se réunissent pour réprimer ces penchants qui les maîtrisent! Le triomphe d'*Euphémie* est d'autant plus éclatant, qu'il lui a coûté plus d'efforts; il honore à la fois la nature & la religion, & ce personnage seroit moins tou-

chant & peut-être moins vertueux, s'il avoit moins combattu.

Mélanie a une dévotion éclairée & onctueuse. Ce sentiment prend la teinte des caracteres : assurément la dévotion de Bossuet n'avoit point la douceur, &, si on peut l'ajouter, la tendresse de celle de Fenelon. Le désespoir ou l'aveuglement n'ont point conduit *Mélanie* dans le cloître; son attachement pour l'état qu'elle a embrassé, est motivé & réfléchi ; elle a senti de bonne heure le peu de vérité de tout ce qui excite & flatte nos desirs. Les passions, ce besoin du cœur humain, sont venues l'agiter ; elle s'est livrée à ce doux attrait; mais qu'elle a épuré & ennobli en concentrant tous ses vœux, toute son ame, dans ce tranſport sublime qui l'éleve à l'amour de l'Etre suprême! Ecartons toute idée de piété, & ne consultons que la saine philosophie : n'est-il pas aisé de s'appercevoir du peu de solidité des affections terrestres ? où sont les amitiés désintéressées, les plaisirs véritables, les fortunes qui ne soient pas soumises à des revers ? où est le bonheur réel ? envain le demanderions-nous à tout ce qui nous entoure; & dans nos malheurs, qui accourt nous consoler, quand tout nous abandonne & nous laisse au vuide affreux de nous-mêmes ? quelle main est empressée à essuyer nos larmes ? qui nous soutient dans les

horreurs de la pauvreté, ſpectacle ſi effrayant pour le monde? quel eſt enfin l'ami (1) que nous trouvons toujours prêt à nous recevoir, à nous entendre, à verſer des ſoulagements dans notre ame affligée? Ai-je beſoin de le dire? il n'y a que l'idée de Dieu qui puiſſe nous faire ſupporter la vie; c'eſt devant cette grande image que s'évanouiſſent tous les autres objets, aux yeux même du *raiſonneur* qui apprécie tout ſans le ſecours de la religion. Le caractere d'EUPHÉMIE pourra donc plaire également aux perſonnes pieuſes & à celles, qui ſe bornant à réfléchir d'après la ſageſſe humaine, n'ont pas le bonheur de joindre la dévotion à leurs autres vertus; l'amie d'EUPHÉ-

(1) Il n'eſt point de langue où ne ſe trouve cette exclamation : *ô mon Dieu!* point de peuple chez qui un homme que la calomnie opprime, ou un pere & une mere qui ſont privés de leurs enfants, ne levent les yeux au ciel & ne forment dans leur douleur une aſpiration ſecrette vers l'Etre ſuprême. Eſt-ce, en un mot, la ſageſſe humaine qui a le courage d'exercer la commiſération envers un malheureux criminel, de mêler ſes pleurs aux ſiens, de le conduire au ſupplice, d'en partager en quelque ſorte les horreurs? C'eſt au lit de mort que nous ſentons véritablement qu'il eſt néceſſaire de ſe remplir de la grande penſée d'un Dieu, & que toutes les autres ne ſont que de frivoles illuſions.

mie, malgré ce noble détachement qui la porte sans cesse vers le ciel, n'en remplit pas moins les devoirs de l'humanité : je la représente ouvrant toujours son sein aux pleurs d'une infortunée que sa passion tyrannise, plus prompte encore à lui donner des secours, que des conseils, indulgente pour autrui, quand elle s'arme de sévérité contre elle-même, plaignant dans son amie des faiblesses qu'elle ne se pardonneroit point. Je pense avoir saisi le véritable esprit de la dévotion, & je ne dissimulerai pas que ce personnage est celui que j'ai pris le plus de plaisir à créer après le rôle du Pere Abbé dans Comminge.

Il falloit qu'à côté du tableau où sont exposées toutes les vertus qui forment la vraie piété, il y en eût un autre qui montrât les abus de la dévotion; j'ai donc négligé (1) cette espece de regle,

---

(1) Je n'ai pas prétendu donner un contraste bien décidé; *Cécile* est plutôt une dévote févere, qu'une fausse dévote, & je crois avoir établi ce caractere sur les principes que nous a tracés un homme de génie : „ Ce qui donne, dit-il, le plus d'éloignement pour „ les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs „ qui les rend insensibles à l'humanité; c'est cet or- „ gueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste „ du monde : dans leur élévation, s'ils daignent s'a-

prefcrite par le goût, & que je me fuis impofée à moi-même, qui confifte à ne pas offrir fur la fcene des oppofitions trop marquées; l'art paraît à découvert dans ces contraftes; mais j'ai imaginé qu'on me jugeroit avec indulgence, en faveur des traits heureux qui pourroient réfulter de ces deux portraits rapprochés; les fentiments que j'ai prêtés à *Cécile* ne font point outrés; le feul reproche que j'aye peut-être à me faire, eft de n'avoir point appuyé encore affez le pinceau. Je fuis fâché de le dire; j'ai connu une infinité de faux dévots plus durs que n'eft *Cécile*, & par malheur pour l'humanité, j'en ai rencontré bien peu qui reffemblaffent à *Mélanie*. Les premiers éléments des arts font l'expérience. On m'ob-

---

„ baiffer à quelque acte de bonté, c'eft d'une maniere „ fi humiliante! ils plaignent les autres d'un ton fi „ cruel! leur juftice eft fi rigoureufe! leur charité eft „ fi dure! leur zele fi amer! leur mépris reffemble fi „ fort à la haine, que l'infenfibilité même des gens du „ monde eft moins barbare que leur commifération; „ l'amour de Dieu leur fert d'excufe pour n'aimer „ perfonne: plus ils fe détachent des hommes, plus „ ils en exigent; on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu „ que pour exercer fon autorité fur la terre." Qu'on dife, après ce portrait, que le caractere de CÉCILE eft trop dur.

jectera que ces faux dévots ne parlent pas ainsi ; ils peuvent être plus mesurés, plus sages dans leurs expressions. Mais, qu'est-ce que l'art dramatique? La représentation exacte des divers mouvements qui nous agitent. Un auteur de théâtre arrache le masque, fouille dans l'ame, en saisit les plus sombres replis; c'est un savant anatomiste qui apporte sous nos yeux les fibres les plus déliées du cœur humain; c'est un machiniste ingénieux, qui trahit en quelque sorte le secret & découvre le jeu des ressorts qu'il fait agir; le poëte met dans la bouche de ses personnages ce qu'ils se contentent de penser dans la société; c'est par cette fidélité à décomposer l'homme & à montrer le méchanisme des passions, que la scene peut contribuer à la réformation des mœurs. Où trouve-t-on des scélérats qui laissent éclater la manœuvre de leur méchanceté, comme on nous les représente dans nos meilleures tragédies? Mathan a-t-il jamais pu dire :

J'approchai par degré de l'oreille des rois.
. . . .
J'étudiai leur cœur; je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions, rien ne me fut sacré;
De mesure & de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse,
De leur superbe oreille offensoit la mollesse:

...ant je les charmois par ma dextérité,
...robant à leurs yeux la triste vérité,
...tant à leurs fureurs des couleurs favorables,
...prodigue sur-tout du sang des misérables!

...t-il pu ajouter en parlant de Dieu, dont
...quitté le culte:

...reux! si sur son temple achevant ma vengeance,
...puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
...parmi les débris, le ravage & les morts,
...force d'attentats, perdre tous mes remords!

...hocas dans Héraclius expose lui-même tous
...chagrins qui dévorent un usurpateur sur
...rône:

...e & mille douceurs y semblent attachées,
...ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;
...croit les posséder, les sent s'évanouir,
...la peur de les perdre empêche d'en jouir.
...tout qui, comme moi, d'une obscure naissance,
...nte par la révolte à la toute-puissance,
...de simple soldat à l'empire élevé,
...l'a que par le crime acquis & conservé.
...tant que sa fureur s'est immolé de têtes:
...tant dessus la sienne il croit voir de tempêtes,
...comme il n'a semé qu'épouvante & qu'horreur,
...n'en recueille enfin que trouble & que terreur;
...n ai semé beaucoup, & depuis quatre lustres,
...n trône n'est fondé que sur des morts illustres,
...j'ai mis au tombeau, pour regner sans effroi,
...ut ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

Assurément, quelque méprisable que fût Phocas, il n'auroit pas écouté patiemment les invectives dont l'accablent Pulchérie & Léontine. Mais, sans ces développements, que deviendroit la scene? il n'y auroit plus de naturel dans les caracteres, plus d'énergie dans les tableaux; le théâtre prendroit la monotonie & la fausseté du monde, & il perdroit un de ses plus solides avantages, celui d'être le miroir de la vérité. D'ailleurs, n'est-on pas convaincu qu'il est une espece d'optique? Il doit nécessairement grossir les objets pour leur conserver dans le point de vue leur véritable forme; que de traits on auroit peine à saisir, s'ils n'étoient pas prononcés! qu'on se ressouvienne du Jupiter de Phidias, qui vu de trop près, n'offrit à l'œil qu'une ébauche grossiere, & posé à une certaine élévation, l'emporta sur tous les autres chefs-d'œuvres de sculpture, pour la justesse des proportions & la régularité de l'ensemble. Le théâtre est assujetti à peu près aux mêmes regles; les pieces de Marivaux, qui sont ingénieuses, manquent leur effet à la représentation; quelle en est la raison? ce sont des miniatures dont les traits se confondent & s'évanouissent, & toutes ces finesses d'esprit sont en pure perte pour le spectateur.

J'ai évité avec soin de faire paraître *Cécile* trop souvent, parce qu'on doit ménager sur la scene

l'introduction des perſonnages odieux; quelqu'un qui nous déplaît & qui fréquente les cercles dans leſquels nous vivons, ne manque pas d'exciter en nous des ſenſations déſagréables, & nous force à quitter cette ſociété: il en eſt de même de ces rôles qu'on ſupporte avec peine: Narciſſe nous cauſe de l'indignation : en général, on n'aime pas la vue des méchants, à moins que ce ne ſoit d'illuſtres ſcélérats, tels que Cléopatre dans Rodogune, Mahomet, Cromwel, &c. Graces à notre fauſſe façon de voir & de peſer la grandeur, ces fameux criminels nous en impoſent: ils nous impriment une ſorte d'étonnement reſpectueux qui nous contraint à les admirer, & l'intérêt qu'ils font naître, a preſque autant d'attrait pour nous que celui qui réſulte de l'attendriſſement ou de la compaſſion. A l'égard de ces caracteres ſubalternes (1) qui affligent la

(1) Voilà pourquoi il ne feroit pas poſſible, quelques reſſources que déployât le génie, de faire un drame ſupportable du ſujet atroce de la Marquiſe de G*; la baſſe ſcélérateſſe d'un des principaux acteurs de cette abominable tragédie, inſpireroit une horreur qui paſſeroit la meſure des mouvements dramatiques. Pour exciter des ſenſations douloureuſes qui nous plaiſent & dont on puiſſe dire: *dolor ipſa ejus voluptas*, il faut ébranler nos fibres, & non les déchirer. Un claveſſin,

vertu & l'humanité, je le répete, ils demandent à être moins vus qu'entrevus; on peut les employer pour entretenir l'action; mais il faut qu'ils se montrent rarement, & qu'ils ne fassent, si l'on peut le dire, que transpirer comme un soleil brûlant à travers des nuages.

J'ai déjà observé (1) que si j'eusse amené à la Trap-

dont les touches délicates seroient pressées par des doigts trop lourds, rendroit des sons désagréables. Des monstres, tels que la Brinvilliers, la Voisin, ne doivent avoir d'autre théâtre que la place publique. Je doute, malgré l'espece d'éclat qu'ils semblent avoir, qu'on pût supporter le spectacle des stupides cruautés des Caligula, des Néron, des Domitien : il n'y a pas jusqu'au crime même qui n'ait besoin d'une certaine noblesse pour attacher notre curiosité. Je suppose que ce ne fut pas une des fables absurdes qui se sont glissées dans l'histoire : quel parti un auteur de théâtre pourroit-il tirer d'un Jean Basilowitz ou Basilide, Grand-duc de Moscovie, qui étoit d'une barbarie assez imbécille pour obliger ses sujets au plus fort de l'hiver, à lui apporter tous les matins à son lever un verre de leur sueur? Croyons donc que toutes les actions ne sont pas susceptibles d'être admises indifféremment sur la scene, & que leur choix fait avec goût, est un des premiers talents de l'écrivain dramatique.

(1) Dans le second discours qui se trouve à la tête du Drame de *Comminge*.

Trappe le pere du *Comte de Comminge*, cette ſcene, quelques beautés qu'elle eût pu renfermer, auroit été déplacée: ici je n'avois point les mêmes obſtacles à combattre; ce qu'on ſent au premier acte d'*Euphémie* pour *Sinval*, n'eſt point comparable à l'effet que produit l'apparition d'*Euthime* dans le premier acte de *Comminge*. Voilà comment la variété des circonſtances influe ſur les regles. J'ai donc cru que la reconnaiſſance de la mere & de la fille ne ſerviroit qu'à fortifier l'intérêt, & j'ai répandu dans cette ſcene, autant qu'il m'a été poſſible, toute l'énergie du ſentiment. Je peins la *Comteſſe d'Orcé* au comble de l'infortune, & il étoit aſſez difficile de la montrer auſſi malheureuſe ſans l'avilir; je me ſuis rappellé l'exemple d'un de nos maîtres: Racine avoit à nous offrir un perſonnage conſumé d'une paſſion criminelle; il a l'habileté de nous prévenir par Oenone que Phédre eſt atteinte d'un mal qui la conduit au tombeau; la Reine, dit elle,

Touche preſque à ſon terme fatal.
En vain à l'obſerver jour & nuit je m'attache:
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache
Un déſordre éternel regne dans ſon eſprit;
Son chagrin inquiet l'arrache de ſon lit;
Elle veut voir le jour, & ſa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde.

[illegible] de cette femme [illegible], et par ce [illegible] à soutenir la vue & même à la [illegible] cette impression, & de [illegible]

[illegible]

[illegible]

que le théâtre n'eſt établi que ſur l'ordre des poſſibilités humaines. N'a-t-on pas reproché à Corneille le changement ſubit de Félix ?

J'aurois voulu pouvoir ajouter aux parties qui doivent former les caracteres, cette *décence théâtrale*, que je regarde comme une des délicateſſes (1) de l'art ; c'eſt chez les poëtes Grecs qu'on trouve une infinité d'exemples de ces nuances légeres, qui ne ſont perceptibles qu'aux yeux du goût. Homere, ce grand peintre des mœurs, a ſoin de faire couvrir par Achille le cadavre d'Hector, lorſque le malheureux Priam entre dans ſa tente. L'auteur d'Agamemnon, Æſchyle fait obſerver à Caſſandre le ſilence à l'égard de Clytemneſtre. Déjanire, dans les Trachiniennes de Sophocle, reſpecte la douleur d'Iole, qui eſt captive, & elle craint de l'interroger. La même Déjanire ſe retire ſans parler, après avoir appris de ſon fils Hyllus l'horrible cataſtrophe qu'a produit l'envoi de la robe empoiſonnée par le ſang du Centaure. Dans une autre tragédie du même poëte, qui porte le nom d'Hercule

(1) C'eſt encore un des heureux talents de Racine. Je n'en citerai qu'un exemple : Iphigénie ſe repent de s'être trop livrée à ſon premier mouvement de jalouſie contre Eryphyle :

J'ai tantôt ſans reſpect affligé ſa miſere, &c.

furieux, lorſque ſon héros, délivré d'un accès de fureur, vient à reconnaître les excès où il s'eſt abandonné en égorgeant ſa femme & ſes enfants, il ſe voile le viſage pour ne pas voir, dit-il, la lumiere des cieux; & il réſiſte aux ſupplications de Théſée qui le preſſe de ſe découvrir. Phédre, pour ménager ſa pudeur, a ſoin auſſi de ſe voiler quand elle raconte à ſa nourrice la malheureuſe paſſion qu'elle a conçue pour Hippolyte. J'ai tenté de mettre à profit cette étude des convenances. *Mélanie* ſe hâte de renvoyer la ſœur converſe qui a introduit la *Comteſſe*, afin d'épargner à cette infortunée, l'humiliation de répandre ſes malheurs en préſence d'une domeſtique; ſon premier ſoin eſt de la faire aſſeoir: autant d'attentions délicates dont le caractere dur de *Cécile* ne ſeroit point ſuſceptible. *Euphémie*, après avoir retrouvé ſa mere, dont elle va devenir la bienfaitrice, ſe garde bien de l'entretenir de *Sinval*; ce ſeroit lui rappeller tous ſes torts; ſon cœur ne s'ouvre qu'à un ſeul mouvement, (1) qu'il ſemble s'empreſſer de reprendre preſqu'auſſitôt qu'il lui eſt échappé; elle eſt ſurpriſe par ſa mere, quand elle la quitte

---

(1) Ce vers dans la derniere ſcene du premier acte:

Oui, voilà mon aſyle, &c.

pour aller pleurer librement aux marches de l'autel, & elle ſuccombe ſous la douleur, lorſqu'au milieu des larmes elle ſe laiſſe enfin dominer par ſa paſſion, & qu'elle vient à parler de *Sinval*; dans ſon entretien avec lui, elle a le voile baiſſé, & ſon ſiege eſt à une certaine diſtance du ſien. Le même *Sinval*, au troiſieme acte, au lieu d'éclater en reproches contre la *Comteſſe*, ſe borne à lui dire :

Vous voyez votre ouvrage, &c.

Je vous rends compte, mon ami, de tous ces détails, pour les ſoumettre à votre diſcuſſion & pour vous devoir de nouvelles lumieres. On prétend qu'il y a eu d'habiles peintres qui peignoient leurs figures nues avant que de les draper; par ce moyen, ils ſaiſiſſoient davantage la vérité de la nature; je fais à peu près de même, en vous expoſant le deſſein informe d'*Euphémie*, tel qu'il a précédé le tableau; vous entrerez mieux dans le méchaniſme des reſſorts dont je me ſuis ſervi; il vous ſera plus facile de juger ſi j'ai ſçu tirer un parti avantageux de ces converſations approfondies, où vous m'enflammez & me conduiſez en quelque ſorte par la main dans le labyrinthe de l'art dramatique.

Je deſirerois bien que vos obſervations ſur le ſtyle ne me fuſſent point échappées dans *Euphé-*

mie; il devroit être facile & harmonieux ; mes interlocuteurs, à l'exception de *Théotime*, sont des femmes ; ce sexe a plus de douceur & d'aménité que le nôtre : conséquemment il faut que l'élocution dans sa bouche, réunisse la flexibilité à l'élégance & qu'elle ait un ton qui lui soit propre. Racine, car on ne sçauroit trop s'arrêter sur les talents de ce grand homme, est de nos poëtes celui qui possede davantage cette propriété de style (1), partie si nécessaire à tous les genres

---

(1) Je ne rapporterai que les vers suivants pour modele de cette propriété de style, de cette fleur d'élégance, de cette pureté, en un mot, de cette perfection qui n'appartient qu'au seul Racine. Hippolyte est accusé par Oenone auprès de son pere d'avoir voulu attenter à l'honneur de Phedre ; on observera que ce fils respectueux, par un trait admirable de bienséance & de délicatesse de la part de l'auteur, cherche à se justifier sans appuyer sur ce qui pourroit faire soupçonner sa belle-mere ; il répond ainsi à Thésée :

D'un mensonge si noir, justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur : mais je supprime un secret qui vous touche ;
Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie & songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précedent les grands crimes ;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,

d'écrire. Phédre n'a point le langage d'Athalie, & Monime parle autrement qu'Hermione. Brutus,

---

Peut violer enfin les droits les plus facrés:
Ainfi que la vertu, le crime a fes degrés,
Et jamais on n'a vu la timide innocence,
Paffer fubitement à l'extrême licence.
Un jour feul ne fait point d'un mortel vertueux,
Un perfide affaffin, un lâche inceftueux.
Elevé dans le fein d'une chafte héroïne,
Je n'ai point de fon fang démenti l'origine.
Pithée, eftimé fage entre tous les humains,
Daigna m'inftruire encore au fortir de fes mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage,
Mais fi quelque vertu m'eft tombée en partage,
Seigneur, je crois furtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ofe m'imputer;
C'eft par-là qu'Hippolyte eft connu dans la Grece:
J'ai pouffé la vertu jufques à la rudeffe;
On fçait de mes chagrins l'inflexible rigueur:
Le jour n'eft pas plus pur que le fond de mon cœur, &c.

On défie le cenfeur le plus pointilleux de trouver une tache dans ce morceau; c'eft le fon continu d'une lyre: mais celui-ci eft encore fupérieur & au-deffus de tous les éloges, parce qu'il réunit le charme du fentiment, aux graces & à la magie des vers. Joad ferre Joas dans fes bras au moment qu'il eft déclaré roi, & il lui parle avec toute la tendreffe d'un pere:

O mon fils, de ce nom j'ofe encor vous nommer,

Mahomet, Alzire, Idamé chez M. de Voltaire, s'expriment chacun différemment. Peut-être qu'aujourd'hui l'on ne fait pas assez d'attention à cette bigarrure de style produite par le mauvais goût, par le peu de soin qu'on prend d'étudier la nature, & surtout par le défaut de logique. Si avant que de composer, on commençoit par se rendre compte de ses idées, si l'on analysoit la signi-

---

Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse:
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime:
Ainsi de piége en piége, & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image:
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage, &c.

Ce passage doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la versification française.

ſignification des termes, qu'on ſuivît leur liaiſon & leur correſpondance, qu'on en appréciât la valeur par une ſage diſcuſſion (c'eſt ce travail qui demande des vues métaphyſiques), alors on ne tomberoit point dans ces diſſonances monſtrueuſes; un confident ne s'éleveroit pas au ton d'un roi; une jeune princeſſe, au lieu d'avoir cette ſimplicité d'expreſſion conforme à l'inexpérience de ſon âge & à l'ingénuité de ſes ſentiments, ne ſe pareroit point du faſte pédanteſque de la philoſophie & ne s'amuſeroit pas à débiter des tirades & des maximes raiſonnées (1),

---

(1) Un des grands défauts du ſtyle & qui y répand une mortelle froideur, eſt cette application mal-adroite de maximes qui ſouvent n'ont qu'un faux éclat. Thomas Corneille en eſt rempli. M. de Voltaire eſt un de nos poëtes dramatiques qui aient connu mieux l'art de tourner la maxime en ſentiment; par ce moyen elle eſt d'autant plus inſtructive, qu'elle eſt touchante & qu'elle devient plus directe. Si dans Alzire, au lieu de ces vers:

Croyez-moi, les humains que j'ai trop ſçu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Il y avoit:

Croyez-moi, les humains qu'on apprend à connaître.

Il eſt aiſé de ſentir combien ce trait de morale généraliſé perdroit de ſon énergie.

quand elle ne doit parler que de ſa tendreſſe, on ne trouveroit point dans un drame des vers d'ode (1), d'épopée, d'idylle, d'églogue; &c. ſi Racine eut ſouvent dit:

Et dans un fol amour ma jeuneſſe *embarquée* . . .
Ah! Seigneur! *ſi votre heure eſt une fois marquée.* (2)

---

(1) C'eſt dans ce genre de poéſie que les inverſions & les tranſpoſitions peuvent quelquefois produire des beautés : mais rarement doivent-elles être admiſes dans le drame, qui n'eſt qu'une converſation élevée. Racine eſt encore à ce ſujet un excellent modele à ſuivre.

(2) Comment ne s'eſt-on pas aviſé de reprocher ces deux vers à Racine, ainſi que ceux-ci dans Bajazet; c'eſt Atalide qui parle à Roxane:

Il m'a de vos bontés longtems entretenue;
Il en étoit tout plein, quand je l'ai rencontré;
J'ai cru le voir ſortir, tel qu'il étoit entré.

Et l'on s'eſt élevé contre le même auteur pour ce vers auſſi convenable que naturel:

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

C'eſt cependant une des preuves de ſon goût exquis qui refuſoit de ſurcharger d'ornements les petites choſes, & qui ſe contentoit de les montrer dans une noble ſimplicité. Perſonne n'a ſçu mieux que Racine faire parler les confidents & prêter de la grace à leur langage dépourvu de figures. Que de douceur & d'har-

Il n'auroit pas cette réputation de poëte enchanteur qu'il a méritée à si juste titre. Si Despréaux eut fait tous ses vers dans le goût de celui-ci :

Horace a *bu son saoul*, quand il voit les Ménades,

on vanteroit moins sa noble élégance. Que résulte-t-il de ce mêlange de style dans une tragédie ou une comédie? la vraisemblance & l'illusion théâtrale se détruisent ; on est fâché de reconnaître l'auteur, quand on ne devroit s'occuper que des personnages, & dès ce moment, la langueur & le dégoût s'emparent du spectateur, il n'est plus trompé agréablement ; il s'attendoit à la représentation d'une action intéressante, que l'effort de l'art est de faire passer pour véritable, & on ne lui donne qu'un centon de vers entassés sans choix, discordants, ennemis les uns des autres. On ne veut pas se persuader qu'une beauté de style, lorsqu'elle est

---

monie dans ces vers que dit Albine, en ouvrant la scène du premier acte de Britannicus :

Quoi? tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?
Qu'errant dans le palais sans suite & sans escorte,
La mere de César veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans votre appartement.

Quelle versification musicale!

déplacée, cesse d'être une beauté & devient une faute impardonnable ; Racine ne l'a commise qu'une seule fois par le brillant hors de propos de son récit de Théramene ; Corneille s'est attiré souvent ce reproche, surtout dans sa Mort de Pompée. Nos gens de lettres, au commencement du dernier siecle, avoient conservé cette absurdité, reste de la barbarie gothique, Scudery fait dire par un de ses héros à sa maîtresse :

Je ne viens point ici, beau chef-d'œuvre des cieux,
Porté comme autrefois d'un vol audacieux, &c.

Il en est du style comme du coloris (1) ; les diverses nuances fondues & mêlées avec art doivent former une couleur qui soit celle de la

(1) Ne pourroit on pas comparer encore le style à la musique, où il faut une réunion d'accords différents, pour composer un corps d'harmonie ? C'est du plus ou du moins de talent & d'habileté dans le mélange des tons, dans la convenance de leurs rapports, que résulte cet ensemble de sons qui flatte l'oreille, & répand son charme jusqu'à l'ame. Que de parties à rassembler pour former un bon style ! Au reste, vingt vers de Racine & des morceaux de prose de Pascal, de Bossuet, de Fenelon, répandroient plus de lumiere sur ce sujet, que tous les éléments qu'on pourroit imaginer.

nature même; il n'en faut ni de tranchantes, ni de trop faibles; un choix heureux d'expreſſions, de tournures, de cadences; une variété de phraſes & de périodes; de la naïveté ſans baſſeſſe; du noble ſans bouffiſſure; du ſublime ſans giganteſque; partout une élégante ſimplicité: voilà les parties néceſſaires (1) à la compoſition d'un ſtyle qui plaiſe dans tous les tems. Les écrivains qui n'ont qu'un ton & une pompe uniforme, reſſemblent à ce peintre ignorant qui voulant employer des couleurs riches & cheres, ne ſe ſervoit uniquement que d'outremer & de carmin. Les Grecs, que je ne me laſſerai point de citer comme nos modeles, ne font jamais parler leurs perſonnages qu'à propos, & ils leur prêtent le langage qui leur convient. Il faut avouer que leur langue eſt bien ſupérieure à la

---

(1) Ce ſeroit ici l'occaſion, ſi l'on ne craignoit de paſſer les bornes qu'on s'eſt preſcrites, d'interroger les gens de goût ſur ce qui différencie le ſtyle ampoulé, du ſtyle ſublime; le ſtyle faible, du ſtyle facile; le ſtyle bas, du ſtyle familier; de ſe plaindre de l'extinction de certains mots qui avoient de la nobleſſe, comme *ſon penſer*, *ſes penſers*; de propoſer enfin quelques idées ſur une langue où il n'y auroit ni adverbes, ni même d'adjectifs, & qui, réduite aux noms & aux verbes, en acquerroit plus de vigueur & de préciſion, &c.

nôtre pour la simplicité, la rondeur, l'abondance & le pittoresque. Les Muses & les Graces avoient chez les anciens le même temple : ne vouloient-ils pas faire entendre par cette association, que ces divinités ne devoient jamais se séparer? & où sont-elles plus réunies que dans la langue grecque? chaque mot a son image & son accent musical; c'est l'harmonie même, alliée à la peinture. Cette nation, si favorisée de la nature, sçavoit exprimer le bruit des flots, le sifflement des vents, la rapidité d'une fleche; les passions avoient leur langue particuliere; les cris de Philoctete formoient des vers; il y a un chœur dans les Perses, tragédie d'Æschile, où les vieillards interrompent par leurs gémissements le récit du courier qui annonce la perte de la bataille de Salamine; l'arrangement des mots y produit un effet admirable. Les Anglais, qui se piquent d'imiter les Grecs & les Latins, ne négligent point cet art dans leurs pieces de théâtre : rarement se servent-ils du vers alexandrin : ils varient le mètre dans un même drame : ils ont des scenes en vers de dix syllabes, d'autres en petits vers de toutes mesures, & ils réservent la prose pour les personnages subalternes; le style, en un mot, est assorti au sujet.

Je me suis attaché à suivre ces exemples,

autant que mes forces me l'ont permis. Le ſtyle, dans le rôle de *Melanie*, doit être plus doux que dans celui d'*Euphémie*, parce que *Mélanie* n'eſt point agitée par les paſſions; ſon langage doit reſpirer la ſérénité de ſon ame. *L'ineffable* plaiſir, ſcene VI, acte I, eſt une expreſſion *myſtique*, qui convient à ſon caractere & qui ſeroit déplacée dans la bouche d'une autre. Il faut que *Théotime*, avant que de reconnaître *Euphémie*, ait le ſtyle modéré & affectueux. A-t-il retrouvé ſa maîtreſſe : je crois que ſon langage peut s'animer avec ſa ſituation, & alors il eſt plus enflammé & plus pittoreſque. Souvenons-nous toujours du précepte d'Horace :

Telephus & Peleus cum pauper & exſul uterque
Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Ayons ſans ceſſe devant les yeux ce vers ſi ſenſé de Moliere, qu'on peut appeller le philoſophe du théâtre :

Et ce n'eſt pas ainſi que parle la nature.

C'eſt à l'étude conſtante (1) de ce grand prin-

---

(1) Ce n'eſt qu'à force d'obſervations & de comparaiſons que l'on parvient à poſſéder cette connaiſſance ſi néceſſaire. Il en eſt du poëte dramatique comme du peintre : l'un & l'autre doivent avoir des yeux différents que le reſte de la ſociété, &, ſi l'on peut le dire,

cipe des arts d'imitation, que je rapporte l'objet principal de mes travaux : mais les connaiſſances, fuſſent-elles approfondies, ſont d'un faible ſecours, lorſqu'elles ne ſont point accompagnées du talent ; il y a encore loin du deſſinateur au peintre. Je vais vous indiquer les moyens que j'ai employés pour fouiller, ſi je le puis dire, dans le ſein de l'humanité, & lui arracher la découverte de ſes plus ſecrettes ſenſations. Vous jugerez ſi du moins j'ai ſçu ouvrir la carriere que le génie a ſeul la force de parcourir, & s'il me feroit permis d'établir quelques préceptes qui pourroient lui être profitables.

Las de nos abſurdités dramatiques (1), fatigué

épier ſans ceſſe la nature ; c'eſt à cet eſprit obſervateur que Moliere dut le talent de creuſer ſes ſujets & de nous tracer des caractères ſi vrais & ſi approfondis ; il ne dédaigna pas de deſcendre aux expériences les plus minucieuſes pour s'éclairer ſur les moindres impreſſions de l'humanité : auſſi remarque-t-on dans ſes ouvrages que c'eſt d'après la nature même qu'il a compoſé, & non d'après les copies, &c.

(1) Quel autre nom donner en effet à des tyrans mal-adroits, à de jeunes princeſſes qui *raiſonnent* comme de profonds politiques ou de ſublimes philoſophes, à des coups de théâtre ſi mal concertés & conſéquemment dénués d'effet, au défaut continuel de dialogue, à des amplifications de rhétorique exprimées

ſurtout du prétendu héroïſme de ces perſonnages gigantesques & ſi peu vraiſemblables, qui ſe dévouent à la mort, ou qui la reçoivent ſans le moindre trouble, ſans la moindre émotion, je conçus le deſſein de ſaiſir la nature dans ſa véritable attitude. Rempli déja de la lecture des anciens, principalement des Grecs, je n'ignorois pas que l'éducation, en dégroſſiſſant cette nature, lui ôte de ce caractere de férocité que les barbares appellent courage (1); je ſçavois encore que ces mêmes Grecs ſentoient plus le prix de la vie que les Scythes; les dieux d'Homere jettent des cris, lorſqu'ils ſont bleſſés; Sophocle n'a pas

en vers qui n'appartiennent point au ſujet, à des caracteres qui ne ſont nullement établis, ou qui ſe contrarient ſans ceſſe, à des *à parte* qui font voir tout le technique de l'art, à des beautés, en un mot, qui ne ſont jamais à leur place ? Voilà pourtant ce que nous voyons tous les jours ſur notre ſcene conſacrée par les chefs-d'œuvres des Corneille, des Moliere, des Racine, des Crébillon, des Voltaire, &c.

(1) Les anciens peuples du Nord brûloient de recevoir la mort dans les combats, pour aller jouir de toutes les douceurs du paradis d'Odin, qui conſiſtoient à boire du ſang humain dans le crâne de leurs ennemis, à porter encore les plus belles armes, à ſe battre avec plus de fureur, &c.

héfité à nous montrer le compagnon d'Hercule, Philoctete, rempliffant fa caverne de gémiffements ; nous calculons le degré d'intérêt par le plus ou moins que peut s'évaluer la perte ; & cet attachement à l'exiftence, le partage des peuples inftruits, n'a fait que prêter plus d'éclat à ces grands hommes qui couroient en foule expofer leurs jours pour la patrie & chercher leurs tombeaux aux Thermopyles. Je voulus entrer dans le méchanifme de l'homme, voir en un mot comment on mouroit. Emporté par l'amour de l'art, je domptai mon extrême fenfibilité ; j'eus la fermeté (1) d'affifter au fpectacle le plus affreux & le plus déchirant ; je choifis l'exécution d'un célebre criminel, dont l'état avoit approché de

(1) Me permettra-t-on une obfervation ? On nous vante la bonté de la nature humaine : je ne conçois pas comment les hommes peuvent courir en foule pour être témoins du fupplice d'un de leurs femblables & fe raffafier de fes tourments. Je le répete, il n'y a eu qu'un amour prodigieux de l'art qui m'ait pû forcer d'affifter à un pareil fpectacle ; j'ai éprouvé, lorfque j'ai vu le fabre levé fur la tête du criminel, que j'aurois préféré le plaifir de lui donner la vie, à toutes les richeffes & toutes les grandeurs qu'on eût pu m'offrir. Il y a donc bien des cœurs de fer ! O fentiment ! fentiment ! quelle ame eft affez heureufe pour fe pénétrer de toutes tes douceurs ?

la fouveraine puiffance, & qui ayant été entouré de toutes les illufions de la grandeur, devoit conféquemment avoir plus de peine qu'un autre à perdre la vie; je m'impofai la loi de ne laiffer échapper aucun de fes mouvements; il n'y en avoit pas un qui ne me donnât de nouvelles lumieres fur cette fituation, la plus importante où puiffe fe trouver la nature humaine; mon ame en quelque forte alla chercher l'ame de ce malheureux, & fe pénétra de toute l'horreur qui devoit la bouleverfer; je defcendis, pour ainfi dire, je marchai, je m'avançai avec lui au pied de l'échaffaud: lorfqu'il y fut arrivé, il fit un gefte qui excita en moi une impreffion terrible, qui ne s'effacera jamais; il avoit les mains liées, il les ferra contre fa poitrine, & enfuite les foulevant un peu il tourna un long regard vers le ciel: ah! mon ami, que ce gefte & ce regard difoient de chofes! quel pathétique! Monté fur l'échaffaud, il eut la force de fe mettre à genoux & d'y refter, fans être appuyé, jufqu'au moment qu'il reçut le coup mortel; lorfqu'on lui eut attaché le bandeau, que fa tête chauve parut à découvert, alors j'apperçus la terreur de la mort fe graver à vue d'œil fur fes deux joues; elles fe couvrirent d'une livide pâleur, & fe creuferent vers la bouche: tant fon ame éprouvoit un effroyable ravage! Il ne témoigna cependant ni faibleffe,

ni insensibilité; il mourut, comme auroit expiré l'innocence même, avec cette décence qui est le plus beau caractere de l'humanité ; il remplit l'idée attachée à ce trait sublime de la mort d'un de nos anciens héros: *spiritu mogno vidit ultima.* Alors, mon ami, j'appris le grand art de mourir; je sentis combien un vrai philosophe est supérieur à des poëtes ignorans, lorsqu'il nous dit: *an tu existimas quemquam soluto vultu, & ut isti delicati loquuntur, hilari oculo mortem contemnere?*

Depuis cette affreuse expérience, j'ai eu de la peine à ne pas trouver des défauts de vraisemblance dans nos meilleures tragédies. Racine, lui-même, qui a connu si bien la vérité du sentiment, y a manqué peut-être dans une de ses plus belles pieces. Iphigénie débite des vers admirables : mais le caractere d'une jeune princesse, qui du sein maternel & du milieu des honneurs & des caresses de la fortune, passe tout à coup à la mort, est-il bien exprimé ? Iphigénie s'arrête-t-elle assez sur le regret de perdre la vie? Qu'Euripide l'a rendue plus vraie, plus touchante! il nous la représente rappellant à son pere toutes les marques de tendresse qu'elle en a reçues dans son enfance & les promesses flatteuses qu'il lui a faites de s'occuper de son bonheur, & d'y mettre le comble par un hymen digne de sa naissance; toutes les graces d'une jeune fille qui se voit

mourir à la fleur de l'âge, ſont développées dans ce rôle intéreſſant. Croyez-vous, par exemple, qu'on n'aimeroit pas à voir Jephté, habillée de blanc, couronnée de fleurs pour le ſacrifice, rêvant à l'ombre d'un bois ſolitaire, contemplant avec une affection mêlée de douleur les beautés de la nature, & par un retour ſubit ſur elle-même, s'attendriſſant ſur ſa triſte deſtinée? Ne goûteroit-on pas quelque plaiſir à l'entendre s'écrier:

„ O terre! ô cieux! ô ma chere patrie! je vais „ donc vous quitter! je vais diſparaître du „ monde.. pour jamais!.. pour jamais! le ciel „ ordonne un ſacrifice, & c'eſt moi qui ſuis la „ victime! hélas! ſi jeune encore! quand je „ compte à peine ſeize printems, avec des eſpé„ rances ſi riantes, faut-il renoncer à mes com„ pagnes, à ma famille, à moi-même, aux jours „ brillants que mon âge & le rang de mon pere „ ſembloient me promettre?.. Mais j'offenſe „ Dieu par mes plaintes! il m'a donné la vie, „ il me la redemande, & l'on m'a dit que je „ devois la lui rendre avec une entiere ſoumis„ ſion; c'eſt lui qui nous a créés: n'eſt-il pas „ le maître de ſon ouvrage? Eh bien! que je „ lui ſois immolée.. me défendroit-il de laiſſer „ couler mes larmes? ah mon pere! ah mon „ Dieu!.. je vous obéirai, je marcherai à

„ l'autel.. il n'y a donc plus d'eſpérance! il faut
„ mourir."

De jeunes filles paraiſſent, elles viennent à Jephté en pleurant, en pouſſant des cris. Jephté tombe dans leurs bras, leur parle avec tendreſſe, les appelle chacune par leur nom, & quoiqu'elle-même fonde en larmes, elle leur dit: „ Ne
„ faut-il pas ſe ſoumettre à Dieu? Hélas! je ne
„ m'attendois point à vous être ſitôt enlevée!
„ vous ſçavez combien je vous chériſſois.. oui..
„ vous m'étiez bien cheres!" Et là ſon attendriſſement augmente & les ſanglots lui coupent la parole; elle reprend: „ Auriez-vous cru que
„ les fleurs que nous avons cueillies enſemble
„ ce matin, auroient ſervi à me parer pour un
„ ſacrifice; que Jephté devoit tomber ſous le
„ couteau ſacré? Mes tendres amies, rappellez-
„ vous nos doux amuſements, nos plaiſirs,
„ l'amitié qui nous uniſſoit.. Nahami n'eſt
„ point ici!.. parlez-lui de moi, dites-lui bien
„ à quel point je l'aimois... je ne la verrai
„ plus!.. Lorſque vous viendrez dans cette
„ prairie, dites: c'eſt ici que nous cueillions
„ des fleurs avec Jephté, que nous repoſions
„ avec elle à l'ombre de ce palmier, que nous
„ nous aſſeyions aux bords de ce ruiſſeau pour
„ voir couler ſon onde & entendre ſon flatteur
„ murmure. Hélas! embraſſez-moi encore..

„ Adieu, cheres compagnes, il eſt tems de nous „ ſéparer. . puiſſiez-vous avoir un ſort plus heu- „ reux! adieu.. ſouvenez-vous quelquefois de „ la malheureuſe Jephté."

J'imagine qu'une ſemblable ſcene embellie du coloris de Racine, feroit couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les cœurs ſenſibles. La mort préſentée ſous de telles images, perd de ſon horreur & produit une triſteſſe délicieuſe; c'eſt cette mélancolie touchante qui rend ſi attendriſſants ces vers de Chaulieu:

Beaux arbres qui m'avez vû naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Mais ce n'eſt pas à cette ſeule connaiſſance que doit ſe borner l'étude de la nature: il faut la ſuivre dans les diverſes affections qui lui ſont relatives; on ſe plaît à la voir mêler le charme de la ſenſibilité à la grandeur d'ame du héros; le morceau ſuivant eſt un exemple qui inſtruira mieux que tous les préceptes. Curiace repond au farouche, à l'inflexible Horace, qui ne reſpire que la fureur du patriotiſme & qui ne voit plus que l'intérêt de Rome:

Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance
N'ont pu mettre un moment mon eſprit en balance,

Et puiſque par ce choix, Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur auſſi bon: mais enfin je ſuis homme;
Je voi que votre honneur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc,
Prêt d'épouſer la ſœur, qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon pays j'ai le ſort ſi contraire;
Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche & j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie.
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce traître & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler.
J'aime ce qu'il me donne & je plains ce qu'il m'ôte;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour concevoir encor quelque choſe d'humain.

Pourquoi nous intéreſſons-nous ſi fortement à Pauline? c'eſt que nous aimons ſa vertu encor plus que nous ne l'admirons; c'eſt que cette vertu eſt ſans faſte & qu'elle n'humilie point la faibleſſe de l'humanité. J'aſſure, dit l'épouſe de Polyeucte, mon repos, en évitant la préſence de Sévere:

La vertu la plus ferme évite les hazards;
Qui s'expoſe au péril peut bien trouver ſa perte;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa préſence toujours a droit de nous charmer.

Outre

Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre,
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible & le combat honteux.

On est flatté, dans le rôle de Félix, de voir s'ouvrir le cœur de l'homme avec ses imperfections :

De pensers sur pensers mon ame est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée;
Je sens l'amour, la haine, & la crainte & l'espoir,
La joie & la douleur tour à tour l'émouvoir.
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables:
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oseroient agir,
J'en ai même de bas & qui me font rougir.

Que le Maréchal de Luxembourg est bien plus intéressant au lit de mort, que dans l'éclat de ses victoires! qu'on est touché de l'entendre proférer ces paroles, quelques moments avant que d'expirer : *Je préférerois en ce dernier instant à tous mes succès militaires, le mérite d'un verre d'eau donné à un pauvre.* Voilà bien la nature dans son plus haut point de vérité! & sous ces traits, elle est supérieure au plus brillant héroïsme.

Dans la tragédie de César par Shakespeare, Brutus & Cassius ont une querelle très vive. Brutus revient le premier à lui; il avoue à son ami qu'il a eu de la vivacité, parce qu'il a l'ame

agitée d'un grand chagrin : la mort vient de lui enlever son épouse, Porcie : aussitôt Cassius reprend toute sa tendresse; il ne peut se pardonner d'avoir ajouté à la douleur de Brutus : il le serre dans ses bras avec transport & s'écrie en pleurant : O *mon ami ! que manquoit-il à l'injure que je t'ai faite, que de t'enfoncer ce poignard dans le sein ?* Ce sont-là de ces beautés inimitables que toutes les ames sont en état de sentir. Dans une autre tragédie du même Shakespeare, un malheureux pere, dont les fils ont été assassinés, apprend cette affreuse nouvelle, succombe à sa douleur, & s'essuie les yeux en disant avec un profond gémissement : *Quoi ! mes deux fils ! tous deux ! mes deux fils ne sont plus ! il ne m'en reste pas un seul !.. tous deux !* N'êtes-vous pas dans le cœur de ce pere affligé ? ne ressentez-vous pas avec lui la perte de ses enfants ?

Ce que le froid stoïcisme appelle imperfection dans la nature, en est sans contredit une des premieres qualités. Aristote connaissoit bien les ressorts du cœur humain, lorsqu'il rejettoit du drame ces personnages dont la vertu inaltérable n'est mêlangée d'aucune ombre. La raison qui nous fait presque adorer Henri IV, c'est que son caractere est, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de l'humanité ; les faiblesses de ce grand homme le mettent en quelque sorte à

notre portée, nous familiarifent avec le héros & adouciffent l'admiration qu'il nous infpire. Nous fommes plus étonnés que touchés de cette perfection qui eft fi fort au-deffus de nous; c'eft le clair-obfcur qui fait fortir les beautés d'un tableau. S'il n'y avoit qu'un trait de lumiere répandu fur la toile, l'œil ne faifiroit plus la dégradation & le *fondu* des couleurs. La nature eft affujettie aux mêmes regles que la peinture: des caracteres parfaits n'auroient que de la roideur, de la monotonie & ne produiroient furtout aucun intérêt; l'admiration eft un fentiment bientôt épuifé; il n'y a que l'attendriffement dont les impreffions foient toujours agréables & nouvelles. Ce n'eft pas qu'il n'y ait des circonftances où la nature en s'élevant au-deffus de fa fphere, ne nous offre un fpectacle qui nous attache. Les Flamands prifonniers, préfentés à Charles VI, refufent la vie: ,, Le ,, roi, difent-ils, eft affez puiffant pour affujettir ,, les corps des plus généreux hommes du monde: mais il n'aura jamais le pouvoir d'affujettir nos efprits; lorfque nous ferons morts, ,, nos os fe raffembleront pour combattre, &c." Quoiqu'on fçache très-bien que les morts ne fçauroient reffufciter fans un miracle, cette exaltation de courage eft d'accord avec l'idée que nous nous formons de l'intrépidité. Douze

Mandarins prennent la généreuse résolution d'exposer au méchant empereur Tisiang l'opprobre de sa conduite : le premier qui tenta cette démarche si hardie, fut scié en deux ; le second eut la même audace & périt par une mort aussi cruelle ; Tisiang poignarda le troisieme ; tous ces vrais héros de la vertu en furent les martyrs, excepté le dernier, que la fin terrible de ses compagnons ne put ébranler ; il eut la fermeté de courir au palais, & portant dans ses mains les instruments de son supplice : „ voilà," dit-il à l'empereur, „ le fruit que retirent de leurs services vos fideles sujets ; je viens chercher ma récompense." Tisiang frappé de cette magnanimité, embrassa ce grand homme, le récompensa & devint le meilleur des princes. On est transporté à de semblables traits ; ils nous attendrissent en nous surprenant, parce que l'humanité échauffée par l'amour de la vertu, peut atteindre à ces efforts sublimes.

Si nous aimons tant (1) ce qui est conforme à

---

(1) Une ame sensible a de la peine dans la lecture de l'histoire, à se prêter aux faits qui paraissent un *démenti* à la nature ; le Chancelier de Silleri répond à Marie de Médicis, qui lui annonçoit la triste fin de Henri IV : „ Votre Majesté m'excusera, les rois ne „ meurent point en France." Que l'on est malheureux

cette vérité de nature qui rapproche tout de nous-mêmes, nous devons voir avec peine que l'on manque à ce principe fondamental. Croiroit-on qu'Homere, ce peintre si vrai, ait été un des premiers à tomber dans cette faute? Penelope apprend d'Euryclée qu'Ulysse est revenu; on s'attend que le poëte développera tous les transports de la tendresse; que ces deux époux qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, vont se précipiter dans les bras l'un de l'autre; que cette reconnaissance nous fera fondre en larmes. Penelope descend de son appartement, délibere en son cœur si elle parlera à son mari sans l'approcher, ou si elle l'abordera pour le saluer & l'embrasser, & elle ne lui parle point: Télemaque même en est si indigné, qu'il reproche à sa mere *d'avoir un cœur plus dur que le marbre:* Ulysse est porté à l'excuser; il s'imagine qu'elle ne l'a point reconnu, parce qu'il est couvert d'habits qui annoncent la pauvreté; il se baigne, se parfume, prend de riches vêtements, reçoit de Minerve la beauté même des immortels, &

---

d'avoir l'esprit si présent, quand on ne doit être rempli que de la douleur d'une pareille catastrophe, quand on perd Henri IV! Les larmes & les sanglots de Silleri l'eussent bien plus honoré aux yeux de l'humanité, que sa réponse froide & magistrale.

va s'asseoir en présence de la reine, à qui il adresse un long discours. Pénelope lui répond par un discours encore plus long, s'obstine à ne point le croire, en disant qu'*elle n'ajoute pas encore foi à ses yeux*; son mari commence à se fâcher, lui parle d'un certain lit qu'il s'étoit fait, lui décrit encore avec une exactitude fatiguante tout ce qui compose ce lit. Enfin, après tous ces détails bien circonstanciés, bien inutiles, Pénelope tombe évanouie & r'ouvre les yeux pour reconnaître son cher Ulysse, & tous deux *s'applaudissent réciproquement de leur prudence.* Vous m'avouerez, mon ami, que tout lecteur sensible est tenté d'avoir un peu d'humeur, quand après vingt-trois livres, on lui présente aussi froidement une reconnaissance si attendue. Je suis assurément un des plus zélés admirateurs d'Homere; je m'en fais gloire: mais je ne dissimulerai pas que cet endroit me cause quelque peine, & je serois curieux de sçavoir comment ses *idolâtres* s'y prendroient pour m'en faire goûter les beautés.

L'Æschile des Anglais, Shakespeare, dans une de ses tragédies, qui renferme de très-belles scenes, fait assassiner une épouse innocente par son mari jaloux; il tient un flambeau d'une main, & une épée de l'autre; il entre au milieu de la nuit dans l'appartement de sa femme, la trouve

endormie, a tout le tems de contempler ses charmes & d'être partagé entre la fureur & l'amour; elle s'éveille, ils ont un très-long entretien, il le termine par étrangler cette malheureuse femme; un meurtre si préparé, si médité, est-il dans la nature, & dans la nature d'un homme qui est amoureux? M. de Voltaire a traité bien différemment une situation à peu près semblable. Orosmane est en proie à toute la rage de la jalousie; à peine a-t-il entendu la voix de Zaïre, qu'il court lui plonger un poignard dans le sein; aussitôt il est déchiré par la douleur, par les remords, & se frappe du même poignard. Je ne sçais si ce célebre auteur a rendu la vérité aussi fidelement, lorsqu'à l'avant-derniere scene du quatrieme acte de cette tragédie, Orosmane qui croit avoir entre les mains une preuve de la perfidie de Zaïre, la rappelle auprès de lui, demande jusqu'à deux fois s'il est aimé, & la renvoie ensuite sans aucune explication; un amant furieux qui avoit paru conserver son sang-froid pendant quelques moments, ne devoit-il pas éclatter, accabler sa maîtresse de reproches & lui montrer enfin la lettre? Il est vrai que la piece étoit finie. Antiochus dans Racine doit-il choisir l'instant où Bérénice est au comble de ses vœux & croit aller épouser Titus, pour faire à cette reine une déclaration

d'amour? Théodofe, à qui j'ai donné le nom de Théotime, a la force dans le Spectateur anglais, de reconnaître Conftance, de l'écouter & de ne pas lui apprendre qu'elle l'a retrouvé.

Quand je fouhaite que nous foyons plus exacts à fuivre la marche de la nature, je n'entends point qu'on prenne l'efprit & la petiteffe du copifte fuperftitieux, & qu'on imite ces peintres qui fe piquent d'une froide & fcrupuleufe fidélité. Je n'exige pas que dans un drame on defcende à ces détails minucieux (1) qui appartiennent à la vie domes-

(1) Il faut bien fe garder de confondre la nature ignoble avec la nature fimple & naïve. Nous avons vu d'imbécilles comédiens qui s'imaginoient être les égaux de Baron, parce qu'ils ofoient pouffer comme lui fur le théâtre la familiarité indécente jufqu'à fe moucher & prendre du tabac. Un poëte qui, pour établir dans un drame le caractere *petit* de Charles II, roi d'Efpagne, rappelleroit que ce prince fit tordre le col à deux perroquets de la reine fon époufe, parce qu'ils parloient français, un tel poëte tomberoit dans le bas & dans le puéril. Les pieces anglaifes font infectées de ce mauvais goût, qui admet fans choix toutes fortes de peintures, pourvu qu'elles foient vraies. Il doit y avoir quelque différence entre la nature dans fa groffiere vérité, & la nature théâtrale; celle-ci reçoit des embelliffements, & l'art eft d'en fçavoir fixer la mefure.

domeſtique ; je voudrois ſeulement qu'on cherchât à reſſembler à ces fameux artiſtes, qui réuniſſant le *technique* & l'*idéal*, avoient en quelque ſorte créé une nouvelle nature ; des exemples développeront mes idées. Phidias, dans ſes ſtatues de Jupiter & de Minerve, ſembloit s'être pénétré de la divinité. *Et concepit deos & exhibuit.* La Vénus d'Appelle étoit le réſultat de toutes les beautés réunies : c'eſt cette nature *idéale* ou *embellie* que nous admirons dans Raphaël, le Correge, & qui répand ſur leurs ouvrages cette grace variée & élégante qu'ils ont été ſeuls capables d'imaginer. Il n'y a point de femmes, à les prendre ſéparément, qui raſſemblent les charmes & les vertus de l'héroïne de Richardſon.

Les Grecs l'ont emporté (1) de beaucoup ſur

---

(1) Ils comptent des philoſophes, des poëtes, des orateurs, des hiſtoriens, des peintres, des ſculpteurs, des muſiciens, des architectes ; en un mot, ils ont poſſédé tous les arts au plus haut point de ſupériorité, tandis que les Romains ne peuvent ſe flatter que d'avoir eu des poëtes, des orateurs & des hiſtoriens ; encore Virgile eſt-il au-deſſous d'Homere ſon modele ; Cicéron inférieur pour la force du génie, à Démoſthene : & je ne ſçais, pour les graces du ſtyle & la *maniere large*, ſi l'on doit mettre les Tite-Live, les Salluſte & les Quinte-Curce à côté des Thucidide, des Xéno-

les Romains pour l'intelligence de cette *nature perfectionnée* ; aussi Pope a-t-il dit avec raison que Virgile qui se glorifioit d'être l'imitateur d'Homere, avoit trouvé que ce poëte & la nature étoient la même chose :

Nature and Homer were he found the same.

C'est donc cette *nature idéale*, cette *belle nature*, que je demanderois qui fût plus cultivée parmi nous ; aujourd'hui tout est défiguré, tout meurt sous les efforts d'un art corrupteur (1) ; notre

---

phon, &c. Je ne parle point du dramatique ; on n'ignore point ce qu'est Seneque à le comparer avec les Æschyle, les Sophocle, les Euripide. Il y a autant de différence entre les Grecs & les Romains, qu'entre une belle statue antique & une moderne, & nous sommes, en rapport d'éloignement du *vrai* & du *beau*, aux Romains, ce qu'ils étoient aux Grecs.

(1) Il est prodigieux combien aujourd'hui nous sommes livrés à tout genre d'imposture ; il est des bornes dans tous les arts, au-delà desquelles se trouvent le gigantesque, l'extravagant, l'absurde, en un mot, le faux & l'opposé du naturel ; & ces bornes si sages, nous les avons passées, dans la confiance peut-être que nous ferions oublier nos modeles. Nous ressemblons précisément à ces femmes qui, à leur entrée dans le monde, mettent si peu de rouge, qu'on peut douter si ce ne sont pas leurs propres couleurs ; ensuite leurs yeux s'accoutument à cet éclat étranger au point qu'elles en abusent & qu'elles se défigurent.

peinture (1), notre architecture (2), notre musique (3), notre déclamation (4), nos pieces de

---

(1) Ce ſont ſurtout nos peintres à portraits qui ont introduit ce goût *maniéré*, bien différent du bon goût. Ils ne peignent pas une de nos jolies femmes qu'ils ne lui prêtent un air minaudier, un ſourire forcé ; ces têtes penchées, ces regards de côté, ces bouches grimacieres ſont regardés comme autant de fineſſes de l'art, ſaiſies par le pinceau moderne, & ce vernis de porcelaine s'appelle du coloris. Qu'on ſe ſouvienne, au reſte, que mes obſervations ne tombent que ſur quelques abus du talent.

(2) Il n'y a pas juſqu'à la mort que nous ne cherchions à *dénaturer* : un ſauvage qui verroit nos catafalques, croiroit entrer dans un lieu deſtiné à quelques réjouiſſances publiques. Que diroit-il de nos ſalles de ſpectacles, de nos jardins ſymmétriſés, de nos appartements rétrécis ?

(3) On demande ſi chaque langue n'a pas ſa muſique, comme elle a ſon accent particulier ? Il paraît ridicule qu'on chante des paroles françaiſes ſur des airs italiens, & l'on feroit fondé à croire que le récitatif de Lulli, quand il eſt moins traîné, eſt le ſeul qui nous convienne. Ce n'eſt point que la muſique italienne n'ait des graces, du brillant & du pittoreſque : mais encore une fois, lorſque nous parlons, nous n'avons pas l'accent des Italiens, & la muſique vocale doit prendre l'eſprit & le ton de la langue, puiſqu'elle n'eſt autre choſe que l'accent de cette langue plus marqué.

(4) Mlle. Dumeſnil eſt peut-être la ſeule en Europe

théâtre (1), tout eſt infecté de ces prétendues graces de convention; nous devrions être effrayés

---

que l'on puiſſe donner pour modele de cette déclamation ſimple & ſans faſte, qui eſt la voix même de la nature. Jamais comédien n'a ſçu mieux ſaiſir le ſentiment & l'exprimer. On ſe reſſouvient encore de quelle façon ſublime elle rendit cet hémiſtiche ſi touchant d'Olympie, *le malheur eſt partout.* Lorſque dans Semiramis elle ſort du tombeau, elle ſçait arracher des larmes par ces ſeuls mots qu'elle adreſſe à Ninias: *O mon fils! mon cher fils!* Quelques idées ſur la déclamation ſuivront aſſez naturellement l'éloge de cette grande actrice. Pourquoi veut-on tout déclamer? eſt-il dans la nature qu'un perſonnage ſe détache de ſon rôle pour venir au-devant du parterre & lui débiter des vers empoulés? Cela n'eſt-il pas un groſſier contre ſens? Je ne parle point de ces miſérables *à parte*, où le poëte & l'acteur mettent le public dans leur confidence: un comédien intelligent pourroit quelquefois prêter des beautés à l'auteur, ou adoucir du moins les teintes trop fortes. Je n'en veux qu'un exemple. Brutus, dans la tragédie de ce nom, lorſqu'il apprend la mort de ſon fils, dit avec toute la férocité que Tite-Live lui attribue:

Rome eſt libre.. il ſuffit.. rendons graces aux dieux.

Ce vers, dans la bouche d'un habile acteur, ne produiroit-il pas un plus grand effet, ſi Brutus, à cette nouvelle affreuſe, laiſſoit entrevoir toute la douleur

de la diſtance qui nous éloigne de la vérité; le public même (2) qui eſt notre juge, eſt tous les

---

de l'amour paternel, & qu'il ne prononçât qu'après un long ſilence, où auroit éclaté l'attendriſſement:

Rome eſt libre, &c.

Par ce moyen, la dureté de ce rôle feroit corrigée & le caractere Romain ne perdroit point de ſa grandeur & de ſa fermeté, &c.

(1) On conviendra que l'action & l'emploi du pittoreſque ont fait quelques progrès: mais nous avons perdu du côté des développements; les ſcenes ne ſont plus qu'indiquées; les entrées & les ſorties, une des premieres regles de l'art dramatique, ſont totalement négligées; les coups de théâtre n'ont jamais été amenés avec plus de mal-adreſſe; la nature eſt partout ſacrifiée au *bel-eſprit*, & l'on craint ſurtout d'être ſimple & de ne pas entaſſer les ornements: on s'imagine avoir compoſé une tragédie, lorſque l'on a ſçu réunir ſans néceſſité, des prêtres, des ſoldats, un trône, un autel, un tombeau; on ne veut point ſe perſuader que la décoration n'ajoute au mérite d'un drame qu'autant qu'elle eſt bien placée & que le ſujet l'exige; ſans cela c'eſt une parade tragique, qu'il faut renvoyer à la foire avec les farceurs & les danſeurs de corde. C'eſt bien à préſent que nos maîtres ſeroient en droit de nous crier: *Eh! malheureux jeune homme, tu as fait Helene riche, ne l'ayant pu faire belle!*

(2) Nous aurons le courage de le dire: le public eſt trompé tous les jours ſur le ſentiment; il prend l'art

jours féduit par le menfonge & fe trompe jufque fur le fentiment: tant la dépravation de l'efprit s'eft étendue jufqu'à l'ame! Une des caufes de cette *perverfité de nature*, eft affez facile à faifir: les Romains étoient déjà les copiftes infideles des Grecs, & peut-être fommes-nous à la cinquieme ou fixieme copie des Romains; la nature a paffé jufqu'à nous, comme par la voie d'une ancienne tradition, dont tous les jours la fidélité s'altere & fe détruit; nous avons entiérement perdu de vue le modele. Ce feroit donc une entreprife digne de notre fiecle *philofophe* & éclairé, de remonter jufqu'à cet *original* fi précieux, d'après lequel ont compofé les premiers hommes. Je l'ai déja remarqué: c'eft dans fes deffeins primitifs qu'il faut examiner la nature, faifir fon véritable efprit, s'emparer, fi l'on peut le dire, de fa premiere penfée, de fon premier *faire:* mais qui nous y ramenera? Le fentiment, affocié au

---

pour la nature; il admire des acteurs qui jamais n'ont connu la vérité & l'attendriffement; il fe laiffe abufer par des talents factices, & il eft la dupe de la fauffeté du *bel-efprit*; reffouvenons-nous qu'il a cru reconnaître le ftyle de Racine dans la tragédie des Machabées de la Motte. Peut-être dans ce moment-ci eft-il excufable; l'excès l'accable en tout: *ut omnium rerum fic litterarum intemperantia laboramus.*

goût; rarement n'agiſſent-ils pas enſemble; tous deux nous conduiſent au vrai : & c'eſt ce vrai que nous ſemblons aujourd'hui nous efforcer de rejetter ; notre pareſſe s'accommode d'un malheureux eſprit d'imitation (1), qui en s'appropriant ſans choix les idées d'autrui nous prive des nôtres, & nous fait preſque toujours perdre beaucoup plus que nous ne gagnons.

Les gens de lettres, dont l'objet eſt le développement des paſſions, ne ſçauroient donc trop s'attacher à la culture du ſentiment, qu'il faut bien ſe garder de confondre avec le talent & l'eſprit (2). C'eſt peut-être le degré de ſenti-

---

(1) Rien ne fait plus de tort au véritable eſprit, que l'abus de l'eſprit d'imitation. Pourquoi les Anglais & les Allemands ont-ils des ouvrages qui étincelent de beautés ſublimes & qui leur ſont propres? C'eſt qu'ils ont la patience de ſuivre plus que nous la ſérie des idées & la progreſſion des ſentiments; ils ſe livrent moins à la ſociété ; ils vivent davantage avec eux-mêmes, & ils ſe donnent le tems de réfléchir & d'envisager un ſujet dans toutes ſes parties ; de-là un effet ſûr & une heureuſe exécution.

(2) Le talent eſt l'aptitude de l'artiſte à manier l'inſtrument, & l'eſprit le dirige dans la ſage diſtribution des détails. C'eſt l'eſprit qui lie les rapports, qui joint les parties: mais c'eſt le ſentiment qui raſſemble & qui donne la flamme de la création. Sans le ſenti-

ment (1) qui produit le plus ou le moins de génie; car ce génie, fur lequel on a tant raifonné,

---

ment, les le Moyne, les Pigale n'animeroient pas le marbre, & n'auroient pas *ce grand penser* qui fépare par un fi long intervalle l'homme de génie de l'ouvrier. Combien de pieces de théâtre, mieux conduites peut-être que quelques-unes de nos célebres dramatiques, n'ont eu aucun fuccès, parce que le fentiment n'avoit pas échauffé leurs auteurs! Je dirai plus: à force de fentiment, on parviendra à faire difparaître les défauts les plus effentiels d'un ouvrage; c'eft le charme qui couvre toutes les fautes, ou qui du moins les fait pardonner. Le Cid eft rempli d'imperfections, & les fcenes immortelles de Rodrigue & de Chimene lui ont affuré cette célébrité qui nous frappe encore, &c.

(1) Que ne peut-on calculer ces degrés, comme ceux du thermometre! Tel degré de fentiment produit une ame douce & ouverte aux diverfes impreffions de la fenfibilité; ce degré augmente-t-il? elle a la force & la faculté d'exprimer ce qu'elle fent; plus pénétrée, plus enflammée, elle eft agitée par les tranfports du génie; eft-elle au plus haut degré? fupérieure alors aux autres ames, franchiffant les bornes de la nature humaine, elle s'éleve, fe livre à cet effor illimité qui décele fa grandeur, plane en quelque forte fur l'univers & ne conçoit plus que la noble & vafte paffion, attachée à ces ames rares & fublimes, celle d'établir l'ordre & de faire le bonheur des hommes; de-là les Lycurgue, les Confucius, les Marc-Aurele, les Antonin, &c. Pour un homme qui fentira avec énergie,

qu'eſt-ce autre choſe qu'une exaltation de l'ame, excitée par une effervefcence (1) ſupérieure aux mou-

combien de froids beaux-eſprits, d'êtres faux & frivoles, de cadavres vivants dans la ſociété! Il faut qu'il y ait bien peu d'ames ſuſceptibles de ſentiment, puiſque tous les jours on le confond avec les grimaces & le *batelage* de l'art; j'ai vu un public entier prendre l'hiſtrion pour le comédien, porter aux nues telle actrice dont le jeu affecté n'étoit qu'un perpétuel menſonge à la nature, & trouver du ſentiment dans des ouvrages qui n'en étoient que la parodie.

(1) Il y a tel homme de génie ignoré & qui le ſera toujours, tandis qu'une multitude intriguante de beaux-eſprits de profeſſion ont leurs treteaux & leur petite auréole de gloire; ce ſont peut-être les circonſtances ſeules qui ont manqué au premier pour le placer à la tête de la littérature; les circonſtances ſont au génie, ce qu'eſt au bloc informe le ciſeau créateur; la ſtatue ſort de la pierre ſous les doigts de l'artiſte; & un rapport heureux d'événements fait éclater le génie; une ſimple ſecouſſe ſuffit quelquefois pour le développer; un pere qui aura perdu ſes enfants, un époux qui pleure ſa femme expirée dans ſes bras; un homme innocent qu'on aura calomnié; un autre qui du faîte de la proſpérité ſe verra tomber par une chûte effroyable dans l'accablement du malheur; tous ces divers perſonnages dans les accès de la douleur auront des élans de génie. Une mere tendre eſt abſorbée dans le chagrin par la mort de ſon fils unique; elle refuſe toute eſpece de conſolation: un religieux

vements ordinaires de la nature? Et qui peut découvrir en nous ce principe d'exaltation, l'entrete-

---

entreprend de la calmer; il lui rappelle la résignation d'Abraham aux volontés de Dieu, qui lui ordonnoit d'immoler Isaac ; elle s'écrie : *ah! mon pere! Dieu ne l'auroit pas commandé à une mere.* L'éloquence des Grecs l'a emporté sur celle des Romains ; l'intérêt d'un peuple entier qui avoit à combattre, par la politique comme par les armes, la tyrannie d'un roi puissant, étoit un motif bien plus agissant sur l'ame d'un orateur, que les concussions & les débauches obscures de Verrès. Corneille auroit été moins grand, s'il ne se fût pas ressenti de cette fermentation qui nous avoit longtems agités, & Racine peut-être auroit montré plus de force, si les beaux arts n'avoient commencé à se tourner du côté des graces & de la mollesse. On a remarqué que le patriotisme & la religion étoient les ressorts les plus vigoureux qui pussent donner de l'action au génie. Au reste, je ne confonds pas avec l'enthousiasme du génie ces chaleurs de tête, d'où ne résultent que des idées bisarres qui ressemblent aux écarts d'un délire extravagant. Ces écrivains qui prennent leur imagination factice pour de l'ame, sont les singes du génie, &c.

La société, comme je l'ai déja observé, tue le génie, au-lieu qu'elle crée & entretient l'esprit. D'ailleurs les hommes en société sont dans une attitude forcée; notre prétendue politesse est le masque de la perfidie & de l'imposture. Ce n'est donc pas dans les cercles qu'il faut étudier l'humanité; on ne va point au bal

nir, le fortifier, lui donner l'élaſticité d'une ſource abondante qui s'élance & ſe répand en mille canaux ? Une étude opiniâtre de nous-mêmes, une méditation continuelle, une recherche profonde ſur nos ſenſations, ſur nos idées, une longue habitude de nous interroger, &c. C'eſt ainſi que l'ame eſſaye ſes forces, les affermit, & que ſa faculté intuïtive devient plus perçante & plus vaſte; le génie embraſſe d'un coup-d'œil ce que l'eſprit n'apperçoit & ne décompoſe que par ſucceſſion de tems; l'un eſt ce globe de feu qui lance de ſon propre foyer des torrents de lumieres; & l'autre peut ſe comparer à cette planete dont la clarté n'eſt qu'un reflet impuiſſant & ſans chaleur des rayons de l'aſtre du jour. Quand on n'aura point le courage de s'arracher à un monde uniforme & ſuperficiel, quand on

---

pour ſaiſir les traits du viſage; un peintre ne s'aviſeroit pas de vouloir peindre le nud d'après des figures drapées: nous avons tous aujourd'hui la même phyſionomie. Voulons-nous connaître les hommes? examinons-les dans ces révolutions où le méchaniſme de la nature humaine ſe montre à découvert. Combien l'événement du Syſtême a-t-il prouvé qu'il y avoit peu d'ames qui ne fuſſent baſſes & intéreſſées! Ce n'eſt pas là une des époques les plus brillantes pour la gloire de l'homme; elle nous a bien fait voir la fange d'où il tire ſon origine.

ne sçaura point *s'écouter* & creuser la nature, on ignorera l'art du dialogue, parce que c'est du sentiment primitif qu'émane la vérité dialectique; ce sentiment primitif une fois échappé, il ne nous est plus gueres possible d'y revenir & d'en ressaisir le fil & l'expression propre, quelques efforts que tente l'esprit pour nous dédommager de sa perte & pour le contrefaire. Le connaisseur n'a pas de peine à distinguer, si l'on peut s'exprimer ainsi, *les points de suture* qui se rencontrent dans les scenes de nos maîtres; il démêle l'endroit où l'auteur ramené à froid sur l'ouvrage, n'a eu que les secours du talent, & non l'élan & la vigueur de l'ame. Il est aisé de voir que Corneille & Moliere ont travaillé de masse (1); voilà pour quelle raison leur dialogue est si plein, si vrai, si facile. Je risquerai une opinion qui peut-être sera celle du petit nombre: j'attribuerois beaucoup plus encore à la faiblesse de sentiment, qu'à la faiblesse de style, la prodigieuse différence qui existe entre Racine & Pradon. Je n'en veux qu'une preuve: qu'on traduise l'un & l'autre (2) dans une langue étran-

(1) Lisez La Chaussée & tant d'autres, vous verrez que leurs scenes sont des chapitres bien arrangés, bien compassés & remplis de coupures.

(2) On n'a qu'à choisir, par exemple, la déclaration

gere ; il ne s'agira plus du mérite de la verſification ; les beautés de l'élocution de Racine, comme les défauts de celle de Pradon, auront diſparu : on ne jugera que ſur le fonds des choſes ; & qui conſtitue ce fonds ſi précieux, ſi ce n'eſt la richeſſe & l'abondance du ſentiment ? Tous ces acceſſoires ſi intéreſſants dans Racine, n'eſt-ce pas le ſentiment qui les a fait naître ? c'eſt lui qui nous fait retourner ſans ceſſe à La Fontaine, & qui prête même à ſes négligences des graces que n'a point la régularité de l'art. Dans Tiridate, piece du ſecond genre & ſans coloris, c'eſt le ſentiment qu'on y trouve quelquefois, qui nous ferme les yeux ſur la médiocrité des vers ; nous aimons à entendre ceux-ci, qui ſemblent s'échapper d'une ame pleine de ſa paſſion :

Je ne te verrai plus, ô ſœur *fatale* & chere !
Les mers entre nous deux vont ſervir de barriere !
Je ne te verrai plus !

Nous ſommes attendris juſqu'aux larmes dans Eſope à la Cour, de la fable du Fleuve & de la Source (1), & nous avons oublié les autres

---

d'amour d'Hippolyte à Aricie ; les deux auteurs ont manié le même morceau ; qu'on le traduiſe en italien ou en latin, on jugera ſi ce ſentiment eſt fondé.

(1) Rhodope, dans la fortune & dans l'éclat, a méconnu ſa mere qui eſt pauvre ; celle-ci vient ſe

apologues de cette comédie. Ce ne sont ni les ornements de la fiction, ni le brillant de la poésie qui nous rappellent sans cesse à la lecture de l'Enéide: quels sont donc les morceaux qui nous flattent le plus ? c'est le quatrieme livre où est déployé tout le charme du sentiment, le trait de Marcellus dans le sixieme, l'épisode de Nisus & d'Euryale. Homere lui-même, ce peintre admirable, qui nous transporte dans l'horreur des combats, qui nous enflamme de la valeur de ses héros, nous intéresse encore bien davantage par les adieux touchants d'Hector & d'Andromaque, & par les larmes paternelles de Priam aux pieds

---

plaindre à Esope ; il la fait cacher ; Rhodope paraît ; Esope, pour lui reprocher ses torts, se contente de lui réciter cette fable :

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course,
Avec indignité désavoua la source
Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau.
Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude,
Que tu reconnais mal ma tendresse & mes soins!
Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
Sans moi qui ne suis rien, tu serois encor moins.

Rhodope répond à cet apologue en fondant en larmes; elle reconnaît sa faute & demande à voir sa mere, qui accourt aussi en pleurant & tombe dans les bras de sa fille.

du meurtrier de ſon fils. Ovide auroit une réputation moins conteſtée, ſi tous ſes vers étoient ſemblables à ceux qu'il met dans la bouche de Biblis: elle envoye une lettre à ſon frere, pour qui elle eſt conſumée d'une ardeur inceſtueuſe, & elle n'oſe le nommer à celui qui eſt chargé de rendre cet écrit:

Dixit, & adjecit longo poſt tempore . . . fratri.

Un ſeul trait de ſentiment répandra tout à coup ſur un caractere, un intérêt qu'il ne recevroit pas de la pompe & de la ſtérile profuſion de l'eſprit. Qu'une harangue des Scythes à Alexandre ſoit compoſée en vers magnifiques, il n'y en aura point qui faſſent autant de plaiſir que cette ſaillie de ſentiment: *tu n'es pas un Dieu, puiſque tu fais du mal aux hommes.* Dans un panégyrique d'Antonin, tout le faſte de l'éloquence collégiale s'évanouira devant ces expreſſions du cœur: *il vaut mieux conſerver un citoyen, que de tuer mille ennemis.* Quelles reſſources d'eſprit dans l'éloge de Charles V, duc de Lorraine, ſeroient comparables à ce que diſoit ce prince bienfaiſant: *je quitterois demain ma ſouveraineté, ſi je ne pouvois faire du bien.* Qui a pu aſſurer le ſuccès d'Inès, tandis qu'une infinité de tragédies mieux écrites ſont tombées dans l'oubli? ce ſont les ſituations de ſentiment; je dis les ſituations, parce que

le dialogue, indépendamment de la mauvaiſe verſification, auroit pu être traité avec plus de chaleur & de pathétique. En un mot, le ſentiment eſt l'idiome univerſel; c'eſt la langue-mere; le langage de l'eſprit n'eſt qu'un jargon de convenance, ſoumis aux viciſſitudes de la mode & de la bizarrerie. Nous entendons Virgile bien plus aiſément que Plaute & Térence; le premier, en nous faiſant verſer des larmes avec Didon, a écrit pour tous les âges; & Plaute & Térence ont compoſé pour les Romains & pour leur tems. L'eſprit a mille nuances imperceptibles, que chaque ſiecle, chaque année, chaque jour même ſemblent emporter avec ſoi, & le ſentiment eſt toujours immuable; depuis que l'univers exiſte, il n'a ſouffert aucune altération; c'eſt le feu central qui anime tout; c'eſt le nœud ſecret qui lie tous les hommes; un Chinois, un Sauvage, qui n'auront que des notions imparfaites de notre langue françaiſe, pleureront à ces vers de Merope :

> C'eſt un infortuné que le ſort me préſente;
> Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux..

Et ils ne ſentiront pas les fineſſes & les beautés répandues dans la comédie du Méchant.

L'expérience nous démontre aſſez que l'intérêt dramatique excité & ſoutenu par la ſeule force du

du ſentiment, eſt préférable à tous les effets combinés des coups de théâtre; il y en a très-peu qui ſoient motivés (1), & preſque tous ſont concertés; l'eſprit y laiſſe voir ſon artifice,

(1) Je ne connais que celui de Phedre, acte IV, ſcene IV, qui ſemble être amené par la nature même & qui eſt ſuivi d'un effet prodigieux. Phedre, qui en quelque ſorte a par la bouche d'Oenone accuſé Hippolyte auprès de ſon pere, reſſent bientôt des remords & ſe hâte de rejoindre Théſée pour l'engager à ne point punir ſon fils; ſon époux lui répond:

Tous ſes crimes encor ne vous ſont pas connus:
Sa fureur contre vous ſe répand en injures;
Votre bouche, dit-il, eſt pleine d'impoſtures,
Il ſoutient qu'Aricie a ſon cœur, a ſa foi,
Qu'il l'aime... &c.

Quelle affreuſe lumiere pour une femme qui juſqu'à ce moment n'avoit condamné Hippolyte que pour ſon inſenſibilité. J'aurois deſiré ſeulement qu'anéantie par la ſurpriſe & le déſeſpoir, elle fût reſtée quelque tems ſans parler & qu'elle n'eût repris les ſens que pour s'écrier:

Oenone, qui l'eut cru? j'avois une rivale.

J'imagine que le coup de théâtre par ce moyen eût été encore plus frappant; d'ailleurs, ce qui eſt dans le monologue auroit pu ſe tranſporter facilement dans la ſcene ſuivante.

comme on découvre à l'opéra le jeu d'un grossier méchanisme dans les descentes des divinités, dans les vols, les décorations, &c. Le seul rôle de Phedre est supérieur à toutes les tragédies qui nous emportent de surprise en surprise. On a beau vanter le plan d'Héraclius (1), je crois qu'on ne sçauroit comparer cette piece à Cinna, Polyeucte, ouvrages du même auteur. Les plaisirs de l'ame sont plus doux que ceux de l'imagination; on aime mieux voir se développer un cœur, qu'une suite d'événements extraordinaires, qui rarement ont pu exister tels que le poëte nous les représente; on croit aisément que Thésée a été infidele, qu'il a trahi Ariane; qu'Orosmane agité d'un transport de jalousie, s'est souillé du meurtre de Zaïre: mais on a de la peine à se persuader que dans l'espace de vingt-quatre heures, un ministre ambitieux (2) ait assassiné son roi, ensuite un des fils de ce roi, qu'il ait formé enfin une conspiration pour tuer

---

(1) Corneille lui même avoue dans un de ses discours sur les trois unités, que son Héraclius produit un plaisir *qui fatigue*.

(2) On veut parler du sujet de Stilicon, rendu encore plus invraisemblable & plus romanesque par Metastase sous le titre d'Artaxerce. Thomas Corneille & la Grange ont plusieurs pieces dans ce genre si peu naturel.

l'autre fils qui est sur le trône: il n'est pas possible que le sentiment puisse se répandre dans de semblables sujets, qui appartiennent plus au roman qu'au théâtre. Mais, dira-t-on, ne court-on pas risque d'être monotone, en n'adoptant que les ressources du sentiment? Qu'on l'anime du feu des passions, qu'on y jette ce désordre heureux qui en résulte, qu'on y déploye les grands mouvements; surtout au lieu d'une multiplicité d'incidents peu vraisemblables, qu'on fasse succéder naturellement des tableaux variés alors l'action prendra sans cesse de nouvelles forces, & l'intérêt croîtra à proportion.

Le pouvoir des images (1) sur nos sens a été

(1) Que d'exemples de ce pouvoir étonnant! Un tableau qui représente Palamede condamné à la mort par ses amis, jette le trouble dans l'ame d'Alexandre; il rappelle à ce prince le traitement cruel qu'il avoit fait à Aristonicus. Une courtisanne, au milieu d'une joie dissolue, vient par hazard à fixer les yeux sur le portrait d'un philosophe; elle a honte tout à coup de ses désordres & embrasse la vertu la plus rigide. Un roi Bulgare se fit chrétien pour avoir vu un tableau du jugement dernier. Amurat IV voulant réprimer l'insolence des janissaires & des spahis, ne leur fait aucun reproche; il sort à cheval du serrail, va dans l'Hippodrome, y tire de l'arc & lance sa zagaye; la dextérité & la force que montre ce prince, étonnent ses troupes: elles rentrent dans le devoir. On tente de

plus connu par nos philoſophes, que ſenti par nos poëtes; du moins ont-ils négligé ce reſſort, un des plus actifs ſans contredit, que puiſſe employer l'art théâtral. La Grange avance aſſez légerement dans ſa préface d'Amaſis, que „ le „ ſpectacle n'eſt bon que pour les tragédies de „ college" (1). Il ne ſuffit pas ſeulement de

---

conſoler une femme qui a perdu ſon mari; elle fait ſigne, en mettant la main ſur ſon cœur, que c'eſt-là qu'eſt renfermé ſon chagrin & qu'il ne peut ſe guérir; un tel geſte eſt plus expreſſif que tous les diſcours qui ſeroient échappés à ſa douleur. La mort de Germanicus par le célebre Pouſſin, inſpire de l'attendriſſement pour ce prince, & de l'indignation contre Tibere. Le riche tableau des funérailles de Clariſſe n'eſt-il pas plus intéreſſant que tous les regrets qu'on eût prodigués ſur ſa perte? En un mot, ce n'eſt que par le ſecours des images que les idées entrent dans notre ame; les raiſonnements ne viennent qu'à la ſuite des objets qui frappent nos regards, & ce qu'on appelle une abondance de réflexions, n'eſt ſouvent qu'un amas de tableaux; c'eſt au jugement & au goût à leur aſſigner leur place & à diſpoſer de leurs effets.

(1) Oui, lorſque le ſpectacle n'eſt point motivé, lorſqu'il n'eſt point ſoutenu par une verſification mâle, énergique & correcte, lorſque ſans nul propos on fera venir un régiment aux gardes ſur la ſcene, & qu'on prendra la peine, comme je l'ai dit, d'élever un trône, un autel, un tombeau, qui ne ſeront pas néceſ-

favoir rimer: il faut avoir des connaiſſances, remonter aux cauſes, étudier la nature dans ſes principes, pour apprendre juſqu'à quel point le ſpectacle a de l'empire ſur l'homme. Æſchyle, Sophocle, Euripide, qui, ſuivant les apparences, avoient un peu plus réfléchi que le verſificateur français, nous ont offert une multitude de tableaux. Ce qui m'étonne, c'eſt que Racine qui étoit inſtruit, n'ait pas profité davantage de ce moyen employé avec tant de ſuccès par les Grecs: Athalie eſt la ſeule piece où il ait introduit du ſpectacle. Cependant le théâtre ancien, l'hiſtoire, notre propre expérience, tout doit nous faire connaître la néceſſité de fortifier le ſentiment par des images, ſi nous voulons mettre en œuvre toute la richeſſe & l'énergie du pathétique. Qu'eſt-ce que la poéſie & l'éloquence, lorſque la peinture ne les anime point? Dans la Mort de Pompée, on voit Cornélie, on ſuit tous ſes mouvements dans ces vers qui préſentent autant d'attitudes pleines de vérité:

La triſte Cornélie, à cet affreux ſpectacle,
Par de longs cris aigüs tâche d'y mettre obſtacle,

faires à la piece: mais lorſqu'on préſentera un ſpectacle tel que dans Olympie, qui ſera lié au ſujet, qui animera le récit, alors il faudra le tranſporter ſur le théâtre français & chercher à l'embellir par tous les acceſſoires de la décoration.

Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Mais n'efpérant plus rien, leve les mains aux cieux,
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans fa galere évanouïe ou morte.

La grandeur d'ame de Pompée eft exprimée par ce feul coup de pinceau :

Sa vertu toute entiere à la mort le conduit.

Ce vers hardi & pittorefque juftifie plus Rodrigue, coupable de la mort du pere de Chimene, que tous les raifonnements qu'on eut pu imaginer :

Les Maures en fuyant ont emporté fon crime.

Les Mexicains, que l'empereur Montezume avoit envoyés à la découverte des Efpagnols, reviennent auprès de leur maître; ils ne parlent point : ils fe contentent de développer des tableaux compofés de plumes, où étoient repréfentés les Efpagnols montés fur leurs chevaux, armés de ces tubes d'où s'élançoit la mort ; le prince & toute fa cour font frappés de terreur. Un fimple récit auroit-il produit cet effet ? Philippe-Augufte étoit entouré de mécontents ; quelques heures avant la bataille de Bovines, il met fa couronne fur l'autel où l'on célébroit la meffe pour l'armée, & la montrant à fes troupes il leur dit: *Si vous croyez qu'un autre foit plus capable que moi de porter cette couronne, je fuis*

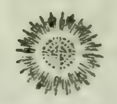
prêt de lui obéir : mais si vous m'en croyez digne, il vous faut défendre aujourd'hui votre roi, vos familles & votre honneur. Auſſitôt les ſoldats tombent à ſes pieds & lui demandent ſa bénédiction ; il n'eſt pas ſurprenant qu'ils aient été vainqueurs. Un miſſionnaire veut frapper les eſprits; voici le tableau qu'il expoſe; au premier coup d'œil, il paraîtra ridicule : au ſecond, il ſera ſublime & remplira l'ame d'une image impoſante. *Il y a dans l'enfer une grande pendule, dont le faîte ſe perd dans l'immenſité de l'eſpace, & les extrêmités dans un abîme ſans fond; auprès de cette pendule eſt un démon, qui a les yeux toujours attachés ſur le cadran. Les damnés ſe levent tous à la fois du milieu d'un vaſte étang de flammes & ils demandent d'une voix gémiſſante :* quelle heure eſt-il? quelle heure eſt-il? L'éternité, (leur répond ce démon) l'éternité; *& auſſitôt tous ces malheureux ſe replongent avec des rugiſſements & diſparaiſſent dans ce lac de feu.* Le Pere le Moyne ajoute ainſi à la penſée de Seneque : *quand un grand homme eſt aux priſes avec le malheur, c'eſt alors qu'il mérite que Dieu s'avance pour le regarder.* Quelle image! Young ſe repréſente dans une de ſes *Nuits* creuſant au clair de la lune une foſſe pour ſa fille, y enſévéliſſant de ſes propres mains ſon cadavre & lui donnant le dernier baiſer paternel. Comment Racine dans ſon Iphigénie,

ne s'eſt-il pas approprié la ſcene ſi intéreſſante d'Euripide? On voit Agamemnon dans ſa tente, accablé de chagrin, écrivant à la lueur d'une lampe, pour engager Clytemneſtre à éloigner Iphigénie de l'autel; les ſoucis dévorants ſont gravés ſur le front de ce pere affligé; les devoirs de ſon rang combattent l'amour paternel, en triomphent, ſont ſubjugués, prennent le deſſus: il déchire la lettre, la récrit & la déchire encore; un vieillard étonné le conſidere & l'interroge: „ ah! vieillard," lui répond Agamemnon en pleurs, „ que tu es heureux & que „ j'envie ton ſort!" Achille, dans Homere, s'arrache les cheveux, ſe roule ſur la pouſſiere & veut ſe donner la mort. Les anciens ont tellement regardé les tableaux comme une des parties eſſentielles de l'art dramatique, que quelquefois il ne leur en a fallu qu'un ſeul pour remplir un acte entier. Voici un exemple qui eſt connu; je l'emprunte du cinquieme acte des Trachiniennes, tragédie de Sophocle; j'ai pris la liberté d'y faire quelques changements peu conſidérables; ce n'eſt qu'une copie bien imparfaite de l'original le plus ſublime: mais l'eſquiſſe ſuffira pour vous donner une idée, d'après laquelle vous pourrez décider du mérite de l'invention. On ſaiſit dans les moindres deſſeins la riche compoſition des Raphaël & des Michel-Ange.

Her-

Hercule avoit épousé Déjanire, fille d'Oenée, roi de Calydon en Etolie; coupable du meurtre d'Iphitus, fils d'Eurythus, qui régnoit sur l'Oechalie, il se condamne lui-même à l'exil selon l'usage de l'antiquité, & passe avec sa famille & sa suite en Thessalie chez Céïx, roi de Trachine. Il traverse un fleuve; le centaure Nessus transporte d'abord Hercule, ensuite Déjanire; épris de la beauté de cette princesse, il veut lui faire violence; ses cris parviennent à son mari, qui lance un trait infecté du venin de l'hydre de Lerne; le centaure blessé mortellement donne de son sang à Déjanire, en lui disant que si jamais son époux devenoit infidele, elle pourroit oindre de ce sang ses habits, & qu'alors il reprendroit sa premiere tendresse. Hercule arrivé à Trachine, y laisse sa femme & ses enfants, fait plusieurs expéditions, est vendu à Omphale pour expiation du meurtre d'Iphitus, ensuite attaque Eurytus, ruine l'Oechalie, de-là se rend au promontoire de Cénée pour offrir un sacrifice à Jupiter, il envoie à Trachine Lichas, un de ses serviteurs, avec plusieurs esclaves, au nombre desquelles étoit Iole; Déjanire allarmée par des soupçons que tout ne sert qu'à confirmer, fait usage du sang du centaure, en frotte un vêtement travaillé de ses mains, qu'elle charge Lichas de remettre de sa part à son mari; à peine

en eſt-il revêtu, que le venin, comme une flamme rapide, s'attache à toutes les parties de ſon corps & lui cauſe des tourments inouïs. Déjanire apprend par ſon fils Hyllus les effets de ſon fatal préſent, elle ſe donne la mort; Hercule déſeſpérant de la vie, dès qu'il ſçait la nature du mal qui le dévore, ſe fait porter ſur le mont Oeta & expire ſur un bucher. Cette piece porte le titre des Trachiniennes, parce que le chœur eſt compoſé de jeunes filles de Trachine.



ACTE V, (1)

Des Trachiniennes, Tragédie de Sophocle.

SCENE PREMIERE.

LE CHOEUR. (2)

Il n'eſt plus de malheurs que la Grece redoute:
Nous ſommes condamnés à d'éternels regrets.

Le Chœur fait quelques pas au fond du théâtre.

---

(1) On doit ſe reſſouvenir que les Grecs n'ont jamais connu cette ridicule diſtribution d'actes que nous avons adoptée d'après les Romains: mais comme par cinquieme acte on entend la cataſtrophe ou le dénouement d'un drame, on a cru pouvoir ſe ſervir de ce mot à l'exemple des interprêtes.

(2) Chez Sophocle, c'eſt une troupe de jeunes filles de Trachine, qui ont donné leur nom à la piece, qu'on auroit pu intituler *Hercule mourant.* J'ai cru qu'il étoit plus convenable de ſubſtituer à des étrangeres un chœur formé de la ſuite d'Hercule, ſes ſerviteurs devant bien plus s'intéreſſer à ſon ſort, que les Trachiniennes. On obſervera que le chœur eſt inſtruit de l'affreux événement qu'a produit la robe empoiſonnée.

Un lamentable écho ſe perd ſous cette voute!
Ecoutons.. La douleur du fond de ce palais,
Porte juſqu'en ces lieux une voix gémiſſante!
Nous ſerions-nous trompés? . . ce ſon lugubre augmente!
Dieux! n'êtes-vous pas ſatisfaits,
Et votre haine eſt-elle inſatiable?
De votre bras impitoyable,
Devons-nous craindre encore, ô Dieux, de nouveaux traits?

SCENE II.

LA NOURRICE DE DE'JANIRE, LE CHOEUR.

La Nourrice (1) *paraît éplorée*

LE CHOEUR.

Mais que veut cette eſclave, & quel ſujet l'amene?
C'eſt elle dont les ſoins ont élevé la reine,
Et qui partage ſes ſecrets.

(1) Notre délicateſſe françaiſe, qui ſouvent dégénere en petiteſſe, m'a fait craindre d'employer le mot de *Nourrice*, quoique Racine s'en ſoit ſervi pluſieurs fois dans ſon Athalie, &c.

Le déſeſpoir eſt peint dans tous ſes traits!
Pâle, tremblante, hors d'haleine,
Que va-t-elle annoncer? & pourquoi ces ſanglots?

LA NOURRICE, *arrivant au milieu du théâtre.*

O trop fatal préſent! ô voile déteſtable!
Sur nos têtes, hélas, qu'il fait tomber de maux!

LE CHOEUR.

Les Dieux ajouteroient au ſort qui nous accable!
Quel plus affreux événement...

LA NOURRICE.

Déjanire n'eſt plus!

LE CHOEUR.

Elle eſt morte! comment?
Quel revers imprévu termine ſa carriere?

LA NOURRICE.

Le fer lui ravit la lumiere.

LE CHOEUR.

Le fer! . nommez-nous l'aſſaſſin.

LA NOURRICE.

Elle-même.

LE CHOEUR.

Elle-même!

LA NOURRICE.

Oui, de ſa propre main,
La reine s'eſt percé le ſein.
Une éternelle nuit a fermé ſa paupiere.

LE CHOEUR.

Que nous apprenez-vous ? déplorable destin !
Pouvons-nous trop gémir ?

LA NOURRICE.

Vous répandez des larmes ;
La désolation s'offre de toutes parts.
Eh ! quel seroit l'excès de vos allarmes,
Si ce tableau terrible eût frappé vos regards !

UN VIEILLARD.

O fille d'Eurytus, fléau de ma patrie,
Quel astre envénimé présidoit à ton sort ?
Dans la maison d'Hercule, ainsi qu'une Furie,
Tu semes le crime & la mort.

LA NOURRICE.

A cette image encor tous mes esprits se troublent !
Ecoutez.. écoutez.. que vos douleurs redoublent.
Le front couvert d'une sombre pâleur,
Morne, comme affaissée sous le poids du malheur,
Déjanire au palais à peine étoit rentrée :
Elle apperçoit son fils, s'éloigne avec terreur ;
Elle fuit tous les yeux ; à ses ennuis livrée,
Sans voile, mourante, égarée,
Elle court embrasser les autels protecteurs,
Leur adresse ses cris, les mouille de ses pleurs ;
Elle porte partout ses mortelles allarmes :
Tout irrite ses maux & nourrit ses chagrins ;
Sur les ouvrages de ses mains,
Elle laisse tomber des larmes ;

Ses plus fideles serviteurs
S'empressoient-ils sur son passage,
Elle les repoussoit, se cachoit le visage,
Et reprochoit au ciel d'avoir fait ses malheurs;
Puis observant un long silence,
Avec fureur elle s'élance,
Monte à l'appartement qu'habitoit son époux,
Au chaste lit d'hymen vole & se précipite:
„ O monument chéri d'un feu jadis si doux,
„ Pour le lit de la mort, Déjanire te quitte;
„ Tu ne m'entendras plus exhaler mes douleurs;
„ C'est la derniere fois que tu reçois mes pleurs."
Elle dit, prend un fer.. (1) à ses pieds je me jette,
Les embrasse en pleurant, & pousse mille cris;
Je lui nomme Hercule, son fils:
Dans ce cœur désolé, la nature est muette;
Tous mes efforts sont vains; je vois lever son bras..
Je vois son sang jaillir d'une large blessure;
Il forme en s'écoulant un lugubre murmure,

---

(1) Dans le Grec, c'est avec une de ses agraffes que Déjanire se perce le sein.

Ce récit, dans l'original, est un des plus beaux morceaux qui nous soient restés de l'antiquité; tout y est simple, touchant & pittoresque; c'est à peu près le même tableau que celui d'Alceste: Virgile en a emprunté quelques traits dans sa belle description de la mort de Didon.

Et ſemble de lenteur accuſer le trépas.
Hyllus vient . . . il ſçavoit alors ſon innocence,
Il ſçavoit que Neſſus, du crime ſeul auteur,
De Déjanire avoit trompé la confiance;
Hyllus . . . il s'abandonne à ſa vive douleur,
A mes gémiſſements mêle une voix plaintive,
Implore ſon pardon, preſſe contre ſon cœur
Un corps pâle, déjà ſans vie & ſans chaleur;
De ſa mere vingt fois il déplore l'erreur;
Il voudroit l'arracher à la fatale rive,
Et dans ſon ſein reçoit ſon ame fugitive;
Ses parents les plus chers, en ce jour douloureux,
Sont à la fois ravis à ce fils malheureux. (1)

Déplorable famille! ô race infortunée!
Hélas! quelle eſt ta deſtinée!

---

(1) Selon notre goût français, le récit auroit dû finir à ce vers: mais comme les Grecs aimoient les maximes, & que d'ailleurs leur théâtre étoit une eſpece d'école de mœurs & de philoſophie, ils terminoient toujours leurs grands tableaux par des ſentences. Elles en étoient le réſultat, comme la morale eſt ordinairement à la fin de l'apologue; nous trouverions que ces maximes ſont trop iſolées & ne ſont pas aſſez fondues dans le corps de l'ouvrage. Au reſte, ſi nous avons quelques reproches à faire à cet égard aux anciens, combien ne ſeroient-ils pas en droit de nous condamner pour une infinité d'autres défauts plus importants!

Songes de l'avenir, preſtiges ſi flatteurs,
Nous apprenons à vous connaître.
Qu'eſpérer du jour qui doit naître,
Quand le jour qui nous luit, eſt marqué par nos pleurs ?

LE CHOEUR.

Dieux! vous nous enlevez Hercule & Déjanire!
L'une n'eſt plus, & l'autre expire;
Tous deux nous étoient chers; qui de ces deux objets
Excitera plus nos regrets?
Pour ſes enfants, hélas! Jupiter nous réprouve!
Ce jour cruel nous va tout enlever;
Un malheur qu'on doit éprouver, (1)
Differe peu d'un malheur qu'on éprouve.

Dieu des tyrans de l'air, Eole, entends nos vœux;
Abaiſſe ici ton ſceptre, & qu'un vent favorable
Nous emporte loin de ces lieux! (2)

---

(1) Voilà encore de ces maximes qui étoient autant de préceptes pour le peuple grec, & qui parmi nous ſentiroient la morgue de l'école.

(2) Je ne ſçais ce que veut dire le texte dans cet endroit; chez Sophocle, comme je l'ai obſervé, le chœur eſt composé de Trachiniennes; ces filles peuvent-elles demander à être tranſportées loin de leur

On nous menace, on dit qu'une image effroyable
Se prépare à frapper nos yeux.
Le fils du ſouverain qui lance le tonnerre,
Hercule en proie aux Dieux perſécuteurs,
Va ſortir du palais & montrer à la terre
Le ſpectale de ſes douleurs.

De ſourds gémiſſements annoncent ſa préſence.
Ainſi la ſœur de la mere d'Itys,
Par ſes accents plaintifs, à nos bois attendris,
Fait de ſes longs malheurs ſentir la violence.
Les étrangers comme nous gémiront. . .

SCENE III *& derniere.*

HERCULE, HYLLUS, UN VIEUX OFFICIER, LE CHOEUR, LES E'TRANGERS.

Le fond du théâtre s'ouvre; on voit Hercule porté par des Etrangers.

LE CHOEUR *continue.*

Les voici! . . la douleur éclatte ſur leur front!
L'œil morne & d'un pas lent un peuple entier s'avance;

---

patrie? En mettant ces vers dans la bouche des ſerviteurs d'Hercule, ainſi que je l'ai fait, ce paſſage alors devient plus clair.

Ils portent Hercule en silence!
Le sommeil éternel l'auroit-il accablé?
Ou par un doux repos seroit-il consolé?
Devons-nous écouter la flatteuse espérance?

HYLLUS.

O mon pere!. est-ce lui?. dans quel état! ô ciel!
Que vais-je devenir? mon pere . . sort cruel!

L'OFFICIER.

Ah! prince, retenez vos plaintes;
Craignez de réveiller l'accès
Du mal dont votre pere éprouve les atteintes;
De la douleur Hercule épuise tous les traits!
Couché sur le visage, on l'entend qui respire. .

HYLLUS.

Il vivroit! . quoi! les dieux le rendroient à mes pleurs!

L'OFFICIER.

Comme il est accablé d'un sommeil de douleurs!
Quel charme heureux endort le mal qui le déchire!
Taisons-nous; n'allons point ranimer ses fureurs;
Un mot irriteroit les tourments qu'il endure.

HYLLUS.

Eh! comment étouffer la voix de la nature,
Lorsqu'on est abattu sous de pareils malheurs?
Qui pourroit, sans gémir, supporter cette image?

HERCULE, *relevant la tête.*

O Jupiter? où suis-je! . où suis-je? quel rivage,
Me voit en proie à des maux éternels!

Ah! je souffre encor plus! ah! supplices mortels!
O cieux!

L'OFFICIER, *à Hyllus.*

Jugez combien il étoit nécessaire
De ne point le tirer de son accablement;
Prince, vous n'avez pu vous taire,
Et vous venez d'augmenter son tourment.
Daignez..

HYLLUS.

A ce spectacle horrible,
Vous voudriez qu'un fils.. Qui ne seroit sensible?
Le desespoir l'emporte en cet affreux moment.

HERCULE.

Et voilà donc la fin qui m'étoit destinée!
O promontoire de Cénée,
Où d'hécatombes solemnels,
Ma main religieuse a chargé les autels!
O Jupiter, objet d'un hommage fidelle,
C'est là ma récompense! .. une honte éternelle,
Est le prix de l'encens que j'ai brûlé pour toi;
O Jupiter, reprends ces jours que je te doi;
Loin de me donner l'être & d'ouvrir ma paupiere,
Que ne la fermois-tu plutôt à la lumiere!
Au mal qui vient me consumer,
Quel remede opposer? nul espoir ne me reste!
Il n'est que toi qui puisses le calmer!
Qu'est-ce que l'art humain sans le secours céleste?

A ceux qui l'entourent & qui veulent lui procurer du soulagement.

Ah! laiſſez-moi.. laiſſez mourir un malheureux..
Vous me touchez.. cruels!. retirez-vous.. ô Dieux!
Vous redoublez mes maux.. vous m'arrachez
la vie!
O douleur infernale! . elle étoit aſſoupie..
Vous avez irrité mes poiſons, tous mes feux..
Ah! quelle flamme me dévore?
O jour.. jour que je hais.. tu m'éclaires encore!
Je ſens.. je ſens.. déchirements affreux!.
O Grecs, dont tant de fois j'ai vengé les injures,
Pour qui, dans l'horreur des combats,
Couvert de poudre & de bleſſures,
J'ai tant de fois affronté le trépas,
Je vous implore en vain.. vous me fuyez, ingrats,
J'ai raſſuré vos ports, vos villes inſultées;
J'ai nettoyé vos mers de brigands infeſtées;
Vous devez tout à l'effort de mon bras;
Et de votre reconnaiſſance,
Quand je n'exige que la mort,
Nul de vous par pitié ne vient finir mon ſort..
Tranchez le dernier fil d'une affreuſe exiſtence;
Dieux!

L'OFFICIER, *à Hyllus.*

C'eſt à vous que j'ai recours;
Prince, des jeunes ans la force eſt le partage;
Mon bras commence à ſuccomber ſous l'âge;

Vous pourrez mieux que moi prêter quelque
secours.

HYLLUS.

Ah! disposez d'Hyllus, & .. *Il regarde son pere.*
Cet aspect me tue.
Que fera mon zele impuissant
Pour calmer un mal si pressant,
Dont la source se cache à notre faible vue?
On y voit éclater la colere des cieux,
Et l'effort des humains céde au pouvoir des Dieux.

HERCULE, *ne voyant point son fils.*

Hyllus fuiroit aussi les regards de son pere!
Il l'apperçoit.
Soulevez-moi de ce côté, mon fils.
Prenez garde .. arrêtez .. ô tourments inouis!
O Pallas .. cher Hyllus .. Dieux! .

L'OFFICIER.

Il mord la poussiere!

HERCULE, *se relevant avec fureur, à son fils.*

Repousse la nature, il la faut oublier;
Que la seule pitié te guide;
Arme-toi d'un fer meurtrier;
Sans craindre de souiller tes mains d'un parricide,
Dans mon sein malheureux plonge-le tout entier..
Tu vois où m'a réduit une mere coupable:
Puisse-t-elle subir un châtiment semblable!
Puissé-je voir tout son corps dévoré,
Par le même poison qu'elle m'a préparé!

Hâte un trépas trop lent, Pluton, qu'Hercule
expire,
Et trouve le repos au ténébreux empire!

LE CHOEUR.

Quel grand tableau d'adverſité!
Que tout mortel regarde & tremble!
C'eſt Hercule qui ſouffre, & qui ſur lui raſſemble
Tous les maux de l'humanité!

HERCULE.

Oui, vous voyez (1) ce vengeur de la terre,

---

(1) Tout ce morceau juſqu'à *& punir les pervers*, &c. a été traduit par Cicéron : liſez le ſecond livre des Tuſculanes: d'autres diſent par un ancien poëte Latin, nommé Attilius; Ovide l'a imité dans ſes Métamorphoſes, & à ſon ordinaire il joue ſur le mot :

. . . Defeſſa jubendo eſt
Sæva Jovis conjux; ego ſum defeſſus agendo.

Je ne ſçais pourquoi le pere Brumoy, à propos de ces miſérables *Concetti*, regrette beaucoup de ce qu'Ovide n'a point travaillé pour le théâtre: nous ne pouvons pas parler de ſa *Médée*, puiſqu'elle ne nous eſt point parvenue: mais il y a tout lieu de croire qu'Ovide, qui eſt preſque toujours hors du ſentiment, eût été un très mauvais auteur dramatique; on a beaucoup vanté ſes Elégies; je ne connais rien qui ſoit plus oppoſé à ce genre; c'eſt le cœur ſeul qui doit s'exprimer dans ces petits poëmes & Ovide y répand tous les brillants déplacés du *bel-eſprit*: ſans ſes Métamorphoſes, où il y a

Qui par mille dangers & par mille travaux,
S'étoit acquis la palme des héros,
Et sembloit s'élever au séjour du tonnerre.
Tous mes jours ont été des triomphes nouveaux;
J'ai pu dompter les cieux & leur haine immortelle,
Lasser le sort jaloux à force de succès,
Et la fille d'Oenée est pour moi plus cruelle
Qu'Euristhée & Junon ne le furent jamais.
C'est de ma femme, hélas! c'est de ses mains impies,
Que j'ai reçu ce présent infernal,
Elles m'ont enfermé dans ce voile fatal,
Comme dans un filet tissu par les Furies.
Un poison dévorant s'attache à tout mon corps,
Des sources de la vie attaque les ressorts;
Tout mon sang bouillonne & s'allume,
Et je m'épuise en vains efforts.
Un feu toujours plus vif me brûle & me consume!
Moi, dont la force étonna l'univers,
Je ne suis plus qu'un spectre échappé des enfers!
Ce que n'ont pu les fureurs de la guerre,
Les fils orgueilleux de la terre,
Tous les monstres, la Grece & les climats lointains,
Le monde qui me doit ses paisibles destins,
Ce

tant d'imagination & de richesse de poésie, on pourroit lui contester le rang d'un des premiers écrivains de l'antiquité.

Ce que n'ont pu les Dieux , qui m'éprouvoient
 ſans ceſſe,
 Seule, n'ayant que ſa foibleſſe,
 Une femme a pu le tenter!
Qu'ai-je dit? une femme a pu l'exécuter!
D'une femme, en un mot, Hercule eſt la victime!
A Hyllus. Ah! montre-toi mon fils; que mon
 eſprit t'anime;
Qu'une mere coupable en ton cœur vertueux,
N'aille pas balancer un pere malheureux;
 Va, plein de ma fureur extrême,
 Va, du palais cours l'arracher toi-même;
Abandonne à mes coups ſes deſtins odieux:
Oui, je veux que témoin du courroux qui m'inſpire,
Et des maux qu'elle doit endurer à ſon tour,
 Hyllus faſſe voir en ce jour
 Qui d'Hercule ou de Déjanire
 Mérita le plus ſon amour.
Point de retardement, cours, vole & ſers ma rage;
Sens combien la douleur a dompté mon courage:
Mon fils . . . Hercule pleure!

LE CHOEUR.

 O ciel! quel changement!
Et quel eſt donc l'excès de ſon tourment?
Aux yeux d'Hercule, il échappe des larmes!

HERCULE.

 Oui, je ſuccombe à mes allarmes;

Oui, je verſe des pleurs.. vous m'entendez gémir;
Peuple, c'eſt mon premier ſoupir.

A ſon fils.

Tu tardes à remplir les vœux de ma vengeance!
Tu crains de m'obéir! c'eſt mon fils qui balance,
Qui n'eſt point attendri ſur mon ſort malheureux!
Eh bien! connais le crime de ta mere:
Vois juſqu'où peut aller la colere des Dieux;
Regarde. *Il ſe découvre.*

Approchez tous.. *Au peuple.*

Contemplez ma miſere;
Me reconnaiſſez-vous en cet état affreux?
O torture! ô douleur! ſupplice inſupportable!
Ah! Dieux cruels, précipitez ma fin.
Tous les monſtres d'enfer me dévorent le ſein.
Ah! ton vautour inſatiable,
Malheureux Prométhée, avec moins de fureur,
S'acharnoit à tes flancs & déchiroit ton cœur!
Dieu des morts, ouvre-moi tes gouffres les plus ſombres;
J'irai de mes tourments épouvanter les ombres;
J'implore, ô Jupiter, tes foudres réunis:
Viens te montrer, mon pere, en tonnant ſur ton fils..
Mon courage étonné cede au feu qui me brule;
Moi-même, hélas! j'ai peine à reconnaître Hercule!

Il regarde son bras.

Eſt-ce-là ce bras menaçant
Qui ſçut vaincre, étouffer un lion rugiſſant;
Qui de l'hydre abattit les têtes renaiſſantes;
Qui des centaures monſtrueux
Dompta les forces impuiſſantes;
Qui d'un ſanglier furieux,
Délivra les bois d'Erymanthe;
Qui, bravant les horreurs du gouffre ténébreux,
Tira de ſa nuit effrayante
Cerbere, dont l'aſpect a fait pâlir les cieux;
Qui d'un dragon terrible à tous les yeux,
Diſperſa les débris ſur la terre fumante?
Ce bras fameux par mille exploits,
Et juſqu'à ce jour indomptable,
Qui ſoutenoit le faible & détrônoit les rois,
Languit & tombe enfin ſous le mal qui l'accable.
Quel revers! eſt-ce toi, fils du premier des Dieux,
Et de la plus tendre des meres?
Hercule eſt aſſez malheureux,
Pour exhaler ſa vie en des larmes ameres!
Une épouſe perfide, ô cieux!
Cauſe ce changement honteux.
Qu'elle vienne, qu'elle paraiſſe,
Et que ſon châtiment apprenne à l'univers
Qu'Hercule, malgré ſa faibleſſe,
Sçait encor ſe venger & punir les pervers.

LE CHOEUR.

Quelle ſera ta perte, ô Grece infortunée,
Et quel deuil s'étendra ſur l'univers entier,
Si d'un héros qu'aux Dieux on doit aſſocier,
La Parque oſe trancher l'illuſtre deſtinée?

HYLLUS.

Mon pere, daignez m'écouter..
Un moment..

HERCULE.

Qui peut t'arrêter?

HYLLUS.

Déjanire.

HERCULE.

Ce nom réveille ma colere;
Perfide, oſerois-tu juſtifier ta mere?

HYLLUS.

Peut-être ſon forfait, ou plutôt ſon erreur..

HERCULE.

Son erreur! un tel nom conviendroit à ſon crime!
Que dis-tu, malheureux?

HYLLUS.

Un démon deſtructeur
Vous a choiſi pour ſa victime;
Hélas! de Déjanire il a trompé les vœux;
Vous tenez de lui ſeul ce préſent odieux.
Si ma mere en effet pouvoit être coupable,
Elle auroit expié cet attentat...

HERCULE.

Tu dis...

Explique-toi; parle.

HYLLUS.

Un ſort déplorable

A terminé ſes jours, par les Dieux pourſuivis.

HERCULE.

Elle ne ſeroit plus! une main étrangere

L'auroit dérobée à mes coups!

Qui l'immole?

HYLLUS.

Elle-même a fini ſa miſere,

Et porté le poignard dans ſes flancs.. ah! mon pere!

Si vous ſçaviez . . calmez cet injuſte courroux;

Je vous l'ai dit, elle eſt moins criminelle..

HERCULE.

Fils indigne, ce n'eſt pas elle

Qui me donne aujourd'hui le plus honteux trépas?

HYLLUS.

Accuſez-en l'amour qui l'aveugloit; hélas!

Accuſez-en Iole & ſa beauté fatale;

Ma mere à ſon aſpect a craint une rivale;

Elle a cru préparer un philtre ſéducteur

Qui d'un volage époux captiveroit l'ardeur,

Et fixeroit vos vœux par un charme facile.

HERCULE.

Et dans ces lieux, quel enchanteur habile..

HYLLUS.

Le centaure Neſſus..

HERCULE.

Tu m'en as dit aſſez.
C'en eſt fait; pour jamais la clarté m'eſt ravie;
Vous n'avez plus de pere.. Hyllus, obéiſſez:
Que tous ceux que le ſang me lie,
Et ma mere ſurtout ſi tendrement chérie,
A votre voix ſoient raſſemblés;
Qu'ils ſoient inſtruits du ſort qui termine ma vie,
Les oracles obſcurs me ſont tous dévoilés;
Le ſouverain des dieux, le maître du tonnerre,
Mon pere me prédit, (oui, j'ouvre enfin les yeux)
Que nul habitant de la terre
Ne trancheroit le fil de mes jours glorieux;
Mais que leur fin feroit l'ouvrage
D'un habitant du ſéjour ténébreux.
Neſſus n'eſt plus, & c'eſt ce monſtre affreux
Qui d'un deſtin mortel me fait ſubir l'outrage.
Un autre oracle encor m'apporte un jour nouveau;
Tout m'entraîne, mon fils, & me plonge au tombeau.
J'entrois dans la forêt antique
Où les Selles ſont retirés,
Lorſqu'un de ces chênes ſacrés,
Que Dodone nourrit dans ſon ſein prophétique,
M'annonça ce moment comme un tems de repos,

Comme le terme enfin de mes nobles travaux.
Je crus que cette voix de mon bonheur ſuivie.
Me promettoit une paiſible vie :
Ce n'étoit que la mort, la fin de tous les maux.
N'allons point repouſſer ces funebres flambeaux,
Ma deſtinée eſt accomplie ;
Mon fils, Hercule doit mourir.
Il ne faut donc que m'obéir ;
La plus ſainte des loix, mes droits, l'honneur lui-même,
T'impoſent le devoir ſuprême
De céder au moindre deſir
D'un pere qui commande, & d'un ami qui t'aime :
Dis : m'obéiras-tu ?

HYLLUS.

Je ferai votre fils ;
C'eſt dire qu'à vos loix vous me verrez ſoumis.
Mais qu'ordonnerez-vous, mon pere, à ma tendreſſe ?
Qu'exigez-vous d'un fils ?

HERCULE.

Qu'il n'ait point de faibleſſe ;
Donne-moi cette main pour gage de ta foi.

HYLLUS.

Mon pere ! ô ciel ! que voulez-vous de moi ?

HERCULE.

Donne.

HYLLUS, *incertain.*

Eh bien ! la voilà.

HERCULE.

Jure ici par mon pere,
Par Jupiter que tout craint & révere.

HYLLUS.

Quoi !

HERCULE.

De remplir ma volonté.

HYLLUS, *à part.*

Un ſentiment ſecret & m'arrête & me touche.
Haut. avec peine.
Jupiter . . ſois garant de ma docilité.

HERCULE.

Prononce ton arrêt, & de ta propre bouche,
Que l'imprécation, ſi tu romps ton ferment,
Puniſſe . . tu frémis, & mon fils ſe dément !

HYLLUS.

Mon zele obéiſſant fera ceſſer vos doutes !
C'eſt au parjure à craindre un juſte châtiment.
Les imprécations . . je les prononce toutes.

HERCULE.

Le mont Oeta t'eſt-il connu,
Ce mont où Jupiter par un culte aſſidu,
Reçoit des honneurs légitimes ?

HYLLUS.

Je le connais ; le ſang d'innombrables victimes
Y rougit

Y rougit les autels, par mes mains répandu.

HERCULE.

J'attends encor d'Hyllus un plus grand facrifice :
J'attends que par fon bras mon deftin s'accompliffe.
Tu connais Oeta, me dis-tu;
C'eft-là, c'eft fur cette montagne,
Sur fon fommet qu'il faut me tranfporter.
Ces amis, dont ici la troupe t'accompagne
Dans ce pénible emploi voudront bien t'affifter;
Que le chêne orgueilleux & l'olivier fauvage,
De la cime d'Oeta prompts à fe détacher,
Cédant à leurs efforts, me forment un bucher . . .

Hyllus témoigne de la douleur.

Souviens-toi que mon fils doit montrer du courage:
Point de larmes, de cris, pas même un feul foupir;
La fcience de l'homme eft d'apprendre à mourir.
Si d'un amour foumis tu veux que je me loue,
Que pour fon fang Hercule enfin t'avoue,
Tu m'enleveras de ce lieu:
Sur le bucher hâte-toi de m'étendre:
Hyllus, il deviendra l'autel d'un demi-dieu.
Le flambeau dans tes mains, viens allumer ce feu
Qui doit dévorer l'homme, & mettre Hercule en cendre;
Ou mon ombre en courroux attachée à tes pas . . .

HYLLUS, *reculant d'horreur.*

Que votre fils. .

HERCULE

Tu ne l'es pas.

HYLLUS.

Quoi ! vous voulez qu'Hyllus commette un parricide!

HERCULE.

Je veux qu'Hyllus ſoit moins timide,
Qu'il ſoit mon bienfaiteur, qu'il preſſe mon trépas.

HYLLUS.

Je prendrois le flambeau ! . j'allumerois la flamme ! .
Mon pere . . vous avez tout pouvoir ſur mon ame :
Mais . . je ne puis. .

HERCULE.

Eh bien ! ſi tu ne peux
Commander à ton cœur ce tranſport courageux,
Du moins ſenſible à ma priere,
Sur le bucher tu porteras ton pere. (1)

---

(1) Hercule, dans l'original, ne ſe contente pas d'exiger de ſon fils ce ſervice ; il veut abſolument qu'il épouſe Iole : c'eſt alors que j'ai cru devoir manquer de reſpect aux anciens en retranchant ce morceau ; notre délicateſſe, je dirai plus, le goût général aujourd'hui en eut été offenſé. Il paraît en effet ridicule & même indécent qu'un pere veuille forcer ſon fils à épouſer une femme qui a cauſé tous les malheurs arrivés à ſa maiſon, & dont la réputation n'eſt que trop ſuſpecte.

HYLLUS, *en pleurant.*

Ma main en frémissant tentera cet effort:
Mais qu'une autre s'apprête à vous donner la mort.
J'ai retrouvé mon fils à mes ordres docile.
Allons, avant que de nouveaux accès
Reviennent irriter une douleur tranquille,
Que l'on s'empresse à remplir mes souhaits..
Approche, *à son fils*; acquitte ta promesse;
Transporte-moi sur le bucher.

Aux étrangers.

De son bras incertain rassurez la faiblesse;
De ces lieux il faut m'arracher;
La mort est le seul terme aux tourments que j'endure. . . . .
Hercule, en ce moment montre-toi tout entier:
Etouffe dans ton cœur jusqu'au moindre murmure;
Mets dans ta bouche un frein d'acier;
Subjugue la douleur & dompte la nature. .
C'est le dernier de tes travaux.

Après une longue pause.

Allons mourir.

LE CHOEUR.

Hercule, aux marches de la tombe,
Triomphe & sert encor de modele aux héros.

HYLLUS.

Sans doute, Dieux jaloux, vous êtes ses rivaux,
Et vous permettez qu'il succombe,

Qu'Hercule mis au rang des vulgaires mortels
Souffre comme eux des maux cruels,
Qu'il ſoit vaincu du ſort, & ſous ſes coups qu'il tombe,
Lui qui devroit partager vos autels !
L'avenir nous oppoſe un voile impénétrable ;
Il cache dans la nuit la juſtice des cieux,
Mais qui n'éleveroit ſa voix contre les Dieux,
Quand Hercule ſubit ce deſtin déplorable ?
Aux Etrangers.
Amis, ſecondez-moi. *Au chœur.* Vous, ſortez de ces lieux,
Venez ; que ce ſpectacle attache tous les yeux !
Pour les humains quel grand exemple !
Que l'univers entier contemple ;
Qu'il regarde Hercule ſouffrir ;
Qu'il regarde Hercule mourir.
Dans ces tourments affreux, dans cette fin terrible,
Dieux, qui ne reconnaît votre bras inviſible ? (1)

---

(1) Si l'on veut connaître le comble de l'abſurdité & ſçavoir ce que c'eſt que l'énorme défaut d'*outrepaſſer* la nature, on n'a qu'à lire l'Hercule de Rotrou, qui eſt une imitation groſſiere de la mauvaiſe piece de Séneque. Déjanire, dans le poëte latin, copié ſervilement par le français, eſt une bavarde inſupportable ; elle ſe répand en vaines déclamations dans le moment même où chez Sophocle elle garde un profond ſilence,

Si l'on n'eut consulté que le goût français, on auroit pu retrancher considérablement de cet acte, mais alors ce n'eut plus été l'ouvrage de Sophocle : on s'est attaché à le donner ici dans toute son étendue, pour montrer jusqu'à quel point les Grecs savoient tirer parti d'un seul tableau ; ils ne les entassoient point. (1) Plus

---

en apprenant d'Hyllus les funestes effets de son présent à Hercule. De tels exemples rapprochés instruisent mieux sur la vérité des mœurs & sur le naturel que toutes les discussions. Je remarquerai seulement qu'il est très singulier que l'auteur de Vencellas, que le grand Corneille appelloit son pere, ait eu la mal-adresse d'emprunter le plan de Séneque, plutôt que celui de Sophocle ; Déjanire dans le premier est une furie & Hercule un capitan ; & dans le grec, Déjanire est une épouse malheureuse qui excite l'intérêt, & Hercule un héros digne à la fois de pitié & d'admiration : la différence de ces deux tragédies est précisément celle de la nature & de l'art.

(1) Je croirois qu'il faut éviter au théâtre la confusion des tableaux. Sont-ils trop multipliés ? ils se détruisent l'un l'autre & nuisent à l'action, loin d'y ajouter ; il y a des objets qui gagnent plus au récit qu'à la représentation : c'est à la sagesse du goût à fixer l'emploi de ces accessoires ; qu'on se souvienne seulement que le Brun, dans son fameux tableau de la

l'attitude eſt ſimple, & plus elle a d'expreſſion. Le Pouſſin veut repréſenter toute la douleur que peuvent reſſentir des meres qui voient égorger leurs enfants ſous leurs yeux & dans leur ſein même: il ne peint qu'une femme ſur le devant de ſon tableau du Maſſacre des Innocents. *Plus intelligitur quam pingitur.* Hercule mourant a donc ſuffi au poëte grec pour remplir un acte entier ; toutes les articulations, ſi l'on peut le dire, d'un homme qui ſouffre & qui eſt prêt d'expirer, ſont exprimées dans cette grande image. Il faut cependant obſerver que la pantomime, qui eſt au récit ce que la muſique eſt à nos opéra, devoit par ſa variété raccourcir de beaucoup cet acte qui nous paraîtroit trop long. Ariſtote met les tableaux au nombre des parties théâtrales; ceux de Philoctete & d'Alceſte ſont de toute beauté. J'ai oſé prendre le pinceau après ces grands maîtres: EUPHÉMIE ſe levant de ſon cercueil & ſe jettant enſuite à ſon prie-dieu pour implorer l'être ſuprême; MÉLANIE, avec cette infortunée, embraſſant les autels; ce caveau funéraire où celle-ci deſcend une lampe

---

Famille de Darius, a mis beaucoup de ſimplicité; ce chef-d'œuvre de la peinture peut inſtruire nos poëtes, comme il eſt une leçon pour nos peintres.

à la main ; son évanouissement sur les marches d'un tombeau ; sa chûte dans ce sépulchre, dont la pierre se brise & roule avec bruit ; toutes ces images simples & vraies pourront peut-être tenir lieu de ces coups de théâtre amenés à force d'art & presque toujours hors de la vraisemblance.

J'ai suivi la même regle de simplicité pour mon dénouement ; il me paraît sortir du fond du sujet. Il est dans la vérité de la nature perfectionnée par la religion, qu'EUPHÉMIE après bien des agitations, de combats, se rende enfin maîtresse de ses penchants & qu'elle s'expose à succomber sous l'excès de sa douleur, plutôt que de quitter son état ; si elle eût cédé aux sollicitations de THÉOTIME, alors plus d'intérêt, plus de mœurs, & l'objet de la piéce étoit totalement anéanti. Quelques personnes pouront me reprocher cette tombe ouverte tout à coup sous les pas d'EUPHÉMIE, & regarder cet incident comme *le Dieu de la machine* : mais qu'elles daignent apporter un peu plus d'attention, elles verront que ce n'est point un miracle (1) ; c'est le seul effet

(1) C'est un miracle, par exemple, quand Pauline & Félix se convertissent au moment qu'on s'y attend le moins. Que dire du dénouement admirable de Ro-

du haſard & il ſert à augmenter le ténébreux qui regne dans le Drame ; cet événement n'a point décidé Euphémie à reſter attachée à ſes devoirs ; il ne fait que l'affermir dans le deſſein qu'elle a déja conçu d'immoler l'amour à la religion ; j'aurois pu aiſément me paſſer de cet acceſſoire : conſéquemment il n'entre pour rien dans les moyens qui fondent mon dénouement ; l'accuſation tomberoit à faux ; il eſt vrai que j'ai voulu enrichir mon tableau, le rendre plus ſombre, donner en un mot plus de vigueur au coloris & je me flatte que cette invention ne m'aura pas été inutile dans le but que je m'étois propoſé. Quant à ce qui doit former un dénouement heureux, j'imagine que les plus ſimples ſont toujours les meilleurs ; on aime celui de Cinna, parce qu'il eſt naturel qu'Auguſte qui ſe pique de grandeur, mette ſa gloire à pardonner ; on ne doute point que Polyeucte ne coure au martyre & cependant

dogune ? ſur quel fondement eſt-il établi ? Sur la réticence d'un homme qui meurt à propos. Si Seleucus en expirant ne fut pas reſté préciſément à ce mot, *C'eſt* . . tout étoit éclairci & le cinquieme acte n'exiſtoit plus. Si Nereſtan avoit employé le nom de ſœur dans le billet adreſſé à *Zaïre*, que devenoit la cataſtrophe ?

on eſt touché de ſa mort. A ce ſeul vers d'Oroſmane :

Je ne ſuis point jaloux . . ſi je l'étois jamais !

on entrevoit qu'il ſeroit capable d'ôter la vie à ſa maîtreſſe, s'il pouvoit un inſtant la ſoupçonner d'infidélité; on n'eſt donc point ſurpris de la triſte fin de Zaïre, quoique cette cataſtrophe ſoit une des plus touchantes que nous connaiſſions. On m'oppoſera celle d'Alzire, elle n'eſt pas plus inopinée que tous les dénouements dont je viens de parler; on doit s'attendre qu'un chrétien en mourant, n'a pas la même façon de penſer que dans le cours de ſa vie; à ce moment il change en quelque ſorte de caractere; les objets ſe montrent à ſes yeux ſous un autre point de vue. Enfin pour qu'un dénouement, ſelon moi, ſoit exact dans toutes ſes parties, (1) il faut que l'on puiſſe dire après avoir lu ou vu une piece: cela ne pouvoit ſe terminer autrement.

Ceux qui veulent que la morale ſoit abſolument la baſe (2) d'une piece de théâtre, trou-

---

(1) L'Oedipe de Sophocle offre ſans contredit le chef-d'œuvre des dénouements; c'eſt bien de ce drame que l'on peut dire: *ſemper ad eventum feſtinat.*

(2) Le but de la tragédie ſeroit-il néceſſairement

veront dans EUPHÉMIE le fonds de plusieurs grandes vérités relatives au bonheur & aux devoirs de tous les hommes. Ces principes si essentiels pour la religion & pour la société : que Dieu doit être l'objet principal de nos attachements; que hors lui tout est sujet à changer, à nous tromper; que des parents ne doivent jamais contraindre les inclinations de leurs enfans & immoler les droits du sang à la prédilection, à l'orgueil, à l'intérêt, qui trop souvent est plus fort que la nature : tous ces préceptes si nécessaires sont, pour ainsi dire, l'âme de mon ouvrage. Puisse sa lecture attendrir des meres barbares qui s'apprêtent à faire le supplice éternel de leurs filles, pour assurer plus de fortune à un fils chéri ! & que les jeunes gens apprennent à quels malheurs entraînent les passions, lorsqu'on ne s'efforce pas de les combattre & de les étouf-

---

de nous instruire ? & ne suffiroit-il pas quelquefois qu'elle excitât de grands mouvements & qu'elle peignît le ravage des passions ? Ces moyens indirects n'en seroient peut-être pas moins propres à nous *purger des vices* ; toute action vivement représentée, nous conduit à nous replier sur nous-mêmes ; & lorsque nous réfléchissons, il n'est pas possible que nous ne cherchions à devenir meilleurs.

fer dans leur naiſſance! Quelle douceur ſuivroit la culture des lettres, ſi elles pouvoient contribuer à l'inſtruction publique & au bien général de l'humanité! que je ſouhaiterois que ces vers fuſſent écrits dans tous les cœurs :

Voilà les fruits des rigueurs d'une mere ;
O vous, qui trahiſſez ce ſacré caractere,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel,
Qui punit les erreurs de l'amour maternel !

M. de Voltaire dit dans une de ſes préfaces: „ Les meilleures fins de tragédies ſont celles qui „ laiſſent dans l'ame du ſpectateur quelque idée „ ſublime, quelque maxime vertueuſe (1) & „ importante, &c." Je voudrois bien que la faibleſſe de mes talents m'eût permis de prétendre à cet avantage : mais il n'appartient qu'au génie de conſacrer ſes leçons; ce n'eſt pas aſſez de la vérité des ſentiments, il faut qu'ils ſoient exprimés avec énergie pour être portés dans les ames & s'y graver en caracteres ineffaçables.

---

(1) La plupart des pieces de théâtre des anciens finiſſent par des traits de morale, qui ſemblent être le réſultat du drame ; auſſi pouvoit-on appeller leurs poëtes les précepteurs de la nation & de l'univers entier.

C'eſt à vous, mon ami, à décider ſi j'ai ſçu employer heureuſement quelques faibles connaiſſances dans un art dont je ſens toutes les difficultés. Quoiqu'Ariſtote penſe qu'un drame, pour réuſſir, peut ſe paſſer du ſecours de l'acteur, je ne me cache pas que mes ouvrages ont beſoin de réunir en leur faveur tous les genres d'illuſion & un des plus brillants preſtiges qui faſſent diſparaître, ou qui du moins colorent & affaibliſſent les défauts; c'eſt le jeu & l'intelligence des comédiens. Il faut l'avouer: combien font-ils valoir de tragédies (1) qui perdent tout leur mérite à l'examen du cabinet! La repréſentation eſt à une piece de théâtre qui feroit même le fruit du génie, ce qu'eſt le talent de la parole à un homme

(1) A la faveur du jeu d'un habile comédien, on a vu réuſſir des pieces d'un ſtyle barbare & remplies de défauts les plus groſſiers; on étoit honteux à la lecture, des applaudiſſements qu'on avoit prodigués à la repréſentation; on ne pouvoit croire que ce fût le même drame qu'on avoit entendu; voilà ce que produit l'illuſion du théâtre. Les mémoires du tems nous apprennent que Racine a eu un nombre de compétiteurs, dont les ſuccès ignorés aujourd'hui ont ſemblé balancer ſa gloire, & on lira éternellement Britannicus, Athalie, &c.

dont la phyſionomie nous auroit prévenus : s'il ne parloit pas, il plaîroit beaucoup moins. Je dois rechercher plus que perſonne tout ce qui peut impoſer ſur mes fautes : mais voici ma réponſe aux reproches qu'on me fait tous les jours de n'oſer m'eſſayer ſur la ſcene. Mon extrême paſſion pour l'art dramatique, m'a fermé les yeux ſur le peu de gloire que je pourrois eſpérer de recueillir comme tant d'autres écrivains. J'ai mieux aimé me borner à la ſimple lecture dénuée du ſpectacle & cultiver un genre neuf & intéreſſant, que d'aller me traîner ſur les pas de nos maîtres (1) au théâtre français & de multiplier des copies froides & monotones. En ſuivant la premiere route, je ſerai plus utile, quoique moins connu; & pour un homme qui ſe donne la peine de réfléchir, il n'y a pas à balancer un inſtant entre l'utilité & cet éclat de réputation qui ſouvent n'eſt qu'une lueur éphémere. D'ailleurs, il faudroit renoncer à la littérature, ſi l'on n'avoit pas le courage de l'aimer pour elle-

(1) Peut-on ſe flatter de faire mieux que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire? Ne ſentira-t-on jamais que cette abondance de pieces compoſées dans le même eſprit, n'eſt qu'une preuve de ſtérilité? *Nos inopes copia facit.*

même ; c'eſt une maîtreſſe à laquelle on doit ſacrifier ſon repos, ſa liberté, ſans eſpérance même de retour. Je m'efforcerai donc d'avancer dans la carriere que je me ſuis ouverte ; j'ai encore pluſieurs Drames à publier dans le même genre ; les critiques m'éclaireront, (1) & les ſuccès, ſi je ſuis aſſez heureux pour en obtenir, ne ſerviront qu'à m'encourager ; j'aurai toujours devant les yeux ce portrait du véritable homme de lettres, que nous traçoit un de nos amis : „ Les Bardes, nous diſoit-il, ont été nos pre-„ miers légiſlateurs, & aujourd'hui la plupart de „ nos poëtes ſont des eſpeces de jongleurs, qui „ amuſent la populace aux dépens les uns des „ autres. L'homme de lettres, qui mérite ce „ titre, ne confond pas le bruit avec la réputa-

(1) Je parle de ces critiques dictées par le goût & l'honnêteté & non de ces ſatyres indécentes, de ces railleries ameres qui prennent leur ſource dans un mauvais cœur. Qu'on apprenne, au reſte, à ſe conſoler de ces traits de la méchanceté humaine par des exemples ſans nombre. De mauvais poëtes firent dévorer Euripide par des chiens : c'eſt bien pis que de l'avoir accablé de libelles diffamatoires. Nous ſommes encore révoltés du ton de mépris avec lequel Madame de Sévigné parle dans ſes lettres de Racine, de la Fontaine, &c.

„ tion (1) ; il ſçait ſupporter juſqu'à l'obſcu-
„ rité (2) & l'indigence ; il eſt prêt à immoler
„ la richeſſe, les emplois à ſon talent ; il fuit

---

(1) Parle-t-on aujourd'hui d'un certain peintre nommé de Ruet ? Cependant il avait ſçu par ſes manœuvres & ſes baſſes intrigues, ſe procurer un accès auprès de Louis XIII, qui lui fit l'honneur de le crayonner de ſa propre main : on lit au bas de ce deſſein ces vers :

On ſçait à quelle gloire Appelle oſa prétendre
Par ce fameux portrait que laiſſa d'Alexandre
Son pinceau dans la Grece autrefois adoré :
Quoiqu'on en ait écrit, je priſe davantage
Cet illuſtre crayon, où par un rare ouvrage
Des mains d'un Alexandre un Appelle eſt tiré.

Qu'eſt-ce donc que la réputation ?

(2) Philippe de Comines, un de nos anciens hiſtoriens les plus eſtimés, fut oublié par un ſouverain qui cependant eſt au nombre de nos bons rois ; Comines avoit pris ſes intérêts auprès de Charles VIII avec tant de chaleur, qu'il déplut à ce monarque & ſouffrit beaucoup ſous ſon regne, & la récompenſe de cet honnête homme fut de mourir dans une extrême pauvreté. Pope dit en parlant du poëte Gay qui avoit de la réputation : *Gay dies unpenſioned with a hundred friends.* Gay meurt ſans penſion, avec une centaine d'amis.

„ le monde pour courir s'enfoncer dans le ſilence „ de la ſolitude; il ſe redit ſans ceſſe que l'éclat „ littéraire n'eſt rien ſans l'amour de la vertu; „ que le plus honnête homme eſt toujours celui „ qu'on doit le plus eſtimer, & il n'oublie jamais „ ces paroles de Montaigne :" *La vertu eſt plus jalouſe des loyers d'honneur, que des récompenſes où il y a du gain & profit; ce n'eſt pas merveille ſi la vertu reçoit & deſire moins volontiers cette ſorte de monnoie commune, que celle qui lui eſt propre & particuliere.*



M E-

MÉRINVAL.

DRAME.

PRÉFACE.

DEPUIS les ſujets vraiment *tragiques* puiſés par les poëtes Grecs dans les infortunes & les crimes célebres des maiſons de Pélops & de Tantale, l'antiquité n'a rien à nous oppoſer qui ſoit comparable à celui-ci : il nous préſente dans toute leur force les deux moteurs principaux du drame, la *terreur* & le *pathétique*. C'eſt bien à cette occaſion que j'ai regretté de n'avoir point quelques étincelles de cette flamme puiſſante qui animoit nos maîtres.

Je venois de faire paraître le COMTE DE COMMINGE : un homme de lettres connu voulut bien, ſur le faible ſuccès qu'avoit eu cet ouvrage, prendre quelque intérêt à mes eſſais dramatiques ; il crut qu'amateur du *genre ſombre*, je pourrois haſarder de toucher au ſujet dont il s'agit & qu'il eut la bonté de m'indiquer : il eſt emprunté d'un roman intitulé le *Monde moral*, & attribué à l'abbé Prévoſt (1) ; je dis attribué,

---

(1) On a cru devoir mettre ſous les yeux cette hiſtoire : on la trouvera à la fin du drame : on lui a conſervé le titre d'*Effets de la Vengeance*, qu'elle a dans le recueil des contes de Mlle. *Uncy*, où elle eſt inſérée. A propos de cette hiſtoire, il eſt bon d'obſerver que quelques gens de lettres ont la diſcrétion

parce qu'on a de la peine à reconnaître dans cet ouvrage l'éloquent & profond auteur de Cleveland, du Marquis de ** &c. J'avoue cependant qu'il s'y trouve un morceau d'une beauté frappante, qui nous offre avec une énergie que peu d'écrivains poffedent, ce trouble, ce défordre des fens qui fuit les grands chagrins ou les grands crimes : je le copie exactement :

„ Tout devint pour moi non-feulement en-
„ nuyeux & fatiguant, mais redoutable & terri-
„ ble ; une ombre me faifoit friffonner : le
„ moindre bruit pénétroit mes fens, me confter-
„ noit l'ame. La folitude, qui n'avoit fait que
„ m'épouvanter après la mort de ma femme,
„ étoit un fupplice auquel je ne trouvois plus la
„ force de réfifter. On veilloit autour de moi
„ la nuit & le jour ; fi je demeurois feul un
„ moment, je ne remarquois pas plutôt ma
„ fituation, que je pâliffois, mon front fe cou-

---

très circonfpecte de fe taire fur les fources où ils puiffent, & ce filence indécent eft affez généralement répandu. Cette efpece de rufe eft-elle bien louable? Ne dénote-t-elle pas de la baffeffe dans le cœur & de la petiteffe dans l'efprit? Il y a de l'ingratitude à ne pas nommer fes bienfaiteurs, & un écrivain, qui nous fournit un fujet, aide beaucoup notre talent & mérite affurément notre tribut de reconnaiffance.

„ vroit d'une ſueur froide; j'étendois les bras en
„ frémiſſant & j'appellois du ſecours: dans mes
„ compagnies familieres, je m'abandonnois à de
„ longues & ſombres diſtractions, qui ne finiſ-
„ ſoient que par un treſſaillement & dont il ne
„ me reſtoit rien dans la mémoire. Quelquefois
„ il m'échappoit des cris qu'il m'étoit impoſſible
„ de retenir; quelquefois des larmes moins
„ ameres & cuiſantes, qui laiſſoient leur trace
„ ſur mes joues & qui ne ſervoient pas à me
„ ſoulager &c."

Les perſonnes qui demandent que la *morale* ſoit l'ame & la fin de toute action dramatique, ne ſe plaindront point qu'on ait négligé cette partie eſſentielle du théâtre: on connait peu de pieces où elle ſoit plus inſtructive & plus dominante que dans celle-ci. Quelle leçon plus terrible des malheurs & des crimes qui ſuivent le fol aveuglement de la jalouſie! Se défier des apparences les plus impoſantes, trembler de ſe livrer aux moindres ſoupçons, être toujours en garde contre ſoi-même, pour ne pas s'abandonner aux transports effrénés de la vengeance, craindre, en un mot, avec un amour décidé pour la vertu, de ſe plonger dans des égarements criminels, & de devenir le plus malheureux & le plus coupable des hommes: voilà les grandes vérités qui réſultent de ce drame. Dira-t-on encore que les

amuſements de la ſcene ne pourroient être une ſource d'inſtruction pour l'humanité ? C'eſt notre faute & non celle de l'art, ſi nous ne tirons pas un meilleur parti des ouvrages dramatiques. Il nous ſeroit facile d'établir cette *purgation* prétendue des paſſions, ſi recommandée par Ariſtote : mais, tous les jours, nous nous éloignons davantage de nos modeles ; le ſentiment & la raiſon, ces deux traits caractériſtiques, qui ſemblent nous diſtinguer des autres êtres, s'effacent, au lieu d'être approfondis ; nous perdons totalement de vue l'eſprit du théâtre, celui ſurtout que les Grecs nous ont laiſſé dans leurs tragédies ſimples & ſublimes, & qui, accommodé au goût national, produiroit parmi nous des chef-d'œuvres dont l'agrément ſeroit peut-être encore au-deſſous de l'utilité.

On ne ſe laſſera point de le répéter : nous avons acheté peut-être trop cherement ces avantages ſi eſtimés dont nous ſommes redevables à la ſociété. En étendant les progrès de l'eſprit, elle a affaibli & tué, ſi on peut le dire, le génie ; c'eſt une des principales raiſons pour leſquelles il nous ſera bien difficile d'avoir aujourd'hui un drame d'un mérite ſupérieur. Nos gens de lettres trop répandus, ne ſe donnent pas la peine de creuſer leurs idées ; ils en reſtent au premier trait. De-là ces copies éternelles, ces expreſ-

ſions paraſites, ces réminiſcences fatiguantes, cette diſette de penſées qui nous appartiennent; nul coup de pinceau qui nous ſoit propre; nous nous traînons ſans ceſſe ſur les pas d'autrui : ce n'eſt jamais d'après notre cœur que nous écrivons; nous faiſons, qu'on me pardonne ces façons de parler, du ſentiment avec de l'eſprit, & quelquefois nous parvenons à faire accroire à la multitude que nous avons rendu fidélement la nature : mais l'œil du connaiſſeur, de l'homme ſenſible, ne ſe laiſſera point abuſer; il ſaiſira le défaut de vérité. Notre grand malheur eſt de vouloir faire des vers (1), au lieu de chercher à

---

(1) Il n'y a pas un de nos poëtes qui n'ait mérité ce reproche : peut-être eſt-il occaſionné par notre peu de connaiſſance d'une nature vraie & ſimple. Qu'on liſe le Philoctete Grec : c'eſt-là qu'on puiſera des leçons de cette vérité ſi altérée aujourd'hui. Philoctete ne s'amuſe pas à débiter des vers, des *tirades* : ce ſont de profonds gémiſſements qui échappent à ſa douleur. Encore une fois, remontons aux ſources, étudions la nature partout où elle peut ſe ſaiſir. Saint Louis apprend que ſa mere eſt morte; l'honnête Joinville vole à lui pour le conſoler : le ſouverain, à peine l'a-t-il apperçu, ne fait que lui dire : „ ah ! „ Sénéchal ! j'ai perdu ma mere." Un auteur moderne auroit mis dans la bouche du monarque une amplification ou des ſentences philoſophiques.

exprimer le caractere des paſſions. Que de tragédies admirées, ſi on les examinoit ſous cet aſpect, nous offriroient des tiſſus perpétuels de contreſens, d'invraiſemblances ! & alors il n'eſt plus poſſible à un être penſant de goûter le moindre plaiſir. Soit qu'on ait deſſein de s'amuſer, ou ſoit qu'on veuille être touché & verſer des larmes, il faut néceſſairement que la raiſon ſe cache ſous la plaiſanterie, ou qu'elle entre dans les moyens que l'on employe pour nous attendrir. Il eſt vrai que cette raiſon exigeroit ſouvent des ſacrifices qui coûteroient beaucoup à l'amour-propre de l'écrivain ; & qu'il en eſt peu auxquels on puiſſe donner la louange délicate que Milton a reçue d'un de ſes compatriotes :

„ *Thou haſt not miſs'd one thought that could be fit,*
„ *And all that was improper doſt omit.* (1)"

Ces réflexions, au reſte, me ſemblent aſſez inutiles : la plupart de nos Français, pour connaître la nature, la vérité, l'énergie des paſſions, n'iront point renoncer à l'*Opéra Comique*, aux *Comédiens de bois*, à *Nicolet*. Aujourd'hui on ne veut plus que s'amuſer (2) ; tout ſe traveſtit en plai-

---

(1) „ Tu as recueilli tout ce qui étoit propre, & „ tout ce qui ne l'étoit pas, tu l'as rejetté."

(2) Un bel-eſprit très méchant, très frivole, très

plaisanterie (1); tout joue le personnage de Ta-

---

médiocre, débite dans un cercle un tissu de calomnies sur un de ses amis qui étoit absent; l'honnête compagnie se pâme de rire : on se récrie sur la finesse des sarcasmes. Quelqu'un de moins *plaisant* jette une réflexion à travers ces brillantes saillies; il prend la liberté de faire observer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire scandaleuse. „ Qu'importe," lui répond comme de concert l'estimable société, que „ les faits soient vrais ou faux ? il y auroit de l'imbécillité „ à ne les pas répandre; cela est très divertissant."

Qu'attendre de pareils individus, qui calculent avec plaisir les coups d'épingle que recevra un honnête homme outragé, qui, s'il m'est permis de le dire, jouissent des blessures que fait le poignard de la calomnie! Il faut que de tels êtres soient bien faibles ou bien méchants. O Athéniens! vous n'êtes pas détruits. Mes amis, lisez parfois le vieux Boileau; il est vrai qu'il n'est plus de mode, vous y trouverez ces vers que je vous prie de retenir :

„ Envain par sa grimace un bouffon odieux
„ A table nous fait rire & divertit nos yeux;
„ Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre;
„ Prenez-le tête à tête; ôtez-lui son théâtre;
„ Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,
„ Son visage essuyé n'a rien que d'affreux."

(1) Je me rappelle un certain souper, où j'eus l'honneur d'être invité; rien n'y manquoit : délicatesse, somptuosité, choix des convives. On vouloit absolument que la gaieté fût de la partie. Il s'étoit glissé

barin; & assurément Gille, avec son béguin, ses plattes bouffonneries & son visage enfariné, attirera plus de monde que le Kain dans toute la majesté dramatique : ce n'est plus le siecle des Corneille, des Bossuet, des Fénelon, des Racine, des Moliere : ce dernier n'avoit point le rire grimacier ; son comique émanoit surtout de la situation, & non de l'expression. Qu'on nous donne des *Tartuffe*, des *Misantrope*, des *Avare*, & quelque penchant qu'on me suppose pour le drame, je m'écrierai : „ voilà l'excellente comé-„ die! & l'on n'y peut trop applaudir." Mais je crains bien que Moliere n'ait point de succes-

---

par hazard dans cette brillante société un homme sensible, qui s'avisa de vouloir déplorer le malheur de Lisbonne, qui venoit d'être presque engloutie par le tremblement de terre de 1755; un des héros du souper lui ferma la bouche, & crut avoir enfanté une saillie d'esprit en lui disant : „ qu'y a-t-il de plaisant là-de-„ dans ?" Toute la compagnie applaudit à ce trait admirable, & la créature compatissante fut sur le point de rougir de sa sensibilité & de s'en excuser. J'ajouterai encore que si cette prétendue gaieté étoit naturelle, elle ne seroit point révoltante : mais c'est une de ces impostures grossieres qu'entraîne l'abus de la société, & la fausse gaieté est le plus insipide & le plus dégoûtant de tous les mensonges. Il n'appartient qu'à la candeur & à la vertu de rire : le vice & la corruption grimacent.

feurs, au lieu que nous ferons encore longtems accablés d'une foule de médiocres tragédies & de drames groffierement ébauchés, qui nous replongeront dans l'enfance du théâtre.

Ceux qui, avec raifon, regardent l'unité de lieu (1) comme un des principes fondamentaux

---

(1) Ecoutons la Mothe : „ loin que *l'unité de lieu* „ foit effentielle, elle prend ordinairement beaucoup „ fur la vraifemblance. Il n'eft pas naturel que toutes „ les parties d'une action fe paffent dans un même ap- „ partement ou dans une même place. Ce n'eft qu'à „ la faveur de hafards multipliés, ou rendus vrai- „ femblables à force de préparation, qu'on raffemble „ dans le même lieu différents perfonnages, pour y „ faire ou dire à point nommé, felon le befoin de l'in- „ trigue, des chofes qui devoient être faites ou dites „ ailleurs. Si l'on y prend garde, on veut que les „ plus grands poëtes, malgré toutes les reffources de „ l'art, violent bien des convenances pour fatisfaire à „ cette regle prétendue. Envain allegue-t-on, pour „ en établir la néceffité, que les fpectateurs qui ne „ changent point de place, ne fçauroient fuppofer que „ les acteurs en changent. Mais quoi, ces fpectateurs „ pour fçavoir qu'ils font au théâtre, s'en tranfportent- „ ils moins aifément dans Athenes ou dans Rome, où „ agiffent les héros qu'on leur repréfente ? croit-on „ que leur imagination réfiftât beaucoup davantage au „ changement de lieu d'acte en acte ? L'expérience „ répond parfaitement à la queftion : on change jou-

de notre poétique théâtrale, s'éleveront contre la licence que j'ai prise dans la piece que je mets

---

„ vent de scene dans les opéra, & c'est même une „ regle de cette sorte d'ouvrage. L'action en paraît-„ elle moins vraie, & l'imagination s'avise-t-elle „ d'en être blessée ? Au contraire, l'illusion, loin d'y „ perdre, n'en devient que plus forte; & cela prouve „ bien que nous prenons les plis qu'il nous plaît, & „ que nous nous faisons des principes de fantaisie, „ puisque nous condamnons à un théâtre ce que „ nous approuvons à un autre dans le même genre. „ Je dispenserois donc en bien des rencontres les „ auteurs dramatiques de cette unité, qui coûte sou-„ vent au spectateur des parties de l'action qu'il „ voudroit voir, auxquelles on ne peut suppléer que „ par des récits toujours moins frappants que l'acteur „ même". Ensuite la Mothe nous trace un plan d'une tragédie en cinq actes de Coriolan, à laquelle il adapte ces principes. Il faut convenir aussi qu'il reconnaît que les regles forment un art, & que „ leur premiere „ utilité, c'est que la contrainte qu'elles imposent, „ détourne de la carriere des esprits médiocres qui ne „ craindroient pas d'y entrer, si elle étoit plus libre." Je ne cite ces jugements de la Mothe, que pour démontrer qu'un homme de beaucoup d'esprit a pu penser sur *l'unité de lieu* différemment que la multitude des écrivains. D'ailleurs, je ferai le premier à recommander qu'on se tienne en garde contre ces idées spécieuses; il est des regles qui ont été, en quelque sorte, créées par la nature même, & celle-ci en est une des plus invariables. La violation *de l'unité de lieu* rameneroit

au jour. La ſcene aux trois premiers actes eſt dans un château; enſuite elle eſt tranſportée au milieu d'une ville, qui, pour ainſi dire, touche à ce même château. J'avouerai que j'ai étendu un peu loin la ſorte de permiſſion qu'on nous accorde depuis quelques années ; je ne voudrois point cependant en abuſer, & je ſerois très fâché de donner un exemple qui pût contribuer à la décadence de notre théâtre. Mais qu'il me ſoit permis de tâcher d'adoucir la rigueur de la loi aſſujettiſſante que nos maîtres ſemblent nous avoir impoſée à ce ſujet & qui ſouvent produit des ſituations ridiculement amenées. La premiere regle, ſans contredit, eſt la vraiſemblance: or, ce qui ne ſçauroit choquer le bon ſens, peut être toléré, s'il n'eſt approuvé. Il y a ſi peu de diſtance du château de Mérinval à la ville, qu'il eſt aiſé de s'y rendre en moins d'une demi-heure; je n'ai donc pas cru qu'un ſcrupule ſuperſtitieux dût m'arrêter. En fixant ma ſcene dans le même lieu, il m'étoit abſolument impoſſible de ne pas faire connaître Mérinval fils, & ce dernier perſonnage connu dès le commencement de mon quatrieme acte, ne pouvoit exciter l'intérêt qui

---

le théâtre à ce point de barbarie dont les Corneille & les Racine l'ont tiré. Défions-nous de l'imagination : ſouvent elle nous montre de nouvelles routes & elle nous égare.

résulte du refus qu'il fait à son juge de lui déclarer son nom. Il y auroit bien des choses à dire sur cette *unité de lieu*; cet objet demanderoit une discussion approfondie ; le grand art seroit de posséder l'esprit des regles sans trop s'y asservir, & de sçavoir quand il est à propos de secouer les chaînes dont l'usage, souvent plus que le raisonnement, nous a chargés. Mais nous avons de la peine à nous souvenir de ce qu'Ovide fait recommander à Phaëton par son pere : *inter utrumque tene.* Nous restons sous le joug, ou bien nous courons nous égarer & nous perdre ; nous ne sçavons point nous arrêter dans ce juste milieu qui est le véritable secret des arts & du goût. C'est en cela que l'esprit philosophique nous peut être utile : il nous inspire ce discernement judicieux, sans lequel il est bien difficile au génie de ne pas tomber dans des écarts qui nuisent toujours au but qu'on s'est proposé.

Je serois trop heureux, si, en parlant de mes fautes, je pouvois donner lieu à quelques observations favorables aux progrès d'un art que je voudrois cultiver avec plus de fruit. C'est ici l'occasion de répondre aux personnes qui daignent assez s'intéresser à moi pour se plaindre de mon peu d'empressement à solliciter les honneurs de la scene Française. La foiblesse de mes talents, mon aversion insurmontable pour tout ce qui

exige la moindre fouplefſe, une ame aiſée à décourager, parce qu'elle eſt frappée d'une cruelle vérité, que ſans l'intrigue on ne fait point un pas dans aucun chemin; ma connaiſſance des hommes & peut-être mon dégoût de la ſociété, que je crois fondé; l'incertitude où je ſerois de réuſſir ſur le théâtre de la nation, enfin les délais éternels (1) auxquels il faut ſe ſoumettre pour parvenir à être repréſenté : voilà ce qui juſqu'à préſent a pu m'arrêter. Ce qu'on appelle réputation littéraire, vaut-il bien la peine qu'on ſe fatigue, qu'on ſe

---

(1) Un homme de letres, preſſé de jouir, eſt quelquefois obligé d'attendre cinq ou ſix ans pour obtenir les honneurs de la repréſentation. Ces difficultés inſurmontables ne peuvent que jetter le talent dans un découragement nuiſible à l'avancement de l'art dramatique & aux plaiſirs de la ſociété. Si nous avions deux théâtres, ces inconvénients ne ſubſiſteroient plus ; on auroit encore l'avantage de voir jouer ſur ces deux théâtres le même ſujet traité différemment. N'a-t-on pas vu paraître à la fois la Bérénice de Corneille, & celle de Racine? Alors le public qui eſt notre juge, ſeroit en état de prononcer: ce qui échaufferoit l'eſprit d'émulation ſi néceſſaire aux progrès des arts. La plupart des poëtes Grecs ſe ſont exercés ſur la même fable, & encore aujourd'hui un opéra de Métaſtaſe ſe reproduit, en quelque ſorte, ſous les mains de vingt muſiciens différents.

dénature, qu'on ſe plie à mille complaiſances qui, à les regarder de près, ſont des baſſeſſes & des dégradations de l'homme ? Comment écrire avec dignité, quand on paſſe ſa vie à deſcendre au rôle de protégé, qui coûte tant de travail, tant de mortifications ? quand notre conſcience ſe révolte contre notre plume ? Le moyen d'exprimer la nobleſſe du ſentiment, la fierté du cœur, la ſage indépendance de la vertu, dès le moment qu'on a pris le collier d'eſclave, & qu'on a fait une eſpece de vœu tacite de n'être jamais ſoi ? Gens du monde, ames impuiſſantes ou puſillanimes, inſipides plaiſants, ce n'eſt point votre ſuffrage que je ſollicite; j'écris pour ce petit nombre de lecteurs qui croient encore à la vérité de la nature; j'écris pour la claſſe ſi bornée des cœurs ſenſibles: voilà mes juges, mes amis; ſi je parviens à mériter leur indulgence, que puis-je deſirer davantage ? Tâchons de ne pas perdre de vue cette maxime ſi importante qui aſſure le repos, les plaiſirs du cœur, l'heureux emploi de la faculté de penſer, la jouiſſance de ſoi-même: *qui bene latuit, bene vixit.* Un ſouverain des Indes, ſuivi de toute ſa cour, voyageoit dans ſes états; il demande à un Brachmane qu'il trouve aſſis ſous un palmier, quels étoient ſes plaiſirs ? „ Vous ne pouvez les connaître," répond le ſage, „ l'égalité & la retraite."

MÉRINVAL.

DRAME.

PERSONNAGES.

MÉRINVAL pere, gentilhomme retiré du service.

MÉRINVAL fils.

EUGÉNIE, épouse de MÉRINVAL fils.

LE LIEUTENANT CRIMINEL du Bailliage de ***.

SIX CONSEILLERS,	du même Bailliage.
LE GREFFIER,	
UN HUISSIER,	

HENRI, laquais de confiance de MÉRINVAL pere.

ROSE, suivante d'EUGÉNIE.

UN GEOLIER.

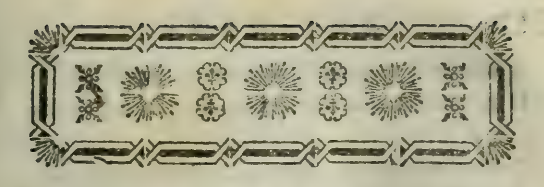
PLUSIEURS VASSAUX ET DOMESTIQUES.

La Scene est dans les environs d'une ville & ensuite dans la ville.



Grace ! Grace !

MERINVAL *Acte V Scene dernière .*



MÉRINVAL.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente l'appartement d'un château voiſin d'une ville; dans ce ſallon ſe trouve une table, ſur laquelle ſont quelques livres. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL *pere, ſeul, en robe de chambre, les cheveux épars, ouvrant la porte du ſallon avec précipitation, s'avançant ſur le théâtre, égaré de frayeur, comme s'il étoit pourſuivi.*

LAISSE-moi, laiſſe-moi.. Fuis, ſpectre épouvantable! ..

Il attache à mes pas sa vengeance implacable!
Il me montre les coups!.. son sang... ma femme! ô ciel!
Ses mains tiennent encor le breuvage mortel!
Eloignez-vous, cessez.. bientôt je vais vous suivre;
Epargnez les moments qui me restent à vivre.

Il avance encore sur la scene, tombe assis & appuyé près d'une table; puis comme revenant d'un songe, après quelques moments de silence.

Un songe me causer cet excès de frayeur!
Tous mes sens sont glacés d'une froide sueur!
Moi, qui dans les combats, au milieu du carnage,
Tant de fois à la mort opposai mon courage!
Un rêve m'intimide, & je cede à la peur!
Je succombe à l'effroi!..

Il appelle à haute voix. Henri! *Plus haut.* Henri!

HENRI, *derrière le théâtre.*

Monsieur.

MÉRINVAL.

Henri, de la lumiere. *à part.* O nuit, jusqu'à ton ombre
Qui répand dans mon ame une terreur plus sombre!..

d'un ton pénétré.

Ce n'est pas la vertu qui craint l'obscurité.
Dieu!

SCENE II.

MÉRINVAL *pere*, HENRI *accourant avec de la lumiere.*

HENRI.

QU'AVEZ-VOUS, Monſieur? tremblant, pâle, agité! . .

Il poſe la lumiere ſur la table.

MÉRINVAL.

à part.

Je n'ai rien, mon ami. . . Tâchons de nous contraindre.

HENRI.

Mais, Monſieur. . .

MÉRINVAL, *à part.*

Des mortels je ſuis le plus à plaindre.
Quand le cours de mes maux ſera-t-il terminé?. .
Henri, quelle heure eſt-il?

HENRI.

Quatre heures ont ſonné.

MÉRINVAL.

Tu dormois?

HENRI.

Oui, Monſieur.

MÉRINVAL, *à part & d'un ton pénétré.*

L'innocence repoſe.

Henri. . . *Il se leve, & mettant la main sur le bras de Henri, d'un ton de douleur.*

Je ne dors plus !

HENRI.

Et quelle est donc la cause
De la mélancolie où je vous vois plongé ?
Vous tournez vers le ciel un regard affligé !
Un sourd chagrin vous mine & malgré vous éclatte !
Le bonheur d'être aimé n'a plus rien qui vous flatte !
Vous fuyez vos amis par vous-même invités !
Vous cherchez la retraite & soudain la quittez !
Les plaisirs de la chasse & de l'agriculture,
Tout vous déplaît, Monsieur, jusques à la lecture,
Le plus cher autrefois de vos amusements !
Ce séjour à vos yeux perd tous ses agréments !
Vingt-six ans de service, un zele inviolable,
Une fidélité constante, irréprochable,
Les soins que j'ai donnés à Monsieur votre fils
Dès sa plus tendre enfance entre mes mains remis,
Doivent, j'ose le dire avec quelque assurance,
M'avoir acquis des droits à votre confiance ;
D'où naît ce sombre ennui... qui vous sera fatal ?
N'est-il point de remede à cet étrange mal ?
Nous tremblons pour vos jours. Encore hier, ma femme..

MÉRINVAL, *avec vivacité.*

Ta femme ! .. De quels traits tu viens me percer l'ame ?

Henri, j'eus une épouſe, & ... je la pleure envain.

HENRI.

Une mort imprévue a fini ſon deſtin,
Nous la regrettons tous : elle avoit tant de charmes,
Tant de vertus !.. qui peut lui refuſer des larmes ?
Tout par ſa bienfaiſance étoit heureux ici ;
Sa tendreſſe...

MÉRINVAL *allant au devant de Henri, & avec une eſpece de fureur.*

Cruel... *Il change de ton.*

Laiſſe-moi, mon ami.
J'attendrai que le jour en ces lieux reparaiſſe ;
Il calme quelquefois le chagrin qui nous preſſe.

HENRI.

Oh ! vos ordres, Monſieur, ne ſeront point ſuivis ;
Je vole de ce pas chez Monſieur votre fils...
Je l'éveille...

MÉRINVAL.

Henri ! modere un zele extrême.
Epancher ſes douleurs dans un cœur que l'on aime,
Loin de les adoucir, c'eſt les multiplier.
Le fardeau qui m'accable, eſt pour moi tout entier.
Depuis deux jours, mon fils venu dans cet aſyle,
Avec ſa jeune épouſe y goûte un ſort tranquile :
N'allons point leur ravir les douceurs du repos ;
C'eſt à moi de veiller, de ſouffrir tous les maux...
Henri ... ce fils ſi cher ... il reſſemble à ſa mere !
Ce ſont ſes traits, ſa voix ... va, te dis-je, j'eſpere

Que ces livres pourront m'attacher un moment;
J'essairai d'y puiser quelque soulagement;
Ils suspendront du moins mes cruelles allarmes;
Hélas! plus d'une fois ils ont reçu mes larmes.

SCENE III.

MÉRINVAL *seul prend un livre, & après s'être efforcé de lire quelques instans, il le remet sur la table.*

NON, rien ne rend le calme à mes sens agités;
Des fantômes toujours errent à mes côtés;
Du malheureux Evard l'ombre pâle & sanglante,
A mes yeux effrayés toujours se représente;
Je vois... je vois ma femme à ses derniers moments
Demandant à mourir dans mes embrassements.
Qu'ai-je fait? .. enflammé d'un courroux légitime,
J'ai vengé mon honneur ... la vengeance est un crime:
Je l'éprouve à mon trouble, à mes tourments secrets!
Quels seroient donc les maux attachés aux forfaits?
O Dieu, dont la colere en cet instant m'accable,
Dieu! le remords suffit pour punir le coupable!..

Il apperçoit son fils & se levant avec vivacité.

Mon fils!

SCENE

SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, *dans un habit de matin & annonçant le désordre & l'agitation.*

MÉRINVAL *fils.*

QU'AI-JE entendu, mon pere ?..

MÉRINVAL *pere.*

Quoi ! Henri ...

MÉRINVAL *fils.*

Ne devoit rien cacher à mon cœur attendri :
J'apprends ... vous ressentez une peine secrete!
Ah ! ne ménagez point ma tendresse inquiete,
Auriez-vous des chagrins qu'on ne peut soulager,
Mon pere ? je pourrai du moins les partager.
J'accourois dans vos bras, après dix ans d'absence...

MÉRINVAL *pere.*

D'un serviteur zélé j'excuse l'imprudence.
Je n'ai point de chagrins, mon fils ... il est des coups...
N'en sois jamais frappé... Mérinval, gardez-vous
D'écouter les transports d'une fureur jalouse...,
Retournez, retournez auprès de votre épouse ;
Jouissez d'un bonheur, helas ! que j'ai perdu.
Mon fils, le doux repos est fait pour la vertu...
Allez, retirez-vous.

MÉRINVAL *fils.*

D'un ſilence cruel votre douleur s'irrite!
Vos ſoupirs étouffés brûlent de s'exhaler !
Dans vos yeux, je ſurprends des pleurs prêts à couler!..
Ah! dans le ſein d'un fils, laiſſez-les ſe répandre;
Il n'eſt point, croyez-moi, de cœur qui ſoit plus tendre;
L'amour... vous me verrez embraſſer vos genoux.

Il ſe jette aux pieds de ſon pere.

Au nom de cet amour, parlez, expliquez-vous.

MÉRINVAL *pere, avec des larmes & embraſſant ſon fils.*

Leve-toi, mon cher fils... ainſi j'ai vu ta mere...
Que veux-tu ?

MÉRINVAL *fils.*

S'il ſe peut, vous conſoler, mon pere,
Ou pleurer avec vous ... Vous ne m'écoutez pas !
Votre trouble s'augmente ... où portez-vous vos pas ?

Le pere veut ſortir, le fils s'oppoſe à ſon paſſage.

Vous céderez, mon pere, à mes cris, à mes larmes;
Vous daignerez m'ouvrir un cœur chargé d'allarmes...
Je n'en puis plus douter.

MÉRINVAL *pere.*

Tu ne ſçaurois guérir
Le chagrin... dont bientôt tu vas me voir mourir.

MÉRINVAL *fils.*

Seriez-vous offenſé d'un nœud que la tendreſſe,
Que même votre aveu ſollicitoit ſans ceſſe ?
Au moment où l'hymen formoit nos doux liens,
Il eſt vrai qu'Eugénie a perdu tous ſes biens,
Diſſipés ſans retour par un revers funeſte :
Mais tous les agréments, mais la vertu lui reſte,
Et c'eſt-là le tréſor qui fixe tous mes vœux...
N'auriez-vous pas mon cœur ?

MÉRINVAL *pere.*

J'applaudis à tes feux.
Malheur à ces parents dont le pouvoir barbare
Veut aſſervir l'amour à la fortune avare,
Et qui de leurs enfants ſombres perſécuteurs,
Leur font un joug de fer des nœuds les plus flatteurs!
Le trouble ſuit toujours ces chaînes qu'on déteſte.

MÉRINVAL *fils.*

Et d'où peut naître enfin ce chagrin ſi funeſte ?
Un triſte événement qu'on a pu me cacher,
Mon pere, de vos mains viendroit-il arracher
Ce bien, prix glorieux du ſang de nos ancêtres ;
Qu'ont encore groſſi les faveurs de nos maîtres ?
Ma fortune eſt à vous, trop heureux...

MÉRINVAL *pere.*

Non, mon fils.
Ce n'eſt point l'intérêt qui cauſe mes ennuis ;
L'indigence n'eſt pas le coup le plus terrible :
Il eſt des maux plus grands pour une ame ſenſible...

Va retrouver ta femme, & ... laisse-moi mourir...
C'est en vain...

MÉRINVAL *fils.*

Je sçaurai... Je veux vous secourir.

MÉRINVAL *pere.*

Tu prétends pénétrer un horrible mystere ?

Il court à son fils, & le serrant dans ses bras avec un frémissement,

Ah! malheureux enfant, digne d'un autre pere,
Que me demandes-tu ? .. Connais donc mon destin :
D'un mot, je vais porter la terreur dans ton sein :
Dans ce vieillard mourant, objet de ta tendresse,
Qui n'a d'ami que toi, qui dans ses bras te presse,
Frémis, tu vas ouir le comble de l'horreur,
Tu vois... un meurtrier...

MÉRINVAL *fils.*

Ciel !

MÉRINVAL *pere.*

Un empoisonneur.

MÉRINVAL *fils.*

O ciel !

MÉRINVAL *pere.*

C'est encor peu, Mérinval, de ces crimes :
Quand tu feras instruit du nom de mes victimes,
Tu frémiras bien plus. Sans doute, un Dieu vengeur
Veut aux regards d'un fils développer mon cœur,
Des effets surprenants d'un coùrroux implacable,
Lui montrer dans son pere un exemple effroyable !

Nous ferions malgré nous entraînés aux forfaits!
O Sageffe éternelle! adorons tes décrets.
Mon malheur réunit tous les malheurs enfemble,
Tous les coups. Affieds-toi, mon fils; écoute & tremble.

Au fortir de l'enfance, un inftinct belliqueux
M'emporta fur les pas qu'ont tracés nos ayeux.
Pour modele & pour chef je choifis ce grand homme,
Ce célebre Condé que la France renomme;
Mes mains eurent l'honneur de porter fes drapeaux:
L'amour vint m'enlever à ces nobles travaux;
Alors mes vœux en lui trouvoient le bien fuprême!
Les parents de Sophie, & Sophie elle-même,
Obtinrent d'un amant, pénétré de fes feux,
Qu'il ne fût plus foldat pour être époux heureux.
D'un hymen défiré les flambeaux s'allumerent;
Sous quel aufpice, ô Dieu! ces liens fe formerent!
Ce château m'attendoit; il nous reçut tous deux
Pour y goûter en paix un amour vertueux,
Augmenté par le tems, nourri par la conftance.
Ces beaux jours font enfin marqués par ta naiffance:
Je fuis pere; mon cœur s'ouvre aux plus doux plaifirs:
Il fembloit que le ciel eût comblé mes defirs;
Malheureux! je croyois à de fauffes careffes!
Qu'il me devoit, hélas! vendre cher fes largeffes!
Séligni, que le fang à ma femme allioit,

D'une douce retraite avec moi jouiſſoit;
Il entroit dans cet âge où la fougueuſe ivreſſe,
Surprend nos ſens trompés & corrompt leur faibleſſe :
Une de ces beautés, l'opprobre de l'amour,
Enflamme Séligni, l'arrache à ce ſéjour,
L'entraîne ſur ſes pas dans la ville prochaine :
Ils alloient s'épouſer : je m'oppoſe à leur chaîne ;
Contre un cœur trop épris j'arme tous ſes parents;
On écarte l'objet de ces vœux imprudents ;
Le ſort nous favoriſe : il termine ſa vie.
L'ardeur de Séligni n'en eſt point refroidie ;
Sa haine contre moi s'empreſſe d'éclater :
Peut-être aurois-je dû, moins prompt à l'irriter,
Pour vaincre ſon penchant, employer plus d'adreſſe.
L'indulgence a ſouvent ramené la jeuneſſe.
De ſon parent, ma femme affaibliſſant l'erreur
Du ſoin de la combattre accuſoit la chaleur ;
Des nuages légers entre nous s'éleverent ;
La raiſon & l'amour bientôt les diſſiperent ;
J'en devins plus heureux, ainſi que plus épris.

MÉRINVAL *fils.*

Vous pleurez !

MÉRINVAL *pere.*

Ah! je dois verſer des pleurs, mon fils !
De mes maux, c'eſt ici que la carriere s'ouvre ;
Toute mon infortune à mes yeux ſe découvre ;

Eh! quel enchaînement de revers pleins d'horreurs!
Dans le ſein de l'amour, comblé de ſes douceurs,
Un autre ſentiment preſſoit encor mon ame:
J'éprouvois le beſoin d'une nouvelle flamme,
J'implorois l'amitié, chere & funeſte erreur,
Qui non moins que l'amour, a fait tout mon malheur.
Le retour de la paix dans ces cantons amene,
Un officier connu, que diſtinguoit Turenne;
Par ſon propre mérite, il s'étoit élevé;
On le nommoit Evard: un eſprit cultivé,
Des dehors prévenants, une heureuſe figure,
Paraiſſoient annoncer une ame honnête & pure...
Il devient mon ami; ſon commerce attachant
Pour mon ſenſible cœur, tous les jours, plus touchant,
D'un pere abſent de toi ſoulageoit la triſteſſe.
Ta famille, à Paris appellant ta jeuneſſe
Te formoit à ces arts que l'on néglige ailleurs.
Ne goûtant de l'amour que ſes plaiſirs flatteurs,
J'ignorois ces tourments nés de la jalouſie,
Du cœur humain, hélas! la plus ſombre furie!..
Ses ſerpents enflammés paſſent tous dans mon ſein.
Un billet, dont mes yeux méconnaiſſent le ſeing,
M'apprend que cet ami, ce monſtre que j'embraſſe,
Apporta dans ces murs tout l'enfer ſur ſa trace,
Qu'il trahit l'amitié, la nature, le ciel,
Qu'il reſpire les feux d'un amour criminel,
Qu'il eſt mon aſſaſſin ... un infâme adultere.

MÉRINVAL *fils.*

Votre ami le plus cher!

MÉRINVAL *pere.*

Ce n'eſt pas tout: ta mere...
Quel aveu! quels forfaits! ta mere l'écoutoit,
Ta mere étoit coupable & me déshonoroit.

MÉRINVAL *fils.*

Ma mere, ô Dieu! ma mere!

MÉRINVAL *pere.*

Elle combloit l'outrage:
Dans ſon perfide ſein, elle portoit un gage
De cet indigne amour ſi fatal à tous trois.

MÉRINVAL *fils.*

Ah! mon pere, arrêtez... Tous les coups à la fois!..

MÉRINVAL *pere.*

La foudre va les ſuivre. Une ſeconde lettre
Qu'une main étrangere en mes mains fait remettre,
Me confirme mon ſort par cent détails affreux
Qui me percent toujours de traits plus douloureux.
Mon fils, quels noirs excès ma bouche te raconte!
Il ne m'eſt plus permis de douter de ma honte,
La vengeance me reſte, & je cours l'embraſſer;
Je vole au ſcélérat qui ſçut trop m'offenſer;
Il cherche la raiſon du courroux que j'annonce:
Le fer étincelant eſt ma ſeule réponſe;
Je le force à parer les coups d'un bras vengeur:
Il me ſemble à regret repouſſer ma fureur;
Il tombe, il oſe encor d'une voix défaillante,

M'appeller

M'appeller ſon ami ; lui! ma rage s'augmente ;
Malgré moi cependant je détourne les yeux,
Et je porte la mort dans ſon flanc odieux.

MÉRINVAL *fils*.

Quel horrible poiſon verſé ſur votre vie !
Je ſens tous vos revers ; mon ame en eſt remplie.
Seroit-il des humains créés pour le malheur ?

MÉRINVAL *pere*.

Nous étions ſans témoins : mais j'emportois mon cœur,
Mon cœur, qui contre moi ſe ſoulevoit ſans ceſſe,
Qui de meurtre accuſoit ma fureur vengereſſe,
Qui me peignoit Evard ſous les traits d'un ami,
Egorgé de mes mains ... ah! je l'ai trop chéri !
Tout couvert de ſon ſang, accouru vers ta mere,
Je lui crie : il eſt mort l'ingrat qui t'a ſçu plaire.
— Que dites-vous? — Evard, le traître eſt au tombeau,
Et c'eſt moi qui l'y plonge & qui ſuis ſon bourreau :
Voilà, femme perfide, où m'a conduit ton crime!
Tremble & ſois en ce jour ma ſeconde victime...
Je frappois : l'infidelle embraſſant mes genoux,
Découvrant mille attraits à mes regards jaloux,
Tremblante, échevelée, expirant dans les larmes,
L'emporte, & de ma main, je ſens tomber mes armes ;
Elle ſoutient qu'Evard, qu'Evard eſt innocent...
Elle ſe juſtifie. Ah! qu'il étoit puiſſant

L'empire que l'ingrate avoit pris ſur mon ame!
Que j'avois peine à vaincre une ſi vive flamme,
A croire que Sophie avoit pu me trahir!
J'allois plus que jamais ſous ſon joug m'aſſervir,
L'adorer. De ce cœur où rentroit la parjure,
Un troiſieme billet vient r'ouvrir la bleſſure,
Inſulte à ma faibleſſe, apporte un nouveau jour
A des yeux qui vouloient ne voir que mon amour.
Il faut donc m'y réſoudre & la trouver coupable! ..
Son ſort eſt décidé. Ma main impitoyable,
Malgré des ſentiments dont je dompte l'effort,
S'empreſſe à préparer le breuvage de mort.

Après un long ſilence.

Je le porte à ta mere.

MÉRINVAL *fils.*

O ciel!

MÉRINVAL *pere.*

—— Reçois, perfide,
Le prix que te devoit ma vengeance timide;
Ton juge te punit & tu n'as plus d'époux;
Prends & meurs. Elle croit déſarmer mon courroux:
— Je n'entends plus tes cris; je ne vois plus tes larmes;
Ces yeux trop deſſillés ſont fermés ſur tes charmes:
Tu mourras. Auſſitôt d'un front calme & ſerein,
C'eſt un préſent, dit-elle, offert par votre main;
Je l'accepte avec joie: il finira mes peines.
Donnez. *Après un repos.*

L'affreux poiſon a coulé dans ſes veines.
Ma victime expirante, alors ſe ranimant,
Accuſe ainſi l'excès de mon reſſentiment :
— Et c'eſt vous qui cauſez le trépas de Sophie !
Vous qu'elle a tant aimé !.. La noire jalouſie
Vous empêche aujourd'hui d'écouter la pitié ;
Vous avez immolé l'amour & l'amitié.
Evard ne brûla point d'une ardeur criminelle,
Et vous eûtes toujours une épouſe fidelle.
Trop tard vous gémirez ſur mon fatal deſtin.
Mais que vous avait fait ce gage qu'en mon ſein...
— Je m'écrie à ce mot : ce qu'il m'a fait, cruelle !..
— Mérinval, il étoit votre enfant, pourſuit-elle.
— Mon enfant ! — Oui, c'eſt vous, c'eſt ſon pere inhumain,
C'eſt vous qui devenez ſon horrible aſſaſſin.
Mon enfant ! Cette image en mon ame jettée,
Des troubles de la mort une femme agitée,
Que ſçais-je ? la pitié qu'on ne peut étouffer,
Tous ces traits de mes ſens reviennent triompher.
Je volois au ſecours d'une épouſe mourante.
— Ces inutiles ſoins tromperoient votre attente ;
Ç'en eſt fait, & la vie a pour moi diſparu,
Tout eſt fini. Le ciel connaît ſeul la vertu.
Un fils nous reſte encore, adoré de ſa mere...
Que celui-là du moins trouve dans vous ſon pere !

MÉRINVAL *fils, en pleurant.*

O ma mere !

MÉRINVAL *pere.*

Elle dit, & me tendant les bras...
Je m'y jette... Je veux l'arracher au trépas,
Sous mes larmes r'ouvrir sa paupiere égarée;
Mon cœur presse son cœur... *Après un long silence.*
Elle étoit expirée.

MÉRINVAL *fils.*

Quel destin! je succombe à mon accablement.

MÉRINVAL *pere.*

Mon sort t'est dévoilé; juge de mon tourment:
J'ai satisfait l'honneur; j'ai vengé mon injure;
Et sans cesse en mon ame un sombre accent murmure!
Le remords me consume! Un ténébreux effroi,
Et la nuit & le jour s'éleve autour de moi!
De ma femme, d'Evard les ombres menaçantes
Me poursuivent partout, partout me sont présentes,
Jusques à cet enfant qui vient m'épouvanter!..
Ils étoient criminels, je n'en sçaurois douter...
Et je ne goûte point la paix de l'innocence!
Le ciel se seroit-il réservé la vengeance?
Sans usurper ses droits, n'oserions-nous punir?
Notre partage, hélas! n'est-il que de souffrir?

Il se leve.

Après un tel aveu qu'un pere a fait entendre,
Vous concevez, mon fils, le parti qu'il doit prendre.
Si la religion n'eût arrêté mon bras,
J'aurois depuis longtems avancé mon trépas.

Vivre eſt un châtiment que ſon ordre m'impoſe;
Du reſte de mes jours qu'elle ſeule diſpoſe:
Je cours m'enſevelir dans ces aſyles ſaints,
Ouverts par ſa clémence aux malheureux humains;
J'y donnerai des pleurs à ces triſtes victimes.
J'aurois dû pardonner : j'ai partagé leurs crimes;
Oui, coupable comme eux. . . S'ils étoient innocents!

SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, UN DES DOMESTIQUES DE MÉRINVAL *pere*.

LE DOMESTIQUE *à Mérinval pere*.

CETTE lettre, Monſieur. . .

MÉRINVAL *fils ſur le devant du théâtre, & dans l'accablement.*

Quel trouble en tous mes ſens!

MÉRINVAL *pere, au domeſtique.*

De qui ?

LE DOMESTIQUE.

D'un inconnu.

MÉRINVAL *pere.*

Donne. Point de réponſe?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monſieur.

MÉRINVAL *pere.*

Cet écrit... Voyons ce qu'il m'annonce...
Eh! n'ai je pas atteint au comble des malheurs?
Qu'aurois-je à craindre encor? *Au domestique.*
Laiſſe-nous.

Le domeſtique ſort.

SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils.*

MÉRINVAL *pere, après avoir lu la lettre & l'avoir miſe dans ſa poche, tâche un moment de ſe contraindre, & tombe tout à coup dans le fauteuil qui eſt près de la table, en s'écriant :*

Je me meurs.

MÉRINVAL *fils, courant à ſon pere.*

Quel mal ſoudain vous preſſe? Ecoutez-moi, mon pere.
Daignez... Il toucheroit à ſon heure derniere!
Il va au fond du théâtre, & à haute voix :
Holà, quelqu'un! Henri! venez tous... du ſecours!

SCENE VII.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, HENRI & *plusieurs autres* DOMESTIQUES *accourant.*

MÉRINVAL *fils.*

à Henri, & ensuite aux autres domestiques.

MON pere est expirant.. Prenons soin de ses jours ;

Dans son appartement qu'on m'aide à le conduire.

On emmene Merinval pere, qui est toujours sans mouvement; il a la tête penchée dans le sein de son fils.

O ciel ! à tant de coups mon cœur peut-il suffire ?

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, EUGÉNIE, HENRI, DEUX AUTRES DOMESTIQUES.

MÉRINVAL *pere, toujours en robe de chambre, a dans les mains une épée dont il veut se percer: il est entouré des acteurs qu'on vient de nommer; son fils surtout tente de lui arracher cette épée. Eugénie, après s'être unie aux efforts de son mari, pousse un cri au moment où elle voit son beau-pere prêt à s'ôter la vie; elle tombe évanouie dans les bras de Rose, tandis que Mérinval fils s'obstine à vouloir s'opposer à la fureur de son pere.*

MÉRINVAL *fils à son pere & s'efforçant de lui ôter l'épée.*

Vous n'accomplirez pas cet horrible dessein,
Mon pere... non...

HENRI *se joignant au fils.*

Monsieur...

MÉRINVAL *fils à son pere.*

Percez plutôt mon sein.

Attenter à vos jours! quelle aveugle furie?..
Daignez envifager ma femme évanouie...
Ah! vous nous frappez tous...

Il lui arrache l'épée qu'il jette loin de lui, & que Henri ramaffe & donne à un autre domeftique.

à Henri. De fes mains écarté,
Que ce fer pour jamais, Henri, lui foit ôté;
Affeyons-le. *Aidé de Henri & des autres domeftiques, il affied Mérinval pere, à qui il échappe des mouvements convulfifs, qui enfuite leve les yeux au ciel, gémit & tombe dans un profond accablement de douleur; fon fils l'embraffe.*

Mon pere... Il ne veut point m'entendre!
Hélas! c'eft votre fils, votre ami le plus tendre...

à Henri, qui eft près de Mérinval pere.

Obferve bien... *Il va à fa femme.*

Reprends tes efprits égarés,
Calme-toi: tes regards vont être raffurés.

Eugénie revient de fon évanouiffement, regarde Mérinval pere & refte toujours dans les bras de Rofe.

Nous fçaurons adoucir ce défefpoir farouche...

Il retourne à fon pere.

Ne vous fuis-je plus cher?

Son pere lui ferre tendrement la main.

Eh bien! fi je vous touche,
Si la nature encor vous parle en ma faveur,
Ma voix défarmera cette fombre fureur;
J'en apprendrai du moins la caufe inconcevable;
Jettez fur nous les yeux: votre état nous accable.

Mérinval pere leve la tête; après avoir pouſſé un long gémiſſement, il fait ſigne de la main à Henri & aux autres domeſtiques de ſe retirer.

Cédez à ſes deſirs. *Aux domeſtiques.* Allez, éloignez-vous.

Mérinval pere fait de nouveaux ſignes de la main pour qu'Eugénie & Roſe ſe retirent auſſi.

A Eugénie.

Suis leurs pas. A l'inſtant tu revois ton époux.

SCENE II.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*.

Mérinval pere, toujours dans le même accablement, a la tête appuyée ſur ſa main.

MÉRINVAL *fils*.

Vous êtes obéi: nous ſommes ſeuls; peut-être,
Mon pere m'inſtruira d'où ce tranſport peut naître?
Faut-il en accuſer ce malheur effrayant
Dont le tems vous rendra le fardeau moins peſant?..
Chaſſez de votre eſprit ces terreurs formidables...

MÉRINVAL *pere ſe levant avec emportement, pouſſant un cri lugubre & tendant ſes mains vers le ciel.*

Ils n'étoient point coupables.

Il retombe dans le fauteuil, accablé de ſa ſituation.

MÉRINVAL *fils.*

Qu'ai-je entendu! ma mere! .. ô douleur! ô regrets!

MÉRINVAL *pere, tirant précipitamment une lettre de sa poche & la donnant à son fils.*

Tiens: lis, lis; dans mon sein enfonce tous les traits.

MÉRINVAL *fils prend la lettre; pendant ce tems, son pere est agité de divers transports de douleur & de désespoir; il se couvre le visage de ses mains. Mérinval fils lit à haute voix.*

„ Je puis enfin jouir d'une juste vengeance!
Je commencerai par t'offrir
L'image des tourments dont tu me fais mourir;
Ils ont passé ton espérance.
Pour moi dans l'univers il n'est plus de plaisir,
Qu'un seul, qu'un seul que je goûte d'avance!
Plus que moi tu pourras souffrir.
Rappelle tes excès: armé contre la flamme,
Qu'un amour violent allumoit dans mon ame,
Ton caprice à ses loix prétendit m'asservir.
L'objet que j'adorois, victime de ta rage,
Eprouva par tes coups le sort le plus affreux;
D'un hymen attendu nous préparions les nœuds;
Ta fureur les rompit; elle osa davantage:
Loin de moi, mon amante enlevée à mes vœux,
Vit flétrir ses beaux jours dans un dur esclavage;
Le chagrin dans la tombe est venu la plonger;
Elle est morte, en un mot, cette femme chérie!
Je l'aime encore avec idolâtrie!

Et j'ai vécu pour la venger.
Mon ame ici ſe répand toute entiere.
Tels furent tes bienfaits: en voici le ſalaire:
Habile à me jouer de ta crédulité,
(Que l'amour qui ſe venge, eſt un puiſſant génie!)
J'ai ſçu, dans ton ſein agité,
Jetter tous les ſerpents, toute l'atrocité
D'une ſtupide & noire jalouſie.
J'ai faſciné tes yeux, dénaturé ton cœur,
Perverti ta raiſon. En eſclave docile,
Tu ſervois à mon gré mon avide fureur;
Sur tous tes mouvements j'avois un œil tranquile;
Chaque jour, j'ajoutois à ton aveugle erreur.
Oui, c'eſt moi qui ſans ceſſe irritant ta colere,
Par le ſecours heureux d'une main étrangere
T'écrivois, nourriſſois, échauffois tes tranſports,
Subjuguois ton amour, étouffois tes remords.
C'eſt moi qui dirigeant un de tes domeſtiques,
Par l'intérêt, à mes projets ſoumis,
Ai de ſes faux rapports appuyé mes écrits,
Et t'ai fait embraſſer mille objets fantaſtiques;
Je comptois tous tes pas dans le piege affermis;
Juſqu'au bout ma vengeance a dévoré ſa proie.
Vois donc tous tes forfaits, & ſens toute ma joie:
Evard étoit l'exemple des amis;
Ta femme, celui des épouſes;
Cet enfant, il étoit le tien;
Tous les trois, je ſçais tout, on ne m'a caché rien,

Ont ſuccombé ſous tes fureurs jalouſes...

Mérinval fils jette la lettre ſur la table & court avec précipitation vers le fond du théâtre.

MÉRINVAL *pere.*

Où vas-tu, Mérinval?

MÉRINVAL *fils.*

De cent coups réunis

Percer le monſtre affreux...

MÉRINVAL *pere.*

Il n'eſt plus tems, mon fils!

L'impunité... reprends cette lettre fatale.

MÉRINVAL *fils, revient ſur ſes pas, reprend la lettre & continue de lire;*

Et c'eſt où t'attendoit un amant outragé!
En vains éclats ton déſeſpoir s'exhale.
Ne meurs pas, ne meurs pas; j'en ſerai plus vengé:
Souffre après ces revers tout le malheur de vivre.
C'eſt à ton propre cœur que Séligni te livre...
Ne vas point concevoir le projet inſenſé
De vouloir m'égaler dans l'art de la vengeance;
Mon ſort, quand juſqu'à toi ma lettre aura paſſé,
Ne ſera plus en ta puiſſance;
Sous un ciel étranger, j'aurai fixé mes pas.
Puiſſe ma haine encor ſurvivre à mon trépas!
D'un aſyle ignoré, j'inſulte à ta ſouffrance."

Et ma main ne ſauroit lui déchirer le flanc,
S'enfoncer à plaiſir dans ſon cœur tout ſanglant!

J'irai... Je ſurprendrai ſa trace fugitive...
Ma mere...

MÉRINVAL *pere.*

Eh bien, mon fils, tu voudras que je vive?

Il ſe leve avec fureur & court à ſon fils avec le même emportement.

Mérinval, de ton bras, j'attends les premiers coups.
Du ciel qui m'a proſcrit, aſſouvis le courroux;

Il lui découvre ſon eſtomac.

Perce un cœur fatigué du poids de l'infortune.
Tout, tout m'eſt odieux, me bleſſe, m'importune;
Toi-même... Hâte-toi d'anéantir ce cœur,
Eternel aliment d'un éternel malheur;
Et montre-toi mon fils, en m'arrachant la vie.

MÉRINVAL *fils, embraſſant ſon pere.*

Que la mienne plutôt cent fois me ſoit ravie!
Eh! mon pere, quittez, quittez ce noir deſſein;
Vous nous plongez à tous un poignard dans le ſein.

Pendant ce tems, Mérinval pere va ſe rejetter dans le fauteuil & laiſſe échapper divers mouvements d'agitation; il pleure, il a la tête penchée ſur ſon ſein.

Au nom de la tendreſſe, au nom de la nature,
Qui par ma bouche, hélas! vous preſſe, vous conjure,
Mon pere, accordez-moi... daignez-vous rendre aux pleurs

Il ſe jette à ſes pieds.

Dont j'arroſe vos pieds en ce moment d'horreurs;
Si vous reſtez toujours à ces pleurs inſenſible,

Si vous gardez toujours un esprit inflexible,
Que le sang près de vous réclame en vain ses droits,
De la religion braverez-vous les loix?
C'est elle...

MÉRINVAL *pere.*

Mérinval, ils n'étoient point coupables!

MÉRINVAL *fils.*

Ecartez, écartez des tableaux effroyables.
Sans être criminel, l'erreur vous a perdu;
Mais domptez votre sort à force de vertu.
Promettez donc au ciel dont aujourd'hui vous-même
Reconnaissiez l'empire & la bonté suprême,
Promettez de porter le fardeau de vos jours,
Et sensible à nos soins, d'en respecter le cours.
Triomphez des assauts qu'un noir chagrin vous livre.

MÉRINVAL *pere relevant son fils, se levant lui-même & s'avançant avec Mérinval au-devant du théâtre.*

Tu seras satisfait: oui, je promets de vivre,
Ou plutôt de traîner une éternelle mort.
Mon ame pour jamais est ouverte au remord!..
Mais à ces pleurs, mon fils, si tu veux que je cede,
Pour soulager mes maux, il n'est qu'un seul remede;
Tu me l'as rappellé; tantôt je te parlois
De cet asyle saint où déjà je volois;
Eh! que n'ai-je suivi cette heureuse pensée!

Cet écrit, le tourment de mon ame oppressée,
Aux mains d'un malheureux ne seroit point tombé;
A ses derniers revers il se fût dérobé.
Cet asyle m'attend; ne vas point me combattre;
Là, du moins, je vaincrai le sort opiniâtre;
Je défierai la vie & ses ennuis cruels;
Le malheur poursuit-il jusqu'au pied des autels?

MÉRINVAL *fils.*

Vous séparer de nous!

MÉRINVAL *pere.*

Tu veux que ma constance
Supporte le fardeau d'une horrible existence.
Le dessein en est pris. Tu rempliras mes vœux.
Je parts, dès ce moment. Qu'on l'ignore en ces lieux;
Que ta femme surtout n'en soit point informée;
J'aurois à redouter sa tendresse allarmée.
Arrivé par degrés à tant d'adversité;
Dans l'abîme profond où le sort m'a jetté,
Il n'est qu'un Dieu, mon fils, dont le bras me soutienne,
Et je vole à ce Dieu. Cours préparer... *Il l'embrasse.*
J'ai peine
A te laisser sortir de ce sein paternel.
Je ne sçais... Mérinval... mon fils... Va.

MÉRINVAL *fils, fait quelques pas & revient.*

Le cruel!
Il échappera donc à ma main vengeresse!

Le

Le monstre jouira de sa scélératesse!..
Quoi! l'on ne sçaura point...

MÉRINVAL *pere.*

Vains efforts! l'inconnu
Qui donna cette lettre, a soudain disparu.
Séligni.. laisse à Dieu le soin de son supplice:
Il ne peut se sauver, mon fils, de sa justice;
Le bras qui le menace & qui s'appésantit,
Atteint partout le crime & partout le punit;
Eh! n'a-t-il pas son cœur qui me venge, sans doute?
Dérobe-moi les pleurs que mon départ te coûte.
J'emporte, en te quittant, l'espoir consolateur
Que mes revers pourront affermir ton bonheur:
Mérinval, je te laisse une image terrible
Des excès où s'égare une ame trop sensible.
Va, te dis-je, & reviens promptement...

SCENE III.

MÉRINVAL *pere, seul, regardant son fils jusqu'au moment qu'il l'ait perdu de vue.*

De ses bras
A regret détaché... quels sont mes vœux, hélas?
Anéanti, brisé sous cent coups de tonnerre,
Je voudrois m'enfoncer au centre de la terre,
M'y cacher à moi-même; & je ne puis quitter

Ces lieux que j'ai souillés, que je dois détester.
Mon fils, après dix ans d'une absence cruelle,
M'est rendu : ma tendresse en ces murs le rappelle;
Et ce jour, ce moment... à peine je le vois!
J'embrasserai mon fils pour la derniere fois!..
Malheureux! est-ce à toi de sentir la nature?
Elle t'accusoit trop! son lugubre murmure
T'avertissoit assez de tous tes attentats;
Non, la voix du remords ne se repousse pas.
Mon ami... mon épouse... ah! ma chere Sophie,
Je possédois ton cœur & j'ai tranché ta vie!
Cet enfant, cet enfant, c'étoit le mien! ô cieux!..

Après un repos.

Je ne sçaurois trop tôt m'exiler de ces lieux.
Partons... allons mourir. Dans ma douleur profonde,
Dois-je tourner encor mes regards vers le monde?
C'est un songe qui fuit de mes sens éperdus!
Les nœuds qui m'attachoient, je les ai tous rompus!
Fatigué de la vie, au bout de ma carriere,
Je n'envisage plus, dans la nature entiere,
Qu'un cercueil... je l'embrasse & j'y porte avec moi
D'inutiles regrets, les remords & l'effroi!
Maître de nos destins, mon unique réfuge,
O mon Dieu, sois mon pere & ne sois pas mon juge...
Mon fils ne paraît point! rébelle à mes souhaits,
Voudroit-il me fermer ce séjour de la paix?
Eh! ce n'est qu'aux autels qu'une ame désolée

Peut dépofer les maux dont elle eft accablée;
Et quel autre en effet que la religion
Daigneroit m'accorder de la compaffion?
Hélas! l'humanité que j'ai trop outragée,
Par mes tourments n'eft point encore affez vengée...
Qu'il tarde à fe montrer!.. d'où vient que plus troublé...
J'entends... c'eft Mérinval... *Il apperçoit Eugénie.*
Il a tout révélé!..
Eugénie!..

SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE, *accourant précipitamment vers fon beau-pere, & dans un défordre qui décele fon agitation.*

Ah! Monfieur! ah! mon pere!

MÉRINVAL.

Des larmes!..
Expliquez-vous : pourquoi ces foudaines allarmes?

EUGÉNIE.

Mon pere! Mérinval...

MÉRINVAL.

Mon fils... eh bien! mon fils...

EUGÉNIE.

Vient de quitter ces lieux.

MÉRINVAL.

Rassurez vos esprits :
Bientôt nous le verrons.

EUGÉNIE.

D'une trop juste crainte,
Loin de la dissiper, tout redouble l'atteinte ;
Il est sorti, mon pere, enflammé de fureur.

MÉRINVAL.

Qui ?

EUGÉNIE.

Mon époux.

MÉRINVAL.

à part.

Mon fils ! .. ô nouvelle terreur !

EUGÉNIE.

Un inconnu l'aborde ; il lui parle à voix basse ;
Aussitôt Mérinval jette un cri qui me glace,
S'élance à son épée, & fuyant de mes bras,
S'échappe... il disparaît !

MÉRINVAL.

à Rose. Qu'on vole sur ses pas.
Amenez-moi Henri : que tout ici le suive. *Rose sort.*

SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE.

MÉRINVAL *troublé*.

O Dieu! Dieu! retenez mon ame fugitive!
Quel avenir m'attend?.. qu'eſt devenu mon fils?
Si c'étoit ce cruel... mes ſens d'effroi ſaiſis...
Laiſſa-t-il dans ces murs ſon infernal génie?
Faut-il encor trembler?.. *à Eugénie.*
Vous dites, Eugénie...
Un étranger... comment!.. par quel deſtin fatal...

SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI, ROSE, *pluſieurs autres* DOMESTIQUES.

MÉRINVAL *pere*, *à Henri.*

HENRI, j'ai tout perdu...qu'on cherche Mérinval;
Un inconnu... ſçachez... allez... *à part.* Où doit-il être?

A tous les domeſtiques.

Aux portes de la ville on l'atteindra peut-être;
Remontez vers le bois... du côté des torrents...

Chacun de vous prendra des chemins différents,
De tous les voyageurs aura soin de s'instruire...

Les domestiques se retirent chacun par des côtés différents. Mérinval court vers eux & les ramene.

Revenez, mes amis... Je n'ai pas pu vous dire...
Examinez... portez des regards curieux;
Observez... Ah! d'un pere aurez-vous bien les yeux!
C'est le fils le plus cher que je vous redemande...
Ramenez-moi mon fils; courez... *Il les rapelle encore.*
Non, qu'on m'attende...
J'irai... je veux... mes pas sont par l'âge affaiblis...,
Ranimé par l'amour, je trouverai mon fils...

à Eugénie.

Je sçaurai dissiper cette nuit de tristesse...
Je remets dans tes bras l'objet de ta tendresse.

Il sort accompagné de Henri & de ses autres domestiques.

SCENE VII.

EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE *en pleurant.*

Il veut me rassurer, quand lui-même éperdu...
A mes pleurs Mérinval ne sera point rendu!
Tous mes sens sont remplis du sombre effroi d'un songe:

J'entends des cris plaintifs.. dans le sang je me
plonge..
Je marche sur des morts.. j'accours à mon époux..
Je le vois expirant... percé de mille coups!..

ROSE.

Eh! pourquoi vous former ces funebres images,
Madame ?

EUGÉNIE.

Je me livre aux plus tristes présages...
Tout m'afflige & m'effraye. *à Rose.*
Ah! tu n'as point aimé!
Le véritable amour est sans cesse allarmé...
Quel seroit l'inhumain dont nous parloit son pere?
Il le connait... tous deux... pénétrons ce mystere.
Sçachons où Mérinval peut être en ce moment;
Allons nous opposer à leur emportement;
Les cruels... ils seront attendris par mes larmes;
Je m'expose à leurs coups; je vole entre leurs armes;
Je sauve Mérinval; ou le fer assassin
Terminera mes maux, en me perçant le sein.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE *égarée de douleur.*

Quoi, toujours incertaine, aux allarmes livrée,
Portant de toutes parts ma douleur égarée,
Et ne pouvant faifir la plus foible clarté!
Quel deftin accablant! quelle perplexité!
Rofe, de Mérinval on n'a point de nouvelles?
Son pere... il m'abandonne à ces terreurs mortelles!
Perfonne n'a paru?

ROSE.

Perfonne! Il faut penfer,
Madame, que bientôt vos craintes vont ceffer.
Dans leur zele empreffé parcourant cet afyle,
Ils auront étendu leur recherche à la ville,
Obfervé les chemins & les lieux d'alentour.
A vos vœux fatisfaits, tout promet leur retour;
J'embraffe avec tranfport cette flatteufe attente:
Eloignez des objets que la trifteffe enfante;

EUGÉNIE.

Ils femblent malgré moi s'attacher à mes pas.

ROSE.

ROSE.

Vous verrez votre époux...

EUGÉNIE *d'un ton de douleur.*

Je ne le verrai pas...

Je ne le verrai plus! le tourment le plus rude
Reviendra fuccéder à tant d'inquiétude.
Si le ciel daigne enfin m'éclairer fur fon fort,
Rofe, n'en doute point, on m'apprendra fa mort.
Voilà fur quel objet mon ame eft arrêtée!
Voilà dans quel malheur je fuis précipitée!
Etoit-ce mon efpoir?

ROSE.

Quel étrange penchant
Vous preffe d'écouter un noir preffentiment?
Madame, efpérez mieux de votre deftinée.

EUGÉNIE.

A peine j'ai formé les nœuds d'un hyménée
Où j'attachois, hélas! un bonheur qui n'eft plus;
Eh! je laiffe échapper des regrets fuperflus.
Ma raifon ne fçauroit, de ce trouble maîtreffe,
Etouffer une voix qui s'éleve fans ceffe;
Le ciel qui nous pourfuit, devoit fervir nos vœux:
Pleins d'un doux fentiment, nous venons en ces lieux
Pour embraffer un pere, & confoler fon âge;
L'avenir nous offroit une riante image,
Je touche, (de ce ciel eft-ce haine ou faveur?)
Au moment où je dois confacrer mon ardeur,
Sceller cette union à mon amour fi chere,

Au nom d'époufe enfin joindre le nom de mere,
Et foudain Mérinval, par un évenement
Qu'à mes yeux inquiets on cache vainement,
Court, fans doute empreffé de venger quelque
outrage,
Avec un ennemi mefurer fon courage...
Tu la déments envain : j'en croirai ma douleur,
Ce fentiment profond dont j'éprouve l'horreur...
Il paira de fon fang le tranfport qui l'anime;
Des hafards du combat il fera la victime;
Je ne m'aveugle point : je perdrai mon époux...
Et je n'ai pu fçavoir...

SCENE II.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, UN DOMESTIQUE *qui foutient Mérinval & qui l'aide à marcher. On obfervera qu'il eft habillé.*

EUGÉNIE *courant au-devant de lui.*

Il n'eft point avec vous!
Ah! parlez... il feroit inutile de feindre :
Mérinval m'eft ravi? *à Rofe.*
Je n'avois rien à craindre?..
Tu le vois. Mon malheur n'eft donc plus incertain!

MÉRINVAL, *que l'on assied dans le fauteuil qui est près de la table.*

Nous ignorons encor, ma fille, son destin!

EUGÉNIE.

Et revenu sans lui!

MÉRINVAL.

La vieillesse pesante
A secondé du sort la haine trop constante.
Mes pas précipités... Je volois vers mon fils...
Et d'un flatteur espoir mes sens étoient remplis;
De tes larmes enfin j'allois tarir la source,
Quand ma force trahie a suspendu ma course.

EUGÉNIE.

Ciel!

MÉRINVAL.

Et sans Mérinval on me ramene ici!
Espérons cependant. Le fidele Henri
Emploie à le chercher tout l'effort de son zele;
Mes autres serviteurs, pleins d'une ardeur nouvelle,
Ont redoublé leurs soins, courant de toutes parts
Dans les hameaux voisins, sur les routes épars...
On trouvera mon fils... Trop cruelle vieillesse!
Un pere devoit-il éprouver ta faiblesse?
Et les cœurs échauffés des plus vifs sentiments
Sont-ils faits pour céder à l'outrage des ans?
Ah! ma chere Eugénie, appaise tes allarmes;
Hélas! c'est dans mon sein que vont couler tes larmes.

à part.

Un inconnu... Je crains quelque nouveau forfait.

EUGÉNIE *examinant Mérinval.*

Vous vous troublez, mon pere!.. on me cache un secret.

MÉRINVAL *à part.*

O Dieu! si de mes maux la cause est découverte...

A Eugénie.

Que dites-vous? . . Mon ame à des soupçons ouverte....

SCENE III.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, UN DOMESTIQUE, *un second* DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *se levant avec précipitation & faisant quelques pas vers le nouveau Domestique.*

EH bien! l'a-t-on revu? dans quels lieux?

LE SECOND DOMESTIQUE.

C'est en vain
Que nous avons, Monsieur, parcouru le chemin
Qui borde la forêt & conduit à la ville.
Jusqu'ici la recherche est encore inutile;
Nous avons redoublé nos soins impatients,
Rien ne s'est découvert à nos yeux vigilants...
Monsieur, vous connaissez le zele qui m'inspire.

MÉRINVAL.

Mais a-t-on demandé ?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Nul n'a pu nous inſtruire.

MÉRINVAL *à part.*

Tout trahit mon eſpoir, ſe refuſe à mes vœux!

EUGÉNIE *avec vivacité à Mérinval.*

Ils n'auront point cherché!.. ſe repoſer ſur eux!
Mon pere... les cruels! ſçavent-ils comme on aime?
Ils ne l'ont point trouvé! j'irai, j'irai moi-même...

MÉRINVAL.

Qu'eſpérez-vous ?

EUGÉNIE.

L'amour affermira mes pas,
Eclairera mes yeux... Je ne reviendrai pas,
Sans ramener ce fils, cet époux que j'adore,
Mon pere, & vous voulez que je balance encore!

MÉRINVAL.

Au domeſtique.

Répondez: avec vous ils ſe ſont tranſportés
Dans ces hameaux lointains, de la route écartés?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Oui, Monſieur, ſans ſuccès.

MÉRINVAL.

Pas la moindre lumiere ?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Rien qu'un zele inutile.

MÉRINVAL.

O trop malheureux pere!

LE SECOND DOMESTIQUE.

Mais vous n'ignorez pas que Monſieur votre fils
Eſt à peine connu, même dans ce logis:
Venu depuis deux jours...

MÉRINVAL *avec tranſport.*

Des recherches nouvelles...!
Mon ami, retournez... courez... ayez des aîles...
Je ſçaurai le payer, ce ſervice important;
Allez, attendez tout d'un cœur reconnaiſſant.

Le ſecond domeſtique ſort.

à part. O ciel! je donnerois ma fortune, ma vie...
Conſerve-moi mon fils...

SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, LE PREMIER DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *à Eugénie éplorée dans le ſein de Roſe.*

O ma chere Eugénie!
Ne t'abandonne point au ſombre déſeſpoir.
Nous ſerons informés... Nous allons le revoir;
Non, ce n'eſt point, ma fille, une attente frivole.

A part, & s'avançant aux bords du théâtre.

Que dis-je, malheureux! & c'eſt moi qui conſole!

Accablé ſous le poids de revers inouis,
Faut-il que j'aye encore à trembler pour un fils?..
Séligni dans mon ame a rapporté la crainte!
Cette effrayante image y doit reſter empreinte.
Tous les traits dont je meurs, ſont partis de ſa main.

SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE; LE PREMIER DOMESTIQUE, UN TROISIÉME DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *pere*, *avec vivacité au troiſieme domeſtique.*

Il m'eſt, il m'eſt rendu?

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Nous le cherchons envain.

EUGÉNIE *à Mérinval.*

Inceſſamment mon cœur ſe releve & retombe;
Je n'ai plus d'eſpérance, & ma force ſuccombe;
Sentir les coups affreux qu'aujourd'hui je reçois,
Ce n'eſt point vivre, hélas! c'eſt mourir mille fois,
Pourrois-je m'abuſer? ſa perte eſt aſſurée,
Et la mienne...

MÉRINVAL.

Mon ame au déſeſpoir livrée...

Au troisieme domestique.

Point de nouvelles ! Dieu ! nul rayon ne me luit !

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On n'a rien découvert. Seulement on m'a dit...

MÉRINVAL.

On t'a dit ?.. Parle, parle...

EUGÉNIE *au domestique.*

Acheve.

MÉRINVAL.

O Providence !

Mérinval...

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Sur la route où le vallon commence...

MÉRINVAL.

Eh bien !

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On a trouvé, Monsieur, un corps sanglant.

EUGÉNIE.

C'est lui !

MÉRINVAL.

Mon fils !

EUGÉNIE.

Courons, mon pere, & qu'à l'instant...

MÉRINVAL.

Je ne puis soutenir ... mes forces m'abandonnent !
Les ombres de la mort, ma fille, m'environnent.
Tu n'aurois plus d'époux ! je n'aurois plus de fils !

Il va s'appuyer, la tête sur un fauteuil.

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On répand que c'étoit un voyageur...

MÉRINVAL.

Tu dis...

Un voyageur ... mes ſens ... je reviens à la vie.
Ce n'eſt point Mérinval ; tu l'entends, Eugénie ;
Nous nous précipitons au-devant du malheur ;
Que l'eſpoir a de peine à ſortir de mon cœur !

au troiſieme domeſtique.

A-t-on pu diſtinguer ſon rang, ſes traits, ſon âge ?

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Je n'ai ſçu rien de plus.

EUGÉNIE.

Que faut-il davantage ?

MÉRINVAL *à Eugénie.*

Eh ! laiſſez-moi douter. Mon eſprit incertain
Se plaît à repouſſer un horrible deſtin ;
Pourquoi ſur des ſoupçons...

EUGÉNIE.

Sur des ſoupçons, mon pere ?
Qu'exigez-vous encor ? La vérité m'éclaire !

LE TROISIEME DOMESTIQUE *à Mérinval.*

On prétend qu'il ſortoit de ces lieux...

MÉRINVAL.

C'en eſt fait !
Je vois tout mon malheur. Voilà le dernier trait,
Ciel ! *Mérinval eſt dans l'accablement.*

SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, *plusieurs* VASSAUX, *les deux* DOMESTIQUES.

UN DES VASSAUX *accourt avec joie à Mérinval pere.*

IL est retrouvé!

MÉRINVAL.

Mon fils!

LE VASSAL.

Pour vous l'apprendre,
A l'envi dans ces lieux nous brûlions de nous rendre,
Monsieur : nous l'avons sçu du fidele Henri ;
Il est instruit du sort de ce fils si chéri.
Il marche sur nos pas, & vous allez l'entendre.

MÉRINVAL *courant successivement à ses vassaux, les serrant dans ses bras.*

Que j'ai, dignes amis, de graces à vous rendre!
Comment d'un tel bienfait envers vous m'acquitter?

A Eugénie.

Par de plus doux transports laissons nous agiter...
Mon fils... est il bien vrai qu'un pere te revoie?
Tout mon cœur... j'ose encor ressentir de la joie!

EUGÉNIE *faisant quelques pas vers le fond du théâtre, & regardant de tous côtés.*

Mais ... il ne paraît point!

MÉRINVAL.

Va! tu peux espérer;
A de vaines frayeurs cesse de te livrer.
Mes amis ... pardonnez au trouble qui m'inspire;
De l'amour paternel vous connaissez l'empire:
La nature se plaît à regner dans vos cœurs,
A vous faire éprouver son charme & ses douceurs;
C'est vous qui chérissez ce sacré caractere,
Ce lien si puissant, ce tendre nom de pere;
Vous sentez ce qu'un fils...

SCENE VII.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, HENRI, PLUSIEURS VASSAUX ET DOMESTIQUES.

MÉRINVAL *courant au-devant de Henri, qui a la douleur peinte sur le visage.*

Eh bien! mon cher Henri,
Il nous est donc rendu! Que ne vient-il ici?
Pourquoi . . . seroit-ce, ô cieux! un rapport infidele?
Tu ne partages point cette heureuse nouvelle!..

Je lis dans tes regards une ſombre douleur...
Mon fils... il n'accourt point dans nos bras...

HENRI, *d'un ton touchant.*

Oui, Monſieur...
Il eſt retrouvé.

MÉRINVAL.

Dieu! tu me ſaiſis de crainte!
Tu ne peux t'exprimer que d'une voix éteinte!
Henri?

EUGÉNIE.

De quel effroi je me ſens accabler!

HENRI, *à Mérinval.*

Un moment, ſans témoins, ne puis-je vous parler?

MÉRINVAL, *aux vaſſaux & aux domeſtiques.*

Laiſſez-moi, mes amis, allez... Je vis à peine.
Que va-t-il m'annoncer?

EUGÉNIE.

Ah! ſa mort eſt certaine.

HENRI, *d'un ton touchant, à Eugénie qui veut ſortir.*

Reſtez, reſtez, Madame.

Les vaſſaux & les domeſtiques ſe retirent.



SCENE VIII.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI; *ce dernier a les yeux attachés ſur le fond du théâtre; il attend que les vaſſaux & les domeſtiques ſoient retirés; enſuite il s'avance d'un air ſombre ſur la ſcene au milieu de Mérinval & d'Eugénie : ces trois perſonnages obſervent quelque tems un ſilence ténébreux & ſe regardent avec une eſpece d'effroi.*

HENRI *tournant la vue ſur Mérinval, & d'un ton lugubre, s'adreſſant à lui.*

Oui, ſon ſort eſt connu.

MÉRINVAL.

Tu pleures! tu gémis!

HENRI.

O déſaſtre imprévu!

MÉRINVAL, *tombant dans le fauteuil près de la table, la tête appuyée ſur ſes mains.*

Je tombe... *Après quelques inſtants, il releve la tête.*

Eh bien! Henri, frappe, ôte-moi la vie:
J'attends les derniers coups.

A Eugénie qui eſt dans la plus profonde douleur.

Trop ſenſible Eugénie!..
Vous redoublez mes maux! *à Henri.*

Eſt-il bleſſé, mourant?
M'eſt-il ravi?

HENRI.

J'annonce un malheur bien plus grand!

MÉRINVAL.

Un malheur bien plus grand! cieux! il ſeroit poſſible!
Et... comment m'accabler d'un revers plus terrible?
Il n'eſt point de ſupplice à mes tourments égal.

HENRI.

Un homme aſſaſſiné...

MÉRINVAL.

Ce ſeroit Mérinval?

HENRI.

Nous ſerions trop heureux!

MÉRINVAL.

Et que va-t-il me dire?

HENRI.

Dans les flots de ſon ſang, cet étranger expire.
La main qui l'a frappé ... je n'acheverai pas...
Vous devez trop m'entendre.

MÉRINVAL.

A Henri.

O Dieu! tu m'apprendras...
Tous mes ſens égarés ſe ſoulevent d'avance...

HENRI.

Eh bien!.. l'auteur du meurtre ... eſt...

MÉRINVAL.

Mon fils?.. ton ſilence...

Cruel! tu m'as tout dit.

HENRI.

Oui, pere infortuné,

C'eſt lui, c'eſt votre fils... vers la priſon mené...

MÉRINVAL *égaré de douleur.*

Mon fils! dans la priſon! ah! c'eſt moi.. qu'on m'y traîne!

Qu'on m'y traîne!.. je dois ſubir l'affreuſe peine...

Oui, je ſuis le coupable; oui, je ſuis l'aſſaſſin;

Oui, j'ai mis à mon fils le poignard dans la main.

A Eugénie & Henri.

Vous ſçaurez tout... ma force... ah! qu'elle ſe ranime!

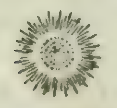
J'en eus... j'en eus aſſez pour commettre le crime,

Et je n'en aurois point, ô comble de douleur!

Pour voler à ce fils dont je perce le cœur.

La toile ſe baiſſe.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

La toile se leve. Le théâtre représente une salle, où l'on rend la justice.

SCENE PREMIERE.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, SIX CONSEILLERS, UN GREFFIER, UN HUISSIER.

Le Lieutenant Criminel est sur le siege, entouré des Conseillers. Aux pieds du Lieutenant Criminel est, de côté, le Greffier, ayant une table vis-à-vis de lui. L'Huissier est dans un coin de la salle. On observera que c'est une séance de rapport, & alors les jugements se rendent à HUIS CLOS.

LE LIEUTENANT CRIMINEL *se levant, ainsi que les Conseillers.*

Le rapport est fini. *à un des Conseillers.*
Je reste & vais entendre
Un jeune homme...

LE CONSEILLER *au Lieutenant Criminel; les autres Conseillers parlent entre eux.*

A ce crime auroit-on dû s'attendre?

Je

Je l'ai vu ... ſous des traits où ſe peint la bonté,
Cacher tant de fureur & tant d'atrocité!
Dans l'âge où la douceur ſe répand ſur la vie,
Avoir une ame au meurtre à ce point endurcie!
Ce contraſte odieux, dans l'homme préſenté,
Qu'on ne peut concevoir, m'a toujours révolté:
La touchante pitié forme ſon caractere,
Et nul monſtre ne porte un cœur plus ſanguinaire!
Seroit-il un deſtin, qui, maître de nos ſens,
Nous pouſſât vers le crime & forçât nos penchants?
D'une puiſſance enfin pour le mal agiſſante,
Notre faible nature eſt-elle dépendante?
Non, un Etre ſuprême ordonne & parle en nous;
Nous repouſſons ſa voix. ..

LE LIEUTENANT CRIMINEL *au Conſeiller.*

Etonné comme vous
Des mouvements divers dont nous ſentons l'empire,
Mon eſprit combattu cherche envain à s'inſtruire.
A l'Huiſſier.
Allez, que l'accuſé vienne. *L'Huiſſier ſort.*
En ce même inſtant
De ce mélange obſcur j'ai l'exemple frappant:
Vous parliez du jeune homme offert à votre vue?
Ma raiſon n'a jamais été plus confondue.
Oui, ſon aſpect fait naître un intérêt puiſſant,
Même juſqu'à ſa voix dont on aime l'accent;
Il annonce l'honneur, la vertu, la naiſſance;

Il a tous les dehors de l'heureuſe innocence;
Son front. . .

L'HUISSIER *revenant.*

Au Lieutenant Criminel.

Le priſonnier...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Qu'il entre. *Au Conſeiller.*

Plaignez-moi!

Je ſens tout le fardeau de mon pénible emploi.

Les Conſeillers ſe retirent par une porte oppoſée.

SCENE II.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, ME'RINVAL *fils*, LE GREFFIER, L'HUISSIER.

Le Geolier amene à la porte Mérinval & le remet entre les mains de l'Huiſſier, qui le conduit vers le Lieutenant Criminel; il eſt ſans chapeau, ſans épée, ſans boucles à ſes ſouliers, tel que ſe préſentent des accuſés. Il eſt inutile de dire qu'on a cherché à rendre cette action dans toute la vérité reçue; on a ſuivi exactement tout ce qui ſe pratique dans un interrogatoire: il y a une chaiſe de paille ou un tabouret, à peu de diſtance du Greffier.

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

O Juſtice ſuprême!
Viens diriger la mienne, & prononce toi-même.

L'ombre s'enfuit devant tes céleſtes clartés...

Qu'il approche. *Mérinval fait quelques pas au-devant du Lieutenant Criminel : l'Huiſſier ſort; il ne reſte que le Greffier qui ſe prépare à écrire.*

A Mérinval. *Il leve la main.*

Levez la main. Vous promettez

A Dieu qui vous entend, qui confond l'impoſture,

Qui lit au fond des cœurs, qui punit le parjure,

De dépoſer ici la ſimple vérité?

MÉRINVAL.

Oui, Monſieur.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Raſſurez votre eſprit agité.

MÉRINVAL, *à part.*

Moi! comme un criminel! eſt-ce l'erreur d'un ſonge!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre nom?

MÉRINVAL.

J'ai promis d'écarter le menſonge.

Mon nom... ſouffrez, Monſieur, qu'il demeure caché.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je ne puis...

MÉRINVAL.

Ce ſecret... Daignez être touché...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous manquez à la loi : ce silence la blesse...

Au Greffier. *A Mérinval.*

Ecrivez son refus. Votre rang ?

MÉRINVAL.

La noblesse

Fut un don du hazard à mes ayeux transmis ;

Je voulois par moi-même en relever le prix :

Illusion flatteuse & bientôt terminée !

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre âge ?

MÉRINVAL.

J'atteignois ma vingt-deuxieme année.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre pays ?

MÉRINVAL.

Paris, Monsieur, fut mon berceau :

Sort cruel ! que plutôt ne fut-il mon tombeau !

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

De ma compassion, moi-même je m'étonne !

Je plains... *à Mérinval.*

Asseyez-vous. *Il s'assied.*

D'un meurtre on vous soupçonne,

On vous accuse même, & de plus d'un témoin,

Qui contre vous dépose...

MÉRINVAL.

Il n'en est pas besoin,

Monsieur ; j'en fais l'aveu : je suis ... je suis coupable.

Puiſqu'on ne peut ſans crime immoler ſon ſemblable.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais qui vous a conduit? l'attrait de l'or...

MÉRINVAL *ſe levant avec une eſpece d'indignation, & mettant par un geſte involontaire la main du côté de l'épée.*

Monſieur...

Il retombe ſur ſon ſiege, & prend ſon mouchoir pour eſſuyer ſes larmes.

Ah! c'eſt à cet affront que je ſens mon malheur!..

Au Lieutenant Criminel.

Mon ame révoltée au ſeul mot de baſſeſſe...
Monſieur, je fus toujours digne de ma nobleſſe,
Et nul autre que vous ... pardonnez ... pardonnez...
A la vive douleur mes ſens abandonnés...
Non, je n'étois pas fait pour ſouffrir cet outrage.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Qui vous animoit donc?

MÉRINVAL.

La vengeance, la rage,
Toute la ſoif d'un ſang qui, ſans doute, auroit dû
Par les plus viles mains être ici répandu;
Le ciel lent à frapper, à lancer ſon tonnerre,
De ce monſtre odieux ne purgeoit point la terre:
J'ai prévenu ſes coups; j'ai déchiré ce flanc...
Oui, je me ſuis baigné dans les flots de ſon ſang.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Calmez-vous: d'où peut naître une telle furie?

MÉRINVAL.

Si vous ſçaviez ... le monſtre! il n'avoit qu'une vie...
Et pour tant de forfaits il n'a pu que mourir!
De mes coups cependant je n'ai point à rougir!
Soumis en tout aux loix par l'honneur impoſées,
Mon juſte emportement ne les a point bleſſées;
Gentilhomme & Français, c'eſt tout vous dire enfin:
Je ſuis ſon meurtrier, & non ſon aſſaſſin.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais encor, quel motif arma votre vengeance?

MÉRINVAL.

Il reſtera caché dans la nuit du ſilence.
A des prétextes vains je pourrois recourir;
Je ne ſçais point tromper ... & je ſçaurai mourir.

Il eſt inutile d'obſerver que le Greffier écrit les demandes & les réponſes.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous perſiſtez?

MÉRINVAL.

Toujours. Cette cauſe ſecrete
Jamais ne ſortira de ma bouche indiſcrete...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vos complices?

MÉRINVAL *avec fierté.*

Moi ſeul, ferme dans mon projet,
L'ai conçu, l'ai ſuivi, l'ai rempli: j'ai tout fait.
Que je ſois ſeul puni; cet aveu doit ſuffire...
Tout vous eſt révélé; je n'ai plus rien à dire.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Quoi! vous vous obſtinez?..

MÉRINVAL.

Je vous l'ai dit, Monſieur.
On n'arrachera point ce ſecret de mon cœur;
Je prétends avec moi l'emporter dans la tombe;
Non, ne vous flattez pas que j'héſite, ou ſuccombe.
Les ſupplices, la mort... & quelle mort! ô ciel!
Rien ne me fera rompre un ſilence éternel...
Je pourrois excuſer un tranſport légitime
Que l'intérêt commun doit appeller un crime,
Lorſque je ſuis peut-être à mes yeux innocent;
J'ai fait... ce que j'ai dû... je ſçais ce qui m'attend,
Que la loi me condamne & qu'elle eſt inſenſible!...
Tout mon courage cede à cette image horrible!

Avec un gémiſſement.

Ah! mon pere. *Sa tête tombe dans ſon ſein.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

Il m'émeut! que je ſens ſon malheur.

A Mérinval.

Vous avez donc un pere?

MÉRINVAL *en pleurant.*

Et voilà ma douleur!
Oui, Monſieur, j'ai mon pere, objet de ma tendreſſe,
Dont j'eſpérois, hélas! conſoler la vieilleſſe;
Une épouſe ... elle alloit donner à mon amour
Un gage... que ſes yeux ne s'ouvrent point au jour!
Il auroit à pleurer, à méconnaître un pere...

Je plonge dans la tombe une famille entiere,
Un vieillard, une femme, un enfant... tous les trois
Embraſſent vos genoux, vous parlent par ma voix.
Je ne demande point que le juge inflexible,
Vaincu par la pitié, cede à l'homme ſenſible:
Je connais la rigueur qu'ordonne votre état;
Rempliſſez ſes devoirs & ſoyez magiſtrat...
Qu'on prononce, en un mot, la ſentence mortelle:
Mais, Monſieur, la juſtice eſt-elle aſſez cruelle
Pour fermer ſon oreille à l'unique faveur
Que l'humanité même attend de votre cœur?
Oui, c'eſt l'humanité qui pour moi vous ſupplie:
Qu'un prompt trépas m'arrache au tourment de la vie!
Non, je n'aſpire point à prolonger des jours
Dont bientôt la douleur termineroit le cours;
Je rejette un fardeau qui m'indigne & me laſſe;
Je n'attends qu'un bienfait, je ne veux qu'une grace,
Monſieur: qu'à ce ſéjour dérobant mon deſtin,
J'aille ſubir la mort dans un ſéjour lointain...
Au bout de l'univers!.. mon épouſe, mon pere,
Qui n'ont point de ce ciel mérité la colere,
Du moins ne ſçauront pas ma déplorable fin;
C'eſt un fils, un époux, un malheureux enfin,
Dont chaque inſtant, Monſieur, irrite les allarmes,

Il ſe jette aux pieds du juge...

Qui dépoſe à vos pieds ſa priere & ſes larmes.
Laiſſez-vous attendrir...

SCENE

SCENE III.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, ME'RINVAL *fils*, LE GREFFIER, UN HUISSIER.

L'HUISSIER *au Lieutenant Criminel.*

UN vieillard tout en pleurs...

MÉRINVAL *se relevant avec impétuosité.*

Un vieillard! ce sera mon pere! je me meurs...

Allant à l'Huissier.

Un moment...

L'HUISSIER *au Lieutenant Criminel.*

De ces lieux sollicite l'entrée.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

A l'Huissier.

Qu'il paraisse.

Au Greffier.

Arrêtons. *Le Greffier ferme son porte-feuille.*

MÉRINVAL *au Lieutenant Criminel.*

Mon ame est déchirée...

Epargnez... *à part.* Il sçaura...

Mérinval court sur la scene, tantôt vers l'Huissier, tantôt vers le Lieutenant Criminel.

SCENE IV.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, ME'RINVAL *fils*, ME'RINVAL *pere*, LE GREFFIER, L'HUISSIER.

Mérinval pere eſt conduit par l'Huiſſier qui ſe retire; le vieillard va tomber dans les bras de ſon fils.

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part, & reconnaiſſant Mérinval pere.*

DIEU! qu'eſt-ce que je voi!
Son pere! Mérinval!

MÉRINVAL *pere, toujours dans les bras de ſon fils, après un long ſilence.*

Mon fils! c'eſt toi! c'eſt toi!
Dans quel état! ô ciel!..

Il va au Lieutenant Criminel & avec emportement:

Puniſſez le coupable;
Non, jamais d'un forfait mon fils ne fut capable...
C'eſt moi qui l'ai commis.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous dites?

MÉRINVAL *fils au Lieutenant Criminel.*

Eh! Monſieur!
N'écoutez point un pere égaré de douleur...

Qui voudroit me ſauver... *A ſon pere, bas.*
Vous me perdez, mon pere:
Cet horrible ſecret, daignez encor le taire...

MÉRINVAL *pere, au Lieutenant Criminel.*

Oui, c'eſt moi...

MÉRINVAL *fils, vivement.*

Non, mon pere, on ne vous croira pas.
A ſon pere, à part.
S'il vous échappe un mot, vous hâtez mon trépas.

MÉRINVAL *à ſon fils, bas.*

Eh bien!.. je me tairai. *Au Lieutenant Criminel.*
Contemplez ma miſere;
Ne pourra-t-on fléchir cette équité ſévere?
Faudra-t-il que mon fils ... ô pere infortuné!
A cette mort affreuſe étoit-il deſtiné?
Monſieur ... vous m'entendez? *En pleurant.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je reſſens vos allarmes;
C'eſt un cœur paternel qui recueille vos larmes.
Engagez votre fils à dire ingénuement
La cauſe & les effets d'un tel emportement,
D'où vient qu'au meurtre enfin ſa vengeance enhardie
A pu...

MÉRINVAL *pere, vivement.*

Promettez-moi de lui ſauver la vie,
Et... je dis tout, Monſieur; tout vous eſt révélé.

MÉRINVAL *fils, bas à son pere.*

Mon pere...

Au Lieutenant Criminel.

Il ne sçait rien. Par la douleur troublé...
Je vous l'ai déjà dit, c'est un pere qui m'aime,
Qu'égare un fol espoir ... une tendresse extrême...

Pendant ce tems, Mérinval pere livré à sa douleur est au-devant du théâtre.

J'osois vous demander une grace. Le ciel
Veut me faire subir le sort le plus cruel,
Aux yeux mêmes d'un pere exposer ce supplice...
J'attendrai mon arrêt, soumis à la justice:
Mais du moins permettez qu'un fils, qui va mourir,
Avec son pere ici puisse s'entretenir.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, *d'un ton pénétré.*

Parlez-lui ; j'y consens. Ce qu'un devoir austere
Voudra bien m'accorder, je suis prêt à le faire.
Croyez-moi, l'équité n'endurcit point le cœur;
Et nous devons toujours soulager le malheur.

En sortant, au Greffer.

Vous veillerez sur lui.



SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, LE GREFFIER.

Le Greffier est à l'extrémité de la salle, occupé à examiner des papiers, à les arranger. Les deux autres personnages sont avancés presque sur le bord du théâtre, de sorte qu'en parlant d'une voix peu élevée, ils ne sçauroient être entendus des personnes qui seroient au fond. Le pere & le fils se regardent quelque tems sans laisser échapper un mot.

MÉRINVAL *pere à son fils.*

VOILÀ donc mon ouvrage!
Mérinval! ô mon fils!

MÉRINVAL *fils.*

Armez-vous de courage;
Je vous réponds du mien.

MÉRINVAL *pere.*

Et tu veux, quand tu meurs,
Que je garde un secret qui causa tes malheurs!
Non, cruel, n'attends pas cet effort de ton pere;
Par quel charme invincible ai-je encor pu me taire?
Je vais tout déclarer ... aux juges assemblés
Exposer des forfaits que l'ombre a trop voilés.
A la rigueur des loix, il faut une victime·

Je la livre en leurs mains; moi ſeul ai fait le crime;
Moi ſeul ſuis déchiré par d'impuiſſants remords;
Que ſeul du châtiment...

MÉRINVAL *fils s'approchant de ſon pere.*

Contraignez ces tranſports:
On pourroit nous entendre.

MÉRINVAL *pere.*

Ah! que ces lieux, le monde,
Tout l'univers ſoit plein de ma douleur profonde!
Que mes pleurs, que mes cris ſoient partout entendus!
Qu'on ſache que c'eſt moi... tous mes ſens éperdus...

MÉRINVAL *fils.*

Un mot, mon pere, un mot.

MÉRINVAL *pere.*

Eh! que vas-tu me dire?
J'ai de tes volontés trop reconnu l'empire!

MÉRINVAL *fils.*

Ecoutez... *Il s'approche de ſon pere & d'une voix un peu moins élevée:*

Je reſſens tout le prix de l'amour
Qui pour moi vous anime en cet horrible jour,
Et j'ai pu mériter un ſentiment ſi tendre;
Combien vous m'êtes cher, mon ſort doit vous l'apprendre?
Mais, mon pere!.. écoutez. Quel eſt votre deſſein?
Que prétendez-vous faire en découvrant enfin
De nos malheurs communs la ſource épouvantable?

Mon pere criminel, en ſuis-je moins coupable?
Nous mourrons tous les deux; & pourquoi me ravir
L'eſpoir qui ſuit ma perte & ſemble l'adoucir?
Eſt-ce à vous d'augmenter la douleur qui me preſſe?..
Il vous reſte un enfant: un fruit de ma tendreſſe,
Peut-être, en ce moment, eſt prêt à voir le jour?
Mon pere, oubliez-moi; donnez-lui votre amour;
Etendez vos bontés ſur l'enfant & la mere,
La mere... Conſolez une épouſe ſi chere;
Son malheureux époux lui coûte bien des pleurs!

MÉRINVAL *pere.*

Ah! de ton ſort affreux tout reſſent les rigueurs!
Elle m'accompagnoit, & changeant de penſée,
Tout-à coup de mes bras elle s'eſt élancée,
Et mes yeux preſque éteints ont ceſſé de la voir;
Tu peux te figurer quel eſt ſon déſeſpoir!

MÉRINVAL *fils.*

O ma chere Eugénie! elle aura craint ma vue;
La ſienne irriteroit la douleur qui me tue.
Je n'ai fait cependant que remplir tous mes vœux,
En rougiſſant mes mains d'un ſang trop odieux.

MÉRINVAL *pere.*

La victime eſt ce monſtre!

MÉRINVAL *fils.*

Oui, Séligni lui-même..
Sans doute, j'ai ſervi la vengeance ſuprême;
Eh! mon bras pouvoit-il demeurer ſuſpendu?
Rempli de vos malheurs, furieux, éperdu,

Je voyois, je voyois ma mere infortunée,
Par un complot affreux dans la tombe entraînée;
Du séjour de la mort elle pouffoit des cris,
Appelloit la vengeance & l'attendoit d'un fils....
Sollicitant partout des lumieres certaines,
J'interroge, j'apprends que l'auteur de nos peines
Guidé par un motif, que j'ai peu recherché,
De retour en ces lieux, y demeuroit caché,
Qu'il les quittoit. Soudain je vole à fon paffage;
Je fens à fon afpect s'accroître encor ma rage;
Impatient, je crie à ce monftre inhumain,
En m'élançant fur lui, les armes à la main:
Arrête, fcélérat, homme indigne de vivre:
Arrête, à ma vengeance enfin le ciel te livre!
Connais ton ennemi, le fils de Mérinval.
A ce nom, d'un tranfport à mon tranfport égal,
Séligni me répond, agitant fon épée:
C'eft moi dont la fureur ne fera point trompée;
Du fang de Mérinval mon cœur eft altéré,
Qu'à longs traits de ce fang mon cœur foit enivré!
Mon deftin m'a pouffé d'abîmes en abîmes;
Viens, viens: je vais te joindre à mes autres victimes.
A ces mots, l'un vers l'autre à la fois emportés,
Tous deux nous attaquons à coups précipités.
Mon glaive chancelant d'entre mes mains s'échappe;
Le lâche s'applaudit; déjà fon bras me frappe;
Dans mon fein malheureux le fer s'alloit plonger.

Dirai-je que le ciel m'ait voulu protéger?
Mon glaive eſt reſſaiſi par une main avide,
Et vainqueur à mon tour, je fonds ſur le perfide;
Je le preſſe, l'atteins; ſon ſang jaillit. Je meurs,
Dit-il, le trépas ſeul éteindra mes fureurs.
Tu triomphes ... ma mort ne ſçauroit à ton pere
Rendre ni ſon ami, ſon enfant... ni ta mere;
Ma mere! ſon image, à ces mots inſultants,
Revient, m'enflamme encor de tranſports plus ardents.
Vainement la pitié vouloit ſe faire entendre:
Je ne vois que ma mere & ſa plaintive cendre;
Alors tout ſentiment de mon cœur eſt banni:
De cent coups ma vengeance a frappé Séligni;
Je goûtois le plaiſir d'immoler le barbare;
Et c'eſt dans cet état que de moi l'on s'empare.

MÉRINVAL *pere en l'embraſſant.*

O malheureux enfant! devois-tu l'écouter,
Ce tranſport furieux, qui va tant me coûter?
Non, je n'en croirai point l'excès de ta tendreſſe;
D'un cœur ingénieux je découvre l'adreſſe:
Tu voudrois retarder ma fin de quelques jours.
Ta femme ... elle ſçait tout, Henri même, & je cours...

MÉRINVAL *fils l'arrêtant.*

Eh! mon pere, étouffez l'ardeur qui vous emporte:
Que la nature cede à la raiſon plus forte;
Je vous l'ai déjà dit: en révélant ici

Un ſecret, qui jamais ne doit être éclairci,
Vous courez à la mort, ſans empêcher la mienne;
Avec moi condamné, vous ſubiſſez ma peine,
Mon pere, & quelle peine? on peut ſçavoir ſouffrir
Les plus cruels tourments; on peut ſçavoir mourir.
Mais ſupporter la honte!.. à cette image horrible,
Mon courage effrayé!.. l'effort m'eſt impoſſible...
Que ſur un échaffaud ... mon pere.

MÉRINVAL *pere, en le preſſant contre ſon ſein.*

Ah! malheureux!
C'eſt donc moi...

MÉRINVAL *fils ſe retirant précipitamment des bras de ſon pere.*

N'allons point nous attendrir tous deux.
Mon trépas eſt certain; ne voyons plus ma vie;
Enviſageons l'horreur qui ſuit l'ignominie;
Ah! mon pere! voilà la véritable mort,
Celle... non, je ne puis me réſoudre à mon ſort.

Il l'amene plus au-devant du théâtre & d'une voix plus baſſe:

Dans l'eſpoir de trouver un cœur qui fut capable
D'être ému de pitié ſur ma fin déplorable,
J'ai tracé ce billet:

Il porte les yeux ſur le ford du théâtre, tire un billet de ſa poche, & le donne avec précaution à ſon pere.

Je le mets dans vos mains;
Songez bien que de vous dépendent mes deſtins.

Le pere veut lire le billet

Arrêtez; hors d'ici vous daignerez le lire.

Je ne dirai qu'un mot: ce mot doit vous suffire...
Mon pere eſt mon ami.

MÉRINVAL *pere.*

Je ſuis ton aſſaſſin!

MÉRINVAL *fils.*

Je voulois vous venger; j'ai rempli mon deſſein.

SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, LE GREFFIER, LE GEOLIER.

Ce dernier entr'ouvre la porte; il vient chercher le priſonnier.

MÉRINVAL *fils*, *appercevant le geolier.*

On vient me rendre aux fers; que je vous voye encore!
Ne me refuſez pas le bienfait que j'implore...
Je l'attends de mon pere.

MÉRINVAL *pere.*

Eh! comment te revoir?

MÉRINVAL *fils.*

L'intérêt (peu d'humains combattent ſon pouvoir)
D'une affreuſe priſon vous ouvrira la porte.
Que la néceſſité ſur votre amour l'emporte.
La honte eſt tout, mon pere, & l'on brave la mort.

Il s'en va.

Mérinval pere, au moment que son fils se retire, jette les yeux sur le billet & s'écrie :

Ah! barbare! d'un pere exiger cet effort!

Il sort accablé de douleur, après avoir remis le billet dans sa poche. La toile s'abaisse.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le rideau se leve. Le théâtre représente une prison.

MÉRINVAL *fils, seul, les fers aux pieds & aux mains, assis sur une pierre au bas d'un poteau & plongé dans le plus profond accablement. La prison n'est presque point éclairée.*

Voilà donc mon destin! le partage du crime,
Des fers! le deshonneur qu'un vil trépas imprime!
Hier, hier encor, je goûtois dans mon cœur
Cette paix des vertus, qui fait le vrai bonheur;
Je m'enivrois, au sein d'une épouse adorée,
D'une innocente ardeur par le ciel consacrée;
Le plus flatteur espoir m'avoit enfin séduit;
J'allois de mon amour recueillir l'heureux fruit:
Un enfant... misérable! ah! fuis, fuis la lumiere;
A ce jour détesté, n'ouvre point ta paupiere;
Que verrois-tu? ton pere au supplice entraîné...
Laisse-moi souffrir seul le malheur d'être né...
Mais, touché de ses maux, j'ai dû venger ma mere,
Mon pere trop crédule, une famille entiere,

Moi-même qui d'un monftre ai reçu des mépris...
En regardant les fers.
Et d'un noble tranfport voilà quel eft le prix!
Si j'ai fervi l'honneur, l'amour & la nature,
Dans un fang odieux, fi j'ai lavé l'injure,
Sans doute j'offenfai ce ciel, qui m'en punit!
De la terre à jamais fon courroux m'a profcrit.
Je fçaurai me foumettre au bras qui me chatie.
Mais, fubir une fin que fuivra l'infamie,
Laiffer ce fouvenir aux forfaits deftiné,
A l'opprobre éternel voir mon nom condamné,
Quand j'efpérois m'ouvrir une carriere illuftre,
Sur ma famille enfin répandre un nouveau luftre:
Quand j'aimois la vertu, le véritable honneur:
Quand l'eftime publique affuroit mon bonheur!..
Et n'ai-je pas toujours mon cœur, ma propre eftime?
Vengeur de mes parents, ai-je commis un crime?
Que l'univers me croie un lâche meurtrier:
A mes yeux il fuffit de me juftifier.
Au jugement d'autrui peut-on être fenfible?
La vérité; voilà le juge incorruptible,
Le témoignage feul qu'on doive rechercher,
Et qui n'aura jamais rien à me reprocher...
Malheureux! où m'égare une infortune extrême?
Pour conferver l'honneur, à l'aveu de foi-même,
Je fens qu'il faut encor joindre l'aveu d'autrui;
Et c'eft-là fans retour ce qu'on m'ôte aujourd'hui..
Mon pere ne vient point adoucir ma fouffrance!

Jusqu'à ma femme, helas! qui fuit de ma presence!
Sans temoins, sans appuis, on laisse ma douleur!
C'est à ces premiers traits que s'offre le malheur!
Cherchons donc en nous-même un soutien secourable.
Dans les maux inouis dont le fardeau m'accable,
Il n'est plus qu'un espoir pour un infortuné:
De vous aussi, grand Dieu! serois-je abandonné?

On ouvre la porte de la prison.

Que va-t-on m'annoncer! finit-on ma misere?

SCENE II.

MÉRINVAL *fils*, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Il attache à la porte de la prison en dedans une espece de lampe.

Vous allez à l'instant voir Monsieur votre pere.

MÉRINVAL.

Mon pere! est-il possible! oh! combien je vous doi,
Mon ami! *apart.* Quelque espoir luiroit encor pour moi!

LE GEOLIER.

Que ne puis-je, Monsieur, vous être plus utile!
Ce n'est point l'intérêt qui m'a rendu facile:
De ce qui me conduit j'ignore la raison:

A votre pere, enfin, j'ouvrirai la prifon.
Je manque à mon devoir, mais mon cœur... Il
m'entraine;
Oui, vous m'attendriffez... je reffens votre peine;
Il femble que c'eft moi qu'on ait chargé de fers,
Qui fouffre!..

MÉRINVAL.

A ma douleur ces fentiments font chers!
Que ma reconnaiffance, hélas! eft imparfaite!
Mon pere, de fon fils acquittera la dette;
Je n'ai rien que des pleurs... qui bientôt vont tarir!

LE GEOLIER.

Croyez... je voudrois bien, Monfieur, vous fecourir;
Si votre liberté dépendoit de mon zele!..
Aux miniftres des loix je dois refter fidele,
Vous êtes à ma garde.

MÉRINVAL.

Eh! je ne prétends pas
M'affranchir.. je ne veux.. que le plus prompt
trépas..
Mon pere... il tarde bien à s'offrir à ma vue!
Sous l'excès de fes maux mon ame eft abattue!

LE GEOLIER.

Il eft fi pénétré de votre fort cruel!
Il gémit, il s'écrie, il implore le ciel,
Aux pieds des magiftrats court & fe précipite,
Succombe au défefpoir, fe ranime, s'irrite;
Sa vieilleffe, des pleurs, des fanglots redoublés,

Voilà

Voilà ce qu'il présente à nos juges troublés.
On le plaint ; cependant...

MÉRINVAL.

Vous craignez de poursuivre?
Voudroit-on m'allarmer? qu'on me parle de vivre.
Achevez, mon ami, la mort... vous vous taisez!
Parlez!

LE GEOLIER.

Eh! quel chagrin, Monsieur, vous me causez!

MÉRINVAL.

Je vous entends; je sçais que ma fin est prochaine.
Je vous l'ai dit: ce coup, je le reçois sans peine;
C'est le terme d'un sort... que je ne soutiens plus.
Je sens s'anéantir mes esprits confondus.
Sans doute, on peut mourir; la raison, le courage
Nous aident à franchir ce terrible passage:
Mais la honte... la honte... eh! quel cœur affermi!..
Le mien... est-il bien vrai?.. vous seriez mon ami?..

On entend un bruit de clefs.

LE GEOLIER.

J'entends du bruit, Monsieur; je vous quitte; peut-être
Votre pere en ces lieux...

Il sort.



SCENE III.

MÉRINVAL *seul, après un repos.*

Il a craint de paraître!
Non, il ne viendra point! j'ai perdu tout espoir!
Il faudra donc subir mon arrêt, sans le voir,
Sans inonder son sein de mes dernieres larmes!
Sa présence eût d'un fils adouci les allarmes;
Il me refuse tout, dans ces affreux moments,
Jusques à la douceur de ses embrassements!
Sa tendresse du moins auroit...

SCENE IV.

MÉRINVAL *fils*, MÉRINVAL *pere.*

Le geolier amene celui-ci à la porte & la ferme sur lui.

MÉRINVAL *fils.*

C'est vous, mon pere!
Eh bien! m'apportez-vous le secours que j'espere?..
M'aimerez-vous assez pour vaincre un sentiment
Qui me feroit subir un arrêt diffamant?
Hélas! c'est aujourd'hui que l'aveugle tendresse

Deviendroit, ô mon pere! une vaine foiblesse;
Et le dernier effort de l'amour paternel
Est de sauver un fils de l'opprobre éternel.
Mon honneur... vous gardez, mon pere, le silence!..
Vous toucheroit-il moins qu'une triste existence
Dont par votre pitié je serai délivré?
Hé quoi! je vous aurois vainement imploré!
Vous ne répondez point!

MÉRINVAL *pere, avec emportement.*

Et tu pouvois l'attendre,
Cet horrible bienfait, du pere le plus tendre?
Qui! moi! que dans ton sein je porte le trépas,
Que la mort de mon fils... Ah! tu ne conçois pas...
Malheureux!.. tu n'as point les entrailles d'un pere;
C'est à nous, c'est à nous que la nature est chere,
Qu'elle inspire un amour trop peu connu de toi!
Non, il n'est point de pere assez maître de soi,
Pour exiger d'un fils cet affreux ministere...
Et quand je forcerois la nature à se taire,
Quand sur moi la raison prendroit quelque ascendant,
Qu'elle balanceroit cet amour si puissant;
Que la nécessité, dans cette conjoncture,
M'imposeroit sa loi si cruelle & si dure;
Lorsque, sûr de mon cœur, je voudrois l'asservir
Jusqu'à déterminer ma main à t'obéir:
Crois-tu que cette main incertaine & tremblante
Ne refuseroit pas de servir ton attente?

Un pere... présenter du poison à son fils!

MÉRINVAL *fils, avec vivacité.*

Et vous avez bien pu...

MÉRINVAL *pere.*

Poursuis, cruel, poursuis:

Je t'entends: *En pleurant.*

C'est mon fils qui me fait ce reproche!

MÉRINVAL *fils.*

Mon pere, pardonnez... l'instant fatal approche;
Contemplez l'échaffaud...quel mot j'ai prononcé!
Sous vos yeux il s'éleve, il est déjà dressé;
D'un peuple impatient la foule répandue,
De mon trépas bientôt rassasiera sa vue...
Mon pere.. eh! quelles mains contre moi s'armeront ?..
Ma femme, mon enfant... ciel! ils partageront
La vile flétrissure à ma fin imprimée!
Ma honte avec le tems sera plus confirmée!
Vous-même, dévoré de regrets impuissants,
Voyez mon deshonneur souiller vos cheveux blancs,
Le préjugé cruel poursuivre votre vie,
Charger votre tombeau de mon ignominie,
A l'éternelle horreur notre nom réservé,
Dans les fastes du crime être à jamais gravé,
Mon destin accabler une famille entiere,
Ma postérité même.., & vous m'aimez, mon pere!

MÉRINVAL *pere.*

Tu voudrois...

MÉRINVAL *fils.*

Sur mon ſort ouvrir enfin vos yeux,
Dompter une pitié trop funeſte à tous deux,
Triſte effet de la crainte, & non de la tendreſſe!
Pour quelques jours de plus, hélas! qu'elle me laiſſe,
Du ſombre déſeſpoir, d'horreurs environné,
Je ſubis un trépas, qu'elle m'eût épargné.
Ah! ſans doute à mes vœux l'amitié moins rebelle
M'auroit oſé donner cette preuve de zele;
Son courage eût été plus ſûr, plus affermi:
Mais, j'implorois un pere, & non pas un ami.

Pendant ce tems Mérinval pere parcourt le théâtre; il lui échappe des ſignes d'une violente agitation; quelquefois il s'appuie, regarde ſon fils, leve les yeux au ciel, les abaiſſe vers la terre, gémit, paraît en un mot ſouffrir des douleurs qu'il veut cacher.

MÉRINVAL *pere, en pleurant.*

Que dis-tu, malheureux?

MÉRINVAL *fils, avec tranſport.*

Que moins faible & plus tendre,
Mon ami généreux ne m'eût point fait attendre
Un don qui me ſauvoit, m'aſſuroit pour toujours
Cet honneur, mille fois préférable à mes jours;
Qu'il m'auroit apporté d'une main aſſurée...
De violents tranſports votre ame eſt déchirée!
Vous gémiſſez!.. vos yeux de larmes ſont couverts!

Ce ne font point des pleurs qui briferont mes fers,
Qui me préferveront du plus honteux fupplice...
Si l'amour vous anime, il eft tems qu'il agiffe,
Que la raifon l'emporte en ce combat douteux.
Donnez... ce que j'attends; & détournez les yeux.

MÉRINVAL *pere, faifant quelques pas fur le théâtre & en s'écriant :*

Mon fils! mon fils!

MÉRINVAL *fils.*

Cédez. Le tems fuit; il nous preffe.
Oui, que cette raifon guide votre tendreffe:
Mon pere, elle n'aura jamais plus éclaté;
Fléchiffons fous le joug de la néceffité.
Le ciel fçait qu'à regret difpofant de ma vie,
Je brife malgré moi la chaîne qui me lie;
Mais quel autre remede oppofer à mes maux?..
Serions-nous réfervés à des tourments nouveaux?..
Loin de nous, écartons de timides allarmes;
Ma femme, mon enfant pourront fécher vos larmes,
Adoucir le chagrin qui vous eft deftiné...
Parlez-leur quelquefois de cet infortuné,
Qui cher à votre amour, vous adora, mon pere,
Qui demande à vos mains de fermer fa paupiere...
Nous nous attendriffons... mon courage incertain...
Pour la derniere fois, ouvrez-moi votre fein...
Et... *Il fe jette dans les bras de fon pere, où il demeure quelque tems; enfuite il s'en retire avec vivacité & prenant un ton ferme :*

Ce préfent, enfin, daignez me le remettre.

MÉRINVAL *pere, toujours plus agité & d'une voix ténébreuse.*

A mon sort plein d'horreur il faut donc me soumettre,
Et suivre, vers le crime emporté malgré moi,
De la fatalité l'impérieuse loi!
Ce n'étoit pas assez, pour combler ma misere:
Dieu! quel destin!.. d'avoir empoisonné la mere!
Il me falloit encore empoisonner le fils!..
Eh bien!.. sois satisfait: à tes vœux j'obéis;
J'ai subjugué mon cœur; vainement ma main tremble;
Tiens; prends; reçois la mort... nous périrons ensemble.

Il tire de sa poche une petite boîte, qu'il présente à son fils.

MÉRINVAL *fils.*

Que dites-vous?.. *Le pere laisse tomber cette boîte de ses mains. Il se trouve mal & va s'appuyer près d'une colonne.*

Mon pere!.. *Il accourt à son pere.*

MÉRINVAL *pere.*

Embrasse-moi... je sens..,
Mérinval... ô mon fils... mes regards expirants...

MÉRINVAL *fils.*

Quel secours lui donner?..

SCENE V & *derniere.*

MÉRINVAL *fils*, MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI, LE GEOLIER.

EUGÉNIE *accourant avec un papier à la main, & suivie du geolier.*

GRACE, grace.

MÉRINVAL *fils.*

Eugénie...

Il lui montre son pere.

Accourons tous...

Le geolier ôte les fers à Mérinval ; tous les acteurs entourent le pere.

MÉRINVAL *pere, comme revenant du sein de la mort, s'écrie :*

Mon fils ne perdra point la vie !

EUGÉNIE.

Oui, mon pere, il vivra cet époux adoré :
Croyez-en ma tendresse & ce gage assuré.

Elle présente à Mérinval pere le papier qu'elle a entre les mains : il veut le prendre & ses mains défaillantes le laissent échapper. Henri le ramasse, & y jette les yeux avec des transports de joie. Mérinval pere est agité de mouvements convulsifs.

Le Roi, le Roi touché de mon récit sincere,

Avec rapidité.

A pris

A pris en ma faveur les ſentiments d'un pere ;
En mourant, Séligni vaincu par le remord,
A confirmé l'aveu d'un trop malheureux ſort ;
Du ciel prêt à punir, redoutant la menace,
Pour Mérinval lui-même il a demandé grace.
Par ſa clémence enfin le Monarque entraîné
Rompt les fers d'un époux & tout eſt pardonné.

MÉRINVAL *fils à ſon pere.*

Mon pere... ſur ſon front la pâleur répandue...
Il retombe ! . Grand Dieu ! . quelle atteinte imprévue ? .
Otons-le de ces lieux. *ils veulent le tranſporter.*

MÉRINVAL *pere.*

Je puis mourir ici.
Mes enfants, de ce ciel le courroux adouci
Vous épargne, & ne prend que moi ſeul pour victime :
Il eſt juſte. *A ſon fils.*
Ton pere a ſeul commis le crime.
Sur la foi d'une erreur ſaiſie avec tranſport,
A deux infortunés j'ai pu donner la mort,
Outrager la nature, immoler l'innocence,
Et j'éprouve d'un Dieu la ſuprême vengeance.

MÉRINVAL *fils.*

Permettez que nos ſoins...

MÉRINVAL *pere.*

Inutiles ſecours !
Ce moment a fixé le terme de mes jours.

Il eſt temps de finir un deſtin miſérable.

En ſe relevant, & d'une voix plus forte, à ſon fils.

Avois-tu pu penſer qu'un pere fut capable
De t'apporter la mort... ſans t'avoir prévenu?

MÉRINVAL *fils.*

Vous auriez... le poiſon...

MÉRINVAL *pere.*

A mon cœur parvenu...
Un froid... je ſens... le jour... a ceſſé de me luire...
Mes enfants.. mon cher fils, que dans tes bras.. j'expire.

Mérinval pere, tombe aux pieds de la colonne.

MÉRINVAL *fils ſe jettant ſur le corps de ſon pere.*

Mon pere... *à Eugénie qui veut le relever.*

Ah! laiſſez-moi: tout m'accable aujourd'hui!
Non... ne m'empêchez point de mourir avec lui.

La toile tombe.



EFFETS

DE LA VENGEANCE.

EFFETS

DE LA VENGEANCE.

RELATION D'UN RELIGIEUX.

Ma naiſſance eſt noble; & mon nom, qui n'eſt ici connu que du ſupérieur, jouit de quelque conſidération dans ma province. Je ne releverois pas un avantage ſi frivole aux yeux de la religion, s'il n'avoit été la ſource de tous les malheurs de ma famille & des miens. Ma jeuneſſe s'étoit paſſée au ſervice; & m'étant retiré dans mes terres, j'y vivois tranquillement dans un heureux mariage. Sans être d'une humeur difficile, il m'arriva de traiter avec quelque hauteur un de mes vaſſaux, qui voyoit trop familiérement la femme-de-chambre de ma femme, & que mes avis, plus d'une fois répétés, n'avoient pas eu le pouvoir d'arrêter. Je lui défendis l'entrée de ma maiſon, avec d'autant plus de force, qu'ayant conſulté les diſpoſitions de cette fille, j'avois cru lui trouver de l'éloignement pour le mariage & le deſir de garder ſa condition. J'appris néanmoins qu'il continuoit de la voir. Cette réſiſtance m'irrita. Je paſſai chez lui, où le trouvant ſeul, mes reproches furent vifs. Il répondit avec inſolence; & dans un mouvement de colere, je

le maltraitai de quelques coups : il les souffrit sans révolte; mais au moment que je me tournois pour le quitter, il se jetta furieusement sur moi, il me terrassa; & m'ayant fort maltraité à mon tour, sa crainte pour l'avenir le fit parler de m'ôter la vie. J'étois sans épée; & quand j'aurois été mieux armé, la défense m'étoit impossible, sous le poids d'un vigoureux paysan, qui me pressant l'estomac de ses deux genoux, me serroit le gosier d'une main, & de l'autre paroissoit chercher son couteau pour m'égorger. Je demandai grace : on me l'accorda ; mais ce fut après m'avoir fait jurer, par tout ce qu'il y a de sacré au ciel & sur la terre, que je ne me ressentirois pas de mon aventure & que jamais je ne penserois à la vengeance. A cette condition, que j'acceptai sans réserve, on me laissa la liberté de me retirer.

Pendant quelques jours, la honte d'un si cruel incident, & la force du lien que je m'étois imposé, faillirent de me faire perdre la raison. Je n'avois aucun témoin de mon opprobre, & le paysan se garda bien de le publier; mais c'étoit mon cœur dont je ne pouvois étouffer les cris. Enfin, ne soutenant point une situation si violente, je pris le parti d'assembler chez moi toute la noblesse de mon voisinage; & dans un conseil secret, exposant le cas à mes plus chers amis &

mes plus proches parens, intéreſſés, autant que moi-même, au maintien de nos droits & de notre honneur communs, je leur demandai quelle conduite je devois tenir, ou celle qu'ils tiendroient à ma place? Après une longue délibération, ils me condamnerent, d'une ſeule voix, à l'exécution de ma parole; avec cet avis, dont mon malheur m'apprit la ſageſſe, qu'indépendamment de la modération convenable à la ſupériorité du rang, un gentilhomme ne doit pas maltraiter ſes vaſſaux, s'il n'eſt le plus fort. Une ſi grave déciſion calma mes tranſports; car tel eſt l'honneur du monde, que ſouvent on le fait plus conſiſter dans l'opinion d'autrui, que dans la nature des choſes, ou que dans l'idée qu'on s'en fait ſoi-même. Cependant je déclarai à mon ennemi, que je ne le ſouffrirois pas ſous mes yeux, & que pour jouir du pardon que je lui avois accordé, il devoit abandonner mes terres. Cet homme étoit riche. Il ſentit qu'avec la fidélité même, qu'il me connaiſſoit pour mes promeſſes, j'avois cent moyens de le chagriner, dont il ne pourroit être à couvert. Il prit le parti de vendre tout ſon bien & de s'établir dans une paroiſſe voiſine. Je fus informé qu'en quittant la mienne, il emportoit contre moi une haine qui ne me ſurprit point, quoique j'euſſe pu la croire épuiſée par mon aventure, ou

calmée par ma patience. Il perdoit quelque chofe à changer de domicile : d'ailleurs fa malignité m'étoit connue ; au fond, je la crus trop impuiffante, pour me laiffer le moindre fujet d'alarme. Quelques mois, qui fe pafferent tranquillement, me la firent oublier.

L'hiver fuivant, il nous vint quelques troupes de cavalerie pour la confommation des fourrages, dont l'abondance eft extrême dans notre canton. J'eus ma part de ces hôtes militaires. Les chefs trouverent chez moi une maifon ouverte & commode. Il m'étoit refté du goût pour une profeffion que j'avois exercée fi longtems ; & la politeffe des officiers qui m'étoient échus, répondit parfaitement à la mienne. Tout l'hiver fut une chaîne de plaifirs.

J'étois dans cette heureufe difpofition, lorfqu'un mot d'écrit, dont le caractere m'étoit inconnu, fut jetté dans mon cabinet. Il contenoit, fans prélude & fans explication, une fimple exhortation à veiller fur la conduite de ma femme. La jaloufie étoit une faibleffe que je ne connaiffois pas : cependant l'avis me venoit avec fi peu d'affectation, qu'il me fit jetter les yeux fur mille chofes que je n'avois jamais obfervées : je ne vis rien de fufpect. Le major du régiment & quelques autres officiers, qui ne s'éloignoient pas du château, avoient pour ma femme toute la

politeſſe qui diſtingue la nobleſſe militaire ; la décence & l'honneur y regnoient. Je repris ma confiance pour une femme reſpectable, qui m'avoit donné deux fils & dont je n'avois jamais reçu le moindre chagrin.

Quinze jours après, un autre billet ſe retrouve au même lieu ; c'étoit un reproche d'aveuglement ſur les lumieres qu'on m'avoit données : il ne fit pas plus d'impreſſion ſur moi. Enfin, un troiſieme écrit, mais plus étendu, quoiqu'auſſi froid dans les termes, m'apprenoit ouvertement que, par un excès d'indulgence, j'avois laiſſé parvenir le mal au comble, & que ma femme ne ſe bornant plus aux plaiſirs du jour, recevoit chaque nuit ſon amant. Il n'étoit plus queſtion de défiance, de quelque main que ce billet fût venu : on me déclaroit un crime avéré : l'accuſation portoit ſa preuve. Hélas ! j'avoue que la rage ſuccéda trop tôt à l'inſenſibilité ; c'eſt le premier de mes crimes, ou de mes malheurs. Il en a produit tant d'autres, que dans ce lieu même où je me ſuis condamné à les pleurer nuit & jour, je ne puis diſtinguer le plus funeſte.

Mon tranſport m'auroit porté ſur le champ à des exécutions ſanglantes, ſi j'avois mieux connu mes victimes. Mais la nuit n'étant pas éloignée, j'obtins de moi-même ce retardement pour ma vengeance ; enſuite, faiſant réflexion que j'aurois

peine à m'introduire fans bruit dans l'appartement de ma femme, je pris une autre réfolution : ce fut de faire appeller fa femme-de-chambre, qui ne pouvoir ignorer ma honte, & de la mettre dans mes intérêts par la douceur ou l'effroi. Cette fille vint & me demanda ingénument mes ordres. Je m'efforçai de prendre un front tranquille, & j'exigeai d'elle une fincérité qu'elle me promit. „ Que fe paffe-t-il, lui dis-je, dans „ l'appartement de votre maîtreffe ?" Elle affecta de l'étonnement. „ Oui, repris-je, que „ s'y eft-il paffé depuis quelques nuits ?" Après m'avoir regardé d'un œil incertain : „ mais „ n'eft-ce pas vous, Monfieur, que j'entends „ paffer par la garde-robe, & qui ne vous reti„ rez que vers le jour ? Non," répondis-je, d'un ton qui trahiffoit ma fureur. „ Je l'ai cru „ jufqu'à préfent, reprit-elle ; mais en exigeant „ de moi la vérité, vous me faites ouvrir les „ yeux fur ce que j'ai toujours craint de vérifier „ moi-même." Et fans attendre de nouvelles inftances, elle me parla de plufieurs familiarités qu'elle avoit remarquées depuis longtems entre fa maîtreffe & Meffieurs les officiers. Je l'interrompis, pour me foulager : „ c'eft affez, lui „ dis-je. Je vous propofe la mort ou des ré„ compenfes : fi vous m'aidez cette nuit à recon„ naître l'amant de ma femme, je ne mets pas

„ de bornes à mes bienfaits. Si vous manquez „ de discrétion, je vous tue de ma propre main.” Elle me promit une obéissance à toute épreuve.

La nuit arriva. Je me rendis, par divers détours, à la garde-robe de ma femme; & j'y étois attendu par ma confidente. J'étois armé d'un poignard, dans la résolution de ne pas revenir sans l'avoir ensanglanté: j'entendis du bruit. „ Est-ce lui,” dis-je à la femme-de-chambre? Elle me pria de me contraindre un moment, tandis qu'elle jetteroit les yeux dans la chambre de Madame. „ C'est lui,” me dit-elle à son retour: „ il étoit entré par ici; mais peut-être „ a-t-il conçu quelque défiance: il vient de „ sortir par la porte de l'appartement.” J'étois furieux. —— „ Mais n'avez-vous pas pris soin „ de l'observer au passage? Qui est-il?” Je lui vis de l'embarras, que je n'attribuai qu'à de vains égards pour sa maîtresse. „ Qui est-il,” repris-je d'un ton plus terrible? Elle m'assura timidement que c'étoit le Major. „ Il périra,” ne pus-je me défendre d'ajouter entre mes levres; & courant vers la route qu'il avoit prise, j'entendis effectivement quelqu'un qui traversoit l'antichambre, & qui sortit par la cour, à la faveur des ténebres.

Ma délibération, pendant quelques instants, fut entre l'idée de retourner à l'appartement de

ma femme & de la poignarder dans son lit, ou d'attendre une plus heureuse occasion, pour surprendre les coupables & les immoler tous deux à la fois. Mais comme il ne me restoit aucune ombre d'incertitude, je me déterminai pour un troisieme parti, qui me sembloit entraîner moins de lenteur, & qui, d'un autre côté, s'accordoit mieux avec mes idées d'honneur. Je résolus, dès le jour suivant, de faire tirer l'épée au Major. La justice de ma cause me répondoit du succès, autant que mon courage & mon expérience dans les armes; & je remettois à tirer une autre vengeance de ma femme.

Le lendemain, à peine le jour vint m'éclairer, que m'étant rendu chez mon ennemi, je l'engageai à faire un tour de promenade avec moi; & sans la moindre explication, je lui déclarai qu'il falloit se battre: il parut surpris; mais la fermeté ne lui manqua point. ,, Après l'affaire," me dit-il fiérement, ,, vous m'apprendrez ce qui vous of- ,, fense;" & se défendant de bonne grace il me fit une profonde blessure au côté. Elle ne m'affaiblit point; & je lui portai, dans la poitrine, un coup qui le fit tomber sans vie. Ciel! que vos conseils sont impénétrables & vos jugements terribles!

Le soin que j'eus aussitôt de faire enlever le corps, & la faveur des autres officiers à qui je confiai ma querelle, mais j'en déguisai la cause,

aiderent à faire paſſer cette mort pour l'effet d'une maladie ſubite. Les ſoupçons publics, s'il y en eut quelques-uns, furent enſevelis avec le malheureux objet de ma haine. Mais il m'étoit impoſſible de cacher ma bleſſure dans l'intérieur de ma maiſon. L'empreſſement de ma femme fut ardent autour de moi. Sa douleur parut extrême: elle ne me perdoit pas un moment de vue. Autant de noirceurs dans mon imagination ulcérée, autant d'inſultes pour mon honneur & d'attentats contre mon repos. Je reçus ſes ſoins comme de nouvelles perfidies; je n'attribuai ſes larmes qu'à la douleur de ſa perte; & cette cruelle idée qui m'aigriſſoit le ſang, retarda longtems ma guériſon. Le quartier des troupes fut changé dans l'intervalle. Enfin je me rétablis aſſez pour exécuter mes projets de vengeance, & toutes mes ſuppoſitions ne pouvoient les avoir affaiblis.

Cependant, je me dois ce témoignage, qu'il s'éleva plus d'un combat dans mon cœur. La voix de l'humanité ſe fit entendre & plaida fortement contre l'honneur outragé. Mon aventure étoit ignorée; ma honte ſecrette. J'avois eu la force d'étouffer juſqu'à mes plaintes: je me demandai pourquoi je n'aurois pas celle d'oublier l'injure même? M'aviliſſoit-elle plus à mes propres yeux, que celle du payſan dont j'avois

sacrifié le ressentiment à l'autorité de mes amis? D'ailleurs, n'étoit-elle pas plus qu'à demi-vengée, par le sang du plus odieux des deux coupables? Et ce qui manquoit à ma satisfaction, la mort d'une femme, étoit-il donc si flatteur pour un homme de courage? Je pouvois abandonner la mienne à sa propre honte, à ses éternels remords, & la croire assez punie par un silence froid & méprisant, dont elle n'auroit pas plus de peine à deviner la cause, que celle de ma blessure & de la mort subite de son amant.

Le tems auroit pu fortifier ces réflexions & les rendre plus puissantes; mais un autre abîme s'ouvrit sous mes pieds. Ma femme se trouva grosse de plusieurs mois. Elle avoit attendu ma guérison, pour m'en avertir: ce fut son excuse; & l'agitation continuelle où j'avois été pendant le cours des remedes, joint au silence que j'avois gardé sur mon accident, lui donnoit assez de vraisemblance: cependant je n'y vis qu'une horrible confirmation de sa perfidie. Ma blessure, qu'on avoit d'abord jugée fort dangereuse, lui avoit fait espérer ma mort, qui l'auroit mise à couvert, elle & le fruit de son désordre. Elle me voyoit guéri: l'aveu devenoit forcé. Toujours l'imposture à côté du crime. Je me souvenois aussi que, pendant l'hiver, j'avois eu peu de familiarité avec elle; & je croyois trouver

des rapports de tems, entre ſon état & les avis que j'avois reçus. Jugez quelle révolution dans un cœur qui commençoit à mollir! Sa mort fut jurée. Avec l'infamie dont j'étois couvert, je ne pouvois ſoutenir l'idée de voir entrer dans ma famille un enfant qui ne m'appartenoit pas, qui prendroit mon nom, qui partageroit la ſucceſſion de mes fils. Nommez cette furieuſe réſolution, oubli du ciel, égarement de raiſon, tranſport de fureur; je ne déſavoue rien. Ce n'eſt pas de l'innocence que je vous ai promis.

Mon emportement diminua ſi peu, qu'ayant employé le reſte du jour & le lendemain à me procurer un puiſſant ſoporatif, je le lui fis avaler, le troiſieme jour, dans ſes aliments. Elle n'y réſiſta point. On la trouva morte, le jour d'après, dans ſon lit. A la vérité, il me vint à l'eſprit de la faire ouvrir, ſous prétexte de reconnaître la cauſe d'une mort ſi prompte; mais au fond, pour faire donner le ſceau du Chriſtianiſme au malheureux fruit qu'elle portoit dans ſon ſein & qui ne pouvoit longtems lui ſurvivre. Il étoit trop tard. La mere & le fils furent enterrés avec une pompe qui ſatisfit mon orgueil, en achevant de raſſaſier ma vengeance.

Si je ſuis capable, Monſieur, de vous faire ce récit d'une voix ferme & de m'en retracer toutes les circonſtances, ſans pouſſer les plus

douloureux gémissements, ne l'attribuez qu'à la même faveur du ciel, qui m'a conduit dans cette retraite, pour les expier par une pénitence, dont vous conviendrez bientôt que je ne puis redoubler trop les rigueurs. Alors même je ne fus pas exempt du trouble & de la terreur qui marchent toujours à la suite des grands crimes. Insensiblement je tombai dans une mélancolie qui me donna du dégoût pour mes plus cheres occupations. Je renonçai par degrés, à la chasse, à l'agriculture, au commerce de mes amis & de mes voisins. Je ne pouvois être seul, ni souffrir la compagnie. La vue des hommes m'étoit à charge, & la solitude m'épouvantoit. La lecture, ce remede si vanté pour les maux de l'ame, ne suspendoit pas les miens: elle n'avoit plus la force de m'attacher. Après des jours d'un mortel ennui & d'une langueur insupportable, j'attendois l'assoupissement du soir, comme la derniere ressource des malheureux; mais si le sommeil s'arrêtoit quelquefois dans mes yeux, c'étoit pour m'offrir d'affreux phantômes & d'autres objets d'effroi, qui rendoient la nuit aussi redoutable pour moi que le jour.

Je rappellai de la capitale l'aîné de mes fils, qui venoit d'y achever le cours de ses exercices. Il méritoit mon affection. Sa presence calma quelque tems mes esprits. Ensuite les soins que je donnai

donnai à perfectionner ſon éducation, me firent un peu ſortir de la langueur & de l'oubli de moi-même, où j'étois depuis deux mois. J'eſpérai du tems & du remede que j'éprouvois, cette paix du cœur qui s'étoit refuſée à tous mes efforts.

Dans cette nouvelle ſituation, on me remet une lettre. Je l'ouvre. Jugez des infernales vapeurs qui me ſaiſiſſent, par la force immédiate de leurs effets : à peine l'ai-je parcourue des yeux, qu'un froid mortel me gagne le cœur. Ma vue ſe trouble; la terre ſe dérobe ſous moi. „ Je meurs!" m'écriai-je douloureuſement, &, ſans prononcer un mot de plus, je tombe entre les bras de mon fils, qui s'efforçoit inutilement de me ſoutenir. Il m'auroit cru mort, en effet, ſi la furieuſe agitation, plutôt que l'épuiſement de mes eſprits, ne m'eût cauſé des mouvements convulſifs, qui rendoient témoignage de ma vie. La connaiſſance me fut rappellée par de prompts ſecours. Je m'aſſis : je revins entierement à moi, mais avec un reſte de convulſions, dont les douleurs étoient fort aiguës : elles ne m'empêcherent pas de faire une attention plus preſſante que tous mes tourments. La funeſte lettre étoit à terre. Mon fils & mes domeſtiques ne ſoupçonnoient pas qu'elle eût la moindre part à mon accident; & je reconnus que le payſan même qui me l'avoit apportée, n'étoit pas mieux

inſtruit. Cependant j'ordonnai d'abord à tous mes gens de ſe retirer ; & recommandant, en deux mots, à ceux que je connaiſſois les plus fideles, de veiller ſur le porteur, je lui dis, ſans affectation, de ſortir avec eux & d'attendre ma réponſe.

Mon fils demeura ſeul avec moi. Cette préparation & ma contenance, moins faible que pâle, ſombre & conſternée, lui cauſoient une ſurpriſe qui le rendoit immobile. Je lui fis ſigne de prendre la lettre. Approchez, lui dis-je, & liſez vous-même. Pendant ſa lecture, j'eus les yeux fermés, j'eus la tête penchée ſur mon ſein, & les mains collées ſur mon viſage, pour arrêter les cris, ou cacher les larmes qui pouvoient m'échapper malgré moi.

Ce fatal écrit, dont il eſt impoſſible que vous deviniez l'auteur & que vous vous figuriez jamais toute la noire malignité, étoit du vaſſal que j'avois forcé de quitter mes terres; & que m'offroit-il ? D'épouvantables éclairciſſements ſur l'hiſtoire de ma femme & ſur mon malheur. On s'applaudiſſoit d'abord d'une complette vengeance, qu'on appelloit un triomphe; enſuite j'étois traité d'imbécille & de miſérable dupe, qui donnoit d'un coup dans le piege & qu'on n'avoit pas aſſez de plaiſir à tromper. Ma femme & les officiers ne m'avoient pas offenſé. Tous les billets

d'avis étoient faux : j'en devois reconnaître le caractere dans la lettre que j'avois devant les yeux. Ils étoient venus de la même main qui m'avoit appris à vivre dans une autre occasion, mais moins qu'elle n'auroit dû; puisqu'après en avoir obtenu la vie, j'avois eu l'indignité de chasser honteusement celui de qui je l'avois reçue. C'étoit la femme-de-chambre, qui, de concert avec lui, m'avoit glissé les billets & s'étoit fait un jeu, comme lui, de me rendre malheureux & méprisable, pour se venger de l'obstacle que j'avois mis à son établissement. C'étoit lui qui venant passer souvent la nuit avec elle, s'étoit caché fort adroitement dans la chambre de ma femme, en étoit sorti de même, & que j'avois pris pour le Major. Graces à mes folles visions, tout leur avoit réussi. Ils étoient vengés tous deux. Ils m'en informoient dans le ravissement de leur cœur. Ils alloient jouir de leur satisfaction & rire de mes fureurs dans des lieux où ils me défioient de les découvrir. A la vérité ils regrettoient la malheureuse fin du Major & de ma femme, dont ils n'avoient à faire aucune plainte; & je devois bien juger que s'ils avoient eu sur ce double meurtre, des preuves aussi claires qu'elles leur sembloient certaines, ils m'en auroient fait porter la peine sur un échaffaud. Mais leur chagrin d'un côté, tournoit de l'autre à leur joie : ils

me laiſſoient la honte de ma ſottiſe & le remords de mes crimes.

Le premier rayon de cette affreuſe clarté avoit failli de m'ôter la vie. Chaque mot d'une telle complication d'horreurs, répété dans une lecture lente & diſtincte, me fit éprouver comme autant de nouvelles morts. Mais je me roidis contre leur cruelle atteinte avec toute la force que j'avois tâché de recueillir. Mon fils, quoique plein de ſa lecture & ſoupçonnant ſans doute une partie de la vérité, ne pouvoit aller plus loin que le ſens des termes, ni percer juſqu'au fond de l'abîme qui ſe découvroit pour moi. J'avois de fortes raiſons pour ne lui laiſſer rien ignorer. Il étoit fort vraiſemblable que mes ennemis avoient publié de mes triſtes aventures, tout ce qu'ils avoient cru pouvoir divulguer, ſans ſe perdre eux-mêmes & qu'ils y avoient ajouté les couleurs de la calomnie à laquelle ils étoient ſi bien exercés. Dans ma conſternation même, je ne voulois pas que d'infideles rapports me fiſſent jamais plus coupable aux yeux de mon fils, que je ne l'étois, ou qu'en apprenant les malheurs de ſa famille, il eût à compter, parmi les déſaſtres ou les crimes de ſon pere, des lâchetés & des barbaries volontaires.

„ Ecoutez," lui dis-je, ſans lui laiſſer le tems de ſe reconnaître : „ ſi vous avez quelque ten-
„ dreſſe pour un pere qui vous aime, prêtez-moi

„ toute votre attention. Cette injurieuse lettre a „ dû non-seulement vous causer beaucoup de „ surprise & d'indignation, mais vous laisser „ d'étranges idées sur ce qui s'est passé entre „ votre mere & moi. Je veux que vous n'igno- „ riez rien; votre âge vous rend capable de tout „ entendre.

„ Apprends, mon cher fils, que dans ton „ absence les plus noires vapeurs de l'enfer sont „ tombées sur la source de ton sang. Plaise au „ ciel que leur malheureuse infection n'aille „ jamais jusqu'à toi!" Là-dessus je commençai le même récit que je vous ai fait, & je le conduisis jusqu'à la mort de sa mere. Dans l'aventure du paysan, je n'exagérai point l'outrage. Dans celle des officiers, je ne grossis point la cause de mes noirs transports. Mon discours fut dicté par l'honneur. Je ne donnai rien à ma justification, rien à ma douleur: je ne supprimai, je n'excusai, je n'aggravai rien; en finissant: „ telles sont, „ mon fils, les horribles vérités que je veux „ déposer dans ton sein; les cruels m'appren- „ nent des plus funestes; tu les sçais, tu viens de „ les lire; je ne réponds pas de survivre à cet „ affreux dénouement. Mais je veux être justifié „ dans ton cœur, comme je l'ai toujours été dans „ le mien."

Ce cher fils, qui n'avoit pas plus de dix-huit

ans, mais qui joignoit un ſang mûr à beaucoup d'eſprit & de qualités aimables, m'avoit écouté ſans ouvrir la bouche & ſans lever une fois les yeux. Il étoit debout & la tête nue devant moi; ſon ſilence & ſa poſture continuerent, après m'avoir entendu, comme ſi l'étonnement & la douleur euſſent lié ſa langue & ſes jambes. Mais je voyois couler ſur ſes joues une abondance de larmes; elles exciterent les miennes, que la violence de mes ſentiments avoit ſéchées dans leur ſource. Je baiſſai ma tête ſur ſon cou, pour en verſer avec lui; & pendant quelques moments nous nous y abandonnâmes enſemble, dans cette tendre & triſte attitude.

J'avois néanmoins quelque impatience de faire parler le payſan & je le fis appeller; mais ſes informations ne m'apporterent pas beaucoup de lumieres. Il me dit qu'étant chargé de la lettre depuis trois jours, une affaire qui lui étoit ſurvenue dans mon voiſinage, lui donnoit l'occaſion de me la remettre plutôt qu'il n'en avoit l'ordre; que celui dont il l'avoit reçue, quittant le pays, lui avoit fait ſeulement promettre qu'elle me feroit rendue huit jours après ſon départ; qu'il ne me demandoit pas de port, parce qu'il avoit été payé d'avance, ni de réponſe, puiſqu'il ne ſçavoit où l'adreſſer. L'ingénuité de cette explication m'ôta l'eſpérance d'en obtenir d'autres.

Eh! quel fruit en pouvois-je defirer, après la fuite de mon ennemi? D'ailleurs, en me fuppofant le pouvoir de l'arrêter & de le faire périr par le plus honteux fupplice, n'étoit-ce pas révéler tous mes malheurs & les donner en fpectacle au monde entier? L'honneur de mes fils, mon propre intérêt, quoique le moins confulté, me condamnoient au filence. J'évitai même d'interroger trop curieufement le porteur & je le congédiai.

Mon fils me quitta prefqu'auffitôt. Je jugeai qu'après de fi rudes émotions il avoit befoin de quelque foulagement, ou de prendre l'air. Je demeurai dans la même idée, une demi-heure après, lorsqu'ayant demandé pourquoi je ne le revoyois pas, on me dit qu'il avoit fait feller fes chevaux & qu'il étoit forti avec fon laquais. La nuit arriva: il ne parut point. Je m'imaginai que dans l'amertume de fon cœur, il étoit allé chercher de la diffipation chez quelqu'un de nos voifins.

Le jour fuivant fe paffa de même. Du matin au foir je ne revis pas mon fils, & je fus réduit à le croire encore dans quelque partie d'amufement, que les inftances de fes amis avoient prolongée. Je murmurai feulement de lui voir fi peu d'attention pour moi: dans l'état où tout devoit lui rappeller qu'il m'avoit laiffé, pouvoit-il douter que fa préfence & fes confolations ne me fuffent

néceſſaires? & ſes propres ſentiments lui permettoient-ils de ſe livrer ſitôt au plaiſir ? Le troiſieme jour me cauſa des inquiétudes beaucoup plus vives ; enſuite elles devinrent cruelles. Après l'avoir fait chercher inutilement, je m'abandonnai à toutes les craintes qui pouvoient m'allarmer pour une tête ſi chere. Mon fils ne reparaiſſoit pas ! qu'étoit devenu mon fils ? quel nouveau déſaſtre menaçoit ſon malheureux pere ? Cette ſeule idée me glaçoit le ſang ; & parmi tous les malheurs poſſibles, je cherchois celui que mon mauvais ſort me reſervoit. Il ne ſe préſenta pas dans le nombre. Hélas ! pouvoit-il s'y préſenter ? Au contraire, j'éloignois de ces funeſtes images ce qui me ſembloit indigne de mon ſang & de la noble deſtinée de mon fils. Je ne peſois pas même ſur celles que j'enviſageois volontairement & qui me faiſoient trop frémir. Dans mes plus favorables réflexions, je revenois à conſidérer que ne m'ayant pas averti de ſon départ, il ne pouvoit être que dans quelque lieu voiſin, où les recherches ne s'étoient pas adreſſées; & je me flattois, juſqu'à regarder mes inquiétudes comme une faveur du ciel qui faiſoit cette diverſion dans mon cœur, à des douleurs plus certaines. Cependant s'il étoit arrivé quelqu'accident ſiniſtre à mon fils ! ſi quelque perfide . . . l'ayant ſurpris avec avantage . . . le même peut-être . . . car

c'étoit

c'étoit au fond la plus mortelle de mes frayeurs ! Je ne voyois plus d'autre ressource pour moi que la mort, en perdant l'unique bien qui m'attachoit encore à la vie.

Quinze jours entiers de ce tourment firent arriver l'heure infortunée où je reçus par la poste deux lettres d'une ville frontiere de Flandres. Mon avide empressement pour tout ce qui pouvoit me faire espérer quelque lumiere, me les fit ouvrir toutes deux à la fois & jetter les yeux sur les seings ; je ne connaissois aucun des deux noms; & quoique j'eusse fait la guerre en Flandres, je ne me rappellai pas d'y avoir laissé la moindre habitude. J'en fus plus ardent à lire.

La premiere des deux lettres qui me fut présentée par le hazard, étoit la plus courte. Elle portoit en termes assez civils, que sans me connaitre personnellement, on croyoit devoir à ma naissance un prompt éclaircissement sur la situation de mon fils. Il existe donc! interrompis-je; mille graces à la bonté du ciel! — Qu'il étoit entre les mains de la Justice, à la veille de recevoir une sentence capitale pour deux meurtres qu'il ne désavouoit pas. — O Dieu! m'écriai-je ici, avec le plus amer sentiment qui se soit jamais élevé dans le cœur d'un pere, mon malheur passe donc toutes mes craintes ! — Que d'abord il avoit refusé, avec obstination, de déclarer son

nom & le lieu de sa naissance; mais que plusieurs lettres trouvées dans ses poches, avoient fait connoître l'un & l'autre, & que l'instruction du procès étoit fort avancée. Il n'y avoit pas un moment à perdre, & je voyois quelque jour à pouvoir le soustraire au supplice. — O Dieu! Dieu! répétois-je à chaque mot. — C'étoit toute la substance de ce récit, quelque généreux avis; & celui de qui je le recevois, joignoit à son nom le titre de premier président.

La seconde lettre ne pouvoit rien contenir de plus terrible, je la lus avec une attention moins interrompue: elle étoit du commandant militaire de la même ville. Il se souvenoit, m'écrivoit-il, de m'avoir vu à l'armée, dans nos anciennes campagnes, & mon infortune le touchoit sensiblement. Quoiqu'il sût que Monsieur le premier président m'en donnât avis par la même poste, il y ajoutoit jusqu'aux informations qu'il avoit tirées de mon fils même, dans l'horreur de sa prison, où l'aumônier de ces lieux lui avoit fait demander le nom de sa mère, assuré qu'il l'avoit sçu né de moi. Ce cher & malheureux fils, dont il admiroit l'esprit, ajoutoit-il, la politesse & les graces, autant qu'il plaignoit son sort, ne l'avoit instruit que généralement, des mortels outrages qu'il avoit reçus d'un paysan de mes terres, & de l'insolence avec laquelle ce misérable avoit

mis le comble à ſes inſultes, en ſe diſpoſant à paſſer dans les pays étrangers; mais ne diſſimulant point qu'il n'avoit pu ſupporter tant de noirceur & d'audace, il lui avoit raconté qu'il étoit parti, ſans m'en avertir, auſſi plein de ſes propres reſſentiments que de ſa compaſſion pour mes peines, & que, pendant quatre jours qu'il avoit employés à découvrir les traces de mon ennemi, il ne s'étoit pas accordé le moindre repos, dans les plus preſſants beſoins de la nature. Enſuite il avoit marché ſur ſes pas, avec la derniere diligence; réſolu, s'il ne pouvoir le joindre dans le royaume, de le ſuivre juſqu'au bout de l'univers. Mais, vers la frontiere, il s'étoit trouvé ſi près de lui, que dans la crainte de le manquer hors de France, où les coupables de cette eſpece, dont le crime eſt difficile à prouver, peuvent acheter de la protection, il avoit pris la réſolution de l'arrêter. Son premier deſſein n'étoit pas de lui ôter la vie. Il ſçavoit, par les informations qu'il s'étoit procurées dans ſa marche, qu'il étoit à cheval, bien monté, avec une femme en croupe derriere lui, & dans un équipage ſi ſimple, qu'en ſuivant le grand chemin, il pouvoit paſſer pour un payſan de tous les cantons qu'il traverſoit. Sur cette deſcription, il s'étoit flatté, non-ſeulement de le joindre & de l'arrêter ſans peine, avec le ſecours de ſon laquais, qui n'étoit

pas moins résolu que lui, mais de le ramener à ma terre, en le faisant marcher la nuit, & demeurer le jour dans un bois, & le conduisant à la vue continuelle du pistolet. Il vouloit me rendre maître de ma vengeance & m'abandonner la disposition du bourreau de sa mere & du mien; projets d'un fils passionné pour son pere, mais trop inconsidérés, sans doute, & dont le dernier m'auroit mis moi-même à de furieuses épreuves!

Ils ne furent pas avoués du ciel. Mon fils arrêta l'ennemi qu'il cherchoit. Il reconnut aisément la femme-de-chambre de sa mere; & cette vue acheva de le mettre hors de lui. Cependant, comme le scélérat qui la conduisoit & qui l'avoit épousée depuis la mort de ma femme, n'entreprit pas tout d'un coup de résister, leur vie ne sembloit pas menacée. Ces deux viles créatures, remettant aussi le fils de leurs anciens maîtres, avoient cru voir les furies à leur suite, & demanderent grace d'abord, avec les plus lâches supplications. Mais, lorsqu'ils entendirent l'ordre qu'il donnoit à son laquais, de les lier l'un à l'autre, pour les conduire, suivant son projet, vers le bois le plus voisin; la femme, qui jugea sa mort certaine, se mit à pousser des cris aigüs; & l'homme sautant à terre, se détermina brutalement à se défendre. Il voulut prendre ses pisto-

lets, qu'il n'avoit pas pris en defcendant; & mon fils, qui voyoit déja quantité de laboureurs en mouvement pour accourir au chemin, craignant que fa proie ne lui fût enlevée, ou qu'un défespéré, que la vue des armes n'arrêtoit pas, ne fit un ufage trop heureux des fiennes, n'écouta dans ce moment que la vengeance. Il caffa la tête au fcélérat, d'un de fes deux piftolets; & de l'autre, il fit le même traitement à fa femme.

La fuite, ajoutoit le Commandant, ne lui devoit pas être difficile; mais après s'être éloigné des laboureurs au galop, il s'étoit trop repofé fur la nobleffe de fes fentiments, ou fur la juftice de fa caufe. Il avoit continué plus lentement fon chemin; & commençant à fentir la fatigue d'une longue courfe & d'une veille de plufieurs nuits, il n'avoit pas fait difficulté de s'arrêter dans un bourg, à trois lieues de la fcene. Il ne fe défioit pas qu'un des laboureurs étoit monté fur le cheval des deux morts, l'avoit fuivi conftamment, & jugeant de lui par les apparences, l'avoit dénoncé comme un affaffin, un voleur public, que la préfence de plufieurs témoins avoit empêché de recueillir le fruit de fon crime.

On s'étoit faifi de lui & de fon laquais, pendant leur fommeil. On les avoit transportés à la ville, dès le jour fuivant. Le refus que mon fils avoit fait, & fon laquais, par fon ordre, de déclarer

ſon pays, ſon nom & ſes vues, n'auroit pu ſervir qu'à faire précipiter ſa condamnation, à titre de voleur & de meurtrier. En apprenant ſa naiſſance, on étoit un peu revenu du premier emportement : & quelque avéré que fût le meurtre par la confeſſion même du coupable, on ne pouvoit ſe perſuader que le vol dont il rejettoit l'imputation avec dédain, eût été l'objet d'un jeune gentilhomme, à qui l'eſprit & les ſentiments ne paraiſſoient pas manquer. C'étoit un myſtere pour le public ; & l'obſcurité croiſſoit par la qualité des morts, qui paraiſſoient des gens du commun & ſans un papier qui les fit connaître, quoiqu'on eût trouvé dans leur bagage une groſſe ſomme d'argent. Cependant les procédures étoient avancées, & vraiſemblablement elles finiroient par les affreuſes méthodes qui ſont en uſage, dans les cours de juſtice, pour arracher la vérité aux coupables.

Cette partie de la lettre m'auroit fait perdre abſolument la raiſon, ſi le dernier article n'eût été plus conſolant. Malgré la ſévérité du tribunal, le généreux commandant me promettoit qu'elle ne feroit pas pouſſée plus loin, avant qu'il eût reçu ma réponſe, c'eſt-à-dire, avant que je l'euſſe informé de ce que je pouvois eſpérer de la cour & des ſervices de mes amis. Il avoit obtenu ce délai de la plus grande partie des juges, en

leur découvrant les confidences de mon fils. C'étoit à sa sollicitation, que le premier président m'avoit écrit. Mais, dans une affaire de cette nature, où l'éclat, autant que la gravité du crime, rendoit le public attentif à leur conduite, je devois sentir le prix de la diligence & ne pas commettre d'honnêtes gens qu'il avoit disposés à favoriser mes soins.

Me presser, moi! me recommander la diligence pour sauver mon fils! Ah! j'aurois voulu pouvoir traverser les airs. Sans délibérer sur mes mesures, sans me permettre la moindre réflexion sur mes affaires & sur ma santé, je me jettai dans ma chaise avec mes propres chevaux, pour en aller prendre à la premiere poste, qu'il m'auroit trop coûté d'attendre chez moi. Je partis pour Douay où, jusqu'au dernier moment, j'étois résolu de rendre les soins paternels à mon fils. Le desespoir & la mort furent mon cortege dans cette route.

A mon arrivée, je vis ce généreux commandant, dont le zele s'étoit soutenu avec une fidélité qui ne se trouve que dans l'état militaire. Il m'avoua tristement qu'il ne falloit plus rien attendre de ses services, & que, par des voies secrettes, il sçavoit qu'après un reste de formalités qui prendroient au plus trois jours, la sentence & l'exécution se suivroient de près. Je vis

les principaux juges, dont l'air taciturne & les ſombres politeſſes ne furent pas un langage plus obſcur. Je me réduiſis à demander la liberté de voir mon fils, pour fortifier ſon courage contre l'horreur du ſupplice ; & cette triſte faveur me fut accordée.

Quoique je lui connuſſe une fermeté ſupérieure à ſon âge, je m'attendois à le trouver pâle, conſterné, inquiet, ſurtout pour la cataſtrophe qu'il avoit à redouter; car il n'avoit pu ſe faire illuſion ſur ſon infortune, & un parent à qui je n'avois rien diſſimulé dans mes lettres de Paris, n'avoit jamais eu que de cruelles incertitudes à lui communiquer. D'ailleurs, s'il s'étoit flatté du ſuccès de mes ſollicitations, il ne pouvoit ignorer que cette voie d'eſpérance étoit fermée; le public même ne l'ignoroit pas. Ces fatales informations qui ne tardent gueres à ſe répandre, n'avoient pu manquer de pénétrer juſqu'à lui, & le ſeul délai de ma viſite, depuis quelques heures qu'il ſçavoit mon arrivée, ne lui annonçoit que de funeſtes explications. En un mot, je le croyois dans l'accablement de ſon ſort; & mon embarras, en entrant dans ſa priſon, étoit de contraindre ma douleur, pour ne rien ajouter à la ſienne. Cependant je vis ſur ſon viſage, non-ſeulement ſa ſanté ordinaire, mais toutes les marques d'une profonde tranquil-

lité. Je l'embrassai, les larmes aux yeux, avec une peine extrême à retenir mes sanglots; & je le tins longtemps dans mes bras, autant pour soulager l'oppression de mon cœur, que pour satisfaire ma tendresse. Il me rendit affectueusement mes caresses; mais l'œil sec, la voix libre & le front serein.

Je ne pus comprendre cette insensibilité pour un malheur si présent. Il n'étoit plus temps de le flatter par de vaines consolations. Je le fis asseoir. „ Ah! mon fils," lui dis-je, en laissant un libre cours à mes larmes, „ d'où vous „ vient la tranquillité que je vous vois affecter? „ Seriez-vous encore dans la fausse espérance „ d'une pitié que je n'ai trouvée dans aucun de „ vos juges?"

Il me répondit paisiblement qu'il n'ignoroit rien; que la mort l'effrayoit peu & que ses adieux étoient faits à la vie: que si, quelque jour, comme il se le promettoit de ma tendresse, je prenois soin de publier ses intentions, il croyoit sa mémoire à couvert dans l'opinion des honnêtes gens; que la vengeance d'une mere & d'un pere, sur de monstrueux coupables qui se déroboient au châtiment, étoit un devoir forcé, un cas où non-seulement un fils, mais tout citoyen étoit redevable à la justice; que si ses juges en décidoient autrement, ces principes qu'il

trouvoit dans son cœur, ne suffisoient pas moins pour le consoler.

„ Mais vous périssez!" m'écriai-je douloureusement; „ l'échaffaud se dresse: votre sentence „ ne peut être différée trois jours. — Pendant „ votre éloignement," repliqua-t-il avec la même sérénité, „ je vous avoue qu'elle a fait ma „ crainte. Aujourd'hui je suis tranquille." Et me regardant d'un air attendri: „ Vous con„ naissez des secours que vous ne me refuserez „ pas & je vois que le besoin est pressant. — Des „ secours! interrompis-je: moi! j'en connais qui „ puissent!..."

Un profond soupir, le seul qu'il ne put arrêter, se fit un passage malgré lui. „ Dans toute „ autre circonstance, reprit-il, je ne me ferois „ jamais permis de vous rappeller des souvenirs „ affligeans pour vous. Mais pardonnez à ma „ situation ... à la loi de notre honneur commun. „ Qu'ai-je à redouter avec le secours qu'une „ malheureuse erreur vous a fait employer pour „ ma mere?"

Il se tut pour attendre ma réponse. J'atteste le ciel que je n'avois rien compris à sa premiere ouverture; mais l'affreuse idée que cette explication m'offrit tout d'un coup, fut accompagnée d'un sentiment que tous mes malheurs successifs ne m'avoient pas encore fait éprouver.

Anciens & préfens, ils fe réunirent tous pour me déchirer le cœur. Une impreffion de cette violence étoit néceffaire pour foutenir mes forces. „ O mon fils!" lui dis-je d'une voix baffe, en tremblant d'horreur & de pitié, „ à „ qui le demandez-vous ce fatal fecours? & „ pouvez-vous l'attendre de la main d'un pere? „ Oui, répondit-il d'un ton ferme; c'eft la „ feule à qui je puiffe me fier de votre honneur „ & du mien. L'échaffaud, la fentence même, „ votre diligence peut tout prévenir."

Je demeurai fans réponfe. Mes réflexions, fi ce nom convient aux douloureux mouvements qui continuoient de me déchirer, étoient moins contraires à cette terrible propofition, que les mortelles répugnances de ma tendreffe. Dans les préjugés d'honneur qui me tyrannifoient comme lui, tout ce qui pouvoit nous fauver l'ignominie du fupplice, & celle-même de la fentence, me paraiffoit préférable à quelques heures de vie, paffées dans les horreurs d'une fi cruelle attente. Je fentois auffi tout le danger du délai, car j'étois arrivé la nuit précédente; j'avois paffé le matin à folliciter les juges; & n'ayant pu me faire ouvrir la prifon que l'après-midi, les trois jours que le commandant m'avoit fait efpérer, étoient déjà raccourcis. Qui me répondoit du refte, dont je n'avois eu l'obligation qu'au ha-

zard? Le moindre incident pouvoit avancer la ſentence & l'exécution. Mais prêter mes mains à la mort d'un fils! préparer moi-même & lui préſenter le breuvage empoiſonné! craindre de ne pas me hâter aſſez pour l'horrible office! mon cœur, mon imagination ſe ſoulevoient; toutes mes entrailles étoient émues.

Ce combat ne pouvoit être terminé que par un expédient plus tragique encore; celui qui me tomba dans l'eſprit de préparer du poiſon pour deux & d'en avaler ma part, de la même main dont j'aurois préſenté la ſienne à mon fils; cette idée, dont je m'applaudis beaucoup, calma ſur le champ mes agitations. Je ſentis plus que jamais l'importance du temps; & ne doutant pas que le reſte du jour ne ſuffit pour mon deſſein, je me levai bruſquement; j'embraſſai mon fils avec une fermeté qui ſe reſſentoit déjà de ma réſolution: „ vous ſerez content, lui dis-je; „ mais vous ne mourrez pas ſeul. Je ſuis à vous „ dans une heure."

Il ne me falloit pas plus de temps pour la compoſition du breuvage; & dans une grande ville il me fut aiſé de me procurer les mortels ingrédiens par le miniſtere d'un valet fidele. Je retournai auſſitôt à la priſon, quelques papiers à la main, pour éloigner les défiances par des prétextes d'affaires domeſtiques. Un retardement

de quelques minutes caufoit déjà de l'impatience & peut-être de l'inquiétude à mon fils. Mais lorfqu'il me vit paraître avec la liqueur & tenir le vafe qui la contenoit, la joie fe peignit fur fon vifage. „ Voyons la couleur," me dit-il, en tendant la main avec un regard avide. „ Les „ apparences," répondis-je d'un ton grave, qui lui reprochoit une curiofité fuperflue, „ ne „ changent rien à l'effet ;" & fans le moindre foupçon, je lâchai le vafe pour un moment. Mais, au lieu d'obferver la liqueur, il l'avala d'un feul trait.

Concevez, s'il eft poffible, tout l'excès de ma furprife & de ma confufion. J'en devins comme immobile. Mon fils fourioit d'un trouble & d'une confternation dont il pénétroit la caufe. Il avoit compris mes vues par quelques mots échappés. Je conçus qu'il s'applaudiffoit de fon adreffe, & je ne pus me défendre d'une forte de reffentiment. „ Qu'avez-vous gagné, lui dis-je, à „ retarder ma réfolution de quelques moments? „ Croyez-vous emporter avec vous un fecret „ dont je n'ai que trop appris la vertu par mes „ funeftes épreuves ?" Alors il me confeffa qu'ayant compris mon deffein, il avoit voulu m'ôter d'abord l'occafion de l'exécuter, dans l'efpérance de me le faire perdre entiérement par

de puiſſantes raiſons qu'il me conjuroit d'entendre. Il me força de m'aſſeoir pour l'écouter.

Son diſcours fut auſſi réfléchi, auſſi calme que ſi le mortel breuvage n'eût pas commencé à fermenter dans ſon ſein, & peut-être à circuler déjà dans ſes veines. Je ne doutai pas qu'il ne l'eût médité pendant mon abſence. Mais il remarqua bientôt qu'il en tiroit peu de fruit. Mes intérêts perſonnels qu'il jugeoit capables de me faire aimer la vie, celui-même de ſon frere pour lequel il s'efforça de réveiller ma tendreſſe, ne firent pas la moindre impreſſion ſur mon cœur. Tout ſembloit gliſſer ſur une ſurface endurcie ; & branlant la tête à chaque article, je ſouriois à mon tour de la faibleſſe de ſes arguments. La raiſon toute-puiſſante, irréſiſtible, étoit réſervée pour la derniere. Lorſqu'il me vit inſenſible à toutes les autres : „ ſi l'honneur, „ ajouta-t-il, vous eſt aſſez cher pour vous „ avoir fait précipiter la derniere heure de ma „ mere & pour vous faire avancer aujourd'hui „ la mienne, pouvez-vous fermer les yeux ſur „ les ſuites de votre réſolution ? Deux morts „ qui s'entre-ſuivront de ſi près, paſſeront-elles „ jamais pour des événements naturels ? Et ſi la „ juſtice en prend connaiſſance avec un peu de „ rigueur, de quel opprobre notre mémoire

„ n'eſt-elle pas menacée?" Il s'arrêta un moment pour chercher ma penſée dans mes yeux.... „ Au lieu, reprit-il, qu'en me laiſſant mourir „ ſeul & me ſurvivant avec une douleur modérée, vous ne faites trouver dans ma mort „ qu'un accident ordinaire & de toutes parts je „ vois notre honneur en ſûreté."

Ce triſte raiſonnement eut toute la force qu'il deſiroit. J'en fus ſi frappé que, ſans y faire la moindre objection, j'abandonnai mon deſſein, en remettant la diſpoſition de ma vie à d'autres temps. Mon ſilence néanmoins fut le ſeul conſentement qu'il put obtenir. Je me laiſſai tomber ſur ſon cou, que j'arroſai de mes larmes; & paſſant les bras autour de lui, je le tins étroitement embraſſé; pendant qu'il me recommandoit le ſoin d'une vie que l'effort même que je me faiſois pour conſentir à cette prolongation, devoit être capable de m'arracher; j'étois dans cette poſture, lorſque le geolier vint m'avertir qu'il étoit temps de me retirer. Mes deux bras ſerrerent mon cher fils, & mon viſage preſſa le ſien avec un redoublement de tendreſſe & de douleur, mais dans le même ſilence. Au moment que je ſortois, la tête penchée & les yeux fermés, il me demanda s'il pouvoit compter ſur ma promeſſe? „ Oui," lui dis-je; & ce mot fut le ſeul que j'eus la force de prononcer. „ Eh

„ bien!" l'entendis-je répondre, „ j'attendrai „ tranquillement mon ſort."

La forme de cet adieu, & nos dernieres expreſſions qui n'échapperent pas au geolier, ſervirent beaucoup, le jour ſuivant, à détourner les ſoupçons d'une cataſtrophe méditée. Je me rendis le lendemain matin à la priſon; le geolier m'apprit lui-même qu'étant entré dans la chambre de mon fils à l'heure ordinaire, il l'avoit trouvé mort dans ſes draps, & que les chirurgiens par leſquels il avoit été viſité ſur le champ, n'avoient découvert aucune marque de violence. Tout préparé que j'étois à la premiere de ces deux nouvelles, mes forces n'y réſiſterent pas, & je tombai dans un profond évanouiſſement; mais en revenant à moi, la ſeconde excita mon courage & m'inſpira la penſée de demander le corps, qu'un ordre du premier préſident me fit accorder. Cependant, après m'avoir fait cette faveur, il ajouta que c'étoit prendre beaucoup ſur lui dans une affaire de cette importance, & que la même raiſon l'obligeant d'en rendre compte, il me conſeilloit de retourner promptement à Paris, pour obtenir de la cour que le procès fût entierement abandonné. Ce diſcours me fit comprendre qu'il reſtoit de fâcheuſes ſuites à redouter. Je confiai le corps de mon fils à notre parent, qui ſe chargea de le tranſporter

au

au tombeau de nos ancêtres ; & traînant mon défefpoir avec moi, je repris le chemin de la capitale.

Le miniftre ne me fit pas acheter trop cher la grace que je venois demander. Il y joignit même des confolations flatteufes pour l'honneur de ma maifon ; mais il me fit entrevoir qu'il devinoit une partie de ma tragique aventure & que la vifite des experts ne lui en impofoit pas. Un filence auquel ma douleur eut plus de part que la confidération de ma fûreté, ne dut pas le faire changer d'opinion. Il ajouta d'une voix plus baffe, en penchant la tête vers moi, qu'il plaindroit toujours un pere à ma place.

Mais, hélas ! que me valut ce refpect pour l'opinion des hommes, auquel j'avois fait tant d'horribles facrifices ? & quel fruit tirai-je de cette manie d'honneur par laquelle toute ma vie avoit été gouvernée ? Un fruit que je nommerois le plus grand des maux, s'il ne m'avoit conduit au premier de tous les biens ; un fruit fi terrible, qu'avant la lumiere à laquelle il m'a fait parvenir, j'ai quelquefois mis en doute s'il n'étoit pas plus infupportable pour le cœur humain, que l'opprobre dont il m'avoit garanti. J'entends cette efpece de trouble ou de tourment infernal que le terme de remords exprime trop faiblement.

Je n'en connus pas tout d'un coup la nature,

parce que je le confondis d'abord avec la douleur, & qu'un ſentiment ſi juſte ne pouvoit me cauſer de ſurpriſe ni d'effroi. Mais lorſque le temps l'eut affaibli, je n'en demeurai que plus en proie à des agitations & des terreurs dont je ne pouvois ſoutenir la violence, ni me demander la cauſe à moi-même. Tout devint pour moi non-ſeulement ennuyeux & fatiguant, mais redoutable & terrible. Une ombre me faiſoit friſſonner; le moindre bruit pénétroit mes ſens & me conſternoit l'ame. La ſolitude qui n'avoit fait que m'épouvanter après la mort de ma femme, étoit un ſupplice auquel je ne trouvois plus la force de réſiſter. On veilloit autour de moi la nuit & le jour. Si je demeurois ſeul un moment, je ne remarquois pas plutôt ma ſituation que je pâliſſois; mon front ſe couvroit d'une ſueur froide: j'étendois les bras en frémiſſant & j'appellois du ſecours. Dans mes compagnies familieres, je m'abandonnois à de longues & de ſombres diſtractions, qui ne finiſſoient que par un treſſaillement & dont il ne me reſtoit rien dans la mémoire. La vue même & les ſoins de mon ſecond fils, le ſeul qui me reſtoit, n'adouciſſoient pas mes noirs & douloureux ſentiments. Quelquefois il m'échappoit des cris qu'il m'étoit impoſſible de retenir; quelquefois des larmes, mais ameres & cuiſantes, qui laiſſoient leurs

traces ſur mes joues & qui ne ſervoient pas à me ſoulager.

Vous ſerez ſurpris que j'aie méconnu ſi long-temps la cauſe du mal, ou plutôt que fermant l'oreille à cette voix du ciel qui m'en inſtruiſoit avec tant d'énergie, j'aie pu m'obſtiner dans une erreur que je nomme aujourd'hui volontaire. Mais vous avez dû juger par tout ce que vous venez d'entendre, que je n'avois jamais eu des principes de religion bien approfondis. Mon éducation avoit été celle de ma naiſſance. J'étois paſſé de bonne heure au métier des armes. Les plaiſirs de l'abondance avoient ſuccédé. Ma religion étoit l'honneur, & je la pouſſois à l'idolâtrie. Dans cette aveugle diſpoſition, non-ſeulement je croyois toutes les actions de ma vie bien juſtifiées; mais les jugeant indiſpenſables, j'aurois regardé le doute ou le repentir comme une foibleſſe. Loin de reconnoître que la main du ciel s'appéſantiſſoit ſur moi, je me roidiſſois contre ſes avis & ſes châtiments. Je cherchois ſa juſtice dans l'excès de ſa rigueur. J'allois juſqu'à réclamer mon innocence. Ainſi mes yeux ſe fermant ſur la cauſe du mal, au lieu de m'aider à la découvrir, les mêmes préventions qui me déroboient cette connoiſſance, m'éloignoient à jamais du remede.

J'étois dans ce déplorable état & ſans eſpoir

d'en fortir, lorfqu'après une longue infomnie caufée par mes agitations ordinaires, qui m'avoient conduit à me rappeller toutes les circonftances de mes malheurs, un léger affoupiffement me fit efpérer quelques inftants de repos. Je m'endormis en effet, fi l'état où je paffai peut vous paraître un fommeil. Songe ou vifion terrible! dont je ne ferai jamais le récit tranquillement, quoique je fois condamné par la juftice du ciel à porter jufqu'au tombeau cette affreufe image. Je vous épargne un détail qui vous glaceroit le fang; je me l'épargne à moi-même, qui ne fuis pas toujours fûr que mes forces y fuffifent.

Que vis-je? Toutes les victimes de mon aveugle fureur & de ma cruelle tendreffe, dans le plus horrible lieu dont la foi nous apprenne l'exiftence. Je les vis; je les reconnus; j'entendis leurs cris! Elles m'appelloient par mon nom: elles me reprochoient leurs tourments; elles m'annonçoient le même fort. Ajouterai-je que l'ardeur du cruel élément qui les dévoroit, fe fit fentir jnfqu'à moi? Songe ou vérité, dois-je répéter; mais l'impreffion en fut fi vive & fi pénétrante, que m'arrachant au fommeil comme l'application d'un fer embrafé, elle me fit pouffer un cri fort aigü.

Je demeurai dans un trouble que je vous laiffe

à vous figurer. Mes gens accourus au bruit, me trouverent baigné de ſueur, tremblant, les yeux égarés, tenant un de mes rideaux des deux mains, comme le premier ſecours qui s'étoit offert. Mais ce qui vous ſurprendra beaucoup, j'arrêtai leurs ſoins, je leur ordonnai même le ſilence; pour m'attacher, dans l'attitude où j'étois, au ſpectacle que j'avois encore devant les yeux & contre l'horreur duquel leur préſence ſembloit me fortifier. Je prêtai l'oreille; j'obſervai ce qui me conſternoit & me déchiroit le cœur, avec une attention obſtinée, que je regarde aujourd'hui comme l'ouvrage du ciel, qui vouloit faire ſervir cette ſcene d'horreur au ſoutien comme à la naiſſance de mes réſolutions, en la gravant pour jamais dans ma mémoire : elle diſparut enfin. Mes domeſtiques prirent le déſordre de mes ſens & de mon imagination, pour un de mes accès ordinaires.

En ſortant de cette étrange extaſe, je conſidérai mon ſonge ou ma viſion avec un peu plus de liberté d'eſprit; & le fruit de mes réflexions ne fut pas longtems incertain. Il falloit, ou renoncer à tout ſentiment de religion, ou ſe rendre à des éclairciſſements forcés, qui faiſoient évanouir toutes mes fauſſes idées d'honneur. Non qu'un ſonge dût avoir cette force en lui-même; mais, quoique les inſtructions de ma jeu-

nesse eussent été négligées, elles n'étoient pas effacées de ma mémoire; & s'y réveillant, à la faveur de ce nouveau jour, elles porterent ma condamnation, sans autre lumiere. La vérité, lorsqu'elle est reconnue de bonne foi, ne laisse aucun nuage après elle. Voici quel fut le progrès de ma conversion.

Le ciel, me dis-je à moi-même, ne me doit pas de miracle; & rien ne m'oblige de reconnaître ici l'opération de sa puissance: ainsi je suis libre de traiter mon songe, ou ma vision, de vapeur montée au cerveau, de toutes les parties d'un corps languissant, & condensée en noires images qui ne m'ont représenté que de vains fantômes. Je ne dois pas même y chercher d'autre explication; car pourquoi ma femme, cette victime innocente d'une barbare imposture, seroit-elle au nombre des coupables? Et les autres, sans excepter mon malheureux fils, dont le désespoir n'a que trop été volontaire, n'ont-ils pas eu, jusqu'au dernier instant de leur vie, une ressource dans la clémence du ciel, qui ne permet pas de prononcer sur leur sort? Mais, quand tout ce que j'ai vu ne seroit qu'un songe, une pure illusion de mes sens troublés, la réalité du lieu terrible, dont ils m'auroient offert une fausse image, n'en est pas moins certaine. Il n'en est pas moins constant que les crimes y seront punis;

& par des rigueurs plus affreuſes que ma faible imagination n'a pu me les repréſenter. Il eſt de la même vérité, qu'entre mes victimes, les coupables ont mérité cet épouvantable châtiment, & que, ſans égard pour de frivoles excuſes, telles qu'ont été les miennes, ils le ſubiſſent avec toutes ſes horreurs, ſi la juſtice n'a pas été déſarmée par le repentir. Sera-t-il moins vrai que moi, le triſte objet des crimes d'autrui, mais chargé des miens & complice d'une ſi grande partie des autres, je dois m'attendre aux mêmes ſupplices ? Qu'importe ce que j'ai vu ? C'eſt un ſonge; mais il me ramene à la connaiſſance des plus importantes vérités. Il devient pour moi, ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus intéreſſant après elles. Je dois le regarder à jamais, comme une des plus précieuſes faveurs que le ciel ait jamais accordées aux ames rebelles.

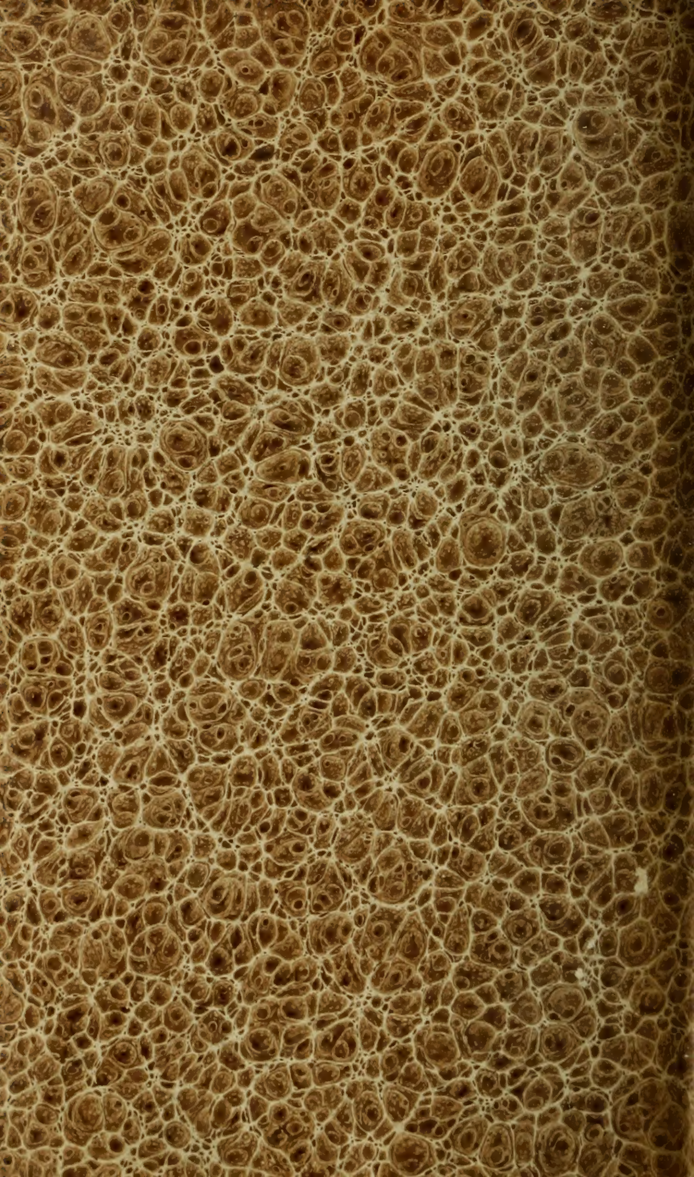
Ces raiſonnements fortifiés par la redoutable impreſſion qui m'étoit toujours préſente, me conduiſirent bientôt à des réſolutions qu'ils m'ont donné le courage d'embraſſer. Leur premier effet, avant le rétabliſſement même de ma ſanté, fut d'adoucir l'amertume & le trouble de mes ſentiments. La bonté du ciel permit, pour ſoulager mon imagination, que je crus ſentir diminuer le poids de mes crimes, à meſure que je faiſois quelques pas vers le repentir; & m'ai-

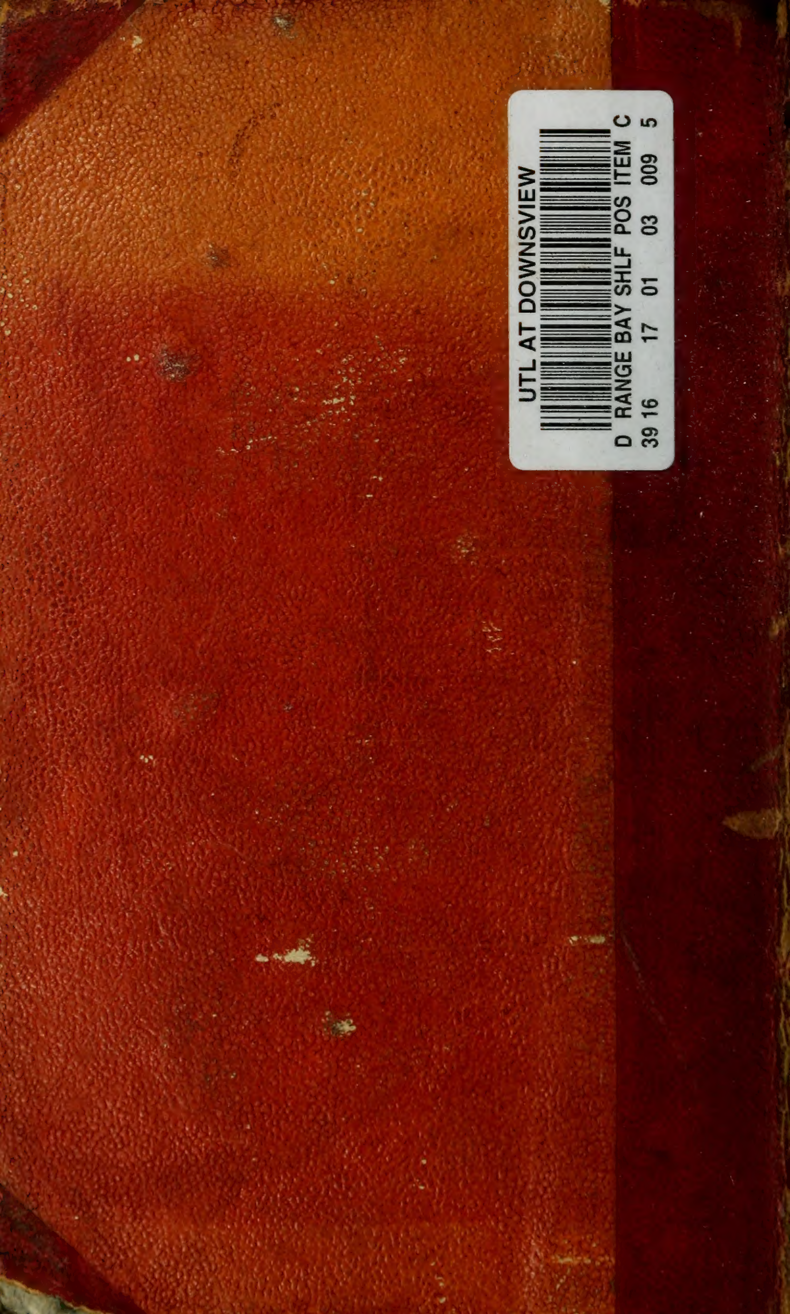
dant aussi par les douceurs de l'espérance, il m'inspira celle d'expier par ma pénitence & par mes larmes, non-seulement mes propres forfaits, mais ceux dont je me reconnais la cause ou l'occasion. Consolation inexprimable! si le cœur d'un pénitent, tremblant pour lui-même, osoit s'y livrer. Chere épouse! mon fils! malheureux major! où êtes-vous? A quel horrible sort vous ai-je exposés?

Telles sont, Monsieur, les raisons qui m'ont conduit, & qui me soutiennent dans cette carriere si pénible, si révoltante pour la nature. Vous conviendrez à présent, que ma pénitence, loin d'être excessive, ne peut jamais approcher des réparations que je dois à la justice du ciel, & qu'avec des motifs tels que les miens, on peut trouver son martyre affreux & souhaiter qu'il redouble.

Fin du second Volume.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 01 03 009 5